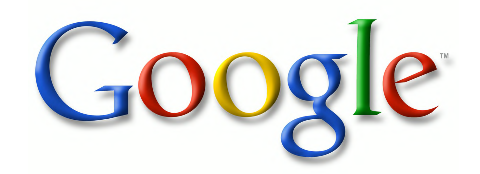
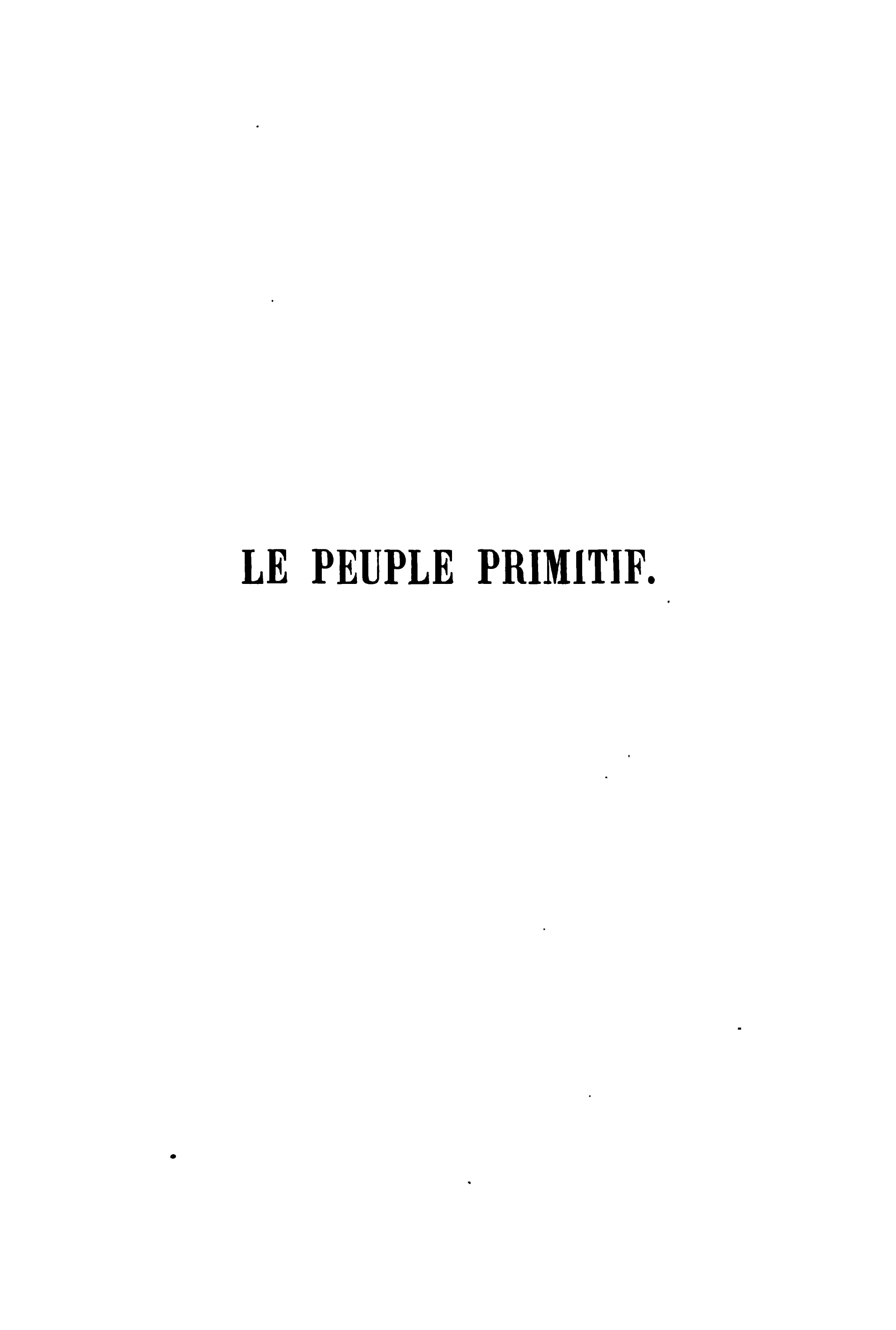








LE PEUPLE PRIMITIF.

t aux dieux de la na-
qui sentaient vivement
moral avec le physique,
attait contre leur secret
s dieux. Elles attribuèrent
e du peuple, de la cité, du
s celle de l'agriculture, de
dieux-Verbe celle du culte,
e ; le dieu solaire devint celui
ies beaux-arts ; celui des guer-
x combats des nations, celui de
sse fut en Grèce sous la protec-
e chasseresse, et nous avons vu
Némésis, les Parques, les Grâces,
avaient été des déesses de la na-
l'humanité. Le nombre des vrais
nsi fort restreint chez les grandes
On conçoit cependant qu'elles aient
du monde moral trop différent de
sique, trop neuf, trop saillant pour
nifié dans une divinité spéciale. C'est
t la Scandinavie ont remis à des dieux
B soin d'inspirer les poètes,
n présenté la fragile beauté
lepuis le Déluge se mettre
our donner un seigneur,
rreaux aux impies que le
s les entrailles de la terre
. Au contraire des nations
res, qui n'avaient plus de
des deux mondes spirituel
en reliant la vie de l'homme
re la première aux divinités
conde ; ce sont eux qui ont



GENÈVE. — IMPRIMERIE F. RAMBOZ ET Cie.

LE

PEUPLE PRIMITIF

SA RELIGION

SON HISTOIRE ET SA CIVILISATION

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

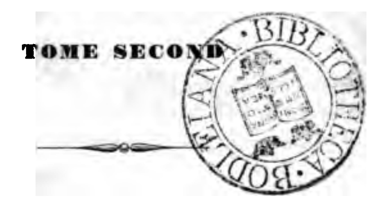
Etsi in mundo loquelæ dissimiles,
virtus traditionis una.
TERTULLIEN.

PREMIÈRE PARTIE

RELIGION

DOGMES SYMBOLES MYTHES ET RITES DU PEUPLE PRIMITIF, DÉDUITS DE CEUX DES PEUPLES PAÏENS
OU ESSAI DE MYTHOLOGIE COMPARÉE ET CLEF DU LANGAGE SYMBOLIQUE

TOME SECOND



GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1855

PLE PRIW

SON

LIVRE SIXIÈME.

Le Paradis.

INTRODUCTION AUX QUATRE LIVRES SUIVANTS.

Dans les quatre livres précédents, nous avons examiné ce que la connaissance du vrai Dieu, celle des Anges, la révélation cosmogonique et le spectacle de la nature avaient fourni de dogmes, de légendes, de symboles, de mythes et de divinités à la religion primitive et aux religions issues de celle-ci. Nous allons, dans les quatre livres suivants, rechercher pareillement ce qui, dans les antiques croyances, s'explique par les sentiments intimes de l'homme et par l'histoire du premier monde.

Cette histoire sera plus tard l'objet d'une étude spéciale de notre part. Pour le moment, il suffit d'avoir présent à l'esprit ce que racontent de ces temps les premiers chapitres de la Genèse.

La tradition orale a enrichi les mythologies de quelques faits authentiques, de plusieurs légendes, d'un petit nombre de symboles et d'une foule immense de mythes.

Les faits, nous les citerons à mesure que nous les trouverons sur notre chemin.

Les légendes ont surtout pour objet le Déluge. Elles constituent, avec les légendes cosmogoniques, les deux parties principales des traditions des païens, et comme

elles sont, elles aussi, trop circonstanciées pour trouver place dans le texte, nous les avons réunies dans notre dernier livre, qui comprend ainsi nos pièces justificatives les plus importantes.

Les symboles ou métaphores que nous offriront les poétiques et fabuleux récits des temps Primitifs, nous sont à peu près tous bien connus. Nous y verrons, sous leurs emblèmes ordinaires, Dieu, la nature, le prince des ténèbres intervenir dans les destinées des mortels. La chute et le Déluge ont bien donné au serpent, au pommier, au figuier, au cyprès, au corbeau, à la colombe, à l'olivier, un sens moral tout particulier ; mais ce sont là des objets sacrés plutôt que de vrais symboles. Les seuls emblèmes de quelque importance qu'aient inspirés les souvenirs de l'histoire primitive, sont, comme nous le verrons en son lieu, le monstre marin, l'abeille et l'enfant exposé.

Le nombre des mythes est proportionné soit à la vivacité de l'intérêt qu'inspire à l'homme l'histoire de sa famille, de sa nation et de sa race, soit à la foi de l'homme primitif qui cherchait en Dieu ou dans ses dieux la cause immédiate de tout le bien et le mal qui lui arrivaient. Mais comme au point de vue panthéiste les dieux ont produit de leur substance l'homme non moins que la nature, l'histoire de la Primitive humanité s'est parfois entièrement identifiée avec la terre. Ainsi ce ne sont plus les habitants de la terre qui périssent dans le Déluge, c'est leur dieu lui-même, c'est Osiris, Adonis, Atys.

Autant les mythes historiques sont nombreux, autant le sont peu les dieux-hommes qu'on a imaginés pour leur confier tout spécialement la direction des choses humaines.

Nous l'avons déjà dit : la protection de l'humanité, de la famille, de la caste ou classe, de l'individu a été attri-

buée généralement aux *théothées* et aux dieux de la nature, chez les nations civilisées qui sentaient vivement les innombrables analogies du moral avec le physique, et chez qui le besoin d'unité luttait contre leur secret penchant à multiplier à l'infini les dieux. Elles attribuèrent au dieu-suprême la surveillance du peuple, de la cité, du royaume, aux Grandes-Mères celle de l'agriculture, de l'hymen, de la famille, aux dieux-Verbe celle du culte, de la science, de l'éloquence; le dieu solaire devint celui de l'intelligence lucide et des beaux-arts; celui des guerres des éléments présida aux combats des nations, celui de la mer à la pêche; la chasse fut en Grèce sous la protection de Diane ou la Lune chasseresse, et nous avons vu déjà comment Thémis, Némésis, les Parques, les Grâces, Mnémosyne, les Muses avaient été des déesses de la nature avant de l'être de l'humanité. Le nombre des vrais *anthropothées* est ainsi fort restreint chez les grandes nations historiques. On conçoit cependant qu'elles aient parfois jugé tel fait du monde moral trop différent de ceux du monde physique, trop neuf, trop saillant pour ne pas être personnifié dans une divinité spéciale. C'est ainsi que l'Égypte et la Scandinavie ont remis à des dieux nouveaux, Mou et Bragi, le soin d'inspirer les poëtes, que Baldur et Memnon ont représenté la fragile beauté de la vie humaine, qu'il a fallu depuis le Déluge se mettre en frais de nouvelles fictions pour donner un seigneur, un juge, des gardiens, des bourreaux aux impies que le cataclysme avait précipités dans les entrailles de la terre où l'enfer venait de se former. Au contraire des nations historiques, les peuples barbares, qui n'avaient plus de sens pour saisir les analogies des deux mondes spirituel et matériel, ne surent point, en reliant la vie de l'homme à celle de la nature, soumettre la première aux divinités qui déjà veillaient sur la seconde; ce sont eux qui ont

une foule de grands dieux, à fonctions uniques, dont les uns protégent l'homme dans ses différents travaux ou dans ses passions successives, tandis que les autres règnent sur le monde physique. Telle est la foule innombrable des dieux de la Nouvelle-Zélande, qui président aux éléments, aux oiseaux, aux poissons, à la colère, à la douleur, à la joie, à la pêche, à la guerre. « Il faudrait un volume pour les détailler tous ; ils sont d'ailleurs inférieurs à Mawi, l'Être suprême, dont les insulaires ignorent complétement les attributs et les fonctions, mais qu'ils ont placé à la tête des autres par un certain sentiment intérieur [1]. » De même Tonga compte environ trois cents dieux, dont vingt ont des temples [2].

Ces grands dieux des barbares, qui n'ont qu'une fonction, correspondent, chez les peuples civilisés, à ces froides et mortes personnifications des Affections, des Vertus et des Vices, qui, d'ordinaire, ne recevaient aucun culte, et qui sont de si peu d'importance ou d'une ori-

[1] D'Urville, *La Pérouse*, t. III, p. 580. Ce Mawi est le seul dieu dont le nom est connu dans tous les archipels.

[2] La théologie de Tonga, telle que nous la fait connaître Mariner, confirme d'une manière frappante ce que nous disions plus haut de la profonde ligne de démarcation qui existe partout entre les dieux et les hommes apothéosés. La deuxième classe des dieux de Tonga contient les âmes des nobles, qui participent bien aux fonctions des dieux de la première classe, mais qui n'ont aucun temple. Dans la troisième sont les âmes des mataboles (chefs intermédiaires entre les nobles et le peuple), qui n'ont ni temples ni fonctions divines. Puis viennent les serviteurs des dieux, qui ont toujours existé à Bolotou (dans le ciel), et qui correspondent aux anges, à des anges auxquels les nobles et les mataboles se sont déclarés supérieurs. La cinquième classe comprend cinq ou six dieux qui font le mal pour le plaisir de le faire. Enfin Mawi est une espèce d'Encélade qui soutient la terre sur sa poitrine, et qui l'ébranle en changeant de position.

gine relativement si récente, que nous pourrions fort bien les passer sous silence. Que peut-on dire, en effet, de divinités telles que celles qui président au culte dans les Védas : Saraswati, la *Prière*; Ilâ, le *Vase* sacré ; Bharati, l'*Offrande*; Hotra, l'*Invocation* ; Rita, le *Sacrifice* ; Soma, la *Libation* ? Que dire des enfants de la Discorde, dans Hésiode : la Fatigue, la Faim, les Douleurs, les Meurtres, les Batailles, etc. ? Quel intérêt ont même pour nous la Concorde, la Piété, l'Espérance, la Foi, auxquelles les Romains avaient cependant érigé des temples ?

Les êtres fictifs, au contraire, qui personnifient l'humanité Primitive ou l'une des portions de son histoire, ont pour nous une extrême importance, aussi bien ceux qui sont des divinités véritables, comme Iduna ou Proserpine, que les simples mortels, Orion, Tantale, Ixion, ou que des Titans tels que Prométhée et ses frères.

Quant aux héros protévangéliques, leurs mythes jettent un tel jour sur les religions comme sur l'histoire du premier monde et de la haute Antiquité, qu'après y avoir consacré ici un chapitre assez détaillé, nous expliquerons au long ceux d'Hercule et de Bacchus dans la suite de cet ouvrage.

D'ailleurs, point de personnages historiques élevés au rang des grands dieux. Ceux qui tels que Seth, Tubalcain, Nahéma, ont reçu les honneurs de l'apothéose, se sont confondus avec les divinités dont ils avaient été ici-bas les représentants, et se sont pour ainsi dire perdus en elles.

Cependant, depuis le Paradis à la Dispersion, tous les sentiments religieux qui gisent au cœur de l'homme, s'étaient successivement épanouis sous la triple action de Dieu, de la nature et de l'histoire. L'homme avait appris à rechercher et à reconnaître en lui-même l'image du Dieu qui l'avait créé ; il se sentait doué de raison et de li-

berté, plein d'une vie impérissable, fait pour le bonheur et la joie. Il ne pouvait d'ailleurs se méprendre sur sa complète dépendance de Dieu, et c'était à ses yeux chose juste et raisonnable de rendre un culte d'actions de grâces et de supplications à l'Être tout-puissant qui le comblait de ses bienfaits et qui réglait ses destinées. Il sentait de plus en lui un secret besoin de fortifier sa faiblesse par une certaine participation à la vie divine, et de trouver quelque substance mystique et sacramentelle qui pût, tel que l'arbre de vie du Paradis, lui assurer une éternelle jeunesse. Mais à l'infirmité de la nature humaine s'était ajoutée la désorganisation du péché : les conséquences successives de la chute, et surtout le Déluge, ouvrirent les yeux à l'homme sur la gravité du mal moral, sur la sainteté de la loi et la culpabilité de qui la transgresse, sur la redoutable justice de Dieu et la nécessité de l'apaiser par le sacrifice. Toutefois, l'homme n'oubliait point la promesse d'un sauveur faite à Adam ; elle était sa grande consolation et l'objet de ses plus chères espérances.

Nous devrions, semble-t-il, traiter séparément cet élément subjectif de la religion Primitive. Mais ce que la spéculation isole est dans la vie réelle intimement uni, et dans le cas présent nous sommes d'autant moins disposé à séparer des dogmes les sentiments religieux, que nous pouvons indiquer successivement de quels dogmes nouveaux tel événement historique enrichissait la religion du premier monde, et quels nouveaux sentiments ce même fait développait dans le cœur de l'homme.

Des quatre livres consacrés à déterminer ce que l'histoire a fourni de croyances au peuple Primitif et à la haute Antiquité, le premier aura pour objet le Paradis, le second les temps antédiluviens, le troisième le Déluge, le dernier les temps qui se sont écoulés de ce cataclysme à la Dispersion.

CHAPITRE PREMIER.

Le Paradis avant la chute.

I. Création de l'Homme.

En hébreu Adam signifie le *Rouge*, et ADAMAH, la *terre*, non le globe terrestre qui se dit ARETS, mais le *sol*, le champ labourable. En sanscrit, ADIMA est le *premier*. Le grec dit DÊMOS (dorique DAMOS) pour *peuple*, DÉMAS pour *corps*, et pour *bâtir* DÉMÔ, d'où le latin DOMUS, *maison*. Bâtir, construire, façonner est synonyme d'*engendrer*, comme le prouvent en grec TICTÔ et TEUCHÔ, et en hébreu BANAH.

La corrélation entre Adam et adamah se reproduit en latin entre HOMO et HUMUS.

Le nom même d'Adam s'est conservé chez les Nègres de Haoussa[1], et dans les mythes grecs de Béotie où le

[1] « A Haoussa, le premier homme se nomme Adam, la première femme Aminatou. *Da Adam* signifie tout objet qui, vu confusément à distance, peut avoir quelque ressemblance avec la figure humaine. » (Lander, *Journal d'une expédition d'exploration du Niger*, t. II, p. 141.) Nous ne pensons pas que l'islam ait exercé dans ce pays une influence assez puissante pour avoir introduit le mot d'Adam dans le langage ordinaire. Mais les frères Lander n'ont-ils point fait erreur? Nous nous permettrons d'appeler sur ce point fort important l'attention des voyageurs qui visiteront de nouveau le Haoussa.

premier roi des Étoliens est Athamas. Le Thamus de Platon est de même un Adam [1].

Les Chinois ont traduit le nom d'Adam dans leur langue : Hoang-ti est le *seigneur* rouge ou *jaune*.

De même qu'Adam en hébreu signifie à la fois le père de l'humanité et l'homme en général, ainsi les Germains se disaient issus de Mann, qui est, avec MENSCH, un substantif générique, et qui a le sens d'*intelligent* (en latin MENS).

Mann est Ménew des Bretons, qui est leur premier homme et le fondateur de leurs mystères ; Manès, l'ancêtre des Lydiens et le fils de Dieu et de la Terre, et Manis, premier roi de Phrygie ; Ménès qui ouvre la liste des souverains d'Égypte ; Manou, le père des Ariens de l'Indus ; puis Minyas, premier roi du plus antique peuple de la Grèce, et Minos, fils de Zeus et d'Europe, et, suivant une tradition, père de Deucalion=Noë. En latin, les Mânes sont les *hommes morts* ; Mani, en lithuanien, signifie les *esprits*, et mannah, en arabe, est l'oiseau qui est l'âme d'un mort.

[1] Ce nom de Thamus ne reparaît chez les Grecs et ailleurs qu'une seule fois et dans une circonstance fort extraordinaire : Plutarque nous raconte qu'un vaisseau marchand passant devant les îles Echinades, tout à coup une voix se fit entendre d'une de ces îles, appelant par son nom Thamus. Or Thamus était le pilote égyptien dont le nom était connu de fort peu de passagers. Après l'avoir appelé trois fois, la voix lui dit fort distinctement : « Quand tu seras arrivé à Palodès, annonce que le grand Pan est mort. » Devant Palodès, Thamus répéta de la poupe ces mots par un calme plat, et aussitôt s'éleva dans l'air comme le bruit d'une grande foule qui gémissait et à la fois s'étonnait (*De def. orac.* 17). Or cela se passait sous Tibère, au temps de Jésus-Christ, et ne dirait-on pas entendre la mort du second Adam annoncée aux manes par l'organe d'un individu qui portait accidentellement le nom du premier Adam ?

MENSCH, forme de MANN, est le même mot que Meschia, le premier homme des Ariens de l'Iran.

Adam se confond parfois avec Noë, qui est l'Adam de l'humanité actuelle ; Ménès avec Ménas en Égypte ; le premier Manou de l'Inde avec Manou Satiavrata. Il nous paraît donc fort probable que le Noë des Iroquois, Messon, est un Meschia=Mensch.

Les Chaldéens avaient nommé Adam *le Lumineux*, al Orus, en mémoire de la gloire et de la félicité dont il brillait avant sa chute. Orus était le nom du premier roi de Trézène, et peut-être faut-il lui associer Aoris de Phlionte et Orion de Béotie.

Les Mexicains savaient que tous les hommes sont sortis d'un même couple, de l'*homme de notre chair*, Tonacateuctli, et de la *femme de notre chair*, Tonacacihua, ou la *mère des hommes*, Cihuacohuatl. Celle-ci occupait, après le dieu du *Paradis céleste*, Ométeuctli, le premier rang parmi les divinités d'Anahuac.

Enfin, il y a de l'Adam chez Tantale, Sisyphe, Salmonée, Ixion, Cécrops, qui sont les ancêtres de leurs peuples, et dont les premiers sont célèbres par l'amitié des dieux, par leur chute et par leur châtiment.

Adam est la créature et non le fils de Dieu. Le nom de *fils* suppose commune essence, émanation, panthéisme. Cependant, comme d'une part le panthéisme est l'antipode du christianisme, et que de l'autre l'Éternel a fait Adam à son image, saint Luc a pu le dire fils de Dieu, en tête d'une généalogie, sans craindre de la part de ses lecteurs le moindre malentendu. Mais cette expression impropre et hardie se retrouve sans aucun correctif chez plusieurs peuples païens. Ainsi chez les Hindous éminemment panthéistes Manou est fils de Brahma. Ainsi encore Tantale est fils de Zeus et d'une fille de Saturne, Pluto, c'est-à-dire du grand Dieu de l'humanité (Jéhova)

et de la terre riche en trésors de tout genre, qui est l'œuvre du Dieu irrévélé (Élohim). Minos est de même issu de Zeus et d'Europe=Astarté=la Terre, et Manès de Zeus et de la Terre. Ces trois généalogies sont identiques, et elles expriment fidèlement dans le langage mythique le fait de la création de l'homme que Dieu a formé d'argile.

Cependant le souvenir de ce fait s'est conservé sous la forme de simple légende dans l'Ancien monde et dans le Nouveau. Le premier homme a été fait : en Grèce, d'argile par Prométhée; en Chine, de terre jaune par Niu-va ; au Méchoacan, aux Mariannes, de terre. Le grand Dieu de Tahiti, Taaroa, après avoir fait le monde, forma l'homme avec de la terre rouge, qui servit même d'aliment à la créature jusqu'à l'apparition de l'arbre à pain. A Babylone, sur l'ordre de Bélus, les autres dieux pétrissent avec son sang la terre pour en produire l'homme. C'est de la terre que l'homme est sorti d'après les Groenlandais[1]. Au Pérou, l'homme s'appelle ALPA CAMASCA, *terre animée*, et RUNA, *intelligence*. Dans l'Amérique du Nord, les Onondayas croient que le Grand Esprit avait apparu sur le mont Aratapeskau, avec deux figures d'argile qu'il dessécha et anima du souffle de sa bouche, et dont l'une reçut le nom de *Premier Homme*, et l'autre, celui de *Compagne*.

Mais nous pourrions substituer au dieu qui crée l'homme, l'un de ses symboles, tels que l'oiseau, le serpent, le taureau ou le bison, le lion, le crocodile, la tortue, sans apporter le moindre changement au sens fondamental de la légende ou du mythe.

[1] Les Groenlandais ajoutent que le chien est plus vieux que l'homme, et avec raison, car le chien est ici le symbole du soleil qui est de deux jours antérieurs à Adam.

Nous avons déjà vu les Péruviens se donner pour aïeul le condor ou le dieu roi du monde; les Malais de la Notasie, le crocodile ou le dieu des eaux ténébreuses du chaos; des Cingalais, le lion ou le dieu de la lumière; des Mongols, le loup ou le dieu du soleil.

Les Malais d'Amboine se disent issus d'un serpent qui est le dieu suprême, d'un crocodile, d'une anguille qui est sans doute comme le poisson le symbole des eaux du chaos, ou du creux d'un vieux arbre [1].

Le bison est sacré pour les Mandans et les Mönitarris. On raconte qu'il revient parfois à la vie dans les savanes. Les Crows consacrent au soleil les peaux des bisons blancs sans en faire usage, et quand ils ont tué une femelle blanche, ils la laissent étendue sur le sol et la donnent à l'astre du jour. Si donc le premier chef des Mandans est né d'une vierge qui avait mangé de la peau d'un bison [2], cela signifie que cette vierge ou la terre avait été fécondée par le dieu cosmogonique qui a créé la lumière.

D'après Lescarbot et d'après Champlain, les trois familles principales des Iroquois s'appellent la famille de l'ours, celle de la tortue, celle du loup; et les sauvages du Canada ont aussi trois familles principales, dont l'une descend du Grand Lièvre, l'autre d'une femme belle et courageuse, qui eut pour mère une carpe dont l'œuf fut échauffé par le soleil, et la troisième d'un ours. Le loup est le dieu du soleil, ou plutôt, d'après le tableau cosmogonique des Aztèques, le dieu de la lumière primitive. Le Grand Lièvre est le dieu suprême des Algonquins. L'ours est une variante du loup. Quant à la tortue, c'est celle d'Ata-Entsik, et nous pouvons fort bien dire de cette déesse de la nature qu'elle est sortie de

[1] Picard, *Cérém. rel.*, t. II, I, p 125.

[2] Klemm, t. II, p. 164.

l'œuf cosmique qui provenait d'une carpe ou des eaux primordiales [1].

Les Hongrois placent en tête de leur histoire Ugek, et Alm ou le *Songe*. Celui-ci doit son nom à sa mère qui rêva pendant sa grossesse qu'un oiseau lui volait dans le sein, et que d'elle s'épanchait un fleuve de lumière qui dirigeait son cours vers les pays lointains [2]. Ugek n'est pas autre que le vieux Ukko ou le dieu suprême des Finlandais qui, par leur langue, sont frères des Hongrois. La mère d'Alm est une Europe, une Pluto, une déesse de la Terre. L'oiseau qui la féconde est la puissance créatrice de l'Esprit de Dieu qui a fait naître de l'argile Adam. Alm est à la fois le premier homme et le premier Hongrois.

Supprimons dans la création l'intervention de Dieu, et l'homme sera *né de la terre*. C'est ainsi que la Grèce désignait les Géants ou les Antédiluviens.

Au lieu de la terre, disons la Nature, la matière, les eaux primordiales, et l'homme aura pour mère, comme au Canada, la fille de la carpe, ou, comme au Paraguay, la lune.

La terre ou le monde a aussi pour symbole le serpent [3]. Les Géants seront des monstres, hommes par la

[1] Les Osages font sortir leur aïeul d'une coquille. Le Grand-Esprit lui donna l'arc et le feu pour qu'il se nourrît de sa chasse. Un jour qu'ayant soif, il s'était approché d'un ruisseau pour y boire, un castor, chef d'une nombreuse famille, lui offrit une de ses filles en mariage. C'est d'elle que descendent les Osages. Ils croiraient commettre un meurtre en tuant un castor. (Schoolcraft, t. I, p. 319.) Je ne sais si la coquille désigne les eaux du chaos ou celles du déluge. Le castor est chez les Celtes un être diluvien. — Les Chippewais ont pour aïeule une chienne; les Indiens de Maduré, un âne. — Les hommes-fourmis de la Grèce sont une simple image de la cité, qui est une grande fourmilière.

[2] Mone, t. I, p. 104.

[3] Voyez plus haut, t. I, p. 253. Toutefois ce sens ne me paraît pas

moitié supérieure de leur corps, serpents par l'autre moitié.

Un autre symbole de la terre et du monde, c'est l'arbre. On dira donc que l'homme, formé de terre, est issu d'une plante. Cette image écarte, il est vrai, l'intervention du Créateur, pour faire de l'homme un simple produit de la nature; la terre fait pousser et croître le végétal, dont l'homme est le fruit. Mais, par ce symbole, on assimilait le premier homme à la fleur, aux brillantes fleurs d'Éden, tandis qu'on faisait naître des durs cailloux l'humanité postdiluvienne. On ne doit donc pas être surpris de voir un assez grand nombre de peuples relier l'homme à l'arbre. Meschia et Meschiane sont sortis d'un reivas. De même, aux Philippines (d'après Marsden), les Tagales prétendent que l'homme est sorti d'un grand roseau à deux nœuds, qui, flottant sur les eaux de l'Océan, fut enfin poussé par les vagues contre les pieds du milan (démiurgique); comme il était sur le rivage, celui-ci l'ouvrit avec son bec, et d'un nœud sortit l'homme, la femme de l'autre. A l'autre extrémité de l'Ancien monde, chez les Scandinaves, c'est aussi sur le rivage de la mer qu'Odin, Wile et We trouvèrent deux morceaux de bois qu'ils animèrent, et qui devinrent Ask (FRÊNE), et Embla (AUNE) sa compagne, de qui sont nés tous les hommes. Ask est l'arbre qui a produit Askan, le père mythique des Saxons. En Grèce, l'homme passait pour être né d'un chêne. Le nom hébreu du chêne et du térébinthe est ÉLON, ÉLAH, l'arbre *fort*, l'ILEX des Latins. Cet ILEX a été assimilé par plusieurs mythologues avec le sanscrit ILA,

solidement établi, et l'explication des géants anguipèdes est douteuse. Si nous ne traduisons pas ici le serpent par Dieu, comme nous venons de le faire pour les mythes d'Amboine, c'est que la Divinité ne peut, dans aucun cas, former la moitié *inférieure* de l'homme.

terre. Romulus, fils d'Ilia ou de Rhéa Sylvia, serait donc né de la terre (Rhéa), du chêne (Ilia), de l'arbre sylvestre (Sylvia), de la grande déesse de la terre, et l'on pourrait voir en lui un Adam.

Les Mysiens, frères des Lydiens, se disaient issus du hêtre, qui portait dans leur langue le même nom qu'eux.

L'Attique avait une race *taillée du peuplier noir*, les AIGEIROTOMOI. Le *peuplier* et le *peuple* se disent en latin POPULUS.

Plusieurs peuples sauvages disent aussi que leurs ancêtres sont nés des arbres. Mais on ne sait si ces mythes sont d'antiques et vénérables traditions ou des imaginations sans consistance ni valeur[1].

Les traditions que nous venons de recueillir prouvent que tous les peuples civilisés et plusieurs des peuples sauvages font sortir la race humaine soit d'un seul homme formé de terre, soit d'un couple unique. Cependant, l'idée la plus simple eût certainement été de faire naître de terre les premiers hommes par milliers, comme l'on voit au printemps le sol se couvrir d'une foule innombrable de végétaux. Rien, au contraire, de moins vraisemblable et de moins conforme à l'analogie que l'hypothèse d'après laquelle un seul homme et une seule femme ont produit

[1] Les traditions en apparence les plus fausses ont toujours un fond de vérité. Quand elles disent qu'Athamas est fils d'Æolus et petit-fils de Deucalion, elles entendent par là que les Éoliens issus de Noë=Deucalion, plaçaient en tête de leurs héros Adam=Athamas, ou que la peuplade dont Athamas était le premier roi, appartenait à la race éolienne. Le nom du père d'Adam n'a donc ici qu'une valeur éthnographique. Ainsi encore, le frère d'Athamas et l'autre fils d'Æolus, Sisyphe, est l'Adam des Éoliens de Corinthe. L'Adam des Tégéates en *Arcadie*, Aleus, est par le même procédé fils d'Aphidas, fils d'*Arcas* qui est Noë, l'homme de l'*arche*. Les traditions grecques nous fournissent plusieurs autres exemples semblables.

non-seulement la nation dont vous faites partie, mais les peuples voisins qui sont vos ennemis, mais les races dont le type diffère tout à fait du vôtre, mais l'humanité tout entière. Si les nations n'avaient eu d'autres lumières sur les origines de l'espèce humaine que celles de la raison, neuf se seraient déclarées aborigènes pour une qui aurait admis la supposition contraire. Si donc cette dernière opinion a prévalu d'un bout du monde à l'autre, c'est qu'elle s'appuie sur un fait et sur la tradition. Or nous venons de voir et nous verrons encore que le premier homme et la première femme de chaque nation sont bien les mêmes qu'Adam et Ève, et ce témoignage concordant d'un si grand nombre de peuples sur un fait si peu vraisemblable, doit certainement être d'un grand poids dans la question de l'unité de la race humaine.

II. Adam synthétique et Ève.

Adam, jusqu'à la formation d'Ève, a renfermé en lui l'essence de la femme. C'est là la clef du mythe perse de Kajomorts, être androgyne et d'une sainteté parfaite, qui était issu du taureau symbolique Aboudad, et qui fut mis à mort par les Dews. De ses restes purifiés par le soleil, naquit l'arbre qui a produit Meschia et Meschiane. Certaines familles, chez les Nègres de la Guinée, assurent aussi, d'après la tradition, qu'à la création l'homme n'était pas fait comme il l'est aujourd'hui, et que les parties distinctes des deux sexes étaient placées dans un endroit plus visible, mais qu'aussitôt que le monde fut assez peuplé pour la conservation de l'espèce, Dieu fit quelque changement dans l'ordre de son ouvrage [1].

[1] *Hist. générale des voyages*, t. IV, p. 159.

Cette légende des Nègres rappelle la fiction de l'homme-femme, que raconte Aristophane dans le *Banquet* de Platon.

Le mythe hindou du dieu Viradj androgyne, qui se lasse de sa solitude et produit un homme et une femme, est vraisemblablement un souvenir altéré de l'Adam synthétique.

Ève a été prise d'une côte ou de la région du cœur d'Adam. L'Ève chinoise se nomme la Côte d'Occident. Les Groenlandais font naître la femme du pouce du premier homme. D'après les Malais de la Nouvelle-Zélande, trois dieux ont formé l'homme, et c'est d'un os de celui-ci que la première femme a été faite. De même à Tahiti, Taaroa plongea l'homme dans un profond sommeil, et tira de lui un os dont il fit la femme. IOUI, IVI, en malais signifie *os* ; AWAI, EWEL, EWEM, en finnois, samoyède et ostiak, *mère* ; CHAWA, CHEWA, en hébreu, *vie* et *Ève*. *Ève*, formée d'un *os*, est bien la *mère* ou la source de la *vie* de tous les hommes.

Madagascar est en majeure partie peuplée par des Malais qui parlent une langue peu différente de celle des Polynésiens. Nous attribuons donc une origine malaise au mythe suivant qui, d'ailleurs, paraît offrir les traces d'une influence brahmanique : Du premier homme, pendant son sommeil, sont sorties sept femmes, les mères des sept castes. La première est sortie de la tête, la deuxième du cou, la troisième de l'épaule, la quatrième du côté, la cinquième de la hanche et les deux dernières des jambes et de la plante des pieds.

III. Le Jardin.

ᵍEden, *délices*, est en grec le nom de la joie HÉDONÉ, et peut-être, en Scandinavie, celui de la déesse gardienne des pommes d'immortalité, Iduna.

Les Grecs ont transporté aux extrémités occidentales du monde le jardin d'Éden, sous le nom de jardin des Hespérides, c'est-à-dire des *arbres à fruit* (ᵍETS P'RI).

Les Chinois font les plus brillantes descriptions du jardin de leur montagne mythique, le Kuen-loun.

Le jardin d'Avalon ou des *pommes* était, chez les Gaulois, le lieu où se rendaient après la mort les âmes pieuses.

Il y a peut-être un souvenir du jardin d'Éden dans le jardin des roses de Silène en Asie Mineure et en Thrace, et dans celui de Siegfried sur les rives du Rhin, ainsi que dans les *Jardins d'Adonis*, espèce de vases où l'on semait, pour les fêtes de ce dieu, des plantes qui croissaient et se fanaient rapidement[1].

IV. La Nuée.

Au temps de la création d'Adam, nous dit la Genèse, il ne tombait point de pluie, et la terre était humectée par une vapeur.

Cécrops=Adam a pour fille Hersé, la *Rosée*, et Pandrose, *Toute-Rosée*.

[1] Aujourd'hui encore, en Sardaigne, on prépare chaque année les soi-disant jardins d'Adonis : vers la fin de mai on sème dans un *erme*, ou vase de liége rempli de terre, quelques grains de blé qui doivent être en pleine végétation dans la nuit solsticiale du 23 juin.

Cette même rosée ou vapeur est devenue, sous le nom de Néphélé (la *Nue*), l'épouse d'Athamas=Adam. Néphélé appartient en outre au mythe de Céphale et à celui d'Ixion.

L'épouse d'Athamas est une déesse, parce qu'elle représente le temps où Adam était, avant sa chute, immortel et heureux comme un dieu [1].

V. Les quatre fleuves.

Les fleuves du Paradis étant au nombre de quatre, et ce nombre étant le symbole des choses finies, il est difficile de déterminer ce qui, dans les mythes des quatre fleuves, est dû au génie symbolique de l'Antiquité ou à la tradition historique. Nous ne verrons qu'une pure fiction dans les quatre torrents de lait qui proviennent de la vache Audumbla, et qui nourrissent le géant Ymir. Mais il y a probablement un souvenir du fleuve unique du Paradis et de ses quatre bras dans les descriptions de l'Al Bordj, du Mérou et du Kuen-loun. Sur le sommet de l'Al Bordj est un lac qu'alimentent les eaux célestes d'Ardouisour, et qui arrose toute la terre par quatre, ou par deux, par dix-huit fleuves. Le Rig-Véda ne fait que

[1] La transformation de la vapeur d'Eden en une déesse, se justifierait au besoin par un mythe analogue de l'Inde. Dans le Rig-Véda, le dieu suprême Indra descend en personne sur la terre sous la forme de ces *vapeurs* légères qui, dans la nature actuelle, s'élèvent vers le ciel sous l'action du *soleil*, et qui forment dans la hauteur les nuées qui donnent aux hommes la pluie, qui est le plus grand bienfait des dieux dans les pays chauds. Ces vapeurs sont personnifiées dans Ména, qui est tout à la fois l'incarnation d'Indra, et la fille de Vrichanasva lequel est probablement un des noms du soleil. Cette Ména est donc une déesse, comme l'épouse d'Athamas.

de vagues allusions aux quatre fleuves d'Éden; mais dans le brahmanisme, du mont Mérou descend un fleuve céleste, qui, après avoir fait le tour de la cité de Brahma, se verse dans un lac nommé Mansarovara. Quatre fleuves en sortent par quatre rochers percés d'une ouverture qui simule la bouche d'un animal. Les quatre animaux sont : la vache ou la terre, d'où descend le Gange ; l'éléphant, autre symbole hindou de la terre, qui vomit le Hoang-ho ; le cheval ou l'eau, qui est la source de l'Oxus, et enfin le tigre, emblème du mal, d'où le Jénisséi descend vers ses déserts glacés. Le mythe brahmanique du Mérou fait partie des croyances bouddhistes qui sont devenues la religion d'une grande partie des Chinois. Nous pensons toutefois, mais sans l'affirmer, que leur Paradis sur le Kuen-loun, avec ses quatre fleuves et son arbre de vie, est une tradition antique et indigène.

L'eau purifie le corps de ses souillures ; l'eau étanche la soif; l'eau répand dans les airs une douce fraîcheur ; l'eau féconde la terre et fait naître une végétation luxuriante ; l'eau est une force divine qui alimente partout la vie et la santé ; mais elle ne produit pas des miracles, et l'imagination la plus exaltée ne lui attribuera pas la puissance de faire rajeunir le vieillard, de le sauver même de la mort. Cependant plusieurs peuples ont cru qu'il existait quelque part sur la terre une source douée d'une vertu aussi merveilleuse. D'où leur serait venue cette croyance, sinon du Paradis, et comment l'homme, qui gémit sous le joug des lois immuables de la nature, aurait-il conçu l'espoir de le briser et d'échapper à la mort, s'il n'avait pas emporté d'Éden le souvenir de son immortalité primordiale ? Nous supposons donc que les eaux du Paradis avaient pris peu à peu dans l'esprit des hommes des propriétés extraordinaires. Les eaux du chaos, bourbeuses et sombres, étaient les origines de

toute génération, et l'Océan les représentait dans le monde présent. Les sources avec leurs eaux douces alimentaient la vie des plantes, des animaux et de l'homme. Mais le Paradis, séjour d'immortalité, d'innocence et de joie, avait certainement communiqué aux fleuves qui l'arrosaient quelque puissance mystique et sacramentelle. L'homme qui pourrait en retrouver le chemin, et boire à ces eaux vivifiantes, deviendrait immortel et jouirait d'une permanente jeunesse. De là l'*amrita* des Hindous et l'ambroisie des Grecs, ou la boisson d'*immortalité*. De là, surtout, dans l'Orient moderne et dans notre Europe, la fable d'une fontaine de Jouvence. De là aussi, peut-être, chez les Scandinaves, la source d'Urd qui empêche le grand arbre cosmique de sécher; et, en Égypte, le mythe de Netpé qui, assise sur les branches de l'arbre de vie, épanche l'eau sur les âmes[1]. Il y a là de confus souvenirs de l'état d'innocence, de puissantes aspirations vers l'état de relèvement où la vie sera rendue à l'âme par le vrai fleuve de vie, et le vague pressentiment que ce fleuve ne peut jaillir de la terre et doit descendre d'auprès de Dieu. Aussi le langage du paganisme n'est-il pas entièrement étranger à celui de nos écrivains sacrés. Joël, Ézéchiel et Zacharie voient sortir du temple de Jérusalem, emblème de l'Église, une source dont les eaux vont, en s'accroissant rapidement, répandre la santé et la vie dans la mer Morte, qui est le monde corrompu. Jésus-Christ parle d'une eau vive qui jaillit jusqu'en vie éternelle, et le fleuve d'Éden a été vu de nouveau par saint Jean dans la Jérusalem céleste.

[1] Le Japon a *sa fontaine de sagesse* près d'un des temples (sintoïstes) de Miaco (Charlevoix, t. II, p. 555); les Scandinaves ont pareillement la source de Mimir ou de la sagesse divine.

VI. L'AGE D'OR.

Un des quatre fleuves du Paradis, le Pison, traversait n pays abondant en or ainsi qu'en pierres précieuses. de la première page de nos saintes Écritures nous assons à la dernière, nous y voyons douze sortes de ierres précieuses orner les fondements de la Jérusalem éleste, dont la grande place était d'or pur, mais d'un or range qui aura la transparence du cristal. L'or, AURUM, ent en effet de près, dans notre esprit, à l'*aurore*, à la umière, et la lumière est le symbole de la pureté, de la érité et de la vie. Il n'est donc point surprenant que les recs, les Latins et les Thibétains aient comparé au plus ur des métaux la piété et le bonheur des premiers hommes. Les Scandinaves connaissaient aussi ce symbole; ais il a subi de grandes transformations dans l'esprit de es peuples avides de trésors. Ils ont pris le mot d'or dans on sens propre, et ont imaginé que dans les premiers emps du monde les dieux étaient tout occupés à travailler les métaux, et qu'ils jouaient innocemment avec les és ou les disques d'or qu'ils avaient forgés. Cet heureux emps dura jusqu'à l'arrivée de trois filles des Géants, ui éveillèrent, on ne sait comment, dans le cœur des ses, la passion de l'or. Mais après l'incendie du monde résent, on retrouvera sur la terre nouvelle, dans le gaon, les disques d'or, ou, en d'autres termes, alors recommenceront les jeux et les joies du Paradis. Cependant cet or des Ases, qui faisait leur bonheur et qui a ausé leur chute, est devenu dans les poésies mythiques es Germains et des Scandinaves le fameux trésor que ardait le serpent Fafnir, et qui a passé par Siegfried ux mains des Nibelungen, dont il a amené la ruine otale.

Mais ce trésor, ce serpent et Siegfried ne sont qu'une variante du mythe colchidien de la toison d'or qui était confiée à la vigilance d'un dragon qui périt par l'épée de Jason. La ressemblance entre ces deux mythes est si complète quelle ne peut plus s'expliquer par le commun berceau de tous les peuples; il faut qu'il y ait eu des liens très-étroits de parenté entre la Scandinavie et la Colchide; et, en effet, les Ases de la Baltique étaient venus du Caucase, des régions limitrophes des terres d'Aëtès et de Médée.

VII. Les deux arbres.

Les Hébreux seuls avaient conservé le souvenir distinct de l'arbre de la connaissance du bien et du mal qui avait occasionné la chute de l'homme, et de l'arbre de vie qui devait communiquer à l'homme fidèle des forces divines, mais que Dieu avait soustrait à la race déchue, sans toutefois le détruire. Salomon avait retrouvé ce dernier dans la *sagesse* divine qui restaure et sauve *ceux qui l'embrassent*[1], et saint Jean, à la fin de ses visions apocalyptiques, le vit chargé de fruits sur les bords du fleuve de la Jérusalem céleste. Mais chez les païens, tantôt les deux arbres se confondent, et celui de la science se transforme en la source de la vie, tantôt l'un des deux disparaît complétement, tantôt enfin on les a remplacés plus ou moins arbitrairement par quelque arbre à fruits de la flore locale. La Chine seule se rapproche de la Judée par l'intégrité de ses traditions : elle se souvient de deux arbres, de la défense de Dieu et de la désobéissance de l'homme.

En Inde, où la science était en très-grand honneur, le

[1] Prov. III, 18.

g-Véda nous parle, sous le double nom de Pipala et
Patha, d'un arbre de la science sacrée dont les fruits
nnent la vie[1]. Dans le mythe du Mérou, les quatre fleu-
s jaillissent des racines du Jambou, *pommier rose* gi-
ntesque, qui communique la science et procure l'ac-
mplissement de tous les vœux. Les bouddhistes l'ap-
llent Zambou, et ajoutent qu'il produit l'Amrita. En
ine, l'arbre Jo-mou ou Pou-sang est l'arbre divin d'o-
issance, d'où sort le soleil, et qui a dix fleurs, dont la
mière éclaire ce bas monde.

A Ceylan, sur le pic d'Adam, croît un cyprès sacré
l'on dit être descendu du ciel ; une de ses feuilles vous
ndrait votre jeunesse, mais il n'en est jamais tombé
e à terre.

L'arbre d'où Netpé verse l'eau salutaire est bien l'ar-
e de vie du Paradis. Les Égyptiens avaient cru le re-
nnaître dans le Perséa et dans le Sycomore.

Les Scandinaves avaient oublié l'arbre, et gardé ses
uits, qui seuls préservaient les Ases de la vieillesse, et
i étaient confiés à la plus aimable des déesses, Iduna,
déesse de l'éternelle jeunesse et de l'immortalité, la
esse qui n'a point de père, point de commencement,
pouse du dieu de la poésie.

Sur les cylindres de Babylone et de Perse, sur les mo-
ments de Ninive, se voit un arbre mystique que des
eux gardent ou que des hommes adorent, et qui tantôt,
mple fiction, a des fruits coniques semblables à des
mmes de pin, tantôt a l'apparence d'une plante réelle,
i doit être cet *Amome* d'Assyrie dont Virgile parle
mme naissant en abondance dans les âges d'or.

[1] Voyez plus haut, t. I, p. 433, où le Pipala est l'emblème toujours
mblant du monde. Tout ce qui concerne les arbres sacrés de
nde est encore fort obscur.

L'amome est le *haoma* du Zend-Avesta, le *soma* du Rig-Véda (qui est aujourd'hui un *asclépias*, dont le suc, mêlé à celui d'autres plantes, forme une boisson enivrante). Ce *hom* est un principe de santé et de science, une source de pureté et de vie. On voit dans le Rig-Véda la foi dans cette boisson mystique s'accroître avec les âges, de même que l'Église chrétienne a de siècle en siècle attribué au sacrement eucharistique une efficacité et une sainteté plus grande. Les poëtes védiques ont fini par faire de la Libation *un dieu qui voit tout, qui soutient tout*, quoiqu'il ait été *purifié sur le filtre*; qui est *la boisson chérie des dieux* et *donne aux hommes l'immortalité*; qui *les aime comme une épouse;* qui *s'unit à eux pour les soutenir;* qui est *la vie du monde, le roi de l'univers, le roi des dieux comme des mortels, le père du Ciel et de la Terre*, le père même d'*Indra et de Vichnou* [1]. C'est ainsi que, plus hardis que les autres peuples qui se bornaient à révérer dans tel ou tel végétal la pâle image de l'arbre de vie, les Ariens prétendaient l'avoir retrouvé dans l'amome, dont ils préparaient et buvaient le suc avec toute espèce de cérémonies. Ils anticipaient ainsi sur le temps où le Messie donnerait aux croyants le vrai pain de vie et la vraie eau vive, et plusieurs siècles avant la Sainte-Cène, ils en célébraient une fausse qui annonçait celle qui devait venir. L'une et l'autre d'ailleurs remontaient par leurs dernières racines jusqu'au Paradis ; car l'arbre de vie y était le type du sacrement eucharistique.

En Amérique, l'arbre de vie des Mexicains est l'arbre à lait. Celui des Péruviens est le coca, arbuste qui leur fournit leur principale nourriture, mais qui, prise en trop grande quantité, enivre comme l'opium. Cette plante est tellement nutritive, d'après M. de Tschudi [2], et si

[1] Rig-Véda, t. IV, p. 16. 28. 34. 61. 64. 71. 89. 128.
[2] T. II, p. 299.

alutaire, que les vieillards de cent trente ans ne sont oint rares chez ce peuple. Au temps des Incas, on ne aisait pas un sacrifice, on ne commençait pas une entreprise, on n'adressait pas aux dieux une prière, sans brûer ou sans offrir du coca; les prêtres en mâchaient penlant le service religieux; le mort ne pouvait espérer un on accueil dans l'autre monde s'il n'en avait pas une euille dans la bouche, et l'on adorait même cette plante. Chez les Guarayos l'arbre consacré est le tuirenda aux leurs purpurines. Celui-ci se confond avec le Llagdigua les Mbocobis que nous avons rangé parmi les emblèmes lu monde, et il nous paraît fort probable que les deux rbres mystiques et historiques du Paradis ont fourni la première idée de l'arbre cosmique. Les Puelches ont un respect superstitieux pour un acacia épineux aux rameaux rabougris et tortueux, qui seul s'offre à leurs regards dans l'immense solitude du désert : c'est l'arbre du Gualichu, ou du démon[1].

Les Algonquins parlent d'une « racine ou souche, qui a sauvé les vies d'une grande ville qui était dévastée par une peste. Le serpent est fait, ajoutent-ils, pour la montrer à l'homme[2]. » Ont-ils peut-être confondu le serpent séducteur avec le serpent symbole du Dieu sauveur?

VIII. Bonheur, amour et hymen d'Adam et d'Ève.

Dans le langage symbolique des prophètes hébreux, le MYRTE, qui aime les lieux bas, humides et abrités, qui reste vert toute l'année et qui répand un parfum agréa-

[1] D'Orbigny, t. II, p. 159, 436; t. III, p. 12, 23.
[2] Schoolcraft, t. II, p. 135.

ble, figure l'Église humble, paisible, toujours pleine de sève et exhalant la charité et la sainteté.

L'Église, c'est le royaume des cieux sur la terre, c'est le Paradis recouvré. Le symbole de l'Église doit donc convenir au Paradis. Or Éden a été témoin, avant la chute, du premier amour, du premier hymen ; la mort en était bannie, et le serpent s'y est glissé en secret. Le myrte pourrait ainsi figurer, au point de vue biblique, l'amour, l'hymen, l'immortalité, et cependant être en rapport immédiat avec le mal. Mais ce sont là précisément tous les sens qu'a cet arbuste dans le langage symbolique de l'Antiquité païenne.

Ce serait donc en mémoire d'Ève, la première vierge et la première épouse, que la jeune fille se couronnait autrefois et se couronne encore, au jour de ses noces, de ce myrte que les Grecs disaient *virginal* [1], et que repoussait cependant la chaste Diane.

Si le myrte est consacré à Vénus, c'est que Vénus est la riante déesse de la nature et de l'amour, que jamais la terre n'a souri avec plus de bienveillance à l'homme, et que jamais l'amour n'a été plus pur et plus tendre que dans le Paradis.

Et si dans plusieurs fables le serpent habite parmi les myrtes, c'est qu'en effet le Tentateur, le Dragon ancien, avait pénétré dans le jardin d'Éden.

Nous verrons bientôt le myrte occuper une place importante dans les mythes d'Hippodamie, d'Ops, de Smyrna, qui ont trait à la chute d'Ève.

Enfin le myrte, dans les jeux funèbres et sur les tombeaux, est une protestation contre la mort au nom de cette immortalité que possédait l'homme avant la chute.

Mais pourquoi Vénus aurait-elle présidé seule à l'hy-

[1] Aristoph. *Oiseaux*, v, 1099.

men de la première vierge, et les autres divinités ne seraient-elles pas venues s'asseoir toutes au *banquet* de ces noces, parmi les myrtes du Paradis ? Hésiode parle d'un temps où « les hommes et les dieux avaient en commun festins et demeures ; » et Pausanias dit de même que « les hommes des temps Primitifs étaient, à cause de leur justice et de leur piété, les hôtes et les commensaux des dieux [1]. » Les Éoliens racontaient que tous les dieux avaient honoré de leur présence la noce de Pélée, l'homme d'*argile*, et de Thétis, la mère du héros protévangélique qui n'était vulnérable qu'au talon. Ces noces sont toutes pareilles à celles de Cadmus et d'Harmonie, à celles de Cérès et de Jasion.

Que les dieux descendent vers l'homme ou que l'homme monte vers les dieux, le sens du symbole reste le même. L'Adam des Lydiens, Tantale, fut le commensal de Jupiter, et Jupiter avait confié ses secrets à Sisyphe, l'Adam des Corinthiens [2].

Ce qu'Hésiode dit des relations intimes qui existaient jadis entre les dieux et les hommes, me rappelle un mythe des Watjé, un des peuples nègres de la Guinée. Leurs ancêtres (et ce récit a pour eux un grand prix) avaient habité sur une haute montagne d'où ils entendaient à une grande hauteur dans le ciel des sons pleins de douceur et de charmes. Un jour ils virent descendre du ciel sur leur sommet une chaîne, par laquelle quelques hommes célestes vinrent vers eux. Ces étrangers leur racontèrent beaucoup de belles choses de leurs demeures, et manifestèrent en même temps l'intention de s'établir auprès d'eux si la paix et l'union régnaient sur leur montagne ;

[1] Paus. VIII, 2.

[2] Le Rig-Véda connaît aussi l'emblème d'un dieu s'asseyant à la table d'un mortel, et d'un mortel prenant place sur le char d'un dieu.

car les dissensions leur seraient insupportables ; ils étaient des enfants de paix. Mais les ancêtres des Watjé donnèrent à entendre à leurs hôtes que tout parmi eux ne répondrait pas à leurs souhaits, et que la concorde y était rare. Alors ils prirent congé d'eux et remontèrent au ciel par la chaîne, au grand regret des Watjé, qui ont dès lors attendu en vain leur retour [1].

[1] Oldendorp, *Histoire des Missions*, etc., t. I, p. 310 (en allem.).

CHAPITRE II.

La chute.

Supposons que l'homme a été fait pour pécher et mourir, comme le serpent pour ramper et le poisson pour nager. Il ne connaîtra ni le remords et la soif de la sainteté, ni les rêves d'un temps sans trépas et sans deuil, et jamais l'idée ne se présentera à lui que son état actuel est le résultat d'une chute. Pour qu'il se croie tombé de l'innocence dans le crime, de la vie dans la mort, de la joie dans un abîme de misère, il faut qu'il sente son intime nature en contradiction avec ses destinées présentes ; il faut qu'il ait été créé autre qu'il n'est devenu ; il faut, en un mot, qu'il soit réellement déchu. Or tous les peuples à traditions se souviennent du temps où le péché a commencé et a mis fin à un état de pureté et de félicité. Tous donc ont eu leur paradis et leur chute.

Que si l'on prétend contre toute saine psychologie et toute saine logique que le remords est possible dans un cœur qui avait été destiné à pécher, qu'il suffit de souffrir aujourd'hui pour imaginer que hier on ne souffrait pas, et que le Paradis et la chute sont au nombre de ces idées qui viennent naturellement à l'esprit de chacun, au moins ne dira-t-on pas que le récit de la chute, tel qu'il se lit au troisième chapitre de la Genèse, a pu, par le jeu nécessaire des facultés de l'âme, se reproduire exactement chez tous les peuples de la terre. C'est là

cependant la thèse qu'on serait contraint de soutenir si l'on se refusait à admettre l'existence d'un peuple Primitif dont tous les autres sont issus; car partout où l'on trouve quelques traditions, on y découvre des fragments de l'histoire biblique de la chute : le séducteur, la femme séduite, le fruit qui a été l'occasion de la chute, la sensualité et l'orgueil par lesquels Satan a fait tomber en faute Ève, la volupté qui a été la première conséquence du péché, et les travaux de l'agriculture, que l'Éternel a imposés aux coupables.

I. Le Séducteur.

L'Ange déchu avait pris la forme d'un serpent, et le serpent est ainsi devenu l'attribut de Satan et de Typhon, d'Ahriman et d'Ahi, de Zohak, de Kong-Kong, de l'Esprit du mal dans les hiéroglyphes des Chinois et des Mexicains.

Le serpent qui séduit Ève et tue l'âme de l'homme, le premier meurtrier comme le nomme le Christ, est le même qui a blessé au pied (*au talon*) et fait mourir la jeune et belle *Eurydice*, ou la femme à la *large* et pleine *justice*.

Ce serpent, que le Messie doit terrasser, c'est l'hydre vaincu par Hercule; c'est le dragon sur la tête duquel ce même demi-dieu tient son pied dans les constellations, c'est le serpent dont triomphent Crichna en Inde, Horus en Égypte, Siegfried chez les Germains, Crac en Pologne.

Les Grecs ont fait du serpent parlant depuis l'arbre à Ève un gardien de l'arbre des Hespérides, qui savait parler et « usait (selon Apollodore) de toute espèce de discours. » A ce serpent gardien, répondent le dragon de la toison d'or en Colchide, et Fafnir.

Dans les mythes de la chute d'Ops et de celle de Proserpine, apparaît bien le serpent; mais il a changé complétement de nature et de rôle.

Le grand Serpent a pour associés des serpents : telle est la forme des alliés de Typhon en Égypte, de ceux d'Ahi ou des Asouras, ainsi que des Nagas en Inde [1].

L'auteur du péché et de la mort a passé, comme de raison, pour la cause de tous les autres maux, et en particulier des grandes catastrophes de la nature.

Le Déluge, que les Arabes nomment AL TUFAN, était personnifié, en Égypte, dans le serpent Typhon, et en Chine dans Kong-Kong.

Les désordres physiques qui ont suivi le Déluge, et qu'a fait cesser la chaleur bienfaisante du soleil desséchant la terre, c'est le serpent Python que tue Apollon, c'est Typhée avec ses cent têtes de serpent, dont triomphe Jupiter.

Le mal physique de la nature actuelle, c'est le serpent Neidhauer, qui ronge l'écorce du chêne cosmique des Scandinaves [2].

[1] Il ne faut pas confondre ces géants anguiformes avec les géants anguipèdes de la Grèce, qui sont les antédiluviens nés de la terre.

[2] On est parfois embarrassé de savoir si le serpent, dans tel ou tel mythe, était primitivement infernal ou divin. Ainsi l'on pourrait être tenté d'expliquer par le serpent gardien des Hespérides, ces serpents qui, d'après les Athéniens, les Romains, les Slaves, les Germains, gardaient les lieux sacrés ou les demeures des hommes. Mais il est plus simple de reconnaître en eux simplement des symboles vivants de la Divinité. Nous inclinerions, au contraire, à voir un souvenir de la chute qui devait rendre l'homme sachant toutes choses comme Dieu, dans la foi des Anciens en la vertu prophétique du serpent. C'est pour avoir goûté du cœur du serpent (infernal) Fafnir que Sigurd comprend la langue des oiseaux. Mélampus possédait le même don depuis que, pendant son sommeil, un serpent, qui avait son nid dans un *arbre,* lui avait léché l'oreille. Cassandre

Le serpent de la chute nous paraît avoir été parfois remplacé par le *scorpion* dans le langage mythique. Le scorpion, dont la piqûre est mortelle, qui vit dans de ténébreuses retraites, qui attaque en traître et blesse au pied (*au talon*), et qui est dans la sainte Écriture une des *puissances de l'Ennemi*[1], figurait dans le zodiaque auprès de la Vierge=Ève, et il blesse, il fait mourir Orion=Adam au moment où celui-ci pèche en voulant faire violence à Diane. Dans les monuments de Mithras, il empoisonne la source de la vie lorsque le dieu créateur immole le taureau cosmique, dont la substance va former tous les différents êtres. En Égypte Horus, le dieu sauveur, tient et étouffe dans sa main des scorpions avec des serpents. Isis à tête de scorpion doit, ce semble, représenter les désordres que le mal a introduits dans la nature.

Aux îles Carolines, si l'on ne parle ni d'un scorpion, ni d'un serpent, on se souvient au moins que le mal, la mort, provient du Démon : « Au commencement, on ne connaissait point la mort; ce n'était qu'un court sommeil; les hommes quittaient la vie le dernier jour du déclin de la lune, et dès qu'elle commençait à reparaître sur l'horizon, ils ressuscitaient comme s'ils se fussent réveillés d'un profond sommeil. Mais un certain Erigiregers, qui était un des *esprits malfaisants*, un des Élus Melabut, et qui se faisait un supplice du bonheur des humains, leur procura un genre de mort dont on ne se réveille plus[2]. »

La tradition des Nègres est si frustre qu'on ne voit pas

devait à la même cause sa science de l'avenir. Jamus la possédait dès sa première enfance : sa mère Evadné (*Ève d'Eden ?*), l'amante d'Apollon, l'avait mis au monde dans un bocage (le Paradis?) où deux serpents l'avaient nourri de miel.

[1] Luc, x, 19.

[2] *Hist. génér. des Voyages*, t. XVII, p. 369.

si elle offrait dans l'origine quelque image de la femme ou du serpent. Les Nègres tiennent le diable pour l'auteur du péché et de la corruption des hommes. Leur croyance sur cette matière est renfermée dans une espèce d'apologue dont le sens est que le diable eut sept enfants, qui firent tant de mal sur la terre que les hommes demandèrent à Dieu de les délivrer de cette pernicieuse engeance. Dieu exauça leur prière. Ces sept enfants établirent sept péchés dans le monde : le vol, la luxure, le mensonge, la gourmandise, le meurtre, l'orgueil et l'oisiveté [1].

II. La femme séduite.

C'est Ève qui a été séduite et qui a entraîné dans le péché son époux. Elle est ainsi en quelque manière la cause de tous les maux qui désolent la terre.

Ici encore les Chinois ont gardé, du moins dans leurs hiéroglyphes, un fidèle souvenir de la chute, et nous avons déjà vu qu'ils font provenir de la femme tout mal quelconque, jusqu'aux éclipses. L'épouse de Hoang-ti (Adam) se nomme « la Grande-Aïeule qui entraîne les autres dans la ruine. » Un antique proverbe dit : « N'écoute point les discours de la femme ; » et la glose ajoute : « parce que la femme seule est la cause de tous les maux de l'humanité. »

La Chine, dans un mythe relatif à la création du premier homme et de la première femme, donne à celle-ci le nom de *femme au serpent*, et ce nom reparaît au Mexique, où la mère des humains est toujours représentée en rapport avec un grand serpent qui est debout devant elle et qui semble lui parler.

[1] Picard, *Cérém. rel.*, t. II, p. 75.

En Grèce, tous les maux proviennent de la boîte de Pandore. Une femme, Atalante, Hippodamie, y cause la mort de toute sa famille, qui est une image en miniature de l'humanité. Une autre femme, Hélène, a perdu Troie. La Grèce a retenti d'accusations tellement violentes contre la femme, qu'à l'ouïe de telles clameurs on sent qu'elle a dû commettre quelque faute immense, irréparable, qui seule peut justifier tant de colère.

D'après les Groenlandais, la femme fit entrer dans le monde la mort, en disant de tous ses enfants : « Il faut bien qu'ils meurent pour faire place à leur postérité. » Les Esquimaux l'estiment d'une nature infiniment moins noble qu'eux. Aussi ne mange-t-elle point avec son mari.

« Tous les Indiens de l'Amérique du Sud, dit M. de Tschudi, qui sont encore sous l'influence démoniaque des sorciers, ont une aversion invincible pour la femme, qui est à leurs yeux un être impur et dangereux, et ceux d'entre eux qui sont anthropophages, comme les féroces Casibos des forêts vierges du Pérou, ne mangent jamais de femmes, parce qu'ils croient leur chair vénéneuse. » Charlevoix nous avait appris déjà que chez les Chiquitos « tout l'art des médecins consiste en deux remèdes pour toutes les espèces de maladies. Le premier est de sucer la partie malade, le second de faire mourir une femme qu'ils nomment, les Chiquitos s'étant mis dans la tête que *ce sexe est la cause de tous nos maux*. L'arrêt du médecin est sans appel[1]. »

A Tahiti, les femmes, que les hommes traitaient d'ailleurs fort amicalement, ne prenaient jamais leurs repas avec eux, ne recevaient aucune portion des mets délicats, et apprêtaient, elles seules, leur nourriture. « Les hommes les laisseraient mourir de faim plutôt que de

[1] De Tschudi, t. II, p. 223. Charlevoix, *Paraguay*, t. II, p. 233.

leur rendre ce service. Il y a ici, dit Cook, quelque chose de mystérieux que nous n'avons jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la raison, on ne nous répondait rien, sinon que cela était juste et indispensable [1]. »

Chez les Lapons, les maisons ont, comme les églises, toujours deux portes, et la femme ne passe jamais par celle qui est destinée aux hommes.

Autrefois les Moscowites tenaient pour impure la volaille qu'aurait égorgée une femme.

C'est sans contredit par le même motif que les Indiens de la baie d'Hudson, les Malais d'Amboine, les Caraïbes, les Nègres de la Guinée [2], et une foule d'autres peuples ne permettent pas à leurs femmes de manger avec eux.

Pourquoi tous ces sauvages traitent-ils la femme d'être impur? Est-ce à cause des infirmités propres à son sexe? Mais la propreté est-elle donc une vertu à leurs yeux, et ne vivent-ils pas au contraire dans les habitudes de la saleté la plus dégoûtante? Comment l'idée a-t-elle jamais pu venir à un fils de déclarer immonde celle qui lui avait donné le jour? Et si, le péché étant donné, on ne peut être surpris de voir le mari abuser de sa force physique pour faire de sa femme son humble esclave, comment expliquer qu'il en soit venu jamais à croire que sa compagne, que la mère de ses enfants, était d'une autre nature que lui, et d'une nature entachée d'une souillure radicale?

[1] *Trois. voyage*, t. II, p. 293. *Second voyage*, t. II, p. 413.

[2] Démeunier, *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, t. I, p. 76 sq.

III. Le fruit de l'arbre défendu.

Ce fruit, d'après la langue et la mythologie, aurait été une pomme ou une grenade.

En latin la pomme, MALUM, est le mal, MALUM.

La branche de pommier dans la main de Némésis rappelle l'occasion première de tous les crimes que châtie cette déesse.

Trois pommes d'or sont cause qu'Atalante a été vaincue dans sa course.

Une pomme jetée par la Discorde au milieu des dieux rassemblés (dans le Paradis) aux noces de Thétis, a produit une querelle dont la conséquence finale fut la ruine de Troie. Troie est un abrégé de l'humanité.

La grenade, fruit néfaste, était bannie des mystères d'Éleusis et exclue du nombre des objets qu'on offrait en Arcadie à Cérès.

L'orgueilleuse épouse d'Orion=Adam se nomme Sidé, c'est-à-dire la Grenade. Elle est donc une Ève des antiques Hellènes [1].

Mais comme la passion dévorante de l'amour date de l'heure de la chute, la grenade ou la pomme, perdant son premier sens, est devenue chez les Grecs, les Germains, les Slaves, les Chinois, un simple emblème du mariage. Dans ce dernier sens, la pomme céda le pas à la grenade qui, par le grand nombre de ses pepins, symbolisait tout spécialement la fécondité. Ainsi la grenade passait pour avoir été plantée dans l'île de Chypre par Vénus, la déesse de l'amour et de l'hymen, à qui la

[1] Nous ne savons à quel titre le dieu syrien Adad prenait le nom de Rimmon, la *Grenade*.

pomme était d'ailleurs aussi consacrée. Dans le jardin des Hespérides, l'arbre aux fruits d'or a été produit par la Terre, qui les a offerts en présent de noces à Junon, la première épouse et la déesse de la fidélité conjugale.

A ce mythe répondait la coutume des jeunes Grecs de déclarer leurs sentiments à leur amante en lui offrant une pomme où était écrit : *A la plus belle.*

Après la chute, Adam et Ève se firent une ceinture de feuilles de figuier. Le figuier, qui est l'arbre sacré de l'Inde, a les deux mêmes sens de chute et d'amour que la pomme. Son nom, en hébreu TH'ANAH, vient d'un verbe qui signifie *nier*, *tromper*, ou d'un autre qui a trait à l'amour. En grec, cet arbre, ÉRINÉOS, est celui de la *dispute*, ÉRIS. Le bois du figuier ou ses fruits figurent dans les fêtes et les mythes qui ont trait à la génération.

Nous avons retrouvé chez les Germains les pommes du Paradis, mais elles sont des fruits de l'arbre de vie dans les mains d'Iduna. L'arbre témoin de la chute est pour eux le tilleul. Fafnir, le gardien du trésor d'Éden, se nomme le Lindwurm, le *serpent du tilleul*, parce que c'est sous cet arbre que Siegfried l'a surpris et tué. Si les Germains ont fait choix du tilleul, c'est que la *douceur* (LINDE, GELINDE ?) et la force de son parfum lui avaient valu dans la haute antiquité l'honneur d'être un emblème de l'amour. Son nom en grec, PHILYRA, vient (d'après Phurnutus) du verbe qui signifie *aimer*, et les Hellènes l'avaient consacré à Aphrodite, comme les Slaves à Lada, qui était leur Vénus.

IV. La chute par la convoitise des sens.

« Ève vit que le fruit de l'arbre était bon à manger et qu'il était agréable à la vue, et elle en mangea. » Elle fut entraînée au mal par le regard de convoitise qu'elle arrêta sur le fruit bon et beau qui brillait aux branches de l'arbre défendu.

Peut-être, si nous connaissions mieux les traditions des peuples sauvages, verrions-nous qu'il y en a fort peu qui aient perdu tout souvenir de la chute. Les Hottentots savent que c'est l'homme qui a péché, mais ils ont oublié quand et comment : « Leurs premiers parents commirent un péché si énorme et offensèrent si grièvement le Dieu suprême qu'il les maudit eux et toute leur postérité, et il endurcit leur cœur de manière qu'ils ont très-peu de connaissance de cet Être, et qu'ils sont toujours moins enclins à le servir [1]. »

A l'autre extrémité du monde, dans les contrées boréales du continent américain, d'autres sauvages, les Chippewais, croient que Dieu avait permis aux premiers hommes de manger d'un fruit blanc, défendu de manger d'un fruit noir, et qu'ils ont enfreint son commandement. Chez les Yuracarès, dans l'Amérique-Sud, Caru est devenu mortel et les a rendus mortels pour avoir mangé d'un fruit auquel il ne devait pas toucher.

En Perse, Ahriman, jaloux du bonheur et de la pureté

[1] Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, t. I, p. 40. « Je proteste, ajoute-t-il, que cette tradition est très-réelle, et que je la rapporte telle que je l'ai ouïe de la bouche des Hottentots même, sans que je me sois permis d'y faire la moindre addition, ni le moindre retranchement. »

de Meschia et Meschiané, les séduisit en les engageant à manger de certains fruits et à boire du lait d'une chèvre. De cent avantages, il ne leur en resta qu'un.

Les Mongols bouddhistes racontent qu'originairement les hommes étaient des esprits bienheureux et ailés, qui possédaient toute espèce de vertus et voyaient s'accomplir tous leurs souhaits ; mais qu'ils goûtèrent d'un fruit nommé schimæ, qui était blanc et doux comme le sucre, et devinrent ainsi de simples mortels.

Nous citerons bientôt un mythe analogue de Tonga.

Les Iroquois ont substitué au fruit de la graisse d'ours, qui est, je crois, leur grande friandise.

Enfin, quand on sait que les sauvages du Brésil célèbrent dans leurs fêtes le Déluge, on peut bien chercher dans la chute d'Ève le vrai sujet d'une complainte des Puri, qui *ont voulu cueillir la fleur d'un arbre et sont tombés*. Ce chant est accompagné d'une danse dont MM. Spix et Martius ont été témoins. D'abord lente et triste, elle figure, après trois pas en avant, une fuite en désordre, et elle finit par des airs d'un tout autre caractère et par d'indécentes pantomimes[1]. Les Perses nous ont appris déjà que la chute avait été suivie des transports de l'amour.

Les Guaranocas, dans la province de Chiquitos, au Paraguay, ont une danse analogue qui nous semble confirmer notre interprétation. Cette danse représente, dit-on, la récolte du pavi, grosse coloquinte au fruit mangeable, qui croît dans les bois. Les femmes, criant Pavi, Pavi, lèvent les bras en l'air comme pour saisir le fruit, et prennent toutes sortes de postures. Bientôt, tout en

[1] Ces danses mimiques du Brésil ne donneraient-elles point l'explication de celles qui portent le nom de la *Plainte des Femmes*, aux Carolines, aux îles des Amis et dans la Nouvelle-Zélande? — Cook, *Second voyage*, t. v, p. 336.

dansant et chantant, elles saisissent les hommes qui les regardent, et les portent étendus sur leurs mains élevées en les secouant à qui mieux mieux, et les chatouillant pour qu'ils s'agitent davantage. Qu'on dépouille cette scène des détails accessoires, et qu'on nous dise pourquoi la femme seule cueille le fruit, et pourquoi après l'avoir pris elle élève, comme malgré lui, l'homme en l'air vers l'arbre[1]?

Si l'on nous objecte que le souvenir du Paradis et de la chute n'a pu se graver aussi profondément dans l'esprit que celui du Déluge, et se conserver assez vivant chez les sauvages de l'Amérique-Sud pour être aujourd'hui encore le sujet de leurs danses, nous citerons le mythe suivant des Guarayos, qui est, ce nous semble, un des plus remarquables du paganisme entier :

Tamoï, le *Grand-Père*, a vécu parmi eux (au temps du Paradis), et leur a enseigné la culture ; ensuite il les a quittés et s'est élevé à l'orient vers les cieux (lors de la chute), tandis que les Anges frappaient la terre (maudite) avec des bambous ; mais en les quittant, il leur a promis sa protection (ou le Messie) du haut d'un arbre sacré aux fleurs purpurines, le *tuirenda* (l'arbre de vie). On l'implore à l'époque des semailles ou dans les temps de la sécheresse ; en le conjurant de descendre parmi eux pour les écouter, et de leur donner de l'eau pour leurs semences, les hommes et les femmes chantent en frappant la terre de leurs bambous[2].

[1] D'Orbigny, t. II, p. 639.

[2] D'Orbigny, t. III, p. 12. 23. Le temple de Tamoï est une cabane octogone. A leurs décès, les Guarayos sont par ses soins enlevés au ciel, vers l'orient du sommet du tuirenda, qu'ils plantent toujours à cet effet près de leurs demeures. Ils jouissent dans l'autre vie de tout ce qu'ils possédaient dans celle-ci. Tous les animaux montent au ciel par une liane tortueuse.

V. La chute par orgueil et aveuglement.

ve a prêté l'oreille aux insinuations du serpent, qui disait : « Vous serez comme Dieu. » C'est l'orgueil l'a perdue, et un orgueil qui la faisait s'égaler à u.

'elle est aussi la faute de Cassiopée, de Niobé, de Sidé, prétendent rivaliser en beauté ou en gloire materle avec les déesses.

lais Adam n'a pas été moins criminel, moins superbe Ève. Il a prétendu connaître toutes choses à l'égal de u. De même Bellérophon veut monter au ciel et entrer conseil de Jupiter. Sisyphe et Tantale abusent de la ıfiance des dieux pour révéler leurs secrètes pensées ι mortels. Salmonée prétend imiter la foudre de Ju-ɜr. Ixion brûle d'une passion criminelle pour l'épouse me du dieu suprême, et Orion veut faire violence à ne qui est la Junon des plus anciens Grecs. L'acte érieur varie dans ces mythes, mais le secret mobile partout le même, c'est l'HUBRIS des Grecs, l'insolent ;ir de s'égaler à la Divinité, et tout spécialement « le ;ir immodéré de savoir, » dont parle un écrivain chi-s. Il n'est pas jusqu'aux sauvages Yuracarès de la livie, qui ne disent que c'est la curiosité de Caru qui endu les hommes mortels.

En voulant devenir semblable à Dieu, Adam a perdu ;u et les joies célestes que, dans son étrange aveugle-ınt, il a échangés contre les grossières voluptés et les ıffrances de ce monde. Il a préféré la terre au ciel. proverbe grec, d'une admirable vérité, disait : *Une ırtelle pour une déesse, comme Athamas,* qui avait andonné Néphélé pour Ino, une divinité pour la sim-

ple fille de Cadmus. Ce mythe se reproduit dans celui de Céphale et dans celui de Marpessa.

Les Finlandais ont un mythe analogue, qui rivalise de profondeur et de poésie avec ceux des Hellènes. C'est celui du vieux Wäinämöinen, qui est le dieu du monde antédiluvien, et qui, malgré tout l'amour qu'il lui témoigne, ne parvient pas à se faire aimer de la jeune Humanité, qui s'est enorgueillie de sa vaine science au point de se croire l'égale de Dieu. Le mythe n'a sans doute qu'un rapport fort éloigné avec la chute, mais il met en relief cet aveuglement spirituel qui est la clef du mythe d'Athamas. Aïno a pour frère Joukahainen, le faux sage, le chantre insolent, le menteur effronté qui prétend avoir assisté à la création du monde, et qui, malgré les sages conseils de sa mère et de son père, va lutter de science, de poésie et de magie avec Wäinämöinen, dont il ne peut supporter la gloire. Il est vaincu; son rival, par ses chants, le fait s'enfoncer dans un marais, et il ne le délivre que sur sa promesse de lui donner pour épouse la belle Aïno. Mais Aïno, aussi insensée que son frère, se désole à la pensée d'être mariée au vieux Wäinämöinen (l'âme humaine trouve Dieu trop vieux pour l'aimer), et dans son désespoir elle se précipite dans les flots (du Déluge, où l'humanité a subi le châtiment de son aversion pour son Dieu [1]).

Chez les peuples de race germanique, Siegfried, que nous comparons en hésitant à Athamas, avait juré à Brunhild, la Valkyrie, la déesse, de revenir l'épouser; mais il l'oublie pour Gudrun, la simple mortelle, dont la

[1] Kaléwala, chap. III et IV. — Après la mort d'Aïno ou après le Déluge, Wäinämöinen a brigué la main d'une autre jeune fille (l'humanité actuelle, beaucoup plus religieuse que les Antédiluviens); mais elle lui a préféré le jeune Ilmarinen (le dieu des temps postdiluviens).

mère Grimhild avait réussi à lui troubler la raison. Brunhild et Gudrun sont d'ailleurs, comme Ève, la cause de la mort de toute leur famille.

Mais nous pourrions tout aussi bien dire qu'Adam et Ève ont fui la lumière de la vérité et de la sainteté dans laquelle Dieu les avait placés, et se sont précipités dans les ténèbres du péché. Ève est la plus coupable, et le seul animal qui semble fait pour vivre au grand jour, et qui pourtant n'aime que la nuit, c'est la *chauve-souris*. Or les rabbins nous disent qu'Ève=Lilith a été métamorphosée en cet animal, et, ce qui est fort extraordinaire, la *chauve-souris* s'écrit en chinois par le groupe de *Loui* qui est Ève, combiné avec la clef de *chien* ou celle d'*oiseau*. Nous n'hésitons pas à interpréter dans le même sens le mythe des trois filles de Minyas qui ont subi la même transformation que Lilith. Minyas est un Manou= Adam, et tout le cycle des traditions minyennes est pénétré du plus pur esprit de la primitive antiquité.

A Lesbos, la chauve-souris a fait place au *hibou* dans le mythe de *Nyctimène*.

Plaçons ici un mythe de la chute qui est unique en son genre : l'homme créé immortel y devient mortel à la suite d'un fratricide qui rappelle celui de Caïn. Ce mythe, que M. Sarytschew a fait connaître, appartient aux Aleutes, qui racontent que leur dieu, après avoir créé les îles, forma les hommes qui étaient immortels, et qui dans leur dernière vieillesse allaient sur une haute montagne et s'y jetaient dans un lac, d'où ils sortaient rajeunis[1]. Cependant le dieu était devenu amoureux d'une de leurs jeunes filles (comme Wäinämöinen), et il l'épousa. Mais un jour que dans l'intimité elle lui reprochait d'avoir donné aux îles Aleutes tant de montagnes

[1] Allusion au Déluge et à la palingénésie diluvienne.

et point de forêts, il s'irrita tellement de ce reproche qu'il tua le frère de son épouse, et depuis lors tous les hommes sont devenus mortels. »

VI. La volupté première suite de la chute.

Pour comprendre certains récits bizarres ou monstrueux que les païens nous font de la chute, il faut d'abord se rappeler les fausses explications que les commentateurs juifs et chrétiens ont données du troisième chapitre de la Genèse.

Nous convenons avec eux que la conséquence immédiate de la chute, et du trouble qu'elle avait jeté dans l'âme d'Ève et d'Adam, a été de développer en eux une soif brûlante de voluptés. Mais il y a loin de là à prétendre, contre le texte de la Genèse, que le mariage lui-même ne date que de la chute, et que tout le récit de la séduction n'est pas autre chose qu'une allégorie des premières noces. Telle a été pourtant l'opinion de plusieurs rabbins, de sectes gnostiques, des Manichéens, des cabalistes et de rationalistes modernes ; et cette falsification de la tradition primitive remonte fort haut, puisqu'elle existe déjà, sous une forme d'une naïve indécence, dans l'histoire de Meschia et de Meschiané.

Mais nous pouvons la signaler dans des mythes qui semblent au premier abord ne point avoir trait au paradis et à la chute, tels que celui d'Atalante, et ceux de Zeus et de Proserpine, de Faune et d'Ops.

Atalante est vaincue au moyen de trois pommes d'or cueillies sur l'arbre du jardin des Hespérides. Son histoire doit donc être en quelque manière la même que celle d'Ève.

Mais pourquoi cette Ève des Béotiens veut-elle rester

vierge? Parce que la jeune fille dont chacun brigue la main domine en reine sur la foule de ses prétendants, tandis que son choix une fois arrêté et les liens de l'hymen acceptés, elle n'est plus que la compagne, l'esclave de son mari. La femme est sans doute faite pour devenir épouse et mère, et c'est Junon elle-même, la plus grande des déesses, qui préside au mariage. Mais la virginité a aussi dans l'Olympe sa protectrice, qui est la noble et fière chasseresse Diane. L'état du mariage est plus saint, plus relevé que le célibat; toutefois le célibat a le privilége d'une complète indépendance qui inspire à la jeune fille un naïf orgueil, et qui relève sa beauté. Les Germains allaient plus loin que les Grecs, en supposant chez la vierge quelque chose de divin qu'elle perdra par son mariage. Voilà pourquoi Brunhild oppose une longue résistance à Siegfried, qui est pourtant son époux. Il ne faut pas confondre ces vues antiques sur la chasteté avec celles des siècles postérieurs, où la matière passait pour souillée, le corps pour impur, et le mariage pour la chute de l'âme dans les voluptés sensuelles. A ce point de vue, le premier hymen devait être, comme nous le verrons dans l'article suivant, l'origine de tous les maux. Toutefois on conçoit que les Grecs aient imaginé que la première femme, telle qu'Atalante, fière de sa liberté, ait voulu reculer indéfiniment l'hymen dont elle devait un jour subir le joug. Ève est ici une Diane.

La vie humaine est symbolisée dans le mythe d'Atalante, comme dans les Épîtres de saint Paul, par un combat gymnique, une lutte de vitesse dans la carrière olympique. Atalante se laisse détourner de la droite ligne par trois pommes d'or qu'avait fournies Vénus, la déesse de la volupté. Son amant se nomme ou Milanion, qui est l'homme de la *pomme*, ou Hippomène. Ils attirent sur eux la colère de la divinité (de Cybèle) par

leur ivresse d'amour, qui leur fait profaner son temple et oublier le sacrifice de reconnaissance qu'ils venaient lui offrir. Elle les punit de leur faute en les métamorphosant en un lion et en une lionne, animaux que les Grecs croyaient condamnés à ne jamais s'unir, et qui figurent ainsi cette existence toujours distincte, toujours étrangère l'une à l'autre, de l'époux et de l'épouse qui aimeraient en vain faire de leurs deux vies une seule vie[1].

Le Rig-Véda contient un mythe qui a un faux air de ressemblance avec ces deux derniers. On y voit une jeune beauté qui a une foule de prétendants, et qui est le prix d'une course. Mais la course se fait dans le ciel; personne ne périt, et la vierge est l'Aurore. Le mythe est donc purement physique et n'a rien d'historique ni de moral. Tous les dieux demandent en mariage Ourdjani, « la jeune et charmante fille du Soleil. » Tous ont des droits égaux. Ils conviennent qu'elle « sera le prix d'un combat, d'une course vers un but déterminé. » Ils s'élancent tous sur leurs chars; mais les plus rapides sont les deux Aswins, les rayons du soleil levant, qui atteignent en un clin d'œil d'une extrémité des cieux à l'autre, et la beauté, qui était le prix de la lutte, « venant à eux comme à des amis, les accepte pour époux. » « Elle monte triomphante sur leur char, et les cœurs de tous les dieux l'y suivent. » Désormais, « chaque matin l'Aurore » s'offre aux regards des mortels « sur le char des

[1] Le mythe d'Atalante entraîne après soi celui d'Hippodamie. Celle-ci est, comme Ève, la cause de la mort de tous les siens (de ses prétendants, de son père, de Myrtile, du fils de son époux). Myrtile, l'homme aux myrtes, atteste également que cette fable a trait au paradis. La course à chars a ici le même sens moral que celle à pied dans le mythe d'Atalante. — Les Thraces avaient aussi leur Hippodamie sous le nom de Pallène. (*Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 423.)

swins qu'elle environne de ses trésors de lumière, » et
lle disparaît avec eux au moment où le soleil franchit
ι limite de l'horizon [1].

Si nous expliquons en second lieu par la chute le mythe
e Zeus séduisant sa fille Proserpine, et celui de Faune
ιisant violence à sa fille Ops, c'est, d'abord, que les
erpents y jouent le premier rôle ; c'est, ensuite, que
roserpine et son fils Bacchus-Zagreus représentent l'hu-
ıanité Primitive, et que dans les mystères d'Ops ou
e la Bonne Déesse, beaucoup de choses, d'après Plu-
ırque, avaient de grands rapports avec ceux de Bacchus;
'est, enfin, que l'héroïne de l'un et de l'autre mythe
eut rester vierge comme Atalante. Mais la relation de
es deux fables avec la chute est peu apparente au pre-
ıier abord, parce que la scène se passe entre des divi-
ités, qu'au lieu d'une séduction, il y a surprise et vio-
ence, et que la vierge est fille de son amant, qui est le
ieu suprême.

Que l'humanité sortant des mains du Créateur soit
ersonnifiée en une jeune déesse telle que Proserpine,
n'y a là rien que de conforme à l'esprit mythique de
oute l'Antiquité. Mais pourquoi Proserpine est-elle sous-
raite par sa mère aux poursuites de Zeus? Pourquoi
ps repousse-t-elle l'amour de Faune? Parce que Ops
st fille de Faune, Proserpine de Zeus, et qu'un tel hy-
nen serait un monstrueux inceste.

Que signifie cet inceste? Pour en découvrir le sens, il
uffit de nous rappeler celui du démiurge égyptien,
hem ou Amoun-Ra, et de sa mère, l'antique déesse du
haos. Dans ce mythe, ce sont les saints mystères de la
réation, que la naïve imagination de la haute Antiquité
ι exprimés en un langage qui révolte quand on ne le

[1] T. I, p. 64. 230. 234. 237 sq.

comprend pas. Mais, en usant de ce même langage, pour rendre l'idée que Dieu a tiré l'homme de la terre, nous dirons que Zeus uni à la Terre, ou à Déméter, a produit Proserpine ou l'humanité, et s'il veut aimer l'humanité et s'unir à elle, il ne le pourra que par un iuceste.

Ici s'offre à nous une des pensées les plus profondes des religions antiques, celle de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. Cette pensée est à peine intelligible pour notre siècle, qui ne rêve que mines d'or et chemins de fer. Mais il n'en reste pas moins vrai que l'amour résume tout. Dieu est amour, et l'amour est en lui la source d'où jaillissent toute création, toute révélation, toute rédemption ; l'homme est amour, et aussi l'amour est-il la fin de la loi morale. Cependant l'amour unit, et l'homme ne peut se reposer que dans sa communion avec Dieu. Ces vérités sont le pain quotidien du chrétien ; l'Hébreu les entrevoyait déjà , et elles ne sont point étrangères au paganisme, seulement il faut savoir les traduire de son langage métaphorique en notre style abstrait. Quand Eschyle fait se rencontrer sur le Caucase les deux soi-disant victimes de la tyrannie de Zeus, Prométhée et Io, il met en présence du Titan rebelle, qui veut faire à sa manière le bonheur de l'homme et qui disparaît dans l'abîme le mensonge sur les lèvres, la vierge aveugle qui repousse le saint amour du Dieu qui veut se donner à elle [1]. Io est l'Aïno des Grecs, Aïno l'Io des Finlandais. Dieu ne parvient à se faire aimer de l'âme humaine qu'en usant pour ainsi dire de violence auprès d'elle. Sa grâce n'est efficace qu'à la condition d'être irrésistible.

[1] Ce mythe d'Io jette une vive lumière sur le caractère religieux des Grecs : ils connaissaient assez bien Dieu et l'homme, pour savoir que Dieu aime l'homme, mais que l'homme ne sait pas aimer Dieu. Ils avaient des Théophile, mais non des Philothée.

Mais si, vus des hauteurs du christianisme, les hymens des dieux suprêmes et des filles des hommes n'ont rien qui nous surprenne, le cœur humain est d'ordinaire si froid pour Dieu, qu'il est certainement fort difficile de découvrir comment de tels mythes ont pris naissance chez les païens. Ils auraient déjà fait preuve, semble-t-il, d'une très-grande piété, en supposant que l'amour de Dieu pour l'humanité était pareil à celui d'un père pour sa fille. Le premier monde aurait-il donc compté de ces mystiques dont l'âme ardente est comme brûlée par les feux d'une sainte passion pour leur céleste amant, et qui se sentent aimés de lui avec une force égale? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que jamais ni les Sethites et les Noachides, ni les païens n'auraient imaginé que Dieu peut devenir l'époux d'une créature humaine, si le Protévangile ne leur avait comme imposé cette idée.

Ève avait reçu la promesse d'un fils qui naîtrait d'elle et terrasserait le serpent. Ce fils de la femme seule devait naître par un miracle, ou, en d'autres termes, aurait Dieu pour père, qui lui donnerait l'existence par un acte de sa toute-puissance créatrice. Mais si Adam est dans saint Luc le fils de Dieu, Ève est sa fille, et si c'est elle qui doit devenir la mère du Messie, elle sera, dans le langage naïvement sacrilége de l'Antiquité, l'épouse de Dieu, l'épouse de son père. Cet inceste symbolique, nous le répétons, n'a rien de plus immoral, de plus impie que celui des divinités cosmogoniques ; mais il est difficile aujourd'hui de parler des plus profonds et des plus délicats mystères de la religion dans le style tout emblématique des siècles primitifs.

Voici, en peu de mots, le mythe de Proserpine, tel qu'il se lit dans les *Dionysiaques* de Nonnus :

[1] Nous reviendrons sur ce mythe dans notre livre de Bacchus.

Proserpine est la fille de Jupiter et de Cérès. Comme Atalante, elle a une foule de prétendants[1]. Cérès la soustrait aux regards et aux poursuites des dieux en l'enfermant dans une caverne sous la garde de deux dragons. Mais Jupiter, métamorphosé en serpent, s'introduit auprès d'elle, et il a d'elle un fils, Bacchus-Zagreus, qui périra victime de la faute involontaire de sa mère.

La caverne est la voûte céleste. La vie qu'y mène Proserpine est pure, paisible, heureuse comme celle d'Ève dans le Paradis. Les dragons qui la gardent sont un double dragon du jardin des Hespérides. Le serpent dont Jupiter prend la forme, est l'emblème bien connu de l'Éternel. Zagreus est la personnification de l'humanité antédiluvienne, et un héros protévangélique.

Plusieurs de nos lecteurs se scandaliseront certainement en voyant que, d'après notre interprétation de ce mythe, le serpent qui a séduit Ève est ici le double gardien de l'innocence, et Dieu le séducteur. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, le mythe païen en intervertissant pareillement les rôles n'est au fond pas plus impie que ne le sont certaines philosophies modernes, qui font de la chute d'Adam son entrée dans la sphère de la liberté et du progrès. Nos rationalistes ne sont, à tout prendre, que les successeurs des Ophites qui, vrais païens sous le masque chrétien, ont les premiers soutenu que le troisième chapitre de la Genèse racontait le fait par lequel l'homme avait acquis la conscience de lui-même et la vraie sagesse. Le serpent qui a séduit Ève était pour eux la forme dont s'était revêtue l'Ame du monde, Sophia, pour ouvrir à l'homme les yeux sur l'esclavage où les retenait le méchant et jaloux Jaldabaoth, dont la vivante

[1] Suivant le Talmud, Ève était si belle, que Samaël en devint amoureux, et il fut le père de Caïn.

image était l'Être *à la forme de serpent*, Ophiomorphos, l'auteur de tout mal. Voilà bien les deux serpents du mythe de Zagreus, et celui des deux qui veut le mal de l'homme est, ici aussi, la divinité suprême.

Proserpine est surprise par Zeus dans sa paisible retraite : Ops oppose à Faune une résistance désespérée. Faune est Pan, le dieu du monde, un Jupiter secondaire. Ops répond à Cérès et non à Proserpine ; mais dans les mystères d'Éleusis, Cérès était la mère et non la grand'-mère de Bacchus ou Zagreus. Faune veut enivrer sa fille ; il n'y parvient pas. Il la fustige avec le myrte (du Paradis), qui est consacré à Vénus ; elle ne cède point. Enfin, comme le père de Zagreus, il se métamorphose en serpent.

Faune=Zeus séduisant Ops=Proserpine nous explique le mythe d'Eurydice, la jeune fille à la *vaste* et pure *justice*, que tente de séduire Aristée, et qui dans sa fuite est mordue au pied par un serpent caché dans l'herbe. Aristée est le dieu *très-bon*, le dieu suprême, un Zeus. Eurydice n'est point sa fille ; l'inceste disparaît, mais rien d'ailleurs n'est changé dans les rapports de la vierge qui résiste et du dieu qui la poursuit. Le mythe signifie que la femme, pour avoir fermé son cœur à l'amour de Dieu, a péri victime du serpent infernal. La blessure au pied est un trait emprunté au protévangile.

Adonis a plus d'une ressemblance avec Zagreus, et il est, lui aussi, le fils d'un inceste. Mais le mythe de sa naissance s'est entièrement altéré en passant de Syrie en Chypre, et de Chypre en Grèce. C'est la fille qui est éprise d'un criminel amour pour son père et qui le trompe. On dirait l'histoire des filles de Loth, et il ne serait point impossible que le bruit de cet inceste n'ait rempli toute la Syrie et ne soit parvenu aux oreilles des Grecs mêlé aux *mythes d'Adonis*.

A Lesbos, la tradition flottait indécise entre la fable d'Adonis et celle de Bacchus. Le dieu séducteur a fait place à un simple roi, Epopeus. Mais le nom de ce roi ressemble beaucoup à celui du serpent en égyptien, APOP. Epopeus serait ainsi un serpent comme Zeus et Faune. Il brûle d'un amour criminel pour sa fille Nyctimène, qui de honte se cache dans les bois, et que Minerve change en un hibou. Au lieu de *hibou*, les Chinois et les Rabbins auraient dit *chauve-souris*. D'après une autre version, Nyctimène aurait été la coupable comme Smyrna.

Peut-être l'inceste de Thyeste et de Pélopée, celui de Clyménus et d'Harpalicé ne sont-ils que des mythes de la chute transformés en faits soi-disant historiques [1], de même que l'inceste d'Œdipe et de Jocaste était dans l'origine celui d'Amoun-Ra et de Mouth.

VII. Mythes d'une chute antérieure a la création du monde.

Nous réunissons ici plusieurs mythes fort obscurs qui

[1] Il ne faut pas confondre l'inceste de la chute entre un dieu et sa fille, avec l'inceste cosmogonique entre un dieu et sa mère. Je n'entends point toutefois poser ici une règle absolue. Ainsi, dans les mythes théistes du brahmanisme, Brahma est père de Saraswati, qui est la Parole divine, et il a d'elle Narada, le dieu-Verbe. L'inceste est entre père et fille, et pourtant cet hymen a trait à l'origine des choses. De même, celui de Manou qui est un Brahma visible, avec sa fille Ila qui est une forme inférieure de Saraswati, ne se rapporte nullement à la chute d'Ève ; aussi le mythe ne parle-t-il ni d'une lutte, ni de serpents, ni de fruits, ni d'une faute suivie de mort.

Ajoutons que la résistance d'Eurydice à Aristée n'a rien de commun avec celle de Vesta à Pan, de Minerve à Vulcain, de Némésis à Zeus. Ces derniers mythes ont un sens cosmogonique, aussi bien que ceux de Zeus et de Léda, d'Apollon et de Dryopé, de Pan et de Lotus.

parlent d'une chute de la femme, d'une chute par des fruits, d'une chute par la volupté, et qui n'ont qu'une ressemblance trompeuse ou qu'une parenté fort éloignée avec l'histoire d'Ève.

1° Nous avons cité plus haut les mythes cosmogoniques des Goands, des Iroquois et des Esquimaux qui font dériver tout le mal d'une femme. Mais cette femme est la matière, qui est ici empoisonnée, ennemie de Dieu, source de toute souffrance et de tout péché ; c'est du gnosticisme et du manichéisme.

2° D'autres mythes placent l'origine du mal actuel dans le monde invisible de l'aurore des temps. En Inde, d'après Holwel, chaque homme est un des esprits rebelles qui avaient pour chef Moisasour=Satan ; ils prennent un corps pour descendre ici-bas, où ils subissent le châtiment de leur faute et tentent par leurs vertus de remonter au ciel. Les Laos racontent aussi que les hommes étaient, dans l'origine, des habitants des cieux qui avaient été chassés de leurs demeures par d'autres anges à la suite d'une longue guerre. Ces croyances des Laos et des Hindous, dont nous ne garantissons point d'ailleurs la haute antiquité, ont leurs dernières racines dans la tradition primitive des anges déchus, qui est tout à fait distincte de celle qui se lit au troisième chapitre de la Genèse.

3° D'autres mythes, qui n'ont absolument rien de traditionnel, font de la création même du monde le résultat d'une chute, et de la chute non d'un ange ou d'un homme, mais de la Divinité en personne. On dirait une page d'un des livres où Schelling prétend que les idées divines, en prenant un corps, *tombent* du monde supérieur de l'intelligence dans le monde inférieur et phénoménal de la matière. Mais comment attribuer des spéculations aussi raffinées aux Japonais et aux Laos ? Suivant

les premiers, après les dieux et les déesses, ou les esprits qui s'aimaient d'un amour platonique et qui engendraient par le seul regard, sont venus l'*Esprit qui accorde trop* et *Celle qui a trop d'attraits*, dont l'hymen fatal a produit la terre et les cieux. Un mythe des Laos, qui diffère complétement de celui de leurs anges déchus, présente les idées fondamentales du mythe japonais sous un jour un peu différent : le démiurge, épris de la jeune déesse qui était née du chaos (comme Vénus), mais qui veut rester vierge (comme Atalante ou Diane) la rend mère par le seul regard, et produit, pour les hommes qu'elle met au monde, la terre ferme avec ses montagnes et ses fleuves; mais quand il veut remonter au ciel, il ne le peut pas, sans que le mythe indique quelle faute lui en a fermé le chemin. On dirait que chez les Laos, comme au Japon, le célibat est la vertu suprême, et le mariage le premier des péchés.

4° Enfin, viennent certains mythes qu'on croirait formés à la fois des spéculations japonaises, de la tradition des anges déchus et de celle de la chute d'Ève. Au Thibet, ce sont des esprits en foule, et non plus un dieu ou une déesse qui pèchent. La conséquence de leur faute est non-seulement la naissance d'êtres moins incorporels qu'eux-mêmes, mais l'apparition de toutes les choses matérielles au ciel et sur la terre. La cause de leur chute est tantôt, comme au Japon, l'attrait de la volupté (et les progrès de leur déchéance sont exposés pour ainsi dire dans les mêmes termes), tantôt l'irrésistible attrait qu'eurent pour eux certains aliments nuisibles, le beurre de terre, l'huile de terre, une plante grimpante et enfin le riz.

Aux îles des Amis, ce sont des dieux immortels, et non plus des esprits ou des anges, qui se transforment en de simples hommes. Ils étaient partis de leur île paradisia-

que Bolotou, au nombre de deux cent divinités des deux sexes pour visiter les terres que Tangaloa avait pêchées du fond de la mer. Mais au bout de peu de jours quelques-uns de ces dieux meurent, et l'un d'eux, inspiré, leur annonce que s'étant nourris des productions de Tonga, et en ayant respiré l'air, ils étaient devenus sujets à la mort, et qu'ils peupleraient le monde d'êtres mortels.

Cependant, à côté de cette version, il en existait une autre qui ne faisait mention ni d'un aliment ni d'une chute, mais qui suppose l'un et l'autre. Tangaloa, le dieu des arts (Vulcain, Phtha, le démiurge), après avoir tiré du fond de l'abîme, à l'hameçon, les îles des Amis, ordonna à ses deux fils d'y descendre avec leurs femmes et de s'y établir.

De même à Nicaragua : Le Grand-Dieu Thomathoyo eut un fils, Téotbilahe, qui vint habiter la terre, accompagné d'esprits ailés. On ignore tout ce qui le regarde, mais ces esprits ailés sont certainement ceux de la tradition bouddhiste, qui sont devenus hommes.

Mais comment se fait-il que le mythe bouddhiste se retrouve sur les rives du Nil ? Les Égyptiens, d'après Hermès Trismégiste, disaient que les âmes avaient été revêtues d'un corps en punition de leur amour passionné pour la jeune Nature. Cette doctrine était certainement inconnue aux siècles des Pharaons. Elle doit être née dans ces temps voisins de l'ère chrétienne qui ont produit, avec les mystères de Mithras et le gnosticisme, toutes ces erreurs mazdéiennes et manichéennes sur la corruption intime de la matière et sa radicale opposition à Dieu, à l'esprit, à l'âme. D'après la simultanéité du développement qu'on remarque entre l'Occident et l'Asie ultérieure, ces erreurs se seront développées à une date correspondante en Inde, d'où elles se seront propagées

au loin. Ces mythes de la chute des esprits célestes mériteraient un examen spécial.

VIII. Le chatiment.

La faute d'Adam et d'Ève a été punie par tous les maux du corps et de l'âme, qui tourmentent leur postérité, et par tous les fléaux qui désolent la terre.

La haute Antiquité et le peuple Primitif savaient-ils que toute souffrance était la conséquence d'un premier péché ?

Les Grecs savaient que les malheurs des descendants d'Athamas, de Cadmus, de Pélops provenaient d'une faute de leur aïeul, et que le *péché originel*, se transmettant de génération en génération, s'étendait sur toute la race. Longtemps avant les théologiens de l'Église chrétienne, Eschyle avait, dans son *Agamemnon*, prononcé le mot de *faute du premier commencement*. Mais ces familles de héros, loin d'être soumises, aux yeux des Grecs, à des lois exceptionnelles, étaient pour eux les types de la société humaine et les antiques monuments de la justice de Zeus.

Les Perses savaient que les maux physiques étaient en une relation quelconque avec la première mort ; car, d'après leur dualisme spirituel, Ahriman n'avait créé les animaux malfaisants et produit les fléaux de la nature qu'après avoir tué Aboudad et pendant la courte vie de Kajomorts.

Les Grecs, les Chinois, les Groenlandais savaient même, nous l'avons vu, que la mort et tous les maux provenaient de la première femme.

Mais, surtout, ce que savait la haute Antiquité, et ce *qui ne serait* jamais venu à l'esprit de l'homme, c'était

que la femme, par sa chute, était devenue la cause indirecte de l'asservissement de l'homme aux rudes travaux de l'agriculture, et qu'une malédiction pesait sur la moisson et sur le pain. « La terre sera maudite, » avait dit l'Éternel à Adam qu'Ève avait entraîné dans sa perdition, « et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Des divers points de la terre, l'écho nous renvoie, affaiblies, mais distinctes, ces divines paroles. Le mot hébreu qui signifie *maudite*, AROURAH, est devenu en grec le nom de la *terre labourable*, AROURA, et le même verbe a le sens : en hébreu, de *maudire*, ARAR ; en latin, de *labourer*, ARARE, et en grec à la fois de *labourer*, AROÔ, et de *maudire*, ARAO. En allemand, la *charrue*, PFLUG, est bien fille de la *malédiction*, FLUCH. En Chine, les hiéroglyphes associent les idées de *mère*, de *poison* et de *soc de charrue*. Dans les mythes, c'est une déesse et non un dieu qui découvre l'agriculture et l'enseigne aux mortels; c'est Isis, c'est Déméter, c'est Cérès, c'est Lakchmi, c'est Centéotl. Rien, sans doute, de plus naturel que de placer sous la protection des déesses de la terre les travaux du labourage ; mais ces pénibles travaux concernent l'homme plus que la femme, et l'on devrait, semble-t-il, trouver aussi des dieux de l'agriculture. Que signifient, d'ailleurs, ces pleurs que les Égyptiens versaient en offrant à Isis les prémices de la moisson, et pourquoi le temps des semailles était-il, pour les Phrygiens et les Paphlagoniens, un temps de deuil et de tristesse ? Comment ces peuples auraient-ils pu mieux exprimer la pensée qu'un événement lamentable avait signalé l'origine de l'agriculture ?

La fête d'expiation et de contrition que les Porusses célébraient après la moisson, et où l'on cuisait le premier pain, mérite d'être citée ici par le profond sentiment du péché *qui la caractérise*. Le prêtre, après avoir

rappelé au peuple ses origines, ses exploits et les commandements de ses dieux, plaçait ses mains sur un bouc en invoquant les divinités dans leur ordre, tandis que les assistants confessaient publiquement leurs péchés ; puis il égorgeait la victime et aspergeait de son sang le peuple et le bétail. Les hommes lui avouaient leurs fautes, dont il les châtiait en les frappant et en leur tirant les cheveux. La fête finissait par un banquet. Ce n'était qu'après avoir expié ses péchés qu'on se livrait à la joie qu'excitait la récente moisson [1].

Il n'est pas jusqu'aux Béchuanas qui n'apportent leur témoignage en faveur de la tradition primitive. Dans un de leurs contes, c'est une femme qui découvre et fait connaître le blé, et cette femme, si le pain eût été un poison comme elle le pensait, aurait fait périr toute sa famille [2].

Nous venons de dire que c'était Isis=Ève qui avait enseigné aux hommes l'agriculture. C'est Isis qui dans le zodiaque est figurée par la Vierge tenant en sa main un épi. Le nom sémitique de l'épi est l'étymologie de celui de la sibylle. L'Antiquité comptait bien plusieurs sibylles, mais elles se ressemblent tellement qu'on peut certainement admettre leur identité, et dire qu'il n'a existé qu'une seule et même sibylle que chaque peuple se sera appropriée. On la disait fille du Dieu suprême, et l'on faisait vivre cette prophétesse mille ans. Or, telle a dû être aussi la durée de la vie d'Ève. Ève était la fille de Dieu. Ève, qui avait reçu la promesse que d'elle ou de sa postérité naîtrait le Vainqueur du Serpent, a dû remplir auprès de ses enfants, en la leur rappelant sans cesse, le rôle de la grande révélatrice de l'avenir. Ève est la seule prophétesse qui ait apporté l'épi et le blé aux hommes. Ève est donc la sibylle.

[1] Mone, t. I, p. 90.
[2] Voyez note A.

IX. Les Chérubins.

Nos premiers parents, en s'éloignant du paradis dont Dieu venait de les chasser, aperçurent à son entrée des êtres inconnus, dont l'épée de feu s'agitait en tout sens pour leur fermer le chemin de l'arbre de vie.

Je n'ai pas su retrouver dans les religions païennes le moindre souvenir des chérubins[1].

[1] Hasse (*Découvertes dans le champ de l'histoire primitive de l'humanité*, t. I, p. 236, en allem.) assimile les chérubins aux *griffons* (GERIPH, GERUPH, CHERUB), les « chiens de Zeus, » qui défendaient l'entrée du pays de l'or contre les Arimaspes. Mais ce mythe paraît avoir une origine toute locale et accidentelle; car, de nos jours encore, les indigènes, dans les plaines de la Sibérie riches en or, croient reconnaître dans les ossements fossiles que contiennent en grand nombre ces terrains d'alluvion, les griffes, le bec, la tête entière d'un oiseau gigantesque. Cependant l'idée même d'un tel oiseau peut avoir été importée en Sibérie depuis la Perse ou l'Inde, où elle semble avoir pris naissance. Mais elle y symbolise la lumière (t. I, p. 426), et ne tient en manière quelconque aux Chérubins du paradis, qui, d'après l'étymologie, devraient être des bœufs. (Comp. de Humboldt, *Asie Centrale*, t. I, p. 406.)

CHAPITRE III.

Le Protévangile.

I. Considérations générales.

Expulsés du paradis, Adam et Ève savaient que Dieu ne leur avait point retiré sa grâce ; ils savaient que de la femme naîtrait un Vainqueur du serpent, un Sauveur, et cette foi faisait toute leur consolation. Rien, en effet, de plus admirable que l'immense révolution que la promesse de Dieu avait produite à l'instant même dans leurs cœurs ! Ils s'attendaient à *mourir*, et la mort était pour eux quelque châtiment subit, inconnu, épouvantable. Mais l'Éternel, au lieu de les foudroyer sur-le-champ, leur parle d'un lointain avenir, d'une postérité de la femme, et d'une longue guerre qui se terminera par la défaite du serpent. Aussi, ce même Adam, que la peur venait de rendre dur envers son épouse, ingrat et presque insolent envers Dieu, est saisi, à l'ouïe de son pardon, d'un divin enthousiasme, et à l'instant même où l'Éternel vient de lui dire : « Tu es poudre et tu retourneras en poudre, » il appelle sa femme *Vie*, et leurs enfants *les Vivants ;* car il a bien compris que le corps seul est poudre, et que seul il mourra, mais que son âme vit et ne peut périr. Ce cri sublime d'Adam a été répété dès lors par sa postérité à travers tous les siècles et sous toutes les zones ; et l'on ne peut dire à l'un de ses descendants : *mort*, qu'il ne réponde aussitôt : *vie*.

Cette foi inébranlable en l'immortalité de l'âme, qui remplit l'Antiquité entière, et qui ne s'affaiblit chez un peuple que lorsqu'il décline vers sa tombe, s'est donc épanouie dans le cœur d'Adam au jour même de sa chute, et avant son départ du Paradis. Mais elle reposait tout entière sur l'espérance d'un Sauveur, et de tous les peuples issus d'Adam, les Chinois n'ont certainement pas été le seul qui se soit beaucoup plus occupé du saint ou du demi-dieu qui devait détruire le mal ici-bas et ramener le Paradis ou l'âge d'or, que des destinées des âmes dans les régions inconnues du monde invisible.

La promesse d'un Sauveur a été pour l'humanité entière la principale cause de ses progrès ; car, pour marcher, il faut avoir un motif qui vous y pousse, et connaître le but à atteindre ; or, sans le protévangile, l'homme serait resté stationnaire au point où l'avaient surpris sa faute et son châtiment. Il aurait été balloté de siècle en siècle par le désespoir et par la sécurité, par la terreur de Dieu et par l'oubli de Dieu, par la prostration morale et par une aveugle jouissance de toutes les voluptés, et en tombant d'un de ces états dans l'autre, il aurait atteint rapidement les derniers degrés de la corruption et de la souffrance. Jamais il n'aurait osé espérer sérieusement en Dieu ; toute espérance qui se serait formée en lui se serait bientôt éteinte au milieu de ses inutiles efforts pour revenir à sa pureté, à sa félicité originaires, au milieu de sa vaine attente d'une délivrance qui lui viendrait du ciel, au milieu des joies enivrantes auxquelles il se serait livré sans frein. Les souvenirs d'Éden n'auraient fait que remplir son cœur des plus amers regrets et de remords impuissants. Les facultés de son âme, se développant les unes après les autres, n'auraient eu aucun idéal à poursuivre et réaliser. Il n'aurait point adoré Dieu, car on ne rend pas un culte au juge inexo-

rable qui ne sait et ne veut que vous châtier; et que serait devenu la terre sans la foi? Qu'aurait été une civilisation sans religion ? Mais l'assurance d'être un jour relevé de son état de chute a rempli l'homme d'un ardent désir de concourir à son relèvement, a fait briller de toute part à ses yeux de splendides idéaux, a mis en jeu toutes ses forces morales, a lutté avec succès contre l'œuvre de désorganisation que le péché exerçait dans ses facultés. Aussi, les termes par lesquels Dieu avait annoncé la venue du Réparateur sont-ils devenus le premier objet des méditations de l'homme. Les mythes protévangéliques sont les fleurs les plus brillantes et les fruits les moins corrompus du paganisme ; c'est là que l'Antiquité a déposé ses vues les plus profondes sur l'union de la nature humaine et de la nature divine, sur la miséricorde de Dieu venant ici-bas souffrir et mourir pour l'homme, sur la haine mortelle, mais impuissante, que les méchants portent à la vertu et à la vérité.

Quatre mille ans devaient s'écouler entre la promesse d'un Sauveur faite au premier Adam, et la venue du second Adam qui, par sa mort, a brisé la force du séducteur. Il fallait quarante siècles de souffrances et de crimes pour que l'humanité confessât son état de déchéance et son impuissance à se relever par elle-même. Il fallait quarante siècles de révélations et de foi, de grâces divines et de piété, pour que le peuple de Dieu pût enfin produire le Messie né de la femme. C'est à opérer cette double préparation qu'était destinée l'économie mosaïque; par la loi, elle contraignait l'homme à reconnaître qu'il ne peut redevenir saint que si Dieu le sanctifie, être sauvé que si Dieu le sauve, être délivré du mal que si Dieu l'en délivre; par la prophétie, elle remplissait son cœur d'un désir, de plus en plus ardent, de voir enfin paraître le Libérateur. En même temps, elle lui parlait de l'amour de

père, de l'amour d'époux qu'avait pour lui Jéhova, et du devoir d'aimer de tout son cœur un Dieu si bon. Moïse lui avait fait de cet amour une loi, David l'avait possédé dans le cœur, et Salomon l'avait chanté dans un poëme mystique ; les prophètes opposaient le tendre amour de Dieu pour son peuple aux impures et adultères amours du peuple pour les faux-dieux ; enfin, quand l'économie lévitique, au terme de son existence, produisait ses derniers et ses meilleurs fruits, la plus pure des vierges, celle qui aimait Dieu comme jamais ne l'avait fait âme humaine, devint la mère du Fils de Dieu, et le protévangile fut accompli.

Mais la venue en chair du Verbe éternel fut un scandale pour la foule de Juifs. Élevé dans le sentiment que Dieu seul est, et que toutes ses créatures ne sont devant lui que néant, ce peuple n'avait pu se familiariser, malgré ses prophètes, avec la pensée d'une intime union entre le néant et l'être, entre la nature humaine et la Divinité. Cependant les vrais Israélites crurent dans le Fils de Dieu, et après sa résurrection ils l'adorèrent, quoique plusieurs d'entre eux aient hésité un instant à le faire[1]. Mais leurs doutes fortifient notre certitude, comme la répulsion de la multitude pour l'Homme-dieu témoigne que ce n'est point le fanatisme national qui l'a produit, et que c'est bien du ciel, du séjour de toute vérité, qu'il était descendu sur la terre pour vivre au milieu de ses meurtriers.

Les peuples païens, qui avaient le cœur tout plein de la promesse d'un Sauveur, ne surent pas attendre patiemment sa venue, et, donnant un corps aux imaginations que la prophétie primitive avait fait naître dans leur esprit, ils finirent par croire que le serpent était déjà ter-

[1] Matth. XXVIII, 17 : « Ils l'adorèrent, et quelques-uns *hésitèrent*. »

rassé; ils inventèrent ainsi, la plupart, des libérat
qui avaient les traits distinctifs du protévangile, (
leur attribuèrent toutes les délivrances physiques ou
litiques dont ils avaient été les objets et dans lesqu
ils reconnaissaient l'intervention de la Divinté. C'est
que l'on voit apparaître, dès les temps les plus anc
un certain nombre de *Messies anticipés*, dont on r
les uns au rang des dieux, tandis qu'on fait des a
des personnages réels, des héros, des grands hom
Mais ces mythes ne pouvaient tromper le cœu
l'homme au point de lui faire croire que le mal
bien réellement vaincu, et que la joie et la sainteté av
repris possession de la terre; plusieurs peuples n
jugèrent assez sainement l'état présent du monde
ne pas méconnaître que la délivrance n'avait point
core commencé, et le paganisme eut aussi des *Me
futurs*, dont la venue devait inaugurer une ère
nouvelle ou précéder de peu la fin du monde.

La vision du chaos exceptée, rien peut-être ne pr
mieux la réalité et la puissance de la tradition prin
que tous ces messies futurs et anticipés. D'après le
évangile, le Sauveur devait être : 1° le fils de la fe
seule ; 2° l'objet de l'inimitié du serpent qui le ble
au talon ; 3° le vainqueur de celui-ci dont il écrase
tête. Or ces trois caractères ont été saisis avec une
cité, conservés avec une fidélité, développés avec
originalité qu'on ne se croirait pas en droit d'attendr
païens. Plusieurs d'entre eux ont découvert dans la
messe traditionnelle d'un Vainqueur du serpent, d
vingt siècles avant Jésus-Christ, ce que nombre de
mentateurs modernes se refusent encore à voir da
texte du troisième chapitre de la Genèse[1].

[1] Il faut sans doute se garder de prendre pour d'antiques

'est-il pas en effet surprenant que l'humanité pri-
ıit su déjà, aussi bien que les chrétiens, que ces
la postérité de la femme, signifiaient la postérité
mme seule, et qu'ils devaient s'entendre non d'un
llectif tel que la société des saints, mais d'un indi-
; Sauveur naîtrait donc d'une vierge, d'une épouse,
concours de l'homme. Il serait ainsi doué de for-
naturelles, et ne fallait-il pas un être d'une nature
pour écraser la tête de ce serpent qui avait ter-
›erdu le premier homme ?
en quoi consistera la supériorité du Sauveur et le
; de sa naissance ? Question pleine d'étranges mys-
vers laquelle se sentaient attirés et le cœur de
ıe souffrant qui rêve à son libérateur, et l'imagi-
des poëtes qui se complaisent dans le monde du
t de l'imprévu, et la curiosité du sage qui aime à
les sublimes questions du rapport du monde à

Grecs qui ont eu, plus qu'aucun autre peuple
le pressentiment des vérités révélées, les Grecs
, produit et Socrate, dont la mort a pu être com-

›venant de la Dispersion, des souvenirs de l'Évangile, qui
été apportés soit en Amérique par les Jésuites, par les Scan-
par des vaisseaux que la tempête aurait jetés sur les côtes
ıntinent, soit dans les deux Indes par les chrétiens de Saint-
, soit dans l'Asie Ultérieure, par les Nestoriens. Ainsi les
hindous de Crichna et de Sulivahana nous semblent être,
r forme actuelle, postérieurs à l'ère chrétienne et à l'action
ou indirecte du christianisme sur l'Inde. Mais Hercule et le
;s Chinois, qui nous sont connus par des écrits qui ont pré-
plusieurs siècles la venue de Jésus-Christ, suffiraient au
pour démontrer tout ce que l'Antiquité a su tirer de l'espé-
'aditionnelle d'un Sauveur, et nous avons déjà vu plus haut
292) que les mythes et le culte des crucifiés sont antérieurs
ıtianisme.

parée sans blasphème avec celle de Jésus-Christ, et Platon, qui définissait l'homme par l'amour, c'est-à-dire par l'aspiration de l'âme vers Dieu, les Grecs ont fait de leur messie anticipé, d'Hercule, le fils de Dieu ou de leur dieu suprême et d'une mortelle. Homme-dieu par sa puissance, il monte à sa mort au ciel en vertu de sa divine nature non moins qu'en récompense de ses belles actions. Mais, pendant sa vie terrestre, l'humanité prévaut à ce point chez lui qu'on a pu le prendre pour un héros thébain, et c'est par une apothéose qu'il est admis parmi les divinités de l'Olympe. Dionysus est bien, comme Hercule, fils de Zeus et d'une mortelle, mais son cœur est celui de Zagreus, et Zagreus est Osiris qui est un dieu suprême; aussi le fils de Sémélé ne passe-t-il pas par la mort pour remonter au ciel.

Hercule est un homme-Dieu : l'Hercule des Hindous, Crichna, est un Dieu-homme. Les Hindous sont panthéistes ; pour eux, le monde entier est une incorporation de la Divinité, et si elle veut descendre en personne sur la terre pour terrasser le mal et sauver l'homme, elle le fera par la voie de l'incarnation, qui est l'inverse de l'apothéose : l'une monte de la terre aux cieux, l'autre descend des cieux sur la terre. D'ailleurs, Vichnou, le conservateur de l'univers, prendra indifféremment la forme d'un homme ou celle d'un animal pour exécuter ses desseins de miséricorde, et s'il veut devenir homme, peu lui importera de revêtir immédiatement la stature de l'âge mur ou de naître d'une femme. Crichna a pour mère une vierge ; mais c'est moins par sa naissance que par ses actions qu'on reconnaît en lui un personnage protévangélique. Quant à Bouddha, qui passe aussi pour fils d'une vierge, tout indique qu'il est un homme déifié, et qu'il a vécu dans le sixième siècle avant notre ère.

D'autres peuples, qui appartiennent en majeure par-

s à la race mongole, ont supposé la distance de Dieu ı monde trop immense pour que Dieu put prendre la ıture humaine et devenir soit un Vichnou-Crichna, soit n Hercule fils de Zeus, et ils ont cru que le Vainqueur ı serpent serait non un homme-Dieu, mais un *homme ivin*, non point le fils même de l'Éternel, mais l'enfant u miracle. Cette intuition a prévalu surtout en Chine, ont le Saint doit naître par l'action du Ciel. Cette action st symbolisée par un oiseau (l'Esprit de Dieu), par un uit (de l'arbre de Paradis), par une fleur, par un rayon u soleil qui tombe dans le sein d'une vierge ou d'une mme, et la rend mère [1].

Le symbole du rayon solaire nous rappelle que Dieu st lumière, et que rien ne ressemble plus à l'action du auveur triomphant du mal que celle du soleil triomhant des ténèbres. Il n'est donc pas surprenant que le

[1] Toutes les femmes qui conçoivent par elles seules ou par une oie surnaturelle, ne sont point des mères d'un messie. Nous avons u Junon enfanter sans Jupiter, Vulcain et Mars, c'est-à-dire la ıatière produire sans Dieu la lumière et le monde. Le Bon Archer e la Corée, qui a pour mère une vierge fécondée par le soleil, est areillement un personnage cosmogonique, un Pollux = Aplun = pollon, ou le soleil issu de la matière et de la lumière primordiales. n Phrygie, le dieu Atys a pour mère Nana, qu'avait fécondée une renade : ce mythe semble appartenir à la race mongole, et Nana st la Grande déesse des Arméniens, qui a quelque trait de ressemlance avec Niu-va des Chinois. Je ne sais qui est, chez les Muyscas, e Fils du Soleil, qui était né, sous la forme d'une émeraude, de la lle d'un cacique de Cundinamarca, que le soleil avait rendue mère ar la vertu de ses rayons. — Par une simple hyperbole, les Yakoutes ppellent l'empereur russe le *Czar blanc*, *fils du soleil*. (Wrangel, *Nord de la Sibérie*, t. II, p. 244.) — A Manille, les *fils du soleil* ont des individus parfaitement blancs (albinos?) qui naissent chez es Négritos ou Ygolottes de l'intérieur de l'île. On suppose que cet stre avait beaucoup influé sur la mère au temps de la grossesse. (Renouard de Sainte-Croix, *Voyage aux Indes Orient.*, t. II, p. 253.)

messie ait pour père le soleil au lieu du dieu suprême, comme Esculape, fils d'Apollon, ou qu'il soit, comme certains Bouddhas, une incarnation du soleil, ou qu'il finisse par s'identifier avec cet astre comme Hercule. L'idée qui est au fond de ces mythes païens, est celle qui a fait donner au Christ dans nos Livres saints les noms d'Orient d'en-haut, de Lumière du monde, de Soleil qui porte la santé dans ses rayons.

2° Enfant d'un miracle, fils du dieu du soleil ou du dieu suprême, dieu incarné, tout messie païen lutte contre un serpent ou un monstre, emblème du mal. Le type le plus pur des mythes de la lutte est le mythe d'Hercule et de l'hydre de Lerne : les têtes du monstre, à peine coupées, repoussent aussi redoutables ; le combat se prolonge à travers tous les siècles jusqu'à l'incendie qui détruira notre terre, et des neuf têtes, le feu n'en détruit que huit; la dernière vit encore sous le rocher qui l'écrase. Conception grandiose, *eschyléenne*, admirable de vérité et de poésie, qui résume en une image unique toute l'histoire du mal, et qui même le montre subsistant encore dans le monde à venir, au sein de l'éternité.

Cependant le terme d'*écraser*, dont l'Éternel s'était servi dans le protévangile, s'était fidèlement conservé dans la mémoire des peuples qui se plaisaient à se représenter le Sauveur foulant sous ses pieds le serpent. C'est ainsi que, dans le pays d'Ava, près de Prom, l'empreinte sculptée du pied de Bouddha offre deux serpents au talon, et partout où l'on montrait le pied d'un dieu imprimé sur le roc, à Ceylan, en Égypte, en Italie, chez les Scythes, le dieu était un Sauveur, qu'il se nommât Bouddha, Persée ou Hercule [1].

[1] Voyez note B.

3° Mais le Vainqueur du serpent sera blessé au talon r ce même nonstre dont il écrasera la tête. La lettre ème de cette portion du protévangile s'est conservée ns le mythe d'Achille, qui a péri d'une blessure au ta- a qui était la seule partie vulnérable de son corps. s Hindous racontaient à peu près la même chose de ichna, et les Germains de Siegfried[1]. Les peuples an- ens avaient ainsi compris que la blessure faite par le rpent serait mortelle; ce que le texte ne disait pas. Ils aient en outre conclu de cette prophétie même que le èpas du Sauveur serait précédé de longues souffrances, ie l'inimitié du serpent et de sa postérité se manifeste- it par de cruelles persécutions, que le Juste par excel- nce serait soumis aux méchants, qu'Hercule servirait lâche et tyrannique Eurysthée, et que Crichna n'échap- erait qu'avec peine à toutes les embûches de Kamsa. Le rt de la vertu sur la terre devait alimenter constam- ent la pensée traditionnelle du Messie souffrant et mis mort. Platon, par l'étude de la société humaine et du eur de l'homme, en vint à dire que le juste par excel- nce serait crucifié par ses compatriotes, et le saint de Chine, qui s'offre volontairement en sacrifice pour ses ères, expire sur le bois.

Mais le mythe de Sounahsépa nous avertit de ne pas cpliquer par le vrai Messie tous les crucifiés des reli- ons païennes, car ce supplice peut être simplement le mbole des cruelles souffrances de l'humanité qui est ouée à la terre, au monde pendant tout le temps de sa e ici-bas.

[1] Les habitants du Sumatra sont fermement persuadés qu'il y a es personnes *bétooah*, sacrées, impassibles, *invulnérables*, et ils endent même quelquefois cette qualité jusqu'aux choses inanimées, ls que les vaisseaux et les bateaux. (Marsden, *Hist. de Sumatra*, II, p. 110 sq.)

Au reste, le Sauveur ne pouvait être vaincu par le serpent, et il l'aurait été si, blessé mortellement par lui, il était descendu ou demeuré dans les enfers. Il fallait qu'il ressuscitât, ou que, comme Hercule, il montât de son bûcher vers le ciel. Mais les Béchuanas, ne pouvant admettre que le Sauveur connût la mort, l'ont fait déjouer tous les complots des méchants.

Disons un mot, en finissant, de la mère du Sauveur. Il semble que la femme qui seule serait devenue féconde par un miracle, et qui donnerait aux hommes leur Libérateur, aurait dû recevoir d'un bout de la terre à l'autre un culte rival de celui de son fils. Et cependant il n'en est rien. Elle était une simple mortelle, et les nations païennes n'ont point songé à l'élever au rang des divinités. Alcmène n'est point introduite dans l'Olympe avec Hercule. La vierge mère de Crichna est à peine connue. Il en est de même de celle de Bouddha, de toutes celles des saints de la Chine. Si Sémélé est retirée des enfers par Bacchus, qui la fait monter au ciel, c'est que Bacchus est un dieu suprême, et d'ailleurs elle n'a point été adorée par la nation grecque. On a bien découvert une inscription des Druides en l'honneur d'une Vierge qui deviendra mère (*Virgini pariturœ*), mais cette Vierge était sans doute quelque déesse cosmique, et non une mortelle. Le peuple Primitif et la haute Antiquité n'ont donc point attribué à la Femme l'œuvre et la gloire de son Fils, et la Vulgate, en écrivant *ipsa* au lieu d'*ipse*[1], s'est écartée non-seulement de la lettre du texte hébreu et de la traduction des Septante, mais de la tradition orale du monde Primitif.

[1] Au reste, l'erreur est trop manifeste pour être niée par personne. M. Nicolas est le premier à la reconnaître : « Le IPSA *conteret* est appliqué par tous les docteurs juifs et chrétiens à *semen* et non à *mulierem.* » (*Études sur le Christian.*, t. II, p. 110, 2de édit.)

Nous venons de donner le signalement des messies d'après le portrait qu'avait tracé d'eux le protévangile. Mais on sait assez avec quelle liberté l'Antiquité usait des traditions primitives, pour ne pas être surpris de retrouver des mythes messianiques dans la vie d'hommes ou de dieux qui ne sont point réellement des messies.

Tantôt, en effet, l'Antiquité avait cru reconnaître des types du Sauveur dans des rois, des héros, des sages qui avaient fait des œuvres analogues aux siennes; ils sont ainsi devenus ses précurseurs ou ses imitateurs, et les mythes protévangéliques ont fini par s'entremêler à leur histoire, qu'ils ont plus ou moins altérée : tels Lao-tseu et Confucius; tel Bouddha ou Fo; tel Thésée; tels Wladimir et Théodoric. Je ne parle pas de certains messies qui, comme Persée, ont été rabaissés par les révolutions des peuples au rang de simples rois d'une petite contrée.

Tantôt une nation, ne pouvant admettre par rationalisme, la possibilité du miracle et l'union de la Divinité avec l'humanité, a transporté les faits et les fables protévangéliques soit à son dieu suprême, soit à des dieux secondaires. Ainsi, en Égypte, c'est Osiris, c'est Horus qui combat contre le serpent, et non point un homme-Dieu, ni un dieu incarné, ni un héros divin. En Scandinavie, c'est Thor, fils de deux divinités. En Perse, c'est Mithras. Les Slaves non plus, à notre connaissance, n'ont aucun messie.

Mais ici s'offrent à nous différentes classes de dieux sauveurs, qui ne sont issus du protévangile que par les sentiments de foi et d'espérance dont il a rempli le cœur de l'homme. Ce sont les dieux médecins, les dieux médiateurs et les dieux intercesseurs.

Les premiers, tels qu'Esculape, réparent bien, comme le Vainqueur du serpent, le mal que le péché a fait à

l'homme ; mais ils combattent le mal et la mort dans le corps seulement et par des remèdes, au lieu de le poursuivre les armes à la main dans l'univers entier.

Le médiateur, tel que Mithras ou Agni, est bien aussi l'ami et le sauveur des hommes ; mais il ne combat pas pour eux ici-bas ; il vit entre la terre et les cieux, pour entretenir de continuelles et bienveillantes relations entre les dieux et les mortels.

La divinité, enfin, qui intercède, vit dans les cieux, d'où elle protége l'homme pécheur contre la justice, la colère de Dieu.

Le vrai Messie, Jésus-Christ, est notre intercesseur, notre médiateur, notre médecin, et nous n'allons donc pas à l'encontre de la nature intime des choses en groupant, comme nous le faisons ici, ces classes de dieux autour des messies.

Nous passerons rapidement en revue : les messies anticipés ; les dieux sauveurs ; les héros protévangéliques ; les messies et sauveurs futurs.

II. Messies anticipés.

Le plus célèbre de tous est Hercule, fils de Zeus et d'Alcmène, soumis à Eurysthée ou au méchant qui le persécute, vainqueur du serpent dès son berceau et de l'hydre de Lerne, destructeur de tous les monstres ou de tous les maux qui ont affligé l'humanité depuis le Paradis aux temps historiques de la Grèce, ravissant dans les enfers à la Mort sa proie, mourant sur le bûcher du monde et montant au ciel vers son père.

Iolaus, l'ami d'Hercule et le compagnon de ses travaux, est très-probablement soit un dieu sauveur, soit un messie des Phéniciens. Leurs colonies auront peuplé

Thespies en Béotie, la Sicile et la Sardaigne, où Iolaus recevait des honneurs divins.

L'Hercule des Babyloniens, et sans doute aussi des Assyriens et des Syriens, est Sandan qui, de même que le fils d'Alcmène, dompte des monstres et meurt sur un bûcher. Mais on ne connaît ni son père ni sa mère, et l'on ne sait s'il est un dieu ou un demi-dieu. Cependant à Tarse il passait pour fils d'Hercule et petit-fils d'Amphitryon ; ce qui permet de conjecturer que, pour les peuples de l'Euphrate, il était un homme-dieu comme Hercule pour les Grecs.

En Arménie, le culte de l'Hercule grec s'était confondu avec celui de Wahagen, qui, d'après des chants antiques, était issu du feu et avait vaincu les dragons [1].

Hercule a passé sa vie faisant la guerre au mal. Mars, dieu suprême et solaire des Sabins, a précisément la même fonction. Il n'est donc pas surprenant que Varron ait donné à Mars le nom de l'*autre Hercule*, ni que les Saliens fussent aussi bien les prêtres d'Hercule que de Mars. Les Chaldéens appelaient pareillement Hercule l'astre que tous les autres peuples nomment Mars [2]. Cependant Mars n'est point un messie ; il n'a point pour mère une mortelle, il ne terrasse point un serpent. Mais ce dieu de la guerre et du salut nous explique comment au Mexique le dieu des combats, le dieu suprême, était peut-être, dans l'origine, un personnage protévangélique.

Mexitli est né d'une veuve par un miracle, et il sort, tout armé, de son flanc pour exterminer les parents de sa mère, qui allaient la mettre à mort. Sa statue le re-

[1] Mos. Choren., I, 30; II, 7, 11, 13, d'après Stuhr, que je suis réduit ici à copier.

[2] Macr. *Saturn.*, III, 12.

présentait la main droite appuyée sur une couleuvre ondoyante qui lui servait de bâton ou de massue, le corps entouré d'énormes serpents, et assis sur un siége aux quatre angles duquel se voyait une tête du même animal. Mais, par une monstrueuse aberration de l'esprit humain, l'homme-dieu qui, dans son amour pour les mortels, lutte, combat pendant sa vie entière contre le mal, s'est transformé en un dieu féroce des batailles. Son surnom est *le dieu de l'épouvante*, Tetzauhtéotl. C'était par myriades qu'on lui offrait des victimes humaines, et ces torrents de sang étaient versés non point pour apaiser sa colère et dans une pensée d'expiation, mais uniquement pour le glorifier, pour le réjouir. Les Mexicains avaient donc fait de la cité du Messie une cité de Satan, de l'Église une boucherie, du peuple des fidèles une armée de bourreaux. Une telle dépravation de la nature humaine nous semblerait peut-être inexplicable, si l'histoire des nations chrétiennes, et plus spécialement des nations catholiques, ne nous conduisait pas au pied d'innombrables bûchers que dressaient les adorateurs, non d'un dieu des combats, mais d'un Dieu crucifié.

Nous croyons reconnaître Mexitli ou le grand dieu Tetzcatlipoca dans une peinture hiéroglyphique fort remarquable, où figure une divinité dont l'amphisbène orne le nez énorme, et qui tient à la main une bourse d'encens, comme le fait le dieu de la guerre. Sur son dos est un vase brisé d'où sort un serpent : c'est ainsi que tous les maux sont sortis de la boîte ouverte de Pandore. Devant le dieu est un autre serpent saignant et mis en pièces : voilà le péché vaincu par le Messie. Un troisième serpent, également coupé en morceaux, est renfermé dans une caisse pleine d'eau, qu'il infecte sans doute de son sang et de son venin, et de laquelle s'élève une plante,

symbole de tout le règne végétal qui, depuis la chute, tire sa subsistance d'éléments viciés. Les autres figures du tableau sont plus obscures. A droite est un homme placé dans un pot ; à gauche une femme ornée de fleurs, qui est vraisemblablement la voluptueuse Tlamezquimilli. Sur la même page se voient des agaves, qui rendent du sang lorsqu'on les coupe.

Le mythe suivant, qui appartient à l'Afrique australe et à la race caffre, reproduit sous des traits moins grossiers, moins repoussants que ne le fait celui de Mexitli, l'image protévangélique du Messie triomphant du mal. Les Béchuanas racontent qu'un monstre d'une grandeur démesurée (symbole du Déluge) avait englouti tous les hommes, sauf une femme qui conçut (par un miracle) et mit au monde un fils. Elle le nomma le *Devin*, Litaolané. Il attaqua le monstre, qui l'engloutit vivant. L'enfant de la femme, armé de son couteau, lui déchire les entrailles, et pratique une ouverture par laquelle toutes les nations de la terre sortent avec lui du ventre de Kammapa. Mais les hommes, délivrés de la mort, tendent des embûches à leur libérateur, qui les évite et sourit à leurs gestes menaçants[1].

De l'Afrique passons dans la terre du panthéisme, l'Inde, où nous attendent des dieux-hommes.

Incarnation de Vichnou et fils d'une mortelle (Déwaki, *la Divine*), Crichna, qui est persécuté dès son enfance, étouffe dans son berceau un serpent, terrasse l'*hydre du temps* aux mille têtes, Calianaga, descend aux enfers pour délivrer les morts, sur la terre fait périr les tyrans et règner la justice, meurt enfin, blessé au talon d'une flèche, et s'élève vers la montagne des dieux avec des milliers d'âmes qu'il a délivrées de la puissance des mauvais génies.

[1] Cazalis, *Langue Séchuana*, p. 97 sq. Voyez note C.

Crichna est la grande manifestation de Vichnou. La doctrine qu'il expose dans le Bhagavad-Gita est le complet épanouissement de celles qui étaient contenues en germes dans les Védas. Avant Crichna, Vichnou s'était déjà identifié avec son peuple en sortant du sein de femmes mortelles sous le nom de Rama et sous celui de Parasou-Rama ; mais ces deux incarnations pâlissent devant celle de Crichna.

Vichnou-Bouddha est une incarnation du Conservateur et sauveur du monde (Vichnou) en la forme spéciale du Verbe ou de l'éternelle Sagesse (Bouddha). Aussi, la vierge qui a mis au monde Bouddha, est-elle la *Grande-Maia* (Maha Maia), et cette Maia est la même que celle qui, dans la mythologie grecque, a eu de Jupiter, Hermès ou la Sagesse divine. Mais le Bouddha historique, celui qui a fondé la religion à laquelle il a donné son nom, était un simple homme, qui est mort vers l'an 544 avant J.-C., et l'immense extension de sa doctrine l'a fait passer pour le Messie dont l'humanité entière attendait la venue. On l'a donc divinisé, et son histoire s'est enrichie des antiques mythes du protévangile et de l'éternelle Sagesse. Tandis que Vichnou-Bouddha est le dieu incarné d'une religion éminemment panthéiste, qui sanctifie les passions et leur livre l'âme humaine, le Bouddha qu'adore toute l'Asie Ultérieure, homme déifié, enseigne au contraire à ses frères à s'élever d'un monde de péché, par la puissance de la volonté, vers une sainteté divine.

Le Bouddha de Siam, Sommona-Codom, est né d'une vierge fécondée par le soleil, et telle est aussi la naissance du Bouddha japonais, Sotoktais. Le premier lutta contre Thévétat, qu'il précipita vivant dans les enfers, le second contre Moria, qu'il fit disparaître dans un orage.

Bouddha est devenu pour ses adorateurs le principal,

l'unique objet de leur culte; il a perdu pour eux sa nature humaine, et a pris la place du dieu suprême. Le messie anticipé s'est assis partout, comme Dieu, dans les temples des théothées[1]. Au Thibet, il se nomme Samtché-Mitchéba, ou l'*Éternel tout-puissant*.

Mais le bouddhisme ne s'est pas arrêté là ; au quatorzième siècle il a produit, dans le Thibet, le lamanisme, qui prétend que l'esprit du fondateur de la religion anime chaque Dalaï-Lama, et qu'à la mort de l'un d'eux il passe immédiatement dans le corps de son successeur. Cette *transhumanation* suppose le panthéisme, la métempsycose, la doctrine bouddhiste de la communication de l'Esprit divin aux fidèles, et le besoin que notre nature charnelle éprouve de voir Dieu[2]. Mais le Dalaï-Lama de Lhassa n'est pas le seul pontife bouddhiste qui se croit dieu, et le protévangile a donc abouti, dans l'Asie Ultérieure et hors de la pure lumière de l'Évangile, à tous ces bouddhas vivants ou *chabérons*, qu'on adore dans les diverses contrées de l'Asie Centrale.

III. Dieux sauveurs.

Il ne peut être ici question des dieux qui ont reçu le surnom de sauveurs pour avoir délivré leurs peuples, dans les temps historiques, soit de quelque grand fléau, soit d'une invasion étrangère. Nous ne parlerons même pas des victoires que les dieux ont remportées dans le

[1] Comp. ce que saint Paul dit de l'Antechrist, 2 Thess. II.

[2] De même que, dans l'histoire de la terre, le singe a précédé et comme annoncé l'homme, ainsi, dans l'histoire de l'humanité, Bouddha a précédé et comme annoncé Jésus-Christ, dont il est la caricature anticipée, et les phases du développement de l'Église bouddhiste, mieux connues, jetteront quelque lumière sur celles de l'Église chrétienne.

ciel sur leurs ennemis : Zeus sur les Titans, Indra sur les Asouras, Bélus sur les Géants, Thor sur les Iotnes, Nuva, Neith, Athéné, Dourga sur les puissances malfaisantes qui bouleversaient la nature. Nous n'avons à nous occuper ici que des dieux qui ont combattu sur la terre un serpent, et à qui l'on a attribué la gloire qui appartenait de droit aux seuls messies.

Le mythe s'offre à nous sous sa forme la plus pure sur les bords de l'Orénoque. Là, d'après Gumilla, les Salivas ont pour dieu suprême Puru, qui a fait tout ce qu'il y a de bon, et s'il n'est pas venu lui-même sur la terre délivrer les hommes de la puissance du mal, il leur a envoyé du ciel son Fils pour tuer un serpent horrible, qui détruisait et dévorait les peuples de l'Orénoque. Le fils du dieu vainquit effectivement ce serpent et le tua, au grand contentement de toutes les nations, et alors Puru dit au démon : « Va-t-en à l'enfer, maudit, tu ne rentreras jamais plus dans ma maison [1]. »

Dans l'Ancien monde, nous avons à citer :

Le combat du dieu japonais du vent contre un dragon, qui symbolise les fléaux de la nature plutôt que le mal moral ;

Celui d'Apollon ou le soleil contre le serpent Python, ou contre les miasmes des temps postdiluviens [2] ;

[1] Les Salivas, qui ont pour mortels ennemis les indomptables Caraïbes, ont ajouté par une ingénieuse fiction : « Leur joie fut de courte durée ; dès que le serpent commença à pourrir, il se forma dans ses entrailles des vers horribles, de chacun desquels naquit un Caraïbe avec sa femme ; et comme le serpent avait été ennemi de toutes les nations de l'Orénoque, les Caraïbes, qui sont ses fils, sont courageux, cruels et inhumains. »

[2] Manabosho a fait périr non un serpent, mais un monstrueux mammouth ou un grand nombre de monstres de diverses formes. Ce dernier trait se reproduit assez généralement dans les mytho-

Celui de Zeus par l'intermédiaire de Ménéstrate contre le dragon de Thespies ;

La guerre d'Osiris et d'Horus contre Typhon anguiforme ;

Celle d'Ormuzd et de Mithras contre Ahriman, la Grande Couleuvre.

Le combat du bien et du mal, dans le mythe d'Hercule, dure jusqu'à la fin du monde que consumera le grand incendie. En Égypte, Horus a bien triomphé de Typhon (lors de la restauration de la terre après le Déluge), mais il ne l'a pas détruit entièrement, et lui a enlevé seulement sa force et sa puissance ; ou, d'après un autre mythe, Isis, à qui son fils Horus avait livré Typhon captif, ne le tua pas, mais le délia et le relâcha[1]. Pouvait-on exprimer plus clairement la pensée que le sauveur (Horus) écrasera (les Égyptiens disaient : a déjà écrasé) la tête du serpent sans l'anéantir, ou que la terre (Isis) délivrée (par le Déluge) de l'empire du mal, l'avait vu se répandre de nouveau sur sa surface avec son ancienne force (après le cataclysme et dans l'économie actuelle de la nature)? Dans la religion réformée de Zoroastre, non-seulement Ormuzd n'a point encore terrassé Ahriman, mais la puissance de ce dernier croît avec les siècles ; il règnera même pendant les trois derniers mille ans du présent monde, et ce n'est qu'au temps de l'incendie final qu'il sera détruit. Les Scandinaves, au contraire,

logies des Peaux Rouges : suivant eux la terre fut, après le Déluge et pendant des milliers d'années, habitée et gouvernée par des animaux gigantesques, des esprits, des génies, des démons, dont les guerres continuelles remplirent le monde de meurtres et d'horreurs, et que des dieux ont plus tard fait périr. (Schoolcraft, t. I, p. 18.) Ces fables s'expliquent par les os immenses qui gisent en plusieurs contrées de l'Amérique-Nord près de la surface du sol.

[1] Plutarque, *de Iside*, 19, 55.

croyaient que les Ases avaient enchaîné Loki pour toute la durée de la présente humanité ; et comme le mal se prend d'ordinaire dans ses propres filets, les chaînes de Loki étaient censées faites des intestins d'un de ses fils qu'avait mis en pièces son frère.

Si à la guerre du bien contre le mal nous substituons la guérison du mal par le bien, nous aurons, au lieu de dieux sauveurs, des dieux médecins.

Imouteph, *celui qui apporte la science*, et tout spécialement celle de la médecine, est le Thoth de Memphis, c'est-à-dire la Sagesse, le Verbe de Dieu travaillant sans cesse à la guérison de la nature et de l'humanité. Mais ce Verbe ne s'est pas fait chair, il n'est pas né de la femme.

Asclépius=Esculape est l'Imouteph des Grecs. Son père est Apollon, qui semble être ici comme Phtha le dieu cosmogonique de la lumière. Mais il a pour mère, comme le sauveur protévangélique, une mortelle, et il est mort et ressuscité [1].

Manabosho, dieu vivant sur la terre chez les Algonquins, qui sont ses frères, a fondé, après le Déluge, la religion de la médecine, qui est devenue la consolation et l'espérance de l'homme.

Les autres dieux médecins ne sont, à notre connaissance, que de simples personnifications de la plus utile des sciences, sans élément traditionnel.

[1] Le mythe d'Asclépius m'est fort obscur. La mère de ce dieu, Coronis, la *corneille*, me semble se rattacher au Déluge, et il se pourrait bien que sa mort et sa résurrection fussent un mythe diluvien comme celui d'Osiris=Attes, ou celui de Louko, et non un mythe protévangélique.

thras « apporte aux provinces de l'Iran la santé avec rtilité et la victoire. » Mais il le fait comme média- et non comme médecin. Il est bien armé d'une ue, ainsi qu'Hercule, pour terrasser le serpent; il n'a point une femme pour mère. Il est bien dieu re et sauveur comme Apollon et Horus, mais ils ne pas, comme lui, placés entre deux rivaux, Ormuzd riman, qui sont dans les temps présents à peu près le force. De plus, il est, comme Thoth ou le Verbe, essager qui transmet aux mortels la parole ou les es de Dieu. « Créé pour être le médiateur de la ., armé de sa massue d'or, d'un arc, d'un poignard, e lance (qui sont les symboles des rayons du soleil), rcourant sans cesse la terre et les cieux, il a mille les et dix mille yeux pour protéger l'homme pur, ourgs, les villes et les provinces contre Ahriman et lews qu'il remplit d'effroi. » Ce n'est point là sans e un homme-dieu protévangélique; mais il me pa- ort douteux que, sans les révélations primitives, l'es- humain fût parvenu à se tracer une image aussi pré- et aussi complète d'un dieu médiateur.

influence de la tradition est plus sensible dans le e védique d'Agni, le médiateur des Ariens de l'In- dans le Rig-Véda. Agni est proprement le feu du sa- e; mais la divinité est dans ce feu, et Agni est l'Em- uel du paganisme. « Il est l'immortel parmi les mor- , leur hôte, leur compagnon, leur ami chéri, leur nt qui vient s'asseoir à leurs foyers, et sur qui ils ent leur espoir comme sur un père. » On dirait sans e que ce dieu meurt quand le feu s'éteint, et aussi lonne-t-on parfois le nom de mortel. Mais il est tou- s là ; il n'a fait que « cacher sa forme auguste dans

l'asile de l'*arani*, d'où les prêtres vont le tirer par le moyen de la Force. » Il y a « voilé ses splendeurs. » « Immortel à travers les âges humains, il naît nuit et jour, toujours jeune, toujours en mouvement [1]. » Quelles sont les dignités et les fonctions de ce « dieu fortuné qui vit parmi les mortels ? » « Il est leur protecteur, leur maître, leur roi ; placé dans sa demeure humaine, il est au milieu des sacrifices comme un monarque désirable et chéri [2]. » Il est ensuite « le dieu prêtre et pontife, le sacrificateur digne lui-même de sacrifices, le plus grand des Angiras. » C'est par lui que « l'offrande pure qu'il enveloppe de toute part, s'élève jusqu'aux dieux » sur la fumée du foyer sacré qui monte de la terre vers le ciel [3]. Il est ainsi le hérault des mortels, qui va « éveiller les dieux avides » de leurs offrandes [4]. Mais il ne redescend pas d'auprès des dieux sans apporter ici-bas leurs bénédictions et leurs volontés. « Tu te places, lui dit Vamadéva, entre la race humaine et la race céleste... servant d'intermédiaire entre vous autres dieux, et les mortels qui vous honorent. » Cependant ce médiateur a grandi peu à peu dans l'esprit des Ariens. Il est « la cuirasse de ses serviteurs, la source du bonheur ; il les rend invulnérables, il les aime d'un amour de nourrisson [5] » Il est « la vie » des hommes [6]. « Si tu deviens mortel, lui dit un autre poëte, fais que je sois immortel [7]. » Il est « plus grand que le ciel, et l'univers le reconnaît

[1] L. II, lect. I, hymne 6; lect. II, hymne 5, 8, 13.
[2] L. II; lect. 1, hymn. 7.
[3] L. I; lect. II, h. 12. L. II; lect. I, h. 7.
[4] L. I; lect. I, h. 12.
[5] L. II; lect. I, h. 7; lect. II, h. 9 et 12.
[6] T. IV, p. 165.
[7] T. III, p. 267.

ɪour maître [1] ; il surpasse même tous les dieux par sa ;randeur [2] ; il est un ami et un soutien pour tous les tres, même pour tous les dieux [3] ; il est le dieu universel, [4] le dieu des dieux, [5] le père de tous les êtres [6]. » En ɪn mot, il devient le dieu Brahma de la seconde religion les Ariens.

Cependant cet Immortel parmi les mortels, qui, par sa ivinité, s'est comme perdu dans Brahma, a, par son xistence terrestre, pris naissance parmi les hommes ; il 'est incarné en la personne d'un « enfant de Manou. » Après qu'il eut pris cette forme humaine pour le bien e l'humanité, les dieux le donnèrent pour chef à Naoucha, » et « on le vit sous la figure d'un prêtre, et age parmi les sages, offrir des sacrifices aux dieux [7]. » 'oilà donc un dieu médiateur qui se fait homme ; mais n ne raconte de son existence terrestre aucun fait imortant, rien en particulier qui ait trait au protévangile.

Agni, l'ami des hommes, leur roi, leur prophète, leur ie, est aussi leur sacrificateur, c'est-à-dire leur interesseur. Cette pensée, si profonde et si consolante, d'un ıédiateur qui prie pour les hommes, et qui détourne, par on amour, de dessus leurs têtes les foudres vengeresses lu Dieu trois fois saint, est d'ailleurs à peine indiquée lans le mythe védique d'Agni. Elle ne l'est pas du tout lans celui du Mithras perse, et, si je ne me trompe, on ne la

[1] L. I ; lect. IV, h. 13.
[2] L. I; lect. V, h. 7.
[3] T. I, p. 448.
[4] L. II; lect. I, h. 7.
[5] L. I; lect. VI, h. 13 et 14.
[6] T. II, p. 119.
[7] L. I; lect. II, h. 12; lect. V, h. 15.

trouve clairement exprimée, et formulée en une cérémonie religieuse, qu'à Hiérapolis. Là, la Bonne Déesse des Syriens, Dercéto=Vénus, priait Jupiter de ne pas descendre vers le lac diluvien, dont il ferait périr tous les habitants par sa seule présence. Mais cette intercession de la Nature riante et aimable, d'une déesse, d'une femme jeune et puissante auprès de l'Éternel en faveur de l'homme pécheur, a tant de charmes pour l'imagination, tant d'attraits pour le cœur, qu'elle n'était certainement point propre à la seule religion syrienne. On doit la supposer partout où l'on voit une Bonne Déesse à côté d'un théothée. Nous supposons même que chez les Phrygiens, dont la grande divinité était Cybèle, la médiatrice avait éclipsé et fait disparaître le dieu saint.

Il est inutile de dire que c'est uniquement comme déesse de la nature que Dercéto s'interpose entre l'homme et Dieu, et qu'elle ne tient par aucun lien à la femme qui doit enfanter le Vainqueur du serpent. Cependant l'Église romaine, qui avait emprunté au paganisme, en le transformant complétement, le culte d'Isis et d'Horus enfant, attribua à Marie=Isis la fonction de Dercéto, et fit de la sainte Vierge la grande médiatrice qui présente à son Fils les prières des fidèles, et qui intercède elle-même auprès de lui pour eux. C'était introduire dans la religion chrétienne tout ce que les religions de l'Antiquité possédaient de plus délicat, de plus séduisant ; c'était parler le doux langage des sentiments naturels les plus tendres au cœur naturel de l'homme; c'était offrir pour guide, aux âmes qui aspirent aux joies des cieux, Marie au lieu de Jean-Baptiste, la Vierge-mère pleine de grâces et d'amour au lieu du rude prophète du désert. Mais ce christianisme est-il encore celui de saint Paul ? et l'Église avait-elle réellement le droit de modifier aussi profondément la révélation du Christ?

lous ne le pensons pas. Quel que soit d'ailleurs le jugeıent qu'on porte sur ce point, au moins ne doit-on pas enter de justifier le culte de Marie par les traditions rotévangéliques, car il ne s'y rattache en aucune ıanière.

IV. Héros protévangéliques.

Nous avons vu le Fils de la femme céder à des dieux es armes et la gloire de triompher du serpent ; recherhons maintenant dans les fastes de l'histoire les héros ui sont des messies déguisés.

D'après les marbres de Paros, Hercule était un peronnage historique qui vivait sous le règne de Pandion t sous celui d'Égée, rois d'Athènes ; tant l'imagination les Hellènes avait su donner de réalité à leurs fictions rotévangéliques.

Iolaus est pareillement, dans le mythe d'Hercule, un imple mortel, et cependant il était probablement un nessie phénicien.

Persée a été inscrit dans la liste des rois d'Argos. Mais l est fils d'une vierge et de Zeus ; il tue à Joppé le monsre qu'Hercule fait périr sur les rives de la Troade ; Tarse ı été fondée soit par lui, soit par l'Hercule syrien, Sanlan. Persée est l'Hercule, le messie des Phérésiens [1].

Achille était pareillement celui des antiques Hellènes.

[1] M. de Hahn vient de retrouver chez les Albanais ou Arnautes le nythe de Persée dans le conte populaire d'un roi qui a deux filles, t qui fait noyer son petit-fils pour ne pas périr de sa main, selon ın oracle. La mer rejette l'enfant, que sauve un berger. Cependant ın monstre femelle, une Loubie, paraît, qui dessèche toutes les ources. Pour faire cesser la sécheresse, le roi doit livrer au monstre une de ses filles. On l'attache à un rocher. Le jeune homme la voit

Au moins meurt-il d'une blessure au talon, lui rendait-on des honneurs divins en Élide, en Laconie et dans l'île de Leucé, et a-t-il sinon Zeus pour père, au moins pour mère une déesse. Cet antique sauveur se sera identifié dans la mémoire des Grecs avec le jeune roi des Myrmidons, qui périt devant Troie, si tant est que le siége d'Ilion soit un fait historique.

Thésée ne meurt point d'une blessure au talon, il n'est point fils d'une vierge, il ne terrasse point de serpent, et cependant ses exploits offrent tant de points de ressemblance avec les travaux d'Hercule que, sans vouloir nier l'existence historique de ce roi d'Athènes, nous devons admettre que sa vie s'est confondue avec celle du messie des Ioniens de l'Attique.

Son ami Pirithoüs était fils de Zeus et d'une mortelle *divine*, Dia, qui avait pour père Ixion=Adam, et il est descendu aux enfers avec Thésée et comme Hercule. Il serait donc, au moins par quelques traits de sa vie, le héros protévangélique des Lapithes de la Thessalie.

Peut-être devons-nous élever au même rang un autre héros thessalien, Jason, de Iolcos, dont le nom signifie, en grec, le *médecin*, en hébreu, le *sauveur*, et qui va dans le pays de l'or combattre et tuer le dragon.

Le nom de Jason est le même que celui de Jasion, fils de Zeus et d'Electre, et amant de Cérès.

Le dragon du mythe de Jason est identique avec celui qui a succombé en Béotie sous les coups de Cadmus. Mais Cadmus est un Mercure, un dieu-Verbe plutôt qu'un messie.

se cache sous un grand bonnet, et assomme à coups de massue la Loubie. Aussitôt les sources recommencent à couler. Le vainqueur épouse la fille du roi (sa tante) et, pendant la fête des noces, frappe d'un coup mortel, sans le vouloir, son grand-père, dont il devient le successeur. (*Études sur l'Albanie*, t. II, p. 167, en allem.)

Nous retrouvons encore une trace du Vainqueur du serpent, promis à nos premiers parents, dans le mythe suivant de Thespies. Cette ville de la Béotie, nous raconte Pausanias, « adorait un Zeus Saôtès (ou sauveur). Autrefois la ville était ravagée par un dragon. Ce dieu ordonna de livrer chaque année au monstre celui des adolescents que le sort désignerait (allusion aux temps des sacrifices humains dans la Grèce primitive). On a oublié les noms de tous ceux qui périrent; mais le sort étant tombé sur Cléostratus, voici ce qu'imagina Ménéstratus qui était amoureux de lui. Il fit faire une cuirasse de cuivre qui avait à chacune de ses écailles un hameçon dont la pointe était tournée en haut; s'étant revêtu de cette cuirasse, il se livra volontairement au dragon, qu'il fit périr en périssant lui-même. C'est pour cela que l'on donna à Jupiter le nom de Sauveur[1]. »

Chez les Germains et les Scandinaves, Sigurd ou Siegfried, qui est leur Athamas=Adam, est aussi leur messie ; car il a tué sous le tilleul le serpent Fafnir qui gardait le trésor unique de l'humanité ; il a péri traîtreusement égorgé, et, comme Achille, il était invulnérable par tout le corps, sauf en un seul endroit. Seulement cet endroit est non le talon, mais une place du dos de la grandeur d'une feuille de tilleul. Pourquoi cette variante bizarre ? c'est que du tilleul de Fafnir était tombée une feuille sur Siegfried au moment où, pour donner à sa peau la dureté impénétrable de la corne, il se plongeait tout entier dans le sang du monstre qu'il venait d'égorger.

Les Germains ont, en outre, cru que leurs messies anticipés avaient reparu dans ceux de leurs grands rois qui les avaient élevés au comble de la gloire et de la

[1] Paus. IX, 26.

prospérité. Ainsi, dans les poëmes héroïques des Allemands, Dietrich de Berne (Vérone) est un composé du messie qui tue le dragon qui a séduit et fait périr l'homme, et de l'illustre monarque des Ostrogoths, Théodoric. Peut-être faut-il appliquer à la *Vie de Thésée* par Plutarque un procédé de critique à peu près pareil à celui dont on fait usage dans l'explication des *Niebelungen* ou de l'*Heldenbuch*.

Les mythes qui sont sortis de l'antique promesse du Messie, et qui faisaient partie des croyances des païens, ont fini par ne plus être, dans notre Europe, que des épisodes dont les poëtes du moyen âge ont embelli leurs épopées chevaleresques [1].

Ce n'est pas à dire cependant que, dans ces temps du moyen âge, il n'ait existé de monstrueux serpents qui auront jeté l'épouvante dans toute la contrée, et qui auront péri sous les coups d'intrépides héros. Ces faits auraient ainsi ravivé les souvenirs du combat symbolique du Messie contre Satan. Mais les histoires des temps les plus récents présentent trop de ressemblances avec les fables les plus anciennes, pour être véridiques dans tous leurs détails. Ainsi l'artisan qui fabrique pour le chevalier de Rhode le dragon de bois et de métal, à la vue duquel celui-ci veut habituer son cheval, me paraît bien être le même qui avait forgé la cuirasse du Thespien Ménéstrate.

L'Europe orientale et slave possède aussi ses vainqueurs du serpent. L'un est Vladimir, le souverain qui a converti vers l'an 1000 les Russes au christianisme, et qui est devenu leur Dietrich de Berne. L'autre est le héros polonais Crac, le fondateur de Cracovie, qui a déli-

[1] Saint George à cheval, foulant aux pieds le dragon vaincu, est un simple emblème du Messie promis à nos premiers parents.

vré la contrée d'un dragon terrible, qui demeurait dans une caverne nommée Wawel (on la montre encore aujourdhui). Ce Crac, que les historiens font vivre au temps des Mérovingiens, est un messie déchu de ses fonctions divines et tombé au rang d'un personnage des temps primitifs. Les Polonais ont confondu les origines de leur nation avec celle de l'humanité, et ici, comme partout, les traditions populaires font preuve d'un respect religieux pour l'ordre chronologique des faits, et d'un superbe dédain pour les dates, que les érudits veulent ajouter après coup[1].

Les Chinois croient que le saint ou le messie qu'ils attendent naîtra d'une vierge, et ils ont attribué des naissances miraculeuses à tous les sages qui l'ont préfiguré et annoncé depuis l'origine du monde jusqu'aux temps de Confucius : à Hoang-ti=Adam, à Fohi=Abel, à Chinnong=Seth, à Héou-tsi et Sié, noachides, à Yao, à Yu, à Lao-tseu[2].

[1] Les Abyssins placent en tête de leur histoire « l'homme Angabo, qui a régné deux cents ans, et qui a repoussé et tué le serpent qui avait régné avant lui quatre cents ans. » On dirait un mythe protévangélique, mais le serpent est ici le symbole de la principale divinité qu'adoraient les plus anciens habitants du pays, et la victoire d'Angabo est celle d'une religion et d'une nation nouvelles sur les indigènes. (Salt, et tout récemment *Journal de la Soc. orient. allem.* 1852, p. 351.) Tel est pareillement le sens des nombreuses traditions où Bouddha (à Ceylan et ailleurs) convertit à sa foi le roi ou les rois des serpents, c'est-à-dire des aborigènes de l'Inde, qui adoraient Dieu sous le symbole de cet animal. De même dans la vallée de Cachemire, où l'on voit des serpents sculptés sur les rochers en plus de sept cents endroits, on adorait, d'après Onésicrite, deux serpents vivants, et ce culte a subsisté jusqu'à l'établissement du brahmanisme dans cette contrée. Le Pendjab tout entier porte en sanscrit le nom de *pays des serpents*. Les Pouranas parlent de l'extermination de la race (du culte) des serpents par Janaméjaya, fils du roi Parikchita sous qui a commencé l'âge *actuel du monde*.

[2] *Voyez note D.*

Lao-tseu vivait dans la période qui vit naître Bouddha et Zoroastre. Ses adorateurs lui donnèrent pour mère une vierge, parce qu'ils voyaient en lui le saint qui est l'espoir de la Chine. La foi des mazdéiens a de même enrichi la vie de Zoroastre de prodiges ou d'exploits que le vrai Sauveur pouvait seul accomplir, et en Grèce, Pythagore et Platon passaient pour être nés de vierges.

Le héros des Mandchoux, qui (avant le Déluge) a rétabli la paix parmi eux, Fan-tchha-kin, était né d'une vierge fécondée par un fruit rouge qu'avait laissé tomber sur elle une pie [1].

Aux frontières de la Chine, A pao-khi, le fondateur d'une dynastie tungouse ou mongole, naquit de l'épouse de Saladi, qui avait vu en songe le soleil tomber dans son sein [2]. C'est le même mythe que celui de la naissance de certains Bouddhas.

Une vierge, dit-on encore, a été la mère de Gingiskhan, de Tamerlan.

Le grand héros mythique des Kalmouks et des Mongols est Guessour-khan, dont les exploits offrent plus d'un trait de ressemblance avec ceux d'Hercule, vainqueur de l'hydre de Lerne. Son ennemi Andoulman-khan avait cent bras, cent yeux et cent têtes, et à mesure que Guessour lui abattait de son glaive cinq de ses têtes, elles étaient aussitôt remplacées par d'autres.

En Amérique, Mexitli n'est pas le seul personnage qui soit né d'une femme par un miracle. Mais les autres nous paraissent être ou des dieux, comme Urasana des Manacicas, fils d'une Grande-Mère, ou des Adams, comme le premier chef des Mandans, ou des personnifications de

[1] Klaproth, *Mémoires*, t. I, p. 442.
[2] Klaproth, *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 89. 159.

la primitive humanité, comme au Brésil le fils de la vierge qu'aimait Maire Poxi.

V. Messies et dieux sauveurs futurs.

Plusieurs des peuples qui avaient anticipé sur la venue du Messie en inventant de faux sauveurs, sentaient cependant que trop de misères pesaient encore sur eux pour que leurs désirs de bonheur fussent satisfaits et leurs espérances de salut comblées. Ils crurent donc en un sauveur futur qui viendrait achever l'œuvre de son antique prédécesseur, et qui même remplacerait sur le trône de l'univers le dieu actuel.

En Grèce, Thétis, qui est la même que l'épouse d'Océan, Téthys, et qui représente plus particulièrement la terre organisée, serait devenue l'épouse de Zeus ou de son frère Poseidon, si l'interprète des oracles (des décrets éternels), Thémis, n'avait pas annoncé que « le fils qui naîtrait d'un tel hymen lancerait des traits plus redoutables que la foudre ou que le trident, et serait plus puissant que son père. » Thétis est mariée à un mortel, Pélée, afin que son fils Achille périsse dans les combats[1]. Or Achille est un messie qui meurt et ne ressuscite pas, et l'on dirait que les Grecs avaient de l'homme-Dieu sauveur une idée si haute, qu'ils n'ont pas osé le faire naître immortel pour que son culte ne s'établît pas sur les ruines de celui de Zeus.

Dans la religion nationale de ce même peuple, Dionysus, fils de Sémélé, simple mortelle, et de Zeus, personnifie la joie que le vrai Libérateur pouvait seul donner aux Hellènes, et qu'ils croyaient avoir déjà reçue de ce dieu nou-

[1] *Pind. Isthm. 8.*

veau. Mais les Orphiques allaient plus loin et pensaient que Zeus, qui avait détrôné Cronus, devrait à son tour céder le sceptre à Dionysus[1].

Vichnou, qui s'est déjà incarné dans Crichna, apparaîtra pour la dixième et dernière fois sur la terre sous le nom de Kaligi, l'*Incendiaire*. Tenant en la main une épée qui brillera comme une comète, il viendra dans les nuées du ciel sur un cheval blanc et ailé, qui d'un seul coup de pied brisera la terre. Le monde périra par le feu, et l'âge actuel, Kali-Youga, fera place au Sati-Youga, au nouvel âge d'or.

A Rome, au temps d'Auguste, on attendait un roi qui ramènerait l'âge d'or, et ce roi mystérieux devait être certainement un être surhumain, un demi-dieu[2].

C'est ainsi que les Mexicains s'attendaient à voir revenir, du côté de l'Orient, un de leurs antiques rois quand il aurait achevé le tour du monde. D'autres Américains avaient placé leurs espérances sur certains enfants du soleil, qui arriveraient aussi depuis les lieux où cet astre se lève.

Mais le plus remarquable des faux messies à venir, c'est le saint des Chinois, qui fait le sujet principal d'un des livres de Confucius. Ce saint est un homme qui, par son humilité, sa charité, sa perfection morale, est de-

[1] On cite d'ordinaire, d'après Boulanger, un oracle de Delphes, relatif à la future naissance d'un fils d'Apollon, *qui amènerait le règne de la justice*. M. Nicolas explique même par cet oracle la fin, bien connue, du second dialogue d'Alcibiade. Mais les mots soulignés ne se lisent pas dans Plutarque (*Lysandre*, 26), et l'oracle entier est une invention de Lysandre.

[2] Les prophéties bibliques ont pu raviver, mais n'ont pas créé les espérances d'un Sauveur, qui agitaient l'Occident et l'Orient à la venue de Jésus-Christ. En Italie, elles s'appuyaient sur les oracles *de la Sibylle*.

venu Dieu ; il est l'*Homme-Divin* ou *Céleste*, le Ciel visible, le médiateur entre le ciel et la terre, le restaurateur de l'humanité et de la nature, le roi du monde.

Les Perses, qui avaient pour médiateur Mithras, attendaient, et les Guèbres attendent encore, la venue de Sosiosch, l'*Utile*. Il naîtra d'une vierge, qui se baignera dans un lac où Zoroastre a laissé de sa vie, et, lorsque le mal sera parvenu à son comble, il apparaîtra sur un cheval blanc comme Vichnou, pour écraser Ahriman, faire périr le monde par le feu, ressusciter par la puissance d'Ormuzd tous les morts en leur donnant à boire de l'*hom* blanc, et séparer les bons et les méchants[1].

Avant Mahomet, les Arabes, au dire de Boulainvilliers, avaient d'antiques traditions relatives à un libérateur qui viendrait « sauver les peuples. » Leur prophète s'est donné pour le Paraclet promis par Jésus à ses disciples. On devrait donc croire l'espérance d'un autre sauveur étrangère à l'islam. Les Sunnites ou les orthodoxes, en effet, ne la connaissent point ; mais elle est très-vivante chez les sectaires, en particulier chez les Persans, qui attendent sinon un messie, du moins deux prophètes, Ali et Mahadi, pour qui l'on tient dans plusieurs villes des chevaux tout scellés et bridés.

A Sumatra, le roi mahométan d'Achin se rendait chaque année en grande pompe dans la mosquée pour y chercher le messie, qu'attend à la porte un éléphant

[1] D'après M. Fréd. Spiegel, Sosiosch aurait été dans les premiers temps une désignation générale comme celle de prophète. (*Avesta*, p. 244.) Nous aurions donc, en Perse comme en Chine, des Saints et le Saint, et dans ces deux pays, comme en Judée, des hommes précurseurs et types du Messie. — M. Spiegel entre (p. 32) dans des détails fort intéressants sur l'*eschatologie* des Perses comparée à celle *des Juifs*.

très-richement orné, et comme ses perquisitions sont inutiles, il retourne au palais sur cet éléphant[1].

Tous les peuples bouddhistes sont pareillement dans l'attente du retour de leur dieu, les Japonais et les Chinois non moins que les Siamois, les Laos, les Péguans. Chez les Mongols, l'homme dont on attend la venue, c'est un guerrier qui viendra à leur tête, venger sur les Chinois, les vêpres mongoles de 1368 ; c'est, d'après un chant fameux, Timour, qui renaîtra et les conduira de nouveau à la conquête du monde[2]. Chez les Kalmouks, qui sont aussi bouddhistes, c'est le dieu Maidiry, fils du dieu des enfers et d'une vierge japonaise, qui règnera sur la terre peu avant le grand incendie, et qui succèdera ensuite dans le ciel à Bouddha.

Il va sans dire que les Juifs, pour avoir crucifié le vrai Messie, n'ont point renoncé à l'espoir de le voir enfin mettre un terme à leurs souffrances. De même, à Sichem, les derniers restes des Samaritains, se fondant, au défaut des Livres prophétiques qu'ils rejettent, sur Deutéronome XVIII, 15, tournent leurs regards vers l'avenir qui leur donnera leur Hathab, celui qui *ramène* par la *repentance* et qui *pardonne*.

Enfin, nous citerons, après et avec les Juifs, les Karens de l'Indo-Chine. D'après d'anciennes prophéties, Dieu réveillera d'entre les morts un de leurs ancêtres, qui sera le précurseur de leur salut ; ou le grand Patient doit bientôt reparaître ; ou Dieu prendra la figure humaine et descendra sur la terre. « Jehovah, dit un chant traditionnel, reviendra au temps de la moisson ; construisez-lui une demeure. Jéhovah reviendra cette année encore ; préparez à Jéhovah un lieu de repos[3]. »

[1] Ainsi en 1599. *Hist. génér. des voyages*, t. I, p. 366.
[2] Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie*, t. I, p. 85 sq.
[3] *Magasin de Bâle*, 1837, p. 335.

Nous pouvons donc bien répéter avec Boulanger : « Il n'y a eu aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce [1]. » Mais, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que si « l'orient est pour les Américains le pôle de l'espérance, » les Chinois le cherchent à leur occident, et entre ces deux extrémités de la terre sont l'Eden, où la promesse du Sauveur a été faite au premier Adam, et la Terre d'Emmanuel, où le second Adam l'a réalisée.

VI. Le Saint de la Chine.

La multitude et l'extrême diversité des mythes protévangéliques prouvent seules déjà quel prix les peuples des deux Mondes avaient mis à cette courte promesse d'un Sauveur faite à Adam par l'Éternel, et quand on les voit d'un bout de la terre à l'autre célébrer à l'avance ses triomphes ou attendre avec foi sa venue, on sent que la prédication du Christ aux païens est une œuvre vraie, nécessaire et dans un certain sens peu difficile. Le missionnaire apporte l'eau pure aux pèlerins altérés, l'huile aux malades qui appellent le médecin, la lumière à qui soupire après le lever du soleil, le Messie à qui l'adore sans le connaître. Mais l'intensité des espérances *messianiques* ne ressort point d'une manière suffisante de tous les mythes que nous venons de grouper. Nous voulons par un exemple montrer toutes les richesses spirituelles que la foi et la raison des païens ont su tirer de la tradition protévangélique, ou plutôt tout ce que ce germe, pour ainsi dire imperceptible, avait fait naître dans leur cœur et dans leur esprit de consolations sublimes, de saints pressentiments, de profondes idées.

[1] *Despotisme oriental, p. 117.*

Nous choisirons pour exemple le Saint de la Chine, parce que les mythes d'Hercule, de Bacchus, de Crichna sont plus historiques que moraux, et que le peuple prosaïque de Confucius est de tous celui chez qui la doctrine du Messie aurait dû, semble-t-il, trouver le moins de faveur.

Voici, d'abord, quelques hiéroglyphes qui nous initieront aux idées qui ont cours dans la nation elle-même, et non pas seulement dans les écoles des sages.

Un *nuage de pluie* d'où pend un *enfant* dans le *sein maternel*, c'est *Désiré*. La nuée est le symbole de l'action créatrice de Dieu. Ce que cette action produit ici est un enfant qui naîtra d'une femme. Mais cet enfant est-il l'enfant en général ? Supposera-t-on les Chinois tellement enclins à remonter en toutes choses à la cause première, que chaque naissance était à leurs yeux un acte créateur de Dieu ? et tellement désireux d'avoir une nombreuse famille, qu'elle fût pour eux un synonyme de désir ? L'enfant qui est l'objet de tous les vœux, n'est-il pas plutôt celui dont parle Esaïe quand il dit : « Les nuées feront pleuvoir la justice ? »

Ce même caractère du *Désiré* et celui d'*homme*, c'est Iou, le *lettré*, c'est-à-dire l'homme du Désiré, l'homme qui attend le Désiré ; et nous savons que tel était bien l'attente de Confucius et de ses disciples.

Long, qui se dit aujourd'hui de l'incarnation de Fo ou Bouddha, est un antique caractère qui est formé de *descendre*, *s'abaisser*, *se réduire à*, et de *naître*, *prendre vie*. Il se dit de celui *qui enrichit les autres de ses richesses et les ennoblit de sa dignité et de sa propre excellence*. Or le Désiré ne doit-il pas descendre du ciel pour naître ici-bas et communiquer à ses frères tous les trésors de sa divine nature ?

Fille vierge et *enfant* signifie beauté et bonté ; ce qui,

chez un peuple aussi chaste que les anciens Chinois, ne peut s'expliquer que par leurs nombreux mythes de vierges saintes qui, devenues mères par un miracle divin, ont donné le jour à tous les sages des temps fabuleux et même des siècles historiques.

Ces sages, ou Ching, les Chinois les nomment « *enfants du Ciel* (ou de Dieu) parce que leurs mères les enfantaient par l'opération du Ciel. » Un de leurs écrivains dit aussi : « Le Saint n'a pas de père, car c'est par l'action du Ciel qu'il est conçu. »

Mais si la femme peut avoir des fils qui soient les enfants du Ciel, il faut que la nature humaine soit apparentée à la nature divine, ou que l'homme ait été fait à l'image de Dieu. C'était bien aussi là ce que pensaient les Chinois, comme le prouvent leurs livres moraux, et ils en déduisaient la conséquence la plus hardie, celle de l'union mystique de l'âme à Dieu. « On ne peut toujours faire le bien de la même manière, dit le Chou-King, mais l'essentiel est d'être toujours uni à la suprême Unité.[1] »

Cette union n'est possible qu'autant que l'Unité ou « le Ciel s'abaisse vers l'homme et que l'homme s'élève vers le Ciel. » Mais « l'homme ne s'élève qu'à la condition d'être humble, » et l'humilité se trouve être ainsi tout à la fois « la vertu de l'homme et celle du Ciel. » Cette vertu, que le paganisme entier a presque entièrement ignorée, est pour les Chinois celle qui seule « surmonte tout, » celle qui seule « conduit le sage à son but[2]. »

Le Saint parfait, qui est entièrement humble, doit être entièrement uni à la Divinité, ou, en d'autres termes, il

[1] Sionnet, *Vestiges des dogmes chrétiens*, etc., p. 31. Comp. Chou-King, III, 2, note de Prémare.

[2] Confucius, dans le *Livre canonique des Changements*. Chou-King, *Notice sur l'Y-King*.

sera homme-dieu, et c'est bien aussi ce qui se lit dans les plus anciens écrits de la Chine, qui le nomment « l'*Homme Divin*, l'*Homme Céleste*, qui a la figure d'un homme, mais qui est le Ciel, ou qui diffère beaucoup des hommes et en rien du Ciel[1]. » Un historien indigène dit même que « Confucius mit les six King en ordre convenable pour faire bien saisir la doctrine de l'homme Céleste[2], » et le savant et circonspect Prémare disait que « les Kings n'ont qu'un seul objet, l'Homme Saint, le Dieu-homme, et qu'ils racontent ses vertus, ses bienfaits, ses mystères, sa loi, son royaume, sa gloire et même ses souffrances, d'une manière obscure pour les Chinois, qui ont perdu les explications données par les premiers inventeurs des symboles, mais claire et facile pour ceux qui connaissent dans le Christ la réalité de toutes ces figures[3]. »

En approfondissant le mystère du Protévangile et celui de l'image de Dieu dans l'homme, les Chinois sont arrivés à identifier le Saint et le Ciel sans altérer ce sublime pressentiment de la vérité par des fables à la manière des Hindous. Le Chou-King disait : « Les instructions du Saint sont les instructions même du Seigneur, » et le grand Commentaire explique ainsi ces mots : « Le Ciel est le Saint invisible ; le Saint est le Ciel devenu visible et enseignant les hommes[4]. » La Glose de l'Y-King dit : « Cet homme est le Ciel, et le Ciel est cet homme[5]. » Un antique axiome de la Chine est bien plus précis encore : « Les calamités n'arrivent dans le monde qu'afin que le

[1] Sionnet, p. 50.
[2] *Id.* p. 15.
[3] *Id.* p. 12.
[4] *Id.* p. 51. Cibot, *Mémoires*, t. IX, p. 385.
[5] Cibot, *ibid.*

naître le Ciel [1]. » Aussi Chang-ti, le Seigneur,
ɔis représenté comme le fils de Taï-Ki ; appa-
radiction que ne purent résoudre ni Leibnitz,
respondants les missionnaires, et qui s'expli-
ěhova-Jésus, fils d'Élohim, et par le dieu Pre-
es Cabalistes juifs ou des Orphiques grecs.
ant les Chinois voient dans le Saint, moins une
n de Dieu qu'une déification de l'homme, moins
u qui descend ici-bas, qu'un Hercule qui monte
e Saint est, pour Confucius en particulier, l'ê-
e qui, seul, réalisera l'idéale perfection de
Tantôt ce philosophe oppose le Saint qui ne
nulle part sur la terre, aux sages qu'on peut
rer [2] ; tantôt son langage, comme celui des Psau-
hétiques et des oracles d'Ésaïe, passe brusque-
sages au seul vrai Sage, et de l'homme Parfait
es mortels qui aspirent à une perfection à la-
l ne peut atteindre, sauf un seul [3]. « Cet être
arrive sans secours étranger, sans longues mé-
sans violents efforts, avec calme et tranquil-
rs il connaît parfaitement les créations et les
ons du ciel et de la terre. Il connaît de même et
ns d'autrui par les siennes propres, et les sien-
es leurs. Mais ses connaissances ne sont pas
s que sa charité ; surtout il a en lui-même le
de ses actions, et en se regardant intérieure-
ne voit rien dans son cœur dont il ait à rougir [5].
ndant ses facultés dépassent en étendue celles
s hommes. Non-seulement il prévoit l'avenir et

t, p. 49.
u, I, 7, 25.
ng-Young, chap. XII.
ap. XX.
XII, XXXIII.

connaît avec certitude si les événements prochains seront heureux ou malheureux, ce qui le fait ressembler aux intelligences surnaturelles[1]; mais il perfectionne les autres êtres, il opère de nombreuses conversions, il efface jusqu'aux dernières traces du vice dans le cœur des hommes[2].

« L'empire lui appartient de droit, et en sa qualité de Saint et de roi, le Fils du Ciel a seul le droit d'établir de nouvelles cérémonies, des lois nouvelles, une nouvelle écriture, une nouvelle musique (ou de fonder une Alliance nouvelle)[3]. Sa puissance s'étend même sur le monde physique : la nature, par ses grandes et souveraines énergies, produisant et transformant tous les êtres; le Saint aide dans cette œuvre le ciel et la terre, et en les aidant à entretenir et à développer toutes choses, il s'identifie avec eux, il s'assimile avec l'espace et le temps[4].

« Ses facultés sont vastes comme le ciel; la source cachée d'où elles découlent, est profonde comme l'abîme. Il couvre d'un grossier surtout sa robe brodée d'or; il hait le faste et la pompe. Sa conduite est sans saveur comme l'eau, et cependant elle n'est point fastidieuse; cachée, et cependant belle et grave; confuse, et pourtant régulière[5]. Il ne se montre point, et cependant, comme la terre, il se révèle par ses bienfaits; il ne se déplace point, et cependant, comme le ciel, il opère de nombreuses transformations; il n'agit point, et pourtant, comme l'espace et le temps, il arrive au perfectionnement de toutes ses œuvres[6].

1 Tchoung-Young, ch XXIV.
2 *Id.* XXIII, XXV.
3 *Id.* XXVIII. XXXI.
4 *Id.* XXII. XXVI. XXX.
5 *Id.* XXX. XXXIII.
6 *Id.* XXVI.

Le Saint, capable de suivre la Loi du devoir, qui est océan sans rivage, n'a point encore apparu : le prince sera cent générations à l'attendre, et (par cette at-e ou cette foi) il ne sera pas sujet à nos erreurs [1]. le Saint apparaisse avec ses facultés puissantes, et peuples ne manqueront pas de lui témoigner leur ération ; qu'il parle, et les peuples ne manqueront d'avoir foi en ses paroles ; qu'il agisse, et les peuples manqueront pas d'être dans la joie. La renommée de vertus sera un océan qui inonde l'empire de toutes s : dans tous les lieux que le ciel couvre de son dais ense, tous les êtres humains qui vivent et qui respi- ne peuvent manquer de l'aimer et de le vénérer. t pourquoi il est dit : *Que ses facultés, ses vertus santes l'égalent au Ciel* [2]. Il est le médiateur entre iel et la terre. Il est la fin et le principe de toutes cho- (ou l'Alpha et l'Oméga) [3].

Le Saint, ont dit d'autres lettrés, connaît tout, voit , entend tout. Ses pensées sont toutes vraies, ses ac- s toutes saintes.... » « Le cœur du Ciel est dans la rine du Saint, et ses enseignements sur ses lèvres... » Saint seul peut offrir un sacrifice agréable au Chang- selon l'Y-King [4].

es Chinois croyaient que dans le cours de cinq cents il devait nécessairement apparaître un roi puissant occupe le trône, et un homme (un sage, un prophète) illustre son siècle. C'est ainsi que « les peuples (à la le la première dynastie) avaient aspiré après Tching- g, comme dans une grande sécheresse ils aspirent

Tchoung-Young, XXVII, XXIX.
Id. XXXI.
Sionnet, p. 49.
Cibot, *Mémoires, t. IX, p. 385.*

après la pluie[1]; » et le fondateur de la troisième maison royale, Ven-Vang, le Salomon de la Chine, fut pareillement un de ces saints rois, qui fit fleurir la justice sur la terre[2]. Mais ils ne sont tous que les précurseurs de l'Homme Céleste qui doit venir.

Cependant, si Confucius et son école ont avec une merveilleuse perspicacité saisi et développé le caractère moral du Saint par excellence et du Sauveur, d'autres Chinois, ou plutôt la nation entière, avaient entrevu quelles seraient ses destinées, qu'ils déduisaient sans doute de celles de tous les autres sages.

Les saints souffrent : le Saint parfait souffrira. « Par ses souffrances, dit un écrivain profane, le Saint pacifie le ciel et la terre ; par ses mérites, il enrichit les peuples[3]. »

Les saints meurent : le Saint par excellence mourra. « L'homme vil meurt pour la fortune, dit un autre écrivain, le philosophe pour la gloire, le noble pour la conservation de sa fortune, le saint homme pour sauver le monde[4]. »

Dans la Chine antique, on immolait au Ciel des taureaux noirs en expiation des péchés. Mais on sentait l'insuffisance de ce sang, au moins lisons-nous dans l'explication du symbole Kouen : « Il faut que le saint s'offre lui-même en sacrifice pour vaincre le mal et enlever le péché du milieu du monde[5]. »

Platon avait vu en esprit le Juste subissant de la part du monde tous les genres d'outrages et crucifié. Les

[1] Mencius, I, 4, 13; 6, 5.

[2] Chi-King, III, 1, etc. La gloire de Ven Vang remplit tous les livres classiques.

[3] Sionnet, p. 51.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.* Chouking, III, 5.

nois sont arrivés à la même pensée par une voie tout re et bien plus extraordinaire. La *vertu du bois* est, on eux, *la charité*. Le Saint qui était la charité même, qui devait mourir, ne pouvait donc expirer que sur bois. « Le mal est éteint, » lit-on dans l'explication symbole *Pi ;* « le Grand-Homme a ramené la félicité. las ! il est mort. Hélas ! il est mort. Il est suspendu à bre[1]. »

Un festin est en Chine, comme en Judée, le symbole la joie, et il accompagnait les sacrifices. Aussi l'explication du symbole *Ting* porte-t-elle que « le Saint mme prépare un repas, afin d'offrir un sacrifice au prême Seigneur, et en même temps pour nourrir les nts et les sages. Il les y nourrit et les enivre ; il porte le repos et la joie. Les convives viennent, non a hâte. Ils honorent et sont honorés. Ils jouissent ne félicité éternelle. » Voilà le banquet de mets s et de vins purifiés que, d'après Ésaïe, l'Éternel a à tous les peuples; voilà le vin que, dans le Canue des Cantiques, l'Époux fait servir à ses amis ; voilà noces de l'Agneau dont saint Jean parle dans ses Rélations[2]. Nos Livres inspirés n'ont-ils point pénétré de t bonne heure dans la Chine, et ce qu'elle nous donne ur ses propres pensées, n'est-il point un emprunt fait Ta-tsin ? Non, car il est souvent fait mention du banet du saint dans le symbole du *sang*, et l'écrivain chiis qui fait cette observation, ajoute : « Il doit en exisr quelque raison, mais on ne peut savoir quelle elle st. » Elle était toutefois bien connue de ceux qui, à l'origine de l'écriture hiéroglyphique chinoise, ont ainsi nis en relation le festin de la vie éternelle et le sang de

[1] Sionnet, p. 51-53.
[2] Esaïe, xxv, 6. Cant. v, 1. Apoc. xix, 7.

quelque être vivant ; et cette raison mystérieuse n'était pas ignorée de Lieou-che-lin, lorsqu'il disait : « La félicité produite par ce repas est identique à celle que donne le Saint en passant le torrent (de la mort), et qui est de réparer les péchés et d'étendre sur tous la vertu du bois [1], » ou la charité.

Nous voyons par là que les Chinois, dont toute l'histoire n'est qu'un appauvrissement moral de plus en plus grand, avaient tiré des traditions protévangéliques les conséquences les plus surprenantes dès les siècles reculés où se formaient leur écriture, leur langue et leur religion ; et nous sommes en droit de conclure de ce peuple, si peu religieux de nature, aux Indiens, aux Perses, aux Grecs, à toutes les grandes nations historiques de l'Antiquité.

[1] Sionnet, p. 52.

CHAPITRE IV.

Théophanies.

a Genèse nous apprend que, d'après la tradition uni-
ielle et authentique, Jéhova-Élohim, le Dieu de l'hu-
ıité et de la nature, avait parlé au premier homme,
ıvait révélé sa volonté par une défense et, après la
te, avait apparu de nouveau pour châtier les deux
pables. Ce n'est point ici le lieu d'examiner comment
lieu vivant et personnel peut revêtir une forme limi-
et visible, et de chercher dans les mystères de la
ıité l'explication de ce fait qui ne nous semble mira-
eux que parce qu'il ne se répète pas constamment. Il
ıs suffit de savoir qu'Adam a vu Dieu, que Dieu s'est
voir plus tard à Caïn, à Noë, et que lors de la Dis-
sion, la théophanie devait donc être un des éléments
ıstitutifs de la religion de toutes les familles issues de
.

lles ne retrouvèrent pas dans leurs patries définitives
lieu de leurs ancêtres : il s'était comme retiré d'elles
ıuse de leur idolâtrie, et les unes, comme les Cent
ıilles de la Chine, perdirent peu à peu le souvenir
anciennes théophanies, qu'aucun fait nouveau ne ve-
raviver, tandis que les autres, en beaucoup plus
ıd nombre, se persuadèrent que leurs faux dieux se
ıtraient à eux comme avait fait le vrai Dieu au peuple
ıitif.

Il ne se révélait plus qu'au patriarche chaldéen Abraham et à ses descendants. Les nations voisines, à qui parvenaient des récits infidèles de ces théophanies contemporaines, et qui trouvaient dans ces preuves de la toute-présence, de la miséricorde, de la justice divines un aliment qui répondait à tous leurs besoins religieux, s'emparèrent de quelques-uns de ces faits, et les firent entrer en les altérant dans leurs mythologies. Ainsi la fable de Jupiter et de Mercure visitant Philémon et Baucis, et faisant périr les impies habitants de la contrée, est l'histoire des Anges qui entrent sous le toit de Loth et qui détruisent Sodome[1].

D'ailleurs, les nations païennes qui se mirent à inventer des théophanies, ne les prodiguèrent point sans mesure. En Grèce même, où régnait en plein l'anthropomorphisme, Homère, tout en donnant aux dieux de l'Olympe une part très-active dans les affaires de ce monde, ne les fait apparaître sous leur vraie forme qu'aux regards d'un fort petit nombre de ses héros et que pour un temps fort court. De même, le Rig-Véda ne cite qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient été honorés de la visite d'Indra. En Égypte, Amoun seul s'était montré à un mortel, à Hercule. On ne cite aucune apparition de Bélus.

Cependant, si nous poursuivons dans les saintes Écritures même l'histoire des théophanies, qui a son point de départ au Paradis, nous verrons que, d'après l'intuition des prophètes hébreux, Dieu est présent, quoique invisible, dans les grandes crises et de la nature et de l'histoire. Il était descendu des cieux dans la tempête qui

[1] Le bruit de cet événement sera parvenu du Jourdain en Phrygie et en Lydie (où a vécu Jardan, père d'Omphale), par celui des fils de Lud, qui, dans les traditions arabes, se nomme Djordjan (ou Jourdain).

détruisit la tour de Babel, et Jésus-Christ était là quand Jérusalem fut prise par les Romains. Cette sublime pensée de l'intervention directe de Dieu, dans les événements de ce bas-monde, est à la base de toutes les épopées primitives, et les incarnations de Vichnou en un poisson, en un sanglier, en une tortue, en un lion, signifient simplement que lorsque la nature et l'humanité sont menacées d'une ruine imminente, Dieu les sauve en usant des moyens ou en revêtant les formes (symboliques) le mieux appropriés aux besoins de chaque époque.

Mais l'intervention de Dieu, pour n'être éclatante qu'aux temps de crise, n'en subsiste pas moins dans le cours ordinaire des choses. L'histoire de l'humanité est donc, dans un certain sens, celle de Dieu lui-même. C'est lui qui est le véritable auteur de toutes les inventions ; c'est par lui que les peuples grandissent et prospèrent ; c'est lui qui les fait périr en punition de leurs crimes, et il agit ainsi non de loin et du ciel, mais de près, de la terre et du milieu même de l'humanité. La *théophanie* devient ici *permanente*, et à ce point de vue nous dirons que la première théophanie a eu la durée du monde Primitif, qui avait, au temps de la Dispersion, terminé sa carrière et achevé son œuvre. Il était donc aisé aux nations païennes d'embrasser d'un regard ces siècles qui étaient pour elles l'Antiquité, de les résumer en un tableau, en un mythe, et ce mythe était l'histoire humaine de ces premiers âges ou leur histoire divine, selon que l'attention se concentrait sur l'homme que Dieu gouverne, ou sur Dieu qui gouverne l'homme.

Dieu est, dans ces mythes, soit un dieu suprême qui récompense ou punit, soit un dieu-Verbe, un dieu-Sagesse qui enseigne la religion et les sciences.

Chez les Chaldéens, l'histoire d'Oannès, qui vit parmi les hommes, est celle de la civilisation d'Adam à Noë.

Thoth, dans Manéthon, est le père de Seth qui est le grand fondateur des sciences. Les Égyptiens, les Grecs, les Latins rapportaient leurs grandes découvertes à Thoth, à Hermès, à Mercure, qui étaient censés avoir vécu sur la terre.

Mais c'est en Amérique qu'il faut aller pour trouver des *dieux civilisateurs* qui aient établi véritablement leur demeure parmi les hommes. Ils ne sont pas nés d'une femme, car ils seraient alors des hommes-dieux, des héros protévangéliques; mais ils ont habité pendant fort longtemps sur notre terre, et on les prendrait aisément au premier abord pour de simples mortels [1]. Les Iroquois ont été instruits dans tous les arts par un de leurs dieux, Tarenyawagon, qui s'était construit une cabane, avait pris une femme [2], et qui fut enlevé au ciel dans un canot magique. Manabosho, qui avait rendu aux Algonquins les mêmes services, après avoir vécu de longues années ici-bas, est monté vers son père, le Grand Esprit. Chez les Brésiliens, c'est Maire Monan, *humanation* [3] du

[1] Il ne faut pas perdre de vue que les mythes de l'Amérique n'ont été recueillis et mis par écrit que récemment ou tout au plus il y a trois siècles, et qu'ils ont ainsi été exposés à tous les caprices de la tradition orale pendant plusieurs milliers d'années, tandis que ceux de la Grèce nous sont parvenus sous la forme qu'ils avaient au temps d'Homère et d'Hésiode. Si donc tel dieu civilisateur du Nouveau-Monde passe aujourd'hui pour fils d'une mortelle, cela ne prouve point que sa mère ne fût primitivement une déesse cosmogonique.

[2] Voyez note E.

[3] Ce mot compléterait notre terminologie des dieux visibles et des messies. Nous aurions la *théophanie passagère;* la *théophanie permanente*, ou le dieu qui vit longtemps sur la terre sans y naître et sans y mourir; l'*humanation*, ou le dieu qui subit la mort sans avoir passé par la naissance; l'*incarnation*, ou le dieu qui naît et meurt comme un homme, le dieu-homme; l'*homme-Dieu,* ou le *mortel qui est fils* de Dieu; l'*homme divin*, ou le mortel qui naît

dieu suprême, qui a enseigné toutes choses aux mortels. Au Mexique, c'est Quetzalcoatl, si tant est que ce personnage mystérieux soit bien un dieu descendu sur la terre, et non point quelque héros déifié[1].

Nous placerons ici Urasana, qui est le Fils ou la deuxième personne de la trinité des Manacicas. Sa mère, Quipoci, est la femme du Père, et par conséquent une déesse cosmogonique. D'une beauté parfaite (comme Vénus), elle conçut (comme Junon), sans avoir habité avec un homme, un très-bel enfant, Urasana, qui, parvenu à l'âge viril, opéra nombre de miracles et même ressuscita des morts. Ayant un jour *rassemblé un grand peuple*, il fut *élevé dans les airs* et transformé dans le soleil. La Vierge-mère et Urasana intercèdent, avec l'Esprit, pour les coupables, auprès du Père, qui est le dieu de la justice. Ce dieu-fils n'est pas, à l'instar des dieux précédents, l'auteur de toute la civilisation ; mais il a vécu, lui aussi, sur la terre, et son ascension rappelle celle de Tarenyawagon et de Manabosho.

Ces dieux civilisateurs, qui vivent en hommes au milieu des hommes, font la transition aux dieux qui meurent comme de simples mortels. La théophanie par laquelle Dieu s'offre à l'homme sous la forme humaine, aboutit donc, par degrés insensibles, à une complète identification de l'humanité et de la Divinité. Grâce aux instincts panthéistes de notre nature déchue, le Juge qui a châtié le criminel, est devenu le criminel lui-même, ou plutôt le

par un miracle ; puis le *dieu protévangélique*, le *héros protévangélique*, le *dieu médecin*, le *dieu médiateur*, le *dieu intercesseur ;* sans parler de l'*incorporation*, ou du Dieu qui revêt pour un peu de temps la forme d'un animal, et de la *transhumanation*, ou du dieu qui à la mort passe du corps d'un homme dans celui d'un autre homme.

[1] Voyez *note F*.

crime et le juge ont disparu, et il n'est plus resté
calamité immense qui a détruit le monde né de l
le dieu qui s'était fait monde. Cette calamité es
luge, sauf dans un ou deux mythes, où la mort
correspond au temps de la Sécheresse antédilu

Ces dieux qui meurent au temps du Déluge, s
ris, Adonis et Atys, dont les destinées sont trop
pour que nous les racontions ici, et plusieurs di
ricains qui leur ressemblent d'une manière frap

Chez les Yuracarès, Ulé est tué par un jagua
Adonis par un sanglier ; ses os dispersés sur le
recueillis par son épouse comme ceux d'Osiris
il ressuscite ainsi que le dieu du Nil, mais il lui
à lui aussi, une partie de son corps, un morce
joue.

Le frère de Manabosho, Chibiabos, est noy
Manitous, qui correspondent aux Titans et au
dans les mythes d'Osiris et d'Horus. Manabosho
partout les os de Chibiabos, et celui-ci ressusc
pour aller aux enfers régner sur les morts
Osiris.

En Égypte, les Éthiopiens ou Antédiluvien
tué leur roi, frère de Nitocris, c'est-à-dire m
culte du dieu suprême qui est le frère et l'
Neith ou la Nature. De même en Californie, le

e ; les mécontents le couronnèrent d'épines
·ent à un état perpétuel de mort. Il est tou-
t sans corruption ; mais ses plaies distillent
ın sang vermeil. Il ne parle pas, mais une
Hibou-Satan du Mexique?) lui parle. Ce sang
e couronne d'épines, sont peut-être des em-
aux Jésuites, qui ont fondé plusieurs mis-
cette contrée? Mais le mythe d'Oyot atteste
un dieu mis à mort par les hommes est in-

nnement d'Oyot se retrouve, d'après Du
: les Caraïbes ou Kalinagos des Petites-An-
r premier père, Kalinago, ennuyé de vivre
ion (sur la Terre-Ferme), s'embarqua et vint
Dominique (où ils sont en assez grand nom-
es enfants lui donnèrent du *poison* à boire,
rut. Cependant, ajoute-t-on, il changea seu-
igure, et devint un poisson épouvantable,
ent Atraioman, et qui vit encore aujourd'hui
re. » Ce monstre est sans doute un symbole
Les Celtes prétendent que les eaux du Déluge
oisonnées.
suivant, que M. Quandt a recueilli chez d'au-
s, est plus remarquable encore. « Kururuman,
des hommes, descendit un jour sur la terre
omment les hommes se conduisaient. Mais ils
ment méchants qu'ils voulurent le mettre à
ıe les Béchuanas Litaolané). Il les punit en
ı permanence de la vie qu'il leur avait accor-
donna aux animaux qui changent de peau
erpents. » Quel singulier témoignage en faveur
e vie des Antédiluviens !
'est pas tout. Ces mêmes Caraïbes racontent
ieu Louko était venu d'une terre d'une par-

faite beauté qui existe dans le ciel de tout temps; qu'il forma la terre inférieure, créa les poissons, fit sortir le genre humain de sa cuisse et de son nombril (comme Brahma les castes de ses divers membres), mourut, ressuscita trois jours après, et retourna dans sa céleste patrie. Ce ne fut qu'après son départ que les animaux terrestres furent créés[1]. » Dans plusieurs mythes américains, la création des animaux est transportée après le Déluge, et nous expliquons la mort et la résurrection de Louko par celles d'Osiris, sans pouvoir rendre compte de ces trois jours d'intervalle, qui ont probablement un sens symbolique.

Au Brésil, d'après Thevet, Maire Monan, dieu civilisateur, périt par la méchanceté des Antédiluviens dans un feu qui doit figurer la grande Sécheresse.

[1] On attribue à Louko la victoire sur le serpent, que les Salivas donnent au fils de leur grand dieu Puru.

NOTES DU LIVRE SIXIÈME.

NOTE *A*. page 58.

ı Jadis, racontent les Béchuanas, d'immenses champs de millet ıvraient la terre; le blé venait de lui-même comme la verdure i embellit la plaine; c'était le bœuf qui le paissait, et les homs vivaient de racines et de bouses. La vertu du blé, trop gtemps inconnue, se révéla enfin à une femme, grâce à sa ousie. Son époux avait une jeune concubine dont les charmes luisaient son cœur; il avait encore une fille unique, pour uelle il éprouvait une extrême tendresse. L'ingrat n'était lifférent qu'envers sa *grande femme*. Elle, dont la passion igrissait par les froideurs de son mari, conçut le projet d'emisonner sa rivale, tant l'amour est cruel lorsqu'il s'irrite! Un ır qu'elle la vit couchée sur une natte de douleur, elle vola à la ière, cueillit quelques épis de millet, les écrasa entre deux grès, fit cuire à l'eau, en forma un pain rond et moite, qu'elle préıta à manger à la malade, en lui disant: « La plante qui a produit rond est médicale, elle pourra te guérir. » L'homme, craignant ıelque trahison, dit à sa *petite femme*, lorsqu'ils furent seuls : Mangeons ce pain ensemble, ma belle; si l'on t'a jeté un sort tal et que tu en meures, je veux aussi mourir avec toi. » Ainsi le mangèrent, mais sans en éprouver de mal. La jalouse leur en porta tous les jours davantage pendant un certain temps, jus-ı'à ce que la souffrante fût rétablie et se montra plus fraîche et us enchanteresse qu'auparavant. Alors la boulangère se mit ıssi à cuire pour elle-*même. Son homme*, sans l'aimer proba-

blement plus pour cela, apprit d'elle, nouveau Triptolème, à cultiver le blé et à s'en nourrir. Bientôt chacun voulut apprendre son art, et les bouses tombèrent en complète défaveur parmi toutes les nations. » (Arbousset et Daumas, *Voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance.* Paris 1842, p. 429 sq.)

NOTE *B*. page 68.

Voici en peu de mots les faits auxquels le texte fait allusion:

Pied colossal de Bouddha, à Ceylan, au sommet du Pic d'Adam, et dans d'autres contrées bouddhistes, avec la tradition que les lieux où se voient ces empreintes, sont ceux que ce *dieu sauveur* a mis à l'abri des eaux du Déluge (C. Ritter, *Propylées*). Empreinte d'un pied de deux coudées, sur un rocher vers les bords du Tyras chez les Scythes; Hérodote la rapporte à Hercule (*héros sauveur*). Autre empreinte du même dieu en Italie, vers la ville japygienne de Pandosie. En Égypte, à Chemmis, Persée (autre *héros sauveur*) laisse parfois une de ses sandales, qui a deux coudées de long, et c'est un signe de fertilité et d'abondance. — Dans l'Amérique du Sud, sur ses côtes orientales qui sont opposées à l'Afrique, nombre d'endroits conservaient encore au dix-septième siècle des traces de pied qui étaient pour les Brésiliens l'indice du passage de leur législateur Sumé. Les Européens le prirent pour l'apôtre saint Thomas. Mais Sumé ou Sommay est incontestablement le Tamoï des Guarayos, qui est le Dieu créateur, ou peut-être plus spécialement le Dieu de l'humanité. (Voyez Ferd. Denis, *Une fête brésilienne à Rouen*) — Dans la Virginie, vers la cascade de la rivière James, est un rocher où paraissent distinctes plusieurs marques qui ressemblent aux traces d'un géant, et qui sont éloignées d'environ huit pieds l'une de l'autre. Les Indiens croient qu'un de leurs dieux, ayant marché sur ce roc, y laissa les empreintes de ses pieds. (Picard, t. I, 1, p. 113.) Au Mexique, à Zachila, empreinte d'un pied gigantesque creusé sur un rocher, d'après Dupaix. — En Chine, la mère d'Héou-tsi l'a conçu en marchant sur les traces du pied du Souverain Seigneur.

NOTE *C*. page 75.

Le mythe de Litaolané n'est-il point l'histoire altérée de Jonas? ı l'histoire de Jonas n'est-elle point un mythe tout pareil à lui de Litaolané? Telle est la question que se font sans doute lusieurs de nos lecteurs, et à laquelle nous répondrons ici en isant rentrer plusieurs autres faits dans la discussion.

Certains esprits, trop prompts à saisir les ressemblances, réuiraient dans le même groupe: Jonas; Litaolané; Hercule passant rois jours dans le ventre du monstre qui devait dévorer Hésione n Troade; Crichna englouti par un monstre; Väinämöinen faiant un long séjour dans le ventre de l'immense géant Wipunen; es dragons qui, dans les éclipses, vont avaler le soleil ou la lune; uis, comme l'enfer est un dragon dont la gueule est toujours éante, la descente aux enfers d'Hercule, de Thésée, d'Orphée, le Jésus-Christ.

Mais d'abord c'est aller contre toutes les règles de l'interprétation des mythes, que d'identifier un serpent avec un monstre, t un serpent ou dragon céleste avec des monstres terrestres. Dans les mythes des éclipses, le dragon est le symbole du dieu lu Temps, de l'Éternel, et n'a absolument rien de commun avec es monstres des fables dont la scène se passe ici-bas.

Ces monstres symbolisent le Déluge qui a englouti l'humanité, t avec elle (disait-on), le dieu, le messie qui la protégeait. Celui-i a su la sauver d'une ruine imminente en mettant fin au cataclysme, en tuant le monstre. C'est là le sens des mythes d'Hercule en Troade, de Litaolané, de Crichna.

Quant au poisson de Jonas, c'est un cétacé de chair et d'os. En effet, le récit biblique est bien celui d'une délivrance miraculeuse, mais le miracle, tout invraisemblable qu'il soit, n'est nullement impossible. (Voyez notre dissertation sur *Jonas* dans l'*Explication des douze derniers Livres prophétiques de l'Ancien Testament,* Neuchâtel 1841.) Puis, l'auteur du *Livre de Jonas* entend raconter un événement *historique*, et non une parabole. De

plus, les prophètes qui, avant Esdras, avaient admis ce livre dans le recueil des écrits inspirés, étaient mieux placés que personne pour juger de son authenticité. Enfin, le Sauveur n'aurait pas cherché dans une légende un type de sa mort et de sa résurrection. Ce n'est pas d'ailleurs le seul cas où des événements de l'histoire des Hébreux ont un faux air de ressemblance avec les fables des païens, soit que les païens pressentissent confusément ce qui devait un jour se faire pour le salut de l'humanité, soit que l'Éternel se plût à réaliser par des dispensations providentielles ou par de vrais miracles leurs capricieuses imaginations, soit que les héros hébreux s'inspirassent des exploits fabuleux des divinités de leurs voisins.

L'histoire de Jonas a-t-elle peut-être concouru à former le mythe phénicien et troyen d'Hercule? Nous ne le pensons point. Le chiffre des trois jours que le demi-dieu passe dans le corps du monstre a un sens symbolique plutôt qu'il n'est un emprunt fait à l'histoire du prophète hébreu.

Si Jonas est un personnage réel, comment nier la véracité des Saintes Écritures, du Nouveau Testament, nous racontant et nous expliquant la mort de Jésus-Christ et son retour à la vie? Sa descente aux enfers est l'accomplissement des ardents désirs de résurrection qui avaient produit les mythes païens d'Orphée, de Thésée et d'Hercule.

Ainsi l'analyse décompose le groupe que nous avions soumis à son opération, en quatre éléments tout à fait distincts : des mythes astronomiques, des mythes diluviens, des mythes de foi et d'espérance, et, en Judée, deux faits miraculeux.

NOTE *D*. page 89.

Dans le *Livre des vers* (III, 2. 1), Héou-tsi, l'aïeul de la dynastie Tchéou, a pour mère Kiang-Yuen, qui était stérile; elle épanchait devant Dieu ses prières, elle multipliait ses sacrifices, et un jour qu'elle avait arrêté ses pas sur la trace qu'avait laissée, imprimée sur le sol, le pied du souverain Seigneur, elle

sentit un frémissement dans tout son être, et conçut un fils. Notons que Kiang-Yuen signifie, d'après les hiéroglyphes avec lesquels s'écrit son nom, *vierge*, *agneau* et *source*, et une vierge pure qui est assise, les mains jointes, modeste, silencieuse et pensive.

Ainsi encore, le même *Livre des vers* (IV, 3. 2) nous dit que le frère d'Héou-tsi, Sié, qui est comme lui un personnage postdiluvien, et de qui les Chang tirent leur origine, naquit d'une femme qui célébrait un sacrifice solennel pour obtenir un enfant, lorsque tomba sur elle soit un oiseau noir qui volait, soit un œuf d'hirondelle, qu'elle mangea.

D'après la tradition profane, la mère de Fo-hi se nommait Hoa-su, *celle qui attend la fleur* (de l'humanité); comme elle se promenait sur les bords d'un fleuve du même nom qu'elle (celui du Paradis), elle marcha sur la trace du Grand Homme (ou de Dieu); elle s'émut, un arc-en-ciel l'environna, et elle conçut (Chou-King, *Introd.* ch. XI). Chin-nong, ou Seth naquit de Niu-tong, *la jeune fille qui s'élève*, qui se promenait à Hoa-yang, c'est-à-dire *au midi de la colline des fleurs* (ou du Paradis); elle conçut par le moyen d'un esprit, et mit au monde son fils dans une haute et vaste grotte (la voûte céleste) (*Ibid.* XIV). Hoang-ti ou Adam eut pour mère Fou-pao, qui, effrayée à l'aspect d'une nuée fort brillante, devint grosse, et qui accoucha sur la colline Hien-yuen, ou de la *croix* qui est formée d'un bois traversier HIEN, et d'un bois vertical YUEN. Celui qui avait joint ces deux bois, l'avait fait afin d'honorer le Très-Haut (*Ibid.* IX et XI). La mère de Yao conçut par la vertu d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe; celle de Yu, par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein, et qu'elle avala. Presque tous les fondateurs de dynasties ont pareillement fait naître d'une vierge le chef de leur famille (*Ibid.* XI; Cibot, dans les *Mémoires*, t. IX, p. 386).

L'oiseau de Sié se retrouve dans le mythe hongrois d'Alm; la perle d'Yu rappelle l'émeraude du fils du Soleil chez les Muyscas; cette perle et cet oiseau, la paume ornée de plumes qui féconde la mère de Mexitli; la fleur de Fo-hi ou celle de Chin-nong, la grenade de la phrygienne *Nana*.

NOTE *E*. p. 108.

« Tarenyawagon avait enseigné déjà aux Six Nations la culture du maïs et des fèves, les arts nécessaires à la vie, l'obéissance aux lois du Grand Esprit, et les moyens de dominer sur les monstres qui peuplaient la contrée, quand, pour ajouter l'exemple aux leçons, il se choisit un lieu pour y construire sa cabane, se mit à cultiver lui-même son champ, et prit une femme. Il se fit ainsi Onondaga. Cette résolution diminua peu les honneurs dont il avait joui jusqu'alors auprès des hommes. Ses conseils furent toujours suivis avec docilité. » Vient ensuite un récit fort détaillé d'une *assemblée solennelle* où il fonda l'association des Six Nations que menaçaient sans cesse leurs redoutables ennemis des Grands Lacs, et fut *enlevé au ciel* dans son canot magique. « Peu de temps auparavant, sa fille avait péri écrasée par un oiseau immense qui s'était abattu des cieux sur la terre, et qui avait heurté le sol avec une telle violence qu'il était resté mort sur la place. C'est de ses plumes, dit-on, que se parent les guerriers. Le corps de la jeune fille avait complétement disparu. » (Schoolcraft, t. III, p. 314.)

NOTE *F*. p. 109.

Quetzalcoatl, grand-prêtre, blanc et barbu, dans la ville de Toula où il était arrivé de l'orient, était primitivement, à notre avis, un dieu suprême, un Zeus, un Indra. Son nom signifie le *serpent revêtu de plumes vertes*. Il était adoré comme le dieu de l'air, dans la chapelle située sur le téocalli de Cholula. Ce culte suppose une divinité de premier rang ; Zeus passait aussi pour un dieu de l'air ; le serpent est le symbole de l'Être éternel et du démiurge ; les plumes rappellent l'Esprit-oiseau planant sur le chaos ; le vert, les eaux primordiales. Partout la barbe, et, chez quelques peuples, le blanc, sont les symboles de l'Ancien des jours.

etzalcoatl possédait de telles richesses que ses palais étaient
r et de pierres précieuses : allusion à l'âge d'or et au paradis.
a enseigné aux Toltèques l'astronomie, inventée par Seth, et
t de forger les métaux, qui date de Tubalcaïn. Ses lois,
ne sagesse admirable, étaient proclamées du sommet d'une
ntagne par un héraut dont la voix pénétrait à une distance
plusieurs cents lieues. Les dieux qui le chérissaient, rendirent
is son règne la terre (antédiluvienne) si fertile, qu'un épi faisait
charge d'un homme. Mais comme ils virent qu'une prospérité
ntinuelle était mauvaise pour les hommes, ils lui conseillèrent
migrer, et c'est alors qu'il se rendit à Cholula. Nous retrou-
ns une trace des terreurs diluviennes dans ces grands jeûnes
'il établit, de quatre-vingts jours, où l'on se meurtrissait le
rps avec les piquants des feuilles d'agave et avec les épines
s cactus, en introduisant des roseaux dans les plaies pour faire
uler le sang plus abondamment; mais toutefois on ne faisait
s d'autres offrandes à la Divinité que les prémices des mois-
ns. Puis, pour ne pas faire passer par la mort l'ex-dieu, on au-
it imaginé que le Grand Esprit Tezcatlipoca lui offrit une bois-
n qui le rendit immortel (l'amrita des temps postdiluviens),
ais qui en même temps lui inspira le goût des voyages, et
rtout un désir irrésistible de visiter le berceau lointain des
oltèques. Il disparut, mais en promettant de revenir un jour
ouverner et rendre heureux son peuple. A Tlascala, on l'ado-
ait sous le nom de Camaxtli; dans l'Yucatan, sous celui de
uculca.

LIVRE SEPTIÈME

TEMPS ANTÉDILUVIENS.

CHAPITRE PREMIER

Caïn et Abel.

I. Les premiers sacrifices.

)ans la Genèse, le sacrifice est le premier acte men-
ıné après l'expulsion d'Adam et d'Ève hors du Para-
: sacrifice des fruits de la terre par Caïn, de brebis
' Abel. De même, le Rig-Véda fait remonter cette
titution à Manou=Adam, la Chine à Fohi=Abel,
ɀypte à Thoth=Seth, les Grecs à Phoronée, qui est
ısi Seth, les Latins à l'antique Janus, les Kymris à leur
u Hu.

ʟbel offrait des brebis ou *agneaux* que devait consu-
r *le feu*. Dans la religion des Védas, le sacrifice fait
quelque manière à lui seul tout le culte, et le dieu du
rifice est Agni ou *le Feu*. Or Agni est représenté monté
' un (*agneau* ou) bélier ; en latin *l'agneau* se dit AGNUS
le feu IGNIS ; en grec HAGNOS signifie *pur*, *chaste*, *saint*.
ilà donc, du Gange au Tibre, trois nations indo-celti-
es qui *désignent par le même* mot le feu, l'agneau et

la sainteté. Ajoutons qu'en groënlandais l'*esprit du feu* se dit IGNERSOIT, IGNER signifiant FEU. Mais cette même association d'idées se retrouve et chez les peuples sémitiques, et chez la race mongole. Le verbe hébreu : *être pur, saint* (QADESCH), nous paraît signifier étymologiquement *se prosterner* (QAD, QADAD) devant le *feu* (ESCH). Chez les Chinois, le langage hiéroglyphique nous permet de pénétrer très-avant dans leurs intimes pensées.

Ainsi nous voyons que l'*amour*, la *miséricorde*, la charité, le dévouement était pour eux la vertu suprême ou du moins le plus pur de tous les sentiments ; car ils écrivent ce mot d'amour par un *homme* et une *croix* au-dessus d'un *cœur*, et nous savons que la croix désigne la *perfection*. L'*homme parfait* est celui qui *aime*.

Mais n'exigeons pas de lui une sainteté rigoureuse. Selon les Chinois, comme selon nos saintes Écritures, l'homme n'est jamais par lui-même juste ; il ne peut le devenir aux yeux de Dieu que s'il confesse ses fautes et cherche à les expier par les sacrifices. Or l'agneau est la victime par excellence, la plus ancienne, la plus innocente. Aussi, la *croix* qu'une *main* tient sur le *vase du sacrifice*, et un *agneau*, marquent une *grande*, une parfaite *justice*.

Ainsi donc, si *justice* et *homme* signifient *loi*, *règle*, *modèle*, l'homme *juste* qu'on propose pour *exemple* au peuple, est celui que le sacrifice a justifié. Et, en effet, dans ce hiéroglyphe complexe, l'idée de *justice* est figurée par les deux signes d'*agneau* et de *moi*. Je suis *juste* si *je* me suis identifié avec la *victime* pure que j'ai chargée de mes péchés.

Cependant l'agneau qu'on immolait à l'autel est devenu le type de l homme parfait, aimant, miséricordieux, qui se dévoue pour ses frères, qui souffre, qui meurt pour eux. *Ce dévouement* est si bien connu des Chinois que le si-

ıe de *pécheur* et celui de *de soi-même* (*ex se*), marquent *!ui qui* (de son plein gré) porte *les péchés* (d'autrui), *:i s'est dévoué aux supplices*, et la preuve que ce peu-ɜ comparait le sacrifice volontaire de l'homme de bien celui des victimes, nous est fournie par les deux signes *ıgneau* et de *prison*, qui, réunis, marquent *celui qui :st chargé de péchés* (en allant volontairement en prison ı lieu du coupable).

Ainsi s'explique comment *agneau* et *prodige*, c'est *neau avant sa mort*. Le prodige est ici celui du dé-uement qui ne recule pas devant une mort certaine.

Par la même association d'idées, *agneau* et *grand* ont sens d'*excellent*, *admirable*, et d'*imprimer le res-ct*.

Agneau et *chemin*, c'est *affermi dans le bien*. La voie ı sacrifice est en effet celle de l'inébranlable vertu.

Le sacrifice suppose le pardon : on souffre, on meurt ɔur ceux même qui vous ont offensé : *agneau* et *homme*, est *qui pardonne dans son cœur*.

L'*agneau* sur un *sein maternel* où est le signe de *sa-oir*, c'est *réparer magnifiquement*. Quel est ce cœur de ıère qui a vu la grandeur du mal, accepté l'expiation et estauré avec éclat ce qui avait été ruiné ? N'est-ce pas elui de la Divinité, du Souverain Seigneur, de Chang-ti ?

L'hiéroglyphe d'*agneau* et d'*aliment*, signifiant *qui ıourrit la multitude*, peut ne pas avoir de sens mystique. lais qu'entendaient les Chinois antiques quand ils expri-ıaient *une eau pure qui coule sans cesse*, par un *agneau* u-dessous d'une *vierge*, et l'idée de *caché* par un *agneau* ntre *grand* et *faible* ? Cet *agneau* issu d'une *Vierge* n'est-il pas un fils du Ciel, un sage, le Saint par excellence, dont la doctrine s'*épanche* sans relâche sur la terre qu'elle éconde? Qu'y a-t-il de plus *grand* que Dieu, de plus *fai-ble* que l'homme *et de plus caché* au monde profane que

le Saint qui, telle qu'une innocente victime, *s'i*
entre le Dieu de justice et l'homme coupable ?

Enfin, le Choue-ven contient les paroles suivar
lues et relues avec étonnement le Père Cibot : « I
est aussi le nom d'un peuple du Grand Occid
est rempli de charité ; or comme la charité est l
d'une longue vie, ce peuple a un roi qui n
point[1]. »

L'agneau des Chinois rappelle le lapin du Me
plutôt un animal inconnu, qu'on représente o
collier et d'une espèce de harnais, mais percé d
et qui passe pour le symbole de l'humanité sou

Cet animal blessé est-il le même lapin dont
ouvre au Mexique et la série des âges du mon
cycles de 52 ans ? S'il en était ainsi, le lapin dé
ici non l'un des quatre éléments, la terre, mais
veur promis dès le Paradis à l'humanité, et dont
sée rassurait les Mexicains, qui croyaient à la fin
que cycle que le monde allait être détruit[3].

Les Basques disent que leurs ancêtres furent
et lettrés ; qu'ils eurent une multitude de devins
phètes, et que l'Agneau brilla sur eux (sur les S
pendant l'âge primitif ; mais leurs enfants march
la nuit obscure et sont pécheurs. L'agneau ACHO
pour eux l'être *blanc* (CHOURI)[4], le blanc signi
sans doute pureté et splendeur, sainteté et feu (
et IGNIS).

[1] Cibot, *Mémoires*, etc., t. XII, p. 317.
[2] Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 251.
[3] Humboldt, t. I, p. 363 ; t. II, p. 131. 198.
[4] Chaho, *Voyage en Navarre*, p. 88. 384.

II. Le premier fratricide.

Le meurtre d'Abel par Caïn, commis à la porte du Padis, et inspiré par cette haine implacable que le méiant porte à l'homme pieux, est un fait à la fois si exaordinaire et si humiliant, qu'on ne pouvait ni l'oublier itièrement, ni en conserver fidèlement la mémoire.

Les seules légendes qui le reproduisent avec assez exactitude pour que le sens en soit incontestable, sont elles des Arcadiens, des Malais de l'archipel des Amis, es Mexicains, des Iroquois et des Brésiliens.

Les Tégéates, d'après Pausanias, *pleuraient Scephrus* ıbel), l'habitant des collines, mis à mort par son frère imon, l'agriculteur, qui le soupçonnait d'avoir mal parlé e lui au dieu Apollon.

Au Mexique, la Femme au serpent (Ève) passait pour voir eu deux enfants jumeaux, qu'un dessin hiéroglyhique représente luttant et se battant devant elle [1].

D'après les Iroquois, Ata-Entsik, ou l'*Aïeule des vivants*, qui avait été précipitée, par le Maître du ciel, de son empire sur la terre, mit au monde deux enfants, Juskeka et Tahuitzaron. Le premier tua l'autre, et sa mère se déchargea sur lui du soin de gouverner le monde.

A Tonga, les deux fils de Tangaloa, envoyés du Bolotou par leur père pour peupler cette île, étaient l'industrieux Vaka-Aka-Ouli, et le fainéant Toubo. Celui-ci par envie assomma son frère.

Au Brésil, Tamendonare est un agriculteur paisible, et Aricoute un guerrier insolent. Celui-ci querelle son frère,

[1] Humboldt, t. I, p. 236; t. II, p. 144.

le menace, mais ne le tue pas, et l'un et l'autre sont surpris par le Déluge, auquel ils échappent avec peine.

Chez les Polonais, Crac périt bien de la main de soi frère Lech, mais il est tué à la chasse comme Osiris, e il est un héros protévangélique et non un Abel. Toute fois Lech, dont le crime a été découvert par un chasseu est banni, ainsi que Caïn, et meurt misérablement dar une ville étrangère. Ces événements sont bien anté diluviens ; car la fille de Lech, qui l'avait remplacé su le trône, se précipita plus tard dans la Vistule, c'est-à dire périt dans les flots du cataclysme [1].

Les Finlandais placent dans les temps les plus recul le meurtre de Kalervo par son frère Untamo, et l'histoi d'un des fils ou parents de la victime, Kullervo, qui noie dans la mer (diluvienne) [2].

En Italie, Romulus est fratricide et fondateur d'u cité comme Caïn. Mais pour sauver l'honneur de cel qu'on avait mis au rang des dieux, on changea le meu tre en un acte de justice, et la victime innocente en u criminel puni de mort : Rémus avait sauté avec mépr par-dessus le fossé de la ville naissante. *Franchir u fossé*, c'est transgresser la loi. C'est ainsi que, d'apr les mythes étoliens, « Œnée fait périr son fils Toxeus q avait sauté par-dessus le fossé [3]. »

Dans le culte des Cabires, on parlait comme d'un my tère sacré du meurtre d'un frère. Mais ici les frères so au nombre de trois, et deux sont des Caïn. Peut-être

[1] Mone, t. I, p. 162.

[2] Kalévala, chants XXXI-XXXVI, et W. Schoth, *sur Kallervo*, 185

[3] Apollod. Bibl. I, 8. 1. — En Lithuanie, le paysan aurait jad offensé gravement le dieu domestique, Smik-Smik, si pendant cours de l'année il avait marché par-dessus le sillon qu'il traçait printemps autour de son champ, et qui était consacré à cette div nité. (Mone, t. I, p. 97. Hanusch, p. 330.)

on confondu les deux fils d'Adam avec les trois fils de oë, qui est un second Adam, et les temps postdiluviens vec ceux de l'âge d'or[1].

Multipliez le nombre des Caïn, et vous aurez, dans les nythes des Atlantes, Hypérion égorgé par ses frères, andis que son fils Hélius est noyé dans l'Éridan (diluvien).

Cette fable semble différer peu de celle des Titans immolant Zagreus. Mais Zagreus n'est pas leur frère, et nous avons donc franchi le domaine mythologique d'Abel et de Caïn[2].

Nous y rentrons à peine par la guerre que fait Typhon à son frère Osiris. Le souvenir du fratricide se combinerait ici avec des vues générales sur les rapports réciproques du bien et du mal, et le fait humain se serait agrandi et élevé jusqu'à devenir un fait divin.

[1] De même dans la famille d'Eaque, Pélée et Télamon font périr Phocus, leur frère (de père). Comme les temps soi-disant héroïques sont en majeure partie, à mon avis, des temps antédiluviens, j'incline à reconnaître dans les fratricides qui y abondent, des réminiscences de celui de Caïn. Mais ces fables peuvent cependant renfermer des débris de l'antique histoire des peuplades pélasges et hellènes, et l'on sait assez que, dans l'enfance des sociétés ainsi que dans tous les pays où l'ordre de la succession au trône n'est pas réglé par la loi, rien n'est plus commun que de voir un frère périr par la main d'un frère. Les annales de l'Asie, celles des Francs mérovingiens, le prouveraient suffisamment au besoin. (En Danemark, on voit un *Abel* ordonner le meurtre de son frère Eric IV.) Il faut donc s'attendre à trouver nombre de crimes pareils dans l'histoire primitive et véridique de la Grèce.

[2] Nous n'osons pas faire usage du mythe hindou de Dakcha décapité par Chiwa pendant un sacrifice. Faber, qui y revient en plus d'un endroit, ignorait la version antique de ce mythe, que donne le Ramayana, et qui détruit les analogies qui l'avaient vivement frappé. T. II, p. 34 sq. Cp. Rhode, *Religion des Hindous*, t. II, p. 60 (allem.).

III. Les pleurs.

L'histoire d'Abel est le germe qui a produit le mythe scandinave de Baldur. Ce jeune dieu, le meilleur, le plus sage, le plus beau, le plus brillant de tous les Ases, périt de la main de son frère Hödur, *le Querelleur*, *le Haineux*, aveugle instrument de Loki=Satan, et il est pleuré des dieux, des hommes, des animaux, des plantes et même des pierres. Loki seul lui refuse une larme, et empêche ainsi son retour des enfers au ciel et de la mort à la vie.

Pleurer Baldur a certainement le même sens que pleurer Scephrus. Scephrus=Abel est le Linus des Arcadiens. Hérodote avait retrouvé le chant funèbre de Linus en Chypre et en Phénicie. Dans la langue des Phéniciens et des autres peuples sémitiques, *linus*, *ælinus*, signifie *malheur à nous*, AI LINOU. L'objet de ces lamentations nous est indiqué par les livres des Hébreux, qui avaient une *complainte sur le Fils unique*[1], et ce Fils unique était Abel, puisque, d'après Hérodote, le Linus des Égyptiens, Manéros, était le *fils* unique de leur *premier roi* (ou d'Adam). Ce Manéros avait été enlevé par une mort prématurée, et l'on disait de lui qu'il avait inventé la musique, parce que les airs lugubres que les Égyptiens chantaient en son honneur, avaient été leur première et pendant un certain temps leur unique chanson.

Ce Fils unique, cet Abel, enlevé à ses parents dans la fleur de son âge, était comme un type de l'humanité qu'ont fait périr dans tout l'éclat de sa beauté les flots du Déluge. On ne s'étonnera donc pas de voir la vie

[1] *Jérém.* VI, 26; Amos, VIII, 10; Zach. XII, 10. 11.

ıbel lui-même, d'Abel idéalisé, se prolonger jusqu'au ınd cataclysme, et Manéros se confondre avec d'autres nes gens, Dictys, Palæstinus, Pélusius, qui se sont yés dans un fleuve, ou qui sont morts de la terreur e leur avait causée l'effroyable ruine du premier nde. Ce Manéros diluvien se retrouve en Bithynie ıs les noms d'Hylas et de Bormus, qui ont péri l'un 'autre en tombant dans les flots, et dont on célébrait nort par des chants lugubres [1].

Nous placerons ici Memnon, qui ne périt ni dans un ıve, ni de la main d'un frère, mais qui était comme dur d'une beauté extraordinaire, qui fut tué comme à la fleur de l'âge, et dont les Éthiopiens pleuraient bas le trépas, tandis que les dieux eux-mêmes, cha- e année au jour anniversaire de sa mort, menaient ıil et jeûnaient par ordre de Jupiter son père. Son ps fut brûlé (sur un bûcher) comme celui de Baldur r un navire). Memnon est le Baldur des Éthiopiens ou schites de la Suziane et de la Haute-Égypte. D'ailleurs, était jeune à cent soixante ans, ce qui n'a pu se dire e d'un antédiluvien. En lui donnant l'Aurore pour re, les Grecs auront voulu dire qu'il était né à l'au- re de l'humanité, ou qu'il était adoré par les peuples l'Orient [2].

[1] Ces jeunes hommes ou jeunes dieux dont on déplore le trépas, doivent pas être confondus avec Adonis, Attis et Osiris, dont la rt était aussi célébrée par de grandes lamentations. Ceux-ci res- scitent, et dans leurs fêtes, aux cris de la douleur succèdent ceux la joie. Ce sont de grands dieux qu'on a faits hommes, tandis que autres sont de simples mortels, des Abel, auxquels on a parfois ıdu un culte comme à des héros, mais que les enfers ont retenus ns leurs sombres prisons.

[2] Voyez pour les sources : Jablonski, *de Memnone Græcorum et gyptorum.* — Si la déesse Eos des Hellènes est l'Ehou, le Jour s *Égyptiens, et que le mythe soit* originaire du Nil, le jeune

Revenons auprès du corps d'Abel. On ignorait alors jusqu'à quel point le sépulcre est sourd à nos prières, et peut-être aura-t-on gardé longtemps l'espoir que la mort rendrait enfin sa proie, et que le fils de tant de pleurs reparaîtrait soudain au milieu de sa famille inconsolable. Une espérance toute semblable vit encore dans le cœur des sauvages. Franklin trouva, près du lac de l'Esclave, un chef indien qui lui dit : « On avait annoncé que tu serais accompagné d'un grand chef de la médecine en état de rendre la vie aux morts, ce qui m'avait fait grand plaisir dans l'espérance de revoir les parents que j'ai perdus ; mais on m'a détrompé, et en abandonnant cet espoir, il m'a semblé que mes parents m'étaient enlevés une seconde fois. » Entrons dans les sentiments si touchants de ce chef, et nous comprendrons comment se sont formés, chez des peuples très-distants, les mythes qui, pour mieux peindre l'inflexible rigueur du dieu des mânes, le représentent se laissant attendrir, mais faisant des conditions qui rendent sa permission illusoire. Baldur reviendra parmi les vivants si tous les êtres le pleurent,

Memnon tout brillant de beauté se sera transformé en un dieu solaire et physique. Solin dit que les Éthiopiens adorent, avec le soleil, Memnon ou le Jour, fils de l'Aurore, sous l'emblème d'un jeune homme qui se lève, et dont ensuite on pleure la mort ou la retraite. — Les oiseaux qui s'élancent de son bûcher, et qui se font la guerre, sont-ils, comme le pense Faber, des prêtres déguisés exécutant, lors de la fête de Memnon, des cérémonies mystiques ? — Le culte de Memnon a été certainement transporté par des colonies éthiopiennes, du Nil ou de Suze, par la ville syrienne (inconnue) de Paltus, et par Paphos, vers la Troade et jusqu'en Paphlagonie. Le mythe du dieu éthiopien se sera mêlé à ceux d'Ilion ; Memnon sera devenu le petit-fils de Laomédon et le neveu de Priam, et on l'aura fait mourir au siége de Troie, où périssent tous les héros. — Le Memnon = Aménophis d'Égypte est une bévue des Grecs contre laquelle protestaient les Thébains.

Loki, le grand ennemi des dieux et des hommes, s'y
'use obstinément sous la figure d'une vieille femme.
rydice apercevait déjà les premières lueurs du jour,
and Orphée se retourne dans un instant d'oubli, et
e s'évanouit. Les Iroquois ont un mythe un peu dif-
ent : Sayadio va chercher aux enfers, au travers
mille difficultés, une sœur chérie ; il la trouve dan-
ıt avec d'autres ombres devant Ata-Entsik ; elle se re-
e à le suivre ; avec le secours du dieu des morts, il la
sit à grande peine, et l'enferme dans une calebasse
e. Déjà il était de retour dans son village, et il pré-
ait le corps de sa sœur à recevoir l'âme, quand un
assistants ouvre par une vaine curiosité la calebasse,
ù l'ombre s'échappe aussitôt [1]. Ici c'est le mort qui ne
ıt pas revenir sur la terre ; il a oublié ceux qui le
urent.

Pour qu'une résurrection soit possible, il faut que le
inqueur du Serpent et de la Mort, Hercule, aille en
rsonne chercher dans les enfers l'ombre d'Alceste ;
faut que cet autre dieu protévangélique des Hellènes,
cchus, descende, par un gouffre diluvien, dans l'em-
e de Pluton pour en ramener sa mère Sémélé qu'il
ut introduire dans l'Olympe [2] ; il faut que le dieu même
la médecine rappelle à la vie Hippolyte et Glaucus, ou
un autre Glaucus, fils de Minos, est rendu à la lumière
r un simple devin, ce devin était en possession d'une

[1] Lafitau, t. I, p. 402 sq. Schoolcraft, t. II, p. 235. — Les Virgi-
ens ont plusieurs contes d'hommes ressuscités, entre autres celui
un homme qui, après sa mort, était allé jusqu'à l'entrée du Popo-
usso ou de l'enfer, et qu'un dieu avait sauvé et renvoyé au monde
ur dire à ses amis ce qu'ils devaient faire pour ne pas venir en ce
isérable lieu de tourments. (Picard, t. I, I, p. 14.) C'est la contre-
rtie de la parabole du mauvais riche.

[2] Pausan. *II, 31-37.*

plante miraculeuse, qui est l'arbre de vie et d'immortalité du Paradis.

IV. Caïn.

Caïn est le Gen de Sanchoniaton, le Chao-hao des Chinois, le Miabiès=Ouénéphès de This, en Égypte, et le Chouter d'Éléphantine. On se souvient de lui comme d'un laboureur, d'un tyran et d'un fondateur de ville. Sa ville se nomme Hénoc ou *Iniation* (à la vie des cités), en Égypte Ko ou *Vice*, en Chine Kio ou *Dépravation*. Il y a du Caïn, nous l'avons vu, dans le meurtrier de Rémus qui a fondé Rome ou *la Force*, et dans Lech, qui est aussi le fondateur d'une cité.

Caïn, laboureur, est le père de l'agriculture ; en Étrurie, Genius ou Gen était père de Tagès, l'homme du *blé* (DAG, sémit.) et le petit-fils de Jupiter. D'après une autre tradition, qui confirme cette étymologie, Tagès sortit d'un sillon, tandis qu'on labourait un champ près de Tarquinies.

CHAPITRE II.

Les Caïnites.

I. La Grande Sécheresse.

.a terre, qui a bu le sang d'Abel, a refusé ses fruits à n, et l'un de ses descendants se nomme *Détruit de u,* Méhujaël. Cette destruction des Caïnites a probament eu lieu par une famine, une sécheresse extraoraire.

:ette supposition n'en est plus une quand on lit dans ıchoniaton qu'il y eut, au temps de Gen=Caïn, de ndes sécheresses, et dans Manéthon que le règne uénéphès=Caïn fut signalé par une famine, celui de npsos=Enos par une très-grande peste. De même, près Servius, une peste suivit à Rome le meurtre de nus=Abel par son frère.

ʼonnus, dans ses *Dionysiaques*, décrit un incendie de :erre qui a précédé le Déluge.

.es Chinois et les Mexicains placent de même avant ce aclysme un âge du feu.

:'est pareillement avant le Déluge que, dans les tradins brésiliennes, le dieu suprême Monan fait descendre ciel, pour punir les hommes de leur méchanceté, ta, qui est le feu, et qui a consumé la terre. Les Bréiens disent encore que le Déluge a suivi la mort de

Maire Monan, qui a péri dans un grand bûcher, c'est-à-dire lors du fléau du feu.

Nous identifions avec Tata du Brésil Sararuma qui, d'après les Yuracarès, a embrasé toute la terre dans les premiers temps du monde.

Les habitants de la Trinité, qui adoraient le soleil, vénéraient les tigres et leur abandonnaient leurs morts, avaient conservé la mémoire d'un embrasement que le soleil excita pour les punir d'avoir négligé d'exposer leurs morts à ces animaux ; cet incendie fut des plus violents et consuma une infinité d'habitants [1].

La sécheresse de quarante années dont parle le Rig-Véda, et qui se termina par la guerre qu'Indra fit aux Asouras, ne peut être, comme nous le prouverons ailleurs, que le fléau de Gen=Caïn.

Ce fléau avait duré au moins dix-huit ans, au dire des Lydiens.

Nous rapportons aussi à ce temps cette « longue sécheresse, » dont parle Eusèbe. Elle changeait la Grèce en un désert, quand Eaque, d'après les ordres de la Pythie de Delphes, supplia, du sommet d'une montagne, la divinité d'avoir pitié de la Grèce ; il priait encore que le tonnerre retentit subitement, que le ciel se couvrit de toute part de nuages, et que des torrents de pluie rendirent à la terre sa fécondité.

On doit pareillement, ce nous semble, reculer jusqu'aux siècles de Caïn et de Méhujaël la tradition suivante qui se lit dans les livres lamanesques, d'après les Kalmouks du lac Saisan : Un jugement de Dieu a détruit, il y a quelques mille ans, tout le pays par le feu et fit entièrement disparaître la nation qui l'habitait : les uns furent foulés aux pieds par les troupeaux que l'incendie

[1] Picard, *Cérém. rel.* t. I, I, p. 175.

vait rendus furieux ; les autres furent ensevelis sous urs maisons ; un faible reste s'enfuit chez les Turcs et nez les Chinois, et disparut[1].

Dans l'Himalaya, près des eaux thermales de Bhadriatha, on raconte que le feu, après avoir commis d'imenses dommages sur la terre, était enfin rentré en luiême et s'était rendu dans le temple de Mahadéo pour xpier ses péchés ; le dieu l'avait engagé de rester auprès e lui à ses pieds, et c'est ainsi que l'eau de la source oisine était devenue chaude. Le feu, ajoute-t-on, n'est lus que la quinzième partie de ce qu'il était dans le ionde précédent : les quatorze autres quinzièmes sont estés dans le temple[2].

Le fait constaté par la tradition universelle, cherchons ans les mythes les explications que les peuples en ont onnées.

En Grèce, c'est Phaëthon Ier qui a rapproché le soleil de a terre, dont la surface s'est desséchée et embrasée. De ce temps-là, d'après la mythologie, daterait la couleur noire des habitants des tropiques.

C'est le dieu du feu qui, au Mexique sous le nom de Tonatiuh, au Brésil sous celui de Tata, chez les Pélasges de l'Attique sous celui de Vulcain, a descendu en personne sur la terre et l'a consumée.

Au Pérou, c'est le dieu suprême, Chun, qui, à la fin du premier âge, punit l'extrême corruption des hommes en faisant de leurs riches campagnes des déserts arides.

En Phénicie et en Grèce, c'est le Ciel lui-même qui veut faire périr toute sa postérité, pour laquelle combattent contre lui la Terre et Saturne.

Chez les Peaux-Rouges, la guerre a lieu entre deux

[1] C. Ritter, *Géogr.* t. II, p. 338, d'après Sievers.
[2] *Ibid.* p. 906.

frères : Manabosho, le bienfaiteur de l'humanité fait périr Chokanipok, ou l'homme à la pierre à fusil (le dieu du feu), qui avait tué sa mère (la terre).

En Arcadie, c'est Cérès ou la Terre, naguère bienfaisante, qui s'est changée elle-même en une Furie, en une Erinnys.

Le Rig-Véda imagine une lutte entre le soleil qui brûle, et un génie des eaux, Etasa.

Etasa est le Taschter du Zend-Avesta, qui, aux temps de Meschia ou des Antédiluviens, soutient un rude combat contre Epéoscho, le génie de la sécheresse.

Epéoscho est un démon. Un fléau qui détruit l'humanité, peut provenir des puissances malfaisantes de l'enfer aussi bien que des caprices ou de la juste colère de la divinité. De là les guerres, en Égypte, du Serpent Apophis, frère du Soleil (qui consume), contre Jupiter et Osiris; en Chine, de Tchi-yeou=Satan contre Hoang-ti=Adam et contre Chin-nong=Seth ; dans le Rig-Véda, du Serpent Ahi et de tous ses Asouras contre Indra.

Ahi a dérobé les vaches ou nuées d'Indra, et les a enfermées dans une caverne, qui est l'hémisphère inférieur, invisible et nocturne. Mercure, le dieu des harmonies du monde, découvre et délivre ces vaches, ou il vole les troupeaux du Soleil[1]. En Italie, Mercure se nomme Hercule, et Ahi, Cacus.

Mithras passait pour avoir rendu aux Ariens de l'Iran[2] le même service qu'Indra à ceux de l'Inde.

[1] Ce vol céleste se reproduit sur la terre dans les mythes d'Autolycus, fils de Mercure, d'Eioneus et Ixion, de Bias et Mélampus, de Pirithoüs et Thésée, de Géryon, d'Augias. Tous ces larcins ne sont que les variantes locales et grandement altérées de celui de Mercure.

[2] Ce fait nous serait inconnu sans J. Firmicus, qui dit, chap. v : *Virum vero abactorem boum colentes... hunc Mithram dicunt.* *Ainsi s'expliquent* ces paroles de Kaswini : « Jour de Mithra, fête

Pendant la longue absence des nuages, la demeure de
omme sous la voûte céleste était devenue soit une four-
ise ardente, celle où l'on a jeté le héros védique Atri,
it la prison d'airain où les deux Aloïdes tinrent enfermé
ndant treize mois Arès, le dieu de la terre. Il y au-
it péri si Hériboeé (divinité de l'atmosphère) n'avait
erti Hermès, qui vint le délivrer.

En Béotie, Ino faisait rôtir le blé destiné aux semailles.
Athènes, la Terre suppliait Jupiter de lui envoyer la
uie, d'après une statue de l'Acropole[1]. D'antiques et
étiques fictions des Hellènes parlaient de jeunes filles
i erraient sur les rives de la mer, éprises d'amour
ur le dieu des eaux, dont elles appelaient de leurs
eux ardents l'apparition. Telle Iphimédie, la mère des
oïdes, et Tyro, de qui naissent Nélée et Pélias.

Cependant la famine était affreuse : de là la faim dévo-
nte de Lityersès en Phrygie, d'Érichthon, fils de Cé-
ops=Adam, en Attique.

Dans le Rig-Véda, les Angirasides vont à la recherche
s nuées perdues, et leurs courses errantes ne sont pas
ns analogie avec celles d'Io.

Enfin apparaissent les nuées. Mais ici s'offrent à nous
rtains mythes assez obscurs. D'après le Rig-Véda, la
iée ne produit la pluie, la vache céleste son lait, que si
s puissances de l'éther, personnifiées par Indra, l'ont
condée. La vache-nuée est donc l'épouse, la concubine
Indra, et Indra en cette qualité se nomme Vrichabha,
ui signifie à la fois *celui qui donne la pluie* et le *tau-
eau*. Ahi, en faisant disparaître du ciel les nuées, avait
onc dérobé au grand dieu Indra son épouse, et les va-

de Kaou-Kyl. On rapporte qu'en ce jour-là un corps de Perses se sauva du pays des Turcs et *ramena* les *vaches* qui avaient été *enlevées*. »

[1] Paus. I, 24.

ches étaient enceintes du *noir* Crichna (ou d'Ahi) quand le Maître du tonnerre les délivra. Alors il les reprit pour femmes, ou « il rendit aux hommes son épouse dont ils étaient privés. » De même, chez les Phéniciens, après la défaite du Ciel, sa concubine devient l'épouse du Laboureur et la mère de la Pluie abondante.

Mais, d'après une autre intuition des poëtes védiques, les Nuées qui apparaissent à l'horizon après le fléau du feu, sont d'immenses montagnes avec lesquelles les Asouras tentent d'escalader le ciel. C'est précisément ce qu'ont aussi voulu faire les Aloïdes et les Géants de la Grèce.

La guerre des Asouras est la même que celles des Titans d'Assyrie contre Bélus, et des Géants du Pérou contre un jeune homme qui descendit du ciel, tout rayonnant de lumière, et les combattit avec des flammes de feu [1]. Cette même guerre entre pour beaucoup dans les mythes de la lutte d'Osiris contre Typhon, aidé de nombreux conjurés, et dans ceux des Scandinaves, qui ont trait aux victoires de Thor sur les Géants.

Le combat d'Indra et des Asouras est une immense crise tellurique qui opère, entre autres, une révolution complète dans l'état de l'atmosphère.

Alors, d'après la tradition très-remarquable des Brésiliens, Tata, le dieu du feu, baissant la terre d'un côté, la haussant de l'autre, forma les montagnes et les vallées, et la mer salée ne daterait que de la pluie qui a éteint l'incendie.

Alors, d'après cette même tradition, a retenti pour la

[1] Zarate, t. I, p. 18 sq. Tradition des habitants de la Pointe de Sainte-Hélène, où jaillit une source de bitume, et où les Espagnols ont trouvé deux statues de géants en pierre, et des ossements fossiles d'une grandeur extraordinaire. Les géants, ainsi attaqués par le jeune dieu, s'enfuirent effrayés et se sauvèrent dans des cavernes où ils furent tous consumés par le feu.

fois dans le ciel le tonnerre. Par une remar-
ɔïncidence, Twachtri=Vulcain forge les premiè-
res pour Indra=Zeus lors de sa guerre contre
·as=Titans, et Thor n'a reçu son marteau qu'a-
la Terre eut été rasée par Loki, le dieu du feu.
si l'on peut faire fond sur le mythe homérique
ıonius, naquirent les vents impétueux.
d'après Hésiode, viennent au secours de Jupiter
s Titans les trois Cyclopes, *l'Eclair*, *la Foudre*
ıerre, et les trois Centimanes. Ces derniers sont :
Gygès et Cottus. Briarée, ou le *Fort*, se nomme
·éon, la *Chèvre*, c'est-à-dire la *pluie* des violen-
ltes ; il est fils de Pontus, la *Mer* et gendre de
Gygès (Ogygès) est le géant des cataclysmes, et
appe et ébranle la terre. Centimanes et Cyclopes
ıté emprisonnés (ou la terre n'avait point été
sée par les orages et les pluies torrentielles)
l'âge d'or, et longtemps encore après la chute
jusqu'à la fin de la Sécheresse, où Zeus lui-même
es géants.
au dire de Sanchoniaton, le Ciel jeta sur la terre
·es ailées, les premiers aérolithes dont l'homme
le souvenir, et les Phéniciens sont sur ce point
avec les Péruviens, qui disent que dans le com-
géants contre le jeune dieu qui les frappait de
de feu, des pierres étaient lancées de ces feux,

Alors, enfin, tomba une pluie unique dans l'histoire, et qui a donné lieu à vingt mythes divers. Dans le Rig-Véda, elle restaure et sauve Atri dans sa fournaise, et en Grèce, Jupiter se change en une pluie d'or pour pénétrer dans la prison de Danaë. En Phénicie, le sang du Ciel mutilé tombe dans les sources des fleuves. Ce sang, dans Hésiode, produit les nymphes Mélies, les Géants et les Erinnyes. Les Mélies sont les arbres qui renaissent sur la terre arrosée ; les Caïnites ou les Géants qui avaient été *détruits* par le fléau (de *Méhujaël*), reparaissent et se multiplient de nouveau ; les Furies viennent exercer sur la terre les jugements de Dieu au sein de la société criminelle de ces Géants. Les Curètes, autres Caïnites, naissent, dit Ovide, d'une pluie féconde. Les pleurs des sœurs de Phaëthon sont à la fois la pluie qui met fin à l'incendie causé par leur frère, et l'ambre, qui daterait de cette crise tellurique[1]. Les Phrygiens et les Grecs inventent la naissance obscène d'Agdestis et d'Érichthonius, ainsi que celle d'Orion. En Arcadie, Cérès-Furie a de Neptune le cheval Arion, symbole des eaux courantes. L'Arion des Phérésiens est Pégase, qui a, lui aussi, pour père Neptune, et pour mère une Cérès qui porte le nom de Méduse. Le sang de Méduse décapitée figure les eaux qui, après le retour de la pluie, s'épanchent à flots sur les campagnes, comme le sang du ciel est le symbole de la pluie qui tombe des nuages sur la terre. Mais nous expliquerons ailleurs en détail tous ces mythes de la Grèce, que nous ne faisons ici que classer, et nous passons à ceux de la Scandinavie.

Le lecteur se rappellera qu'Actéon est le symbole d'une

[1] Phaëton est censé tomber dans l'Eridan, parce que l'ambre de la Baltique arrivait aux Grecs par l'intermédiaire des Vénètes, qui demeuraient vers les bouches de l'Eridan ou du Pô.

écheresse, et que sa métamorphose en un cerf
es torrents de pluie qui firent cesser le fléau.
avec un bois de cerf, c'est-à-dire avec ces mê-
s que Freyr, le dieu protecteur de la nature
anes ou les Caïnites, repousse et tue le géant Béli,
n Baal, et qui l'attaquait sans doute avec le feu.
andinaves ont deux autres mythes sur la grande
e, l'un transparent et fort simple, l'autre assez

e dieu du mal) rase perfidement la tête de Sif
de Thor, ou dépouille la terre de sa chevelure,
antes, par le fléau du feu). Il échappe à la co-
hor par les présents qu'il fait aux dieux, d'ou-
erveilleux qu'avaient fabriqués à sa demande
forgerons (les Tubalcaïnites). Ces ouvrages sont
res le marteau de Thor ou le tonnerre (qui date
nps-là), et une chevelure d'or qui prendra vie
dès qu'elle sera placée sur la tête de Sif (et qui
retour de la fertilité après la sécheresse).
mythe dépeint la diminution des eaux pendant
u feu, et la soif des Ases. Ægir, le dieu de la
omis aux Ases de les inviter à un festin. Mais
t exécuter son projet parce que le grand vase
de l'Océan), dans lequel il prépare l'hydromel,
dérobé par Hymir. Hymir, que nous identifions
r, est le génie, le géant du chaos, des désor-
a nature (ici de la sécheresse, et il correspond
a pour épouse un monstre à neuf cents têtes
u mal). Sa concubine a été l'amante ou l'épouse
le même qu'Ahi a ravi la Nuée à Indra). Les
i ont soif) s'impatientent et somment Ægir de
ner à boire. Celui-ci prie Thor (le dieu sau-
ller reprendre le bassin des mains d'Hymir.
eprend cette périlleuse entreprise (comme In-

dra celle de délivrer les vaches prisonnières et Hercule celle d'enlever à Cacus les taureaux qu'il lui a dérobés). Il arrive chez le géant. Des trois taureaux (? vaches-nuées) qu'on égorge et rôtit, il en mange à lui seul deux (tant était grande sa faim ou sa soif)[1]. Après une lutte bizarre avec Hymir, il enlève le fameux bassin et terrasse de son tonnerre tout le peuple de géants à plusieurs têtes (les Asouras) qui s'étaient précipités à sa poursuite. Mais l'un des boucs qui traînent son char, revient boiteux de cette expédition (car la nature, dont Thor est le protecteur suprême, n'a pas recouvré depuis le fléau du feu sa primitive intégrité, et c'est par le même motif que Vulcain est resté boiteux depuis le temps de la Sécheresse où il s'était précipité du ciel sur la terre).

Au Japon, où toutes les traditions sont à demi effacées, on racontait simplement que « le Soleil et son frère, le redoutable dieu des tempêtes, avaient vécu quelque temps (avant la chute) en bonne intelligence; mais le dieu du jour craignait que l'autre ne voulût le chasser de son trône, et bientôt il s'éleva entre eux une querelle qui fut le signal de toute espèce de désordres. Quand le Soleil ensemençait la terre au printemps, le Vent semait de l'ivraie et foulait les moissons sous les pieds de son coursier. Il en fit tant que le soleil alla s'enfermer dans une caverne » (qui est le ciel ténébreux)[2]. Il n'est pas question ici du fléau du feu, quoique l'on dise bien du Vent en général que dans les premiers temps il mettait le feu aux forêts. Mais les Japonais savent qu'après un temps fort court de paix, le monde Primitif a été bouleversé par de violents fléaux, et ils parlent, comme

[1] La pêche de Thor qui foudroie le serpent marin, est un mythe diluvien dont le sens s'était perdu, et qu'on a mal à propos intercalé dans celui de la Sécheresse.

[2] Stuhr, t. 1, p. 41.

de l'Occident, de frères qui songent à s'arra-
ptre du monde.

II. Les Lémécides.

aël = Angiras, et Lemec = Soudhanvan ont
de traces de leur existence dans la mémoire
s. Mais les fils de Lémec, ou le forgeron Tu-
musicien Jubal et le berger nomade Jabal,
œur Nahéma, *la gracieuse*, sont au contraire
des personnages du premier monde les plus
s plus importants et les plus aisés à reconnaî-
s mythes païens.

n est *Vulcain*, et peut-être Jabal est *Apoll*-on[1].
ébreu par lequel la Genèse désigne les instru-
chants que forgeait le plus illustre des trois
ARASCH (CHARASSÔ, grec) a produit : le nom
de Tubalcaïn, Chrysor, c'est-à-dire l'ouvrier
e le feu (CHORESCH-OUR); le nom grec de l'or,
e nom copte du soc de la charrue, CHERA, et
tin de la déesse de l'agriculture, Cérès. En
balcaïn s'appelle : l'homme du *soc*, Chérès;
Chnoubos; l'*aimé de Phtha* ou Vulcain, To-

poëmes de la langue d'oil, il est fait mention
d, dont le nom allemand est Wieland, et le
inave Völundur. Ce Völundur est le Tubalcaïn
forgeron, magicien et boiteux, il a deux frè-

ıann, *Mythologus*, t. 1, p. 164 sq.
n a cru retrouver le nom même de Tubalcaïn dans
alinn, le plus habile des nains dans l'art de forger les
la *mythologie scandinave*.

res, dont l'un est chantre comme Jubal, et l'autre archer comme le sont les nomades dont Jabal est le père.

A l'extrémité de l'Asie, Tubalcaïn est peut-être aujourd'hui encore connu des Chinois sous le nom de Koung-chou-tseu, le faiseur d'automates des temps antédiluviens. Mais il y est tout isolé.

En Grèce, Tubalcaïn s'est confondu, comme en Italie, avec le dieu du feu élémentaire, qui est par là devenu un dieu des forgerons. Jabal a été absorbé par Jubal, et de leur fusion est né le pasteur-musicien, Apollon, qui est à la fois berger chez Admète et le dieu de la poésie. Pandore et Vénus se sont partagé les talents et la beauté de Nahéma. Vénus est l'épouse de Vulcain, comme Nahéma est la sœur de Tubalcaïn.

Le Chrysor des Phéniciens, à la fois forgeron et musicien, est un composé de Tubalcaïn et de Jubal. Jabal a ici disparu.

Les fils de Soudhanvan, les Ribhous des Védas, sont au nombre de trois, comme les fils de Lémec. Mais les trois sont d'habiles ouvriers ; le métier de Tubalcaïn est devenu celui de ses deux frères.

Les Ribhous sont célèbres en Inde par leur apothéose, honneur qui n'avait été jusqu'alors accordé à aucun mortel, et, par une coïncidence sur laquelle nous ne saurions assez appuyer, Sanchoniaton dit que Chrysor fut élevé au rang des dieux, sous le nom du dieu des machines. C'est le Jupiter Chrysaorien des Cariens.

Les Védas ajoutent que le soleil fut assigné pour demeure aux Ribhous. C'est ainsi que Jabal=Apollon est le dieu du soleil, et qu'en Egypte le compagnon de l'Orion est Sirius, *le soleil*.

Apollon, dieu de la lumière physique et spirituelle, était entouré des neuf Muses, qui figurent les harmonies de la nature et celles des beaux-arts. Ce mythe n'a rien

istorique. Mais les Grecs n'avaient pas oublié que la ésie était née chez les Caïnites, les Asouras, les Titans; c'étaient les deux géants, Otus et Ephialtès, les Aloï-, qui avaient fondé le culte des Muses sur l'Hélicon. us verrons de même l'Edda faire naître d'un meurtre, ıs les temps antédiluviens, la poésie terrestre (qu'il ne t pas confondre avec celle du dieu Bragi qui est l'é-ıx d'Iduna et l'une des personnifications de l'état pa-isiaque d'innocence). Les Irlandais ont une déesse, ghit (Nahéma), qui préside à la fois à la poésie (Jubal), ı métallurgie (Tubalcaïn) et à la médecine (Esmun, le tième Cabire).

Au reste, la poésie est une œuvre essentiellement na-nale; chaque peuple l'a pour ainsi dire inventée de uveau et pour soi, et l'on ne doit pas s'attendre à r le souvenir de Jubal et des beaux-arts antédiluviens conserver en beaucoup de contrées. Mais il n'en est ainsi de la grande découverte du forgeron Tubal-n dont les secrets se sont transmis de génération en nération, au travers du Déluge, jusqu'aux temps histo-ues, et dont la mémoire a rempli la terre. La métal-gie est d'ailleurs, dans les mythes, intimément unie a magie : celui qui pouvait transformer le minérai de , de cuivre ou d'or en une épée ou en un collier, pos-dait certainement la puissance d'opérer bien d'autres oses miraculeuses.

Ainsi les Tubalcaïnites de Rhode, les Telchines ou Tel-nes, qui étaient au nombre de trois comme les Ribhous, se nommaient *Or*, *Argent* et *Cuivre* (Chryson, Argy-n et Chalcon), avaient forgé la harpé de Saturne, le ident de Neptune, le collier d'Harmonie (=Nahéma), mme les Ribhous ont fabriqué les cuirasses des dieux diques. Puissants magiciens, les Telchines à volonté citaient les *tempêtes*, *faisaient* tomber la pluie et la

neige, prenaient toutes les formes possibles. Mais, en vrais Caïnites, ils étaient « méchants, envieux et calomniateurs, furieux et intraitables, insidieux, maudits. » D'un seul regard ils semaient partout le désordre et la mort. Les Rhodiens savaient bien que ces êtres mystérieux avaient vécu avant le Déluge ; seulement on leur donnait l'île de Rhode pour patrie[1]. Leur nom, que Buttmann expliquait par Tubalcaïn, ne signifierait-il point plutôt les *Caïnites* des *collines* (TEL) artificielles sur lesquelles auraient été bâties les villes du premier mond comme l'ont été plus tard celles des Assyriens?

Les Dactyles, à qui l'on rendait un culte comme à Ribhous et à Tubalcaïn, passaient pour avoir décou au pied de l'Ida la première mine de fer, après un inc die (le fléau du feu), et inventé la métallurgie. Au n bre de trois, ils s'appelaient Celmis ou *la Forge*, Dan méneus ou *l'Enclume* et Acmon ou *le Marteau*[2].

Les Curètes et les Corybantes se confondent avec Dactyles et les Telchines.

Les Cyclopes qui entourent Vulcain, sont les prem forgerons autour de leur maître Tubalcaïn. Les G ont d'ailleurs fait d'eux des génies de la nature et orages, et les ont, d'autre part, à peine distingué Cyclopes postdiluviens. Ceux-ci étaient des Phénic architectes en Lycie et en Argolide, mineurs, ber musiciens en Sicile, où ils passaient pour anthropo ges à cause de leurs sacrifices humains à Moloc[3].

[1] Lobeck, Aglaophamus, p. 1182-1202.

[2] On compte plus souvent cinq ou dix Dactyles (*Doigts*), e principale découverte est alors celle de la médecine. Cet art, e nicie, est dû au huitième Cabire, et les Cabires sont les associ Chrysor=Tubalcaïn.

[3] Le scoliaste du Prométhée d'Eschyle les dit frères de C *qui est Ilus*, le dieu des Phéniciens, et Bryant remarque qu

e forgeron qui travaille le métal suppose le mi-
va le chercher dans les entrailles de la terre, et
peut l'y découvrir et l'en tirer que par quelque
. Quelle vie mystérieuse d'ailleurs ne mène-t-il
s les entrailles de la terre, au milieu d'épaisses
, plus bas que les sépulcres et tout près de l'em-
morts ! Toujours armé du marteau, il se plie et
be dans les basses galeries qu'il creuse devant
t un nain, un sorcier, un génie des enfers. De
ythes des Patæques de Phénicie, des Pygmées de
, des démons que le culte des Cabires et l'Étru-
aient de marteaux, des Yakchas de l'Inde, qui
serviteurs du dieu des mines, des Nains de la
ivie aussi célèbres par leurs talents métallurgi-
e par leurs sortiléges. Ces Nains du Nord sont
s devenus des esprits qui commandent aux élé-
ls ne se montrent que de nuit, et s'ils se laissent
lre par les rayons du soleil, ils sont métamor-
n pierres. Cette transformation figure dans la
nie des Indiens des Antilles.

UES GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DES CAÏNITES.

oniaton fait connaître l'apparition successive des
es classes de la société civile chez les Caïnites,
le l'homme contre le fléau du feu, et la prospé-
'époque des Lémécides.
g-Véda, si nous le comprenons bien, donne sur-
stoire de la religion chez les Caïnites. Dans les
Manou, nous voyons sortir d'une même souche

amarina, en Sicile, porte le même nom qu'une ville de

les hommes pieux ou les Séthites, et la race pe caïnite des Asouras, à laquelle appartiennent chas ou les nains mineurs de Tubalcaïn, les Ki les musiciens de Jubal, et les Gandharwas qu Centaures. Cette commune origine (par Adam) et des méchants explique la parenté des Ases e ou Géants, des dieux de l'Olympe grec et des

En Chine, Tchouen-hio ou Enos, fils de Seth, de deux dynasties parallèles, et dans le Tunqu qui avait épousé le fils de Than-Noü (Chin-nor nois ou Seth), fut la mère des San-Tinh ou *ha montagnes*, c'est-à-dire des Sethites, et des Th *habitants des bords de la mer*, c'est-à-dire de Ces deux races ont formé deux peuples distin et ennemis.

En Grèce, le mythe de Prométhée nous offi tacle de l'homme irritant Jupiter, comme Ca par l'hypocrisie et l'avarice de son culte, inve les arts, comme les Lémécides, contre la volor suprême qui voulait avant tout fonder l'État naissance à une race nouvelle de femmes séd artificieuses représentées par Pandore=Nahér chaîné par la juste colère de Dieu sur le roc mords et de la souffrance jusqu'à la venue du bérateur [1].

Le Prométhée de l'Inde est Divodasa, qui n' la main des dieux la dignité royale qu'à la co pendant toute la durée de son règne ils reste le ciel sans jamais descendre sur la terre, et

[1] Prométhée est bien plutôt Satan que le Christ. Tel l'opinion traditionnelle et généralement adoptée. Nous ailleurs, en détail, ce mythe, qui est l'un des plus ir *l'Antiquité* tout entière.

ales forces, combla son peuple de prospé-
;[1].

sa ressemble d'une manière frappante à
des Brésiliens, solitaire d'une très-grande
enseignait à ceux qui venaient à lui l'astro-
decine, l'immortalité de l'âme, mais qui ne
:un culte et ne parlait jamais de Dieu ni de
le.

e d'après Bayle les Antédiluviens auraient
s[2].

a, l'état primitif d'innocence subsiste jus-
verte de la métallurgie, jusqu'au meurtre
ir, qu'on précipita avec des fourches dans
Elle était une magicienne habile en chimie,
ujours (comme Pandore) la joie de l'épouse
Ce fut alors qu'éclata la guerre entre les
Ases.

sont les Caïnites des traditions scandinaves.
qui signifie *désir*, tient à celui de Vénus;
ont ceux de la nature luxuriante qui rend
: qui l'énerve; leur trait distinctif est la vo-
es, en s'alliant avec eux, commettent une
idence. En effet, Loki qui, avec ses enfants,

nt, p. 205 sq.) m'a fourni la comparaison de Pro-
vodésa brahmanique. Le Divodésa du Rig-Véda est
ux, mais un roi antédiluvien, et le représentant
ande prospérité et de relative piété des Lémécides.
dans notre dernier Livre le mythe diluvien des

lais ont emprunté aux Scandinaves le mythe de la
ils ont fait une allégorie morale. Voyez le chant
rala, où Ilmarinen, pendant son veuvage, fond une
'argent, dont il veut faire son épouse, mais qui lui

vit au milieu d'eux, cherche déjà constamment à le
perir par ses ruses et ses mensonges ; du dehor
sont attaqués par les Géants, que Thor foudroie
marteau. Comment les Ases résisteront-ils à tant
nemis quand ils seront mêlés aux Vanes et amolli
leur dangereuse société ? Cependant la paix se co
les Vanes donnent pour ôtages leurs dieux : Njo
dieu de la terre nourricière ; son fils Freyr, qui
à la fertilité, et sa fille Freya, qui est Vénus. Les
qui répondent aux pieux Sethites, livrent de leu
la *Foi* et la *Sagesse*, Hoenir et Mimir. Mais quel
ces deux étrangers trouveront-ils chez les Vane
Caïnites ? Le peuple des voluptés comprendra-t-il
gage simple et naïf de la Foi, supportera-t-il les
divins de la Sagesse ? Non, les Vanes s'irritent tel
de la stupidité de Hoenir qu'ils égorgent Mimir
voient sa tête à Odin. Odin l'embauma, et dès l
consulta fréquemment.

Cependant les Vanes et les Ases se réconcilient
leurs paroles (leurs salives) réunies en un vase
plus sage des hommes, Quasur (Kuacer) personni
de la sagesse toute terrestre qui se forma par le r
définitif des Sethites et des Caïnites. Quasur pé
du Déluge) égorgé par deux nains, et son sang
source de la poésie postdiluvienne, comme nou
rons plus bas.

ı, quand le vinrent trouver les messagers de Libussa, it été forgé par Tubalcaïn ; que la ville que Przémyssl ıbussa fondent en commun est non celle de Prague, s celle des Caïnites au temps des Lémécides, comme ıblent l'indiquer et les mines que la reine découvre, 'idole d'or qu'elle fait fondre. La guerre qui s'éleva ès sa mort entre ses suivantes et les hommes, et qui termine par la destruction totale de ces Amazones t le château fut incendié, nous transporte par-dessus Déluge à l'incendie final de la terre [1].

IV. Les Centaures.

ıes Centaures [2] sont les premiers cavaliers, comme les ıs les premiers mineurs et les Cyclopes les premiers ;erons.

'art de l'équitation remonte, d'après les traditions ptiennes, à Osiris et Horus, soit aux temps antédiens.

ne telle invention est plus conforme au génie des ıites qu'à celui des Sethites.

es Centaures étaient, comme les Caïnites, aussi cé'es par leur haute civilisation que par leurs violences. s sont nés de la Nuée, qui a mis fin par la pluie au ı du feu, et appartiennent donc à la glorieuse épo des Lémécides.

s ont péri, lors du Déluge, par la main d'Hercule, le ıqueur du mal [3].

Mone, t. I, p. 160 sq.

Toutefois l'homme-cheval pourrait bien être *l'homme des eaux*, ıce qui a péri dans les flots diluviens.

Les Centaures sont, dans les églises gothiques, les emblèmes faux-dieux, comme *le lion de Timna* terrassé par Samson sym-

Leur nom même ne signifie-t-il pas les *Caïnites* de la *montagne* TOUR, d'où *Taur*-usi, comme les Telchines sont ceux des villes bâties sur les collines ? Et les Scandinaves n'ont-ils pas aussi dans leurs mythes une tribu des géants de la montagne?

Les Gandharvas sont de figure et de nom (GAN-DHAUR-AS), les Centaures de l'Inde.

Les Ting-ling de la Chine sont des *Intelligences viriles* à pieds de chevaux, et leur nom s'écrit avec la clef de la *pluie* qui est la Nuée du mythe grec.

V. CÆNÉE.

Nous retrouvons le nom et l'histoire des Caïnites dans le mythe de Cænis.

Elle naît d'Élatus et d'Hippia, d'un *pin* et d'une *jument*, c'est-à-dire de la terre paradisiaque imprégnée d'eau, d'une humide argile sous les ombrages d'Éden. Cænis est donc ici la jeune humanité.

Elle voulait rester vierge, comme Cérès-Erinnys, pendant le fléau du feu. Mais Neptune lui fit violence : la pluie féconda toute la nature.

Elle obtient de son divin amant de changer de sexe et devient invulnérable : la race des Caïnites, en passant de sa jeunesse à son âge mûr, se transforme au temps de Lémec et de Tubalcaïn en une armée de guerriers que leurs armes d'airain mettaient à l'abri de toute blessure.

Cænée, comme Lémec, s'enfle d'un orgueil criminel.

bolise le démon dont triomphe le christianisme. Cette dernière idée est aussi représentée par le dragon de l'Apocalypse, vaincu par l'archange Michel. (Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du VIe au Xe siècle*, 1853, p. 288-293.)

e croit immortel et veut faire adorer sa lance, qu'il ressée au milieu de la place publique. Mais les dieux ›unissent de son arrogance en le livrant aux Centau- . On dirait que Cænée figure ici les Néphilim, et que x-ci ont succombé sous les coups des Caïnites des ntagnes.

lais, comme Cænée est invulnérable, les Centaures cablent sous une montagne d'arbres dont ils dépouil- t l'Othrys et le Pélion ; la terre s'ouvre et il est en- uti tout vivant dans les Enfers. Suivant d'autres tradi- ıs, son âme se serait envolée vers l'Olympe sous la me d'un oiseau, ou bien il aurait péri de sa propre in : ce qui signifie que les Néphilim se seraient dé- its eux-mêmes dans leurs guerres civiles, ou que rs âmes, après leur mort, auraient trouvé le chemin ciel.

CHAPITRE III.

Les Sethites.

I. Les dix patriarches.

La liste des dix patriarches, d'Adam par Seth à nous a été conservée dans toute son intégrité pai rose, qui donne d'autres noms que la Genèse, mai noms qui ont la plupart un sens analogue.

Cette même liste existe, mais mutilée, en Chine Inde.

Ailleurs, il n'en reste plus que les patriarches le célèbres, qui sont, outre Adam et Noë, Seth, Hén sur l'arrière-plan Enos et Méthusçalah.

Quant au chiffre de dix, il y a un vague souvei nombre réel des générations antédiluviennes dar dix Ki et les dix Gin-hoang de la Chine, dans les di ples primitifs de l'espèce humaine d'après le Avesta, et dans les dix fils de Neptune qui, au d Platon, se partageaient l'Atlantide.

II. Seth.

Seth est, avec Tubalcaïn, celui de tous les pers ges antédiluviens dont le souvenir s'est le mieu servé chez les peuples anciens.

Seth, nom que les Araméens ont certainement pro-
›ncé Teth, est le Tet, Atet, Athothis qui succède à
ƽnès=Adam dans les listes des rois égyptiens.

Le second des patriarches chaldéens s'appelle *l'Ecri-*
in, et ce nom suffit à lui seul pour établir de la ma-
ère la plus inébranlable que l'écriture a été inventée
r Seth. C'est là aussi ce que nous enseigne à son insu
aton, dans le Phèdre, quand il raconte l'entretien de
ıeuth, au sujet de sa découverte, avec le roi de toute
gypte, Thamus (*Tham*-us, A*dam*). Si l'on voulait en
oire Pline[1], l'écriture aurait même commencé non par
s hiéroglyphes, mais par les lettres, qui auraient été
ventées soit par Thoth=Mercure, soit par un Ménos
Égypte, qui est Ménès=Adam. Cette dernière opinion,
i attribue à Adam lui-même la connaissance des let-
es, était celle de saint Augustin[2].

Le Seth historique des Chinois est Tchang-y, l'inven-
ur du calendrier, et les traditions juives font de Seth
premier astronome.

Mais Athothis = Thoth montre comment le souve-
r de Seth s'était identifié avec la divinité de la Sa-
sse éternelle, ou comment Seth avait acquis dans l'es-
it des hommes les colossales proportions d'un dieu.
ı Égypte, le dieu avait presque entièrement éclipsé
omme; l'homme a disparu en plein devant le Thaut
Phénicie, l'Hermès des Grecs, le Mercure des Latins.
hez les Chaldéens, au contraire, à côté et au-dessus
Alasparus, l'Écrivain, est le dieu Oannès, qui est le Mo-
imus des Syriens. La Chine a deux Seth, l'un simple
ortel, Tchang-y; l'autre, à demi divinisé, Chin-nong,
médecin et le laboureur. Le Mercure de l'Inde est

[1] *Hist. natur.*, VIII, 56.
[2] Quest. 69 *sup. Exod.*

Bouddha ; c'est à peine si dans les Védas on distingue une faible trace du Seth historique.

Seth a inventé, nous venons de le voir, l'astronomie et l'écriture. Il a certainement, comme le Thoth égyptien, réglé le culte des premiers hommes. Nous croyons, avec les Chinois, que la médecine remonte jusqu'à lui. En un mot, nous lui attribuons les découvertes et les institutions de Thoth, parce que nous plaçons au berceau même de l'humanité les origines de la religion et de la civilisation.

Rien, au reste, n'établit mieux l'identité de Seth et de Thoth=Hermès que les colonnes de l'un et de l'autre.

Joseph nous parle de deux colonnes *inscrites*, élevées avant le Déluge par la postérité de Seth dans la terre de Siride ou Seiriade. Cette terre, pour le dire en passant, qu'on a cherchée partout, nous paraît être simplement celle des hommes qui ont *échappé à la ruine générale* du Déluge (SARID, en hébreu). Après le cataclysme, les plus civilisés des peuples, tels que les Égyptiens et les Phéniciens, continuèrent, à l'instar des Sethites, d'écrire leurs idées les plus précieuses sur la pierre, soit sur les parois des temples, soit sur des colonnes isolées et des obélisques. Diodore de Sicile parle d'une colonne inscrite, érigée en l'honneur d'Osiris et d'Isis. Sésostris, dans le cours de ses conquêtes, gravait ses exploits sur des colonnes. Dans l'île de Crète, on lisait sur des colonnes les rites des Corybantes d'après lesquels se célébraient les fêtes de Cybèle. Partout en Grèce c'était sur des colonnes qu'on inscrivait les traités et les lois. Nous pourrions donc suivre depuis Seth jusqu'à nos jours l'usage de confier à la pierre le souvenir des faits les plus mémorables de l'histoire.

Mais l'Égypte avait des colonnes spécialement consacrées à Thoth, et les Pélasges, qui avaient oublié depuis

Dispersion l'art d'écrire, adoraient Hermès sous la fi-
ure d'une colonne *muette*, à laquelle ils donnaient la
rme carrée, parce que ce dieu est le Verbe ordonna-
ur du monde et que le monde a pour emblème le
iffre quatre. Les Romains avaient aussi un Mercure
rré.

Cependant ces Hermès carrés servirent, d'après Pau-
nias, de bornes, ou, en d'autres termes, on mit les
ontières sous la protection spéciale de celui des dieux
ui, en sa qualité de messager de Zeus auprès des mor-
ls, semblait le plus naturellement appelé à présider aux
lations du peuple avec ses voisins.

Mais, au lieu de colonnes, on pouvait se borner à faire
n monceau de pierres que chaque voyageur augmentait
n passant. Ces tas étaient consacrés au dieu-Verbe,
omme le prouve leur nom de HERMÆON. Salomon, dans
es Proverbes, y fait allusion sous la désignation de
ARGÉMAH, que la Vulgate a rendu par *acervus Mercurii*.

Les Hermès carrés ont une grande ressemblance
vec les *pierres levées* des Celtes. Des rabbins du quin-
ième siècle décrivent le trilithe en l'appelant *mercure*
u *monument sacré de Mercure* (*fanum Mercolis*). Des
ynodes de la période des Francs, et des capitulaires,
ont allusion à des pierres et à des *fans* consacrés soit à
lercure, soit à Jupiter. Tite-Live déjà parle d'un *tumu-
us* situé près de Carthagène en Espagne et qu'on nom-
nait Teutatès. Il paraîtrait donc que les Celtes érigeaient,
omme les Romains, les Grecs et les Égyptiens, des mon-
eaux de pierres et des colonnes muettes en l'honneur
lu dieu-Verbe.

Toutes ces associations d'idées et leur haute antiquité
ous semblent se confirmer par la linguistique.

Seth, Scheth vient d'un verbe hébreu SCHIT, qui signi-
ie *placer*, *statuer*, et SCHAT, dans la même langue, a le

sens de *colonne*. Nous avons dit que le Seth de l
nèse est Tet, Atet, Athothis de l'Égypte, que Mai
dit fils de Thoth, c'est-à-dire son image visib
M. Schwenck a fait venir Thoth du verbe égyptie
(copte TÈSCH, TÔSCH, TUT) *instituer*, *ordonner*, *aff*
Thoth étant l'ordonnateur du monde.

SCHATH signifie *colonne*. TOUOT, TAS en copt
même sens.

Mais on a comparé à d'immenses colonnes les r
gnes, qui se disent TETH en gallois, THEITHE à l
Ténériffe, TOOU, TAU en copte, TAOU chez les Bacl

Cependant les colonnes de Thoth=Hermès sont
gnes auxquels on reconnaît les *frontières*. Or l'l
dit THAV pour *signe*, le copte THÔOU pour un *m*
de pierres, et THOSCH pour la *limite*. Puis, en aral
RAS signifie *division*; en persan, MARZ, *borne*; le
çais disent MARQUE et MARGE, les Allemands, M
remarquer, et MARK, *limites*; les Bas-Bretons,
limite.

Enfin, chez tous les peuples peu civilisés qui vive
une défiance continuelle les uns des autres, et p
un voisin est un ennemi, le commerce se fait au
tières communes, terrain neutre consacré à He
Mercure. Aussi la MARGE d'un pays est-elle son M
et le nom de Mercure vient, d'après Festus, A ME
mot d'où dérivent ceux de MERCERIE et MARCH
Mercure lui-même préside tout spécialement a
MERCE, ainsi que Hermès. En copte, le *marchan*
SCHOT, ESCHOT, qui rappelle Thoth [1].

[1] Pour les colonnes, monceaux et frontières, voyez S
Dulaure. — L'hébreu désigne bien le *marché* par le
MAR'COLETH, qu'on dirait presque latin; mais la ressemb
trompeuse, la racine étant RACAL, *négocier*.

III. ÉNOS.

ı fait fort extraordinaire que dans Manéthon, ns les écrivains chinois, Caïn ait pour succes- sous les noms de Sempsos et de Tchouen-hio.

IV. HÉNOC.

est célèbre par sa piété, par son ascension et nnaissances astronomiques.

s traditions des Atlantes, le fils d'Atlas, le juste lespérus fut enlevé au ciel par un tourbillon du e l'Atlas où il observait les astres.

ıe, par une erreur que nous expliquerons plus cension d'Hénoc a été attribuée à Hoang-ti=

ygie, Cannac est un Hénoc, Chanoc, par son ı Noë Ha-Noach par son époque.

était jeune encore lors de sa disparution, et les fait de l'Hénoc troyen Ganymède, qu'enlève ieux l'aigle du dieu suprême [1].

ı d'Hénoc, en chaldéen, est Edoresch, dans Bé- resch (Edrès) est l'Idris des Arabes, grand as- comme Hénoc=Hespérus, mais dont on ne dit l ait été ravi au ciel.

tes ont aussi, prétend-on, un Idris astronome, né son nom à une haute montagne, Cader-Idris *l'Idris*), où il faisait ses observations [2].

ıède reparaît, dans les traditions lydiennes et phrygiennes en la personne d'un des fils de Nélée et de Chloris, qui a ırphosé en aigle. — Pélops avait été pareillement ravi ıe.

t. II, p. 40.

Cette montagne fait le pendant de l'Atlas des grecs, et Atlas, le père d'Hespérus, était lui-mé astronome illustre. A ce titre, il pouvait fort biei nir, malgré son origine sethite, le frère de Pro qui personnifiait la civilisation caïnite.

L'Atlas=Idris de l'Inde est Dakscha, dont nou: rons en son lieu.

Peut-être l'ascension d'Hénoc a-t-elle fait naîtı l'esprit des plus anciens peuples la pensée d'int dans le ciel, parmi les dieux, de simples mortels t les Ribhous ou les Lémécides.

L'imagination s'est d'ailleurs emparée de ce fa veilleux, qu'elle a reproduit de tous côtés et (circonstances les plus différentes. Ainsi les Chaldé attribué la disparution d'Hénoc à Xisuthrus=Noé Chinois à Peyroun=Noë; les Latins, à Latinus, à lus, à Énée; les Grecs à Phaëthon, qui était le plı des hommes formés par Prométhée, et qui monte auprès de Jupiter à l'instigation de Mercure [1], à u Phaëthon qu'enlève Himéra, à Céphale qui est r l'Aurore; les Hindous à Djahoucha, qui pourra être un Hénoc, à Drouva, célèbre par son ardent que Vichnou enlève sur un char de feu, au caïnit dasa; puis, les Carolins à Oulafat, les Mexicains : zalcoatl, les Iroquois à Tarenyawagon, etc. [2]

[1] Hygin, P. ash. II, 42.

[2] Les Tunquinois ont, aux premières pages de leurs t historiques, le conte d'un enfant de trois ans, qui, mont cheval de fer, détruisit à lui seul toute une armée enn s'élança vers les cieux de la cime d'une haute montagne, o rend encore aujourd'hui pour l'invoquer sous le nom de *Rc* (Marini, p. 7 sq.)

V. MÉTHUSÇALAH.

La longue vie que la Genèse attribue aux patriarches, par là même à tous les Antédiluviens, était attestée, ı dire de Josèphe, par des écrivains chaldéens, égypзns, phéniciens et grecs, en particulier par Hésiode, ›nt l'autorité est fort considérable[1]; puis, par la légende ırygienne d'Hénoc, par le mythe éthiopien de Memnon. ces témoignages anciens sont venus se joindre : ceux s Chinois; ceux des Hindous et de tous les peuples ›uddhistes qui caractérisent les âges du monde par le clin progressif de la vie humaine; celui des Caraïbes ıns le mythe si remarquable de Kururuman; celui des ırolins dans le mythe d'Erigiregers; ceux des Hindous des Scandinaves qui nous racontent à propos de l'Amta et d'Iduna comment la vie de l'homme a été abrégée ›rès le Déluge.

Il ne se pouvait qu'un fait aussi extraordinaire qu'une e de huit à neuf siècles ne donnât lieu à quelques myıes; et le héros de ces mythes devait être celui des paiarches dont la carrière avait été la plus longue, Méıusçalah. Nous le verrons figurer parmi les rois de Égypte, immédiatement avant Nitocris ou le Déluge, ous les noms de Méthousouchis et d'Apappus. Nous ous, le transformons à notre insu en une sauterelle, uand nous disons : Vieux comme Méthusalem; car ial'ʿam en hébreu signifie *sauterelle*. Or le personnage ıythique de la Grèce, qui seul a subi cette même métamorphose, c'est Tithon, pour qui l'Aurore avait ob-

[1] Voyez Heidegger, *Historia sacra patriarc.*, t. 1, p. 358 sq.

tenu l'immortalité sans la jeunesse, et qui était si vieux qu'on devait le coucher comme un enfa un berceau [1].

[1] Tithon vient de TITTHÉ, en hébreu DAD, THAD, *le sein*, le *nourrisson*, le vieillard redevenu enfant. Nous ne sa vient la forme de Méthusalem, qui ne se lit ni dans la Vu dans les Septante.

CHAPITRE IV.

Décadence du premier monde.

I. Les hommes, les dieux et les Néphilim.

Les hommes et les dieux.

La Genèse distingue de la foule des hommes, HA ADAM, la race des dieux, HA ÉLOHIM, qui sont, à notre avis, les patriarches sethites et leurs familles.

Par une coïncidence fort remarquable, le même mot d'*Elohim* désigne, dans Sanchoniaton, les grands, les puissants d'entre les Antédiluviens, ceux dont Saturne fit ses auxiliaires dans sa lutte contre le Ciel.

De même, dans le Rig-Véda, le terme de DÉWAS ou de *dieux* a précisément le double sens que nous attribuons à celui d'Élohim. Il s'entend à la fois de divinités plus anciennes qu'Indra, voilées et mystérieuses comme l'Élohim biblique, et d'une race sacerdotale qui préside aux sacrifices, et qui se dessine nettement au milieu des autres hommes.

Les Géants.

Hommes et Dieux, tous étaient d'ailleurs des géants. Une vie de neuf siècles suppose une autre stature qu'une vie de quatre-vingt-dix ans, et cette hypothèse se con-

firme par le mot hébreu de Réphaïm, qui signifie à la fois *ombres* et *géants*. Les premières *ombres* qui ont peuplé les enfers ont été les Antédiluviens, qui étaient tous des *géants*. Voilà pourquoi, dans les traditions scandinaves, c'est la race des géants qui périt dans les flots du Déluge; pourquoi, au Mexique, le premier âge se nomme celui des géants, et au Michoacan des géants échappent seuls au cataclysme; pourquoi une tradition arabe fait vivre avant le Déluge sept géants, qui font place à Noë et aux races nouvelles; pourquoi le Méthusçalah de l'Égypte est un géant; pourquoi, chez les Celtes, un géant impie a été englouti dans un lac enchanté; pourquoi les Orphiques désignaient par le nom de Titans toute l'humanité antédiluvienne; pourquoi Hésiode fait naître ses Géants à la fin de la grande sécheresse qui est suivie des temps de puissance et de gloire des Caïnites; pourquoi les Géants sont, dans Homère, une race superbe et criminelle qui périt avec son roi Eurymédon[1].

Les filles des hommes.

Dans la Genèse, l'expression emphatique de *filles des hommes* marque le rôle tout nouveau que la femme jouait depuis Nahéma dans la société humaine.

[1] Les Titans, dans Hésiode, sont les dieux d'une religion antérieure, qui se sont rendus agréables à Zeus, et parmi lesquels avait pris place Japet, le père des héros fictifs et antédiluviens, Prométhée et Atlas. Homère, semble-t-il, croit les Titans plus nombreux que ne le pensait Hésiode; mais ils sont aussi des dieux ; c'est même par eux que jurent les habitants d'Olympe; seulement ils n'habitent plus les cieux, ils vivent sous terre, et à ce trait nous les reconnaissons pour des représentants du monde antédiluvien. — La Titanomachie qu'on a intercalée dans la *Théogonie* d'Hésiode, ne peut être de ce poëte; car il y est question des phalanges des Titans. C'est le langage des Orphiques.

Les mariages des fils des dieux avec les filles des hom-
es ont laissé peu de traces dans le souvenir des nations. ous ne citons qu'avec hésitation la Hervarra Saga des andinaves, qui parle de certains mariages extraordi-ires, qui ont eu lieu avant le Déluge, entre les Géants bstitués aux Sethites) et les filles de Mannaheim ou de *demeure des hommes*.

Au reste, ces filles des hommes, dont la Genèse fait con-ître l'existence et non les titres de gloire, ont peut-être é amenées par des circonstances inconnues à s'illustrer ır leur courage, par leurs exploits militaires, par leurs ombats contre les hommes. Au moins n'est-ce qu'à elles ue nous pouvons rapporter les confuses traditions des ohêmes, des Grecs, des Chinois et des Hindous sur une ace antédiluvienne d'Amazones, qu'il ne faut pas confon-lre avec celles des temps postérieurs au Déluge. De nos ours, encore, si l'on en croyait les traditions populaires qui ont cours dans les pays arrosés par l'Amazone, il exis-terait des républiques indépendantes de femmes sur les bords du Solimoës[1]. Au moins est-il certain que plu-sieurs rois nègres ont pour gardes un nombre plus ou moins grand de femmes armées. Il nous est donc permis de supposer que, déjà avant le Déluge, un certain nombre de femmes, oubliant les vertus de leur sexe, s'étaient re-vêtues de l'armure du guerrier.

Les Néphilim.

Au milieu des Antédiluviens à la haute stature, se dis-tinguaient par leur taille colossale les Néphilim, « héros de grand renom. »

[1] De Castelnau, t. v, p. 72. Guyon, *Histoire des Amazones*, t. II, p. 180 sq.

Leur nom signifie *se jeter sur* une proie. Il se retrouve dans celui des plus illustres et des plus anciens héros de la Scandinavie, les Nibelungen.

Mais la même racine sémitique NAPHAL, NABEL, *tomber*, a produit en grec NÉPHÉLÉ, en latin NEBULA, NUBES, en allemand NEBEL, *nuée*, et les Nibel-ungen semblent ainsi provenir en droite ligne du chaos Nifl-heim. Il n'en est cependant rien : la parenté n'existe que dans les mots.

La gloire des Néphilim a peut-être été pour beaucoup dans le choix qu'on a fait de Néphélé pour la mère des Centaures.

La violence et la tyrannie de ces mêmes Néphilim s'est personnifiée dans le roi d'Égypte Ochthoès=Soïkounios.

Leur stature gigantesque a été agrandie hors de toute mesure par la vive imagination des peuples postdiluviens, et l'on distingue dans leurs mythes, à côté des Réphaïm, dont la taille rappelle encore celle de l'homme, de vrais monstres qui déracinent les chênes et jettent dans les airs des montagnes.

Mythes des Néphilim, des Élohim et des Adamiens.

Ces trois classes d'hommes ont subi, dans l'imagination des peuples, les altérations les plus diverses.

En Égypte, l'histoire antédiluvienne, dépouillée de tout ce qu'elle a d'étrange, devient la première partie des annales de l'Égypte : les grandes inventions de Seth et des Lémécides sont attribuées à des dieux ; les Néphilim sont des démons qui accompagnent Typhon, et ils perdent leur forme humaine soit à demi, soit complétement pour revêtir celle du Serpent ou de Satan ; les Élohim disparaissent ; les Sethites et les Caïnites se confondent, et les temps antédiluviens sont remplis par des

listes soit de neuf, soit de dix-neuf rois, selon le nombre les neuf célébrités caïnites et celui des dix patriarches sethites. Les habitants de l'Égypte, dans cette période mythique, sont des soi-disant Éthiopiens, d'après Hérodote.

Ces Éthiopiens ou Antédiluviens sont ceux que visitent fréquemment les dieux d'Homère, ceux qu'on voit peints sur la coupe que Némésis tient d'une main tandis qu'elle a dans l'autre une branche du pommier du Paradis, ceux à qui Lucien attribue la découverte de l'astronomie, ceux qui habitaient l'île des Phlégyens, qui a disparu dans les flots. Ils sont les Hyperboréens du sud et de l'est, comme les Hyperboréens mythiques et antédiluviens sont les Éthiopiens du nord et de l'ouest.

La Chine place de même, avant le Déluge, des Miao-tsé, qui sont ses ennemis depuis la plus haute antiquité, qu'elle se plaît à charger de tous les crimes des Caïnites. Ici, comme en Égypte, les Néphilim sont métamorphosés en de génies malfaisants qui entourent Tchi-yeou=Typhon. Ces génies sont au nombre soit de neuf, comme les neuf Caïnites de la Genèse, soit de 9×9, ou 81, qui est le chiffre du mal multiplié par lui-même, soit de 8×9, ou 72, et ce dernier nombre est précisément celui des conjurés de Typhon. D'ailleurs, l'histoire des patriarches bibliques changés en empereurs chinois est mêlée de plusieurs fables qui ne déparent pas le premier livre de Manéthon.

Le Rig-Véda a, comme la Genèse, ses Déwas, ses hommes et ses Asouras. Seulement on dirait que ces derniers sont de mauvais anges qui n'ont rien de commun avec l'homme. Mais, compagnons du Serpent comme les mauvais génies de la Chine et de l'Inde, ils sont, comme eux, des Néphilim déguisés, et c'est aussi ce que prouve la cosmogonie contenue dans le premier livre des *Lois de Manou.*

Zoroastre paraît avoir négligé les traditions an
viennes pour développer les dogmes et détermine
morale.

En Phénicie, les Néphilim ont gardé à demi leu
tère historique et humain, tout en devenant, sem
des génies des montagnes.

Les Scandinaves distinguaient les Ases, les Va
Géants et les Nains. Chacun de ces quatre myt
formé d'un triple élément : la tradition antédiluvi
humanitaire, les événements de la primitive hist
tionale, et le travail d'une imagination puissante q
lise toutes choses selon les lois de l'analogie. A
Ases sont proprement les *Forts*, la *race* (KENAZ,
des *forts* (ʿAZ), les Askénazites, descendants de G
aïeux des Scandinaves. Mais leur postérité a vu
les héritiers de la piété, de la sagesse, de la p
des Sethites, les Élohim, les Déwas, les dieux ;
a identifiés et confondus avec ses théothées et s
siothées, et les Ases sont ainsi devenus les objets
culte. Les Vanes ont peut-être été un peuple co
rain des Askénasites, rival, ennemi d'abord, puis a
quel ils auront emprunté une partie de leurs dieu
ces Vanes passaient pour être les héritiers et les re
tants, dans le monde actuel, des antiques Caïnit
particulier des voluptueux et industrieux [1] Lén
Les Géants partagent, avec les Vanes et les hom
surface de la terre ; et l'on croit reconnaître en
race d'une grande force physique qui, tels que
philim [2], aurait fait de fréquentes invasions sur le
des Scandinaves. Mais il est hors de tout doute

[1] Heimdall est sage comme un des Vanes, est-il dit
Thrymskvidha, st. 17.

[2] La Bible a aussi ses Néphilim d'avant le Déluge et ses
d'après : Gen. VI, 4, et Nomb. XIII, 33.

ants ont habité le premier monde, puisque c'est leur ng qui a inondé la terre lors du Déluge, et ces mêmes ants sont les génies de la *gelée*, des glaciers et de l'hi-r, contre lesquels Thor soutient chaque printemps de des combats avec son marteau. Enfin, les Nains sont ut à la fois les Finnois, habiles ouvriers en métallur-e, les Mineurs de Tubalcaïn, et les Êtres invisibles qui vent dans les cavernes et les sombres entrailles de la rre.

En Grèce, où plusieurs religions se sont mêlées, la race lossale des Antédiluviens est représentée par les Titans s Orphiques et par les Géants. Ces derniers se sont ansformés, dans les traditions, en monstres anguipèdes en démons, entassant, comme les Asouras, montagnes ır montagnes, pour escalader l'Olympe. Les plus célèbres entre eux sont les deux Aloïdes, Otus et Éphialtès. Les itans, qui ont toujours la forme humaine, et qui sont ntôt une troupe fort peu nombreuse de dieux anciens, ntôt de vraies phalanges de guerriers gigantesques, nt attaqué Zeus après le Déluge. Mais l'antiquité grec-ue n'était point d'accord avec elle-même sur ces com-ats des Titans et des Géants contre l'Olympe, et les ré-olutions de la nature s'y confondent avec celles des ultes qui se sont succédé dans cette contrée.

II. Profonde corruption.

La Genèse nous fait connaître les progrès de la cor-uption dans les derniers temps du monde antédiluvien, n appelant notre attention, d'abord, sur les passions oupables des fils des Élohim, ensuite, sur les exactions es Néphilim, et enfin, sur l'entière corruption de toute hair. Ce tableau se complète par les traditions profanes.

Plusieurs auteurs ont conclu de la défense faite à Noé de manger la chair avec le sang, qu'avant le Déluge il y avait déjà des anthropophages. Eusèbe était de cet avis. Le livre d'Hénoc rapporte que les géants antédiluviens se livrèrent à un tel appétit pour la chair humaine, que les hommes, désolés, crièrent à Dieu, qui envoya quatre anges pour voir les crimes de la terre. Ces géants, dont la faim était proportionnée à la taille, après avoir consommé le fruit du travail des hommes, les mangèrent à leur tour et finirent par se dévorer les uns les autres. Dans Ovide, le cannibale Lycaon est antérieur au Déluge. Ce dernier mythe s'est peut-être reproduit dans celui de Pélops et dans celui d'Atrée. Peut-être aussi le lydien Camblétès appartient-il à cette même période de l'histoire.

A l'anthropophagie s'ajoutait, d'après les écrivains orientaux, une impudicité qui avait rompu toutes les barrières. C'est aussi ce que nous disent, en Phénicie, Memroumos et sa mère, à Rhode les Telchines et leur mère, en Syrie Atergatis que la honte de sa faute fait se jeter dans l'eau, en Égypte les rois Rathourès et Péteathurès, *l'homme d'Hathor* ou Vénus, en Scandinavie les Vanes ou le peuple de Vénus.

Les Chinois, les Perses et le livre d'Hénoc insistent spécialement sur le culte des démons et les pratiques de la magie auxquels on se livrait avant le Déluge, et ces traditions concordent trop bien avec nos idées sur l'état psychologique de l'humanité Primitive, pour ne pas trouver créance auprès de nous. Nous avons vu, d'ailleurs, que les Telchines passaient pour des magiciens. Il en était de même des Dactyles en Phrygie, d'après Phérécyde, et en Chine la magie des Tao-ssé postdiluviens fait suite à celle du monde antérieur. Sanchoniaton parle de *discours magiques* dans la lutte de Saturne contre le Ciel au temps de la grande sécheresse.

u reste, nous avons déjà vu, par les mythes de Divo-a et de Maire Monan, que l'athéisme prévalait chez les édiluviens, par ceux de Kururuman, d'Oyot, de Kali-o, que l'humanité était, au temps du Déluge, si dé-vée qu'elle aurait mis à mort Dieu, si Dieu se fût homme, et d'autres mythes diluviens nous appren-nt que l'orgueil qui s'élève au-dessus même de Dieu, ible avoir été le trait le plus saillant de l'affreuse cor-tion qui régnait alors dans le monde.

III. Livres sacrés.

a totale extinction de la foi avant le Déluge a donné i au mythe hindou du vol des livres sacrés par un géant lfaisant.

a tradition de livres plus anciens que le cataclysme trop ancienne et trop universelle pour n'avoir pas un d de vérité. En Chaldée, ils ont été écrits par Xisu-us=Noë. Josèphe et Manéthon parlent de colonnes et nscriptions gravées par les descendants de Seth ou par oth lui-même. Le Taaut phénicien avait chargé de la laction de son ouvrage les Cabires. Mahabad, le pre-er roi de la terre, a reçu, dans l'Iran, un livre sacré ns la langue des cieux. Celui qu'a dérobé le géant, en le, provenait de Manou=Adam. Les Druides avaient lui de Prydain, qui est le même que Hu, et d'après les llois, l'enchanteur Ganhébon conserve, engloutis sous eaux diluviennes, les menhirs de la science, que reti-ra le dieu qui sauvera le monde. Les Étrusques rap-rtaient à Tagès, fils de Génius=Caïn, et à son disciple cchétis leurs livres Achéruntiens, qui contenaient la ctrine mystique de la purification des âmes, et en gé-ral tous leurs livres rituels ; on attribuait à Tagès le

dogme d'un seul Dieu, chef et modérateur de tous e autres dieux. Enfin, les Juifs et les Musulmans parle de livres laissés par Adam, Seth et Hénoc.

Cette tradition se retrouve, fait très-remarquable, ju que chez des peuples sauvages qui ne savent pas écri et elle a frayé auprès d'eux la route à l'Évangile. Da l'Arracan, sur les rives du Koladon, vivent les Kemmi qui ne se sont jamais souillés par le culte des idoles, et racontent unanimement qu'un Dieu, dans un temps tr reculé, leur avait donné un livre destiné à leur faire co naître ses ordres, mais qui, malheureusement, avait bientôt après dévoré par un chien (par le monstre di vien ou par l'incendie typhéen qui a suivi le Délug Ignorant ainsi la volonté divine, ils ont vécu dep sans prières ni sacrifices, mais dans l'attente des liv qui, selon ce que leur avaient dit leurs pères, devai leur être apportés de nouveau par des hommes pleins bonté. Aussi nos missionnaires les ont-ils trouvés tr disposés à écouter l'Évangile et à recevoir les sain Écritures. — Une tradition analogue existe chez les K rens : Dieu avait écrit sa volonté et ses lois sur une pe de buffle, et rassemblé les peuples pour qu'ils en pr sent copie. Tous le firent, sauf les Karrens, qui étaie occupés à cultiver leurs champs.

IV. Les deux cités.

Xisuthrus avait déposé son livre avant le Déluge da la ville du Soleil, *Sipparis* ou *Pantibibles*, c'est-à-dire cité des *Lettres* ou des *Livres*. Elle avait été la résiden des rois issus d'Alasparus, l'*Écrivain*, qui est Seth.

Sipparis est la ville bâtie par le sethite Kénan sur u haute montagne.

Platon se rattachait à d'antiques traditions quand il plaçait sur une montagne (peu élevée), au centre de son Atlantide antédiluvienne, une ville sainte et bien fortifiée.

Peut-être, dans sa description des enceintes de cette ville, s'inspirait-il de celle qu'Hérodote fait des murs, de diverses couleurs, d'Ecbatane. Mais l'Ecbatane du père de l'histoire est enveloppée d'un nimbe mythique. N'avait-elle point été construite sur le plan de la ville fictive de Dchemschid, Var, qui est une image du monde antédiluvien ?

A la cité des Sethites et des dieux correspond celle de Caïn, qui s'appelle Hénochie dans la Genèse, Ko en Égypte, Kio en Chine.

D'ailleurs, plusieurs peuples ont fait de leurs principales villes la grande cité du monde antédiluvien, qui se nomme ainsi Memphis, Byblos, Sipyle, Ilion, Athènes, Argos, Slavensk, Bénarès.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Le Déluge un chaos.

lecteurs veulent bien jeter un coup d'œil sur
des diluviennes que nous avons recueillies, ils
ront combien il serait oiseux d'établir, par une
ı détaillée, que ces inondations locales qui n'é-
ju'une seule famille, et qui présentent la plupart
épisodes de l'arche, des oiseaux, de la branche
lu sacrifice, sont bien réellement les images
oins exactes du seul et unique Déluge de Noë.
es issues de ce patriarche ont emporté partout
de Sennaar le souvenir d'un cataclysme qui
ıit la première humanité, et nulle d'entre elles
ir rencontré dans sa nouvelle patrie des peu-
anciens qui auraient échappé à la ruine géné-
ui leur auraient offert ainsi le spectacle d'une
ı déjà sans doute fort avancée. Mais si le Dé-
une ruine universelle, nous pouvons pressen-
ıelle profonde et saisissante impression il aura
ıs *les cœurs des* Noachides. Les légendes de

tous les peuples antiques, leurs cultes, leurs mythes, leurs symboles, tout prouve que lors de la Dispersion on prenait les temps diluviens pour un temps de palingénésie générale et de création partielle, et qu'on inclinait à les comparer au grand chaos des origines du monde. Autrement nous ne saurions comment rendre compte de ces récits qui, en Amérique comme en Asie et en Europe, placent après le cataclysme une nouvelle création de tous les êtres qui vivent aujourd'hui sur la terre.

Tel n'est pas sans doute le langage que tiennent toutes les traditions diluviennes : c'est de la famille ou du couple sauvé des eaux que les peuples actuels descendent par la voie ordinaire de la génération, d'après les Chaldéens, les Arméniens, les Celtes, les Lapons, les Chinois, les Polynésiens, les Mandans, les Mexicains et les indigènes de Cuba. Leurs légendes sont les plus conformes au texte du récit des Hébreux; mais les autres, en dépit de toutes leurs erreurs, nous en indiquent beaucoup mieux le sens caché et le véritable esprit[1].

Les Hindous, qui exagèrent tout, vont jusqu'à identifier formellement le Déluge et le chaos, quand ils placent l'inondation pendant un de ces sommeils périodiques de Brahma, qui amènent la ruine d'un monde et préparent l'apparition d'un autre. Panthéistes, ils ont en outre imaginé d'attribuer à Manou=Noë la production des nouveaux êtres. Cette production est ailleurs attribuée à la Divinité elle-même : en Afrique, chez les Nègres du Loango, à leur dieu suprême ; dans l'Amérique du Nord, à Michapoux, au Grand-Lièvre des Algonquins, au Grand Esprit des Comanches, à Otkon, personnage équivoque

[1] Nous avons recueilli dans notre *Histoire de la Terre* les traditions relatives aux révolutions physiques et géologiques qui ont accompagné et suivi le Déluge.

ui était primitivement un grand dieu ; chez les Groënandais, à un soi-disant homme qui est un dieu ; chez es Kamtschadales, à Kutka, autre dieu rabaissé au rang les mortels. Ces différents dieux produisent, après le Déluge, soit les animaux et les hommes, soit les hommes euls, ou changent les animaux sauvés en hommes. Le nythe du géant, de la femme, et du chien qui de nuit est un beau jeune homme, nous apprend que les sauvages de l'Amérique boréale s'expliquaient le repeuplement le notre globe par l'action fécondante des chaleurs de 'été (le chien) sur la terre (la femme), et par une intervention directe de Dieu (le géant). On sent d'ailleurs dans ous ces mythes l'intention bien marquée de distinguer le la première et véritable création, cette seconde création, et cette distinction se fait par la mention de substances préexistantes dont le dieu tire les nouvelles races l'êtres : les hommes sont formés des animaux vivants ou norts, les animaux de morceaux de bois, et le continent l'un peu de terre tirée du fond de la mer.

Les moucherons, d'après un conte (berbère) du Maroc, es insectes, d'après les Sékiisbéiklous, dateraient du Déluge et proviendraient soit d'un acte créateur de Dieu, soit des cendres du serpent qui est ici l'animal typhonien, l'ennemi de l'homme. Ce dernier trait tient au dualisme perse. Mais il est certainement digne de remarque que, d'après Nicandre, ce soit du sang des Titans, c'est-à-dire des Antédiluviens, que soient nés tous les animaux venimeux. D'anciens mythes, bien connus, font sortir les abeilles des entrailles d'un taureau égorgé ou de la terre entr'ouverte par le Déluge. On disait aussi les mouches à miel découvertes par Bacchus, le dieu de la vigne postdiluvienne. Enfin, Pline, qui prend à la lettre les antiques fables, croit que les abeilles, les guêpes, les scarabées proviennent *des cadavres de certains* animaux. C'est à la

géologie à nous dire si nos insectes ont bien réellement été créés après le Déluge.

Chez les Battas, la nouvelle humanité a pour mère une déesse, dont l'époux est inconnu, et qui est probablement quelque divinité de la nature comme la femme du mythe du chien. Les trois fils et les trois filles de la déesse malaise répondent trop exactement à la famille de Noé pour ne pas s'expliquer par elle. Nous les retrouvons à Tahiti, mais issus d'un homme qui est né du sable de la mer et de sa fille. Cet inceste mythique fait pendant à celui de Manou et d'Ida=Iris.

Cette femme qui apparaît après l'homme, et qui est ici sa fille, là l'œuvre de ses prières, n'est au fond pas autre qu'Ève formée après l'homme et de l'homme. Les Indiens d'Esséquibo ont même transporté après le Déluge le fait d'Ève que Dieu présente à Adam à son réveil. A Haïti et au Canada, la femme a été créée pour devenir l'épouse des hommes sauvés du Déluge.

Il était d'autant plus aisé aux païens de prendre la renaissance de l'humanité pour sa création, qu'ils savaient que les Antédiluviens étaient une race de géants fort différente de la nôtre. C'est là précisément ce qui fait le prix de la tradition scandinave : Bergelmer=Noë appartient à un autre monde que nous, et ce n'est qu'après la destruction des anciens géants, noyés dans leur propre sang, qu'Odin forme les ancêtres de notre humanité actuelle.

Enfin, quelques peuples, sans aller jusqu'à faire de l'époque diluvienne un temps de création, et de notre race, dont la vie est courte et la taille petite, une espèce distincte de celle du premier monde, ont tenu du moins à marquer par un prodige la ligne de démarcation entre les deux humanités. Les hommes qui ont repeuplé le monde après le cataclysme, sont nés, en Grèce, des pier-

;, et, en Guyane, des fruits que Noë et sa femme je-ent derrière eux[1]; en Lithuanie, des os de la terre r lesquels ils ont sauté; au Groënland, d'une femme e Noë avait fait sortir de terre en la frappant de son ton.

Ces légendes qui révèlent dans la crise tellurique qui us occupe, un temps de création, font un grand con-iste avec celles qui, ne saisissant dans le vaste en-mble des faits diluviens que le châtiment d'une race upable, ont donné les étroites limites d'une vallée ou ıne île à un jugement qui avait porté sur l'humanité tière. Cet esprit de stricte localisation frappe vivement ns les légendes des déluges grecs de la Thessalie, de la garide, de l'Argolide, de Samothrace, de Rhode, dans lles du Prométhée égyptien, des îles englouties d'Is ı Armorique, de Péyroun en Chine, du village inondé : Januare au Brésil, etc. Les Grecs parlaient aussi d'une : des Phlégyens qui avait disparu dans les flots, et ces ılégyens étaient soit les frères impies des Minyens, soit :s Éthiopiens comme les Antédiluviens de l'Égypte. Nous :nsons même que certaines villes qu'on dit avoir été su-tement englouties pendant les temps fabuleux, ne sont 'obablement que l'image en miniature du monde Primi-:. Telle en Lydie, Sipyle, la cité de Tantale=Adam; telle ı Béotie, Orchomène, qui devait son nom à Orchomé-ıs, *le Ménou de l'Arche*, fils du diluvien Lycaon, frère : Nyctimus=Noë, et père des Minyens, c'est-à-dire des

[1] Ne sachant pas le sens symbolique de cet acte, je note que le ›uveau-Zélandais, qui est souillé par les funérailles, pour se puri-ır *jette derrière lui*, avec respect, un morceau de patate; c'est la ›urriture de l'esprit du mort. (D'Urville, *La Pérouse*, t. III, p. 685.) ı Pégu, où le diable est un des principaux objets du culte, on lui tte, dans les repas, par-dessus les épaules, ce qu'on lui sert de plus ‹quis. (Turpin, *Hist. de Siam*, t. II, p. 20.)

Ménouides, ou des Argonautes qui sont les habit
l'Arche. Les Celtes des îles Britanniques citent j
six villes qui ont été submergées. Il y a pareillem
souvenirs du Déluge dans la lutte de Neptune l'In
et de Junon au sujet de l'Argolide, dans celle de N
et de Minerve pour l'Attique et pour Trézène, e
celle de Neptune et du Soleil pour Argos.

CHAPITRE II.

Les faits.

I. NOË.

Le nom même de Noë, Noach, s'est conservé : en Phry-
e, dans la ville de No et de l'Arche ; chez les Hottentots,
ont les premiers parents se nomment Noh et Hingnoh,
peut-être sous la forme d'Inoa en Laconie, sous celle
Nyctimus (NOACH THAM, l'*intègre*) en Arcadie.

Si, partout ailleurs, les peuples ont donné dans leurs
ngues nouvelles un nouveau nom au patriarche dilu-
en, le terme de Noë, Noach, semble être devenu chez
usieurs la désignation de l'*eau* et du *vaisseau*.

Vaisseau : NAU, sanscrit ; NAW, persan ; NAUS, grec ;
VIS, latin ; NACHEN, allemand.

Eau : en grec, NAÔ, *couler* ; NÊCHÔ, *nager*. En latin,
RE, *nager*. En allemand, NASS, *humide*. En sémitique,
HAR, *fleuve*. En cochinchinois, NAK, et en siamois NAH,
UM, NAN, *eau*. Chez les Caffres Béetjouanas, NOKA,
urce, NOA, *boire*.

Mais ce vaisseau, NAUS, qui flottait sur les eaux, était
temple, NAOS, la NEF, où l'humanité s'était réfugiée
omme dans un asile inviolable.

Noë a reçu les noms : chez les Chaldéens, de Xisuthrus,
rejeton qui est demeuré de reste ; en Phénicie, d'Usoüs,

l'homme de la *délivrance* ; en Grèce, d'Ogen, d'Ogygès, l'homme des *eaux* (AUGHA, sanscrit, OUJÉA, albanais), de Deucalion, l'homme de la *maison de Dieu* (en grec comme en mexicain), d'Inachus, l'homme des grandes *angoisses*; chez les Scandinaves, de Bergelmer, l'homme de la *montagne* ; en Égypte, de Ménas ou Ménès, qui est le second Adam ; en Inde, de Manou, qui est le même mot, et de Boudjyou ; en Chine, de Ti-ko, *le patriarche averti* de Dieu *avec une très-grande sollicitude*, et de Yu-vang, l'homme du *navire* et de la *mort* ; en Chine et au Japon, de Peyroun ; en Perse, de Frévak ; chez les Celtes, de Dwifan ou Douiman ; au Kamtchatka, de Kutka ; chez les Indiens Côtes de chien, de Chapéwee ; chez les Iroquois, d'Otkon et de Messou ; chez les Crees, de Wæsac-Koochack ; au Mexique, de Coxcox et de Tezpi.

Noë s'est sauvé avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes. Ils étaient huit, et le souvenir de ce chiffre s'est conservé dans les hiéroglyphes chinois. Les sept compagnons de Manou Satiavrata sont sept hommes, sept sages.

Ont dépassé ce chiffre : les Chaldéens, qui joignent à la famille de Xisuthrus ses parents et ses amis ; les Mahométans, qui, d'après une certaine tradition, portent à quatre-vingts le nombre des habitants de l'Arche ; les Lithuaniens et les Tahitiens, qui y font entrer plusieurs hommes.

L'Arche contenait une famille, sans qu'on détermine le nombre de ses membres, d'après la tradition chinoise de Peyroun, d'après celle de Chapéwee, de Wæsac-Koochak, de Tezpi, du Noë anonyme de Cuba et de celui de la Castille d'or.

Est seul avec sa femme : No, Deucalion, Dwifan, Bergelmer, Coxcox, le grand-père de Wodan, le Noë inconnu des Tamanaques, et Noh des Hottentots.

Ni Kutka ni le Noë de la Guyane n'ont de compagne. Le souvenir des animaux recueillis dans l'Arche s'est nservé en Chaldée, en Lithuanie, chez les Celtes, en de, à Tahiti, au Méchoacan, à Cuba, chez les Crees. D'entre les autres peuples, les uns ont substitué à rche une caverne, les autres oublié l'Arche, et pluurs, les plus sauvages, perdu le souvenir même du luge [1].

II. Le regard de Dieu.

Dieu, dit la Genèse, *regarda la terre, et voici elle était rrompue.*

Dans le livre apocryphe d'Hénoc, ce sont quatre ans que Dieu envoie visiter la terre, et qui lui font raprt de tous les crimes qui la souillent.

Les Lithuaniens placent leur Dieu suprême à la fenêe de son palais et apercevant la corruption générale.

Chez les Grecs, Dieu descend du ciel en personne : Juiter arrive chez Lycaon. Ce mythe n'est que le commenire poétique du texte biblique.

III. L'Arche.

Le nom de l'Arche est THÉBAH, en hébreu, ou THEIOUTHA en chaldéen. Le premier est devenu celui de la hèbes d'Égypte, qui est bien une cité diluvienne comme ous l'apprendra Manéthon ; de la Thèbes de Béotie, fon-

[1] Je dis : *perdu*, et j'ai probablement tort; car le nombre des traditions diluviennes s'accroît sans cesse à mesure qu'on apprend à mieux connaître les peuples sauvages. Je suis persuadé que le Congo, par exemple, possède de précieuses légendes sur le monde Primitif.

dée par des Phéniciens venus d'Égypte ; de la Thèbes de Mysie, antique colonie des Ciliciens chez qui étaient restés très-vivants les souvenirs du cataclysme; ainsi que de la Thèbes maritime de Thessalie, et de la Thébaïs du Pont. Thébé, l'épouse d'Ogygès=Noë, est incontestablement une personnification de l'Arche, et il en est sans doute de même des autres Thébé, qui sont ou la fille du caïnite Prométhée, ou l'épouse de Corybas l'antédiluvien, et la fille de Cilix de qui sont nés les Ciliciens, ou la compagne de Zéthus qui personnifie l'humanité sauvée des eaux, ou une Amazone qui a donné son nom à Thébaïs. Theiboutha est le KIBÔTOS des Septante ; or tel est le surnom de cette ville d'Apamée dont une médaille porte le nom de No, et Pausanias nous dit que le ciste ou le coffre que Cérès porte d'ordinaire sur ses genoux, est un *Kibôtos* [1].

L'Arche était de *cyprès*, GOPHER. Ce mot hébreu, avec celui d'*arbre*, ^gETS, a formé en grec KUPAR-ISS-OS. Mais le cyprès se disait aussi B'ROSCH, B'ROTH, d'où le nom de BÉROTHAH, Bérytus, qui sera la ville diluvienne des Phéniciens, si elle n'est pas celle de leur dieu créateur, et le nom de BARIS, qui est, en Arménie, tout à la fois la montagne de l'Arche et une déesse, en Phrygie une ville peu distante d'Apamée Kibôtos, et en Égypte un *bateau*.

Une des villes fondées par Nimrod s'appelle Erec, que l'interprète arabe dit être al Bars, c'est-à-dire al Baris, la ville de l'Arche. Mais le nom même d'*Erec*, qui est l'*Aracca* de Tibulle et l'*Arecha* d'Ammien Marcellin, n'aurait-il point eu, dans la langue de Nimrod, le sens d'*arche*? Cependant al Bars est probablement la même ville que Borsippa, et quand Strabon nomme les astronomes de la

[1] *Paus.* X, 28.

aldée Orchéniens et Borsippéniens, il déclarerait donc 'ils habitent dans la double ville de l'Arche[1].

Arki est le nom d'une antique ville de la Palestine.

Vénus Architis du Liban est une déesse diluvienne, dont us parlerons plus bas.

La plus haute montagne de l'Asie Mineure est l'Argée, i est donc l'Ararat des Cappadociens.

En Argolide est un mont Sapysélaton qui, du temps Inachus, a pris le nom d'Arachnéon, et sur lequel aient les autels de Zeus et d'Héré à qui l'on offrait des crifices dans les temps de grande sécheresse. Arach-on est le *temple de l'Arche*; Sapynélaton signifierait, hébreu, *le vaisseau* vers lequel *Dieu vient*, et Inachus pour épouse Argie.

Argos elle-même, où avait abordé sur le vaisseau Argo naüs, fils de Théba, n'est-elle pas la ville de l'Arche? grande déesse d'Argos, Junon Argéa, Arkaia, Argiva, est-elle pas une Vénus Architis?

La Thessalie, l'Épire, la Béotie, la Sicile avaient, cha-me, leur Argos.

N'est-ce pas de l'Arche aussi qu'étaient sortis les an-ques Arcadiens, qui se disaient issus d'un héros Arcas?

Arcadiens et Argiens sont synonymes. La forme ARC, RC, se retrouve en latin, ARCA, et la forme ARG, en sans-rit, ARGHA. Chiwa se nomme Arghanatha, *le maître de Arche*, et son Argha est bien évidemment le même vais-eau que l'Argo d'Osiris, l'Argo de Danaüs, et l'Argo du hef des Argonautes, Jason.

Comment ne pas rechercher dans les souvenirs du Dé-

[1] Ce paragraphe est le résumé de quelques pages de Bryant, dont ingénieuse combinaison mérite quelque attention, aussi longtemps ue M. C. Ritter lui-même ne se prononce pas sur la position de es villes et qu'on n'a point trouvé de meilleures étymologies de eurs noms.

luge l'origine du culte de Vénus Argynnis ou de Jupiter Argyne à qui Agamemnon avait fait élever un temple en l'honneur du jeune Argennos, qui avait péri en se baignant dans le Céphise, et qui était père de Pisidicé, de celle *qui persuade d'être juste*?

L'Arche était une espèce de *coffre*[1], mal éclairé, ténébreux. Dans le mythe de Satiavrata, elle n'est illuminée que par l'auréole des huit Richis qui y sont enfermés. C'est dans un coffre sans fenêtre que sont exposés sur les flots soit une mère avec son enfant, Danaë avec Persée, Sémélé avec Bacchus (à Brasies), Augé avec Télèphe, Rhœo avec Anius, soit un enfant seul, Cama ou l'Amour en Inde, Darab (sur le Gihon), Siegfried (dans un vase de verre), Amadis (sur l'Océan); soit deux enfants jumeaux, Romulus et Rémus; soit le corps mort du dieu diluvien, Osiris. Parfois le coffre n'est pas jeté à l'eau, mais il est un moyen de salut pour l'enfant qu'il contient, pour Jason en Thessalie, pour Cypsélus à Corinthe, pour Ion à Athènes. Le coffre des mythes est devenu dans le culte ceux d'Attis, de Dardanus, de Cérès, de Despoïné. Tahiti avait de même, dans ses moraï, des arches qui contenaient des objets inconnus enveloppés de nattes, et qu'on nommait *la maison de Dieu*, du dieu Ooro.

L'Arche est, d'après Orphée[2], la ruche d'où sont sortis, comme de nombreux essaims, les animaux et les hommes. A Corinthe, qui possédait une famille célèbre de prêtres du nom de Cypsélides, l'Arche se disait anciennement KYPSÉLA, qui est le même mot que KAPSIS, KAMPSA en grec, CAPSA en latin. Or, dans le royaume de Tunis est une ville de Cafsa, qui est la Capsa des Anciens, et cette Capsa, qui portait, comme la Thèbes du Nil, le

[1] Ce mot vient sans doute de GOPHER.

[2] *Nat.* Comes, d'après Bryant, t. II, p. 371.

nom d'Hécatonpyle, *aux cent portes*, passait pour
ir été fondée par Hercule, le Sauveur des hommes
temps de l'Arche. Mais kypséla signifie aussi une
he, capsa un *crocodile*, et nous verrons que le cro-
lile et l'abeille sont deux symboles du Déluge.
Tout vaisseau est une coupe, avons-nous vu plus haut.
coupe la plus simple, celle que fournit la nature elle-
me, est la coquille, et une coquille porte le nom d'Argo
d'arche. L'Arche des Lithuaniens est une coquille de
ix assez vaste pour porter plusieurs hommes et beau-
up d'animaux. Les Osages se disent issus d'une co-
ille.

L'Arche ténébreuse s'est convertie chez les peuples
ıs ou moins sauvages en une simple caverne[1]. Ainsi, il
a de sauvé du Déluge, au Pérou, que sept hommes,
Cholula que sept géants, qui s'étaient réfugiés dans
s grottes. Ajouterons-nous que dans leur néobardisme
Kymris donnaient, selon la langue des mystères,
certaines cavernes le nom d'*Arches de pierre* (Maen
chs)? Les sept Dormeurs, enfermés dans une caverne
ès d'Éphèse, étaient probablement dans l'origine les
pt Sages, les sept Richis, qui étaient dans l'Arche avec
ë=Manou.

L'arche ténébreuse, l'arche-caverne, l'arche-coffre est
cercueil. Le coffre dans lequel est enfermé le corps
Osiris est l'arche diluvienne. Le vaisseau de l'Osiris des
mris, Hu, qui est l'Arche, devient son cercueil[2]. De
ême, chez les Scandinaves qui brûlaient leurs morts,
corps de Baldur est déposé, pour être consumé par le

[1] Il faut distinguer la caverne diluvienne de la caverne emblème
la voûte céleste. Le sens général du mythe laisse d'ordinaire peu
doute sur le choix à faire entre ces deux symboles.

[2] Mone, *t. II, p. 513.*

taient fixés les Pélasges qui élevèrent un temple à Pluton et un autel à son père Saturne, sacrifièren deux divinités des victimes humaines et institué fête diluvienne des Saturnales. Mais ces îles po aussi servir d'emblème à la terre portée par les e l'immense Océan. Aussi ne saurions-nous dire s entendre du Déluge ou du chaos le mythe égypt fait naître Apollon et Diane sur l'île flottante de mis. Le sens de cette fable déterminera celui de l grecque qui a fait errer Délos sur la face des ea qu'à la naissance de ces mêmes divinités.

Enfin, l'Arche, île flottante, cercueil, caverne seau était, nous l'avons vu, le temple (NAOS) ou la Noë. La forme de l'Arche avait le double avantage en sa qualité de caverne, celle du grand temple d ture, que Dieu lui-même a fondé pour sa propre non moins que celle du temple fait de main d'h

[1] Ce mythe nous paraît expliquer pourquoi les Lapons,

lans lequel Dieu avait habité invisible auprès de Noë pendant le chaos diluvien. Aussi voit-on les peuples anciens bâtir sur ce plan un grand nombre des édifices sacrés qu'ils ont consacrés à la Divinité. Ce plan exclut la tour, réclame une longueur beaucoup plus considérable que la largeur, suppose une porte unique à l'une des extrémités et le sanctuaire à l'autre, et n'admet pas une grande hauteur. Tels sont les caractères distinctifs des temples souterrains de l'Inde et de l'Égypte, et de ceux que l'on a, dans ces deux pays, élevés au-dessus de terre sur le modèle des premiers ; tels les temples de la Grèce et de Rome, qui ajoutent à ce modèle des portiques ou colonnades sur la face principale, ou sur les deux faces opposées, ou sur les quatre faces ; tels encore, chez les Celtes à demi barbares, si ce n'est les dolmen ou cavernes artificielles, au moins leurs *Arches de pierre*[1].

IV. Le bois de l'Arche.

Le même mot sémitique B'ROSCH signifie *cyprès* et *pin*. Ces deux arbres fournissaient, par leur verdure permanente et par leur forme pyramidale, un emblème du flambeau de la vie, que l'hiver de la mort ne peut éteindre. Il n'est donc point surprenant de les voir de toute part représentés sur les monuments funéraires ou plantés près des tombeaux. Dans l'Asie occidentale, l'Arabie, l'Afrique et l'Europe, le cyprès était consacré en même temps aux

[1] Ajoutons qu'aux Stone-henge les pierres-levées du circuit intérieur forment un ovale et imitent la forme d'un vaisseau. Cet étrange monument s'appelait, dit-on, le *Cercle de Sida* Céridwin (laquelle est la déesse de l'arche), l'*Arche du monde* (l'arche d'où le monde nouveau est sorti), et l'*Étable de la vache* (la vache symbolisant la force productrice *de la nature).*

constant, qu'il est plus rationnel d'admettre que l
peuples païens, comme les Hébreux, s'étaient sou
que l'Arche avait été faite de cyprès. Ainsi, le ca
Coxcox est de cyprès ; le coffre dans lequel Osiri
été enfermé, était de pin; l'Osiris des Phrygiens, A
mutilait ou mourait sous un pin ; Mélicerte, autr
sonnage diluvien et dieu protecteur des matelots
à l'isthme de Corinthe un autel près d'un pin
corps avait été apporté par un dauphin[2], et dans l
isthmiques, institués en son honneur, une couro
pin était le prix de la victoire. Le pin était cons
Bacchus=Osiris. En Chine, il est l'arbre par exce
en particulier celui de la dynastie postdiluvienne d
Chez les Gaulois, il était, avec le chêne, l'arbre sa
d'après la légende de Roland un symbole de mall
de trahison[3]. Les Japonais plantent en cyprès les a
de leurs temples, qu'ils nomment les demeures de
vivantes et qu'ils érigent en l'honneur des Esp
monde Primitif[4]. Cook vit à Tongatabou, dans un

V. L'ÉRUPTION DES EAUX SOUTERRAINES.

La principale cause du Déluge a certainement été bien oins la pluie de quarante jours que la *rupture des sour-s du grand abîme.* Aussi les Mahométans nomment-ils Déluge, dont les eaux étaient chaudes, l'*éruption du ur de Coufa.* De même en Arcadie un impie, Æpytus, s d'Hippothoüs, ayant coupé le cordon de laine qui rmait l'entrée d'un des temples de Mantinée, un flot de mer jaillit subitement du sol, qui l'aveugla et le fit rir. Les Athéniens disaient pareillement que dans leur tadelle apparaissait un flot venant de la mer, et les Ca-ens de Mylasse racontaient la même chose du temple e leur dieu Ogoa. Ces peuples avaient, sans doute, lo-lisé en l'altérant le souvenir de ces torrents qui avaient illi du milieu des terres au commencement du cata-ysme.

VI. LES TERREURS DU DÉLUGE.

La première terreur panique a été, d'après Plutarque, elle de l'humanité surprise par le Déluge, ou, d'après

s-reliefs de Ninive, un sens que nous ne savons pas détermi-er. Elle orne ou surmonte, en Asie Mineure, un grand nombre de mbeaux, et en particulier les tombeaux lydiens que M. Texier a écouverts près de Smyrne, et qui ont à cet égard, comme à plu-eurs autres, une frappante ressemblance avec ceux de l'Étrurie. joutons, d'après M. Texier (*Revue d'architect.*, 1840), et M. Bla-ignac (*Hist. de l'architect.*, p. 156), que le cyprès, qui se voit sur s émaux du moyen âge, a persévéré dans la décoration orientale usqu'à nos jours, et que les dessins qui, sous le nom de *palmes,* nrichissent les tissus de l'Inde, ne sont pas autre chose que des yprès dont la forme pyramidale, d'abord verticale, a incliné plus ard légèrement sa flèche, et s'est enfin couverte de guirlandes de eurs.

la seule fille de Niobé qu'épargne Diane, celui d
tus [1] qui frissonne au seul nom d'Argos ou de l'
celui d'Eurysthée, qui s'enfuit devant la hure du s
(diluvien) d'Érymanthe.

En Phénicie, les dieux ont été épouvantés à la
Saturne faisant périr (par le déluge) son fils Sadid

VII. Le corbeau, la colombe et l'olivie

Le souvenir des deux oiseaux que Noë avait e
en exploration, est resté profondément gravé da
prit de ses descendants.

A Apamée, les médailles ont deux oiseaux au
de l'Arche.

La colombe figure seule dans les mythes de De
et des Mandans; le corbeau seul dans celui de
plusieurs oiseaux indéterminés dans celui des Cha
un vautour, quelques autres oiseaux et un colib

ns les mythes de Chapéwee, de Wæsac-Koochak, de Guyane; aux chiens dans les mythes du Pérou. Ariute, le Brésilien, laisse tomber de son arbre dans l'eau s fruits.

Le corbeau, qui avait été envoyé pour explorer l'éta la terre, est un messager aux yeux de qui rien n'échappe. Toutefois, nous ne prétendrons pas que ce soit la tradition du Déluge qu'Odin, le grand dieu des Scaninaves, doit ses deux corbeaux, Pensée et Mémoire, qui arcourent le monde entier et lui rapportent tout ce qui 'y passe.

Mais si chez les Romains le chant des corbeaux était n des principaux présages, et si les Arabes, d'après 'orphyre, « écoutent » tout particulièrement « le coreau, » l'attention singulière que ces peuples faisaient à et oiseau, s'expliquerait fort naturellement par le grand ôle qu'il jouait dans les traditions du cataclysme.

Cependant ce messager de Noë avait été chargé d'une riste fonction : il avait erré en tout sens sur le sépulcre l'un monde, et constaté que la terre n'était point encore abitable. Aussi le corbeau était-il ou est-il un oiseau de mauvais augure : pour les Arabes, qui le nomment *le ère du malheur*; pour les Kabyles de l'Atlas[1]; pour les irecs, qui disaient à un ennemi : Va-t-en aux corbeaux, omme de nos jours on dit : Va-t-en à tous les diables; our les Celtes, car dans les mythes d'Arthur, le corbeau abandonne son armée et passe pour hideux et querelleur; pour les Scandinaves, pour les Finlandais[2].

[1] D'après M. Daumas, apercevoir avant que de se mettre en oute un corbeau seul qui est comme égaré dans le ciel, est un rave motif d'inquiétude pour l'Arabe et pour le Kabyle de l'Atlas, andis que deux corbeaux sont le signe d'un voyage prospère.

[2] Mone, t. II, p. 510. 526. Léouzon Le Duc, *La Finlande*, t. I, . 205.

On peut sans doute expliquer par la couleur sinistre des corbeaux, par leur cri rauque, par leur goût pour les cadavres et la chair corrompue, les idées superstitieuses que nous venons de rappeler. Mais comment expliquera-t-on que cet oiseau du malheur soit devenu l'attribut du dieu de la lumière, Apollon ? Pour nous, nous dirons que ce fils de Zeus est un dieu sauveur, qu'il a tué Python, qu'il a réparé les maux causés par le Déluge, qu'il a délivré de la mort les habitants de l'Arche, et qu'il était ainsi convenable que l'oiseau de l'Arche se tînt constamment près de lui pour rappeler la délivrance qu'on lui devait. Aristéas, son prêtre, son prophète, son compagnon, l'avait suivi pendant un temps sous la figure d'un corbeau. Apollon lui-même a pour amante la *Corneille*, Coronis, dont le fils est Esculape, qui est mort et ressuscité comme l'humanité primitive.

Comment en outre rendre compte, sans le récit du Déluge, du proverbe grec suivant : *Le corbeau est allé à l'eau*, par lequel on désignait les gens qui s'attardent en chemin et qui viennent difficilement à bout d'une entreprise ? Il est vrai que le mythe qui avait donné lieu à cette locution semble au premier abord n'avoir rien de diluvien : Apollon, dans un sacrifice, ayant envoyé son corbeau lui chercher de l'eau ; il vit en chemin des figues (ou du blé) qui étaient encore vertes, et il se posa sur l'arbre pour attendre qu'elles fussent mûres. Mais par une nuit sereine levons nos regards vers le ciel ; nous y retrouverons près d'Argo ou de l'Arche, près du Pilote, près de l'Autel où Noë a célébré son grand holocauste, le corbeau d'Apollon posé sur une hydre qui l'empêche de s'approcher de la coupe où il voudrait se désaltérer. L'hydre est le symbole typhonien du Déluge, et le cratère figure l'eau de source, l'eau douce et pure, que le corbeau de Noë cherchait en vain de tout côté, et sans

uelle nul être vivant ne peut subsister. D'après d'au-
s mythes, ce cratère était celui dans lequel Icare=
ē avait présenté aux hommes le premier vin ; ou l'on y
ùt versé le sang d'une victime humaine, immolée (dans
culte du Saturne postdiluvien) à la suite d'un fléau
Déluge), qui avait fait de la contrée un désert[1].

Le proverbe grec que nous venons de citer, explique
urquoi, dans les hiéroglyphes chinois, un oiseau qui
loigne, est le signe du refus, de la négation.

Dans la symbolique chrétienne, le corbeau figure le
ché qui s'enfuit loin de l'Arche ou de l'Église, et les
emands ainsi que les Danois désignent souvent par lui
diable dans leurs contes populaires.

LA COLOMBE, que nous avons vue plus haut servir de
mbole à l'Esprit démiurgique planant sur les eaux,
ait longtemps erré sur celles du Déluge avant de ren-
r dans l'Arche. Cet oiseau avait donc un double titre
emprunter son nom à l'élément liquide[2].

La colombe est diluvienne quand elle nourrit Sémira-
s exposée sur le rivage, ou Jupiter qui est le dieu des
nps postérieurs au cataclysme ; quand elle est figurée
Hiérapolis sur la tête de Deucalion ou Sémiramis ;
and les Argonautes la lâchent depuis leur arche au
oment de traverser les Symplégades. A Éryx, dans cette
lle antique de Sicile, dont les médailles ont une co-
mbe au revers, les colombes, qui pendant tout le reste
e l'année voltigeaient en grand nombre autour du tem-
le de Vénus, disparaissaient au jour où, comme pour
accompagner la déesse qui était censée partie pour la
ibye, on descendait en pompe vers la mer ; on en re-

[1] Heidegger, *Hist. patriarc.*, t. I, p. 581. — Mithras est un dieu
olaire et sauveur, comme Apollon, et les initiés d'un certain degré
ses mystères, s'appelaient les *corbeaux*.

[2] Voyez plus haut, t. I, p. 226 sq.

montait au neuvième jour vers le temple avec de grandes réjouissances. Cet oiseau était adoré, au dire des Juifs, sur le mont Garizim, par les Cuthites que Salmanasar y avait transportés sans doute de l'Euphrate[1]. Nous retrouverons la colombe diluvienne à Tahiti et chez les Mandans[2].

La colombe, comme le corbeau, était un oiseau prophétique[3]. Elle l'était surtout pour les navigateurs, et il est fort probable que les Pléiades, dont le lever héliaque indiquait le temps le plus favorable pour se hasarder sur la mer, doivent leur nom à la colombe (PELEIA). Ce fut à leur lever que les Argonautes partirent pour la Colchide, d'après Ovide dans ses Fastes.

Comme le corbeau, la colombe est devenue la désignation de certains prêtres. C'est une colombe qui, partant de Thèbes ou de la ville égyptienne de l'Arche, a fondé l'oracle de Dodone dans le lieu où s'était établi Deucalion=Noë.

L'OLIVIER, dont la colombe de Noë rapporta dans son

[1] Il est fort probable que les Babyloniens adoraient aussi la colombe. Mais dans les passages de Jérémie : XLVI, 16; L, 16; LIV, 38, que Bryant cite à l'appui, IONAH n'a pas le sens de colombe. Néanmoins je ne sais si les Javanites ou Ioniens des livres sanscrits ne sont pas les peuples de la *colombe*, les Assyriens (au lieu des Grecs).

[2] D'après Schoolcraft (t. III, p. 390), les Peaux-Rouges, qui ont un très-grand respect pour la colombe, voient en elle le symbole de la terre et s'adressent à elle comme à une mère (tandis que le cygne est pour eux l'emblème d'une force spirituelle et divine). La colombe a donc ici son sens cosmogonique. Les Dacotas vénèrent la colombe, le loup (solaire) et l'ours. (*Ibid.* p. 232.)

[3] Bryant fait venir de l'hébreu IONAH, *colombe*, le grec OIONOS, *oiseau*, l'oiseau d'après lequel nous *devinons* (OIOMETHA, Hæsychius) l'avenir. — D'après le même Hæsychius, OINAS signifie à la fois *colombe sauvage* et corbeau.

rameau, annonçait au patriarche que la grande
des éléments, qui venait de causer la ruine du
r monde, avait enfin cessé, et il devint ainsi le
e de la paix. Pour apaiser les redoutables Eumé-
ui habitent les demeures des ombres ou des Ré-
il fallait, avant de les invoquer, placer sur le sol
is neuf branches d'olivier [1]. Minerve, la déesse de
re, de la victoire et de la paix, tenait dans sa main
ieau de ce même arbre. Si l'olivier paraît rare-
ans les mythes, il servait au moins d'emblème de
on-seulement chez les Romains, mais chez les
;inois, chez les barbares habitants des Alpes au
l'Annibal, et jusque dans les Antilles lors de Chris-
:olomb [2].

hiti, le bananier remplace le rameau d'olivier.
utes les cérémonies religieuses, même dans les
publics et particuliers, la première chose qu'on
t, sont des hérauts tenant en main une branche
inier. Si, dans une dispute violente entre deux
s qui vont se frapper, l'un d'eux place une bran-
cet arbre devant l'autre, ils se calment tout à

iseaux ou leurs suppléants rapportent, dans les
s, aux sauvés du déluge : soit une branche verte
minée, à Apamée, au Méchoacan et à Cuba ; soit

iocle, OEd. ad Colon. 482.
eggér, *Hist. patriarc.*, t I, p. 569.
:, *Trois. voyage*, t. II, p. 186. Hawkesworth, t. II, p. 93,
le devrais citer ici le culte que les Apalachites rendent au
le mont Olaymi, avec les six *oiseaux* auxquels ils don-
liberté, le *miel* qu'ils versent dans une pierre creusée, et
ux qu'ils tiennent à la main en descendant de la montagne.
ulte est tout solaire, et d'ailleurs Rochefort, qui seul nous
mérite *peu de créance.*

une branche de saule chez les Mandans, soit du maïs en Guyane; puis de la boue à leurs pattes au Pérou et chez les Peaux-Rouges; et enfin, dans la diluvienne Cilicie, un flocon de laine [1].

VIII. Durée du Déluge.

Ce ne peut être par un simple effet du hasard que le Déluge ait commencé « le dix-septième jour du deuxième mois, » et qu'au dix-septième jour du mois d'Athyr qui était le second mois de l'année égyptienne, on célébrait au milieu du deuil et des lamentations Osiris déchiré par Typhon et enfermé dans son cercueil.

Noë passa dans l'Arche plus d'une année. Mais, déjà vers la fin du neuvième mois, avaient apparu les cimes des plus hautes montagnes, et comme le Déluge était le temps pendant lequel la terre portait en quelque sorte dans son sein le monde nouveau, le génie analogique de la haute Antiquité fixa la durée de ce temps-là à celle de la grossesse de la femme. Les traditions du Déluge d'Ogygès [2] font mention d'une nuit de neuf mois. Chez les Kymris, l'Arche s'appelle Caër Séon, ou l'Arche des neuf Vierges, et la laie, emblème du Déluge, a neuf marcassins. Nous identifierons ces vierges avec les neuf mères de Heimdall, le psychopompe des Scandinaves. Odin reste neuf jours suspendu à un arbre. Deucalion passe dans l'Arche neuf jours. Ces neuf jours sont ceux que duraient la fête de Vénus à Éryx et celle de Cérès à Éleusis, et ces deux fêtes n'étaient certainement pas les seu-

[1] Eusthate dit que la ville de Mallus, près de Tarse, doit son nom au *flocon de laine* qu'avait apporté un oiseau.

[2] *Boulanger*, t. III, p. 285. Mone, t. II, p. 314.

›s diluviennes d'entre celles des Grecs, des Romains et es Scandinaves qui se célébraient pendant neuf jours u tous les neuf ans. Ainsi s'expliquerait enfin pourquoi OVEM, *neuf*, ENNEA, est le chiffre du temps *nouveau* ou *euf*, NOVUS, NEOS, et celui du *navire*, NAVIS, NAUS[1].

IX. ARARAT.

Les Hébreux et les Chaldéens sont les seuls qui aient lacé la montagne de l'Arche hors des limites de leur pa-ie, chez les Gordyens et en Arménie. Les Arméniens onnaient à l'Ararat diluvien le nom de Baris. Aujour-'hui encore, dans le Kourdistan, pays des anciens Gor-yens, Thémanim, ou les *Huit*, est le nom d'une mon-gne sur laquelle s'est arrêtée l'Arche, et d'un bourg l'on dit avoir été construit par Noë à sa sortie du isseau.

La plus haute cime du Caucase est l'Elbours (El Baris), l'Elbours est le même mot que l'Albordj ou montagne inte des Perses.

L'Asie Mineure a son Baris et son Argée. Tarse devait n nom de ville de *la sécheresse* (TERSIA), à la circons-nce que le Taurus, qui la domine, avait apparu avant s autres monts lors de la retraite des eaux du cata-ysme.

Au dire des Grecs, l'arche de Deucalion s'était arrêtée ır le Parnasse, sur l'Athos, sur l'Etna. En Mégaride, la ontagne du salut était la Géranie.

En parcourant le recueil des traditions diluviennes, n voit l'Ararat se confondre : avec le Passaware en La-

[1] Comp. aussi peut-être THESCHA', *neuf*, et IESCHA', *salut*, en hébreu (d'*après Nork*).

ponie; avec le Naubandhaman dans l'Himalaya; avec le Tukt-Soliman dans le Bélour; avec le Bakarra chez les Battas; avec le Mouna-Koa aux îles Sandwich; avec le pic de Colhuacan, le Tlaloc, le Tamanacou, le Thegtheg en Amérique, sans parler des monts anonymes des traditions du Kamtschatka et d'autres contrées.

X. Gouffres.

Les eaux du Déluge se sont écoulées par des failles ou des gouffres dans le sein de la terre d'où elles étaient sorties. C'est ce que la Genèse suppose[1], et ce que déclarent de la manière la plus expresse les traditions relatives aux Hydrophories d'Hiérapolis et d'Athènes, qui passaient pour avoir été instituées par Deucalion lui-même.

Ces deux villes n'étaient pas les seules qui eussent leurs gouffres diluviens. Éleusis avait le sien, où l'on versait deux vases pleins d'eau, et c'était le dernier acte des mystères. En Argolide, le temple de Neptune Proclystius, ou *Diluvien*, était construit sur l'ouverture par laquelle il avait fait écouler les eaux du Déluge au temps d'Inachus.

Non loin de ce temple était une autre fosse profonde par où Pluton avait ravi Proserpine. Le même mythe et une pareille ouverture existaient dans l'isthme près de Corinthe, à Céphise en Béotie, en Sicile proche de Syracuse. Les Ioniens plaçaient la scène sur les rives de l'Halésus, et Bachilide en Crète. Orphée disait que la déesse fut conduite sur la mer par son amant, qui disparut avec elle au milieu des ondes. Or Pluton est le dieu des enfers; Proserpine est la jeune humanité; la mer, le fleuve, le gouf-

[1] *Aux* versets 3 et 5 du chapitre VIII, si on les traduit fidèlement.

tre marquent le Déluge, et le rapt, c'est la destruction des Antédiluviens qui ont été précipités dans les entrailles de la terre.

On parlait aussi d'un gouffre où se perdait, près de la ville diluvienne d'Orchomène, un fleuve Mélas, qui du temps de Strabon avait complétement disparu.

La fosse plutonienne où les Argiens jetaient des flambeaux allumés, emblèmes des âmes qui s'étaient éteintes dans les gouffres du Déluge, et cet autre abîme dans lequel ils précipitaient un agneau qu'ils destinaient au portier du royaume de Pluton, nous expliquent les Mégares de Potnies, en Béotie, où l'on jetait des cochons de lait en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Ces Mégares sont les gouffres diluviens, ainsi que le prouverait du reste l'animal choisi pour le sacrifice.

Ce même sacrifice se célébrait en Phénicie en l'honneur d'Adonis, et Mégares est un mot sémitique qui signifie *gouffre*, M'GARAH, et vient de MAGAR, *précipiter*.

Mais, à Potnies, Proserpine et sa mère étaient censées habiter dans le souterrain, et de là vient que dans la Mégaride les premiers temples de Cérès furent nommés *Mégares*[1].

Ces Mégares avaient été construits au temps de Car, fils de Phoronée. Phoronée est pélasge, et chez les Pélasges d'Arcadie, près de leur ville diluvienne de Lycosure, était Mégare où se célébraient les mystères de leur Proserpine, Despoïné.

L'intime relation de tous les Mégares, gouffres ou temples, avec le Déluge, est, de plus, attestée par la contrée tout entière à laquelle ils avaient donné leur nom. La Mégaride est pleine des souvenirs du cataclysme.

[1] Paus. I, 39. 41. — MÉGARON est devenu le nom de toute vaste salle, de tout *palais, de toute demeure.*

Près du mont des Grues, où s'était réfugié Mégaréus lors du déluge de Deucalion, était un bourg fondé par Corœbus, qui avait tué un monstre nommé Pœné ou le *Châtiment* (du Déluge). Le fils de Mégaréus, Évippus, l'homme aux *beaux chevaux*, est déchiré par un autre monstre diluvien, le lion du Cythæron, qui est le même que celui de Némée. Le vainqueur de ce lion, Alcathus, a un fils qui périt à la chasse du sanglier diluvien de Calydon. Les Mégariens avaient les premiers adoré, sous le nom de Leucothée, Ino, qui avait péri dans les flots. Itys, le fils de Procné, qui est un Attis=Adonis, était né et mort parmi eux [1].

Cependant, si l'on embrasse d'un regard la terre livrant par mille gouffres passage aux eaux diluviennes, elle vous offrira l'image d'un tamis. Aux Indes, un dieu fit percer un van par une fourmi, et la mer, s'écoulant comme par un crible, rentra dans son bassin [2]. Ce van serait-il celui des mystères d'Éleusis?

XI. L'Holocauste de Noë.

L'immense holocauste que Noë a fait à l'Éternel en sortant de l'Arche, est le même que celui de Démarus dans Sanchoniaton. Il figure, sous des formes appropriées aux religions nationales, dans les légendes de Xisuthrus, de No, de Deucalion et de Manou.

Ce premier holocauste ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire du culte, et tous ceux qu'on a célébrés depuis, ne faisaient en quelque manière que le répéter. Mais nous

[1] Paus. I, 40-44.

[2] Boulanger, t. I, p. 265. Voyez plus haut, t. I, p. 499, le symbole du crible.

ne saurions justifier cette assertion par des légendes ou des mythes [1].

XII. L'ARC-EN-CIEL.

L'arc-en-ciel, d'après la Genèse, date du Déluge. Dieu a placé son arc dans la nuée en signe de son alliance avec Noë.

Homère [2] dit de même que Jupiter a fixé les iris dans la nuée comme un signe, un *prodige* (TERAS) pour les hommes.

Manou=Noë produit, par ses sacrifices, Ida=Iris.

Les Lithuaniens faisaient l'arc-en-ciel le consolateur des deux vieillards qui avaient échappé au Déluge [3].

En Chine, l'arc-en-ciel a été formé après le Déluge par la déesse Niu-va, pour soutenir le ciel qu'avait brisé le démon Kong-kong.

Les anciens Bretons racontaient que lors du grand combat des oiseaux (génies) dans la vallée du castor (le monstre diluvien), comme les oiseaux malfaisants s'étaient retirés à Mona pour obtenir des magiciens une pluie su-

[1] Les holocaustes extraordinaires d'Hiérapolis et de l'Élide, où l'on jetait dans le feu une foule de bêtes de toute espèce, sont une image en miniature de l'incendie qui détruira la terre, et non une commémoration du grand sacrifice de Noë.

[2] Il. XI, 28.

[3] L'arc-en-ciel est aussi pour eux la ceinture de leur déesse Laima. Les Kamtschadales y voient les franges du vêtement de leur dieu Bullikai; les Caraïbes, le diadème de leur Neptune, formé de poissons aux couleurs variées et de colibris. Aux îles Mariannes, l'arc-en-ciel est né des paupières de Puntan (=Pouroucha=Ymir), lorsque ce dieu, en mourant, fit mettre en pièces son corps, pour que de ses membres se formassent les différentes parties de l'univers.

bite, la déesse Arianrhod (=Niu-va), dans son amour pour les Bretons, fit couler autour de leur demeure le fleuve de l'iris qui les préserva de tout malheur [1].

Chez les Lapons, l'iris est, comme dans la Genèse, une arme divine, mais le souvenir du Déluge s'est à demi effacé : quand l'arc apparaît dans la nue, c'est Tiermès, le dieu du tonnerre, qui lance ses flèches contre les mauvais esprits. Chaque orage est ainsi un faible écho des grandes luttes diluviennes.

Les Hindous, d'accord avec les Lapons, placent l'arc-en-ciel dans les mains d'Indra, le dieu du tonnerre et le grand ennemi des Asouras.

Pour les Esthes, cette arme est une faucille avec laquelle le dieu du tonnerre poursuit les démons.

Les Péruviens avaient un temple, peint de diverses couleurs, qui était uniquement consacré à l'arc-en-ciel (Cuychu).

Les Perses et les Scandinaves se sont écartés de la tradition universelle, en faisant de l'arc céleste un pont qui relie la terre au ciel : le Tchinevad, par lequel les âmes des justes montent vers Ormuzd ; le Bifrost ou *pont tremblant*, que les Ases passent à cheval, et dont l'entrée est gardée par Heimdall qui repousse les géants. Chez les Grecs, Iris remplit parfois les fonctions de Mercure psychopompe.

Les Tagales croyaient que les plus excellents d'entre eux, ceux qui avaient péri par la foudre ou par les alligators, ou de mort violente, étaient transportés dans une demeure bienheureuse par l'arc-en-ciel [2].

[1] Mone, t. II, p. 531. Nous acceptons pour authentique ce mythe, au vu de son originalité, mais non sans hésitation.

[2] Marsden, *Hist. de Sumatra*, t. II, p. 113.

XIII. Noë et la vigne.

; la Genèse, le vin, si ce n'est la vigne, est posté-
.u Déluge, et la découverte en a été signalée par
nd scandale.
esse de Noë se retrouve dans le mythe kymry de
in et dans la légende diluvienne de Cuba. Mais on
ettre en doute l'authenticité de ces deux récits.
verrons, en expliquant le mythe de Bacchus, que
les Grecs, les dieux avaient donné aux mortels
e après le grand cataclysme.
fables du Lycurgue thrace, du Lycurgue arabe
nt quelle résistance l'introduction de cette cul-
rencontrée en plusieurs contrées.
mps de Bacchus vivait en Assyrie, d'après Nonnus,
taphylus ou la *Grappe*. Mais Staphylus est le nom
Anebus, le *Raisin*, qui est un des rois postdilu-
'Assyrie.
Égyptiens avaient même imaginé une relation in-
directe entre la vigne, et la destruction du pre-
ionde, au milieu de laquelle avait apparu cette
le vin (rouge) était pour eux le sang des Titans
édiluviens) qui s'était mêlé à la terre après que
les eût foudroyés, et qui avait produit le premier
issi n'offrait-on point cette liqueur aux dieux ; les
vant Psammétique, n'en buvaient pas, au dire
lote, et les prêtres s'en abstenaient presque en-
nt.
les mages, le vin était un don d'Ahriman, et cette
adoptée par les Gnostiques.
ait que Mahomet a interdit cette liqueur à ses
s.

En Inde, on ne buvait point de vin, si ce n'est dan les sacrifices.

D'après Athénée, le vin était détesté anciennement e Grèce et en Italie, où l'usage ne s'en introduisit que pe à peu et avec diverses restrictions.

Chez les Basques, une loi qui est restée en vigueu jusque dans ces derniers siècles, défendait de cultiver d la vigne et de boire du vin.

Le vin de la Chine est une espèce de bierre. On en fa remonter l'invention jusqu'au temps de Yu qui en fi affligé au point de verser des larmes, parce qu'il prév combien elle serait funeste aux générations futures. O réserva longtemps ce vin pour les cérémonies, pour le hôtes et pour les vieillards.

Au Mexique, où la nation formait un grand phalans tère, on ne buvait de liqueurs fortes qu'après en avoi obtenu la permission du magistrat, et on ne l'accordai qu'aux vieillards et aux malades. Il y avait cependan une grande fête où des officiers en distribuaient à cha cun; mais, qui s'enivrait, était rasé publiquement, et se biens étaient confisqués.

Les langues viennent d'ailleurs combler les lacunes de la tradition, et attester que le vin était pour tous les Noachides, bien moins un don de Dieu, qui soutenait leurs forces, qu'une boisson dangereuse et toute terrestre. JAJIN, en hébreu, c'est OÏNOS en grec, VINUM, *vin*; mais JAVEN est boue. De même VINUM et VENENUM, *vin* et *ve-nin*; VITIS et VITIUM, *vigne* et *vice*. Ainsi encore en hébreu, CHEMER, *vin*, CHOMER, boue, et en grec PÊLOS a les deux mêmes sens. Le nom hébreu du *raisin*, MATSA, qui est le MAÏSI des Boukhariens, le MASI des Esthoniens, et qui se retrouve dans la Mandchourie sous la forme de MOUTCHOU, *grappe de raisin*, se confond dans les langues indo-celtiques avec la racine MAD, METH, *être ivre*. Les

dérivés de cette racine sont fort nombreux : en grec METHU, *vin* ; en allemand METH, *boisson enivrante* ; en latin TEMETUM, *vin*, TEMULENTUS, *ivre*; en sanscrit MADAS, *ivresse*, *folie*, en irlandais MADHA, MEADH, *folie*. Les Égyptiens inventèrent pour le nom du *vin* un mot nouveau (EMRIS, ÈRP, ÈLP), mais appelèrent le *venin* MATHOUI, MATOU, qui est METHU. Comme le vin séduisait l'homme par sa douceur, en sanscrit le *miel*, le *nectar* se nomme MADHU, et le sucre SACCHAR, qui vient de la même racine que le SCHAKAR sémitique, *s'enivrer*, et que le SIKERA des Grecs, *vin artificiel*, *cidre*.

Au milieu de cette réprobation universelle qui pèse sur le vin, on est surpris de voir, d'une part, les Grecs, par le culte de Bacchus, fonder une religion où l'exaltation que produit cette liqueur, est un enthousiasme divin qu'accorde à ses adorateurs le dieu du salut, et, d'autre part, les écrivains inspirés d'Israël comparer à la vigne le peuple Élu, et les grâces spirituelles au vin, dont le Sauveur a fait choix pour l'assimiler à son sang dans le mystère de la Cène.

CHAPITRE III.

Symboles.

La pluie des quarante jours a été figurée par un *homme versant* un vase plein d'eau ; les sources de l'abîme qui se rompent, et les fleuves qui débordent, par un *cheval* qui s'emporte ; l'Océan que les puissances malfaisantes jettent sur la terre, par un *monstre marin* ; la délivrance céleste par un autre *monstre* ; l'empire universel des eaux, par des *poissons* ; les ravages du Déluge, par le *sanglier* ; la mort de tous les hommes, par le *filet* d'un pêcheur qui les a emportés dans les enfers ; la renaissance de la nature et de l'humanité, par les *oiseaux du printemps*, par les *abeilles* et par l'*oignon*, et la mer immense, dans les eaux de laquelle s'opère cette renaissance, par le *bassin d'airain*.

I. Destruction.

Le Verseau. Le onzième signe de notre zodiaque, le Verseau, représente soit Ganymède=Hénoc, que les Phrygiens confondaient avec Noë, soit Deucalion. Le sens de ce symbole ne peut être contesté. Nous en parlerons plus au long au chapitre de l'astronomie primitive.

Les Poissons, qui suivent immédiatement le Verseau, *sont pareillement* un emblème diluvien ; ils marquent

simplement un temps où les eaux avaient recouvert tous les continents, et où les seuls animaux encore vivants étaient les habitants des mers.

Au Mexique, on disait que pendant l'inondation qui a clos l'âge de l'eau, tous les hommes ont été changés en poissons (ou noyés), sauf Coxcox. Le Chinois Lopi tient à peu près le même langage. C'était pareillement celui des Syriens : le fils de leur grande déesse Dercéto périt avec sa mère dans les eaux, et se nomme Ichthys ou le *Poisson*. Vénus=Dercéto, poursuivie par Typhon, se précipite avec son fils Cupidon dans l'Euphrate, où ils se métamorphosent tous les deux en poissons, et ces deux poissons sont ceux du zodiaque. De là vient, ajoute Hygin, que les Syriens s'abstiennent de tout poisson. La grande ville des Assyriens, Ninive, doit son nom à cet animal.

LE FILET. Dans le mythe de Persée, Dictys, le *Filet*, est le fils d'une Naïade ou du Déluge, et le frère de Polydectès, ou de Pluton qui a *reçu* dans son empire la *multitude* des victimes du cataclysme. Britomartis, fille de personnages diluviens, est elle-même une Dictynne, une déesse *au filet*. Tel est aussi le surnom de Diane à Sparte. Dicté, nymphe qu'aimait Minos, se précipite dans la mer, mais est sauvée dans un filet. En Égypte, Dictys périt dans les eaux du Déluge.

Tous ces mythes sont d'origine sémitique et phénicienne ; car Dictys vient de DIG, DOUG *pêcher*[1], et la Crète a un autre pêcheur diluvien, Carmanor, dont le nom est pareillement hébreu (CHEREM, *filet*). Les livres hébreux de l'Ancien Testament nous ont d'ailleurs familiarisés dès notre enfance avec l'expression figurée : *les filets de la mort*[2].

[1] Et peut-être de THIZ, *être coupé*, *arraché*, *mourir* violemment.
[2] 2 Sam. *XXII, 6 et passim.*

Quand les Péguans disaient à Turpin que leur royaume a été fondé il y a environ onze cents ans par un pêcheur[1], ils entendaient, selon nous, faire remonter leur empire jusqu'au Déluge.

Le cheval est le symbole des eaux, comme nous l'avons dit plus haut. Le cheval diluvien apparaît dans les mythes grecs d'Hippolyte, dont les coursiers s'effarouchent, de Glaucus que dévorent ses propres cavales, d'Événus qui avait reçu de Neptune des chevaux ailés, et qui périt dans un fleuve. Céridwen, qui est l'Arche personnifiée, a, dans le néobardisme, pour attribut un cheval avec un bassin renversé.

Les Ausones d'Italie, qui se prétendaient autochthones, ajoutaient que le plus ancien de leur nation avait été un certain Marès, homme à corps de cheval[2]. Ce qui veut dire que Marès et les Ausones étaient comme sortis des eaux du Déluge.

Le monstre typhonien qui, parmi les constellations, se voit près des Poissons et menace Andromède, figure l'Océan prêt à engloutir la jeune humanité[3]. Ce symbole avec le même mythe a été transporté, par les Allophyles, de Joppé en Troade où Hésione prend la place d'Andromède, et de Troade en Sicile où le troyen Hippotas avait emmené sa fille Ségeste pour la soustraire au sort d'Hésione.

Hercule avait passé trois jours dans le ventre du monstre.

Litaolané, chez les Béchuanas, entre dans le corps du monstre qui avait englouti tous les hommes, et les délivre en lui fendant le ventre.

[1] *Hist. de Siam*, t. II, p. 25.

[2] Elien, *Var. hist.*, IX, 16.

[3] Cette explication est fournie par Apollodore lui-même : « Neptune envoya une inondation et un monstre. » II, 4. 3.

Les Hindous racontent une fable analogue de Crichna, t les Peaux-Rouges de Manabosho.

En 1545, Mendez Pinto a vu représenter à la cour du oi bouddhiste de Pégu un drame où un monstre marin en-loutissait la fille d'uu roi; par l'intermédiaire du dieu de . mer, des femmes jouèrent sur des harpes célestes des rs si tristes, que le monstre vint échouer comme étourdi ir le rivage, et l'une d'elles, lui ouvrant le ventre, en ra la princesse.

Chez les Celtes, le monstre symbolique s'identifie avec dieu du mal, et la cause même du Déluge est un ani-al amphibie, un gigantesque castor, qui mine la digue ui contenait les eaux du lac Llion ou du grand abîme. our prévenir le retour du cataclysme, Hu-Gadarn a tiré u lac le castor au moyen de ses bœufs gigantesques, telés au joug sacré.

De même Thor, en Scandinavie, a pris à l'hameçon le rpent immense qui vit dans les abîmes de l'Océan et ui entoure la terre entière, a élevé sa tête au-dessus de eau, et l'a frappé de sa foudre.

Le serpent du Nord est une simple variante de Typhon, ui a le même symbole et qui a causé le Déluge.

Cependant le monde repose sur un autre serpent, em-lème de l'Éternel. Mais l'Éternel, quand il châtie les iommes, devient pour eux un être malfaisant. Ainsi s'ex-lique le mythe des Battas d'après lesquels le serpent (malfaisant) qui porte la terre, l'avait jetée de fatigue et oyée dans la mer (lors du déluge), et qui de nos jours ause, en s'agitant, les tremblements de terre.

Le SANGLIER est le plus important des symboles dilu-iens. Dans le mythe de Vichnou, il figure le dieu qui re-ire avec ses défenses, du fond de l'abîme, la terre que géant du mal y avait précipitée. Mais, partout ailleurs, faut entendre, par cette bête sauvage qui fouille en

tout sens le sol, les bouleversements causés par le Déluge sur la surface de la terre.

VAR, qui en sanscrit signifie *couler*, est, d'après Nork, la racine de VERRÈS en latin, VERRAT, BOAR en anglais, EBER en allemand, APER en latin et CAPROS en grec.

Les enfers, nous le verrons, datent du Déluge : de là leurs rivières. Ils se nomment en latin ORCUS, qui est HORCOS, HERCOS *prison*, en grec, Le dieu PHORCYS règnait à la fois sur les fleuves des enfers et sur les monstres de la mer. Phorcys est à la fois ORCUS et PORCUS (FERKEL, *petit cochon*, en allemand). Le porc, l'enfer et l'eau étaient unis par des liens indissolubles dans l'esprit et la langue des Grecs et des Latins [1].

Dans un mythe thessalien, qui paraît être une tradition localisée du Déluge, le sanglier est un fleuve : Il y avait sur le mont Olympe, du côté de la Macédoine, une ville nommée Libéthre, près de laquelle était le tombeau d'Orphée. Un oracle avait prédit qu'elle serait détruite par un sanglier lorsque le soleil verrait les os d'Orphée; et en effet, l'urne funéraire ayant été brisée au milieu de circonstances étranges, il tomba du ciel, dans la nuit suivante, une pluie si abondante que le fleuve Sus ou Sanglier, qui est un des torrents de l'Olympe, renversa la ville entière et ensevelit dans ses eaux les habitants avec tous les animaux [2].

Le sanglier est bien certainement le symbole du Déluge dans le mythe du rapt de Proserpine. Avec la fille de Cérès disparaissent dans la terre, qui s'entr'ouvre, les laies d'Eubuléus [3]. Eubuléus, qui est un des surnoms de Plu-

[1] Nork, art. *Schwein*. Ottfr. Muller, *Orchomène*, p. 155 (allem.).

[2] Paus. IX, 30.

[3] Clém. Alex. *Discours aux Gentils*. Cette étymologie d'Eubulos ou Eubuléus explique de la manière la plus simple les mythes *nombreux* où figure un héros, un dieu de ce nom. Les trois Trito-

n, est un mot sémitique, et signifie l'homme des *pluies olentes* (BOUL) ou du Déluge (MABOUL). Les laies d'Euuléus sont donc les laies diluviennes; placées à côté de roserpine, elles sont la clef symbolique de son rapt.

Le sanglier qui dévaste les champs, appelle à sa poursuite le chasseur. La chasse devient ainsi un symbole iluvien, ce qu'atteste le mythe de Bormus, le jeune et eau Mariandynien ou Bithynien qui a péri, selon les ns, en puisant de l'eau, selon les autres, à la chasse.

Typhon était à la chasse d'un sanglier quand il trouva e corps d'Osiris, du dieu humanitaire qui a péri par le éluge.

L'Osiris phénicien, Adonis, périt d'une blessure que lui faite le sanglier de Mars qui est ici le dieu de la grande utte diluvienne des éléments.

atores sont : Zagreus, le dieu du monde Primitif; Eubuléus, le dieu u Déluge; Dionysus, le dieu du monde actuel. — Carmé, la mère e la déesse crétoise Britomartis, est fille, soit d'Eubulos, le Déluge, oit d'Ogygès, qui est aussi le Déluge. — Cet Eubulos est fils de armanor, *pêcheur* crétois, qui *purifia* Apollon et Diane du meurtre u serpent Python. Mais ce serpent est un symbole diluvien, et le om de Carmanor est sémitique comme celui de son fils. Il vient e l'hébreu, CHEREM, qui a le double sens de *filet de pêcheur* et de *onsécration*, et le filet est ici celui dans lequel le Déluge a pris ous les hommes. — Transportons-nous à Eleusis, auprès de la mère le Proserpine. Nous y voyons groupés autour de Cérès : un gardien le pourceaux, Eubuléus; son frère Triptolème qui est le premier laboureur, et leur père qui se nomme tantôt Dysaulis, *celui qui habite une demeure incommode*, tantôt Trochilus, le *Roitelet*. Cet oiseau doit être un symbole du printemps, de la renaissance de la nature, et ces quatre noms signifient que l'homme *laboura* de nouveau le sol au temps où la terre, *ravagée* par le Déluge et encore *inhospitalière, renaissait* à la vie. — Enfin Eubulos ou Eubuléus est l'épithète des dieux diluviens, Adonis tué par un sanglier, Hadès qui a ravi Proserpine, Apollon qui a vaincu Python, et Bacchus-Zagreus.

que les Latins appelaient *Suculæ*, les *petites truie*

En Allemagne, Odin rencontre un sanglier, q
rasse à grand'peine. Il l'emportait triomphant
épaules quand le monstre le blesse de ses défens
meurt (comme Adonis). Dès lors, il ne quitte plu
gion de l'air, où, sous le nom d'Hackelbérend [1], i
sans cesse, suivi de la foule immense des ombr
Antédiluviens).

Erymanthe, en Arcadie, est un fils d'Apollon q
changé en un sanglier pour avoir vu se baigner
et qui, pour se venger de cette ignominieuse t
mation, s'est jeté sur Adonis, l'amant de cette dée
sanglier d'Erymanthe est donc le même que celui d
nicie, et Hercule, qui tue le premier, est le héros p
gélique mettant fin (comme Niu-va ou Nitocris) au
dres du Déluge. Cet exploit du fils d'Alcmène est
ment lié à sa guerre contre les Centaures (Caïnite
l'occasion est un tonneau de vin que nous allons
ver ailleurs, et la hure du sanglier cause une telle

Le sanglier d'Erymanthe ne diffère point au fond de celui de Calydon, dont la chasse est devenue un des thèmes favoris des poëtes et des artistes grecs, qui ont fini par en rendre le sens primitif entièrement méconnaissable. Toutefois, la date s'en est conservée dans le nom d'Œnée, l'homme du *vin*, le Noë de l'Étolie [1].

Le vin d'Œnée, le tonneau d'Eurysthée, celui des Centaures et le sanglier sont réunis à l'Arche, à la femme qui se noie, à l'enfant exposé dans un des mythes les plus remarquables des Hellènes. Molpadie ou Hémithée, la *demi-déesse* de Castabus en Chersonèse, et ses deux sœurs, Parthénus et Rhœo, étaient toutes trois filles de Staphylus, le *Raisin*, et de Chrysothémis, la *justice* de l'âge d'*or*. Rhœo est séduite par Apollon ; son père l'enferme dans un coffre et la jette dans la mer (diluvienne) ; elle aborde à Délos (l'Ararat) et y met au monde un fils, Anius (*l'affligé, le malheureux*, du grec ANIAÔ [2], ANIOS, qui est l'hébreu ʿANAH). Apollon le prive de la vue, et il l'instruit dans l'art de la divination. Cependant les deux sœurs de Rhœo qui gardaient le vin de leur père, car c'était une découverte toute récente, se laissent surprendre par le sommeil ; surviennent les truies qu'elles nourrissaient, qui brisent le tonneau. A leur réveil, redoutant la colère de leur père, elles se précipitent du haut des rochers dans la mer. Mais Apollon les sauve et les ra-

[1] Substituons au sanglier le rat, qui est l'emblème de toute destruction, et nous dirons que les mystères qui célèbrent la passion diluvienne de l'humanité, ont reçu leur nom d'un Athénien appelé Myus, *Rat*, qui a péri à la chasse. (Clem. Alex. *Cohort.* ou Muller. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 430.) Chez les Iroquois, il n'y a ni rat, ni sanglier, mais la chasse reste. Messou était à la chasse quand ses chiens se perdirent dans un grand lac, et que les eaux inondèrent le pays.

[2] Cypria, fr. XI, dans l'*Homère* de Dübner, p. 593.

mène dans la Chersonèse, où elles obtinrent des honneurs divins. Dans leurs fêtes, on ne faisait des libations que de moût, et qui avait touché un porc, ne devait pas approcher de l'enceinte sacrée [1].

Le sanglier diluvien s'offre encore à nous au nord de l'Italie chez les Noriques. Suidas dit « qu'un sanglier ayant dévasté pendant longtemps leur contrée, il se trouva enfin un homme qui entreprit d'en délivrer le pays. Il abattit le monstre, le prit sur ses épaules et l'emporta (comme Odin et Hercule). Les Noriques, voyant le vainqueur avec sa proie, firent entendre dans la langue du pays l'exclamation Berounous (en latin VIR UNUS, l'*homme unique*), et de là est venu le nom de Vérone. » Mais, d'après le mythe même, cette ville doit bien plutôt son nom à celui de VERRES, *verrat*.

Au nord-est de la Germanie habitaient les Varini ou Werini (de BOAR, EBER, EWER), que nous supposons avoir eu pour emblème, comme Vérone, le sanglier diluvien. Or, ces mêmes contrées étaient occupées, au commencement du moyen âge, par un peuple slave du nom de Rédaire, qui racontait que dans sa ville de Riedegast on voyait sortir de la mer, à l'approche de quelque révolution, un grand sanglier dont les défenses blanches brillaient dans l'écume, et qui se vautrait sur le sol qu'il ébranlait fortement [2]. Le symbole du Déluge est devenu ici celui de toute grande catastrophe. Il était d'ailleurs fort bien connu des races slaves. Le dieu des Wendes, Podaga, a une face d'homme et une de sanglier, et on lui immolait cet animal. Il avait en outre, pour attributs, la corne d'abondance et la charrue avec les rayons solaires. Il personnifie donc, comme Osiris, les temps an-

[1] Diodore, v, 62.

[2] *Hanusch*, p. 120.

uviens qui commencent avec le Paradis (la corne ɔndance), comprennent les origines de l'agriculture ıissent avec le Déluge. Aussi sommes-nous fort dis- à admettre la supposition de Mone que Podaga a été ıé (comme Adonis) par le sanglier. Les Porusses sa- ıient un sanglier, avant leurs pêches annuelles, aux x des eaux, que nous pouvons bien nommer dilu- s[1].

: sanglier se voit fréquemment sur les médailles de lwen[2], la Cérès des Kymris et la déesse de l'Arche. ; la neuvième des séries bretonnes, « *il y a la laie* ɔlème du Déluge) *et ses neuf marcassins* (les neuf , de l'inondation) *à la porte du château, leur bouge* ;t-à-dire du grand édifice du monde), *grognant et* ısant, *fouissant et grognant : Petit! petit! petit! urez au pommier* (la terre paradisiaque et antédilu- ne), *le vieux sanglier* (le vieux génie des antiques clysmes du chaos et des soirs cosmogoniques) *va faire la leçon.*

: sens symbolique du sanglier étant ainsi constaté tant de mythes concordants, nous rendrons aisément pte des cultes où il est la principale ou l'unique vic- :, et de l'aversion qu'il inspire à nombre de peuples. ans le mythe de Proserpine, les truies d'Eubule dis- ıissent avec la déesse dans le sein de la terre : dans ılte de Potnies, en Béotie, on jetait des cochons de dans les Mégares, qui étaient, nous l'avons vu, les tés souterraines par lesquelles les eaux du Déluge ıient écoulées[3].

Mone ne voit d'ailleurs dans Podaga qu'un héros solaire. T. I, 99. 202 sq. Hanusch, p. 107 sq. 274.

Mone, t. I, p. 90. Ipabog, avec sa chasse de cerfs et de san- s, est-il un simple dieu des chasseurs? p. 212. 215.

Mone, t. II, *p. 601 sq.*

On sacrifiait des laies à Cérès[1], qui, « la première, prit plaisir au sang de la truie pour venger par sa mort les champs qu'elle ravage, » c'est-à-dire qu'a ravagés le Déluge.

Le porc était pareillement immolé et consacré : à Cybèle, qui est une autre Cérès ; à Tellus, ou la Terre, que le Déluge avait détruite ; à Pluton, qui a ravi Proserpine ; à Bacchus, autre dieu diluvien ; à Mars, le dieu des guerres des éléments ; aux Lares, qui sont les ombres des victimes du Déluge.

Les Égyptiens avaient en horreur le porc parce qu'il mange ses petits[2], ou plutôt parce qu'il figurait le Déluge ou Saturne, le dieu du premier monde, qui a mangé ses propres enfants. Ce même peuple tenait les pourceaux pour tellement immondes que ceux qui les gardaient n'osaient entrer dans aucun temple et ne se mariaient qu'entre eux. Cependant on immolait cet animal à Bacchus=Osiris, au dieu qui a péri par le Déluge, et le sacrifice se célébrait lors de la pleine lune, c'est-à-dire au moment où la déesse, qui préside depuis cet astre sur les eaux universelles, agissait avec toute sa puissance et semblait menacer la terre d'un nouveau cataclysme[3].

[1] Ovide, *Fastes*, II, 349 ; comp. IV, 414. Il dit, IV, 465, que « Cérès aurait aisément retrouvé sa fille aux empreintes de ses pieds si des porcs ne les avaient détruites. »

[2] Elien, *Hist. anim.*, 16.

[3] Herod. II, 47. — Peut-être le culte des Tagales aux Philippines est-il aussi tout diluvien. Il consiste en des sacrifices de *cochons*, que des prêtresses fatidiques tuent de leurs lances, et se célèbre en des sites extraordinaires, *entourés d'eaux*, au son des chalumeaux dont jouent ces prophétesses. Les idoles sont des arbres grossièrement taillés, dont la face difforme offre quatre défenses de *sanglier*. (Picard, t. II, I, p. 120. R. de Sainte-Croix, *Voyage aux Indes Orient.*, t. II, p. 59.) Toutefois le porc pourrait bien n'avoir été préféré dans les sacrifices à d'autres animaux que parce qu'il est

Le porc était impur, non-seulement en Égypte, mai s
hez les Libyens, chez les Arabes, les Phéniciens et les
yriens, chez les Phrygiens et les Hindous. Les Scythes
e l'immolaient point et ne voulaient pas même en nourir. Aujourd'hui, les Kalmouks n'en élèvent point non
lus, quoique le bouddhisme qu'ils professent ne le leur
éfende point.

Chez les Hottentots, les hommes seuls mangent des
aupes, les femmes seules des lièvres ou des lapins ; mais
es uns et les autres s'abstiennent du porc, ainsi que des
oissons sans écailles.

Dans le Nouveau-Monde, les Caraïbes ne mangent jamais du porc ; chez les Manacicas, le médecin examine
avant tout si le malade n'a point jeté aux cochons des
morceaux de tortue ou de quelque autre animal.

Cependant les ombres que le sanglier diluvien a entraînées dans les enfers, peuvent annoncer l'avenir aux
vivants, et le porc était un animal prophétique chez les
Chypriens et chez les Lettes.

Enfin, par une association d'idées difficile à saisir, le
sang du porc avait une vertu expiatoire toute particulière : c'est avec ce sang qu'Apollon purifie Oreste le
meurtrier de sa mère, et Circé les Argonautes qui avaient
mis en pièces Absyrte.

II. DÉLIVRANCE.

LE MONSTRE DIVIN. Nous avons vu souvent déjà le
même symbole signifier les contraires, la lumière et les

le plus commun. Ainsi il est la nourriture habituelle des insulaires
de Célèbes, et le porc que le prêtre y égorge à chaque naissance n'a
absolument rien de diluvien. (Röttger, *Lettres sur l'Inde Ultérieure*,
Berlin, 1844, p. 110 sq., en allem.)

ténèbres, le mal et le bien, Dieu et Satan. Ici encore certains monstres servent d'emblème aux puissances infernales qui détruisent le monde, et d'autres monstres aux divinités qui ont châtié le coupable et sauvé l'innocent.

Le *Capricorne*, qui dans le zodiaque précède le Verseau, est Ægipan, c'est-à-dire le dieu de l'*univers* (Pan), qui, dans la moitié *inférieure* de son empire, ou sur la terre, a produit une effroyable *tempête* (figurée par ses *pieds* de *chèvre*), et qui a frappé les Antédiluviens (les Titans) de la première terreur *panique*.

En Égypte, un crocodile, celui de Sev, ou du dieu des eaux primordiales, sauve du Déluge Ménas, qui est un Noë.

Vichnou, qui est représenté flottant sur les eaux du chaos, se fait poisson pour inonder la terre et pour sauver Satiavrata.

Les poissons forment un pont sur lequel le héros des Coréens échappe aux assassins de son père.

Le grand libérateur des Tunquinois, leur Cyrus mythique, étant poursuivi par son oncle, allait périr sous son cimeterre quand, du milieu du fleuve qui avait arrêté sa course, sortit un dragon jaune qui lui marqua la route, et le jeune homme, marchant sur les eaux, se trouva de l'autre côté sans être mouillé [1].

Crichna, dans une circonstance analogue, traverse de même un fleuve à pieds secs.

Le Cipactli, qui donne son nom à l'un des Noë du Mexique, est tantôt un cétacé cornu, comme Vichnou, tantôt un animal à tête de crocodile comme Sev.

Le Capricorne des zodiaques hindous est un crocodile ou un dauphin.

[1] *Marini*, p. 19.

Ce dauphin explique le mythe d'Arion jeté à la mer, et sauvé par le même animal. Le vrai sauveur est Neptune, qui est ici le Vichnou des Grecs, et Arion est un Satiavrata, un Ménas, un Noë transformé par la poétique imagination des Hellènes en un poëte harmonieux, ou plutôt le symbole des arts antédiluviens que le Déluge n'a pu ensevelir dans ses flots.

Ces mêmes Grecs, pour représenter la terre qui a traversé la crise diluvienne, mettaient à Phigalie, sur les mains de Cérès, un dauphin et une colombe.

III. Renaissance.

Abeilles. Si l'abeille symbolise la renaissance de la nature après le Déluge, c'est que l'Arche, nous l'avons vu, est la ruche dont est sorti l'essaim qui a peuplé la terre renouvelée, et que cet insecte semble dans ses métamorphoses périr sous une forme et renaître sous une autre. Peut-être même, l'abeille n'a-t-elle été créée qu'à l'époque du Déluge, ainsi que la plupart des autres insectes.

Un des Glaucus se noie dans un tonneau de miel, c'est-à-dire périt dans les flots du Déluge, mais pour renaître ; et aussi recouvre-t-il la vie par une plante miraculeuse.

Dans le mythe diluvien des pasteurs des Alpes, ce sont des abeilles qui ferment de leurs rayons la caverne où l'on a déposé le corps du jeune berger qui s'est noyé dans un étang de lait, ou de l'homme antédiluvien qui a péri dans l'excès de son bonheur matériel.

Le plus ancien roi des Cunètes au sud-ouest de la péninsule Ibérique, Gargoris, qui le premier découvrit l'art

de recueillir le miel, est simplement une personnification mythique de la palingénésie diluvienne [1].

Un des grands héros du Kalévala, Lemminkäinen, qui est un Hercule par les travaux qui lui sont imposés, et qui est, comme Osiris, tué par une trahison, jeté dans le fleuve, mis en pièces, cherché de toute part par une femme (sa mère), retrouvé par elle et recueilli membres après membres, ne revient à la vie que par l'efficace du miel que l'abeille avait été butiner sur le soleil, la lune, les étoiles et jusque dans les celliers du Dieu créateur [2].

L'abeille, qui symbolise la mort et la renaissance du premier monde, est censée avoir traversé elle-même cette grande catastrophe.

Chez les Grecs, toutes les abeilles d'Aristée ont péri pendant une peste, mais de nouveaux essaims sortent des taureaux et des génisses qu'il a immolés. Aristée est le dieu *très-bon*, le dieu suprême du monde Primitif. Les animaux égorgés sont les emblèmes du monde que le Déluge avait comme tué et déchiré, et qui fait sortir de son sein entr'ouvert une nouvelle race de mouches [3].

[1] Justin, XLIV, 4.

[2] Rune, XV.

[3] La vache ou la génisse du mythe d'Aristée s'offre à nous avec le même sens dans un symbole remarquable des Hindous. Le serpent a une tête de lion à cornes de taureau, dans la gueule ouverte duquel est une vache, et devant celle-ci se tiennent des abeilles qui partent d'elle. Ce qui signifie que l'Éternel (le serpent) s'est fait lumière (le lion), et, par sa force de production (le taureau), a fait apparaître la terre (la vache), qui a subi une destruction et une renaissance (les abeilles). (Muller, *Foi, sciences et arts des anciens Hindous*, fig. 12, en allem.) — Mais, me dira-t-on, vous devez, d'après votre méthode, confesser que l'essaim de miel dans la gueule du lion qu'avait tué Samson, signifie la renaissance du monde par *la puissance* de la lumière, et comparer Samson déchirant le lion à *Mithras* immolant le taureau Aboudad. — A cela je répondrai que,

les Circassiens, le dieu du tonnerre s'étant irrité les abeilles, Mérimé, la mère de Dieu (une Grande-ne put les protéger, et elles périrent toutes, sauf le qui s'était cachée dans sa manche, et de qui rties toutes celles qui existent maintenant.

ée a une fille, la nymphe Macris, qui nourrit de élève Bacchus enfant, Bacchus qui naît au milieu dres du Déluge. De même, dans l'île de Glaucus, ıi préside aux temps postdiluviens, a été nourri ı première enfance par des abeilles, ou a grandi période palingénésiaque de la terre.

ɪrpine, que le Déluge a entraînée dans les enfers, prêtresse des *Abeilles*. Cérès, sa mère, qui préfé-ɔut autre victime le verrat et la laie, et à qui l'on ussi du miel, avait eu une prêtresse du nom d'A-|ui fut mise en pièces par des femmes pour n'avoir lu leur révéler les mystères de la déesse, et dont ; produisit des abeilles.

et Proserpine étaient adorées par les Celtes de la ·Bretagne, et cette île est désignée, dans leur lan-étaphorique, sous le nom d'*île du miel*.

ıythes des abeilles nous donnent l'histoire de la ie chez les Grecs, de la poésie chez les Scandi-

la méthode du mythologue et autre celle de l'historien, core celles des poëtes, des philosophes, des naturalistes, etc. pent-abeille des Hindous est un symbole, recherchons les ils ont revêtues du manteau des emblèmes, et si l'histoire ɔn est authentique, étudions sa vie comme nous faisons lapoléon. Que si vous faites de Samson un mythe parce que trois événements de sa vie peuvent, à la rigueur, se traiter néthode usitée en mythologie, je ferai immédiatement la ıération sur Napoléon, que je transformerai en un dieu

Le temple de Delphes, construit par des abeilles, et qu'Apollon envoya dans le pays des Hyperboréens, signifie qu'au temps de la destruction et de la renaissance du monde (au temps des abeilles), le don de prophétie (le temple du dieu fatidique) existait déjà parmi les hommes, mais que cette primitive prophétie, qui était celle des Sethites, a disparu de la terre par la volonté de Dieu (d'Apollon), et que pour la retrouver il faudrait se rendre, si possible, chez les Antédiluviens (les Hyperboréens)[1].

Dans l'Edda, nous l'avons déjà dit, la poésie profane naît, sous le nom de Quasur, de la fusion de la sagesse des Ases=Sethites avec celle des Vanes=Caïnites. Quasur est égorgé par deux nains, qui mêlent son sang avec du miel, et préparent ainsi une boisson d'une vertu si merveilleuse que nul n'en buvait sans devenir poëte. Ce qui signifie que de la sagesse du premier monde qui a péri dans le Déluge, est sortie la poésie postdiluvienne, qui était formée de deux éléments : le sang, ou l'insondable douleur qu'a produite chez les Noachides l'anéantissement de l'humanité Primitive, et le miel, ou les sentiments tout aussi profonds de crainte et de joie que faisait naître la renaissance du monde. Cette boisson des poëtes a passé des mains des deux nains, par le meurtre d'un géant (l'Antédiluvien), entre celles de son fils (le géant postdiluvien), à qui l'a dérobée Odin (le dieu des temps historiques).

Le miel de la poésie scandinave ne nous explique-t-il point les abeilles d'Apollon et des Muses, qui marqueraient ainsi non pas tant la douceur (MELI) des *chants*

[1] Quand le Scholiaste de Pindare explique les abeilles de Delphes par des prêtres de Déméter qui les premiers enseignèrent aux hommes à cultiver la terre, il ne fait pas complétement erreur; car la renaissance de l'agriculture a suivi de près le Déluge ou la *Dispersion*.

MELOS) des poëtes, que l'origine de la poésie grecque au emps de la palingénésie du monde?

Le miel de l'abeille, signifiant renaissance, symbolise à la fois la vie et la mort. Toute vie procède, d'après la héologie de l'Antiquité, de l'eau, des eaux du chaos, qui sont les mêmes que celles du Déluge. L'eau a pour gardienne la lune, qui préside spécialement à la génération, et la lune, à ce titre-là, dit Porphyre, était appelée abeille. Ce symbole lui convient parfaitement, s'il est vrai que l'Antiquité entière inclinait à voir dans toute génération une renaissance, un acte par lequel l'âme se métamorphose, et meurt à une première existence pour faire son entrée dans une existence nouvelle.

La déesse lunaire de la nature entière, la Diane d'Éphèse, comptait l'abeille parmi ses attributs, et ses prêtresses portaient le nom d'abeilles.

Les grandes déesses de la nature président aux accouchements. Dans les couches difficiles, on invoquait Diane sous la désignation d'Abeille, et chez les Hindous, comme chez les Lithuaniens, on oint de miel l'épouse soit à la bouche soit ailleurs.

Mais si la vie est une mort, la mort est une vie. C'était donc dans le vif sentiment de l'immortalité que les Babyloniens et les Assyriens mettaient leurs morts dans du miel, que les Perses enduisaient les leurs de cire, que les Scythes oignaient de la même substance le corps de leurs rois.

C'était la même foi qui présidait, chez les Grecs, à leurs sacrifices funèbres où l'on offrait le miel de la palingénésie à Pluton, le dieu des morts. Aujourd'hui encore, les Russes déposent auprès du tombeau un mets dans lequel entre le miel, et les Esthoniens un vase d'argile plein d'une boisson miellée.

Cependant *chaque hiver et* chaque printemps repro-

duisent en miniature la mort et la renaissance diluviennes de l'année. Aussi les Romains offraient-ils, le premier jour de l'an, à Janus, qui est le dieu de tout commencement, des gâteaux dans lesquels entrait du miel avec du lait[1].

L'OIGNON a dû, sans doute à sa forme ronde et à ses concentriques enveloppes, de devenir l'emblème de l'univers qui était censé sphérique, et dont l'histoire embrasse une succession de mondes tout semblables. Dictys périt dans l'eau en cueillant un oignon, c'est-à-dire dans un temps de palingénésie.

Les Pythagoriciens croyaient que cette plante est une de celles dans lesquelles les âmes se logent dans leurs migrations. Les Brahmanes aussi s'abstenaient d'en manger.

LES OISEAUX DU PRINTEMPS sont un emblème grec qui ne paraît que dans les mythes diluviens d'Itys et d'Itylus.

LE BASSIN D'AIRAIN nous est déjà connu, et nous expliquerons bientôt les mythes dont il fait une partie intégrante.

[1] Nous rappellerons ici les sens secondaires des abeilles, dont les essaims étaient, en Grèce, le symbole d'une colonie quittant la métropole, et qui, en Égypte, signifiaient le roi et son peuple.

CHAPITRE IV.

Les Mythes.

On trouve dans les mythes diluviens les réponses aux iestions suivantes que s'était posées déjà le peuple imitif, et que les nations païennes ont résolues soit ıtes dans le même sens, soit chacune à sa manière :

Pourquoi la première humanité a-t-elle été détruite r un déluge?

Qui a sauvé les seuls justes, les ancêtres de la nouvelle manité?

Le premier monde a-t-il péri tout entier, sauf les Noades, et, en cherchant bien, ne trouverait-on point ıs les contrées lointaines d'autres familles qui auraient vécu à la ruine universelle?

Quelle révolution générale a opéré le Déluge dans la ure et dans l'humanité?

Dans quel état la nouvelle humanité s'est-elle trouvée ès le Déluge?

En quoi différait-elle de la précédente?

A ces six questions répondent les mythes des causes Déluge, ceux de la délivrance, ceux des courses errıtes, ceux d'une passion et d'une résurrection, ceux s enfants exposés, et, en sixième lieu, ceux des homes-rochers. A ces articles s'ajoutent celui des mythes luviens de la lune, et celui de l'île antédiluvienne.

I. Causes morales du Déluge.

La vraie cause était la profonde corruption de l'humanité et la justice vengeresse de l'Éternel. Les païens le savaient bien, comme le disent formellement les légendes de Manou, de Deucalion et de Lycaon, ou celles des Lithuaniens, des Celtes, des Chinois, des Siamois, des Mexicains, des Potawatomie, des Caraïbes, et comme le supposent tacitement celles de tous les autres peuples. Mais ce point spécial de l'histoire du Déluge a été relevé et mis en saillie dans des mythes spéciaux. En Phénicie, le coupable est le fils même de Dieu (Dieu n'est-il pas en effet le père d'Adam et de tous les hommes?), et Saturne, en présence de tous les dieux épouvantés, égorge de sa propre main ses deux enfants, Sadid et Proserpine. Les Grecs, qui changent les mythes religieux en contes frivoles, racontaient que Saturne avait bu, avalé, englouti (dans les eaux diluviennes) tous ses enfants, qui étaient d'ailleurs parfaitement innocents. Mais d'ordinaire les coupables sont de simples mortels. En Égypte, la reine Nitocris noie ses sujets rebelles. A Joppé, Cassiopée, par l'orgueil que lui inspire sa beauté, a provoqué la colère de Neptune et exposé sa fille Andromède à la mort. Niobé, qu'entoure sa nombreuse famille, méprise Latone avec ses deux seuls enfants, mais son crime est le même que celui de Cassiopée, c'est l'insolence, la *superbe*, qui pousse l'homme infime à se croire un dieu. Le mythe de Lycaon explique le cataclysme par l'anthropophagie des Antédiluviens ; celui de Théréaf, à Siam, par leur refus obstiné d'adorer Dieu ; celui du berger des Alpes, par l'excès de leur prospérité ; celui du Brésil, par leurs guerres civiles et leurs haines entre frères.

Les Syriens, ou plutôt encore les Lydiens, étaient si convaincus de la justice du châtiment diluvien qu'ils ont imaginé de dire que l'humanité coupable s'était noyée volontairement de honte et de désespoir : Atergatis = Dercéto, qui s'était abandonnée à son amour pour un jeune homme, se précipite avec son fils dans un lac. Le même mythe existait à Rhode, où Halie, la femme *marine*, la sœur des Telchines (Caïnites) et l'épouse de Neptune, honteuse de l'outrage que lui avaient fait ses propres fils que Vénus avait frappés de démence, se jette dans les flots de la mer et devient, sous le nom de Leucothée, une des déesses de cette île. Leucothée est le nom divin d'Ino, la fille mortelle de Cadmus et l'épouse d'Athamas, qui trouva pareillement la mort dans les flots avec son fils Mélicerte. Molpadie, en Chersonèse, est de même une Ino = Halie = Atergatis.

Suivant une variante du mythe lydien, Atergatis aurait été jetée dans le lac par Mopsus, l'homme ou le dieu des *Eaux*. De même, en Italie, le cruel Amulius fait précipiter dans le Tibre Rhéa-Sylvia avec les deux enfants jumeaux qu'elle avait eus de Mars. Mais elle devient l'épouse immortelle du Fleuve [1].

Quand la divinité n'exécute pas elle-même sa sentence de condamnation, elle en donne l'ordre aux puissances malfaisantes, qui, dans ce cas, ne sont que ses dociles instruments : tel le monstre que Neptune envoie contre Andromède ou contre Hippolyte ; tels les géants de l'Eau et de la Tempête dans la légende lithuanienne.

Mais parfois aussi, d'après certains mythes qui incli-

[1] Nous soupçonnons que l'histoire japonaise de Féki est un mythe diluvien : Après une longue guerre civile, un prince vaincu se sauve avec des navires en Chine ; son fils Féki périt dans la mer où s'est jetée avec lui sa nourrice, et l'enfant est adoré au Japon comme son père sur le continent. (*Charlevoix*, t. I, p. 203.)

nent au dualisme ou qu'il a inspirés, ce sont les puissances infernales qui de leur plein chef ont fait périr les hommes et détruit la terre. Ici le Déluge est, non plus un juste châtiment que Dieu inflige aux coupables, mais un indicible malheur causé par les génies des ténèbres, mais une éclatante victoire de Satan sur Dieu. Typhon fait mourir Osiris lui-même à la chasse du sanglier et l'enferme dans un coffre. Vénus de Syrie, poursuivie par Typhon, se jette dans l'Euphrate. Le sanglier de Typhon=Seth=Arès tue Adonis et Attis. Le sanglier d'Érymanthe et de Calydon dévaste la terre. Un sanglier blesse mortellement Odin-Hackelbérend. La laie bretonne fouille la terre. Le castor des Kymris rompt la digue du grand lac. Le serpent des Battas secoue la terre dans l'eau. En Chine, Kong-kong bouleverse la nature entière. Un géant de l'Inde fait mourir la fille de Bhrigou. Au Canada, Michipisi, qui est certainement l'auteur du Déluge, s'oppose à ce que le dieu suprême retire des eaux la terre. Les méchants Manitous font périr dans un lac le frère de Manabosho.

Très-peu de mythes, et des mythes peu importants, font du Déluge un simple accident; tant le pélagianisme, qui prévaut partout aujourd'hui, était étranger à l'esprit de la haute Antiquité. En Chine, la Fille du Mandarin tombe dans le fleuve en se promenant sur ses bords[1]; l'Égyptien Dictys=Manéros, en cueillant un oignon; le Béotien Argennus, en se baignant; le Bithynien Bormus, en puisant de l'eau pour ses moissonneurs. Chapéwee cause le Déluge en barrant une rivière pour sa pêche.

Parfois le mythe se borne à dire que les eaux ont fait

[1] Le mythe slave, qui a perdu le fil de la tradition, veut que la fille de Leck ait péri dans l'eau par reconnaissance envers les dieux *de ce qu'ils* avaient sauvé sa virginité.

périr l'humanité, ou que le sol l'a engloutie vivante. Les Nymphes ravissent Hylas, et des chevaux dévorent Glaucus. La terre s'entr'ouvre sous Trophonius, sous Amphiaraüs, sous Nijola.

Nijola, au dire des Lithuaniens, était une jeune fille d'une ravissante beauté. Elle avait pour mère Kruminé. Un jour, comme elle regardait de son château la campagne, attirée par les magnifiques fleurs qui offraient à ses regards leurs brillantes couleurs, elle sortit pour aller les cueillir. Une des plus belles élevait sa tête au-dessus des eaux du fleuve, mais elle semblait être tout près du bord. La fille du roi déposa son vêtement de pourpre, et descendit dans l'eau pour prendre la fleur. Mais le lit du fleuve s'ouvrit sous elle; elle disparut sous terre et se trouva dans l'empire souterrain du roi Pokolé, qui fut épris de ses charmes et l'épousa. Cependant Kruminé inconsolable cherchait en vain sa fille par toute la terre. A son retour, elle s'arrêta en Lithuanie où elle apporta l'art de cultiver la terre. Elle fit ainsi le bonheur du peuple, qui jusqu'alors avait pourvu difficilement à sa subsistance. Un jour qu'on extirpait une forêt pleine de dragons, on trouva une pierre sur laquelle le dieu unique Pramzimas avait écrit, plusieurs siècles auparavant, la destinée de Nijola. A peine Kruminé eut-elle lu l'inscription qu'elle descendit, émue et irritée, dans les enfers. Elle y trouva sa fille entourée d'une troupe de charmants enfants. Nijola consentit à retourner pour quelque temps sur la terre. Elle y trouva le pays désolé et les hommes souffrant de la faim. Leur joie au retour de la fille de leur roi, qui leur rendait l'abondance, fut si grande qu'ils lui rendirent des honneurs divins [1].

[1] Hanusch, p. 244. Ce mythe, au premier abord, semble une simple variante de celui de Proserpine, et l'on est tenté d'admettre que la fable *grecque a pénétré,* par quelque voie inconnue, des co-

Nijola est Proserpine qui cueillait des fleurs
Pluton, s'élançant des enfers par un gouffre, l'e
dans ses sombres demeures. Ici, du mythe diluvie
reste plus que la forme, l'esprit en a disparu, et
vantable chute de l'humanité criminelle dans les
de la terre n'est plus qu'une aventure amoureuse c
des ombres.

II. Délivrance.

Pour Israël et pour l'Église, c'est Dieu qui a fa
le premier monde et qui a sauvé Noë; c'est le
Dieu qui a détruit la terre par le Déluge et qui a
les ravages du Déluge d'un bout de la terre à l'aut
cherchons au milieu des mythes des païens les tra
monothéisme primitif.

Nous ne ferons aucun usage des légendes, p
moins christianisées, des Lapons et des Lithuanien
nous citerons les dieux suprêmes qui, sous les n
Saturne=Bel, de Zeus et de Tezcatlipoca, se com
dans les légendes de Xisuthrus, de Deucalion et de
comme l'Éternel le fait dans l'histoire de Noë. Ze
foudroie les fils de Lycaon, est aussi celui qui épa
seul Nyctimus. Le poisson qui est Brahma=Vi
sauve Manou, et fait, semble-t-il, déborder la me
remplissant le bassin de son corps démesurément a

lonies de la Tauride ou des Gélons, chez les Lithuaniens.
langue de ce peuple ressemble, plus encore que sa mytholo
langue des Hellènes et à celle des Ariens, et l'on ne peut e
une telle ressemblance que par un commun berceau. D'aill
Proserpine de la Lithuanie disparaît comme Dictys l'Égyp
plusieurs traits de son histoire sont tout à fait originaux. Seu
l'inscription indique que le mythe n'a pris sa dernière for
une époque comparativement récente.

Dans les légendes mythiques des Peaux-Rouges, c'est pareillement le dieu suprême, le Grand Esprit, le Grand Lièvre, Michapous, Messou, qui détruit, sauve et répare. En Égypte, Ménas est sauvé par Sev, qui est un Saturne = Elohim.

Le polythéisme commence quand une divinité secondaire prend la place du seul grand Dieu. A Siam, c'est la Terre qui produit l'eau de l'inondation. En Lydie, la déesse universelle de la nature, Diane, perce de ses traits les filles de Niobé et sauve l'une d'elles, Mélibée-Chloris. En Inde, Boudjyou aurait péri dans les eaux sans les Aswins.

Quand le Déluge est causé par les puissances malfaisantes, c'est au héros protévangélique à les combattre, à les détruire : Hercule tue le sanglier d'Érymanthe, le lion de Némée issu de la lune, le monstre qui allait dévorer Hésione, et Persée, celui que Neptune avait envoyé contre Andromède. C'est Hercule encore qui, jouant le rôle de Diane dans le mythe de Niobé, fait périr tous les fils de Chloris et de Nélée moins Nestor, tous les frères d'Hésione et les fils de Laomédon moins Priam.

Mais les héros protévangéliques, nous l'avons vu, ont pour rivaux dans les mythologies les dieux solaires et les bonnes déesses de la nature. Apollon sauve les trois filles de Staphylus ; il tue le serpent Python né des boues du Déluge[1]. La Terre, en Arcadie, supplie Zeus de faire cesser l'inondation ; Nitocris est *victorieuse* des ravages des eaux ; Niu-va restaure la nature bouleversée par Kong-kong ; Isis, Vénus, Cybèle, qui survivent à Osiris, Adonis et Attis, réparent les maux causés par Typhon et son sanglier ; Cérès, à qui Pluton a ravi Proserpine, enseigne au monde nouveau l'agriculture. Au Japon, qui a sa my-

[1] Macrobe (I, 17) explique fort bien le mythe de Python ; seulement il prend le *chaos diluvien pour* le chaos cosmogonique.

eut péri tout entière et que leur famille fut la seul
vée. Dans leurs pérégrinations lointaines, ils cherc
partout avec angoisse quelques traces de leurs
de leurs frères. Mais en vain : ils étaient bien réell
seuls sur la face de la terre. C'est là ce que nous
termes propres la légende des Lapons, d'après la
leur Noë et sa sœur font trois fois, en trois fois tro
le tour de la terre sans rencontrer personne.

Ces poursuites inquiètes et ces indicibles douleu
ment le fond des mythes où Isis erre en tous lie
recherche d'Osiris ; Mylitta=Salambo, d'Adonis ; (
d'Attis ; Cérès, de Proserpine ; Céridwen, de Cr
Kruminé, de Nijola ; puis, en Amérique, la dées
nyme des Yuracarès, de son époux Ulé ; Manabos
son frère Chibiabos ; Tiri, de son frère Caru. C'e
encore que dans certaines fêtes mystiques on ch
Harmonie à Samothrace, à Antioche Io, la fille d
darin ou Peyroun en Chine. De nos jours enco
Mahométants à la Mecque ont une coutume an
par laquelle ils s'imaginent imiter l'inquiétude
cherchant de l'eau pour Ismaël[1].

IV. MORT ET RÉSURRECTION DU MONDE.

.'humanité antédiluvienne avait bien disparu de la face de la terre; mais elle vivait encore dans les de- ures souterraines des enfers à l'état d'ombres gigan- jues sur lesquelles régnait la redoutable Hécate, ou s la forme idéale d'une jeune fille qui a été ravie dans leur de sa beauté par la sombre mort, et qui se nom- t Proserpine en Grèce, Nijola en Lithuanie.

Iais ces mânes, ces ancêtres étaient partout devenus ıjet d'un culte religieux, et il fallut inventer des my- s pour rendre compte de cette transformation. On se donc à personnifier ces troupes confuses des pre- ;rs hommes et des premières ombres, et à créer des ;s fabuleux qui, après avoir vécu sur la terre et péri ıs les eaux comme de simples mortels, avaient été tamorphosés en des divinités : le pêcheur Glaucus est 'enu un dieu ; Nijola une déesse ; Halie et Ino sont ›rées sous le nom de Leucothée ; Mélicerte sous celui Palæmon ; Hippolyte recevait des honneurs divins à ézène, où l'on disait qu'il avait été enlevé vivant au l, comme Xisuthrus.

Si l'on fait des premiers hommes, qui étaient les en- ıts de Dieu, une divinité inférieure qui ait le dieu su- ème pour père, elle ne pourra pas subir la mort, se yer, et l'on devra donc supposer qu'elle a été enlevée force dans les enfers par le dieu des ombres. Ainsi st formé le mythe de Proserpine et de Pluton.

Cependant l'humanité nouvelle continue l'ancienne, i a semblé renaître en elle, et dont on peut tout aussi ;n dire qu'elle vit encore sur la terre que sous la 're : Hippolyte, *qu'a fait périr* le monstre diluvien, est

rappelé à la vie sous le nom de Virbius par le dieu qui guérit les hommes de tout mal, même de la mort, par Esculape. Glaucus de Crète, qui était mort dans un tonneau de miel, ressuscite par l'art d'un devin à qui un serpent avait fait découvrir une plante miraculeuse.

Les Paliques de la Sicile, d'après Macrobe, reviennent de la terre dans laquelle ils avaient été engloutis. Leur mère était Thalie, la terre *verdoyante* et *fleurie*, fille de Vulcain = Phtha ou du démiurge-lumière. Leur père était ou Jupiter, le dieu créateur, ou Adranus, le Jupiter de quelque colonie sémitique établie en Sicile. Thalie, qui redoutait Junon, est, à sa demande, engloutie comme Proserpine. Mais, au terme de sa grossesse, la terre se rouvrit, et les deux enfants, symboles de l'humanité nouvelle, sortirent du sein de leur mère. On les adorait près des *Cratères*, petits lacs d'une immense profondeur ou vrais gouffres diluviens, et leur temple était favorisé d'un oracle.

Le Glaucus de Corinthe a été mis en pièces par ses propres chevaux. Ses membres déchirés sont une allusion aux cadavres des Antédiluviens qui jonchaient le sol de la terre, et semblaient les débris du grand corps de l'humanité primitive. C'est ainsi que Typhon a dispersé partout les membres d'Osiris, que les Titans coupent en morceaux Zagreus = Osiris = Bacchus, que Médée sème sur sa route les lambeaux du corps de son frère Absyrte qui est un Zagreus, que les jaguars mettent en pièces Ulé.

Les eaux du Déluge étaient chaudes ; les feux souterrains les faisaient bouillonner dans le bassin immense des mers : ainsi les Titans ont fait cuire dans un bassin d'airain les membres de Zagreus ; ainsi Athamas jette son fils Mélicerte dans un vase d'eau bouillante ; ainsi l'enfant de la veuve d'Ulé est jeté dans un pot où l'on devait le faire cuire.

Mais nous venons de voir que les hommes nouveaux sont une renaissance des Antédiluviens. Leur renaissance se sera donc opérée dans ce bassin d'airain, qui rappelait aisément à l'esprit la chaudière des pratiques de la magie : Æson sort rajeuni du vase où ses membres avaient été jetés.

Supposons enfin que ces grandes et mystérieuses idées de la mort et de la résurrection du monde aient vivement frappé l'imagination, l'esprit, le cœur de peuples pour qui le monde était divin, et l'on aura les religions des dieux morts et ressuscités, perdus et retrouvés, Osiris, Adonis et Attis. Là, les pleurs font place à la frénésie de la joie, et dans les mythes, dans les fêtes de ces divinités jouent le premier rôle le sanglier, le pin de l'Arche et le coffre. Mais pour qu'Osiris reprenne vie, il faut avant tout qu'Isis rassemble ses membres dispersés, et c'est précisément aussi ce que les Finlandais racontent de Lemminkäinen et de sa mère, les Yuracarès d'Ulé déchiré par un jaguar, et de son épouse, les Brésiliens du fils mortel de Maire Ata qu'avaient mis en pièces une première fois la roche d'Ita-Irapi en s'entr'ouvrant et se refermant, et une seconde fois le dieu même des enfers, mais que son frère, qui est immortel, a deux fois restauré et ressuscité. Les mêmes Yuracarès ont un autre mythe de Caru, qui a péri dans un déluge, et que son frère Tiri a rappelé à la vie après avoir retrouvé ses os. Dans l'Amérique du Nord, ce sont les mauvais Esprits qui, après avoir noyé Chibiabos, rassemblent ses os et lui rendent la vie.

V. Les Enfants exposés.

La famille de Noë jetée, à la sortie de l'Arche, sur un sol dénudé par les eaux, sans ressources immédiates,

leine, des hommes l'ont trouvé et entouré de soi
oiseaux l'ont réchauffé sous leurs ailes. Quelque
sée que semblât la jeune humanité, elle était ce
entourée d'affection, de l'affection de la nature
qui donnait à connaître celle du Dieu invisible.

Le fils de la vierge de Corée, Tchu-mong,
Héou-tsi : son grand-père, irrité de la faute de
jette l'enfant aux chiens et aux porcs, qui ne le t
pas, aux chevaux et aux bœufs, qui se détourne
posé dans un désert, il y est providentiellement co

Le mythe d'Héou-tsi se lit dans le *Livre des V*
cueilli par Confucius. Ce même héros passe po
enseigné l'agriculture aux Chinois. Or son his
celle de Tchu-mong se retrouvent trait pour tr
Justin ; seulement elle se passe à l'autre extré
l'Ancien monde, chez les Cunètes (Portugal). L
diluvien, Gargoris, *fait exposer le petit-fils q*
donné une faiblesse de sa fille. Plusieurs bêtes s

En Syrie, la fille de Dercéto, Sémiramis, a été déposée sur le rivage aride et désert (des mers diluviennes), et nourrie par des colombes.

D'après les mythes profondément altérés de la Phrygie, Mæon expose Cybèle, Cybèle Attis, Sangarius le fils de Nana, et Priam Paris.

Chez les Hellènes, Arcas est pareillement exposé par Callisto; Amphion et Zéthus par Antiope; Éolus et Béotus par Mélanippé; Nélée et Pélias par Tyro; Télèphe par Augé. Tous ces personnages sont diluviens.

Si l'enfance du Jupiter de Crète a plusieurs traits de ressemblance avec celle de tous ces héros exposés à leur naissance, c'est que ce dieu personnifie jusque dans ses destinées l'humanité postdiluvienne.

Les Scandinaves racontent de Siegfried qu'il a été enfermé par sa mère dans un vase de verre, jeté dans un fleuve et recueilli par un forgeron.

Chez les Kymris, Céridwen = Cérès = Cybèle expose dans un bateau son enfant Taliésin, d'après le néobardisme.

En Italie, Romulus et Rémus, sur la tête desquels se réunissent et se confondent les souvenirs des origines du monde d'Adam, des origines du monde de Noë et des origines du monde romain, sont exposés dans un coffre ou berceau sur les flots du Tibre débordé, et nourris par une louve, emblème du soleil.

Le premier roi des Perses ou des Elamites, qui vivait aux temps postdiluviens et qu'on aura plus tard confondu avec Cyrus, avait pareillement été exposé sur les bords d'un fleuve et sauvé par une chienne, qui a le même sens que la louve.

On racontait aussi du premier roi des Thibétains, qu'il avait été exposé dans son enfance et recueilli par un bonze.

Un enfant resté *seul de deux* armées ennemies sur un

morable ne les en sépare. Mais l'imagination vag des peuples s'est emparée de cette fable poétiqu intercalée dans des mythes ou dans des histoires q aucun rapport quelconque avec le Déluge : les Gre la vie d'Œdipe ; les Germains, dans celle de Wolfd les Hindous dans celle de Carna, de Cama, de (gupta; les Persans dans celle de Darab.

Ce même *motif* reparaît dans les épopées che ques du moyen âge.

Au Japon, un homme riche (le dieu suprême) meurait près de la rivière des Oiseaux (de la Col une fille, Bunsjo (la Nature, la Terre), qui épou mios (le dieu associé au diluvien Suwa). Comme le Déluge) elle n'avait point d'enfant, elle s'adres ferveur aux dieux, et peu de temps après elle a de cinq cents œufs qu'elle mit dans une boîte (l et la jeta dans la rivière des Oiseaux. La boîte fut lie par un vieux pêcheur (le sol pénétré des ea

tefois le coffre et l'exposition en indique assez le vrai sens ; l'œuf cosmogonique est pour le moins aussi plausible que les pierres de Deucalion, et la chétive nourriture des enfants a trait à la pauvreté des ancêtres des Japonais, dont nous parlerons plus bas.

Cependant, quand nous prétendons que toutes les expositions d'enfants dont sont pleines les mythologies et les origines des peuples, sont des fables et des fables diluviennes, nous n'entendons ni mettre en relation avec le cataclysme la coutume qui existe aujourd'hui encore chez plusieurs nations de jeter les nouveaux-nés sur les voies publiques ou dans les tours, ni attaquer la réalité de certains faits historiques qui offrent une grande ressemblance avec les fables de Romulus, d'Œdipe et de Cyrus. Il n'est, en effet, nullement impossible, ni même invraisemblable que tel homme illustre des temps anciens ou modernes ait été exposé à sa naissance par sa mère ou par ses ennemis. Seulement, pour admettre que la chose ait eu lieu, il faut que le fait soit dégagé de toute circonstance fabuleuse, tel que l'allaitement par une louve, et, de plus, qu'il nous soit rapporté par un témoin oculaire ou d'après sa déposition par un écrivain véridique. Or ces deux conditions sont remplies en plein par le récit que l'Exode nous fait de la préservation de Moïse que sa mère, dans un temps de persécution, avait déposé dans un berceau sur les eaux du Nil. Ce récit, qui en soi n'a rien que de probable, nous est fait par le législateur lui-même d'Israël, et ce serait, nous semble-t-il, tout aussi bien manquer aux règles d'une saine critique de rejeter le fait de Moïse sauvé des eaux par la fille de Pharaon, que d'accepter pour historique la fable de Cyrus allaité par un animal. On sait, d'ailleurs, qu'Hérodote avait déjà trouvé chez les Perses eux-mêmes trois légendes contradictoires sur la vie de leur premier roi.

pente. C'est ce que nous disent les Caraïbes, qu
buent au Déluge les mornes, les falaises, les e
ments, les écueils de leurs îles qui ont été séparé
terre-ferme[1]. Pour les Chinois, *l'arête vive de la*
gne est chose *nouvelle*. Les Syriens, dans le my
Sémiramis, représentaient la face de la terre a
Déluge par un rocher nu.

Or, dans tous les pays de montagne, on montr
ques rochers qui ont une ressemblance avec la té
profil de l'homme, et sur lesquels circulent p
peuple diverses fables.

Nous supposons donc que les Noachides, saisis
nement à la vue de tant de rochers bizarres q
fraient de toute part à leurs yeux dans leurs pér
tions lointaines, et cherchant en vain les reste
première race, ont imaginé que les géants du
antédiluvien avaient été métamorphosés en rocher
hypothèse s'appuie sur la tradition de Rhode,
laquelle les géants, les premiers habitants, aurai
changés en rochers à cause de leur méchancet
mythe explique celui de Niobé et de ses enfants

Cependant, si les hommes étaient devenus des rochers, rochers pouvaient redevenir des hommes, et c'est ssi là ce que dit la fable de Deucalion et de Pyrrha je-ıt derrière eux des pierres qui se changent en créa-'es humaines. Mais cette fable n'est point isolée : les bitants des îles Mariannes croyaient que le premier mme avait été formé de terre (comme Adam) dans l'île Guaham (le monde antédiluvien), que ce même homme second Adam, Noë) avait été transporté dans l'île Funa terre actuelle) où il avait été changé en rocher, et e de ce rocher étaient sortis tous les hommes. Cette issance d'un rocher est d'ailleurs une création nouvelle; r la pierre à elle seule ne peut rien produire, et il faut ur cela qu'elle soit fécondée par la divinité : Diorphus ıumanité postdiluvienne) est fils du puissant dieu so-re, Mithras, et d'un rocher.

Nous avons ainsi un premier homme fait d'argile, et homme de date postérieure né des pierres ; l'homme Éden, aux mœurs douces et pures, formé d'une sub-ınce molle et délicate, et l'homme de l'âge actuel, qui issu du dur rocher. Mais nous avons vu comment on ait substitué à l'argile l'arbre, les arbres du Paradis us l'ombre desquels vivait Adam, et nous avons ainsi xplication de la parole d'Homère[1] : « Les hommes sont ıus du chêne antique ou du rocher. »

Cependant il eût été plus simple et plus vrai de faire ıître de Deucalion et de Pyrrha l'humanité postdilu-enne. Cet abandon de la tradition s'explique par cer-ıines associations d'idées qui nous sont devenues étran-ères, mais qui se sont conservées dans plusieurs langues. i nous disons dans un sens spirituel qu'on *édifie* l'Église n *faisant naître* par la conversion des âmes à Christ, les

[1] Od. XIX, 164.

donc intimement unies dans l'Antiquité, et jeter c
res derrière soi aurait, à tout prendre, le même s
laisser après soi des enfants.

De même, les pierres que Rhéa fait manger à
sont les peuples que Saturne fait périr par le Dél
quand les Arcadiens, précisant le mythe ordinai
sent que la déesse avait substitué un cheval à I
et une pierre à Jupiter, ils donnent à celui-ci l
pour attribut, parce qu'il est le dieu des nation
États.

Dans les plaines du Haut-Orénoque, où les
sont rares et les palmiers abondent, le Deucal
Tamanaques et sa femme ont jeté derrière eux p
sus leurs têtes des fruits du palmier Mauritia.

Au Groënland, l'homme sauvé des eaux fr
terre de son bâton, une femme en sortit, et le
fut repeuplé.

Les Péruviens prétendent que dans une gran
taille où leur Inca, surpris par les rebelles, fut s
à l'improviste par des bandes de soldats qui acco

VII. Mythes de la lune.

La lune, astre des eaux de pluie et des eaux cosmogoniques, l'est aussi du Déluge, qui a replongé la terre dans le chaos. Le lion de Némée, qui est descendu de la lune, est donc un symbole (égyptien) de cette immense crise tellurique.

Les Arcadiens, qui se disaient *prosélènes*, entendaient par là simplement qu'ils étaient plus anciens que le Déluge et non que la lune. Prétention qui sous une autre forme se reproduit partout, parce que chaque peuple s'est approprié l'histoire du premier monde.

La Polynésie a, de nos jours encore, ses Arcadiens. Lorsque la lune ne donnait encore aucune lumière, un Nouveau-Zélandais, Rona, sortit de nuit pour aller chercher de l'eau à un puits (comme Dictys=Hylas=Bormus). Mais il se foula le pied, et ne put retourner chez lui. Tout à coup, comme la douleur lui arrachait des plaintes, il vit avec angoisse et terreur (la terreur panique) que la lune (le Déluge) apparaissant tout à coup, descendait vers lui. Alors il saisit un arbre et s'y accrocha pour se sauver. Mais l'arbre fut déraciné, et tomba sur la lune (la demeure des âmes) avec Rona, qui y est encore [1].

Ce mythe se complète par celui de Tahiti. Tahiti était autrefois couvert de certains arbres qui furent détruits par quelque catastrophe (le Déluge), et dont les graines furent transportées dans la lune par des *colombes*. Ces

[1] D'Urville, t. III, p. 582; Klemm, t. IV, p. 355. — Autre version qui confirme le sens de la première : Rona tombe dans un puits (comme Rébha), s'accroche à un arbre (comme Boudjyou), et est ensuite transporté dans la lune où on le voit encore aujourd'hui. (D'Urville, t. II, *p. 515.)*

graines ont produit des bocages, qui sont les taches de cet astre[1].

Quand donc certains écrivains grecs disent que la lune a paru dans le ciel peu de temps avant le combat des dieux avec les géants, cela signifie que cette guerre a suivi de près le Déluge[2]. Et les Esquimaux, qui disaient à Franklin qu'ils étaient descendus de la lune sur la terre, font remonter ainsi leur origine à ce cataclysme.

Enfin, c'est peut-être l'identification de la Lune et du Déluge qui explique pourquoi à chaque Néoménie les Mingréliens tirent l'épée, accusant cet astre de tous les maux qui leur arrivent; pourquoi ce même jour est pour les Nègres un jour de sang; pourquoi les Moxas le célèbrent par des cris lamentables, et les Caraïbes par des hurlements; pourquoi cette même nuit à Athènes on invoquait, en hurlant, Hécate, qui venait manger les pains qu'on plaçait dans les carrefours pour les morts; pourquoi les Romains offraient alors aux Lares, aux ombres, de l'encens, des fruits et un porc; pourquoi les Chinois consacrent les nouvelles et les pleines lunes à la mémoire des ancêtres devant les images desquels on allume des cierges; pourquoi chez les Phéniciens on dressait à la néoménie des tables en l'honneur d'Astarté, l'épouse d'Adonis, et sacrifiait surtout alors des enfants à Moloc, à ce dieu de l'impitoyable justice qui avait détruit le premier monde par le Déluge; pourquoi aux îles Mariannes les *femmes* chantent leur lugubre *complainte* aux phases de la lune.

L'armée lacédémonienne que le roi Eurotas avait forcée à se battre avant la pleine lune, et qui, vaincue, se

[1] Cook, *Trois. voyage*, t. II, p. 307.

[2] Faber, t. III, p. 9. Suivant lui, les Hindous prétendent que la *lune est* sortie des flots du Déluge qui se retiraient.

ya de désespoir, est l'immense troupe des Antédilu-
ns qui périt dans le grand cataclysme.

VIII. L'ÎLE ANTÉDILUVIENNE.

Nous supposons que les hommes, après le Déluge, ne rouvant nulle part la fertile et riante patrie de leurs tiques aïeux, et ne pouvant reconnaître dans la terre uvelle, toute bouleversée par l'inondation, celle dont tradition, embellie par l'imagination, leur faisait les s ravissants tableaux, ont fini par croire à l'existence deux mondes séparés par l'Océan, dont l'un était le tre, si fréquemment ravagé par vingt fléaux différents, l'autre, le monde antédiluvien où règne la paix et la e. Dans la géographie du moyen âge, on plaçait à l'est l'Asie la terre d'Éden qui touchait aux murs des cieux d'où Noë, à la sortie de l'Arche, avait passé vers nos ntinents. Cette fiction, que Cosmas avait introduite en rope, provenait de l'antique Orient. Les Arabes et les rsans nomment cette île imaginaire le Gézirat Kesch ou *le sèche*[1], et les *Merveilles du monde*. Ils la placent au là du Kaf, immense chaîne de montagnes qui forme nceinte de notre monde, et qui est la demeure des ris, ainsi que l'asile des dews et des géants qu'ont incus les premiers héros de la race humaine. Le Kaf t le Lokaloka des Hindous.

Mais l'Atlantide de Platon, qu'est-elle d'autre que l'Ile èche entourée d'un Kaf? Même fertilité, même ma- nificence. Son premier habitant est Événor, l'*époux l'Ève* ou l'*homme-vie*. Son dieu Neptune a dix enfants nâles qui répondent aux dix patriarches Sethites. Les

[1] D'après la Genèse, *I, 10 : Dieu* nomma le sec terre.

peuples sont, d'abord, ainsi que les Sethites, « amis de la vertu et modestes dans leur prospérité. » Mais la nature divine s'éteignit en eux, leur beauté intérieure s'altéra, et Jupiter, voyant la déplorable corruption de cette race autrefois vertueuse, résolut de la détruire en la submergeant. L'histoire de l'Atlantide est dans ses traits fondamentaux celle du monde antédiluvien.

Platon suppose que cette île a péri en un jour dans les flots comme celle de Maurigasima en Chine, et comme la cité d'Is en Bretagne, et qu'elle avait complétement disparu. Mais l'île Inaccessible que Ptolémée place parmi les Canaries, indique que les Anciens croyaient à l'existence, au delà de l'Océan, d'une terre occidentale qui était entourée de montagnes si escarpées qu'on ne pouvait y aborder. Dans ce même océan Atlantique, les Anciens plaçaient l'île d'Érythie ou de Gadir, région imaginaire qui passait pour la demeure de l'Antédiluvien Géryon, le pasteur des bœufs=nuées d'Apollon, que lui dérobe Hercule=Mercure. Les Irlandais prétendent avoir retrouvé Érythie dans leur Ruadiat. D'après les Kymris, il y avait dans l'Atlantique des *Iles Vertes* où demeurait la *Belle Famille*, c'est-à-dire les Druides vertueux qui n'ont pu entrer dans le ciel des Chrétiens, et l'Ile Enchantée où la fée Morgane a transporté Arthur. On connaît aussi la fable de cet abbé écossais qui, vers le milieu du sixième siècle, étant allé à la recherche de certaines îles où des infidèles jouissaient des délices du Paradis, aborda enfin à une île, Ima, et y trouva, étendu dans un sépulcre, un géant qu'il ressuscita, et qui lui parla d'une île de Saint-Borodan, défendue par des murs d'or si resplendissants qu'ils brillaient comme du cristal, mais auxquels il ne se trouvait pas d'entrée ; il offrit à l'abbé de l'y conduire, mais une tempête les obligea de retourner.

CHAPITRE V.

Les Fêtes.

Nous diviserons en trois classes les fêtes diluviennes : celles du passé, qui ont plus spécialement pour but de célébrer la mémoire du cataclysme; celles de l'avenir, qui sont destinées à prévenir le retour d'une catastrophe semblable, et celles du présent qu'on célèbre en l'honneur des victimes du Déluge ou des mânes qui vivent réunies dans les enfers.

1. Fêtes commémoratives.

Les unes sont historiques, les autres mythiques. Dans ces dernières, on représente dramatiquement le mythe par lequel le peuple a résumé toutes les idées et les croyances que le souvenir du déluge a fait naître en lui. Les premières se rapportent au Déluge même qu'elles reproduisent sous différents aspects physiques ou moraux.

Fêtes de l'Arche.

Qu'on nous permette de placer en tête des fêtes de l'Arche celle d'un peuple de cette Amérique du Nord qui semble avoir été l'Ararat où les traditions véritables se sont réfugiées pendant le long Déluge des mythes païens. Les Mandans célèbrent tous les ans la Retraite des eaux autour d'un canot *sacré*.

Le canot des Mandans est le bateau des Suèves. Tacite nous dit qu'une partie des Suèves sacrifiait à une déesse qui était représentée par un bateau, et qu'il prit pour Isis.

Le vaisseau qui accompagne Isis, et celui qu'on voit porté en procession sur les murs des temples égyptiens, sont certainement des images de l'Arche diluvienne : leur nom de *baris* en est la preuve. D'autres ont vu avant nous une tradition ou une imitation de l'Arche dans cet immense vaisseau de bois de cèdre, de deux cent quatre-vingts coudées de longueur, que consacra au grand dieu de Thèbes ou de la ville de l'Arche, le roi Sésostris, qu'on a probablement confondu avec le Sisithrus, Xisuthrus des Chaldéens.

Des colonies sémitiques, venant d'Égypte, ont emporté avec elles en Crète et en Grèce le souvenir du culte d'Osiris enfermé dans son coffre : de là le coffre des mystères de Zeus et des Curètes, de ceux de Bacchus et de ceux de Samothrace.

Les Phrygiens avaient aussi un coffre sacré, celui d'Attis.

Cérès a de même son arche ; car les traces du Déluge étaient encore visibles sur toute la face de la terre qu'elle errait déjà de lieux en lieux, cherchant sa fille Proserpine ravie par Pluton et enseignant l'agriculture à l'humanité nouvelle. Aussi Cléobée, qui avait apporté de Paros à Thasos les mystères de la déesse, était-elle peinte à Delphes avec une arche (KIBÔTOS) sur les genoux, et cette arche, dit expressément Pausanias, ne différait point du ciste, qui est l'un des attributs ordinaires de Cérès [2].

L'Arche est tout aussi reconnaissable dans les Panathénées, où le cortége suivait en habits blancs un vais-

[1] Diod. de Sic., I, 57.

[2] *Paus.* X, 28.

au qu'on traînait sur terre avec des machines. A ses ;rès était suspendu, comme une voile, le riche vête-ent de Minerve, où était représentée en broderie la vic-ire des dieux sur les Géants, c'est-à-dire sur les désor-es physiques qui ont été la conséquence du Déluge.

En Élide, Junon avait un voile comme Minerve d'Athè-s; on célébrait en son honneur des courses de jeunes les, dont le prix avait été remporté pour la première is par Chloris, la seule des filles de Niobé qui eut con-rvé la vie, et l'on gardait dans le temple le coffre en ıis de cèdre dans lequel Cypsélus avait été caché par mère[1].

Ce coffre, confié à la garde de Junon en Élide, rap-lle le vaisseau sacré de Junon qu'on adorait sur le mont bain dans le Latium[2].

Le vaisseau de Janus est encore l'Arche; car le Déluge ı'il figure est le chaos dont est sorti le monde nouveau, Janus est le dieu de toutes les origines et des deux ıaos.

Le culte de l'Arche occupait une large place dans les ystères hypothétiques du néobardisme, tandis que, à ıtre connaissance, il existait aussi peu chez les Slaves ıe chez les Perses. En Inde, nous connaissons déjà hiwa Arghanatha, le *Seigneur de l'Arche.*

Fêtes de l'écoulement des eaux, ou Hydrophories.

Aux Hydrophories d'Hiérapolis, on versait dans un gouffre diluvien des vases qu'on était allé remplir sur les rives de la mer.

A Athènes, une cérémonie pareille se célébrait en un jour *néfaste* près d'un autel de Jupiter *sauveur*, qui avait

[1] Paus. v, 16. 17.
[2] Dio Cass. 39.

été dressé par *Deucalion*, et l'on jetait dans le gouffre des gâteaux de farine et de *miel* pour apaiser les dieux *infernaux* (ou les mânes des Antédiluviens)[1].

Égine avait aussi ses Hydrophories. Elles étaient suivies de jeux en l'honneur d'Apollon.

La descente à la mer.

Ici encore, c'est le culte tout diluvien d'Hiérapolis qui nous explique les fêtes des autres nations. On y portait chaque année, sur les bords d'un lac, la statue de la Nature, en mémoire du temps où la Terre avait été plongée tout entière dans les flots du cataclysme universel.

En Égypte, Isis *descendait* de même *vers la mer* dans les mystères diluviens d'Osiris.

Les mystères de Cérès à Éleusis avaient leur descente à la mer.

La grande fête de Vénus à Éryx avait aussi la sienne.

Isis, Dercéto, Cérès et Vénus, qui sont des déesses de la nature, vont visiter chaque année la mer dans laquelle la nature semblait avoir péri, et elles en reviennent assurées qu'elles n'ont plus rien à craindre du redoutable élément. Mais on aurait pu tout aussi bien précipiter leurs statues ou leurs images dans les eaux en commémoration du Déluge. C'est aussi ce qui a lieu chez les Slaves et en Inde. Les Polonais, les Silésiens, les Bohêmes jettent, aujourd'hui encore, dans un fleuve ou un étang une figure de femme qui porte le nom de leur ancienne déesse de la Terre, qui s'appelait à la fois Ziéwonie ou *la Vie*, et Moréna ou *la Mort*, et qui se nommait aussi Baba, *la mère* de toute choses[2]. Cette déesse correspond d'une manière frappante à l'épouse de Chiwa,

[1] Paus. I, 18.

[2] Hanusch, p. 140 sq.

ali ou Dourga, dont l'image est jetée dans le Gange au
:intemps et en automne. Mais le sens primitif de ces
tes s'est perdu dans l'esprit des peuples pour qui elles
e sont plus que des fêtes des saisons. Moréna est l'hi-
er qui s'en va, et Ziéwonie est le printemps qui appro-
he. Dourga est précipitée dans le Gange après avoir
'iomphé, dans des espèces de drames, de tous les dé-
ions ses ennemis, contre-sens qui ne peut s'expliquer
ue par quelque inextricable confusion qui s'est faite
ans l'esprit des Hindous.

Fêtes des révolutions diluviennes.

Les Anthestéries d'Athènes, qui se célébraient à dater
u seize de février en l'honneur de Bacchus, réunissent
ous les caractères d'une fête diluvienne : la fondation
ttribuée à Deucalion; des libations pour les ancêtres
lont les âmes revenaient sur la terre pendant ces jours-
là; l'*ouverture du tonneau*, de joyeux banquets où l'on
uvait avec excès, et les esclaves à table avec les maîtres.
Cette égalité de tous les rangs formait le trait essentiel
es Hermées de Crète, des Hyacinthies de Sparte, d'une
ête de Trézène [1], ainsi que des Pélories de Thessalie in-
stituées par Pélasgus, fils d'Inachus, en faveur de son es-
lave Pélorus qui le premier l'avertit que les eaux qui
ecouvraient la contrée s'écoulaient par la vallée de
'empé. Ici le maître sert ses esclaves dans l'excès de la
oie que lui cause la retraite des eaux diluviennes.
En Italie, où régnait le même usage, les Saturnales
assaient pour une commémoration de l'âge d'or. Mais
e genre des offrandes qu'on faisait alors aux dieux, at-
este que cette fête du dix-sept de décembre était une

[1] Hermann, *Manuel des antiquités grecques*, t. II, p. 219 (allem.).

fête de palingénésie et d'expiation [1]. Il ne serait même point impossible qu'elle reproduisît, comme les Sacées, l'état de licence et d'anarchie où les terreurs du Déluge avaient plongé la société impie qui allait périr [2].

Chez les Babyloniens, la fête Sacée, ou des Tabernacles, durait cinq jours, pendant lesquels les serviteurs commandaient aux maîtres. Cette fête, à en juger d'après Bérose, remontait aux temps les plus anciens. On y revêtait d'un manteau royal soit un esclave, soit un criminel. Celui-ci, après un court règne où il disposait en maître absolu du palais, était pendu.

Cette fête asiatique avait pénétré à Rhodes, où elle coûtait la vie à un homme [3].

Le roi des Saturnales de l'Orient a survécu au paganisme. Les peuples chrétiens ont leurs rois de l'Épiphanie; et chez les Tartares, au nouvel-an, le vainqueur au jeu de l'arc est roi pendant un jour [4].

Fêtes mythiques

La plus remarquable de ces fêtes est celle de Saïs, où l'on faisait de nuit, aux flambeaux sur un lac, une représentation dramatique de la mort et de la résurrection du dieu diluvien Osiris.

[1] Sur le faîte des temples de Saturne, en Italie, on plaçait des Tritons, la trompette en bouche. (Macrobe, *Saturn.*, I, 8.) Les Tritons dont la queue est cachée dans l'eau, symboliseraient-ils la terre que recouvraient encore à demi les eaux diluviennes, et la trompette, le jugement que Saturne=Élohim a exercé par le Déluge sur l'humanité?

[2] Strabon fait des Sacées la fête d'une victoire de Cyrus sur les Saces ou Scythes. Mais Kazwini nous a montré (p.136) comment les faits et les mythes du monde Primitif se convertissaient chez les Perses en événements historiques.

[3] *Boulanger*, t. I, p. 178.

[4] *Boulanger*, t. I, p. 172.

'ette fête avait été transportée avec le culte de Bacs dans l'Attique et dans l'Argolide.

llle avait pour pendant : en Phénicie, celle d'Adonis ; Phrygie, celle d'Attis, et en Chine la fête des flamux où l'on cherche Peiroun. Seulement Peiroun a disu comme Xisuthrus, et n'est pas mort comme Osiris ; si ne renaît-il pas, et sa fête n'offre-t-elle pas les vio:es péripéties de celles de l'Égypte et de l'Asie Antéıre. Elle n'a d'ailleurs, de nos jours, rien de lugubre. 'eiroun est bien connu au Japon. Au Tunquin, on célè fort gaîment, par des jeux sur les fleuves, la méire d'un mandarin extrêmement ambitieux qui s'était, désespoir, précipité dans la mer quand il vit qu'il ne ait aucun progrès à la cour[1].

es Persans et les Turcs célèbrent pendant dix jours, au ouvellement de l'année arabe, une fête de deuil et de ne en mémoire du Déluge, ainsi que d'autres événents sinistres qu'on a supposés avoir eu lieu à cette me date. L'origine de cette fête est inconnue ; mais lamentations extravagantes qui la signalent rappelt celles des Égyptiens et des Syriens sur Osiris et Ado, et les mascarades d'hommes armés, les combats des ans[2].

Ninive avait certainement aussi, comme la Syrie et l'Épte, son dieu mort et ressuscité ; car, aujourd'hui en:e, les habitants de Mossoul, mahométans et chrétiens, èbrent trois jours de jeûne suivis d'un jour de réjouisıce. Ils le font en commémoration de la pénitence des ivites qu'avait effrayés la parole de Jonas[3] ; mais

[1] Marini, p. 271.
[2] Boulanger, t. I, p. 101 sq.
[3] En face de Mossoul est la mosquée qui recouvre le prétendu ıbeau de Jonas. Le Coran renferme d'ailleurs un chapitre tout ier consacré à ce *prophète, qui est ainsi en grande vénération z les Mahométans.*

nous ne doutons pas que cette fête ne soit une très-ancienne fête païenne toute pareille à celle d'Adonis.

Le dieu des Moabites et des Madianites, Baal-Péhor, présidait à la fois à la mort et à la génération. On comparait sa statue à celle de Priape, et le Psalmiste dit que ses adorateurs offraient des sacrifices aux morts, aux mânes. Philon ajoute que les initiés aux mystères de ce dieu précipitaient dans l'eau *le chef Nous*, c'est-à-dire Noë, le chef de la nouvelle humanité, qui avait été comme perdu dans les flots du Déluge.

Le souvenir du Déluge entrait pour beaucoup dans les mystères d'Éleusis, qui avaient leur Hydrophorie et leur descente à la mer, et dont les principales déesses étaient Proserpine et sa mère.

Si les fêtes des Grecs en mémoire du rapt de Proserpine célébraient tout spécialement la mémoire de la destruction des Antédiluviens, la renaissance du monde au contraire était l'objet de la grande fête d'Ithome en Messénie. On y disait que les Curètes ayant soustrait Jupiter enfant (le dieu de l'humanité postdiluvienne) à la barbarie de Saturne (faisant périr les hommes, ses enfants, par le Déluge), deux nymphes, Ithome (l'*Orpheline*, de l'hébreu IATHAM) et Néda (l'*Errante*, de NADAH, NADAD) furent ses nourrices et le lavèrent dans la fontaine Clepsydre (ou l'*Eau cachée* du Déluge qui était rentrée dans le sein de la terre)[1].

Dans le culte des Béotiens, l'époque du Déluge était celle où Héré s'était soustraite à l'amour de Zeus et vivait solitaire sur le Cithæron, c'est-à-dire où la nature avait fait divorce avec la Divinité, et où la discorde régnait dans l'univers. Le rétablissement de l'ordre était figuré par la réconciliation des deux époux, qu'on célébrait dans une fête solennelle. Leurs nouvelles noces

[1] *Paus.* IV, 33.

avaient été ménagées par la prudence d'un héros, Alalcomène, qui n'est pas autre que Pallas, ou la Sagesse de Dieu dans la création et la conservation du monde[1]. Pour ne pas laisser de doute sur le sens diluvien de ce mythe, ajoutons qu'une certaine Alalcoménie était fille d'Ogygès=Noë et de Thébé = l'Arche, et qu'elle était une déesse des serments (en mémoire de l'alliance conclue par l'Éternel avec Noë).

A Samothrace, autre centre des cultes secrets de l'Antiquité, se voyaient des autels élevés en mémoire d'une grande inondation[2].

Les mystères que les aborigènes d'Italie célébraient une fois l'an sur les bords du lac Cutylie, se rapportaient certainement au Déluge.

Selon Artémidore et Denys, les mystères de Cérès, de Proserpine et de Bacchus étaient célébrés avec les rites de Samothrace par les Celtes des îles Britanniques. Or, dans le néobardisme, Hu est Bacchus, Creirwy Proserpine, Céridwen Cérès, et les mystères des Kymris ressemblent d'une manière frappante à ceux des Grecs et des Égyptiens. Il y avait des lacs sacrés, des îles flottantes, des flambeaux, un fleuve de la mort à traverser, et il y était fait constamment allusion à l'Arche.

Au Japon, les habitants sintoïstes de Nangasaki célèbrent, en l'honneur de leur grand dieu Suwa, une fête solennelle où l'on représente des pièces de théâtre dont les sujets sont pris dans l'histoire des dieux ou des héros. Nous faisons de Suwa une divinité diluvienne, parce que « il se plaisait à voyager » comme Isis, et surtout parce que « la musique qu'on exécute dans son temple est exactement la même que celle dont on se sert pour

[1] Eusèbe, *Præp. Evang.* III, 2.
[2] Diod. Sic., V, 47.

apaiser le suprême dieu du pays (le soleil), qui de colère s'était caché dans une caverne » (après le Déluge)[1].

II. Fêtes d'expiation.

Le dieu suprême, qui a fait périr toute la race humaine, a soif du sang humain, et puisqu'il exerce ses jugements par l'eau, on précipitera dans la mer, dans le fleuve, les victimes humaines par lesquelles seules on peut espérer d'apaiser sa colère. Telle a été la pensée de la haute Antiquité, ainsi que le montrent les rites suivants :

A Rome, on immola dans les premiers temps à Saturne, et jeta dans le Tibre, des hommes, auxquels on substitua par la suite des figures nommées Argées. Ces Argées n'ont de commun avec les habitants d'Argos que le nom de l'Arche, qui atteste leur nature diluvienne. Les sacrifices humains passaient pour avoir été abolis par Hercule, le dieu sauveur.

A Athènes, on jetait à la mer non les victimes encore vivantes, mais leurs cendres, et on le faisait pour apaiser Neptune (le dieu diluvien). Cela se passait aux Thargélies, ou fêtes de la naissance d'Apollon (qui est ici sans

[1] Kæmpfer, t. II, p. 138 sq. Au Japon, la religion de Bouddha a aussi sa fête à grands spectacles : le dieu et sa maîtresse y sont promenés dans la ville, et rencontrent l'épouse légitime qui s'enfuit à la vue de sa rivale, au milieu des lamentations et des pleurs de ceux qui la portent et l'accompagnent. (Charlevoix, t. I, p. 124.) Le dieu qui semble accabler du poids de sa majesté les hommes qui portent le brancard, est un Jupiter pareil à celui d'Hiérapolis. Sa maîtresse est l'humanité coupable, que Dieu aime malgré ses fautes. L'épouse est une Junon qui ne comprend pas un tel amour. Nous verrons ailleurs le culte analogue d'Hiérapolis.

loute le vainqueur de Python, le réparateur des maux causés par le cataclysme). On immolait un homme et une emme qu'on avait nourris à dessein aux dépens du public. On les insultait en leur jetant sept fois des *oignons* et des *figues* sauvages. Les enfants portaient des rameaux l'*olivier* entourés de laine.

Étaient pareillement diluviens : le culte de Leucade où l'on jetait chaque année, du haut d'un rocher dans la mer, un homme ; celui de Syracuse où Cyanippus, le dieu es *eaux azurées*, exigeait le sacrifice d'une vierge que l'on précipitait dans la source de Cyané ; celui de Mareille qui nourrissait pendant un an un malheureux que la mer engloutissait vivant, et en général celui de ous les fleuves dont on racontait qu'on leur avait jadis offert des victimes humaines.

En Égypte, où l'on noyait chaque année dans le Nil une jeune fille au commencement de la crue des eaux, la fête diluvienne et humanitaire s'était convertie en une fête nationale qui devait assurer au pays une année ertile.

Du Halde parle d'une île des Indes Orientales, dont les habitants précipitent une jeune fille dans la mer au septième mois de leur année.

Les Mexicains offraient chaque année, aux trois divinités spéciales du lac d'Anahuac, qui étaient celles de la guerre, de la nature et de la pluie, un jeune homme et une jeune fille, qu'on conduisait au milieu du lac à l'endroit où s'était formé jadis un tourbillon. On les plaçait dans un petit bateau qui disparaissait avec eux dans les eaux sans que jamais on en vit reparaître le moindre débris.

A ces cultes sanguinaires se rattachent les cultes moins barbares, et peut-être moins sérieux, où l'on espérait apaiser le dieu du Déluge par de simples sacrifices d'animaux, ou *même par des* offrandes non sanglantes

d'objets plus ou moins précieux. Mais pour que nous soyons en droit d'affirmer que ces cérémonies religieuses tirent leurs origines des souvenirs du grand cataclysme, il faut que les victimes soient jetées dans des *mégares* comme à Potnies, ou du moins que l'animal immolé soit un porc.

Parfois, au gouffre se substituait un marais, un lac profond qui était comme une image permanente de l'antique inondation. Tel celui de Laconie, où l'on jetait des offrandes faites de pâte, lors de la fête Inoa (c'est-à-dire de Noé, Noach). Tels les lacs Achérusies d'Égypte et de Grèce; le lac d'Averne en Italie; le lac des Deux Corbeaux (des deux oiseaux de l'Arche) dans les Gaules où, d'après Strabon, les Celtes se livraient à diverses pratiques superstitieuses. Peut-être même faut-il ranger au nombre des lacs diluviens : le lac sacré de Toulouse, qui recevait en offrande l'or et l'argent pris sur l'ennemi ; le lac du Gévaudan, où les Gaulois, du temps de Grégoire de Tours, jetaient, pendant une fête de trois jours, des pièces de toile, de la laine, du fromage, de la cire ; les nombreux lacs du nord de la Scandinavie dans lesquels les Lapons faisaient couler le sang des victimes qu'ils égorgeaient sur leurs rives ; le lac ou gouffre sur le mont Bogdo, près du Volga, qui recèle dans ses eaux les offrandes des Kalmouks. Mais, dès que la tradition se tait, il est plus prudent d'expliquer le culte des lacs par la simple adoration de la nature.

Entre le sacrifice expiatoire d'une vie d'homme et celui d'un animal ou d'un objet de prix, est celui de la chevelure, qui est pour l'homme le signe de sa force physique et de sa santé prospère, le symbole de sa puissance et de sa joie, et pour la femme sa plus belle, sa plus riche parure. Se raser la tête est donc un acte d'humiliation, de repentance, de tristesse, de deuil. Or Lu-

en nous apprend que les habitants de Byblos célé-raient la mort d'Adonis, comme les Égyptiens celle de ur Apis, en se rasant la tête. Mais Adonis est, ainsi l'Osiris figuré par Apis, la victime du Déluge. Le deuil ces peuples avait donc pour objet la grande ruine monde antédiluvien, et c'est sans doute aussi ce même otif qui portait, dès les temps d'Homère, les Grecs à ire à des dieux des eaux, aux Fleuves, l'offrande de leur evelure.

Cependant, à Byblos, les femmes qui, par une crimi-elle légèreté, se refusaient à prendre part au deuil mmun et à se dépouiller de leur parure naturelle, aient condamnées à se livrer un seul jour aux seuls rangers pour un prix qu'elles devaient offrir à Vénus, mante d'Adonis.

Ce qui était l'exception à Byblos était la règle ailleurs. nsi, à Babylone, d'après Hérodote, toutes les *femmes* t non les jeunes filles) étaient contraintes, par la reli-on, de se rendre une fois dans leur vie au temple de Vé-as pour s'y livrer chacune à un étranger. Dans les temps décadence, l'acte sérieux d'une monstrueuse supersti-on n'était plus, comme nous le lisons dans Baruc, qu'une casion pour la beauté de triompher de ses prompts iccès. Mais certainement la haute Antiquité avait vu ans ce sacrifice fait à Vénus de tout ce que la femme a e plus précieux, dans cette violence faite à tous les sen-ments de la pudeur, dans ce douloureux renoncement la chasteté, le moyen le plus efficace d'apaiser la colère e la déesse de la nature, qui avait, elle aussi, concouru la destruction du genre humain par le Déluge, et de 'assurer pour l'avenir ses plus abondantes bénédictions.

Le même sacrifice était imposé, avant le mariage, aux eunes filles, en Arménie d'après Strabon, en Lydie d'a-rès Hérodote et *Ælien, en Phénicie* d'après saint Augus-

tin, et dans les pays colonisés par les Phéniciens, tels que Carthage et Chypre. Justin nous apprend que dans cette dernière île c'était sur les bords de la mer que devaient se rendre les jeunes filles nubiles, et cette descente vers la mer est le critère infaillible d'un culte diluvien.

Il est digne de remarque qu'au Nicaragua, où l'on exigeait des femmes une très-grande chasteté, une fête annuelle les autorisait toutes à s'abandonner au premier venu[1]. Ce qui n'était permis dans l'antique Orient qu'une fois pendant la vie, l'était ici une fois chaque année.

Cependant ce même Orient avait jadis, et l'Inde a encore, des prêtresses d'un rang inférieur, hiérodules ou bajadères, pour qui la plus vulgaire prostitution s'abrite sous le voile d'une sainte consécration.

Un pas de plus dans la voie de l'abîme nous conduirait à ces assemblées nocturnes où se célébraient les infâmes mystères de Vénus-Cotytto.

Ces mystères se sont reproduits au sein du christianisme, chez certaines sectes pareilles à celles des Adamites; aux confins de l'Islam, chez les Nézeires de Syrie et chez les Yézides du Sindjar.

Peut-être même faut-il mettre en rapport avec les antiques cultes des déesses de la nature la débauche à laquelle, chez plusieurs peuples sauvages, se livrent les jeunes filles, qui, une fois mariées, sont fidèles à leurs époux.

III. Fêtes des morts.

Le flambeau est l'emblème de l'âme. Quand les Argiens jetaient dans un gouffre diluvien des flambeaux allumés, ils figuraient le sort des Antédiluviens qui tombaient

[1] Squier, *Nicaragua*, p. 497 de la traduction allemande.

s les entrailles de la terre entr'ouverte où s'éteignait ' vie. Si l'on transporte ce symbole des hommes du mier monde, qui ont péri tous ensemble, à ceux du ıde actuel, qui meurent les uns après les autres, on ı probablement l'explication des lampadophories ou courses des *porteurs de flambeaux,* qui se célébraient l'honneur de Minerve à Athènes, de Bacchus et de ‹s, de Vulcain, de Prométhée et, à Rome, de

ı pensée des victimes du Déluge, qui vivaient à l'état ıbres dans les enfers, paraît avoir beaucoup occupé eur et l'esprit des Noachides. Nous avons déjà vu les ;niens, dans leurs Anthestéries, dresser des tables r les mânes, vers le *dix-sept* de *février.* Date remar-ɔle à plus d'un titre; car la fête d'Osiris au tombeau t lieu le *dix-sept* du second mois, les Saturnales mençaient à Rome le *dix-sept* de décembre, et dans ɜ dernière ville le mois de *février* était consacré tout ɜr au culte des mânes, « dont le séjour est relégué extrémités du monde, qui sont aisés à contenter, ; qui se plaignent de l'oubli des vivants, et qui vien-: manger les mets qu'on leur offre. » Or, que ces fê-les Lares eussent trait au Déluge, c'est ce que permet upposer la branche du pin (diluvien) qui résumait les *moyens d'expiation*, ou *februa*, en usage à Rome; t surtout que ce mois, qu'on passait à visiter les tom-ıx et « à chasser par des expiations les terreurs sou-aines, » était consacré à Neptune, le dieu des eaux et Déluge. C'était dans ce même mois que Cérès cher-it avec des flambeaux Proserpine, qu'Athènes célé-it sa fête des flambeaux en l'honneur de Minerve= th, que Neith, à Saïs, voyait s'allumer les lampes de adorateurs, et que la Chine a sa grande fête des ıpes. Mais nous *ignorons* pourquoi ce mois rappe-

lait si vivement à la haute Antiquité la grande inondation[1].

Il nous serait plus difficile encore d'indiquer quelles relations les Grecs avaient entrevues entre leurs jeux publics et le Déluge; ou leur esprit avait-il été tellement frappé par cette ruine du premier monde qu'ils en mêlaient, comme à leur insu, le souvenir à toutes les institutions civiles ou religieuses? Mais nous avons déjà vu qu'aux Hérées le prix avait été remporté pour la première fois par un personnage diluvien, et il est, à notre avis, incontestable que les quatre grands jeux des Hellènes sont tous commémoratifs du cataclysme; car les jeux Isthmiques se célébraient en l'honneur soit de Mélicerte, que sa mère a précipité dans les eaux, soit de Neptune, et les jeux olympiques, pythiens et néméens avaient pour objet la victoire de Jupiter sur les géants, celle d'Apollon sur le serpent Python, celle d'Hercule sur le lion de Némée[2]. Les juges y présidaient d'ailleurs en habits de deuil; les couronnes étaient de pin ou d'ache, symbole du Déluge et des funérailles; la musique, triste et lugubre.

[1] Nous lisons dans l'*Enfer des peuples païens*, de Delandine (Paris 1784), que les Latins avaient consacré à Pluton le nombre *deux*, que Pythagore l'a regardé par cette raison comme un nombre malheureux, et que les Romains, suivant cette doctrine, consacrèrent à Pluton le second mois de l'année, et dans ce mois plus particulièrement le second jour.

[2] Suivant une autre tradition, les jeux de Némée célébraient la mort d'*Arché*morus, enfant qu'avait tué un serpent pendant que sa nourrice, Hypsipyle (*la haute porte*) était allée montrer une source à des héros.

LIVRE NEUVIÈME.

LES TEMPS POSTDILUVIENS.

e Noë jusqu'à Abraham, la Genèse est plus riche en is propres qu'en faits. Le célèbre tableau généalogi- qui forme le chapitre dixième, et qu'on a nommé : raison la clef de l'histoire, est en dehors de nos re- rches actuelles, qui s'arrêtent aux origines des na- s issues du peuple Primitif. Mais ces mêmes siècles, auvres en actes de l'homme, ont été témoins de nom- uses révolutions tant physiques que morales, consé- nces directes ou lointaines du Déluge. Ne soyons donc surpris que l'existence de Sem, de Cam et de Japhet, nalédiction de Cam, la tour de Babel, la confusion langues aient laissé fort peu de traces dans les reli- ns profanes. L'esprit de l'homme était ailleurs : il vait avec effroi les crises du ciel et de la terre qui agi- nt sans relâche le monde physique; il sentait ses for- décliner avec une lamentable rapidité; il cherchait nment apaiser la colère d'un Dieu qui venait de faire ir en un an, en un jour, toute une race d'hommes sque immortels, puissants, riches, civilisés, heureux; entait de réédifier le culte, les sciences, les arts, qui ient été comme *engloutis dans* les flots du Déluge.

Nous examinerons, dans cinq chapitres, ce que les faits historiques des siècles postdiluviens, les révolutions physiques qui ont signalé cette même période, les souffrances de l'homme, la renaissance des arts et la formation des peuples sauvages ont fourni de traditions, de mythes et de sentiments nouveaux à la religion primitive et aux religions postérieures.

CHAPITRE PREMIER.

Faits historiques.

I. Sem, Cam et Japhet.

Le chiffre trois étant le symbole de la perfection, les mythes qui font descendre la nation ou l'humanité de trois frères, ne peuvent s'expliquer par Sem, Cam et Japhet que si le père des trois héros est un Noë, ou si leurs temps sont incontestablement diluviens.

Ainsi, lorsque dans leurs traditions du Déluge, les Battas donnent pour ancêtres à l'humanité trois fils et trois filles, nés d'une déesse de la nature, ou les Tahitiens, trois fils et trois filles, dont le père fut un homme né du sable de la mer, nous inclinons à reconnaître dans ces deux familles celle de Noë.

Nous en disons autant des trois fils qu'au Japon, l'épouse d'Amatsou-Fiko, la fille de la déesse des grandes montagnes, mit au monde, tandis qu'un incendie consumait la chaumière qu'elle s'était construite pour le moment de ses couches ; car cet incendie est celui des temps typhéens ou postdiluviens.

Mais nous ne pouvons pas exiger de nos lecteurs qu'ils découvrent la moindre influence de la tradition primitive dans le mythe perse de Féridoun qui est le père d'Irets ou des Ariens, de Tour ou des Saces, des Scythes, des Turcs, *et de Salem ou* des Elamites ; ni dans

la légende recueillie tout dernièrement au Thibet, d'après laquelle les Thibétains, les Mongols et les Chinois auraient pour aïeux trois frères[1]; ni dans le Scythe Targitaüs, qui a eu trois fils, Lipoxaïs, Arpoxaïs, Colaxaïs; ni dans Hellen, père d'Éolus, de Dorus et de Xuthus; ni dans Mann, qui, chez les Germains, a donné le jour à Istævon, à Ingævon et à Hermion; ni surtout dans Polyphème, qui a de Galathée Celtus, Illyrus et Galas.

Nous n'insisterons point non plus sur le témoignage de Moïse de Chorène, qui affirme que Bérose aurait, dans son histoire, fait vivre, immédiatement après Xisuthrus, Zérovan, Titan et Japétosthès, ou Sem, Cam et Japhet.

Mais ce qui est vraiment digne de remarque, c'est que le nom de Japhet se voit conservé chez les Grecs qui, le transportant à l'origine de l'humanité, ont fait de Japétos leur Adam; celui de Sem, chez les Syriens, dans le mythe de Sémiramis, et celui de Cam, en Égypte, qui s'appelait la terre de Cam en hébreu, Chemi (la *Noire*), en copte. Ne semble-t-il pas que ces trois fils de Noë ont fini chacun leurs jours dans les pays qui seuls se sont souvenus d'eux? Nous verrons que dans Bérose Chus est le premier roi de Babylone, sous le nom d'Évéchous, et le père de Chomasbélus=Nemrod.

Dans le dixième chapitre de la Genèse, Japhet a quatorze fils ou petit-fils, dont l'un est Madaï, l'ancêtre de la race arienne. Or le Noë de la race des Ariens de l'Iran, Frévak, a quinze fils; le Noë de la Chine, Ti-ko, en a quinze aussi, et les aïeux des Mexicains sont au nombre de quinze. Les Mexicains et les Chinois ne seraient-ils point des Japhétites comme les Ariens?

Les Sémites ont peuplé le centre de l'Ancien monde, les Camites le sud, le Japhétites le nord. Ce partage, qui

[1] Voyez note A.

'est opéré d'une manière instinctive et providentielle, 'est transformé avec le temps en un contrat diplomati-ue que les trois fils de Noë auraient, au dire des Rabins et de quelques Pères de l'Église, discuté et conclu ans la petite ville de Rhinocolure, sur les limites de la 'alestine et de l'Égypte, de l'Afrique et de l'Asie. L'er-eur dans laquelle serait insénsiblement tombée la tra-ition orale chez le peuple Élu, ne se serait-elle point roduite par un procédé analogue chez les Grecs et ail-eurs? Homère parle d'un partage des cieux, de la mer t des enfers entre Jupiter, Neptune et Pluton ; Pindare t Platon, d'un partage des diverses contrées de la terre ntre tous les dieux. D'après les Perses, au dire de Pro-lus, le partage aurait été fait par Nous, qui est ou l'*In-elligence* ou Noë.

II. La malédiction de Cam.

Nous ne connaissons que deux légendes, l'une de Cuba, l'autre de l'Inde, qui aient trait à la malédiction de Cam ; mais elles sont toutes les deux fort suspectes.

La tradition hindoue porte que Satiavrata, après sa sortie de l'Arche, eut trois fils, bons et pieux tous les trois, habiles dans le maniement de toute espèce d'armes, et avides de gloire. Plongé dans la méditation, leur père leur céda la domination du monde. Mais comme il s'était un jour enivré de *mid* (bierre), Charma le dépouilla de son vêtement et fut maudit : « Il sera le serviteur du serviteur de ses frères. » Scherma obtint tous les vastes pays au sud de l'Himalaya, et Japati ceux au nord de ces mêmes monts neigés, tandis que les descendants de Charma se répandirent au loin vers le sud dans le Cuschdwipa *ou Décan, et* dans l'Afrique, peuplant la

terre de Nègres. Il nous paraît que si cette tradition, que les Védas ne connaissent pas, était vraiment hindoue, elle ne reproduirait pas exactement les paroles bibliques de Noë, et offrirait des additions mythiques et extravagantes conformément au génie bien connu de la nation du Gange. Cette double objection aurait beaucoup moins de poids s'il s'agissait d'une légende mongole ou américaine. Toutefois, nous ne pouvons accepter pour authentique le dernier trait de celle de Cuba, qui reproduit le détail même des vêtements que les fils pieux jettent sur leur père. Pour donner quelque crédit à la tradition de Cuba et à celle de l'Inde, il faudrait qu'elles ne fussent pas uniques dans le paganisme, et qu'on en retrouvât de pareilles ailleurs, surtout en Chine.

III. La tour de Babel.

Les Chaldéens faisaient, de la construction de la tour de Sennaar et de la confusion des langues, un récit conforme à celui des Hébreux. « Après le Déluge, tous les hommes parlaient la même langue. S'enorgueillissant de leurs forces et de leur haute taille, ils méprisaient les dieux au point de se croire supérieurs à eux. Ils se mirent (soit tous, soit quelques-uns d'entre eux) à construire une tour d'une hauteur prodigieuse pour monter au ciel. Déjà ils en approchaient, quand les vents, venant au secours des dieux (ou les dieux, faisant souffler des vents violents) renversèrent cet édifice sur ceux qui le construisaient, et donnèrent à chacun une voix particulière; de là le nom de Babylone qui fut donné aux débris de la tour. Cette confusion des langues, que les dieux avaient produite, fut suivie de la guerre que Titan fit à Saturne. » Cette tradition ajoute à celle de la Genèse le fait, fort

robable, d'une effroyable tempête, au milieu de laquelle Éternel serait *descendu* vers la tour.

Après avoir lu ce fragment de Bérose, on s'étonne u premier abord de ne trouver ni légendes, ni symoles, ni mythes relatifs à la tour de Babel, chez les Phéiciens et les Égyptiens, chez les Hindous et les Perses, hez les Grecs et les Latins, chez les Scandinaves et les laves. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la adition se soit fort bien conservée chez les Chinois, où e signe de la *tour* a le sens de *se séparer de son père*, et hez les Coréens qui « croient que tous les hommes ne paraient qu'un même langage, mais que le dessein de bâtir ne tour pour monter au ciel avait causé la confusion les langues [1]. » La tradition des Coréens n'est sans doute ue la copie de celle des Chinois, car les premiers ont eçu toute leur civilisation des seconds, et jusqu'à preuve lu contraire, quand il y a identité, la présomption est en aveur de l'emprunt. Mais ce ne sont ni les Chinois de 'ouest, ni les chrétiens de l'est qui ont enseigné l'histoire de la grande tour, de la confusion des langues, de la formation des peuples aux sauvages du Brésil, aux races civilisées des Aztèques, des Cholulains, des Chiapanais, de Miztèques et des Zapotèques.

[1] Charlevoix, t. I, p. 626.

CHAPITRE II.

Révolutions physiques.

Si l'on en croit les mythes des nations civilisées et sa
vages, le déluge aurait été suivi d'un temps plus ou moin
long de désordres et d'agitations physiques. D'épais nu
ges dérobaient à l'homme la lumière du soleil et de l
lune ; la température avait considérablement baissé, l
foudre avait perdu sa force et le tonnerre son éclat ; de
vents impétueux désolaient les campagnes ; les contré
maritimes s'affaissaient dans l'Océan ; l'intérieur des con
tinents était ravagé par des éruptions volcaniques e
d'immenses incendies. Puis vint, comme par une bru
que réaction, une grande sécheresse, qui finit par un
pluie bienfaisante, et la nature entra enfin dans son or
nière présente.

Passons en revue ces mythes, qui sont partout au pre
mier rang dans les religions des peuples. Nous essaie
rons ailleurs d'en dégager ce qu'ils peuvent contenir de
vérité matérielle.

I. Le soleil et la lune enlevés ou enfermés.

Dans le mythe diluvien des Chépéwians, le continent
de l'Amérique n'avait pas encore acquis ses dimensions
actuelles quand l'aïeul de ce peuple prit, sans le vouloir,

dans un filet l'astre du jour, qui laissa pendant un certain temps la terre plongée dans une profonde obscurité. Les Iroquois ont la même fable. Elle doit peut-être son origine à la suspension du mouvement de rotation de la terre au temps de Josuë ; mais le phénomène n'a pas été sans de bonnes raisons transporté dans les siècles qui ont suivi immédiatement le Déluge, et où la terre a été pendant longtemps privée par les nuages de la lumière du soleil. Les Mandans se souviennent d'un temps où la voûte céleste était pour eux une ténébreuse caverne, d'où ils sortirent par un cep de vigne.

Chez les Kalmouks bouddhistes, Otschirbany, dieu du troisième ordre, fut envoyé du ciel pour combattre de mauvais génies qui avaient arrêté le soleil et la lune. Il triompha d'eux, leur coupa la tête et s'en fit un chapelet[1].

Au Japon, on raconte que, fatigué de la guerre que lui faisait sans relâche le vent de tempête (depuis le Déluge), le Soleil s'enferma dans une grotte (la voûte céleste privée de lumière) dont il ferma la porte avec un rocher. Les huit cent mille dieux se réunirent pour ouvrir habilement sa prison et le supplier d'éclairer de nouveau le monde[2]. Pour l'y décider, ils arrachèrent au dieu des tempêtes les ongles et les cheveux, et l'obligèrent à se soumettre au Soleil, à quitter les cieux et à se retirer dans les déserts[3]. Il est impossible que le mythe dise en

[1] Chappe d'Anteroche, *Voyage en Sibérie*, t I, p. 313.

[2] Comp. Cérès Erinnys qui, pendant la sécheresse antédiluvienne se retire dans un antre, d'où elle ne consent à sortir qu'aux instantes prières des Parques, députées par Jupiter auprès d'elle.

[3] On voit dans cette caverne une idole qu'ils nomment *la grande représentation du soleil*, et qui est assise sur une vache (la terre), et de là s'offre à la vue dans la mer, à une lieue et demie des côtes, une île qu'on dit être sortie des eaux au temps de ce dieu. (Kæmpfer, t. II, p. 34 sq.)

termes plus clairs, que des vents impétueux, après avoir privé pendant un temps la terre de la lumière du soleil en couvrant le ciel de nuages, avaient enfin perdu de leur violence et permis à l'air de se rasséréner. Ce temps d'obscurité avait fait sur les Japonais une impression si profonde, que la caverne où le Soleil, disent-ils, s'était enfermé, est leur principal pèlerinage. Mais le vent, au temps même de sa plus grande violence, avait rendu aux hommes un immense service en desséchant la terre tout imprégnée encore des eaux diluviennes : « En descendant des cieux, et avant de se retirer dans les déserts, le dieu japonais du vent avait trouvé les hommes poursuivis par un affreux démon (Python), et il mit fin à leurs détresses en le tuant. »

Le mythe japonais est obscur et confus auprès de celui de la Finlande, qui n'occupe pas moins de douze chants dans le grand Kalévala[1].

Nous sommes aux temps postdiluviens, car il s'agit, pour le dieu de l'humanité Wäinämöinen, de reconquérir le sampo qu'a dérobé la sorcière du Nord ou de Pohjola. Le sampo, dont la forme et la nature ne sont point d'ailleurs indiquées clairement dans le poëme, mais qui paraît être un moulin, est le symbole de l'agriculture. Le pays du Nord répond à celui des Hyperboréens qui sont les Antédiluviens. La sorcière est une divinité malfaisante qui a (par le Déluge) privé la terre de sa fécondité, l'homme de l'art du labourage, et qui vit, grâce au sampo, dans une merveilleuse abondance au milieu de son peuple[2].

« Wäinämöinen s'embarque pour le Pohjola avec Ilmarinen, » le forgeron démiurgique qui doit réparer le mé-

[1] Ch. XXXVIII — XLIX.
[2] XXXVIII, 308 sq.

anisme du monde à demi détruit par le Déluge. « Pendant la traversée, un brochet monstrueux (un monstre typhonien) arrête leur bateau. Wäinämöinen le fend en deux de son épée ; une moitié tombe au fond de l'eau ; des os et des arêtes de l'autre le dieu se fait un kantèle ou une guitare, dont nul ne peut jouer, pas même Ilmarinen, et dont il tire des sons qui font accourir et pleurer les animaux de l'air, de la terre et des eaux, les hommes et les femmes, les dieux et les déesses. Lui-même pleure, et ses larmes deviennent les perles du fond des mers. Mais le kantèle sera brisé plus tard. » Ce mythe signifie que Dieu aurait pu et qu'il a voulu rétablir une harmonie vraiment divine dans le monde physique après les affreux ravages du Déluge, et que même il était assez puissant pour faire servir le mal au bien, pour plier les puissances infernales à l'exécution de ses projets. Non-seulement le kantèle est fait des os du brochet, mais les cordes sont prises à la crinière du coursier d'Hiisi qui est l'Ahriman, le Satan finlandais. Si la moitié du brochet gît dans les profondeurs de la mer, c'est que la nature recèle des principes malfaisants qui s'opposeront sans cesse à la complète restauration de la terre actuelle, et la sorcière de Pohjola est assez puissante pour lutter contre Wäinämöinen.

« Le dieu arrive au terme de son voyage. L'hôtesse, Louhi, refuse de lui livrer le sampo. Il prend son kantèle, plonge dans un sommeil magique la sorcière et son peuple, et enlève non sans de prodigieux efforts le trésor mystérieux qu'il emporte dans son bateau. » La terre nouvelle va donc rivaliser de fécondité et de beauté avec la terre antédiluvienne. « Mais le dieu avait cinq jours à naviguer avant d'être de retour dans son pays, lorsqu'au troisième jour Louhi se réveille et suscite une horrible tempête qui *jette dans les flots le* kantèle du dieu. » Voilà

donc disparues pour toujours les brillantes espérances que les Noachides avaient conçues de voir les temps du Paradis renaître pour eux sur la terre : des vents sinistres dévastent leurs demeures, ces mêmes vents dont les Japonais viennent de nous dépeindre l'excessive violence.

« Louhi, avec ses guerriers, poursuit son ennemi sur un vaisseau, qui se brise contre un écueil que le dieu fait surgir à l'improviste du fond de la mer. Mais la sorcière prend la forme d'un aigle immense et porte sur ses ailes et son corps tous ses alliés. Elle se pose sur le mât du bateau de Wäinö. Celui-ci saisissant (non son glaive, mais) son gouvernail, lui brise tous les membres sauf un doigt. De ce doigt sans nom elle saisit et jette dans la mer, où le kantèle gît déjà, le sampo, qui se brise. Ses débris font la richesse de la mer ; Louhi n'en emporte que le couvercle et une anse dans le pays du Nord, la Laponie, qui ne connût dès lors plus la paix, et dont le bonheur fut détruit ; quelques légers fragments furent jetés par les flots sur les rives de la fertile Finlande, à la grande joie du dieu. » De là viennent les différences actuelles de climat et de productions entre la Finlande et la Laponie ; de là vient surtout cette inépuisable multitude de poissons que la mer bienfaisante offre aux habitants de ces deux contrées. Mais il fut un temps où ces pays, aujourd'hui si arides, regorgeaient de productions de tout genre, avant que le sampo eût été dérobé par la sorcière.

« Cependant, le dieu n'ayant pu retrouver son kantèle s'en fait un autre du bois d'un bouleau qui venait de lui conter tous ses chagrins, et des cheveux d'une jeune fille qui, ni joyeuse, ni triste, chantait en attendant son amant. Les sons de ce nouvel instrument font pleurer de joie hommes et femmes, attirent les animaux, agitent *de plaisir* les arbres. » Mais ce n'est plus le premier kan-

tèle que les dieux eux-mêmes n'avaient pu entendre sans suspendre leurs travaux. La fertilité luxuriante et la beauté de la terre sont perdues sans ressource; et si Dieu peut encore réjouir le cœur de l'homme, sa joie sera pleine de larmes.

« Louhi, pour se venger de sa défaite et de la perte de son trésor, met au monde neuf fils qui sont les Maladies, la Peste et la puissance malfaisante du sorcier. Ils désolent les hommes (dont la vie s'abrégea après le Déluge de neuf siècles à un siècle). Mais Wäinö invente un remède qui dissipe leurs douleurs.

« Là-dessus Louhi saisit par enchantement la lune et le soleil, et les cache dans une montagne dure comme l'acier (qui fait le pendant de la caverne du mythe japonais, du filet de Chapéwee). La plus ancienne des mères (la déesse de la nature) laisse tomber par inadvertance, ou fait tomber à dessein, du haut des nuées sur la terre un feu, qui produit partout d'horribles douleurs, brûlant les arbres, les plaines, les eaux, les hommes, Ilmarinen lui-même. (Voilà le fléau postdiluvien du feu aussi clairement expliqué que possible.) Ilmarinen y mit fin en obtenant d'Ukko, le dieu suprême, les brouillards, le froid et les glaces de Pohjola.

« Cependant, hommes et animaux soupiraient après le retour de la lumière. Ilmarinen forge une nouvelle lune et un nouveau soleil; mais il ne peut les rendre lumineux. Alors Wäinö retourne en Pohjola. Il en massacre tous les habitants, et délivre enfin le soleil et la lune, qui n'ont plus cessé dès lors d'éclairer la terre. »

Il serait certainement inutile d'insister ici sur l'identité fondamentale du mythe de Chapéwee et de celui du Japon avec celui de la Finlande. Dans les trois les rayons du soleil ne parviennent plus jusqu'à la terre ; dans les trois l'astre est *délivré pour ne* plus être troublé désor-

mais dans ses fonctions; dans les trois le fait a lieu postérieurement au Déluge[1].

Revenons sur nos pas dans l'Amérique du Nord, au Mexique, pour y recueillir un mythe, d'ailleurs fort obscur, celui de Xolotl, qui a trait à l'âge postdiluvien du vent, à la réapparition du soleil et de la lune et à la formation de la nouvelle humanité. Il y est question : d'une race d'êtres habitant la terre, qui étaient inférieurs aux dieux, supérieurs aux hommes, précisément comme les Noachides par la durée de leur vie s'interposent entre les antédiluviens et notre race éphémère; du soleil et de la lune qui manquaient encore depuis la dernière catastrophe; de la destruction totale de ces êtres mixtes, et de l'origine des peuples actuels du Mexique, tous issus de six frères nés d'un couple unique qu'avait produit un os, enlevé aux enfers par Xolotl.

Les Scandinaves ont le mythe d'un architecte qui offrit aux Ases, pour le prix du soleil, de la lune et de Freya, de leur construire en un hiver une forteresse où tous les géants ne pourraient jamais pénétrer. Il se fait aider de son cheval Swadilfari qui faisait une fois plus d'ouvrage que lui, et traînait d'énormes blocs de pierre. La forteresse était à peu près terminée et il restait encore trois jours d'hiver, quand les Ases effrayés, n'osant rompre leurs serments, somment Loki, qui les avait mal conseillés, de priver l'architecte inconnu de son salaire. Il se métamorphose en une jument; Swadilfari brise ses traits pour la poursuivre; deux jours se perdent ainsi, et l'architecte se met dans une violente colère; les Ases reconnaissent qu'il est un géant, et Thor, qui revient en ce moment d'un long voyage, lui brise le crâne en mille morceaux. Loki mit au monde un poulain à huit pieds, qui devint le fameux coursier d'Odin, Sleipnir.

[1] Voyez note B.

Les pierres immenses dont est construite la forteresse sont les nuages. Ces nuages étaient, après le Déluge, si épais et si lourds qu'on les aurait dit congelés ; Swadilfari signifie : *qui voiture de la glace*, et d'après des mythes analogues, il faut entendre par lui un vent, un vent du nord. La forteresse à bâtir, c'est une voûte de nuages glacés et immuables qui s'élèverait de tous les points de l'horizon vers le zénith. Si elle s'était achevée, les Ases et les hommes auraient été privés à jamais de la lumière du soleil et de la lune, ainsi que de tout ce qui rend la nature belle et riante comme Freya. L'œuvre était déjà très-avancée quand s'éleva un vent nouveau, un vent chaud du sud (la jument) ; la foudre, silencieuse pendant ce long hiver de la nature, retentit de nouveau dans les cieux ; l'immense voûte de nuages se brise, le dieu bon triomphe des puissances malfaisantes, et la lumière du ciel est rendue à la terre. En même temps l'atmosphère prit son équilibre, et des huit points principaux de l'horizon soufflèrent désormais les vents sur lesquels Odin parcourt invisible le monde [1].

Ce mythe païen a été converti dans le moyen âge en vingt contes où le diable, un géant, un nain, s'engage à construire en une nuit un pont ou une église, pour le prix d'une âme, et perd son salaire par quelque ruse ingénieuse.

Ces contes expliquent probablement le mythe d'Apollon le dieu du soleil, et de Neptune le dieu des eaux et ici des nuées, construisant les murs de Troie, et frustrés par Laomédon de leur salaire. Seulement le fait est censé s'être passé avant le Déluge. Les mythes troyens nous sont parvenus si altérés, qu'un tel anachronisme n'a rien d'invraisemblable.

[1] Voyez plus haut, *I, p. 489 sq.*

II. La température abaissée.

Le Kalévala parle de dix ans de nuit pendant lesquels le soleil, la lune, ni les étoiles, n'avaient paru. Ce chiffre de dix est symbolique, et quelle qu'ait été la durée réelle de cette espèce de nuit, la terre en avait assez souffert pour que le souvenir en soit resté profondément gravé dans l'esprit des peuples. En Perse, s'il n'est pas question des astres voilés par d'impénétrables nuages, on sait du moins que la neige est plus jeune que l'homme, et qu'il s'est opéré un grand et triste changement dans le climat au temps de Dchemchid ou Yima, qui est un des représentants de la période postdiluvienne.

« Yima a reçu d'Ormuzd l'ordre d'élargir les mondes et de les rendre fertiles. Il n'y avait encore ni vent froid, ni chaleur ardente, ni dissolution (des corps), ni mort. Le premier royaume est bientôt trop petit pour le nombre toujours croissant d'hommes, de bestiaux, d'oiseaux. Le second, le troisième, ne suffisent pas davantage. Cependant Yima et les hommes saints vivaient dans le commerce habituel d'Ormuzd et des Izeds. Alors le dieu dit à Yima : « Les maux de l'hiver voudraient venir dans « le monde doué de corps (d'êtres vivants) ; aussi naît-il « (se prépare-t-il) un hiver violent, destructeur. Les « maux de l'hiver voudraient venir dans le monde doué de « corps ; aussi la neige va-t-elle tomber en grande abon- « dance sur les sommets des montagnes, sur les larges « collines. Que le bétail, ô Yima, s'éloigne donc de trois « endroits : des places les plus fertiles (les larges col- « lines ?), des sommets des montagnes, du fond des val- « lées ; (qu'il aille) vers les demeures sûres (où la neige « ne l'atteindra pas). Avant cet hiver-là (qui va venir) la

« contrée a produit des pâturages. (Mais le voilà qui est « arrivé et déjà) coulent devant nous les eaux ; derrière « fond la neige. Des nuages (chargés de neige) vont venir « vers le lieu doué de corps, qui voit maintenant les « pieds du grand et du petit bétail (le fouler, et dont la « neige va chasser les troupeaux). [1] » Ce passage en explique un autre, qui dit « qu'après qu'Ormuzd eut créé le premier des pays, l'Airyana-Vaëdja de la création pure (ou le pays d'Eden en Médie et en Arménie), Ahriman, plein de mort, y créa une opposition : la grande couleuvre, et l'hiver que les Dews ont créé. Il y a là dix mois d'hiver, deux mois d'été, et ceux-ci sont froids pour l'eau, froids pour la terre, froids pour les arbres. Puis (après ces deux mois d'été) au milieu de la terre, au cœur de la terre (dans ce pays mythique d'Airyana-Vaëdja) arrive l'hiver, et alors arrivent aussi la plupart des maux [2]. »

D'accord avec leurs frères de l'Iran, les Indiens disent que le feu actuel n'est que la quinzième partie du feu de la précédente période, et qu'il a fait pénitence pour tous ses ravages [3].

III. Les vents déchainés.

Au Japon, c'est la violence des vents qui était la cause que le soleil s'était enfermé dans sa caverne.

Le Kalévala place pareillement le déchaînement de la tempête avant le larcin du soleil par la sorcière.

[1] *Avesta* de Spiegel, Leipzig 1852 (allem.) p. 73, 2me fargard.

[2] *Ibid.* farg. I, p. 61. On lit dans le Boundehesch que l'hiver dure cinq mois dans l'Iran-Vedj. Les dix mois du Vendidad se rapportent-ils à l'époque diluvienne, et ces cinq aux temps présents?

[3] K. Ritter, *Géographie, t. II, p. 906* (allemand).

La tradition aztèque est plus explicite encore : le quatrième âge du monde, celui qui suit le Déluge, est désigné par le nom d'âge du vent. C'est alors que les hommes ont été changés en singes.

Dans le mythe scandinave de l'Architecte, Swadilfari marque un temps de vents glacés, et nous verrons plus bas, dans un autre mythe, ce même temps être personnifié dans Thiassi, le géant des tempêtes, qui se métamorphose en un aigle pareil à celui qui, depuis le pôle nord, produit les vents par le battement de ses ailes[1].

Les Macédoniens, dont les plus anciennes monnaies portaient l'effigie d'une *chèvre*, symbole de la tempête, plaçaient en tête de leur dynastie royale Caranus ou la *Chèvre* (dans le dialecte crétois d'après Hæsychius), qui s'empare d'Æges, la ville des *chèvres*, en suivant un troupeau de *chèvres*, et qui est l'aïeul du dorien Ægimius, qui est aussi un homme-*chèvre*.

IV. La foudre dérobée.

Nous avons vu plus haut que Thor, le dieu de la foudre, était absent ou inactif, et comme n'existant pas, pendant les longues années de la nuit postdiluvienne. Cette idée est devenue le sujet d'un mythe spécial, celui de Thrym.

Thrym, *le Tonnerre*, est un géant ennemi des Ases, qui a dérobé à Thor, pendant son sommeil, son marteau ou la foudre, et qui l'a caché à une grande profondeur sous terre. Il ne le rendra que contre Freya (la même déesse que l'Architecte demandait pour son salaire), et peu s'en faut qu'il ne l'obtienne de Thor; car la puis-

[1] Simrock, *Myth. all.* p. 77.

sance malfaisante qui aurait pu annuler l'électricité qui circule dans la nature, serait à la veille de disposer à son gré de toutes les forces productrices de la Terre. Mais Freya se révolte à l'ouïe de ce marché. Thor se déguise, va dans le château même de Thrym reprendre son marteau, et foudroie toute la race des géants.

Le meilleur commentaire de ce mythe est celui de Typhée dans Nonnus.

« Jupiter avait déposé dans le sein de la terre ses foudres, qui noircirent de leur fumée les blanches collines et réchauffèrent les sources [1]. » Ce qui n'a aucun sens, ou signifie qu'après le Déluge la foudre n'éclatait plus dans les airs, et le tonnerre ne grondait plus que dans le sein de la terre à la fois ébranlée et calcinée par ces forces que les géologues appellent plutoniques. Mais comme elles causèrent de grands désordres, on les fit passer entre les mains du plus grand ennemi des dieux : « Typhée, le Cilicien, averti par sa mère, déroba les armes enflammées du dieu, et les cacha (comme Thrym) dans la caverne profonde et meurtrière des Arimes. » Dans son combat contre Jupiter, c'est le géant, qui brandit la foudre et amasse de toutes parts les nuages ; mais dans ses mains inexpérimentées, les feux mâles du tonnerre devenaient des flammes femelles qui s'égaraient constamment du but. » Au dire de Nonnus, ce serait Cadmus qui, en endormant au son de la flûte Typhée, lui reprend les armes de Jupiter et les rend à leur légitime possesseur. Cadmus est un Hermès déguisé, la Sagesse divine créant, maintenant, rétablissant l'ordre dans la nature [2].

[1] *Dionys*. I, 140 sq.

[2] Le mythe scandinave de l'Architecte pourrait, à la rigueur, s'entendre simplement de l'hiver rigoureux du nord, qui reproduit en effet, comme en *miniature*, les phénomènes de l'hiver postdilu-

V. Phénomènes volcaniques.

Le mythe de Typhée a essentiellement trait à des phénomènes volcaniques ou plutoniques. « Tout mont ignivome, a dit un écrivain grec, brûle sur Typhon[1]. » « Le feu jaillissait de ses yeux, et il jetait contre le ciel des montagnes enflammées. Ayant enlacé Jupiter dans ses plis, il lui coupa les tendons des pieds et des mains[2], » c'est-à-dire il contraignit pour un temps à l'inaction le dieu suprême qui ne put plus maintenir l'ordre dans le monde physique. Le théâtre du combat de Typhée et des dieux, fut la Phrygie Brûlée, la Cilicie, et surtout la vallée de l'Oronte. Frappé de la foudre, le monstre, en sillonnant profondément la terre dans sa fuite, creusa le lit de l'Oronte, qui portait primitivement le nom de Typhon, et s'enfonça sous terre dans l'endroit où jaillirent les sources de ce fleuve[3].

La vallée de l'Oronte fait le pendant de celle du Jourdain, et nous rapportons les faits géologiques que personnifie le mythe de Typhée, à la période où Sodome et les villes de la plaine furent consumées par le feu, et la contrée en partie engloutie dans les eaux de la mer Morte. Cette ruine, avec l'histoire de Loth, transportée en Phrygie par les Lydiens du Jourdain, a donné naissance au mythe de Philémon et de Baucis[4].

Le monstre Ægide, qui fait partie, dans Diodore, du

vien. Mais ce mythe fait le pendant de celui de Thrym, dont le sens est mis hors de toute contestation par celui de Typhon.

[1] *Fragm. Histor. Græc.* V. IV, p. 341. Artémon.

[2] Apollod. *Biblioth.* I, 6.

[3] Strabon, XVI.

[4] Voyez plus haut, p. 106.

ythe de Bacchus libyen, est au fond le même être que yphée. Né de la Terre, il vomissait, comme Cacus, une pouvantable quantité de flammes. Il avait paru d'abord ans la Phrygie, qu'il avait *brûlée;* puis il avait consumé utes les forêts depuis le Taurus jusqu'aux Indes, et squ'au Liban; et enfin dépeuplé l'Égypte et l'Afrique, ù Minerve le tua. La Terre, irritée de sa mort, enfanta s Géants, qui, plus tard, furent détruits par Jupiter vec l'aide de Minerve, de Bacchus et des autres dieux.

Ainsi s'explique pourquoi Nitocris, la reine diluvienne e l'Égypte, après avoir noyé ses sujets, périt elle-même ans les cendres de quelque grand incendie; pourquoi iu-va, la Nitocris de la Chine, fait avec des cendres des igues contre les eaux qui ravageaient les plaines depuis cataclysme universel; pourquoi Thiassi, le génie des mpêtes postdiluviennes, périt dans un feu allumé par s Ases; pourquoi au Japon, des hommes méchants rûlent, en mettant le feu à une forêt, un grand nombre le dieux qui s'y livraient au plaisir de la chasse; pourquoi, dans cette même mythologie japonaise, Amatsu-iko met au monde ses trois enfants au milieu d'un grand incendie.

Une des grandes fêtes du Tunquin se célèbre en la mémoire d'un homme consciencieux (l'humanité postdiluvienne), que tourmentait le souvenir de quelques mensonges qu'il avait faits au roi (à Dieu), et qui, pour échapper à son châtiment, s'enfuit dans une forêt (qui figure la surface de la terre dans les temps qui suivirent le Déluge). Le roi n'ayant pu l'y surprendre, dans sa colère, fit brûler la forêt, et le malheureux y fut réduit en cendres [1].

Le mythe de Cacus est formé de deux éléments dis-

[1] Marini, p. 269 sq.

tincts. Ce géant est d'abord un Ahi qui dérobe les nuées au temps de la sécheresse antédiluvienne. Il est ensuite un Typhée, comme le dit le poëte des Fastes, qui vomit du feu et des tourbillons de fumée contre Hercule, le vainqueur de tous les monstres. Cacus est fils de Vulcain ou du Feu, et son nom, dans les langues sémitiques, a précisément le sens de *feu*[1].

Les contrées volcaniques de l'Italie et de la Grèce, les champs Phlégréens en Campanie, une contrée de l'Arcadie, Pallène en Macédoine, passaient pour avoir été le théâtre des combats entre les géants et les dieux, que nous rapportons à la période typhéenne et postdiluvienne.

Aucun peuple n'a désigné la date et défini la nature de cette période avec autant de précision que les Kymris, qui, dans leurs triades, plaçaient après la première calamité du Déluge, « le tremblement du torrent du feu « lorsque la terre fut déchirée et entraînée dans le grand « abîme, et que fut détruite la majeure partie de toute « vie. »

Le Kalévala, qui mérite d'ailleurs peu de confiance par sa rédaction toute récente, place au temps de l'emprisonnement du soleil et de la lune, le grand fléau du feu qui consuma les hommes et les arbres.

VI. Les terres qui s'affaissent dans l'Océan.

Nous verrons dans notre *Histoire de la Terre* combien sont nombreuses les traditions d'isthmes qui se brisent

[1] Remarquez la précision du langage mythique : Cacus, le Feu, vomit des flammes depuis la terre : phénomènes volcaniques, postdiluviens. Vulcain, le Feu, tombe du ciel sur la terre, qu'il consume : phénomènes atmosphériques, sécheresse antédiluvienne.

; de terres que la mer engloutit dans la période postdi-
ıvienne. Ici nous devons citer deux mythes, l'un hindou,
ıutre javanais, en nous permettant d'appeler sur le
·emier l'attention toute spéciale de nos lecteurs.

L'awatar de Vichnou-poisson sauvant Manou=Noë est
ıivi d'une incarnation du même dieu dans des circons-
nces si extraordinaires, que M. de Bohlen a cru l'ordre
?s awatars interverti, et voulu faire du second le pre-
ıier, pour le rapporter aux temps cosmogoniques. Voici
ı peu de mots et dépouillé des fables accessoires le
ıythe en question : « Les Génies barattaient la mer à
ıide du mont Mérou, autour duquel ils avaient enroulé
n câble immense. Les eaux de la mer, aussi loin que la
ıe s'étendait du rivage, se chargeaient de limon et pre-
ıient l'aspect blanchâtre du lait. C'était le temps où les
ieux inférieurs sentaient leurs forces s'en aller. Ils
oulaient, en remuant ainsi la mer, produire l'amrita ou
ı boisson de l'immortalité. Mais leurs efforts étaient
ıutiles, la fatigue les gagnait, et déjà la terre commen-
ait à s'affaisser dans l'Océan, quand Vichnou, changé en
ortue, se glissa sous elle et la releva. » Il est certaine-
ıent impossible de mieux résumer une période où la terre
ntière aurait semblé descendre insensiblement au-dessous
lu niveau de l'Océan, et aurait été sauvée d'une destruc-
ion imminente par la puissante intervention de la Divinité.
Mais en quel temps les Hindous placent-ils ce fait? Quand
les génies sentaient la mort les envahir. Et qui sont ces
génies, si ce n'est les Noachides dont les pères avaient vécu
huit et neuf siècles, et qui voyaient avec effroi leur vie se
réduire à quelques dizaines d'années? Le second awatar
de Vichnou ne peut donc avoir eu lieu qu'après le Dé-
luge, et le critique allemand aurait dû tenter de com-
prendre la tradition sous sa forme authentique, au lieu
de l'altérer pour l'*expliquer* à sa manière.

L'amrita va s'offrir à nous de nouveau dans le mythe javanais, où l'élément indigène s'est combiné, sans se dénaturer, avec des emprunts faits à l'Inde.

« Le dieu Gourou, à son retour du monde souterrain, dont il avait réglé les affaires (et qui date du Déluge, comme nous le dirons en son lieu), s'aperçut que Java n'était pas en équilibre et s'enfonçait vers l'occident sous le poids d'une montagne qui était trop lourde. Il résolut de la transporter vers l'orient, et ordonna aux dieux inférieurs d'exécuter ce travail. Des fragments de cette montagne ont formé la grande chaîne qui parcourt l'île de l'ouest à l'est dans toute sa longueur, tandis que les débris qui tombaient des charges que les dieux portaient, ont produit les deux séries de collines qui suivent la côte sud et la côte nord. Les dieux, fatigués de leur travail, se désaltérèrent aux eaux d'un fleuve qui était empoisonné, et moururent tous. Gourou seul échappa à la mort en vomissant le poison, qu'il avait reconnu de suite, mais son cou en devint bleu [1]. Il découvrit ensuite une source (l'amrita) qui donnait la vie, et avec cette eau il rappela les autres dieux à l'existence. Enfin, à sa requête, le dieu qui était avant lui, Wisésa, lui donna un volcan, le Ramadi, qui est en même temps un dieu, le Vulcain des Javanais, dont la bouche est le feu de la forge, les genoux l'enclume, et les bras le marteau et les autres instruments. [2] »

Ce mythe est tout javanais, tout local, tout géologique; mais il sert à prouver que les Javanais plaçaient, comme nous, après le Déluge, l'essai de produire la boisson d'immortalité.

[1] Emprunt fait à l'Inde.

[2] G. de Humboldt, *Langu Cawi*, t. I, p. 70 et suiv.

VII. La nature pacifiée.

Dans les légendes, les symboles et les mythes du Déluge, retentit, puissante et distincte, la voix de l'Éternel qui a, dans sa justice, condamné à mort le genre humain, et, dans sa force, exécuté lui-même sa sentence. Nul ne songe à lui résister; les géants antédiluviens ne lui ont point livré bataille avant de périr dans les flots, et si le Déluge provient des puissances malfaisantes, elles l'ont produit avec le tacite consentement du Dieu suprême.

Les mythes, au contraire, qui ont trait aux révolutions physiques de la période typhéenne, ont tous revêtu la forme d'une guerre entre les puissances malfaisantes et les divinités du ciel. Ce n'est qu'après de rudes combats que Jupiter triomphe de Typhée et des Géants, Minerve l'Ægide, Hercule de Cacus, Apollon de Python, Thor de Thrym et de sa race, Wäinämöinen de Louki et du peuple de Pohjola, au Japon les Esprits du ciel de ceux de la terre. Ces combats symbolisent fort bien l'impression qu'a dû faire sur les Noachides le spectacle du désordre qui, pendant plusieurs générations, a régné dans le monde physique après le Déluge. Ils savaient, par l'Éternel lui-même, qu'il n'y aurait plus de cataclysme et qu'ils pouvaient habiter en paix la terre; mais la terre semblait se complaire à donner démenti sur démenti au Dieu vivant, et les puissances malfaisantes refuser de se soumettre à ses ordres. Il y avait de leur part rébellion, agression, guerre ouverte. Leur défaite toutefois était inévitable, puisque Dieu avait fait connaître son décret; et la nature, en s'apaisant, indiqua elle-même à l'homme le triomphe de Dieu sur ses invisibles ennemis.

VIII. La sécheresse postdiluvienne.

Les mythes nous apprennent que la terre a été désolée par une grande sécheresse dans les temps qui ont suivi le Déluge. Ce fléau du feu s'est parfois confondu dans la tradition avec celui des temps de Méhujaël. Mais ils ont d'ordinaire chacun leurs héros particuliers, et le plus récent a été bien moins redoutable que le plus ancien. Il est d'ailleurs difficile de déterminer l'époque de cette sécheresse postdiluvienne. La période typhéenne avec son excessive humidité et ses grands froids n'a pas de place pour un temps d'ardeurs tropicales, et les annales des Chinois, tout aussi peu que les mythes des autres peuples, ne nous permettent d'identifier ce fléau du feu avec les sept années de famine qui ont eu lieu du vivant de Joseph. Nous devons donc supposer que la fin de la pluvieuse période typhéenne a été suivie, comme par une violente réaction, d'un long temps d'aridité.

Les Grecs et les Latins placent Phaëthon tantôt avant, tantôt après Deucalion.

En Sicile, les Paliques, dieux diluviens, font cesser une sécheresse qui avait rendu l'île stérile.

Théron, roi de l'Espagne citérieure, qui, dans sa fureur, voulait à tout prix détruire le temple d'Hercule à Gadès, vit ses vaisseaux mis en fuite par la flotte des Gaditains, et consumés subitement par les rayons du soleil, ou par des lions rayonnants et solaires qui avaient apparu sur la proue des navires ennemis[1].

Hercule, fatigué des rayons du soleil, décoche des flèches contre cet astre.

[1] Macrobe, *Saturn.*, I, 20.

Niu-va et l'empereur postdiluvien Yao tirent des flèches contre dix soleils, c'est-à-dire contre le soleil dont l'ardeur s'est décuplée. Ce mythe n'a rien de commun avec ceux d'Hoang-ti = Adam et de Chinnong=Seth luttant contre Tchi-yeou[1].

En Perse, autre est la sécheresse de Taschter du vivant de Meschia=Adam, autre celle de Féridoun et de Zohak longtemps après Dchemchid.

Féridoun est le Trita des Védas dont le nom se lie aussi à un fléau du feu, et ce fléau ne doit donc point se confondre avec celui que figure la guerre des Asouras et d'Indra.

Les Persans célèbrent aujourd'hui encore la victoire de Féridoun sur Zohak, par la fête des aiguières, où l'on se visite et s'asperge d'eau de rose. L'eau de rose a sans doute pris la place de l'eau ordinaire, et celle-ci rappelait évidemment une pluie qui avait été un grand sujet de joie pour la nation, et qui n'a rien de commun avec les pluies lugubres du Déluge[2].

[1] Peut-être ces dix soleils de Yao sont-ils les mêmes que ceux dont il est question dans les *Tablettes chronologiques* (ou le *Tschou-chou-ki-nien*). On y lit que sous le treizième empereur de la dynastie des Hia (en l'année 1614 avant Jésus-Christ), « il y eut dans le ciel un phénomène de mauvais présage : dix soleils se levèrent ensemble. » Cinquante-sept ans plus tard a commencé la sécheresse de six ou sept années dont la date coïncide sensiblement avec la famine de l'Égypte au temps de Joseph.

[2] Kazwini, qui nous apprend (voyez plus haut, page 136) que le jour de Mithra les Perses avaient ramené les vaches (les nuées) enlevées par les Turcs (les dews), ajoute : « On prétend aussi que « Féridoun en ce jour-là s'assit sur le taureau. La nuit du même « jour apparaît le taureau du char de la lune, taureau dont les deux « cornes sont d'or et les pieds d'argent. Ce taureau se montre un « moment et disparaît un autre moment. Celui-là seul l'aperçoit qui « est né heureux. » On *voit par là* : 1° que les Persans distinguaient

Cette même fête s'est conservée chez les Arméniens, quoique chrétiens. Elle se célèbre avec de l'eau teinte en rouge chez les Hindous et les Birmans, et dans les temps du paganisme elle existait chez tous les peuples slaves jusqu'en Bohême du côté de l'occident.

le retour des nuées, de la pluie et de la fertilité dû à Mithras avant le Déluge, et celui qui était dû à Féridoun après le Déluge (le taureau symbolisant l'humidité féconde de la nature); 2° qu'on célébrait au même jour la fin des deux fléaux antédiluvien et postdiluvien, parce qu'ils étaient de même nature; 3° que la lune, en Perse comme ailleurs, préside à la pluie fertilisante; et 4° que le retour de la pluie est pour les Persans le comble de la félicité.

CHAPITRE III.

›uffrances physiques et morales des Noachides.

.a Genèse nous apprend avec quelle effrayante rapi-
ś les forces physiques de l'homme ont diminué de
ë et de Sem à Abraham : dans l'espace de dix géné-
ions, la vie humaine s'est abrégée de sept à huit siè-
s. On peut difficilement se représenter les cris de dés-
oir que le sentiment de cette ruine intime, dont on
ntrevoyait pas le terme, a dû arracher aux Noachides
i comptaient sur mille ans de vie et qui voyaient leurs
nées réduites à cent.

En même temps, chez plusieurs de leurs familles, et en
rticulier chez celles qui par leur faute tombaient à l'état
ıvage, la primitive beauté de la figure humaine se per-
t et s'altérait au point qu'on devait se demander si l'hom-
ne finirait point par devenir semblable aux singes.

Aussi peut-on bien dire que, pendant la majeure par-
de la période postdiluvienne, il ne s'éleva de la terre
s le ciel que des soupirs et des plaintes.

De là proviennent ces lamentables tableaux que les
toriens de l'Antiquité tracent de la vie des premiers
mmes ; tableaux qui semblent en contradiction fla-
nte avec ceux de l'âge d'or, mais qui ne sont pas
ins vrais que ceux-ci ; il faut seulement distinguer les
nps de Noë et ceux d'Adam, les temps du second Ma-
u et ceux du *premier. Nous* ne nous lasserons pas de

le répéter : les traditions ne sont mensongères que pour ceux qui les traitent avec dédain et ne prennent pas la peine d'écouter docilement leur langage.

I. DÉCLIN DE LA VIE.

Je n'ai jusqu'ici trouvé que deux peuples, les Hindous et les Scandinaves, qui aient fait du déclin de la vie après le Déluge l'objet de mythes spéciaux. Mais peu de mythes sont aussi importants et aussi transparents que ceux-là.

Le mythe hindou nous est déjà connu : c'est celui de la boisson d'immortalité que veulent préparer, en barattant la mer, les génies qui sentent leurs forces décliner.

La Scandinavie nous fournit deux mythes analogues qui s'appuient et s'éclaircissent mutuellement.

L'un paraît avoir été mis par écrit et chanté à une époque assez récente; mais les éléments dont il se compose sont si peu une invention des siècles postérieurs qu'un savant islandais du dix-septième siècle a passé dix ans à l'étudier sans parvenir à le comprendre. Ce chant est à la fois le plus énigmatique, le plus sublime, le plus profond et, pour nous, le plus simple de tout l'Edda.

« Dieu règne! Les Elfes comprennent, les Vanes connaissent, les Nornes prophétisent; les hommes souffrent, les Géants sont dans l'attente. Les Ases redoutent quelque grand malheur, car Urd (la parque de la vie) a négligé de veiller sur la boisson d'immortalité (sur la source qui seule maintient l'arbre du monde toujours vert et frais). Le corbeau d'Odin (et de l'Arche) est parti pour chercher le ciel, et il ne revient pas. Les deux nains, *le Mort* et *l'Infect* (les corps des victimes du Déluge), prononcent des sentences qui sont de mauvais rêves. La

force des nains s'en va; les cieux penchent vers l'abîme du chaos[1]; le coursier du soleil tour à tour les laisse tomber et les relève. Le soleil ni la terre ne sont fixes en leur lieu, et les torrents de l'air hésitent et se précipitent. » Tableau saisissant des désordres de la nature pendant l'époque Typhéenne. « Dans la source limpide de Mimir tarit la sagesse des hommes. Savez-vous ce que cela signifie? Iduna[2] (la prophétique déesse qui garde les pommes d'immortalité) est tombée d'Yggdrasil et gît sur le sol, près de la Nuit (dans l'obscurité où la terre est restée plongée longtemps après le Déluge sous son voile épais de nuages). Les Ases, voyant sa détresse, lui donnent une peau de loup (c'est-à-dire rendent à la nature la lumière du soleil). Iduna s'en revêt, la joie renaît en elle, son visage se colore de nouveau. Odin envoie Heimdall (la sentinelle des dieux), Loki (le génie du mal) et Bragi (le dieu de la poésie et l'époux d'Iduna), demander à celle-ci ce qu'elle sait des destinées du monde et de la mort des Ases. Mais elle ne répondit pas un mot, et ses larmes, qu'elle cherchait en vain à cacher, humectaient ses mains. Elle semblait comme ivre de sommeil, la malheureuse. Heimdall et Loki retournèrent vers les Ases, mais Bragi, le chantre d'Odin, resta près d'elle pour la garder (car sa détresse est pleine d'une divine poésie). »

L'autre mythe s'attache moins à exprimer l'impression générale de tristesse de la période postdiluvienne qu'à résumer les principaux événements de ces temps-là.

[1] Ainsi, en Chine, Kong-Kong a brisé les colonnes du ciel qui est tombé vers le nord-ouest.

[2] Elle est ici désignée sous le nom de *la plus jeune* des filles d'Iwalt. Iwalt est un nain dont les fils ont forgé la chevelure de Sif après la Grande Sécheresse de Méhujaël. Iduna est donc tombée d'Yggdrasil après ce premier fléau (au temps de la ruine diluvienne du monde).

« Odin parcourt le monde, accompagné d'Hœnir (la Foi simple) et de Loki (le Mal). Ils ne trouvent partout qu'une chétive nourriture. Enfin s'offre à eux un troupeau de bœufs. Mais le bœuf qu'ils ont tué ne se cuit pas. Comme ils ne savaient ce que cela signifiait, un grand aigle du nom de Thiassi leur dit, du haut d'un arbre, que la viande ne se cuira que lorsqu'ils lui auront permis d'en prendre une partie. Ils y consentent, et ils le voient emporter les meilleurs morceaux. Mais Loki (comme l'avare Prométhée qui était d'avis de ne donner aux dieux que les os et la peau des victimes) s'irrite, saisit une grande perche et l'enfonce de toutes ses forces dans le corps de l'aigle, qui s'envole à l'instant et l'entraîne avec lui dans les airs. Il ne le relâche qu'à la condition que Loki lui livrera Iduna et ses pommes. Celui-ci tient sa promesse, et les Ases se voient grisonner et vieillir. Ils s'assurent qu'Iduna a été vue pour la dernière fois dans la compagnie de Loki, et le menacent de mort s'il ne la ramène pas du pays des géants. Il emprunte à Freya son vêtement de faucon, trouve Thiassi absent de son palais, change Iduna en une noix, ou en une hirondelle (symbole de renaissance), la prend entre ses serres et s'envole. Thiassi le poursuit, et il allait l'atteindre quand il périt dans un feu que les Ases avaient subitement allumé au devant des murs de leur demeure. »

Ce mythe ne contient que des faits et des symboles bien connus. Il a trait à ces temps postdiluviens où la terre n'offrait à l'homme qu'un sol désolé[1], et où les pluies (ou les nuées pluvieuses, les taureaux) ne fertilisaient plus suffisamment le sol à cause de la violence des

[1] Comparez dans le mythe de Cérès la famine que produit la déesse qui est irritée contre les dieux de ce qu'ils ont laissé Pluton lui enlever sa fille, et dans le mythe lithuanien, la famine à laquelle met fin le retour de Nijola sur la terre.

ɘmpêtes (Thiassi) qui ravageaient la terre. Ces tempêtes ɔnt bien celles du temps de Typhée, car Thiassi habite Thrymheim, ou dans la demeure du Typhée scandiave. Les Ases, qui répondent aux génies du mythe hinou de l'amrita, vieillissent rapidement, comme l'ont uit les Noachides. Mais ils sont des dieux, ils ne peuvent ıourir avant le dernier jour du présent monde : les ommes de l'arbre de vie doivent leur être rendues. Ils enaissent à la joie, comme les Noachides l'ont fait à l'esérance, lorsque la nature (Freya) eût déployé de nouveau sur eux ses ailes brillantes, et que les feux volcaiques des temps typhéens eurent mis fin aux tempêtes évastatrices (de Thiassi).

En Égypte, le déclin de la vie humaine semble être bscurément indiqué dans le mythe d'Isis à Byblos. En herchant partout Osiris, que Typhon où le Déluge a fait ıourir, elle arrive dans cette ville de Syrie, où elle deient la nourrice de l'enfant de la reine. Isis l'exposait haque nuit au feu pour consumer ce qu'il y avait en lui e terrestre. Mais elle fut surprise par la mère, qui le ui enleva et le priva ainsi de l'immortalité. On racontait n Grèce le même mythe de Cérès, et de Démophoon, 'enfant de Céléus. Mais comme ce baptême de feu, et ette tentative que fait la Divinité de rendre l'homme mmortel, peuvent s'entendre des fils d'Adam aussi bien que des Noachides, et que, d'après un troisième mythe, ce serait le héros protévangélique Achille qui aurait été purifié au feu par sa mère Thétis, que Pélée aurait surprise et troublée, le sens propre et primitif de cette triple fable reste incertain.

II. Profonde tristesse.

Le silence obstiné d'Iduna et sa profonde douleur déterminent le vrai sens de ce mythe lugubre de Silène, qui fait un frappant contraste avec le génie riant des Grecs, et qu'Aristote déclare remonter à une haute antiquité. Midas, l'ami du dieu du vin (postdiluvien), ayant surpris et fait prisonnier Silène en mêlant du vin dans la source où il venait se désaltérer, lui demanda quel était pour l'homme le bien suprême et le plus désirable. Mais Silène se refusa longtemps à lui répondre. Enfin il s'écria : « O race d'un jour, faite pour la souffrance et le malheur, pourquoi me forcer à dire ce qu'il eût mieux valu pour vous d'ignorer? car c'est l'ignorance de ses propres maux qui fait la vie la moins triste. Ce qui est de beaucoup le meilleur pour l'homme, c'est de ne pas naître et de ne pas participer à la nature du (Dieu) très-bon, et ce qu'il doit désirer en second lieu, c'est de mourir le plus tôt possible[1]. » Ces lamentables paroles ne sont point celles d'un philosophe des siècles postérieurs et d'un misanthrope isolé ; elles appartiennent à un système de mythes nationaux et doivent donc exprimer le sentiment de la multitude à une époque quelconque de l'histoire. Or cette époque se détermine par la mention du vin qui enivre et par la comparaison du mythe d'Iduna.

La douleur de Silène et d'Iduna sur les maux des Noachides se distingue d'ailleurs difficilement de celle qu'a fait naître la destruction de la race antédiluvienne. Cette dernière douleur prévaut dans le mythe d'Isis-hirondelle, qui voltige en planant autour de l'arbre qui recèle le corps

[1] Plut. Consol. ad Apoll. 27.

d'Osiris, ainsi que dans celui de Vénus-Architis du Liban, qui était représentée la tête voilée, l'attitude affligée et pleurant Adonis[1]. De même, quand Homère nous peint la fille de Pandarée et l'épouse de Zéthus, Aëdon (le *rossignol*), qui, à l'entrée du printemps, sous l'épais ombrage des arbres, pleure de sa voix sonore et variée Itylus, son fils chéri qu'elle a égorgé dans sa folie, nous voyons dans ce mythe dont l'héroïne est l'oiseau qui symbolise la renaissance du monde, un tableau de l'insondable tristesse de la nouvelle humanité au temps de la palingénésie de la terre[2].

C'est ainsi qu'aux lamentations des descendants d'Adam sur la mort violente d'Abel, le Premier-Né, se sont ajoutées celles des Noachides sur la destruction de toute l'ancienne race et sur leurs propres malheurs. Il n'est donc pas étonnant qu'Hérodote, dans ses lointains voyages, ait partout entendu répéter le chant lugubre de Linus ou Ælinus, qui signifie *malheur à nous*.

[1] Macrobe, *Saturn.*, I, 21.

[2] Le meurtre d'Ityle figure les sacrifices humains des temps postdiluviens. Le mythe plus connu de Procné, de Philomèle et de Thérée, et celui, tout semblable, d'Aëdon, de Chélidonis et de Polytéchnus sont beaucoup plus compliqués que celui que connaît Homère. Je ne me rends pas compte du rôle des deux sœurs.

CHAPITRE IV.

Renaissance des arts.

Cependant, au milieu de leurs souffrances de tout genre, les Noachides avaient au moins la consolation d'avoir sauvé dans leur naufrage la connaissance du vrai Dieu, et les arts du premier monde. Ils n'étaient ni des athées, ni des sauvages. Plusieurs mythes ont résumé en quelques mots la longue histoire de la renaissance successive des arts avant et après la Dispersion.

La plupart de ces mythes nous sont déjà connus.

En Chine, c'est Héou-tsi, l'enfant exposé, qui enseigne l'agriculture, tandis que deux divinités transformées en de simples princes, Yao et Chun, réparent les maux causés par les inondations.

L'Inde, toute perdue dans ses imaginations et ses spéculations religieuses, se souvient seulement qu'après le Déluge et le barattement de la mer, le culte du Grand Baal a été renversé par un awatar de Vichnou.

Chez les Perses, toute la période diluvienne se résume en la personne mythique de Dchemchid qui a présidé au repeuplement de la terre et au rétablissement de l'alliance de Dieu avec son peuple. Mais, vers la fin de sa vie, il a déchu de sa piété : non-seulement il a épousé la sœur d'un Dew et donné sa sœur à ce Dew, d'où sont *nés* les hommes à queue qui habitent le désert (les *sauvages*=singes) ; mais il s'est fait adorer comme un dieu,

et c'est bien au temps de Dchemchid que l'idolâtrie s'est introduite dans le monde.

L'histoire de la renaissance de la société humaine se trouve : pour l'Asie Antérieure, dans le mythe de Sémiramis et dans les noms des premiers rois de Babylone et de Ninive ; pour l'Égypte, dans le mythe d'Anubis et d'Isis, et dans les listes des rois que donnent Manéthon et Eratosthène ; pour la Grèce, dans le mythe de Cérès enseignant l'agriculture à Triptolème ; pour la Lithuanie, dans le mythe de Kruminé et de Nijola ; pour la Finlande, dans celui du Sampo ; pour la poésie scandinave, dans celui de Qvasur ; pour les Ibères, dans celui d'Habis.

Le néobardisme a plusieurs fables sur cette période de renaissance ; mais, comme l'authenticité n'en est rien moins que constatée, nous les passerons sous silence [1].

En Amérique, il y a jusque chez les peuples les plus sauvages des mythes fort remarquables sur les temps postdiluviens. Nous en transcrirons ici un seul, que nous empruntons aux Peaux-Rouges, et qui résume à leur point de vue, avec autant d'exactitude que de vérité, toute l'histoire du monde Primitif.

« Un grand Manitou (Dieu) vint un jour sur la terre et prit une femme d'entre les hommes (Cérès, Déméter, la déesse de la nature). Elle eut quatre fils : Manabosho, qui est l'ami de la race humaine (dieu-Verbe et Jéhova) ; Chibiabos, le dieu de la mort (Osiris et Pluton), qui règne sur la région des âmes ; Wabasso, qui, à peine né,

[1] Ces fables sont celles de Séthinim, de Cadair, d'Avaon, de Taliésin, de Gwion, etc. Les noms propres et le récit fournissent une histoire complète de la renaissance de la religion après le Déluge. — Nous donnons dans la note C un mythe slave qui est fort obscur, mais qui est le seul que les Russes, à notre connaissance, possèdent sur l'histoire *du monde Primitif.*

s'enfuit vers le nord où il fut changé en un lapin blanc, et qui sous cette forme est considéré comme un grand esprit, et Chokanipok ou l'homme de la pierre-à-fusil (le dieu du feu, Vulcain). Leur mère mourut en les mettant au monde.

« Quand Manabosho fut devenu grand, la première chose qu'il fit fut de déclarer la guerre à Chokanipok, qu'il accusait d'être la cause de la mort de sa mère (et, en effet, le grand fléau du feu avait comme tué la nature au temps de Caïn). Le combat fut long et terrible, et le sol en porte aujourd'hui encore les traces. La victoire resta à Manabosho. Les pierres-à-fusil qui sont éparses sur la terre, et qui fournissent à l'homme le feu, sont les morceaux de chair qui tombaient, dans la lutte, du corps de Chokanipok, et les ceps de vigne sont ses entrailles que lui avait arrachées le vainqueur. (Ce combat fait le pendant de celui d'Indra et des Asouras.)

« Manabosho fut l'auteur des arts et des découvertes (comme Thoth=Mercure). Il enseigna aux hommes à faire des haches, des lances, des flèches et toute espèce d'outils en os et en pierre, ainsi que des trapes, des piéges et des filets pour prendre les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons. Lui et son frère Chibiabos vivaient retirés et dans une grande intimité, ne songeant qu'au bien de l'homme. Ils étaient doués de forces intellectuelles et physiques d'un ordre supérieur.

« Les Manitous, qui vivaient dans l'air, la terre et l'eau, devinrent jaloux de leur grand pouvoir et conspirèrent contre eux (comme les Éthiopiens antédiluviens contre Nitocris, comme Sadid contre Saturne). Manabosho avertit de leurs machinations son frère, et l'engagea à ne pas s'éloigner de lui. Mais un jour d'hiver *que* Chibiabos s'était hasardé seul sur un des *Grands Lacs* (du Canada), dont la surface était gelée, les mé-

chants esprits brisèrent sous lui la glace et le plongèrent au fond des eaux (diluviennes), où ils cachèrent son corps.

« Manabosho pleurait le long du rivage (comme Cérès sur Proserpine, Isis sur Osiris, Vénus sur Adonis, Cybèle sur Attis). Il déclara la guerre à tous les Manitous (les Géants, les Titans) et en précipita un grand nombre au plus profond de l'abîme. Il découvrit le corps de son frère. Ses lamentations (comme celles d'Isis) remplirent d'effroi toute la contrée. S'étant noirci le visage, il s'assit et resta six années à appeler à grands cris Chibiabos (c'est-à-dire à déplorer la destruction du genre humain par le Déluge).

« Les Manitous délibérèrent sur les moyens d'apaiser sa douleur et son courroux. Le plus âgé et le plus sage d'entre eux, qui n'avait pas pris part à la mort de Chibiabos, leur offrit de tenter la chose. Ils construisirent près de la hutte de Manabosho une hutte sacrée (telle que les Peaux-Rouges en élèvent dans leurs mystères des Médas et des Wabénos, ou des prêtres médecins et magiciens), et préparèrent une fête somptueuse. Puis ils se réunirent tous et se mirent en marche, l'un à la suite de l'autre, portant chacun sous son bras un sac formé de la peau de quelque animal favori, castor, loutre, lynx, etc., et rempli de toute espèce de plantes médicinales aussi rares que précieuses. Ils montrèrent à Manabosho ces remèdes, et l'invitèrent à la fête avec des paroles aimables et diverses cérémonies. Aussitôt il lève la tête, la découvre, se lave le visage et les suit. Arrivés vers la cabane sacrée, ils lui offrent une coupe pleine d'une liqueur formée de remèdes de choix : c'était à la fois un acte destiné à le rendre propice et un rite d'initiation. Il la boit d'un seul trait. Il sent sa tristesse se dissiper et l'*inspiration le* saisir. Alors ils commencent

leurs danses et leurs chants avec différentes cérémonies. Les uns secouent leurs sacs contre lui pour montrer leur adresse; d'autres exposent à ses regards des peaux d'oiseaux remplies d'oiseaux plus petits qui, par quelque artifice, sortent par l'ouverture du sac. Quelques-uns faisaient des tours d'adresse avec leurs tambours. Tous dansaient, tous chantaient, tous gesticulaient avec le plus grand sérieux, et en observant exactement la mesure. Manabosho fut guéri; il mangea, dansa, chanta, et fuma la pipe sacrée. »

C'est ainsi qu'ont été institués les mystères de la Grande Danse de la religion de la Médecine (ou de la Magie, du Médaï), et l'on voit par ce mythe que le Médaï est pour les Peaux-Rouges ce qu'a été pour les Grecs le culte de Dionysus libérateur : la consolation divine de l'humanité après les insondables douleurs des temps diluviens. Chapéwee a de même enseigné aux hommes, après le Déluge, l'art de guérir tous les maux, et c'est après le Déluge que Waino triomphe de toutes les maladies enfantées par la sorcière Louhi.

« Les Manitous, renonçant à leur précédent esprit de rébellion, unirent tous leurs efforts pour rappeler à la vie Chibiabos (Osiris). Ils y réussirent, mais il lui fut défendu d'entrer dans la cabane (qui est ici l'image de la voûte céleste recouvrant la surface terrestre). Ils lui donnèrent par une fente un charbon ardent, et lui dirent d'aller régner sur la contrée des ombres et de la mort, d'allumer avec ce charbon un feu permanent pour ses tantes et ses oncles, c'est-à-dire pour tous les hommes qui mourraient désormais, et de les rendre tous heureux.

« Après ces choses, Manabosho se rendit (au ciel) vers le Grand Esprit. Il descendit alors sur la terre, confirma les mystères du Médaï et pourvut tous ceux qu'il initia de remèdes pour la guérison de tous les maux. C'est à

lui que nous sommes redevables de la croissance de tous les simples et de tous les antidotes.....

« Manabosho parcourt la terre entière. Il est l'ami de l'homme. Il a tué jadis les monstres dont nous voyons encore les os sous la terre, et rendu praticables à notre usage les rivières et les forêts, où le mauvais Esprit avait mis mainte barrière. Il a placé quatre bons Esprits aux quatre points cardinaux vers lesquels nous nous tournons dans nos cérémonies. L'Esprit du nord envoie la neige et la glace, qui nous permet de poursuivre le gibier et les poissons; celui du sud donne les melons, le maïs et le tabac; celui d'ouest, la pluie; celui de l'est, la lumière. Ce dernier commande au soleil de faire sa course journalière autour de la terre. Le tonnerre est la voix de ces Esprits, auxquels nous offrons la fumée du tabac.

« Manabosho, dit-on, vit maintenant sur un immense glaçon dans l'océan Arctique. Nous craignons que les Blancs ne découvrent un jour sa retraite et ne l'en expulsent. Alors aura lieu la fin du monde; car aussitôt qu'il posera de nouveau son pied sur la terre, elle prendra feu, et toute créature vivante périra dans les flammes [1]. »

[1] Schoolcraft, I, p. 317 sq.

CHAPITRE V.

Peuples sauvages.

Nous voici parvenus à la Dispersion des peuples qui est le terme de nos études. Mais nous devons jeter encore de ce point un coup d'œil rapide sur l'état des peuples dans leurs nouvelles patries.

La plupart ont consigné dans leurs mythes ou dans leurs histoires le souvenir d'un temps où leur vie était si misérable qu'elle différait peu de celle des brutes. Nonnus en a tracé le tableau dans ses *Dionysiaques*, d'après la tradition, et non point à la manière de Platon, dans ses *Lois*, par de hardies conjectures, ni, comme Lucrèce, au profit d'un système matérialiste.

Il faut chercher les causes de cette déchéance des peuples chez eux-mêmes et dans la nature.

La nature n'avait point encore repris sa marche régulière. En particulier, les plaines étaient marécageuses, les fleuves n'avaient point creusé leur lit définitif. Lisez dans le Chou-king le tableau des immenses plaines de la Chine au temps de Yao. Vous le retrouverez en miniature dans les quelques mots que Denys d'Halicarnasse dit des vallées de l'Arcadie qui restèrent longtemps inondées et incultes, tandis que les Arcadiens, réfugiés sur les montagnes, y menaient une vie très-dure et très-misérable. Les Péruviens racontent qu'après le Déluge, l'extrême humidité de la terre engendra plusieurs serpents, et que

ce ne fut que lorsque ceux-ci eurent été exterminés, que les hommes retirés dans les montagnes osèrent descendre dans les plaines et les habiter [1]. Les Japonais, au premier jour de l'an, se font présent de morceaux de chair d'awabi en mémoire de la pauvreté de leurs ancêtres, qui ne vivaient presque que de la chair de ce coquillage, et dans leur fête de Suwa, ils construisent un temple d'une extrême simplicité pour représenter la misérable architecture de leurs pères [2].

C'est ainsi que de grandes familles, issues des Noachides, ont pu succomber dans leurs luttes contre une nature hostile et se voir réduites à l'état de simples sauvages, d'où elles auront été retirées par l'arrivée de tribus privilégiées qui leur auront apporté de nouveau les trésors de la civilisation.

Mais souvent aussi l'homme sera tombé dans la barbarie par sa propre faute. Le peuple Primitif aura eu ses *pionniers*, qui l'auront quitté de fort bonne heure pour aller à la découverte des contrées inconnues, et qui, dans leur isolement, auront oublié et les saintes croyances et les arts utiles de leurs pères. Postérieurement à la grande Dispersion, chaque nation aura vu aussi quelques-unes de ses familles devenir par des luttes religieuses et politiques des Parias, des Bouschmens. On dirait copiée de nos derniers voyageurs dans l'Afrique australe, la description que l'auteur du *Livre de Job* [3] fait de ces malheureux qui, « tourmentés par la faim, vivent d'herbes sauvages dans les déserts, et habitent dans les creux des rochers ou se tapissent sous les chardons, » et cependant ce livre décrit les temps voisins encore au Déluge, où la

[1] Zarate, II, p. 59.
[2] Kæmpfer, t. II, p. 24. 143.
[3] XXX, 2-8; *XXIV*.

vie des hommes était beaucoup plus longue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Or la faim, la misère, la détresse dégradent l'âme, altèrent le corps, enlaidissent l'homme, l'abrutissent, le rendent semblable au singe, et c'est ainsi que nous expliquerons : les hommes convertis en singes dans l'âge postdiluvien des tempêtes, d'après les Aztèques et les Tlascalaises, ou dans l'âge de Pachacamac et par sa puissance, d'après les Péruviens ; les deux singes que les Thibétains disent avoir été leurs ancêtres ; l'homme-singe, Hanuman, fils de Pavan ou du dieu des Vents (et des tempêtes postdiluviennes), et roi des Cuschites ou Nègres de l'Inde qui étaient devenus les auxiliaires de Rama et des Ariens du Gange ; les singes Cercopes, vaincus par Hercule ; les Éthiopiens ou Nègres, qui, sous le nom de Satyres, accompagnent Bacchus ; les *Vieilles gens*, nom que les Caffres de Quitève donnent aux singes, qu'ils soutiennent avoir été primitivement des hommes et des femmes ; enfin les singes à cheval qui se voient sur certains produits de l'art étrusque[1].

C'est ainsi qu'il n'est pas jusqu'aux mythes des hommes-singes qui n'aient un fond de vérité. Nous pourrions ajouter que l'on trouve (d'après M. Osburn, dans son *Egypte ancienne*), parmi les Cananéens vaincus par les plus anciens Pharaons, des profils dont le front fuyant rivalise de laideur avec ces sauvages de l'Amérique dont on reconnaît la figure sculptée sur les antiques monuments du Mexique, et dont les ossements sont mêlés dans des cavernes à ceux d'animaux d'espèces éteintes ou existantes. Nous pourrions encore rappeler ces races mysté-

[1] En Égypte, le singe avait reçu un sens symbolique tout particulier (V. t. I, p. 201). Le singe était adoré chez les Arabes (Diod. 20. 58) et dans trois villes de l'Afrique carthaginoise. Le singe sur la tête de la déesse des Wendes, Siva, atteste que ces slaves de l'Elbe et de la Baltique sont originaires des pays méridionaux. (Hanusch, p. 126.)

rieuses de notre Europe, dont on ne connaît que quelques débris fossiles découverts près des bords du Rhin et du Danube, et qui avaient, les unes, une dépression frontale tout à fait extraordinaire, tandis que les autres offraient de grandes analogies avec les Nègres, entre autres les incisives à surface plane broyante, telles qu'elles se voient dans les têtes des anciens Égyptiens et chez les indigènes du Nouveau-Monde[1]. Mais, quelque difficile qu'il puisse être d'expliquer une telle dégénérescence du type humain, nous sommes persuadé que les sciences naturelles arriveront à constater que tous les peuples appartiennent à une espèce unique, et à dire, avec la Genèse, que tous sont issus de Noë, ou, avec les Laos, que les Blancs et les Nègres sont les frères jumeaux d'une même mère.

[1] Lund et Marcel de Serres, dans d'Archiac, t. II, p. 385.

NOTES DU LIVRE NEUVIÈME.

NOTE *A*. page 268.

Récit fait à M. Huc par un vieillard du Si-fan d'après les traditions des Lamas (t. I, p. 161) : « Au commencement il n'y avait sur la terre qu'un seul homme ; il n'avait ni maison ni tente : car, en ce temps-là, l'hiver n'était pas froid, et l'été pas chaud ; le vent ne soufflait pas avec violence, il ne tombait ni de la pluie ni de la neige ; le thé croissait de lui-même sur les montagnes, et les troupeaux n'avaient pas à craindre les animaux malfaisants. Cet homme (qui représente à lui seul les Antédiluviens) eut trois enfants qui vécurent longtemps avec lui, se nourrissant de laitage et de fruits. Après être parvenu à une très-grande vieillesse, cet homme mourut. Les trois enfants délibérèrent pour savoir ce qu'ils feraient du corps de leur père, et ils ne purent s'accorder. L'un voulait l'enfermer dans un cercueil et le mettre en terre, l'autre le brûler, le troisième l'exposer sur le sommet d'une montagne. (Ce sont les trois modes de sépulture usités dans l'Asie centrale.) Ils résolurent donc de le diviser en trois, d'en prendre chacun une partie et de se séparer. L'aîné eut la tête et les bras en partage ; il fut l'ancêtre de la grande famille chinoise. Voilà pourquoi ses descendants sont devenus célèbres dans les arts et dans l'industrie, et remarquables par leur intelligence, par les ruses et les stratagèmes qu'ils savent inventer. Le cadet, qui fut le père de la grande famille thibétaine, eut la poitrine en partage. Aussi les Thibétains sont-ils pleins de cœur et de courage ; ils ne craignent pas de s'exposer à la mort, et parmi eux il y a toujours

a des tribus indomptables. Le troisième des fils, d'où descendent s peuples tartares, reçut pour héritage la partie inférieure du orps de son père. De là vient que les Mongols sont simples et mides, ils sont sans tête et sans cœur ; tout leur mérite consiste se tenir ferme sur leurs étriers, et bien d'aplomb sur leur selle. oilà pourquoi les Tartares sont bons cavaliers, les Thibétains ons soldats, et les Chinois bons commerçants. »

NOTE *B*. page 278.

A l'appui de notre interprétation du mythe de Waino, de ouhi et du Sampo, nous donnerons un extrait du Kalévala, qui épète sous une tout autre forme l'histoire postdiluvienne de la iture. C'est la vingt-quatrième rune de la première édition, ii, dans la seconde, a été fort mal à propos transportée vers le ommencement du poëme et vers les temps cosmogoniques :

« La Finlande est encore aride : Wäinämöinen ordonne au une Pellerwoinen, le fils des prairies (le dieu des plantes), de mer toutes les espèces d'arbres. Celui-ci laboure les vallées, s collines, et partout surgissent bouleaux, sapins, saules, névriers, sorbiers. Le chêne seul, l'arbre du Très-Haut, ne ulut point prendre racine. De la mer sort un géant qui met le u aux herbes et les réduit en cendres. Alors s'élève du sol le êne (qui est le sapin colossal de Chapéwee), avec une telle gueur que ses branches couvrent la terre entière, que sa cime teint jusqu'au ciel, qu'il arrête les nuages et *prive de la lumière soleil et de la lune les hommes et les poissons*. Wäinämöinen a tié d'eux, et ne pouvant les secourir lui-même, il invoque sa ère, la Fille de l'Air (la Mère du monde), qui lui envoie u lieu de la taupe de Chapéwee) un homme pas plus haut que pouce, mais tout vêtu de cuivre, et qui se transforme en un ant dont la tête touche au ciel, pour abattre à coups de hache chêne. *Le soleil et la lune brillent de nouveau dans les cieux ; terre produit à souhait des arbres, des fleurs, des herbes*. L'orge ule ne voulait pas croître, et cependant Wäinämöinen lui-

même l'avait semée (de même que Cérès donne après le Déluge le froment aux peuples de l'Europe méridionale). Comme il allait déposer en terre sept grains d'orge, une mésange lui apprend du haut d'un arbre que ses peines seront inutiles tant que la forêt n'aura pas été éclaircie et brûlée. Il coupe tous les arbres, sauf un bouleau. Sur ce bouleau vient du ciel se percher un aigle (le dieu suprême), qui fait jaillir des airs un feu qui consume tous les bois. Les sept grains d'orge sont confiés au sol; la Terre, qui se réveille de son sommeil, les reçoit avec amour, et Ukko les arrose de la pluie des cieux. »

Ces deux incendies sont-ils identiques à celui de l'autre mythe? ou comme ils ne font que développer la fertilité du sol, sont-ils de simples allusions aux procédés agricoles des Finlandais, qui ont trois espèces différentes de terres brûlées, et qui font ainsi rapporter à leurs champs d'étonnantes récoltes? (Léouzon Le Duc, II, p. 135.) C'est ce que nous ne déciderons pas.

NOTE *C*. page 301.

« Wolchow, prince et magicien, a fondé Slavensk sur les bords du Mutena. Cette rivière a pris le nom de Wolchow parce qu'il vivait dans ses eaux, sous la forme d'un crocodile, et qu'il ravageait ses rives. Les diables l'ont enfin étouffé et ont détruit sa ville. Mais les habitants lui ont rendu les honneurs divins et élevé sur les bords du fleuve un tumulus et une colonne qui ont subsisté longtemps. Ils ont aussi relevé la ville; mais pour que les fondements en fussent plus solides, ils ont, sur l'avis d'un vieillard, offert des sacrifices aux dieux, et envoyé des messagers qui devaient amener le premier être vivant qu'ils rencontreraient. Ils revinrent avec un enfant, et la ville fut bâtie sur lui. (On raconte de même la fondation de Copenhague.) De là son nom de *Détinez*, *la ville de l'enfant*. Cependant elle fut tellement visitée par la peste, que les habitants l'abandonnèrent et émigrèrent vers le Danube (ou le Don, ou la Duna). Ils ne retournèrent dans leur patrie que lorsque Kii fonda Kiew (430 ans après Jésus-Christ).

sur les ruines de Détinez et de Slavensk s'éleva alors la *Ville* *welle, Nowgorod.* » (Mone, t. I, p. 115.)

Wolchow est un *Loup* (WOLK), le Soleil qu'adorait Gen=Caïn, figure la religion idolâtre du premier monde. Slavensk est la des Caïnites, le Byblos de Sanchoniaton, l'Orchomène des otiens. Ses habitants étaient des magiciens et des brigands nme les Néphilim. Aussi leur fleuve se nomme-t-il Mutena, *Trouble, le Sombre.* Cependant leur dieu se change en un croco-e, qui est ici le monstre qui produit le Déluge ; et les puissances ernales détruisent les adorateurs du soleil avec toute leur bril-ite civilisation. Bientôt après apparaît une nouvelle race qui se t à adorer, comme la première, le Loup ou le Soleil, Apollon cien. Mais les terreurs diluviennes donnent naissance à un lte nouveau, celui de Baal=Moloc=Saturne, à qui l'on immole enfants, et l'histoire de Détinez nous fait insensiblement ser de celle des Noachides à celle des Slaves.

LIVRE DIXIÈME

ESCHATOLOGIE.

L'histoire vient de nous dire les croyances, les sym- ɔles et les mythes dont elle avait enrichi la religion du ɜuple Primitif. Tournons maintenant nos regards vers ·s choses à venir, et recherchons quelles idées ce peu- le avait des destinées finales de l'homme et se faisait de ɜlles du monde.

SECTION PREMIÈRE.

Les destinées finales de l'homme.

On sait combien étaient vagues et incomplètes les royances des Hébreux sur l'état des âmes après la mort. r, d'après notre hypothèse, Abraham a transmis à ses escendants tout le trésor de la foi primitive. Nous de- ons donc admettre que les Noachides n'avaient reçu au- une révélation spéciale sur la destinée finale de l'homme. outefois, ils n'étaient point pour cela dans une complète norance à cet égard; car la foi en l'immortalité, qui st innée au cœur de l'homme, était trop vivante chez ux pour que l'idée d'un anéantissement pût s'offrir à ur esprit; ils connaissaient en outre la justice de Dieu,

qui ne peut accorder pendant l'éternité aux meurtriers la même félicité qu'aux martyrs; enfin, le protévangile leur donnait la certitude que le Fils de la femme, en détruisant le serpent, détruirait aussi ses œuvres, dont la première était la mort, et qu'ainsi il rétablirait l'homme dans son premier état où l'âme unie au corps jouissait d'un bonheur complet. Les Noachides entrevoyaient donc confusément la résurrection des corps, le rétablissement de toutes choses et le jugement dernier; mais ces vérités n'avaient point été éclairées pour eux de la lumière de la prophétie, et les Hébreux ont eu la sagesse d'attendre dans un état de demi-ignorance le temps où il plairait à Dieu de compléter ses premiers et élémentaires enseignements. Ils croyaient donc, avec les hommes pieux du peuple Primitif, que l'âme séparée du corps était dans un état de demi-veille et de demi-sommeil, qui l'empêchait même de louer Dieu, et qui était la juste punition du péché; que toutes les âmes étaient réunies sans distinction dans un même endroit parce que le jugement n'avait point encore eu lieu, et qu'elles vivaient dans l'attente du grand jour où leur Rédempteur apparaîtrait et où, reprenant leurs corps, elles verraient Dieu de leur chair [1].

Les Israélites ont prouvé leur foi en Dieu en consentant à ignorer pendant nombre de siècles ce qu'il ne leur révélait point encore, et à limiter leurs espérances de bonheur à cette terre jusqu'au temps où il leur serait permis de vivre pour le ciel. On ne les voit point se créer un enfer, un paradis fabuleux, ni se tuer pour jouir plus tôt d'une félicité sensuelle et imaginaire, ni surtout tenter de se mettre en rapport direct avec les ombres.

[1] Nous citerons seulement : Ps. XXX, 9. 10; Ecclés. XII, 16; et *Job* XIX, 25 sq.

ni même célébrer des fêtes en l'honneur de leurs ancêtres. Leur tâche, c'est d'accomplir la loi sainte de Dieu et d'attendre la venue du Messie. On leur reproche de n'avoir pas fait dans leur vie morale une place assez large à la foi en l'immortalité; mais toute chose a son temps, et le temps de la loi n'est pas celui de la foi.

Les Hébreux auraient donc conservé intact, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher, le dépôt des croyances du peuple Primitif relatif à l'état des âmes après la mort. Les païens, au contraire, ont perdu ce dépôt dans les détresses de la vie sauvage, ou l'ont dénaturé par excès de zèle et de soins en l'accroissant de mille fictions. Recherchons ce que ces fictions renferment de débris de l'antique tradition, et quelles sont celles qui par leur universalité peuvent être envisagées comme antérieures à la Dispersion. Les païens s'étaient posé trois questions : Après la mort, où vont les âmes ? Que font-elles depuis leur arrivée dans leurs nouvelles demeures ? Que deviendront-elles dans la suite des âges ? Les réponses faites à ces questions ont déterminé les fêtes des morts, en même temps qu'elles ont ouvert la voie à la nécromancie.

CHAPITRE PREMIER

État de l'homme après la mort.

I. Où vont les ames ?

Mythe des enfers postérieur au Déluge. Mythes des îles occidentales des morts ; les îles saintes. La mer à traverser ; le vaisseau et le pilote des morts. Les fleuves des enfers. L'argent du voyage. — Les bons et les méchants se séparent à la suite d'un jugement, ou sans jugement et d'eux-mêmes. L'Enfer et le Paradis. Le Paradis sous terre ou dans le ciel. Pas de troisième lieu.

Rien peut-être ne m'a plus surpris dans mes recherches que la découverte de la révolution que le Déluge avait opérée dans les croyances eschatologiques du peuple Primitif. Ce peuple ignora, jusqu'à ce cataclysme, l'existence de demeures souterraines où descendaient les âmes ; auparavant, il croyait que toutes montaient au ciel ou erraient dans les airs. Voici les principales preuves en faveur de cette assertion.

Nous avons vu comment, depuis le Déluge, la vie humaine avait rapidement diminué, d'après la Genèse et d'après le mythe de Vichnou. Or Sanchoniaton fait naître de Saturne, après le premier sacrifice humain, et après la peste qui en avait été l'occasion, Mouth, qui est la *Mort* ou Pluton. Cette tradition si remarquable, à laquelle *on n'a*, je crois, jamais pris garde, est pour nous d'une

frappante vérité. La mort ne date proprement que des siècles postdiluviens où l'homme n'a plus vécu que quelques dizaines d'années.

Les Phéniciens ne sont pas seuls à placer dans ces temps l'apparition de la mort. En Perse, Dchemchid est, nous le savons, le représentant mythique de ces mêmes siècles. Mais il porte en Inde le nom de Yama, et Yama est le Pluton, le Mouth de l'indraïsme et du brahmanisme.

En Égypte, Osiris ne devient le roi des morts qu'après avoir été lui-même mis à mort par Typhon ou par le Déluge, et l'Amenthès ne date donc aussi que de la destruction du premier monde.

Pluton, dans la mythologie grecque, a pour épouse Proserpine, qui figure l'humanité antédiluvienne entraînée dans le sein de la terre par le Déluge, et l'on peut bien dire que ce dieu, avant son hymen, était comme n'existant pas.

Ce qui est vrai de Proserpine et de Pluton, l'est certainement de Nijola et de Pokolé chez les Lithuaniens.

Ces mythes trouvent leur confirmation dans la langue même des Hébreux, qui nous dit que les premières *ombres* ont été les *géants* antédiluviens (REPHAIM). Job parle d'un fleuve qui a emporté le sol sur lequel ils vivaient[1]. Et comment n'aurait-on pas placé les demeures des morts dans les entrailles de la terre quand on avait vu les flots diluviens s'y précipiter avec toutes leurs victimes? Aussi est-ce sous terre que les Hébreux se représentaient leur Schéol ténébreux; les Égyptiens leur Amenthès (? AMANTAS, *obscurité* en sanscrit); les Grecs leur Adès ou *lieu invisible*, leur Érèbe où règne le *soir* et la sombre nuit, et leur Tartare, qui est une *prison* (TARTAROS pour CARCAROS, CARCER); les Latins leur Orcus, qui est aussi une

[1] XXII, 15 sq.

prison (ARCEO, grec EIRGO); les Hindous leur Patala; les Perses leur Douzahk; les Scandinaves leur Niflheim et leur Helheim; les Slaves leur Peklo (lieu de la *colère* ou de la *poix*); les Mexicains leur Mictlan; les Péruviens leur *Demeure* du dieu de la mort, *Supay* (Supay-pa-Huacin); les Tahitiens leur Po (lieu de la *nuit*).

Mais la meilleure de nos preuves se trouve dans la description que fait Hésiode de la déchéance progressive du genre humain. « Les hommes de l'âge d'or, après leur trépas, vivent dans l'air, gardiens des mortels, vengeurs des crimes, distributeurs des richesses. » Ils sont des génies, presque des dieux. Mais nous savons que les héros du monde antédiluvien sont des *élohim* dans Sanchoniaton et des *déwas* dans les Védas. Ces mêmes Védas placent après leur mort les Pitris, ou les patriarches de ce même monde, au-dessus de la région de l'air, dans le ciel même des dieux. D'après les Chinois, Hoang-ti= Adam et les quatre autres Ti vivent pareillement parmi les astres. Or cette croyance sur la demeure céleste des premiers hommes[1] est le corollaire, la conséquence nécessaire et la preuve de celle que nous attribuons au peuple Primitif sur l'origine diluvienne des Enfers et de la Mort.

« Les hommes de l'âge d'argent, après que la terre a recouvert leurs corps, sont devenus les Bienheureux, et leurs âmes habitent sur la surface de la terre, » entre les cieux qu'occupent les mânes du premier âge, et les enfers qui ont reçu ceux du troisième[2].

Or le troisième âge est précisément celui des Tubalcaïnites et des Néphilim qui ont péri par le Déluge. Hé-

[1] Cette croyance rend aisément compte de l'apothéose des Lémécides.

[2] Nous lisons au vers 141 : EPICHTHONIOI au lieu de HUPOCHTHONIOI.

siode fait descendre sa race d'airain dans les sombres demeures de Pluton, et Proculus dit qu'elle a été engloutie par le cataclysme de Deucalion.

Cependant le poëte grec, qui nous sert ici de guide, dit que les héros du quatrième âge ont reçu de Jupiter pour demeures, loin des hommes et des dieux, aux extrémités de la terre et vers l'Océan, les îles des Bienheureux où règne Saturne, et dont le sol leur donne de riches récoltes trois fois en la même année.

Ces îles des Bienheureux, qui s'ajoutent aux enfers et au ciel, sont certainement une fiction plus ancienne que la Dispersion; car elle existe chez les peuples les plus distants, et elle ne fait qu'appliquer aux doctrines eschatologiques le mythe de l'île antédiluvienne, que nous avons exposé plus haut.

Les Noachides avaient, en effet, supposé que la terre d'avant le cataclysme subsistait encore au delà de l'Océan. Elle ne pouvait être déserte, et rien de plus naturel que de la représenter peuplée des ombres de ses anciens habitants. C'est ce que faisaient les Hindous, si l'on peut se fier à Wilford : le Swéta-Dwipa ou *Ile Blanche*, les *Iles Sacrées de l'ouest*, sont la demeure des sept Richis de l'arche et de divinités diluviennes [1]. Nous venons de voir Hésiode donner pour roi à ses îles des Bienheureux Saturne, qui est le dieu du premier monde.

Mais les ombres des Antédiluviens ne verront-elles pas arriver avec joie dans leurs riantes demeures les âmes des héros de la nouvelle humanité? Convient-il même de

[1] Au moins il est certain, d'après le Garouda Purana, que les âmes se rendent sur les bords de l'Océan occidental pour y être jugées par Yama.

faire descendre celles-ci dans les ténèbres souterraines des enfers? Ne faut-il pas faire une notable différence entre les demi-dieux du quatrième âge et la race dégradée du cinquième? Tous les hommes n'iront donc pas indifféremment dans le Schéol comme le voulait la croyance orthodoxe: les plus célèbres, s'ils ne montent pas au ciel vers les antiques Pitris, resteront au moins sur la terre par delà l'Océan.

Il est fort curieux de voir Homère hésiter entre les deux doctrines, et placer le royaume de Pluton tantôt dans le sein de la terre, tantôt à sa surface vers l'ouest.

Mais pourquoi les Hindous et les Grecs disent-ils que leurs îles des âmes sont situées du côté de l'occident? Parce que le nord est glacé, le sud ardent, et que l'occident, où le soleil se couche et s'éteint, convient seul au séjour des morts.

C'est là, qu'au dire des Chinois sont situées « dix îles où habitent les hommes parvenus à l'état d'immortalité. »

C'est vers l'occident que se dirigent les âmes après la mort, au dire des Iroquois, des Araucans, des Patagons, et certainement aussi des Chépéwians, dont l'île fortunée diffère peu de celles des Iroquois. Les Caraïbes, au lieu d'une seule île, en comptent plusieurs, dont nous ignorons d'ailleurs la situation.

Les Malais de la Polynésie placent au nord-ouest, mais dans les nuages, l'île de Boloutou, qui est le riant séjour des dieux et des ombres.

Mais si cette croyance en une île occidentale des morts, existait déjà lors de la Dispersion, chaque île nouvelle que les peuples découvraient du côté du couchant devait leur inspirer un profond sentiment de respect. La laissaient-ils déserte, elle devenait pour eux la demeure de leurs parents; habitée par les vivants, elle était au moins une terre sacrée.

De là la sainteté toute particulière de la Sicile pour les peuples de la Méditerranée orientale; de l'île de Nerthus (Rugen ? Fémern ? Séland ?) pour les Germains; des îles semées sur la côte océanique de la France, pour les Celtes de l'Armorique[1]; d'Albion, pour ceux des Gaules; de Mona, de Jona, des Hébrides, des Sorlingues, de l'Irlande, pour ceux de la Grande-Bretagne; des îles Canaries, pour les Romains.

Dans le Pont-Euxin, l'île Leucé, c'est-à-dire l'île *Blanche*, l'île Occidentale[2], que Thétis avait donnée à son fils Achille, n'avait pour habitants visibles que des oiseaux aquatiques, qui chaque jour nettoyaient le temple du demi-dieu. Mais avec Achille et Patrocle y demeuraient tous les anciens héros.

Les Égyptiens, qui voulaient faire de leur patrie une image abrégée du monde, avaient placé les îles des Bienheureux dans les oasis qui sont à sept journées de Thèbes, du côté de l'occident, et qu'on peut bien appeler les îles de l'Océan de sable. Les prêtres de Memphis, poussant plus loin encore la reproduction terrestre des choses invisibles, avaient choisi pour le lieu de leurs tombeaux les belles campagnes qui sont aux environs du lac d'Achéruse, près de leur ville, et au delà du fleuve (vers l'orient); les corps y étaient transportés dans une arche ou baris, par un nocher à qui l'on donnait une pièce de monnaie, et l'on y arrivait par des portes dont les noms étaient tout symboliques. Ce champ des morts, et les cérémonies qui s'y célébraient, paraissent avoir exercé une grande influence sur les croyances des Grecs, et par eux

[1] L'île de Sain en particulier, où était un temple desservi par neuf vierges, passait pour les Champs Élysées de l'Armorique. — Le paradis des Irlandais, dont nous ignorons d'ailleurs la situation, s'appelait Flaithinnis, l'île des héros.

[2] Comme Swéta Dwipa et *peut*-être Albion.

ıne. Elle s'empare de l'âme aussitôt que les parents ›leuré sur le cadavre. Mais avant d'arriver dans leurs ières demeures, les âmes doivent payer le passage e autre vieille très-méchante, qui les attend à un ain défilé [1].

ais si les morts doivent traverser l'Océan, on leur don- ı un bateau à leur départ de ce monde. En Chine, la art des cercueils ont la forme d'un vaisseau [2]. Les ıques, de race finnoise, enterrent leurs morts dans rais canots. Les anciens Scandinaves brûlaient les s de leurs chefs sur leurs navires, comme les Ases fait de celui de Baldur sur un vaisseau gigantesque, ujourd'hui encore on voit en Suède, sur les collines raires, des pierres et des rochers qui simulent un seau. Les anciens Souabes creusaient en forme de ot le tronc dans lequel ils déposaient leurs morts. lques peuples russes des rives du Volga avaient la ne coutume que les Scandinaves, sans toutefois, sem- t-il, l'avoir empruntée aux Varègues [3].

'ependant, s'il faut passer la mer pour arriver soit ı îles de tous les Morts, soit à celles des Bienheureux, aura-t-il point aussi dans les Enfers souterrains des ves à traverser? Ces sombres demeures n'ont-elles ı été creusées par les torrents diluviens? Les eaux qui sont précipitées n'y forment-elles pas des marais, des s stagnants? et, comme les eaux du cataclysme qu'a- ent vomies les entrailles de la terre étaient chaudes, aurait-il pas dans les Enfers des torrents de feu? s les Enfers des Grecs coulaient l'ardent Phlégéton, Cocyte, l'Achéron ou le fleuve des *soupirs*, et surtout

Annales des Voyages, de Maltebrun, t. XVI.

Klemm., VI, p. 131.

J. Grimm, *De la crémation des corps*, dans les *Mémoires de* *d. des Sciences* de Berlin, *1850*, p. 51 sq. 92 sq.

le Styx, qui était né de l'Océan (diluvien), et qui faisait neuf fois le tour de ces sombres demeures. Neuf est le chiffre symbolique du mal, et aussi les Mexicains disaient-ils que les âmes devaient, pour arriver dans le Mictlan, traverser neuf fois les eaux du Chicunappa. Le Helheim des Scandinaves comptait trente-deux fleuves, dont l'un l'entourait de toute part. Le Péklo des Slaves était au contraire un lieu de poix ardente et de flammes.

On ne peut qu'être surpris de la ressemblance que l'Adès et l'Amenthès ont avec l'Enfer des Iroquois : « C'est vers l'occident que les âmes se dirigent en quittant leur corps. Le chemin est fort long et fort pénible à cause des rivières qu'il faut passer sur des ponts tremblants et si étroits qu'une âme seule peut s'y soutenir, et encore trouve-t-elle au bout du pont un chien qui (comme Cerbère) lui dispute le passage, et qui en fait tomber plusieurs dans les eaux, dont la rapidité les roule de précipice en précipice. Celles qui sont assez heureuses pour franchir le pas, trouvent un grand et beau pays, où demeurent dans une même cabane un dieu bienveillant, et Ata-Entsik, son aïeule, qui font danser les âmes devant eux[1]. »

Ces croyances des Iroquois ne sont point isolées dans l'Amérique Nord. Les Crees, d'après Franklin, disent que les âmes des morts doivent traverser un fleuve large et rapide, plein d'une eau trouble et infecte, sans autre pont qu'un tronc d'arbre très-glissant. De même au Mexique, elles n'arrivent dans le Mictlan qu'en échappant à des dangers de tout genre, monts qui s'entrechoquent, serpent, lézard et tempête.

Cependant le Charon des Égyptiens et des Grecs ne pouvait pas faire son rude métier de nautonnier sans re-

[1] *Lafitau*, t. I, p. 401.

cevoir son légitime salaire, et aussi ces deux peuples mettaient-ils une obole sous la langue de leurs morts.

Nous venons de voir que chez les Araucans l'âme paie aussi un certain droit de passage. Or, ce peuple s'étendait autrefois vers le nord jusqu'au Pérou, et comment ne pas songer à Charon quand on lit dans le voyage de M. Stevenson que, près de l'ancienne ville de Supe, au sud de Lima, sont des tombeaux où, dans toutes les bouches des morts, se voient de petites pièces d'or qui y avaient été mises lors de l'enterrement de ces anciens Péruviens? M. de Tschudi dit de même que ce peuple, qui enveloppait ses morts de plusieurs étoffes, plaçait dans la bouche une plaque d'or, d'argent ou de cuivre.

Mais toute obole funéraire n'est point un naulage. En Inde, avant de poser le corps sur le bûcher, on lui met quelques pièces d'or dans la bouche, dans le nez et dans les oreilles. En Chine règne aussi la coutume d'introduire dans la bouche du mort soit une monnaie d'or ou d'argent, soit des perles, soit simplement du riz, et la spatule dont on se sert pour ouvrir la bouche a un nom particulier, *ssé*. Mais ce riz, ces perles, cet or ne sont que la nourriture ou l'argent nécessaire au mort pour son long voyage vers les Enfers. Au moins les Tunquinois, qui ont la même coutume, disent-ils qu'ils le font pour garantir les âmes de l'indigence[1].

L'idée de pourvoir par quelque argent aux frais d'un voyage maritime étant plus simple que celle de payer le nautonnier, il nous paraît probable que les Égyptiens n'ont fait que donner un sens spécial à une coutume générale, qui remonterait ainsi à la plus haute antiquité.

Si nous jetons un regard en arrière sur ces dernières pages, nous verrons : que la notion des Enfers souter-

[1] *Hist. génér. des Voyages*, IX, p. 116.

rains est postérieure au Déluge et antérieure à
persion ; que l'île occidentale des Antédiluviens
Bienheureux date très-probablement du même
que ce dernier mythe a produit logiquement ce
vaisseau pour traverser la mer qui sépare de c
la terre des vivants, d'un nocher pour conduire
seau, et de quelque argent ou de quelque nou
pour subvenir aux frais de ce long voyage; enf
les mythes des Enfers étant tout diluviens, il
mis d'expliquer par les torrents du cataclysme l
ves des Enfers.

Poursuivons quelques moments encore l'anal
mythes des Enfers. Nous avons vu que les âm
morts étaient censées, depuis le Déluge, se rend
tes dans la même demeure souterraine ou dans la
île. Mais leurs destinées ne peuvent y être semb
le sentiment inné de la justice, et la foi dans u
souverainement juste exigent une séparation de
et des méchants. Dans la croyance primitive et
doxe, telle que l'ont conservée les Hébreux, et e
que manière aussi les Chinois, le jugement ne d
pérer qu'à la fin des temps, et jusqu'alors tou
âmes sont enfermées sans distinction dans la mê
son. Cette longue attente ne s'accordait pas avec l
tience naturelle au cœur de l'homme ; aussi les p
païens les plus civilisés et les plus moraux ont-ils
porté le jugement dernier à l'arrivée de chaque â
Enfers. C'est ce qu'ont fait dès les siècles les pl
ciens : les Égyptiens avec leur *pesée des âmes* par
devant le tribunal d'Osiris ; les Grecs avec leurs tr
ges des Enfers, Minos, Rhadamanthe et Eaque ; l
arienne avec son Yama = Dchemchid ; très-pro

ment les Phéniciens avec leur Mouth, et les Slaves avec leurs Sudicé ou divinités du jugement.

Mais le mythe du jugement supposait un tribunal, un président, des assesseurs, des huissiers, des bourreaux, des lieux de tourments, des lieux de joies, des degrés dans les châtiments, des degrés dans les récompenses. Les nations civilisées se mirent donc à peupler leurs enfers soit de personnages fictifs, soit d'anges, et à tracer les tableaux les plus sombres, les plus riants des demeures invisibles des morts, en présence desquels on rougirait pour les Hébreux, de leur pâle et vague Schéol, si l'on ne savait qu'il a du moins le mérite d'une humble et patiente ignorance.

D'autres peuples païens ont admis que la séparation des bons et des méchants se faisait sans un jugement préalable, soit par les secrets instincts de l'âme qui se porte elle-même à droite ou à gauche, soit (en Perse, chez les Iroquois et dans l'île de Formose) au moyen d'un pont fort étroit que les bons seuls traversent.

Mais nous connaissons moins bien les différents procédés de séparation que les séjours définitifs des âmes. Ces séjours sont au nombre de deux, l'un de tourments, l'autre de récompenses ou de paix ; car tout homme est bon ou méchant ; son sort est heureux ou malheureux ; un juge absout ou condamne, et l'on tombe du pont ou on le franchit heureusement. Le séjour des châtiments est partout dans les entrailles de la terre ; partout les Enfers sont devenus l'Enfer. Mais on a assigné aux bons des séjours fort différents.

Certains peuples, fidèles à la tradition primitive qui réunissait toutes les âmes en un même lieu, ont divisé leurs Enfers en deux régions : celle des tourments et celle des récompenses. Tels les Égyptiens, avec leur double Amenthès ; les Grecs et les Romains avec leurs

Champs Élysées et leur Tartare. Tels aussi, si les renseignements ne sont pas inexacts, les Malais de Manga-Réva avec leur Po-routou et leur Po-kino, réservés, le premier aux bons, le second aux méchants, et situés l'un et l'autre vers le centre de la terre. Tels encore les habitants des Mariannes[1], qui ont un enfer souterrain, avec un diable du nom de Chayfi, et un paradis qui est aussi sous terre. Tels, en Amérique, les Chépéwians et les Iroquois, dont les mythes sont pleins d'originalité. Les premiers croient « qu'à l'instant où ils meurent leur âme passe dans un autre monde, qu'ils arrivent sur le bord d'une grande rivière, qu'ils s'embarquent dans un canot de pierre, et que le courant les porte dans un grand lac, au centre duquel s'élève une île délicieuse. C'est, disent-ils, à la vue de ce fortuné séjour qu'ils entendent prononcer l'irrévocable arrêt qui décide de leur destinée. Si les bonnes actions qu'ils ont faites dans ce monde l'emportent sur les mauvaises, on les débarque sur l'île, où ils jouissent d'un bonheur dont la durée est éternelle, et qui, suivant leurs idées grossières, ne consiste que dans les plaisirs des sens et d'une insatiable volupté. Mais si leurs mauvaises actions font pencher la balance, le canot de pierre s'enfonce tout à coup et ils restent plongés dans l'eau jusqu'au menton, regrettant la récompense dont jouissent les âmes des gens de bien, et faisant sans cesse de vains efforts pour remonter vers l'île fortunée dont ils sont exclus pour jamais[2]. » Les Iroquois supposent que les âmes des méchants tombent d'un pont étroit dans un fleuve qui les emporte, et que la demeure unique des ombres est disposée en étages, dont

[1] Les bons étaient, suivant eux, ceux dont la mort était douce, et les méchants ceux qui périssaient de mort violente.

[2] Mackenzie, *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, t. I, p. 278.

es supérieurs sont réservés aux âmes pures. Celles-ci ont un peu tristes, de même que les héros de l'Élysée es Grecs. Comment en serait-il autrement puisqu'elles ont séparées de leurs corps?

D'autres peuples ont transporté leur Élysée dans les ieux où vivent les grands dieux, et qui s'étaient ouverts éjà aux mânes des patriarches antédiluviens. Tels les lindous, les Perses avec leur Gorotman, les Scandinaves vec leur Valhalla, les Nouveaux-Zélandais, les Mexiains, les Nicaraguais, et en général tous les peuples du Iouveau-Monde, qui adoraient spécialement le soleil et es étoiles.

Cependant les bons, qui peuplent les cieux, les méhants, qui souffrent aux enfers, n'ont pas tous mérité le nême degré de félicité, ni les mêmes tourments. Il ne se eut que certains peuples, plus particulièrement occupés ue d'autres du monde invisible, n'aient divisé, selon la iérarchie des vertus et des vices, leur ciel et leur enfer n un certain nombre de régions superposées les unes ux autres. Nous venons de voir que chez les Iroquois 'île montagneuse des mânes est disposée en étages. L'ener des Égyptiens avait aussi ses degrés. Les Hindous, et près eux les Bouddhistes, comptent sept lieux souterains de tourments, et sept demeures célestes de la félicité.

Nous ne connaissons aucune nation ancienne qui ait dmis l'existence d'un troisième lieu entre le ciel et l'ener [1]. Les spéculations hérétiques de Platon et de Plutar-

[1] Lamennais a affirmé le contraire sans fournir la moindre preuve l'appui de son assertion. (*Essai sur l'indifférence*, t. III, p. 375.) MM. Combalot, Nicolas, etc., l'ont copié aveuglément, et de nos jours nombre de catholiques français sont certainement convaincus que le logme d'un troisième lieu est catholique par son antiquité et par son iniversalité. Je dois avouer que je l'ai cru moi-même fort longtemps, rompé que j'étais par la hardiesse avec laquelle le fait est affirmé par certains écrivains de l'Eglise romaine.

que ne doivent pas être rangées parmi les dogmes orthodoxes de la religion nationale des Hellènes, et le Hamestan des Persans, où vont les âmes dont les bonnes et les mauvaises actions sont égales, est une fiction de beaucoup postérieure à Zoroastre et sans doute même à l'ère chrétienne. La division des âmes en trois grandes classes, les saints, les imparfaits, les impies, est une découverte comparativement récente de la philosophie. L'instinct ne connaît que les bons et les méchants, que le bien et le mal, de même qu'il ne voit dans la nature que la lumière et les ténèbres, que le chaud et le froid. L'état de transition entre les deux extrêmes, le tiède, le crépuscule, l'imperfection morale, n'a pour l'instinct aucune consistance, aucune réalité, et n'attire que fort rarement son attention. Il a si bien façonné la langue selon ses impressions qu'elle ne possède aucun mot pour exprimer le juste milieu entre les grands saints et les grands scélérats, et qu'elle ne pourrait désigner que par des termes impropres ou par de longues périphrases les âmes que réunirait le troisième lieu. Une saine psychologie confirme en plein les primitives données de l'instinct, en constatant qu'il est impossible à l'âme de se tenir en équilibre entre le bien et le mal, et que, par ses secrets penchants et ses plus intimes désirs, à chaque époque de son existence elle aime le mal et hait le bien, ou se porte vers le bien et se détourne du mal. La raison s'est donc égarée quand, au mépris de la tradition primitive, elle a divisé dans ce monde et dans l'autre les hommes en trois classes : celle peu nombreuse des saints; celle tout aussi peu nombreuse des scélérats, et la foule immense de ces honnêtes gens qui n'ont assassiné personne, et qui n'aspirent point à une haute piété. Cette division est éminemment pélagienne, et elle ne peut se défendre devant le tribunal de la vraie philosophie, qui sait quelle est la haute

n de l'homme et quelle est la hideuse nature du

si aucune des nations antiques n'a admis le troi-
lieu, on en cite une, les Japonais, qui ne suppose
es âmes récluses dans leurs deux séjours, et leur
e la liberté d'en sortir à volonté pour errer sur la
Cette opinion nous conduit à celle qui prévaut
s Nègres de la Guinée : les âmes ne descendent
ans la terre et ne montent point au ciel, mais ha-
elle montagne, tel rocher, tel fleuve, tel arbre,
es se jettent invisibles sur les passants et les tuent,
animal, qu'on se met à adorer, ou certains objets
ls les sorciers les lient et qui deviennent des fé-

autres peuples sauvages, qui ont oublié la tradi-
imitive et chez qui le sens moral est tout émoussé,
r le lieu où vont les âmes après la mort, des idées
nfuses ou fort bizarres, que nous ne transcrirons
parce qu'elles ne tiennent par aucun lien sensi-
 tradition primitive.

II. Que font les ames ?

s souffrent, sont heureuses. Ou elles sont dans l'attente.
es sont bienfaisantes, malfaisantes. Ou elles ont faim et soif,
tinuent leur vie d'ici-bas ; l'épouse et le serviteur accom-
nt le défunt.

tte question, les peuples les plus célèbres de l'An-
auraient répondu qu'à dater de la mort et du ju-
, les âmes vivent, les unes, plus ou moins heu-
dans leurs Élysées souterrains, transocéaniques ou
, et les autres, plus ou moins sévèrement punies,

dans l'enfer ténébreux. Mais autre aurait été la réponse du peuple Primitif, ou du moins de ses pieux patriarches : Réunies dans un même Schéol, les âmes attendent leur jugement, leur condamnation, leur délivrance.

L'idée d'un jugement étant pour tout homme pleine d'angoisse, et l'attente oisive et patiente, même d'une grande joie, étant antipathique au cœur naturel de l'homme, les nations païennes se refusèrent à croire que leurs aïeux subissaient tous le supplice ou d'une vertu aussi sublime, ou d'une crainte aussi poignante, et ils ont imaginé tantôt que l'existence dans le monde invisible différait fort peu de celle qu'on mène sur la terre, tantôt qu'élevés à un rang supérieur dans l'échelle des êtres, les mânes exerçaient sur les vivants une action puissante, qui était bienfaisante ou pernicieuse, selon qu'eux-mêmes avaient été ici-bas bons ou méchants. De ces deux croyances, la dernière, qui est la plus récente, est devenue la principale cause de la grande extension qu'a prise le culte des morts. L'autre est véritablement universelle, et les origines en remontent si haut qu'elle a laissé des traces de sa présence chez les peuples qui l'avaient plus tard complétement abandonnée pour les doctrines contraires du jugement des âmes ou de leurs transmigrations.

La foi dans l'immortalité de l'âme était si vive chez les hommes du premier monde, qu'à les croire, les mânes conservaient non-seulement le souvenir distinct de leur existence terrestre, leurs qualités personnelles, leurs goûts de prédilection, leurs talents, mais la forme de leurs corps, ou plutôt un corps aérien qui avait la figure et éprouvait les besoins de celui qu'ils avaient laissé dans le tombeau. Ils avaient en particulier faim et soif, et c'était un devoir pour les survivants de les nourrir. Ce dont les âmes étaient le plus avides, c'était le sang;

ar le sang est la vie, et il leur rendait ainsi plus de for-es qu'aucune autre substance. Si l'on ajoutait d'ordi-aire au sang le miel, c'est que le miel est un symbole e résurrection.

Porphyre pensait que la coutume de nourrir les âmes eposait sur l'avis général des sages, et elle a existé ou lle existe encore chez un si grand nombre de peuples auvages et civilisés des trois races blanche, noire etune qu'il serait inutile d'en faire l'énumération.

Mais si les âmes peuvent encore manger et boire, et i elles n'ont rien perdu de leurs anciennes inclinations, ourquoi ne se livreraient-elles pas aux mêmes occu-ations, aux mêmes plaisirs qui remplissaient leurs ours ici-bas? Le monde invisible est ainsi devenu la ré-étition du monde actuel, à la seule exception du corps e chair et d'os. On y chasse, pêche, fait la guerre, joue, hante comme sur la terre; erreur qui sans doute don-ait une grande consistance à la croyance d'une vie à enir, et procurait aux survivants des consolations appro-riées à leur intelligence; mais erreur qui renversait de ond en comble la tradition primitive, et substituait à ı vérité des rêves mensongers.

Cette erreur s'offre partout à nos regards. Elle se dé-uit de la coutume presque universelle de placer auprès u mort, dans son tombeau ou sur son bûcher, avec uelques aliments, ses armes, ses plus beaux vêtements, e l'argent et même tout ce qu'il possédait de plus pré-ieux, parfois aussi ses chiens de chasse et ses chevaux[1].

[1] Je pourrais remplir des pages de noms de peuples, de détails t de citations, car j'ai devant les yeux un travail fort considérable u'a bien voulu faire, à ma demande, un de mes amis, ministre dé-issionnaire vaudois, M. G. Mais l'universalité de l'usage est trop ertaine pour que je veuille fatiguer le lecteur d'un long exposé de reuves inutiles.

Il serait fort important de déterminer exactement les peuples qui ne connaissent pas cette coutume. Malheureusement dans des questions de cette nature la preuve négative est, si ce n'est impossible, au moins fort difficile à fournir : le silence des écrivains anciens et des voyageurs modernes ne suffit point pour ranger tel peuple à droite ou à gauche, et souvent on se demande si certaines offrandes qui semblent faites au mort comme à une divinité subalterne, ne sont point simplement des aliments qu'on lui présente. On voit d'ailleurs les Hindous, à qui le brahmanisme enseigna plus tard les migrations de l'âme, démontrer par leurs pratiques funèbres qu'ils avaient cru antérieurement à la prolongation de son existence actuelle. Chez les Grecs et les Latins, les animaux égorgés aux funérailles, les vases dans les sépulcres, les objets de prix jetés dans les bûchers s'accordent fort mal avec leur Tartare et leurs Champs Élysées. Le seul peuple qu'on sait positivement n'avoir pas admis que les âmes continuaient leurs occupations d'ici-bas, ce sont les Israélites. Peut-être faut-il leur associer les autres peuples sémitiques[1] et les Égyptiens.

Cependant l'erreur a sa logique comme la vérité. Si la vie future n'est que la continuation de la vie actuelle, pourquoi la tendre épouse, le serviteur dévoué ne se précipiteraient-ils pas dans le monde invisible sur les pas de celui qu'ils pleurent et qui vient de les quitter? Chez les Scandinaves, dont la foi en l'immortalité avait une extrême vivacité, Brunhilde monte sur le bûcher qui va consumer le corps de Siegfried; le bûcher de Baldur reçoit pareillement les restes de la déesse Nanna qui n'a

[1] Chez les Arabes, plusieurs d'entre eux attachaient bien au sépulcre un chameau; mais c'était dans la pensée que le mort y monterait lors de la résurrection. (Reland, *la religion de Mahomet*, *trad.* du latin, p. 277.)

lui survivre, et l'histoire cite quelques exemples d'un
eil attachement jusque dans les temps du moyen âge.
Grecs avaient aussi, dans leurs mythes, une Évadné se
nt dans le bûcher embrasé de Capanée, une Marpessa
se tue après la mort de son époux, comme l'ont fait
on exemple sa fille Cléopâtre et sa petite fille Poly-
e. Les Romains parlent de Gaulois qui se jetaient
s les bûchers de leurs proches, et chacun connaît les
tees des Hindous, dont il est déjà fait mention dans le
-Véda.

Mais dès que le dévouement devient obligatoire par la
, par la coutume, par l'infamie qui s'attache à qui pré-
e la vie et le deuil à la mort, et aux joies qu'on fait
ller à ses yeux, la victime qui s'immole ou qu'on im-
le auprès du mort, n'est plus qu'un odieux sacrifice
main ; le suicide de l'amour se change en un meurtre
i crie vengeance, et l'excusable erreur de l'antique
agianisme qui, pour soustraire l'âme aux ennuis de
tente et aux craintes du jugement, avait imaginé de
faire vivre dans l'autre monde comme elle a fait dans
lui-ci, aboutit à l'assassinat. Puis le sang appelle le
g; les cadavres égorgés se comptent par centaines,
l'on se met à dépeupler la terre pour peupler les
fers.

Les nations sémitiques et l'Égypte ont ignoré, si nous
faisons erreur, la coutume d'honorer les morts en
ant les vivants.

Elle a prévalu au contraire chez les peuples indo-celti-
es. En Grèce, aux temps héroïques, on égorgeait sur
tombe d'un chef des esclaves ou des prisonniers de
erre. Les combats des gladiateurs en Étrurie et chez
Romains étaient, dans l'origine, des jeux funèbres
nt le but était sans doute de procurer au mort un cor-
ge de serviteurs, *qui lui fît* honneur dans l'empire de

Pluton. Les Celtes immolaient dans leurs funérailles des esclaves et des clients. Chez les Hérules de race gothique, chez les Wendes, chez les Polonais, chez les Thraces, la veuve, la femme la plus aimée, devait se frapper elle-même d'un poignard ou périr de la main d'un des siens. A la mort d'un roi scythe, arménien, parthe, slave, on égorgeait, avec une de ses femmes, ses ministres et un certain nombre d'esclaves. Les Malais de l'Océanie, que nous comptons au nombre des peuples indo-celtiques, connaissaient et le dévouement des veuves dans la famille des chefs, et les sacrifices humains sur les tombes des grands.

La race mongole, qui a le même nom de Dieu que la grande famille indo-celtique, la suit d'assez près sur cette voie des funérailles, qui conduit au suicide et au meurtre. En Chine régnait autrefois, dit-on, l'usage que la femme se pendait à la mort de son mari, et il y est aussi question de sacrifices de jeunes filles. Le Japon a vu des serviteurs se percer de leurs poignards au trépas de leur maître. Des coutumes toutes pareilles existaient au Mexique, au Pérou, à Haïti et même chez les Natchez.

Mais le vrai domaine des sacrifices humains aux funérailles, c'est l'Afrique, et tout spécialement l'Afrique occidentale, la Guinée et le Congo avec leurs peuples nègres. Là, les femmes, les esclaves qui doivent accompagner le roi défunt dans le monde des âmes, se comptent par centaines. Il paraît toutefois que jamais femme n'y est enterrée avec un mort de condition médiocre; c'est un honneur réservé aux grands.

III. Quel sera le sort final des ames ?

La résurrection de la chair, dogme primitif à en juger par les instincts de l'homme, par certains usages funèbres, par Abraham et Job, par les mythes des païens. Destruction de cette croyance par le pélagianisme et par le spiritualisme. — Le jugement final des âmes. Dogme des peines éternelles. Enfers-purgatoires, et métempsycose. Transmigration de toutes les âmes.

Les saints du premier monde savaient que la mort est le châtiment du péché, que le péché avait été introduit sur la terre par le Serpent, et que le Serpent serait vaincu par le Fils de la femme. Ils pouvaient en conclure que le Vainqueur du Serpent détruirait le péché avec toutes ses conséquences, et rendrait en particulier à l'âme le corps dont la mort l'a violemment séparée. Mais une déduction n'est point une révélation ; elle peut donner une vive espérance, mais non produire un article formel de foi. Il en est de la résurrection de la chair comme de la Trinité : elle se trouve dans le paganisme partout et nulle part ; le dogme ne se formule pour ainsi dire en aucun pays, et il n'est cependant pas un pays qui n'en offre quelques informes rudiments. C'est ainsi que pour les sens un cadavre qui se décompose est un objet de dégoût et d'horreur ; néanmoins l'âme est saisie d'un respect involontaire devant la tombe qui recouvre ce hideux foyer d'infection. Un autre sentiment, tout aussi mystérieux, tient, surtout chez les sauvages, les fils comme enchaînés aux lieux où reposent les os de leurs ancêtres ; on dirait que chaque génération attend l'instant où celles qui l'ont précédée se réveilleront dans leurs sépulcres. La plupart des nations font même les demeures des trépassés plus somptueuses ou plus indes-

tructibles que celles des vivants? Combien de tribus et de races qui ne nous ont laissé d'autres preuves matérielles de leur existence que des pierres-levées sur des ossements, ou que des collines funéraires! Que de grands peuples, qui ne construisaient pour eux-mêmes que d'éphémères et chétives *hôtelleries*, tandis que les demeures de leurs morts, ainsi que celles de leurs dieux, bravant la faux du temps, nous étonnent aujourd'hui encore par leur magnificence, et méritent bien le nom de *palais éternels* que leur donnaient les Égyptiens! En s'exprimant ainsi, ils ne faisaient que formuler un sentiment universel auquel les sauvages ne sont nullement étrangers. Ainsi, chez les Nègres du cap Corse, les sépulcres des rois sont aussi grands que leurs palais; les Serrères, près du cap Vert, construisent pour leurs morts des huttes rondes aussi bien couvertes que leurs propres habitations, et qui forment des villages plus grands que ceux des vivants. Sur la côte des Esclaves et dans le Congo, les morts sont placés assis dans des caveaux creusés avec soin. Les Indiens de l'Amérique du Nord témoignent plus de respect et d'affection aux morts qu'aux vivants; ils les inhument avec tant de précautions que la terre ne puisse les toucher, et leur cellule, garnie de bonnes peaux, est plus riche que ne l'avait été leur cabane. Pourquoi enfin tant de peuples dans le Nouveau Monde, non moins que dans l'Ancien, se sont-ils efforcés de préserver de la corruption les morts en les embaumant ou les desséchant, si ces restes de leurs parents n'avaient pas été sacrés à leurs yeux, s'ils n'avaient pas espéré qu'un jour viendrait où l'âme rentrerait dans sa première demeure?

Dans l'Asie Antérieure, en Grèce, en Italie, on sculptait, nous l'avons vu, sur les tombeaux les emblèmes de la vie, du printemps, de la renaissance, tels que le *flambeau*, la pomme de pin, la rose. Le miel, qui figure la

palingénésie, faisait partie, dans ces pays et dans bien d'autres encore, des cérémonies funèbres. Les Chinois, comme les peuples de l'Europe, plantent près des tombes des cyprès, dont le sens symbolique est le même que celui des flambeaux. N'entendait-on signifier par là que la persistance de l'âme dans la mort? Les regards de la foi ne pénétraient-ils pas plus loin, jusqu'aux temps où l'âme, en reprenant son corps, renaîtrait à une nouvelle existence? Toute tombe n'est-elle pas un berceau? On cite certains peuples, et des peuples sauvages, qui, au lieu de graver avec art sur le marbre d'ingénieux symboles, donnent au mort, dans le sein de la terre, la position qu'il avait dans celui de sa mère avant de venir au monde. Ainsi font les Hottentots, qui comprennent fort bien la signification de ce rite, et une partie des Caffres. Cette même coutume existe chez les Péruviens, chez les Patagons, chez les Brésiliens et en plusieurs endroits parmi les Indiens de l'Amérique du Nord. D'antiques tombeaux attestent qu'elle n'était point étrangère aux Germains.

Cependant, s'il est vrai que les sépultures des païens attestent qu'ils attendaient la résurrection des corps, cette espérance doit nécessairement avoir été partagée par les patriarches hébreux, fidèles dépositaires de la tradition primitive qui seule avait pu l'inspirer aux gentils. Aussi, d'après l'Auteur de l'Épître aux Hébreux, Abraham, en sacrifiant son fils, pensait que Dieu le lui rendrait en le ressuscitant, et Job, qui, à en juger par la longue durée de sa vie, est antérieur au Père des croyants, et qui parle le langage de son temps, sait qu'après sa mort il verra Dieu de sa chair [1]. Cette foi ne peut

[1] Le sens du passage est controversé (XIX, 25 sq.). En voici, ce nous semble, la traduction la plus naturelle et la plus littérale : *Et moi je sais mon rédempteur vivant, et le dernier* (à la fin des temps) *il se tiendra debout sur la poussière* (des tombeaux), et

avoir péri chez les Hébreux pendant leur séjour en Égypte, où l'on conservait les corps avec un soin extraordinaire. Si Moïse ne la formule pas dans sa législation, c'est qu'il accepte tacitement toute l'antique religion des patriarches, et qu'il a la mission de donner aux Hébreux ce qu'ils ne possédaient point encore, un culte public, des préceptes moraux, des lois politiques. David croit à la résurrection des corps quand il dit que, parmi les saints de Dieu, il en est qui, par exception, ne sentiront pas dans leur sépulcre la corruption. Enfin, au temps de la Captivité de Babylone, le travail incessant et caché de la foi dans les cœurs avait fait de la résurrection un dogme populaire, qui fournit à Ézéchiel un magnifique emblème pour figurer le relèvement final de sa nation.

Un travail pareil de la foi avait sans doute eu lieu chez les Ariens de l'Iran ; car Zoroastre, qui a vécu peu après Ézéchiel, a exposé en détail et d'une manière fort heureuse la doctrine de la résurrection des corps. Le mazdéisme est la seule religion païenne, à nous connue, qui l'ait admise au nombre de ses articles de foi.

Nous ignorons malheureusement quelles étaient, sur ce point, les opinions des Chaldéens.

Reland assure que plusieurs Arabes croyaient la résurrection des corps et le jugement dernier. Mais d'où leur venait cette croyance ? D'une antique tradition indigène ou de leurs relations avec les Juifs et les chrétiens?

En Afrique, les contes populaires des Bassoutos indiquent que l'idée d'un retour des corps morts à la vie n'est point étrangère à ce peuple caffre.

En Europe, on prétend que les peuples de race lette

après qu'ils (les vers) *auront détruit ma peau, cette* (peau-ci), *de ma chair* (nouvelle) *je verrai Dieu. Moi, je le verrai pour moi* (pour mon bien, venant me sauver), *et mes yeux le contempleront, et non* (ceux d') *un autre*.

avaient quelque idée d'un dieu inconnu qui appellerait à lui des tombeaux sur une haute montagne toute la race humaine pour la juger, ou d'une vie à venir où riches et pauvres mèneraient après leur résurrection une vie toute semblable à la leur d'ici-bas.

Selon les Groënlandais, dont l'extrême misère fait un singulier contraste avec la sublimité de leurs croyances, à la fin des temps le genre humain disparaîtra de la face du monde, et le globe terrestre sera dissous et mis en pièces. Mais il sera purifié du sang des morts par une vaste inondation. Un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs et la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Plus de rochers décharnés ; partout des plaines vertes et riantes. Les animaux renaîtront pour les peupler, et l'Être d'*En-Haut*, Pirksoma, dont on ne sait rien, soufflera sur les hommes, qui reprendront vie.

On a signalé quelques traces de la foi en la résurrection des corps chez les Péruviens, qui préservaient leurs morts de la corruption. Mais Azara leur refuse cette croyance.

Si la tradition de la résurrection des corps ne s'est conservée que chez ces quelques peuples, c'est que l'Antiquité tout entière, les Hébreux non moins que les Gentils, était appelée par la loi même du développement de l'humanité, bien plus à s'assujettir la terre et à mettre en pratique, si possible, les lois morales que lui prescrivait la conscience ou Jéhova, qu'à se transporter par la foi au milieu des choses futures et invisibles. Quand on voit Israël si peu préoccupé de la vie à venir, on ne peut s'étonner que les poëtes grecs nous laissent dans une complète ignorance sur le sort final des héros qui peuplent les

Champs Élysées, et des criminels qui subissent leurs peines dans les Enfers[1]. Les Chinois, dont il serait fort important de constater les antiques doctrines eschatologiques, semblent avoir, encore plus que les Grecs, détourné leurs pensées du monde invisible pour les concentrer sur le monde présent. C'est à peine s'ils avaient une vague attente d'un jugement final que Dieu exercerait sur les méchants. Au Japon, qui est la terre de prédilection du pélagianisme, on met un soin tout particulier à écarter toute pensée sérieuse qui pourrait vous inquiéter sur votre sort à venir; l'unique souci est d'être heureux ici-bas; aussi a-t-on supprimé l'enfer, et l'on admet simplement que les grands scélérats reviennent sur la terre pour expier leurs crimes. Nous croyons pouvoir appliquer aux Japonais, jusqu'à un certain point aux Chinois, et peut-être même à tous les peuples de la race jaune, ce que le P. de Marini dit des indigènes du Laos dans le royaume de Tunquin : « Quoiqu'ils aient eu quelque connaissance de l'Enfer, ils ne veulent pas néanmoins qu'on leur en parle, et n'en font aucune mention de peur de troubler leurs plaisirs par la considération de ces cruelles peines; car ils ne refusent rien à leurs sens et s'abandonnent à leurs sensualités sans rien souffrir que de la part de leurs propres passions, qui cherchent incessamment à se satisfaire[2]. »

[1] Platon dit dans le *Politique* qu'à chaque grande révolution du monde, l'âge des êtres s'arrête, les vieillards retournent à la jeunesse, les jeunes gens s'amoindrissent au point de disparaître, et *les morts reviennent à la vie, enfants de la terre qui ne se rappellent rien de ce qui a précédé.* C'est là une opinion propre à Platon, et elle n'a qu'une fausse ressemblance avec le dogme de la résurrection. (Eusèbe, *Præp. Evang.*, II, 32.)

[2] *Histoire de Tunquin*, p. 391. — Ce passage, auquel j'ai dû faire un léger changement, se rapporte, dans la pensée de Marini, aux

Les Araucans aussi ont supprimé l'Enfer : Le Seigneur du monde, disent-ils, est trop bon pour prolonger jusque dans la vie future les châtiments des méchants.

Cependant cette foi avait à lutter non-seulement contre l'épicuréisme de l'homme charnel et contre les préoccupations terrestres et morales de l'Antiquité, mais contre le spiritualisme qui prévaut de plus en plus chez toute nation civilisée à mesure qu'elle s'éloigne de son enfance pour marcher vers sa vieillesse, et qui lui inspire pour le corps et les choses matérielles un secret dédain, auquel correspond une estime d'autant plus haute de l'âme et des choses spirituelles. Cette lente transformation qui s'opère dans les idées d'un peuple, explique comment l'inhumation qui confie à la terre le corps dans son intégrité, a peu à peu cédé la place, en Italie et ailleurs, à la crémation qui ne laisse subsister du corps qu'un peu de cendres, et qui concentre toutes les pensées des survivants sur l'âme qui s'envole du bûcher vers le ciel. Partout où l'on livre aux flammes les cadavres, on croit bien à l'immortalité de l'âme, mais on n'attend pas la résurrection de la chair, et nous verrons, dans le livre des *Mœurs* du peuple Primitif, que ce mode de sépulture a supplanté sur une vaste étendue de la terre l'antique mode de l'enterrement.

A la question de la résurrection des corps se relie étroitement, dans notre esprit, celle du jugement dernier

sectateurs de l'ancienne loi qui a précédé le bouddhisme. Selon eux, à la mort, les âmes des méchants sont anéanties ; celles des bons, après avoir joui dans les seize cieux (empruntés au bouddhisme) de tous les plaisirs, se réunissent de nouveau à leurs corps (par une résurrection !), et se rétablissent dans le même état d'hommes qu'elles possédaient auparavant, mais remplies de toutes sortes de biens et élevées au rang des rois.

et du sort des âmes dans l'éternité. Mais nous venons de voir que la haute Antiquité ne portait que rarement ses regards vers les horizons vaporeux de l'avenir, et nous pouvons bien nous refuser à ranger parmi les croyances primitives, nettement formulées, celle des peines éternelles. Toutefois le premier monde l'aurait probablement acceptée sans hésitation; car elle était la conséquence la plus probable des intuitions morales qui étaient alors les mieux accréditées. Nous avons vu que, dans les siècles postdiluviens, le péché de l'homme semblait si affreux et la justice de Dieu si terrible que, pour expier l'un et apaiser l'autre, on allait jusqu'à immoler ses propres enfants. Avec de telles prémisses, on devait, semble-t-il, arriver à l'infinie durée des châtiments qu'encouraient les méchants qui n'avaient point tenté d'obtenir leur pardon de la Divinité. Telle a dû être l'opinion instinctive des siècles les plus reculés; autrement Homère et Hésiode, qui se faisaient des idées si imparfaites de la gravité du mal moral et de la sainteté de Dieu, auraient certainement fixé un terme quelconque, un terme fort rapproché, aux peines du Tartare. De leur côté, les patriarches hébreux, qui croyaient que les âmes n'étaient pas encore jugées, n'auraient pas admis que celles sur qui Jéhova prononcerait un jour une sentence de condamnation, échangeraient dans la suite des siècles leurs justes tourments contre la félicité des cieux. Nous associerons, ici comme partout, les Chinois aux Hébreux, et nous pensons que les Sémites païens, dont les doctrines eschatologiques nous sont à peu près inconnues, avaient en somme les mêmes vues que les Hébreux leurs frères et que les Grecs leurs disciples. Vers le nord de l'Europe, chez les Scandinaves, les croyances sont aussi remarquables par leur précision que par leur *orthodoxie* : Selon l'Edda, après le grand incendie du monde,

les âmes qui avaient jusqu'alors habité en commun Helheim ou les enfers, se diviseraient en deux troupes; les méchants iraient dans l'enfer, ou Nastrand, subir des peines éternelles, et les justes, se réunissant aux âmes privilégiées des héros qu'Odin avait reçus dans son Valhalla, monteraient dans le Gimlé, qui est le ciel du monde à venir. Il est fort probable que la croyance des Celtes et celle des Slaves ne différaient pas essentiellement de celle des Scandinaves.

La doctrine des peines éternelles est en contradiction si manifeste avec tous les mauvais instincts de l'homme déchu, que l'homme ne l'aurait jamais inventée, et que, sans les révélations primitives et la tradition, elle n'aurait jamais fait partie intégrante d'aucune religion. Dieu, semble-t-il, est trop bon pour tourmenter sans fin ses créatures; l'homme est de naissance trop infirme pour que ses péchés, ses peccadilles, puissent être punis avec une pareille cruauté; la peine d'ailleurs moralise le crimine qui la subit, et doit aboutir nécessairement à sa conversio n enfin, un enfer éternel crée dans l'univers une éternelle désharmonie, qui implique contradiction avec notre indestructible besoin d'unité. Ces arguments, qu'on fait valoir de nos jours contre le dogme révélé, sont au fond de toutes les instinctives résistances qu'il rencontre partout où l'on ne comprend ni l'infinie démence du péché, ni la sainteté infinie de Dieu, et nous ne devons pas être surpris que quelques peuples aient fait de l'enfer une maison pénitentiaire, un purgatoire. Ils n'admettent point trois classes d'hommes, ni trois séjours des âmes; mais ils transforment la prison perpétuelle des méchants en un lieu de détention temporaire. Ainsi Zoroastre paraît avoir admis la conversion finale d'Ahriman lui-même, de ses dews et des hommes méchants. Ainsi, encore, au dire des Ostiaques, ceux qui meurent dans leur lit n'arrivent

au ciel qu'après avoir longtemps servi un dieu rigoureux qui habite sous la terre ; et aux Philippines, les âmes se rendent d'abord dans un lieu où tout est noir, et d'où elles parviennent, par une série de lieux de moins en moins sombres, dans une dernière demeure où tout est blanc.

L'idée de la purification de l'âme par la douleur se développa en plein chez les Égyptiens et les Hindous, qui, en adoptant l'hypothèse de la succession des mondes, avaient été conduits à voir dans chaque homme un ange déchu et à faire de la terre elle-même un enfer-purgatoire. Les souffrances de la vie présente se combinèrent avec celles du monde à venir pour opérer la complète purification de toutes les âmes qui ne persévéraient pas avec une invincible opiniâtreté dans la voie du péché. On eut même recours, pour les sauver en quelque sorte à tout prix, au plus humiliant et par là même au plus efficace de tous les châtiments : l'exil temporaire dans un corps d'animal, et ainsi se forma la doctrine, essentiellement morale, de la métempsycose. En Égypte, les âmes qui avaient habité trois fois dans un animal sans s'amender, étaient précipitées dans un enfer dont les effrayantes descriptions ont survécu au paganisme, et ont servi de modèle aux tableaux fantastiques qu'on trace chez les nations chrétiennes du lieu des tourments éternels. L'enfer-purgatoire du brahmanisme paraît avoir passé par les Tao-ssé en Chine, et par les bouddhistes dans toute l'Asie ultérieure.

Il ne faut pas confondre, avec la doctrine égyptienne et hindoue de la métempsycose des seuls méchants, celle de la transmigration de toutes les âmes qui, après un temps plus ou moins long, reviennent sur la terre pour y renaître dans les enfants. Ici l'idée de purification fait entièrement défaut, si nous ne nous trompons, et il

s'agit moins peut-être du sort des âmes après la mort que du problème de leurs origines. Telle fut la croyance des Druides et des Néo-bardes, ou des Celtes et des Kymris.

On en retrouve quelques vestiges chez les Porusses et les Lithuaniens qui habitent les contrées où, d'après Tacite, on parlait le breton, et chez les Peaux-Rouges, dont les mythes diluviens rappellent ceux des Kymris. Les Peaux-Rouges disent que les âmes de leurs ancêtres renaissent dans leurs enfants ; les Porusses, que les âmes passaient d'un corps dans un autre, et plusieurs dans ceux d'animaux dont elles prenaient la nature grossière. Chez les Indiens de l'Ucayal, ce sont au contraire les âmes des bons qui vont demeurer dans le corps des singes. Les Aztèques prétendaient que les âmes d'élite, qui vivaient dans la *maison du soleil*, pouvaient à volonté visiter leurs parents en se métamorphosant en des oiseaux au brillant plumage, ou en des nuages. A Tlascala, les âmes des grands passaient dans les oiseaux les plus beaux ou dans les quadrupèdes de grande taille, celles des gens du commun dans les petits quadrupèdes et les insectes. On trouve au Pérou des traces de la croyance que les animaux servaient de demeure aux âmes. Les Mélanésiens de la Nouvelle-Hollande croient à la transmigration des âmes dans le sens des Celtes ou des Peaux-Rouges. Au Loango, cette renaissance n'a lieu que dans la famille royale; mais il y a peut-être ici quelque idée d'une incarnation semblable à celle de Bouddha dans chaque Grand Lama.

CHAPITRE II.

Culte des morts.

Ses quatre formes, étrangères toutes quatre à la religion révélée d'Israël. Du culte des morts chez les nations civilisées de l'Ancien monde; chez les Noirs de l'Afrique; chez les Malais; en Amérique. Conclusion.

Pour jeter quelque lumière sur un sujet que la polémique des catholiques contre les protestants a enveloppé de ténèbres, nous distinguerons le culte de simple commémoration, le culte que nous nommerons d'alimentation, le culte d'adoration et de propitiation, et enfin le culte d'intercession et d'expiation.

Le premier est inspiré par le respect et l'affection que les survivants ont pour ceux des leurs qui les ont devancés dans le séjour des ombres. On célèbre leur mémoire, on exalte leurs vertus, leurs exploits, on institue des jeux, des combats simulés en leur honneur ; mais on ne leur fera aucune offrande, aucun sacrifice, on ne les nourrira point, on ne les invoquera point, on ne priera point pour eux. Nous ne croyons pas, toutefois, que jamais fête commémorative des morts ait été pure de tout mélange. Partout cette forme de culte s'allie aux formes suivantes, qui la supposent et s'appuient sur elle comme sur leur fondement.

Les fêtes où l'on donne à manger et à boire aux âmes, procèdent d'une erreur dont nous avons déjà signalé la

haute antiquité et l'universalité, et sur laquelle nous ne reviendrons pas.

Si l'âme, bonne ou méchante, n'est pas enfermée en son lieu, et qu'elle puisse vivre invisible parmi les survivants ; si elle est censée avoir reçu par la mort des forces nouvelles, et être ainsi devenue l'égale des bons Anges ou des Démons ; si même elle s'élève jusqu'au rang des dieux, sa famille ou son peuple s'efforcera par des sacrifices d'attirer sur soi ses faveurs ou de détourner de soi sa colère. Ici le culte *des* morts se change en un culte *aux* morts, et celui-ci se subdivise en un culte domestique des ancêtres, et en un culte public des héros. Les héros qu'on adore sont les âmes des hommes qui se sont illustrés par leurs exploits ou par leurs vertus ou par leur génie ; leur gloire les désigne aux hommages de leur peuple reconnaissant, et des chapelles, des temples s'élèvent en leur honneur, sans qu'aucune des autorités constituées en ait donné l'ordre positif. Tel était en particulier l'*hérooldtrie* des Grecs, qui rendaient des honneurs religieux à Aristogiton, Codrus, Académus, puis à Calchas, Agamemnon, Achille, à Amphiaraüs et à son fils Archilochus, à Amphictyon, à Trophonius, à Phrixus. Il est bien vrai que, parmi les personnages que nous venons de nommer, il y en a plusieurs qui n'ont jamais vécu que dans l'imagination des Hellènes ; mais ce n'est point là une raison suffisante pour nier l'existence d'un culte rendu aux grands hommes, et nous rejetons ainsi la double erreur de ceux qui voient, soit dans tous les héros des dieux abaissés au rang de simples mortels, soit dans tous les dieux des héros apothéosés. Au Japon, ce n'est que par une canonisation formelle qu'un homme illustre peut après sa mort devenir, sous le nom de *kami*, l'objet d'un culte divin.

La quatrième et dernière forme du culte des morts

comprend les prières et les sacrifices qu'on fait aux grands dieux en faveur des mânes. Ce culte n'a d'actualité que s'il peut être immédiatement utile aux âmes pour qui on le célèbre ; il est donc impossible partout où leurs destinées futures sont décidées à leur mort par une sentence irrévocable, et il ne se développera pas chez les peuples qui croient que les âmes attendent dans un demi-sommeil un jugement qui n'aura lieu que dans quelques milliers d'années. Le seul terrain qui soit favorable aux prières pour les morts est celui des enfers-purgatoires et celui de la métempsycose ; car il y a là jugement immédiat, souffrances actuelles et possibilité de grâce. Ces trois conditions étaient étrangères, nous l'avons vu, à la religion primitive, et elles ont pour dernière conséquence l'existence d'un sacerdoce qui, pour donner aux survivants la certitude que leurs prières sont exaucées, se dit en possession des secrets de l'empire des morts.

Le culte des morts, sous ses différentes formes, s'est associé partout à celui des dieux, et l'a même supplanté dans quelques contrées. Néanmoins nous pensons qu'il ne faisait en aucune façon partie de la religion orthodoxe que professait le peuple Primitif.

Et d'abord, on ne voit point Abraham et les autres patriarches hébreux rendre quelque honneur à leurs ancêtres après l'inhumation. Moïse n'institue aucune fête de cette nature, pas même de simples fêtes commémoratives ; les prophètes, longtemps après lui, ne comblent point la lacune qu'il semble avoir laissée dans sa Loi. Aussi, comparés aux païens, les Hébreux semblent-ils dépourvus de toute piété filiale ; leur cœur est de glace ; leur imagination ne sait pas s'élancer dans le monde de la mort et de l'autre vie ; on dirait que ceux qu'ils ne voient plus n'existent plus pour eux. Mais l'Auteur du Livre de la Sapience[1]

[1] XIV, 14 sq.

nous apprend que l'idolâtrie fut introduite dans le monde par l'amère douleur d'un père qui avait fait l'image de son fils enlevé par une mort prématurée, et des traditions, que nous transcrirons ailleurs, ajoutent que le culte des amis décédés date des temps de Réhu qui vivait cinq générations après Sem et quatre avant Abraham. Les patriarches hébreux, en ne rendant aucun culte aux morts, restaient donc fidèles à l'antique tradition des Noachides, et fuyaient une voie qui venait de conduire les hommes à l'adoration des idoles. Mais cette voie les a menés plus loin encore, jusqu'à la nécromancie, qui, comme nous le verrons bientôt, fut une des abominations pour lesquelles Dieu détruisit les Cananéens. Plus tard, lors du retour de la Captivité de Babylone, et au temps de la maturité du peuple Juif, on voit dans les Apocryphes se former lentement en Judée la doctrine d'un jugement des âmes, qui suit immédiatement la mort, ou d'un Enfer et d'un Paradis, et c'est alors que Judas Machabée fit une collecte de douze mille dragmes dans le but d'offrir des sacrifices d'expiation pour plusieurs de ses soldats qui avaient péri chargés d'un très-grave péché. Ces sacrifices pour les morts et cette doctrine des deux séjours des âmes étaient des innovations qui ne reposaient sur aucune révélation divine. Mais la *doctrine* était la déduction plausible de prémisses antiques et véritables ; aussi reçut-elle sa pleine confirmation de la bouche de Jésus-Christ et de celle de ses Apôtres, tandis qu'ils n'ont point approuvé les *sacrifices* d'expiation pour les âmes criminelles. L'Église de Rome cherche donc en vain dans l'exemple de Judas une base biblique pour son purgatoire. On peut même dire que l'historien des Machabées, qui n'est rien moins qu'inspiré, en voulant démontrer la sainteté de la cérémonie ordonnée par son héros, donne suffisamment à connaître qu'elle était hose *nouvelle, insolite, inouïe*.

... isait en auc
... que profes
doxe que profes
Et d'abord, on
triarches hébreu
cètres après l'inh
cette nature, pas
les prophètes, lon
lacune qu'il sembl
parés ...
tou...

s et les Sa...

...nuelles.

...e Zoroastre ... année le ... et que les ... iritnelle de leurs ... aucun texte du Zend-Avesta. ... chapitre : le ... bien établie, et qui ... que l'on doit dire à la ... s prières précèdent. ... ugement de l'âme, et ... iations des Orphiques [1].

...ns celui des récompenses, ... comment ... nt (Præp. Evang. xi, ... orceau ... relief l'accord de Pl... à la Bible ... méchants et sur la ... ineffable ... un seul mot de ... lance ... oire du philosophe ... celui de l'Église ...

...on de Rhode, Religi... , p. 410, qui ... erreur par la tr... tive d'Anquetil ... el.

Il serait fort important de connaître exactement le culte des morts pratiqué par les Chaldéens, ainsi que par les autres peuples sémitiques. Il est question, dans Baruch, d'offrandes, et l'Écclésiastique parle de mets posés sur les sépulcres[1]. Nul vestige de prières pour les morts.

Dans l'antique Égypte, point de culte privé des ancêtres, point de culte public des héros. D'après M. Lepsius, le grand Sésostris, qui serait celui de la douzième dynastie, et qui sur les monuments forme avec les dieux des triades, est le seul des Pharaons qui ait été vraiment adoré comme un dieu. Les Égyptiens, à la mort d'un des leurs, demandaient bien aux dieux qu'ils accueillissent avec bienveillance le défunt ; mais ils ne prétendaient point avoir la puissance de le soustraire à sa juste condamnation, ni d'obtenir plus tard la remise de sa peine. Ils priaient jusqu'au moment du jugement et non au delà, si nous ne faisons erreur.

En Grèce, c'est heurter de front la lettre et l'esprit de la religion nationale, que de prétendre avec M. Sepp que les héros d'Homère, que les contemporains d'Eschyle, inquiets du salut de leurs proches, célébraient des sacrifices dans le but de hâter leur sortie du Tartare. Le culte des morts le plus ancien chez les Hellènes est certainement un culte d'alimentation. Ils dressaient, à certains jours de l'année, des tables pour les âmes, à qui le dieu des enfers permettait de passer quelques moments sur la terre. Les rites d'expiation pour les morts ont pris naissance dans la secte des Orphiques[2], sans doute au siècle d'Onomacrite ou de Pisistrate.

Les Romains invoquaient, dans leurs foyers, les Lares,

[1] Baruch, VI, 26; Eccles. XXX, 18.

[2] Platon, *Républ.*, liv. II. C'est sans doute aux Orphiques que ce philosophe aura emprunté sa doctrine des âmes mi-criminelles, mi-innocentes, qui se purifient en subissant leurs fautes, et passent d'un

ou les âmes de leurs ancêtres, et célébraient en l'honneur de toutes les âmes la fête nationale des Lémuries. Ils n'avaient d'ailleurs aucun rite d'expiation pour les morts. Quand Virgile décrit dans l'Énéide les diverses purifications auxquelles sont soumises les âmes, il est philosophe grec et non poëte latin. Cependant Arnobe parle de livres étrusques, du nom d'Achérontiens, où l'on enseignait comment on rend divines les âmes par le sang de certains animaux. Mais ces livres étaient sans aucun doute apocryphes et récents comme ceux d'Orphée et de Musée.

Les Scandinaves et les Slaves, ainsi que les Romains, les Grecs, les Persans, offraient aux morts des mets dans certaines fêtes annuelles.

Les disciples de Zoroastre croient que les cinq derniers jours de l'année le Douzakh ouvre ses portes à tous les morts, et que les plus repentants montent au ciel avec l'aide spirituelle de leurs parents. Cette croyance ne s'appuie sur aucun texte du Zend-Avesta. Le Vendidad contient bien un chapitre (le douzième) dont l'authenticité paraît assez bien établie, et qui détermine le nombre des prières que l'on doit dire à la mort d'un de ses proches. Mais ces prières précèdent, comme dans l'antique Égypte, le jugement de l'âme, et ne peuvent être assimilées aux expiations des Orphiques[1].

lieu de tourments dans celui des récompenses. Mais comment se fait-il qu'Eusèbe, en citant (*Præp. Évang.* XI, 38) le morceau entier du Phédon, mette en relief l'accord de Platon et de la Bible sur les peines éternelles des méchants et sur le bonheur ineffable des bons, tandis qu'il ne dit pas un seul mot de la ressemblance non moins frappante du purgatoire du philosophe grec avec celui de l'Église romaine ?

[1] Contre l'opinion de Rhode, *Religion des Perses*, p. 410, qui était d'ailleurs induit en erreur par la traduction fautive d'Anquetil J'ai suivi celle de Spiegel.

Le culte pour les morts s'offre pour la première fois à nous, comme partie intégrante d'une religion nationale, dans les Lois de Manou, qui ordonnent avec les détails les plus minutieux comment on doit offrir aux mânes le repas funèbre, nommé Sraddha, pour les nourrir et en même temps pour les faire parvenir au séjour céleste. Mais ce code est postérieur aux Védas, et appartient précisément à l'un des deux peuples qui admettaient la métempsycose.

En Chine, le culte des ancêtres formait, avec celui de Chang-ti, toute la religion nationale. Il était sous sa forme la plus ancienne d'une très-grande simplicité. Chaque famille célébrait la mémoire de ses aïeux dans une salle réservée à cet usage; leurs ombres, qu'on supposait arriver à la fête, étaient figurées par un enfant [1] qui recevait en leur place les offrandes des vivants ; ces offrandes consistaient surtout en aliments dont les âmes étaient censées se nourrir. Je ne sais si l'on adressait quelques prières aux morts; mais plus tard on s'est mis à adorer comme des dieux certains sages, tout spécialement Confucius. Nulles traces, d'ailleurs, de sacrifices pour les mânes.

Les Chinois de la secte de Lao-tseu, qui pensent que l'atmosphère est la demeure des âmes, ont imaginé une théorie très-compliquée sur les fonctions des esprits, et l'on a vu l'empereur créer des morts comtes et ducs, même leur conférer le rang des dieux, ou les punir de leur négligence par la dégradation. Au Tunquin, le culte des morts repose pareillement sur la croyance que les âmes deviennent des génies capables de faire du bien et du mal; mais à côté de ce culte existe celui de Xaca ou

[1] Cette coutume remonte aux temps de Chun, et elle a subsisté jusqu'à ceux de Chi-hoang-ti.

Bouddha dont les prêtres, par leurs instantes prières, délivrent les âmes qui languissent dans les cachots souterrains.

Les Japonais, quand ils brûlent un mort, l'adorent auprès du brasier, parce qu'il est envisagé comme étant entré en commerce avec les dieux, et ils croient que toutes les âmes sont en rapport direct avec les vivants. Les âmes très-bonnes, que le grand pontife canonise, deviennent des kamis ou des génies protecteurs des hommes. Les âmes bonnes accourent aux fêtes des morts; mais dans la crainte qu'elles ne veuillent rester dans les maisons, on les chasse à coups de pierres. Les âmes mauvaises, qu'on redoute, errent avec douleur dans les airs. Les âmes très-mauvaises descendent dans le *royaume des racines*, entrent dans des corps de renards, ou s'introduisent dans ceux des hommes, qu'ils rendent malades et dévorent. Avec de telles croyances, la vie se mêle avec la mort, l'Adès avec la terre ; la crainte salutaire de Dieu fait place à la terreur des revenants ; l'imagination, qui est vraiment ici la folle du logis, tient lieu de la foi et de la conscience, et le principal devoir de l'homme est de se défendre contre les ombres, ses invisibles et insaisissables ennemis. Qui ne connaît pas le vrai Dieu, a peur des puissances malfaisantes, et les bons génies ne protégent avec efficace que s'ils agissent par les ordres de l'Éternel.

Après avoir passé rapidement en revue les grandes nations civilisées de l'Ancien monde, nous ne nous arrêterons pas à examiner quelle part ont les âmes, quelle les anges, quelle les génies dans le culte que rendent aux esprits les tribus à demi sauvages du nord de l'Asie, et poursuivant notre marche vers l'est, nous arriverons chez les Malais de la Notasie et de l'Océanie. Ils adorent les ancêtres sous *le nom de* Humalagar aux Philippines,

de Tahutup aux Carolines, d'Aniti aux îles des Larrons. Dans l'Archipel des Amis et dans celui de la Société, les grands forment à leur mort une classe spéciale de divinités. Les moraïs, pyramides à larges degrés, sont tout à la fois des cimetières et des temples. Le culte des morts semble prêt à éclipser, chez les Malais, celui des dieux[1].

En Afrique prévaut aussi généralement l'adoration des ancêtres et des héros.

Strabon a écrit quelques lignes fort remarquables sur la religion des Éthiopiens : « Ils adorent un dieu immortel, principe de toutes choses (un théothée), et un dieu mortel sans nom (un dieu protévangélique), dont ils ne se font pas même une idée bien nette, et ils mettent en général au nombre des dieux tous les bienfaiteurs, tant les rois, que les simples particuliers, avec cette différence que les premiers sont censés veiller à la garde et à la conservation de tous ensemble, tandis que les seconds ne protégent que ceux auxquels ils ont fait du bien. » Aux Éthiopiens ont succédé les Nubas, qui, au Darfour, au Kordofan, au Bertat, non-seulement adorent les grands personnages, les saints, mais aussi célèbrent des fêtes en l'honneur de tous les aïeux. Des fêtes pareilles ont lieu à Tombouctou.

Nous n'avons su découvrir aucun indice d'un culte des morts chez les Abyssins, les Gallas, les Affar, les Bischariens. Mais le peuple caffre des Bassoutos semble avoir

[1] Les Battas de Sumatra ont une coutume qui existait en Grèce. A leur mort, le prêtre fait couler le sang d'une volaille sur le corps, et frappe l'air avec force d'un faisceau de branches de cocotier, comme pour chasser quelque mauvais esprit, et l'empêcher d'emporter l'âme. Cette coutume ne doit pas être confondue avec celle des Nègres, des Japonais et des Péruviens, de chasser à coups de bâtons ou de pierres les âmes des défunts qui pourraient importuner les vivants.

emprunté le sien aux Romains : ils donnent le nom de Lirites à toutes les ombres bonnes et mauvaises, ou aux Mânes ; celui de Litoutséla aux âmes qui reviennent, ou aux Larves, et les aïeux qui reçoivent un culte régulier sont ou des génies tutélaires, des Lares, ou des génies malfaisants, en petit nombre. Quand un mort s'est montré aux vivants, le prêtre se rend sur sa tombe et lui dit : « Oh ! laissez-nous dormir, ne nous visitez pas. »

Les Jaggas immolent même à leurs ancêtres des victimes humaines, et chaque famille célèbre tous les mois la fête de ses aïeux. Au Congo, cette fête, nommée Malala, se renouvelle d'année en année, et il y a de plus dans toutes les maisons, comme à Rome, des Lares mâles et femelles, qu'on adore en toute occasion. Ici les âmes paraissent être des divinités bienfaisantes dont on se concilie la faveur, plutôt que d'anciens membres de la famille dont on célèbre la mémoire et soutient par un festin les forces physiques.

La plupart des Nègres de la Guinée, confondant génies, démons et mânes, qu'ils supposent vivre sous la terre, à sa surface et dans les airs, et qu'ils croient uniquement occupés à leur nuire, tremblent constamment à leur pensée et leur attribuent tous leurs maux. Ils cherchent soit à les apaiser par des sacrifices où le sang coule en abondance, soit à les chasser à coups de bâton, soit à les contenir et lier par l'intermédiaire des sorciers, qui passent pour des êtres privilégiés dont la volonté a une puissance surnaturelle.

En Amérique, tant au Mexique et au Pérou, que chez les Peaux-Rouges et les Caraïbes, on fête la mémoire des ancêtres, on leur rend un culte régulier comme à des génies tutélaires; mais nulle part on ne prie pour eux.

Si les mythes eschatologiques nous ont demontré l'universalité et l'antiquité de la foi en l'immortalité de l'âme et en la résurrection des corps, le culte des morts nous apprend que dès les siècles les plus reculés cette foi était si puissante qu'elle péchait par excès, et qu'elle établissait ou imaginait des relations beaucoup trop intimes entre les vivants et les morts. Elle fut maintenue chez les Hébreux dans ses justes limites par l'intervention directe de l'Éternel. Mais à partir de ce point central, elle se développe avec toujours moins de mesure jusqu'aux extrémités de l'Ancien monde. En Égypte, elle dépasse de peu encore les limites du vrai ; elle crée un culte erroné en Éthiopie et en Nubie ; elle constitue pour ainsi dire à elle seule la religion du Congo et de la Guinée. De même le culte des morts est bien plus important en Grèce qu'en Asie Mineure, en Italie qu'en Grèce, et peut-être chez les Celtes qu'en Italie. Même progression toujours croissante de la Syrie à la Perse, de la Perse à l'Inde, de l'Inde à la Chine, de la Chine au Japon et chez les Malais. Mais au milieu de toutes les différentes formes que revêt la religion des mânes, celle des sacrifices et des prières pour les morts est trop rare et trop récente pour qu'il nous soit possible d'y reconnaître un des éléments constitutifs de la religion primitive. Le témoignage négatif de l'Amérique est en particulier d'un grand poids, venant de peuples que nous savons être au nombre des plus fidèles dépositaires de la tradition primitive.

CHAPITRE III.

Nécromancie.

Lancée dans la voie de l'erreur par l'excès de sa foi en l'immortalité, l'humanité ne s'arrêta pas au culte des morts et poussa jusqu'à la nécromancie. Comment, en effet, les âmes qui accourent des enfers à la voix des vivants ou qui errent sans relâche auprès d'eux, à qui l'on donne à manger et à boire, qui reviennent et apparaissent, qui, invisibles, veillent sur nous avec amour ou nous causent, dans leur colère, toute espèce de maux, se refuseraient-elles à se mettre en relation directe avec nous, à se montrer à nous quand nous les en prions, à répondre à nos questions? Esprits délivrés de leurs corps, ne voient-elles pas le présent mieux que nous? Ne reçoivent-elles pas des dieux, auprès desquels elles vivent, la connaissance des choses futures? De quel prix inestimable ne seraient pas leurs conseils dans toutes les circonstances critiques de la vie? Ces questions, qui se présentaient d'elles-mêmes à l'esprit, ne pouvaient recevoir qu'une réponse affirmative dans ces temps reculés où l'homme, ignorant et les bornes étroites de ses facultés et l'existence des lois immuables du monde physique, croyait pouvoir, par la seule parole, obliger et les dieux et la nature à devenir les dociles instruments de ses volontés? Quand une certaine prière guérit ou donne une

maladie, fait tomber la grêle, retient la pluie dans la nuée ou l'appelle vers la contrée que désole la sécheresse, pourquoi l'âme, qui peut tout, ne pourrait-elle pas faire venir des enfers vers elle les ombres des ancêtres ? Et si les grands dieux du ciel l'honorent ici-bas de leurs inspirations fatidiques, quelle puissance pourrait lui interdire au delà du tombeau de dire, à ceux qu'elle a laissés dans ce monde, ce que dans sa nouvelle existence elle apprend de l'avenir ? On évoqua donc les mânes, et l'on vit ou crut voir, on entendit ou crut entendre. Qui de nous connaît assez exactement la vie et la mort, l'homme corps et âme, et l'homme âme sans corps, pour déterminer ce qu'une foi enthousiaste et une volonté téméraire ont pu développer dans l'âme de forces inconnues, produire dans l'esprit d'hallucinations mensongères, exercer sur les ombres d'action réelle ? Ou qui de nous, pour peu qu'il admette la possibilité d'Anges déchus et d'esprits malins, affirmera que les puissances infernales n'ont point fait irruption dans l'humanité par la porte qu'elle leur ouvrait à demi en fraternisant avec les ombres qui peuplent les enfers ? Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la magie noire ne remonte, comme la magie blanche, à une très-haute antiquité, et que les peuples n'aient cherché de tout temps des lumières et des forces surnaturelles en haut auprès des dieux, en bas auprès des mânes. Ainsi, en Grèce, l'antique Orphée passait pour avoir inventé la nécromancie ; la Thessalie avait été de tout temps la patrie de redoutables magiciennes ; dans l'Odyssée, Ulysse évoque les ombres, et l'un des plus célèbres et des plus antiques oracles était celui de Trophonius, où les morts répondaient des entrailles de la terre aux vivants. Les Scandinaves rapportaient l'origine de la nécromancie à Odin lui-même. En Canaan, au temps de Moïse, tous les genres possibles de divination et de

magie étaient déjà tellement connus et pratiqués que c'est en grande partie à cause de ces abominations que l'Éternel veut exterminer les habitants du pays. Il est dit, en particulier, que parmi eux étaient des gens qui *liaient une contrée* par leurs formules magiques; d'autres qui *savaient* tout par un esprit qui était en eux; d'autres qui *interrogeaient l'esprit* de Python (OB); d'autres enfin qui *cherchaient les morts*[1]. Ce mot hébreu, OB, paraît être le même que celui d'OBEIAH, qui est en usage chez les Nègres de la Guinée, qui pratiquent sur une très-large échelle l'évocation des morts. Elle existe pareillement chez la plupart des peuples païens, mais surtout chez les sauvages, et nous n'avons pas le droit de nous en étonner quand nous voyons au dix-neuvième siècle, dans notre Europe et aux États-Unis, des milliers de personnes qui tentent, par le moyen des tables tournantes, de se mettre en rapport avec les morts ou les *esprits frappeurs*. Au reste, chez les nations chrétiennes, à la magie noire est venue s'ajouter la sorcellerie, qui consiste à mettre l'homme en rapport non plus avec de simples ombres, mais avec Satan lui-même. C'est à la sorcellerie qu'ont finalement abouti ces erreurs si poétiques, si pieuses, si innocentes, dans lesquelles était tombée la haute Antiquité lorsque, mécontente de l'ignorance où la tradition primitive la laissait sur l'état des âmes après la mort, elle avait voulu deviner et savoir ce que Dieu dans sa sagesse n'avait pas jugé bon de lui révéler.

[1] Deut. XVIII, 10 et 11.

SECTION SECONDE.

Fin du monde.

On ignore qui a reçu de Dieu la révélation relative au grand incendie qui doit consumer le monde actuel, et qui sera suivi de l'apparition d'une nouvelle terre et de cieux nouveaux. Mais le prophète qui le premier a fait connaître à ses frères ce grand mystère a certainement vécu avant la Dispersion ; car les filles de Loth semblent bien avoir cru que l'incendie de Sodome était celui de la terre entière, et qu'elles étaient appelées à devenir les mères de la nouvelle humanité. Depuis Loth et Abraham, les prophètes hébreux font allusion à ce grand événement des siècles futurs comme s'il était connu de leurs auditeurs, et saint Pierre, qui en parle en détail, ne fait que mettre le sceau de son autorité apostolique à une antique croyance. Cette croyance, que les Saintes-Écritures déclarent véritable, existe dès les temps les plus reculés chez les peuples païens.

Les Égyptiens prétendaient qu'après trois mille ans, au temps de l'inondation, arrivait au lieu des eaux du Nil un torrent de feu, et que tout le pays de Thoth était ravagé par les flammes, mais pour renaître rajeuni. C'était aussi ce que signifiait le mythe du Phénix.

Lors de sa dixième incarnation, Vichnou viendra sous le nom de Kaliki, l'incendiaire, monté sur un cheval

blanc ailé, et tenant d'une main une épée enflammée semblable à une comète, de l'autre un anneau, symbole des perpétuelles révolutions du monde. Les Chiwaïtes disent que leur grand dieu, accompagné de dix esprits destructeurs, lancera entre la lune et la terre une comète ardente, que le grand serpent Ananta vomira des flammes de ses mille gueules, et que le monde sera réduit en cendres.

Le Zend-Avesta parle d'une comète qui se précipitera sur la terre; le monde tout entier deviendra un fleuve de métal fondu dans lequel Ahriman et ses dews se purifieront de toute souillure, et il naîtra un nouvel univers où tout sera lumière, paix et joie.

Chez les Assyriens, le bûcher de Sandan figure l'incendie final.

Ce bûcher est celui d'Hercule, et ce feu celui qui fait périr l'hydre de Lerne. Les Orphiques professaient ce même dogme de la ruine de toutes choses par le feu. Héraclite, et plus tard les Stoïciens l'ont adopté [1] ; Virgile, Ovide, Sénèque y ont fait allusion dans leurs chants.

L'Edda se complaît à décrire la ruine du monde et la mort des dieux. Dans ce saisissant tableau, on voit arriver du sud, entouré des fils du Muspelheim, le génie qui règne sur l'antique demeure du feu. L'incendie sera précédé de trois années de crimes affreux et de guerres civiles, et de trois années sans été où le froid sera grand, la neige abondante, les vents violents. Après la destruction de l'univers, la terre sortira du fond de la mer, verte et fraîche, et elle deviendra la demeure d'une humanité nouvelle.

Les Celtes, dans leurs poésies, décrivent en ces mots la fin du monde : « Il y a douze mois et douze signes :

[1] Voyez aussi Clem. d'Alex. *Stromates*, v, 14.

l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard ; les douze signes sont en guerre ; la belle vache (la terre), la vache noire à l'étoile blanche au front sort de la forêt des dépouilles ; dans la poitrine le dard de la flèche ; le sang coule ; elle beugle la tête levée ; la trombe sonne ; feu et tonnerre ; pluie et vent ; tonnerre et feu ; rien, plus rien ; rien, ni série. »

Les Ibères, qui disaient être venus occuper l'Espagne peu après le Déluge, avaient, comme les Chiwaïtes, un Ananta sous le nom de Léhéren. Pendant le sommeil de ce grand serpent de feu plié en rond, le mouvement de l'année est entretenu par le balancement régulier que lui impriment les génies des quatre points cardinaux ou des quatre saisons. Mais ce mouvement sera subitement interrompu par le son de sept trompettes d'airain (qui sont sans doute une adjonction postérieure au mythe antique et un emprunt fait à l'Église chrétienne). Aussitôt Léhéren, vomissant de sept gueules la flamme, consumera le monde en dix jours (qui correspondent aux dix compagnons de Chiwa). Puis il repétrira de sa large queue les cendres de l'univers détrempées dans les eaux du Déluge.

Les Slaves et les Lithuaniens parlaient d'un jour où le monde périra dans les ténèbres, d'un dernier jour où paraîtront neuf soleils.

Ces soleils se retrouvent dans un mythe des Kalmouks, qui sont bouddhistes. Les bouddhistes ont leurs âges du monde, dont le dernier est, d'après la doctrine la plus généralement reçue parmi eux, l'âge du feu. Les Kalmouks racontent que le grand dieu Maidiry, qui naîtra du dieu des enfers, Herlick-Khan, et d'une vierge fille du roi du Japon, après avoir fait la guerre, depuis Jérusalem sa capitale, à tous les princes ses voisins, sera témoin de la fin du monde ; sept soleils apparaîtront qui

brûleront tout ce qui sera sur la surface de la terre ; une pluie abondante éteindra le feu, et Maidiry montera au ciel pour y succéder à Chakiamouni (Bouddha)[1].

La tradition générale existe aussi en Chine : le présent monde (qui date du Déluge), a commencé par l'âge de la terre, et il finira par celui du feu.

En Amérique, les Peaux-Rouges croient qu'au jour où Manabosho mettra de nouveau le pied sur la terre, elle s'enflammera et consumera tous les êtres vivants.

Chickasaws : Le monde qui a été détruit autrefois par l'eau, sera consumé par le feu après une pluie de sang et d'huile[2].

Muscogées ou Creeks : Le monde périra par le feu ; alors la terre sera pleine de guerres ; un peuple apparaîtra parmi les Indiens, qui seront détruits, et le Grand Esprit détruira la terre pour empêcher d'autres d'en prendre possession[3].

Les habitants de Tlascala disaient que le feu est le dieu de la vieillesse « parce que la terre devait finir par le feu et demeurer réduite en cendres jusqu'à de nouvelles révolutions, qu'on faisait profession d'ignorer[4]. » Nous verrons que l'âge du feu clôt les cycles mexicains.

D'après les Péruviens, la fin du monde doit être précédée d'une grande et longue sécheresse, et alors le soleil et la lune s'éclipseront[5].

Cependant quelques peuples maritimes, abandonnant la tradition orthodoxe, ont substitué à l'incendie final un

[1] Chappe d'Anteroche, *Voyage en Sibérie*, t. I, p. 302 sq. — Maidiry est le Maidarin de Pallas (*Voyages*, etc., t. II, p. 207), mais Pallas ne parle point de l'incendie final.

[2] Schoolcraft, t. I, p. 310.

[3] *Ibid.* p. 272. Comp. Lafitau, t. I, p. 101.

[4] *Hist. génér. des Voyages*, t. XII, p. 577.

[5] Zarate, t. I, *p.* 60.

nouveau Déluge[1]. Ainsi ceux des Hindous qui disent que Vichnou=cheval (c'est-à-dire eaux), dès qu'il mettra le pied sur la terre, l'enfoncera sous les eaux et fera périr le monde[1]. Ainsi encore les Groënlandais dont nous avons déjà cité la tradition.

[1] Peut-être ont-ils pris la période typhéenne pour l'incendie final.

LIVRE ONZIÈME.

HISTOIRE DE L'UNIVERS.

.'esprit humain a soif d'unité. A moins d'être abruti le vice ou accablé par les soucis de la vie matérielle, ente de réunir en un système unique ses croyances di-ses, ses pensées éparses, ses connaissances multiples. st ce qu'avait fait déjà sans doute le peuple Primitif; st ce qu'ont fait certainement les nations païennes, et rs vues d'ensemble sur les relations mutuelles et l'his-e de Dieu, de la nature et de l'humanité ont donné lieu es mythes qui embrassent ou résument tous les autres. .es éléments de ces mythes sont de triple nature, se-qu'ils ont pour objet Dieu, le monde physique ou mme. Le premier de ces éléments prévaut dans le the des dynasties des dieux ; le deuxième dans ceux la succession des mondes, et des âges de notre monde uel ; le troisième dans celui des âges de l'humanité.

1. Règnes des dieux.

.es mythes qui font se succéder plusieurs dieux sur rône de l'univers proviennent de deux sources dis-ctes : la vraie tradition, et l'histoire des religions ennes.

1° Nous pouvons fort bien supposer que les pieux patriarches du monde Primitif distinguaient :

a) Le règne éternel d'Élohim avant le commencement du monde et des temps;

b) Le règne d'Élohim créant en six jours la terre et les cieux, selon sa souveraine sagesse, par sa Parole toute-puissante ainsi que par son Esprit qui planait comme un oiseau sur le chaos et sur le monde;

c) Le règne de Jéhova-Élohim, ou du Dieu invisible de la création, se révélant à l'homme pur ; règne qui aurait dû embrasser toute la durée du développement de l'humanité, mais que la chute d'Adam a réduit à peu de jours ;

d) Enfin, de la chute à la Dispersion, le règne en quelque sorte simultané d'Élohim et de Jéhova, ou le règne du seul vrai Dieu qui intervenait dans le gouvernement du monde tantôt invisible et redoutable, tantôt miséricordieux et visible.

A ces quatre règnes, Abraham et Moïse en auraient ajouté un cinquième, celui de Jéhova sur son peuple Élu.

2° Cependant le culte du vrai Dieu ne s'était conservé ni chez les Caïnites, ni chez les Noachides, et l'histoire des fausses religions s'est mêlée, dans l'esprit des païens, à celle de l'Éternel, qui en a été complétement altérée. Sanchoniaton nous apprend que Caïn, au temps de la sécheresse, s'était mis à adorer le soleil, l'unique seigneur des cieux, et qu'à cette même époque le culte du dieu du ciel avait fait place à celui de Saturne. Le Rig-Véda donne la même date à la naissance d'Indra, le grand dieu solaire, et distingue entre les dieux nouveaux dont le chef est Indra, et les dieux anciens qui ont à leur tête le Ciel et la Terre. Après la Dispersion, des dieux différents surgissent de toute part chez les nations qui se

forment et se constituent. Ces divinités nationales tantôt expulsent des cieux les divinités antérieures et humanitaires, quand la religion locale et nouvelle détruit la religion primitive; tantôt elles ne font que les abaisser du premier rang au second, et tantôt enfin elles s'associent simplement à elles sans leur rien enlever de leur antique gloire. Ainsi Melcarth s'associe à Baal en Phénicie ; Brahma éclipse Indra, qui n'est plus que le dieu du soleil ; Zeus détrône Cronus.

Mais l'avenir recèle dans son sein d'autres révolutions célestes : le héros protévangélique enlèvera à son père le sceptre du monde, comme Bacchus à Jupiter, ou le monde qui renaîtra des cendres du nôtre sera gouverné par des dieux nouveaux, ainsi que le disaient les Scandinaves, et que le disent encore les bouddhistes.

Le tableau suivant résume les règnes des dieux en Chaldée, en Phénicie, en Grèce, en Italie, en Scandinavie, en Finlande, en Inde, au Mexique, au Pérou. Le mythe égyptien exige un examen tout spécial, que nous ferons ailleurs, et qui nous prouvera comment le peuple du Nil remaniait et travaillait à sa manière la tradition universelle. Les religions des Celtes et des Slaves, mieux connues, nous auraient certainement fourni deux colonnes nouvelles, qui auraient concordé avec les autres. Dans le Zend-Avesta le même dieu, Ormuzd, règne à travers tous les temps. Nous avons omis, comme trop récente et trop obscure, la dynastie des Bouddhas.

Explications.	Chaldée.	Phénicie.	Grèce. Orphiques.	Grèce. Hésiod…
[illegible]	Belitan ou *Belus* l'Ancien.	Elioun.	Phanès, la *lumière* éternelle.	. .
[illegible]	.	. . .	La Nuit.	Le Cha…
[illegible]	.	. . .	. . .	. .
[illegible]	Belus II	Le Ciel.	Le Ciel.	Le…
[illegible]	Belus III .	. . .	. . .	. .
[illegible]		. . .	. . .	. .
[illegible]		Le Ciel veut faire périr les hommes par le fléau du feu.		
		El ou Baal fait cesser ce fléau, et détrône le Ciel.	Cronus détrône le Ciel.	Cr… dét… le…
[illegible]		El ou Cronus fait périr les hommes par le Déluge.	. . .	. .
[illegible]	.	Il établit les sacrifices humains.	. . .	. .
[illegible]		Melcarth, dieu de la cité phénicienne s'associe à El	Zeus, dieu de la cité grecque, détrône Cronus.	Ze… détr… Cro…
[illegible]			. . .	. .
[illegible]			Dionysus détrône Zeus.	. .
[illegible]	.	.	. . .	. .

E.	Scandinavie.	Finlande.	Inde.	Mexique.	Pérou.
…s …rne.	Allvater, le *père de toutes choses*.	Ukko, l'*Ancien*.	. . .	Teotl, le *Dieu*.	? Chun.
.	. . . . Ymer, dieu-monde, géant, père des géants et des dieux.	La Fille de l'air, déesse du chaos, qui forme le monde			
…s, …rge,					
e.	. . .	. . .	Le Ciel.		
. …s'– .)	. . .	Wäinämöinen, né de la Fille de l'air, dieu de l'humanité primitive et de la Finlande païenne.	. . .	? Tezcatlipoca	? Pachacamac
.	. . . .	. . . .	Indra naît lors du fléau du feu.		
.	La race des géants périt dans le Déluge. Odin crée l'homme, et règne avec son fils Thor.				
.	. . . .	. . . .	Brahma, dieu d'une religion nouvelle succédant à l'indraïsme.	Mexitli, le dieu sanguinaire.	Le Soleil, dieu suprême des Incas qui abolissent la religion antérieure.
		Le fils de Marjatta remplaçant Wäino, dieu de la Finlande christianisée.			
.	. . . .	. . . .	. . . .	La déesse Centéotl met fin aux sacrifices humains.	
.	Allvater.				

plus ou moins identifiaient tous la Divinité avec s
tures, les règnes de leurs faux dieux se confond
vent avec les âges de la nature et de l'humanité

Les âges de la nature avant l'homme étaient
du peuple Primitif par la Vision génésiaque : le
avait été créé en six jours ou périodes. Une aut
lation avait fait connaître l'incendie final de la
des cieux. Mais on ignorait combien de jours o
devaient s'écouler depuis la fin du sixième jour
gonique et le commencement du sabbat de Dieu
cette ruine finale du monde.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher ce que
phètes hébreux nous ont enseigné sur les gra
riodes de l'histoire. Nous les entendrions nou
d'un *temps des Gentils*, pendant lequel Babylon
sur la terre, et dont le chiffre mystique est proba
$2 \times 3\,{}^1/_2 = 7$; puis, d'un règne de Jésus et des sai
dant mille ans, et enfin, d'une courte période q
la ruine des derniers ennemis de Dieu. Mais ce
que des éclairs dans les ténèbres de l'avenir,

ques et jubilaires, que l'histoire de l'humanité comprendrait sept périodes de mille ans, dont six de travail et une de repos et de gloire sous le sceptre du Messie. Ces idées se trouvent consignées dans le Talmud et dans l'épître apocryphe de Barnabas; mais elles remontaient certainement beaucoup plus haut. Elles se sont propagées, d'ailleurs, dans l'Église chrétienne, et de nos jours, parmi les hommes les plus pieux, il en est plusieurs qui croient que deux mille ans s'étant écoulés sans la loi, d'Adam à Abraham, et deux autres millénaires sous la loi, l'Église chrétienne subsistera dans son présent état pendant deux mille ans, après lesquels viendrait le règne de mille ans, qui serait le sabbat de la grande semaine humanitaire. Il y a sans doute un fond de vérité dans ce calcul; mais, comme dans les Révélations de saint Jean le millénium ne clôt pas l'histoire de notre monde, ainsi qu'il devrait le faire s'il en était réellement le jour de repos, il est évident que le calcul divin de la chronologie contient d'autres facteurs que 2, 7 et 10, et nous en connaissons en effet un autre, celui de 360, qui fournit la célèbre période apocalyptique de $3\,^1/_2 \times 360 = 1260$ jours ou années.

Les spéculations des chrétiens et des Hébreux nous expliquent celles des païens. Le sabbat y disparaît; mais les six jours cosmogoniques sont visibles à la base de leurs édifices imaginaires.

Les Étrusques, que nous supposons par les Tyrrhéniens, issus de Tharé, père d'Abraham, disaient, à peu près comme le Juifs, « que le Démiurge a fixé au monde douze mille ans de durée; pendant les six premiers il a créé le monde; les six derniers sont réservés à l'histoire du genre humain. »

Ces mêmes douze mille ans forment chez les Perses une grande *année, qui se di*vise en quatre saisons. La

seule différence essentielle entre le mythe des Perses et le mythe des Étrusques provient du dualisme des premiers, qui fait de toute l'histoire de l'univers une grande lutte entre le bien et le mal. Pendant les trois premiers mille ans ou le printemps de l'année cosmique, Ormuzd a créé seul le ciel, l'eau et la terre ; au commencement du quatrième millénaire, Ahriman crée les Dews, mais il est bientôt abattu et comme lié par la puissante parole d'Ormuzd, qui achève, seul encore, la production des arbres, des animaux et de l'homme. Cependant, dès que l'homme a paru, Ahriman déploie toutes ses forces, et il tient tête à Ormuzd pendant les trois mille ans qui forment la première moitié de l'histoire de l'humanité. Dans la seconde moitié, c'est le dieu du mal qui triomphe jusqu'au jour de la venue du Sauveur et de l'incendie du monde.

Les douze mille ans des Perses et des Étrusques commencent avec le chaos et finissent avec l'incendie universel. Mais la tradition sacrée porte que cette destruction de notre monde sera suivie de nouveaux cieux et d'une terre nouvelle, et le chaos, d'après l'antique hypothèse adoptée par l'Égypte et par l'Inde[1], n'est que les débris d'un monde antérieur. L'univers actuel formerait ainsi un simple anneau dans une chaîne immense d'univers qui se succéderaient sans fin les uns aux autres. Ces vues fantastiques sur l'histoire de l'univers ont passé de l'Inde par le bouddhisme dans toute l'Asie ultérieure, et d'Égypte par divers canaux en Grèce et en Judée. Les stoïciens parlent en termes très-explicites de mondes qui

[1] Cette hypothèse est étrangère au Rig-Véda, où se lisent (t. II, p. 480) ces paroles remarquables : « Il n'est né qu'un ciel, il n'est né qu'une terre. » Il y a là sans doute une protestation contre une doctrine nouvelle qui se formait chez les Ariens, en opposition avec leur religion nationale, ou qui leur arrivait plutôt du dehors, des Cuschites de l'Indostan.

périssent pour renaître et périr. Les Rabbins prétendent que le monde se renouvellera sept fois, et que sa durée sera de 7×7 mille ans. C'est sans doute aux Juifs que les Mahométans auront emprunté leurs Salomons præadamites, qui ont successivement gouverné le monde au nombre de quarante ou soixante-douze. A ces Salomons, correspondent en Chine les Tien-hoang ou *rois du ciel*, les Ti-hoang ou *rois de la terre*, et les Gien-hoang ou *rois des hommes*, lesquels Gien-hoang ont régné (avant Adam) pendant dix ki ou périodes immenses.

III. Ages de l'humanité.

Quelque opinion que les peuples se soient faite sur les relations de notre monde avec les mondes antérieurs et les mondes subséquents, nul ne pouvait oublier que la terre avait, du vivant de l'humanité, subi plusieurs crises qui l'avait bouleversée et comme détruite. La plus violente de toutes était celle du Déluge. Aussi avons-nous vu plusieurs nations, faisant du cataclysme un véritable chaos, supposer que nulle famille n'avait été sauvée des eaux, et qu'après leur retraite tous les êtres doués de vie avaient été créés de nouveau. D'autres nations, comme les Chaldéens, sans aller aussi loin, virent dans l'histoire antédiluvienne l'histoire complète d'un premier monde, et non point la première partie de celle de l'humanité. Mais avant la destruction de la terre par l'eau avait eu lieu la grande crise de la sécheresse et du feu, dont on exagéra les conséquences au point de la comparer à celle du Déluge. Elle avait, prétendit-on, fait périr, elle aussi, tout le genre humain et consumé la terre entière. Le monde avait donc, depuis Adam aux fils de Noë, été comme anéanti une première fois par le feu et une seconde fois par l'eau.

Mais le feu c'est l'été ; l'eau c'est l'hiver, et l'histoire de l'homme est ainsi soumise à des lois analogues à celles qui régissent l'année. Or l'étude des cieux avait fait découvrir la précession des équinoxes et une grande année cosmique de vingt-quatre, de trente-six mille années ordinaires, pendant laquelle le soleil se lève successivement à tous les points de l'horizon. Les Égyptiens, saisissant ces faits et ces analogies, imaginèrent que deux grandes années s'étaient écoulées déjà depuis la création de l'homme, et que le soleil s'était levé et couché deux fois aux endroits où il se couche et se lève maintenant. Une fable analogue paraît avoir existé chez les Scandinaves.

Cependant le Déluge avait été suivi d'une période de grands vents. Le vent, c'est l'air agité. L'air avait donc à son tour bouleversé la terre comme l'avaient fait avant lui le feu et l'eau. Les bouddhistes se sont emparés de cette idée, et ils font périr successivement le monde par le feu, par l'eau et par le vent. Seulement, ils ont appliqué ce détail de l'histoire de notre terre à l'histoire de leur univers, où les mondes succèdent aux mondes à d'incommensurables intervalles. Avant chaque destruction descend du ciel sur la terre Nat, ou *le seigneur*, pour prêcher aux hommes la repentance (comme Noë l'a fait à l'approche du Déluge). Quand l'univers doit périr par le feu, on voit apparaître successivement sept soleils. Entre deux ruines totales, on compte soixante-quatre périodes pendant lesquelles l'homme, selon qu'il se corrompt ou se repent, voit sa vie se raccourcir jusqu'à dix années ou reprendre sa durée normale.

Mais laissons de côté ces vains rêves, qui varient beaucoup d'un peuple bouddhiste à l'autre, et voyons ce que les Ariens de l'Indus ont fait de la tradition des 12,000 ans, qu'ils avaient emportée avec eux depuis la Perse. Elle est la base de tout leur système chronologique tel

il est exposé dans le premier livre des Lois de Manou.
is elle y est restreinte aux temps du genre humain.
ɜ s'y divise d'ailleurs, comme dans le Zend-Avesta,
quatre âges ou Yougas; seulement, comme nous som-
s sur la terre de l'émanation, et que la créature se
ériore à mesure qu'elle s'éloigne de sa source, les
atre âges voient du premier au dernier diminuer leur
gueur et s'abréger la vie de l'homme. Nous savons au
te, par la Genèse, comment la vie des patriarches sé-
tes a diminué depuis le Déluge, et nous pouvons sup-
ser que le péché et le vice avaient déjà de beaucoup
courci celle des Caïnites.

Le Crita-youga a duré 4000 ans avec 400 ans pour
crépuscule du soir, et 400 pour celui du matin,
t 4800

Le Tréta-youga.	3000+300+300=3600
Le Dwapara-youga.	2000+200+200=2400
Le Cali-youga	1000+100+100=1200
	12000

La longévité était de 400 ans dans le premier âge, de
0 dans le deuxième, de 200 dans le troisième ; elle est
100 dans le quatrième, qui est le nôtre.

Ce dernier est séparé du précédent par le déluge de
yavrata.

Mais ce nombre de 12000 années pour la durée de
ımanité, s'est trouvé trop petit au gré des Hindous,
i ont imaginé de le multiplier par le chiffre de 360 ou
celui de 36000, ou simplement par celui de 36. Le
mier indique la somme des jours qu'on donnait à
ınée dans l'ancien calendrier, avant l'addition des
gomènes. Le second marque les années terrestres
ɜ comprenait la Grande Année du monde. La pé-
de traditionnelle des 12000 années s'est ainsi agran-

die au point d'en compter 432,000, ou 4,320,000, ou 432,000,000.

Le chiffre de 432,000 ans reparaît à Babylone; mais il y marque la durée des trois premiers âges de l'Inde, ou des temps antédiluviens. Ces temps sont donc envisagés ici comme formant à eux seuls un monde complet.

Les Grecs, peu versés dans l'astronomie, n'ont point de ces immenses échafaudages de cycles imaginaires, que l'Orient se plaisait à dresser. Ils désignent les âges de l'humanité par les quatre métaux suivants : l'or, l'argent, l'airain et le fer[1].

Chacun connaît la description qu'en fait Ovide, d'après les Grecs, dans le premier livre de ses Métamorphoses. Poëte plein de grâce et d'imagination, il n'a point ici la prétention de reproduire fidèlement les plus anciennes traditions; elles ne sont pour lui qu'un thème sur lequel il joue de brillantes variations. Nous noterons seulement qu'il place les quatre âges avant le Déluge. Telle n'était point la pensée du vieil Hésiode.

Plus nous étudions la description qu'Hésiode fait des âges du monde dans les *Travaux et les Jours*, plus nous en admirons et l'originalité et la concordance avec la Genèse. Ce poëte n'invente pas, car il ne se comprend pas lui-même; il recueille d'antiques énigmes dont il n'a pas la clef. Que signifie cet âge d'argent qui devrait faire la transition insensible de celui d'or à celui d'airain, et où les hommes, encore enfants à cent ans, finissaient briè-

[1] Le symbole des métaux se retrouve au Thibet et chez les Mongols. Le deuxième âge du monde, qui commence à la création de l'homme, a vu se succéder sur le trône de l'univers cinq souverains : les rois de l'or, de l'argent, de l'airain, du fer, et un cinquième dont on ne sait rien. Mais ce mythe bouddhiste est-il bien d'origine asiatique? Ne provient-il point de la civilisation grecque, qui avait pénétré sous les successeurs d'Alexandre jusqu'en Inde?

ment, dans la violence et l'impiété, une vie pleine de uleurs? Que fait, entre les mœurs sanguinaires des mmes d'airain et la profonde corruption de ceux de ·, cette grande et belle époque des héros? Pourquoi ıq âges, quand on n'en compte que quatre et dans rient et en Italie? Ce qu'Hésiode ignorait, Moïse nous pprend, et il n'y a, dans le tableau du poëte païen, ur ainsi dire pas un trait qu'on ne puisse transporter ns une histoire du monde Primitif.

Pour que l'accord soit complet entre Hésiode et Moïse, ne manque au poëme qu'un fait : le Déluge. Or Apol-lore et Proculus nous disent que, d'après les plus an-ennes traditions, ce fut la race d'airain qui périt dans s eaux de ce grand cataclysme. La Grèce est donc sur point du même avis que l'Inde.

L'âge d'or où les hommes vivaient comme des dieux, empts de maladies, de soucis et de travaux, et mou-ient comme vaincus par le sommeil, c'est le Paradis, le mps d'Adam et de Seth et la cité des Sethites. L'his-ire de l'humanité s'ouvre en effet par l'innocence et r la foi, par la paix et par une demi-immortalité. Il est en vrai que cet état primitif se perpétue jusqu'au Dé-ge et qu'il devient ainsi contemporain des âges subsé-ients. Mais il va en s'éclipsant de siècle en siècle, et il ffit, pour qu'il ait droit à la première place, qu'il ait mmencé avant les autres.

L'âge d'argent nous précipite en quelque manière du el dans l'enfer. Mais aussi telle devait être précisément différence entre la cité des Sethites et celle des Caïni-s. La Genèse se tait sans doute sur les crimes, les souf-ances et la longévité des descendants du Fratricide. utefois, il est facile de suppléer à son silence. Le pé-é engendre la mort et le vice hâte sa venue. Les Caï-es auront *donc vécu beaucoup* moins longtemps que

les Sethites. Mais leur développement physique se serat-il accéléré à mesure que leurs jours étaient raccourcis? Ou la loi qui régissait alors la nature humaine serat-elle restée immuable, et leur existence aura-t-elle offert une saisissante opposition entre la lenteur normale de leur croissance et la brièveté extraordinaire de leur vie? C'est ce que nous n'aurions osé décider, et ce qu'Hésiode nous apprend, quand il nous dit que dans l'âge d'argent on était encore à cent ans un grand enfant près de sa mère, et qu'on mourait après avoir à peine atteint l'adolescence. Cette tradition est à notre avis l'une des plus merveilleuses du paganisme ; car, dans Hésiode, elle est isolée, étrange, inexplicable ; elle n'a de sens que dans la double supposition d'une longévité régulière de huit à dix siècles, et de quelque effroyable chute qui l'a brusquement abrégée des trois quarts, et le poëte grec ne parle ni de l'une ni de l'autre. Nous ne concevons pas comment, en présence de ce témoin-là, qui jette à son insu la plus vive lumière sur un des points en litige les plus importants, on peut nier encore ce que la Genèse nous dit de la longue vie des patriarches antédiluviens.

L'âge d'airain répond exactement à celui de Tubalcaïn, le forgeron, de Léemec, le vengeur, et des Néphilim, les tyrans, auquel met fin le Déluge de Noë, d'Ogygès ou de Deucalion.

La justice reparaît, d'après la Genèse et d'après Hésiode, dans l'âge suivant, qui ouvre une ère nouvelle et reproduit, mais avec beaucoup plus d'ombre, le brillant tableau de l'âge d'or [1]. C'est le temps des Noachides et des Sémites ; c'est celui des demi-dieux ou des héros, qui se

[1] Il faut distinguer le second paradis des Noachides dans les vallées du Liban (voir notre seconde partie, livre 1er), et les temps de souffrances qui ont suivi la Dispersion.

prolonge chez le poëte grec jusqu'à la guerre de Troie. Cette période de relèvement, par là même qu'elle interrompt la marche régulière de la dégénérescence humaine, ne peut être une vaine fiction. Quand on fait tant que d'inventer une progression, on ne la brise pas à plaisir. Aussi l'âge des héros ne reparaît-il nulle part en Grèce ni ailleurs depuis Hésiode.

Son cinquième âge, qu'il nomme de fer, est celui-là même au milieu duquel il vit ; siècle de souffrance et de corruption, qu'il voit empirer dans l'avenir et aboutir à une grande destruction, après laquelle reviendront les temps meilleurs d'un sixième âge, sur lesquels il ne s'explique pas.

Nous avons indiqué plus haut le sens du mythe des Orphiques qui comptaient six âges du monde, gouvernés chacun (comme dans le bouddhisme) par un dieu différent.

Nous rappellerons ici les principaux traits du tableau que Platon, dans le *Politique*, trace du règne de Saturne : « Les nourrissons de Saturne n'avaient point de cité (ni de famille) ; ils cueillaient en abondance des fruits que n'avait point produit la culture ; ils couchaient en plein air sous un ciel tempéré et sur des lits d'une herbe tendre et épaisse, entourés d'animaux qui ne se faisaient point la guerre, et avec lesquels même ils conversaient. Leur félicité était mille fois supérieure à la nôtre, et ils n'avaient que Dieu pour souverain. » Ce règne de Saturne a fini par une immense révolution physique dans laquelle auraient péri tous les animaux, et qui a été suivie du règne de Jupiter ou des temps postdiluviens et historiques.

Nous passons de Grèce en Chine sans que le fil de la tradition se brise entre nos mains.

Les Chinois se sont fait une philosophie de l'histoire, qui est fort curieuse. Le cours des empires n'est pour

eux pas moins périodique que les révolutions célestes, et c'est ce qui a donné lieu à cette formule des empereurs : *Nous que le Ciel par ses révolutions a destinés à l'empire*. Ces périodes sont au nombre de cinq, selon le nombre des éléments qui sont le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau. On n'est d'ailleurs point d'accord sur l'ordre dans lequel les éléments et les âges se suivent. L'ordre qui est généralement admis pour le monde actuel commence par la terre et finit, selon la croyance universelle, par le feu. Mais les âges du monde Primitif sont rangés d'une tout autre manière.

Pour comprendre le sens que les Chinois donnent à chaque âge, il faut savoir quelles idées s'associent dans leur esprit à leurs éléments, qu'ils ont fait correspondre avec les couleurs, les saisons, les points cardinaux, les prodiges, les planètes et les vertus.

Au bois correspondent : le vert, le printemps, l'orient, l'apparition d'un dragon vert, l'extraordinaire vigueur et beauté des végétaux, la planète de Jupiter et la charité.

Au feu : le rouge, l'été, le midi, l'apparition d'un corbeau changé en feu, l'astre enflammé de Mars et les cérémonies de la religion.

A la terre : le jaune, la saison moyenne de l'année, le zénith, l'apparition d'un grand dragon jaune et une grande abondance des biens de la terre, Saturne, et la foi avec la sincérité.

Au métal : le blanc, l'automne, le couchant, l'argent regorgeant de lui-même des mines, et des animaux blancs, Vénus, et la justice qui châtie avec le métal le criminel.

A l'eau : le noir, l'hiver, le nord, des pluies abondantes, et la rupture des digues, Mercure, et la prudence[1].

[1] Chou-king, Notice sur l'Y-King ; remarques *de Visdelou*.

L'ordre dans lequel nous venons d'énumérer les éléments est celui qu'on assigne unanimement aux âges du monde Primitif, et nous y lisons en effet toute son histoire.

Le premier âge, l'âge d'or d'Hésiode, est celui de l'*orient* et du *printemps* de l'humanité, du Paradis avec sa magnifique *végétation*, et de la vertu suprême de la *charité* que le Saint rétablira à la fin des temps sur la terre.

L'âge du *feu* a été signalé par deux grands faits : le fléau du *feu* sous Caïn et Méhujaël, et l'établissement du *culte* sous Seth et Énos d'une part, sous Méthusçaël d'autre part.

Pendant l'âge de la *terre*, a brillé la *foi* d'Hénoc, et le sol produisait en *abondance* toute espèce de fruits. C'est le beau temps des Sethites et des Caïnites, leur *zénith*.

Vient ensuite l'âge des Néphilim, celui d'airain dans Hésiode, celui du *métal* en Chine ; les métaux semblent accourir *d'eux-mêmes* sur les enclumes des Tubalcaïnides. Mais déjà le monde est à son *automne* et incline vers le *couchant ;* déjà la *justice* divine exerce ses vengeances sur les coupables.

Enfin vient l'âge lugubre et *noir* de *l'eau*, des *pluies* diluviennes, de la *rupture* des sources du grand abîme ; c'est *l'hiver* du premier monde, et l'homme *prudent* seul a échappé à la ruine universelle [1].

[1] Voici d'ailleurs en quels termes les écrivains chinois parlent des premiers temps du monde : « Alors il n'existait ni mort, ni fléaux, ni maladies. Le ciel et la terre répondaient aux vœux de l'homme ; les saisons suivaient leur cours régulier ; ni les vents, ni les pluies ne ravageaient la terre ; tous les fruits naissaient spontanément et en abondance. L'homme habitait avec les bêtes, et tous les êtres ne formaient que comme une seule famille. L'âme de l'homme, éloignée de tout déguisement, était d'une admirable simplicité, et les passions ne faisaient pas entendre le plus léger murmure. C'était *le grand temps de la nature parfaite*, le *siècle de la parfaite vertu*, l'état de la grande unité. » (Ssé-ma-tsien, Lopi, etc., dans Sionnet, p. 41 sq. Comp. *Mémoires*, t. I, p. 106 sq.)

Le mythe japonais sur l'histoire du monde flotte entre ceux des âges cosmiques et ceux des règnes divins. Nous le plaçons ici pour ne pas isoler le Japon de la Chine.

Les Sintoïstes divisent l'histoire fabuleuse du monde en trois périodes, cosmogonique, humanitaire, nationale.

1° La première est celle des Sept Esprits Célestes qui ont régné oisifs, pendant des centaines de mille millions d'années, depuis les temps du chaos jusqu'à la naissance de la terre actuelle qu'a engendrée le septième et dernier Esprit.

2° Vient ensuite la période des Cinq Esprits Terrestres, dont le premier a gouverné le monde jusqu'au Déluge, et dont les quatre autres l'ont fait postérieurement au cataclysme pendant les temps typhéens.

3° La dernière période est celle de la race actuelle qui est issue du dernier des Esprits Terrestres, sans qu'on explique comment ce dieu a produit des êtres aussi différents de lui, aussi dégénérés, aussi misérables[1].

En passant de la deuxième période à la troisième, on sort des mythes traditionnels, qui s'interprètent par ceux de tous les peuples, pour entrer dans un monde de pures fictions et de contes fantastiques. L'histoire certaine des Japonais ne commençant que vers l'an 660 avant Jésus-Christ, il y a dans leurs annales, depuis la fin des temps des Noachides jusqu'à cette date, une immense lacune que quelques-uns de leurs écrivains ont comblée avec les Fo-hi, les Hoang-ti, les Yao de la Chine, et qui correspond à la vie nomade et sauvage que les ancêtres de cette nation auront menée tant sur le continent asiatique que dans leur archipel[2].

[1] Gœrrès compare à tort ces trois périodes, qui, ramenées à leur vrai sens, sont de la bonne et saine tradition, avec les trois dynasties des fables chinoises : les Tien-hoang, les Ti-hoang et les Gien-hoang.

[2] Kæmpfer, t. 1, p. 153 sq.

Les Mexicains, qui doivent probablement à des missionnaires bouddhistes une partie de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses, ont les trois mêmes âges du feu, de l'eau et du vent que les peuples d'Asie qui adorent Bouddha. Mais ils ont fait précéder ces âges de celui de la terre. Ils ont d'ailleurs en commun, avec les Hindous, les Grecs et les Latins, le nombre de quatre âges, et leur division en trois âges antédiluviens et un âge postdiluvien.

Le mythe mexicain a été altéré par le désir de donner de vastes proportions aux temps, aux faits et aux personnes du monde Primitif. Chaque période finit par une destruction presque complète de la race humaine, que suit une palingénésie de la nature entière, et les 1656 ans qui, d'après la Genèse, séparent le Paradis du Déluge, se sont transformés en 18,028 ans, divisés en âges de moins en moins longs. Le premier est de 5206 ans; le deuxième, de 4804; le troisième, de 4010, et le dernier de 4008. On n'a pu découvrir jusqu'ici les nombres premiers qui expliqueraient ces chiffres. Mais les Mexicains, dont le siècle n'est que de 52 ans, et pour qui 13 est le chiffre sacré, avaient une autre tradition d'après laquelle ces âges avaient duré 689 ans (13×52, plus 13 ans pour la durée de la catastrophe), 364 (7×52), 312 (6×52), et 52 ans, ou en tout 1417 ans, soit 109 indictions de 13 ans, soit 3×9 siècles de 52 ans $+$ 13 ans.

Le premier *âge* est celui *de la terre*, Tlaltonatiuh, ou celui *des géants*, Tuinametin (*Réphaïm*). L'humanité, peu nombreuse encore, est représentée par un homme et une femme à droite, et par un homme isolé à gauche, qui ont les trois, dans une main, des fruits ou des épis coupés, en mémorial de la vie de nos premiers aïeux, et dans l'autre une hache, signe de la civilisation naissante. Ce

cycle finit par une famine de treize ans ; le génie de la disette, qui porte un chapelet, se précipite du ciel sur la terre pour en arracher l'herbe et les fleurs. On ajoute que cette famine a fait périr la première génération des hommes ou des géants, et que ceux qui échappèrent furent dévorés par ces tigres (solaires) dont les Mexicains redoutaient l'apparition à la fin de chaque cycle, et qui sont le symbole d'une dévorante sécheresse.

L'âge suivant est celui *du feu*, Tletonatiuh, ou *l'âge rouge*, et il correspond ainsi pleinement au second âge chinois, qui est aussi celui de la couleur rouge et du feu. Le dieu du feu descend sur la terre, comme le fait Vulcain dans le mythe des Pélasges de l'Attique. Dans l'embrasement général tous les hommes furent convertis en oiseaux (symbole des âmes), excepté un homme et une femme, qui se sauvèrent dans l'intérieur d'une caverne.

L'âge de l'eau, Atonatiuh, voit la déesse de l'eau s'avancer à son tour vers la terre. Une grande inondation fit périr les hommes qui furent convertis en poissons. Coxcox seul, avec sa femme Xochiquetzatl, se sauvèrent dans le tronc d'un cyprès chauve couvert de feuilles et flottant au milieu des eaux.

L'âge quatrième est celui *du vent* ou *de l'air*, Ehecatonatiuh. Une divinité, qu'on suppose être celle de l'air, descend avec une faucille, qui désigne l'ouragan, déracinant les arbres comme si on les avait coupés. La plupart des hommes périrent ; quelques-uns furent changés en singes (qui sont l'emblème des Postdiluviens devenus sauvages). Deux seuls hommes échappèrent à la mort dans une caverne. L'emblème de l'air et de son cycle est le silex.

Cet emblème s'explique par une autre tradition mexicaine, qui est relative à l'histoire de notre monde postdiluvien , et qui compte trois âges depuis le grand cata-

lysme jusqu'à l'incendie final [1]. Après l'âge de l'eau et inondation de Coxcox, qui fit périr une race de géants, st venu celui de l'air. Il se termina par d'épouvantables empêtes, et par une nouvelle destruction du genre humain. La terre fut repeuplée par un silex dont avait accouché une déesse, et qui, en tombant du ciel sur la erre, se brisa en morceaux d'où sortirent seize mille éros. L'un d'eux, Xolotl, alla dans l'enfer chercher les s d'un des hommes qui avaient péri dans le Déluge. Les éros arrosèrent de leur sang ces os, qui produisirent le enre humain, et Xolotl, après avoir fait périr tous les éros, se tua lui-même. Telle fut la fin de l'âge de l'air. elui de la terre, qui dure encore, se terminera par d'affreux tremblements de terre. Le dernier âge sera celui lu feu et de l'incendie universel.

Si nous voulions rechercher les âges du monde chez es peuples qui ont la chose sans le nom, nous ferions ertainement une ample moisson dans les deux Mondes. lous rappellerons seulement ici les mythes des Scandinaves, ceux des Slaves, celui de Manabosho. Mais il n'en st peut-être pas de plus complets et de plus lucides que eux des sauvages du Brésil, et l'on est fort surpris de rouver d'aussi belles traditions chez des hordes qui rivalisent de dégradation avec les Nègres de l'Australie.

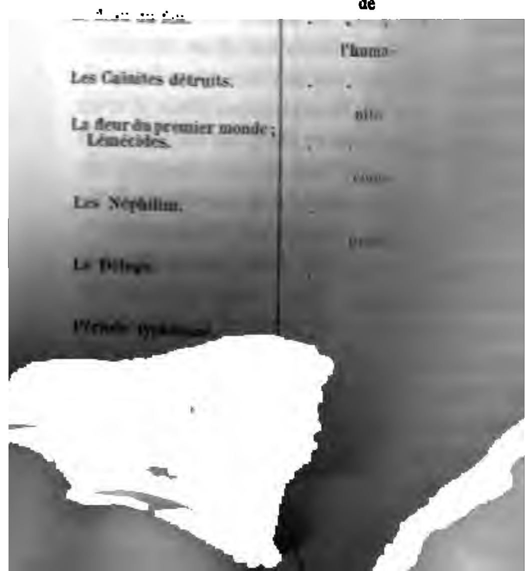
Le tableau suivant présente dans leur ensemble les âges du monde et de l'humanité dont nous venons de faire l'analyse. A tout prendre, ces mythes et ceux des règnes des dieux n'altèrent pas plus les faits que ne le font de nos jours certaines philosophies de l'histoire. Seulement les modernes les mutilent sur des lits de Procuste, tandis que les anciens sont des géants qui prêtent à toutes choses leur haute taille.

[1] D'après Bradford et Ternaux-Compans, voyez Prichard, t. V, p. 380 de la traduction allemande.

Explications.	Étrurie.	Perse.	
Dieu a créé en 6 jours :	Le démiurge a créé en 6000 ans :	Ormuzd a créé en 6000 ans :	
1° la lumière;	1° le ciel et la terre;	1° les anges, le ciel et les astres; } sans être troublé par Ahriman.	
2° l'espace;	2° l'air;	2° l'eau; } sans être troublé par Ahriman.	
3° la mer et le sec, et les plantes;	3° la mer et les eaux continentales;	3° la terre; } sans être troublé par Ahriman. Ahriman crée les dews.	
4° les astres;	4° les astres;	4° les plantes;	
5° les animaux de la mer et de l'air.	5° les animaux;	5° les animaux;	
6° les animaux de la terre et l'homme.	6° l'homme.	6° l'homme. Ahriman tue les créatures d'Ormuzd et crée les animaux malfaisans	
Le Paradis, se survivant chez les Sethites.	L'histoire	Pendant	Cr
Le fléau du feu.	de	trois	.
Les Caïnites détruits.	l'huma-	mille	Tr
La fleur du premier monde; Lémécides.	nité	ans	.
Les Néphilim.	com-	Ormuzd	Dw
Le Déluge.	prend	tient	[illegible]
Période typhéenne.	six	tête	.
Origine des nations.	autres	à	.
Temps historiques.	mille	Ahriman. . . . . . Pendant les trois derniers mille ans, Ahriman l'emporte sur Ormuzd.	.
Incendie final.	ans.	Incendie final.	h

	Mexique.	Chine.	Japon.
			Dynastie
			des sept Esprits célestes
			dont
			le dernier,
			Isanagi,
	.		engendre
			le monde.
	L'âge de la terre ou des géants, et une famine.	L'âge du bois.	Dynastie
.	L'âge du feu.	L'âge du feu.	
			des cinq Esprits terrestres,
t.			
			dont le premier,
.	. . . .	L'âge de la terre.	
.	. . . .	L'âge du métal.	Ten Sio Daï Sin,
	L'âge de l'eau.	L'âge de l'eau.	règne jusqu'au Déluge,
			et les quatre autres
.	L'âge du vent.		(dont l'un est Amatsu-Fiko)
			jusqu'à la
s.	(Xolotl et les héros.)	. . . .	Dynastie
	.		
	L'âge de la terre.		des empereurs
	L'âge du feu.	L'âge du feu.	japonais.

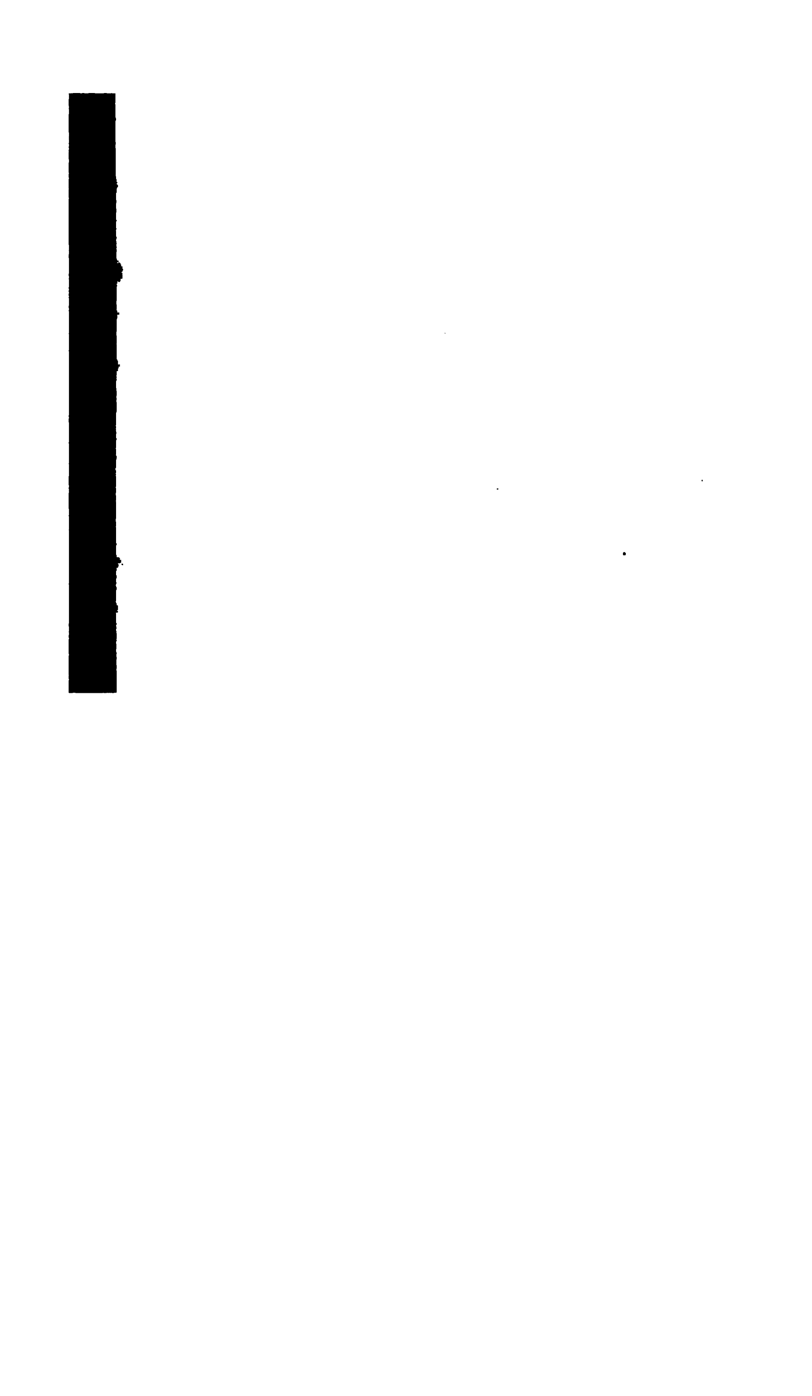
		PERSE.
	... la terre;	1° les anges, le ciel et les astres;
	2° ...	2° l'eau;
	... les eaux ... continentales;	3° la ...
	4° les astres;	4° ...
	5° les animaux;	...
	6° l'homme.	
	L'histoire	
	de	



Les Caïnites détruits.	l'huma-
La fleur du premier monde; Lémécides.	nité
Les Néphilim.	
Le Déluge.	
Période typhonienne.	

ster les vérites que le peu-
eu par la révélation, celles
s livres de la nature, celles
stoire, celles enfin qu'il avait
ropre cœur. Il ne nous reste
i était le culte qu'il rendait a
ersion.
it dire en deux mots, patriarcal

che réunit sur sa tête l'[illegible]torité
autorité civile du roi, [illegible] rité
i est prêtre et roi, par[illegible] est
il exerce un pouvoir [illegible] rôle
s arrière-petits-enfants [illegible] e de
s, qui repose tout entier [illegible] torité
et la subordination d[illegible] eut ne
avec notre libéral[illegible] rne et
paration des pou[illegible] qui ne
ment l'antique tr[illegible] conse-



LIVRE DOUZIÈME

CULTE.

Nous avons achevé de constater les vérités que le peu-le Primitif avait reçues de Dieu par la révélation, celles u'il avait lues dans les saints livres de la nature, celles ue lui avait enseignées l'histoire, celles enfin qu'il avait 'ouvées écrites dans son propre cœur. Il ne nous reste lus qu'à rechercher quel était le culte qu'il rendait à ieu aux temps de la Dispersion.

Ce culte était, pour tout dire en deux mots, patriarcal diluvien.

Patriarcal. Le patriarche réunit sur sa tête l'autorité omestique du père l'autorité civile du roi, l'autorité ligieuse du prêtre; il est prêtre et roi, parce qu'il est re, et comme père il exerce un pouvoir sans contrôle r ses enfants et ses arrière-petits-enfants. Ce mode de nstitution sociale, qui repose tout entier sur l'autorité imitée d'un seul et la subordination de tous, peut ne s être en harmonie avec notre libéralisme moderne et tre théorie de la séparation des pouvoirs. Mais qui ne jette pas formellement l'antique tradition doit conve-

nir que tel a bien été le gouvernement normal[1] du peuple Primitif. Si le genre humain eût commencé par un très-grand nombre d'hommes que Dieu eût créés simultanément dans la même contrée, ils auraient dû, pour vivre en paix, limiter par un contrat social leur liberté en vue du bien public, régler leurs droits respectifs, et instituer un tribunal pour juger leurs différents. Mais l'humanité étant issue d'un couple unique, et n'étant, à tout prendre, qu'une famille indéfiniment agrandie, c'est l'autorité paternelle et patriarcale qui doit nécessairement avoir été à la base de toutes les institutions sociales, tant civiles que religieuses. On peut même dire qu'une saine philosophie conduit à ce même résultat; car si toute histoire suppose un développement, et que les origines de tout développement soient un état d'*enveloppement*, de *latence* et d'unité confuse, il faut que tous les pouvoirs aient été, pendant l'enfance de l'humanité, réunis indistinctement en un seul et même pouvoir, de même que les différentes activités humaines ne s'étaient alors point encore divisées pour donner chacune naissance à une classe ou caste particulière, et que toutes les nations existaient confondues en un peuple unique. Au reste, qui a jamais songé à refuser à Seth, à Hénoc, à Noë, à Sem, le nom de patriarche? Melchisédec, qui clôt et résume le monde Primitif, n'était-il pas aussi bien roi que sacrificateur; et Abraham, qui ouvre le monde Nouveau, avait-il un prince au-dessus de lui, un prêtre à ses côtés?

Le culte, en second lieu, était diluvien. Nous avons en effet vu quelle révolution morale le Déluge avait opérée

[1] *Normal*, car nous verrons que la société caïnite, par suite d'un développement prématuré, avait traversé et dépassé cette forme première de gouvernement.

ans le cœur des hommes, et comment il leur avait en-
eigné à craindre Dieu. Dans le Paradis, Dieu avait dit
ans doute à Adam : « Au jour que tu violeras ma loi, tu
nourras. » Mais la mort, avant le cataclysme, tardait tel-
ement à venir qu'elle semblait être une simple loi de la
iature et peut-être même un bienfait plutôt que le salaire
lu péché. Par la destruction du premier monde, Dieu fit
comprendre aux hommes que ses menaces sont sérieu-
es, qu'on ne se joue pas impunément de lui, que sa jus-
ice est aussi insondable que sa patience, et que le pé-
heur s'expose à une mort prématurée, subite, violente,
errible. Aussi la nouvelle humanité n'oubliera-t-elle plus
Dieu; la crainte de Dieu sera le fondement de sa reli-
gion, le commencement de sa sagesse, et si les siècles
suivants voient les nations, les unes après les autres,
s'égarer dans les luxuriantes forêts de l'idolâtrie, au
noins n'iront-elles pas se perdre sans ressources dans
es arides déserts de l'impiété.

Nous examinerons quels étaient chez le peuple Primitif, au temps de la Dispersion, les organes de Dieu auprès des hommes, les organes des hommes auprès de Dieu, les lieux du culte, les temps du culte, les actes du culte, les obligations morales, et certaines formes exceptionnelles de la haute dévotion.

CHAPITRE PREMIER.

Les Prophètes.

Si toute religion est le résultat de deux facteurs, l'un divin, la révélation, l'autre humain, la foi, il faut avant tout rechercher quels étaient les organes, les ministres par lesquels Dieu se révélait au peuple Primitif.

Il se révélait à lui par des *voyants* et par des *prophètes*[1]. Le voyant reçoit directement de Dieu, qui lui apparaît dans l'extase ou dans des songes, des ordres, des promesses, des menaces, qui le concernent personnellement, et qu'il se borne à transmettre à sa famille. Le prophète, qui est supérieur au premier, a la mission de faire connaître à tout le peuple la volonté de Dieu, et de la lui rappeler constamment par ses discours ou par la prédication. Hénoc fut un prophète, Noë, un prédicateur de la justice ; les Arabes leur associent le Sémite Héber, le plus illustre des ancêtres d'Abraham. Le père des Hébreux était plutôt un voyant ; leur premier prophète, Moïse, n'apparut que quatre ou cinq siècles plus tard pour fonder leur culte et leur État.

[1] L'Ancien Testament distingue : le *voyant*, ROEH ; le prophète, NABI, celui dont les *discours jaillissent* de son cœur et de ses lèvres comme une source, comme un fleuve, et KHOZEH, celui qui voit l'avenir dans de grandes et complexes visions. Ces trois mots résument *toute* l'histoire de la prophétie depuis Abraham à Daniel et Zacharie.

L'exemple d'Hénoc et de Noë semble indiquer que pen-
ınt l'enfance de l'humanité, et conformément à l'esprit
énéral de cette période, la charge de prophète était
onfiée à ceux qui, en leur qualité de patriarches, pos-
sdaient déjà la royauté et le sacerdoce. Ces fonctions,
ui se confondaient alors au point peut-être de n'avoir
as encore de noms spéciaux pour les désigner, devaient
endant la période subséquente se distinguer nettement,
donner naissance à trois autorités indépendantes l'une
e l'autre, pour se réunir plus tard de nouveau sur la
ète du Christ, qui est à la fois roi, sacrificateur et pro
hète [1]. Mais ce développement normal de l'humanité ne
est produit que chez les Hébreux. Les autres nations
étant toutes mises à adorer des faux-dieux, l'Éternel
s abandonna à elles-mêmes pour les ramener à lui par
douleur, et s'il eût continué à se manifester à elles,
es révélations auraient passé au compte des idoles et
orroboré les peuples dans leurs erreurs. Mais les païens
onservèrent dans leurs égarements trois choses : le sou-
enir des prophètes primitifs, le besoin de nouvelles pro-
héties et la faculté de prophétiser.

[1] Je touche ici en passant à l'un des grands problèmes de l'his-
oire : Jésus-Christ ramène l'humanité à son point de départ ; le
oyaume des cieux qu'il fonde sur la terre est le paradis de l'âge
ûr, comme le paradis était le royaume des cieux de l'enfance, et
Évangile doit un jour réunir en une pleine et riche harmonie toutes
es facultés de l'âme, toutes les classes de la société, toutes les auto-
ités, toutes les nations, qui étaient originairement contenues dans
ne unité chaotique, et qui, plus tard, ne se sont distinguées que
our s'isoler, se faire la guerre et se détruire. C'est là le sens de la
acrificature de Melchisédec, que nos Livres saints opposent à celle
'Aaron, et attribuent à Jésus-Christ. Melchisédec est ici le repré-
entant de l'humanité primitive, et Jésus ouvre une ère nouvelle
ui doit aboutir à la parfaite réconciliation de la royauté et du
acerdoce, ainsi *que de la prophétie.*

Je dis : *la faculté de prophétiser*. Il n'en est sans doute pas fait mention dans les traités de psychologie. Mais s'il est une science incomplète et pleine d'erreurs, c'est bien certainement celle de l'âme. Personne n'a encore soumis à une étude sérieuse le sens religieux, ou la faculté de la foi par laquelle l'âme, se repliant sur elle-même et s'isolant en quelque manière de son corps, se met en rapport avec Dieu, qui répond à ses prières, qui lui communique de son Esprit, qui la sanctifie, l'illumine, qui lui donne la puissance d'agir immédiatement sur le monde physique, qui lui révèle l'avenir. S'il n'y avait pas dans la nature propre de l'homme une certaine capacité de découvrir les choses futures, Dieu n'aurait pu lui en donner la connaissance. Le don suppose une main qui le reçoive, qui le saisisse; la lumière, un œil qui s'ouvre à elle. Cet œil de l'intelligence paraît s'entr'ouvrir, hors de la sphère des choses surnaturelles, non-seulement dans l'extase, mais aussi pendant ce sommeil magnétique où l'âme découvre des choses qui lui sont cachées dans la veille.

Privées de la prophétie, quelques nations païennes, telles que les prosaïques Chinois, en prirent aisément leur parti. Mais la plupart furent comme tourmentées par une soif ardente de révélations divines, et comme rien ne venait du ciel l'apaiser, elles devinrent les victimes de l'hallucination : elles crurent aux faux prophètes qui sortaient de leur sein, s'obstinèrent à adorer des dieux-Verbe, et quelques-unes se constituèrent conformément à de soi-disant lois divines que leurs grands dieux leur avaient révélées. En Grèce, les prophètes passaient pour les inspirés d'Apollon [1]. Les uns étaient des prêtres, comme Calchas; les autres des guerriers,

[1] Voyez le passage classique de Pausan. I, 34.

comme Hélénus, fils de Priam ; ou des femmes, comme Cassandre. Le type grec du prophète est Tirésias. L'inspiration réelle ou simulée était héréditaire chez certaines familles telles que les Jamides. La prophétie sporadique subsistait encore, entourée de respect, aux temps de Léonidas et de Mardonius. Mais elle succomba sous la réprobation générale, qui l'accusait d'une criminelle vénalité. Quel saisissant contraste entre cette chute honteuse des devins de la Grèce, et la gloire croissante des prophètes hébreux, dont les regards pénétraient de plus en plus avant dans les profondeurs de l'avenir, et dont les écrits exciteraient notre admiration par la magnificence de leur style, si elle n'était pas comme éclipsée par la vérité de leurs oracles !

Cependant l'inspiration extatique n'était point le seul moyen que les païens possédassent de connaître l'avenir et les choses cachées ; ils avaient à leur disposition le sommeil magnétique. Ils y eurent recours dès les temps les plus reculés. En Grèce, du moins, les interprètes des songes, comme Amphiaraüs, sont aussi anciens que les devins, et l'*incubation* ou la pratique de passer une nuit ou plusieurs dans un temple pour obtenir du dieu une révélation, était en usage en Égypte comme en Grèce et en Italie.

Mais les songes et l'extase ne se produisent pas à volonté, et l'homme a constamment besoin de connaître à l'avance l'issue de ce qu'il entreprend. Pour satisfaire à ce besoin, on abusa de la saine et primitive doctrine de la Providence, ou l'on poussa jusqu'à ses dernières conséquences l'erreur panthéiste, et l'on se dit que, puisque Dieu dirige toutes choses, les plus insignifiantes en apparence comme les plus importantes, ou puisque tout est Dieu, il n'est rien dans la nature, rien dans la société humaine, rien dans les actes individuels qui ne puisse

servir à faire connaître la volonté divine à qui la recherche dans un esprit de prière. On en vint ainsi à prédire l'avenir par le vol des oiseaux, par les entrailles ou par le sang des victimes, par les chevaux, les serpents, les abeilles, par les arbres, par les éléments, par les sorts.

Tous les modes de divination que nous venons d'indiquer tiennent, par leurs dernières racines, à la foi au vrai Dieu, telle que l'avait léguée aux païens le peuple Primitif, aux facultés les plus mystérieuses de l'âme humaine et aux souvenirs de la prophétie patriarcale. On ne peut en dire autant de la nécromancie. Ici l'âme se détourne tout entière de la lumière d'en haut pour plonger ses regards dans les ténébreux abîmes des enfers.

La divination par les morts ou par les dieux prit une forme régulière et stable à mesure que les peuples païens se constituaient d'une manière définitive. L'Égypte et la Chaldée comptaient parmi leurs prêtres un ordre permanent de prophètes. Les druides et les prêtres des Porusses et des Slaves prédisaient l'avenir. Auprès des rois scythes étaient des devins. Il n'est pas jusqu'aux sauvages qui n'aient leurs prêtres devins, leurs sorciers. Mais la prophétie officielle et titrée jouissait naturellement d'un bien moindre crédit que l'oracle que le dieu rendait lui-même dans son temple.

Nous distinguerons à notre point de vue trois classes d'oracles : ceux des théothées (Zeus à Dodone, Apollon à Delphes et ailleurs, Esculape à Épidaure, Amoun dans son oasis, Sérapis dans toute l'Égypte, Baalzébub à Hécron) ; ceux des physiothées ou des déesses (Isis, Astarté, à Chypre Vénus), et ceux des morts. Les premiers étaient censés révéler l'avenir au nom de Dieu, les seconds au nom de la nature, les troisièmes au nom des mânes.

L'âme plaçait sa confiance ici dans les enfers, là dans les choses matérielles, et là dans la Divinité même.

Quant aux Sibylles, nous savons qu'elles étaient les images altérées d'une seule et même Sibylle, qui est la grande prophétesse Ève.

CHAPITRE II.

Les Patriarches.

Si le prophète annonce et rappelle au peuple la volonté divine, il faut au peuple un représentant qui, parlant et agissant à sa place, offre à Dieu pour lui ses prières et ses victimes. Ce sacrificateur était, dans les temps primitifs, le patriarche, qui le devenait par la naissance et par l'âge, sans élection comme sans initiation. Il était la voix par laquelle sa famille, sa tribu s'adressait à la Divinité. Il ne possédait point de priviléges particuliers, et ses fils exerçaient sur leurs petits-fils une autorité analogue à celle que lui donnaient sur eux tous ses années et son titre de père. Cependant il intercédait pour eux, comme nous l'indique l'exemple de Job, et comme le fait tout père qui craint Dieu, et ils lui devaient tous obéissance à cause du ministère sacré qu'il remplissait auprès d'eux en sa qualité de prophète. Le patriarcat contenait donc en soi les germes du sacerdoce; mais ils ne se sont développés que très-lentement.

Après la Dispersion, la constitution patriarcale de la société religieuse et civile s'est conservée : en Chine, jusqu'à nos jours ; chez les Hébreux, jusqu'à Moïse et Aaron ; en Inde, à travers tout le temps des Védas jusqu'au brahmanisme ; en Perse, jusqu'aux premiers *mobeds*, qui existaient tout aussi peu que la caste des Brahmines lors-

ı'une partie des Ariens descendit de l'Iran vers le bas
ys de l'Indus. Les deux contrées où le sacerdoce s'est
nstitué le plus tôt, ce sont la Babylonie et l'Égypte et
core les Chaldéens formaient-ils bien moins une caste
prêtres pareille à celle du Nil qu'une tribu patriarcale à
fois religieuse, savante et conquérante. En Europe, les
êtres n'ont formé une corporation fortement constituée
très-puissante que chez les Celtes et peut-être chez cer-
ns peuples lettes ou slaves. Par une bizarre contradic-
ın, l'Asie, où la caste sacerdotale avait autrefois pré-
lu, a embrassé l'Islamisme, qui met largement en prati-
ıe le principe de la sacrificature universelle, et l'Europe,
ıi avait été éminemment laïque, après sa conversion au
ristianisme a passé sous la domination d'un clergé
nt la position sociale rappelle celle des lévites, et qui
diffère pas essentiellement de celle des Chaldéens ou
s mobeds.

Le patriarche-roi était, vers la fin du monde Primitif,
touré d'un si grand respect qu'Abraham donna à Mel-
isédec la dîme de son butin. Ce fait prouve que la dîme
été régularisée, non créée par Moïse, et qu'elle fait par-
des institutions religieuses les plus anciennes. On as-
re qu'elle a toujours été en usage chez les Arabes, et
'elle n'était point inconnue des Phéniciens, des Perses,
s Romains. On en cite d'assez nombreux exemples chez
Grecs. Mais je n'en ai trouvé aucune trace en Égypte,
en Inde, ni en Chine, ni dans l'Europe-nord. Il faut,
ıilleurs, ne pas confondre les prémices offertes aux
ıux avec les dîmes données aux prêtres.

Le régime patriarcal est incompatible, dans sa pureté,
ec les prêtresses et les hiérodules; avec les épreuves
ıs ou moins longues et rigoureuses auxquelles doivent
soumettre ceux qui veulent s'élever à la sainteté et à
dignité du sacerdoce; avec les doctrines secrètes et

les mystères. Les mystères supposent soit l'existence d'une caste de prêtres, qui, comme celle des Druides et peut-être celle de l'Égypte, s'est isolée de la multitude, et qui ne communique ses trésors spirituels qu'à un petit nombre d'adeptes, soit, comme en Grèce, la chute d'une antique religion qui se survit à elle-même dans des retraites sacrées, espèces de conventicules où se réfugie tout ce que le siècle compte d'âmes pieuses.

CHAPITRE III.

Les lieux du culte.

Lors de la Dispersion, les peuples ont emporté le sou-
:nir de la tour de Babel et de l'Arche qui leur ont servi
us tard de modèles pour leurs temples comme pour
urs tombeaux. Mais, jusqu'à cette grande crise, le culte
ıblic se célébrait certainement autour, au pied d'un
ıste autel, sous la voûte des cieux. Jetez un regard sur le
mple de Jérusalem et sur ceux de la Grèce : l'autel qui
élève en plein air ou devant la porte, et qu'arrose le
ıng des victimes, rappelle celui sur lequel Noë offrit à
ieu le premier holocauste ; la maison de Dieu est une
réation secondaire des siècles postérieurs, et si elle con-
eut un autel, on n'y dépose que des fruits, on n'y brûle
ıue des parfums ; c'est hors de ses murailles que se cé-
èbrent les cérémonies fondamentales du culte.

Pour tout symbole de la Divinité, le feu. Mais c'était là
léjà un commencement d'idolâtrie, et nous verrons ail-
eurs la lutte d'Abraham contre Nemrod dans la ville
haldéenne d'Ur ou du *feu*. Tharé, père d'Abraham, passe
our avoir sculpté dans ce même temps les premiers
héraphins [1].

[1] Voyez note A.

Point de reliques; car le monde antédiluvien n'avait laissé de lui que des souvenirs, et l'humanité nouvelle était encore trop jeune pour avoir déjà des *restes*. Ce n'est d'ailleurs qu'après de longs siècles d'erreurs qu'on en vient à suspendre à la voûte d'un temple l'œuf de Léda, qu'on garde avec dévotion les chaînes d'Andromède (à Joppé), ou (dans l'Arcadie) les dents et la peau du sanglier diluvien de Calydon, qu'on montre le lieu d'où Prométhée avait pris l'argile dont il avait formé le premier homme, qu'on reconnaît dans les ossements fossiles de quelque monstre colossal, le corps d'Oreste, d'Orion, de Géryon, d'Oronte, d'Hoplodamus, ou qu'on montre le tombeau de Jupiter.

CHAPITRE IV.

Les Fêtes.

Nulle tradition ne nous a conservé le souvenir des fêtes religieuses du peuple Primitif. Le Pentateuque ne nous fait pas davantage connaître celles d'Abraham et de sa postérité jusqu'à Moïse. Les calendriers des païens ne nous ont offert que confusion. Nous avons constaté plus haut l'existence dans les cultes publics de la haute Antiquité, de deux éléments distincts, l'un physique, l'autre historique, qui partout s'harmonisent, se superposent, se confondent, et nous n'avons ici rien à ajouter à ce que nous avons dit des grandes fêtes diluviennes. Nous inclinons fortement à croire que l'élément diluvien et historique l'emportait de beaucoup sur l'élément naturel dans le culte primitif ; mais de preuves directes en faveur de notre présomption, nous n'en pouvons fournir aucune. Ce qui concerne le septième jour de la semaine trouvera sa place dans le livre de l'Astronomie. Nous n'avons donc ouvert, que pour mémoire, un chapitre aux fêtes du calendrier primitif.

CHAPITRE V.

Les actes du culte.

I. Le Chant.

Nous concluons du nom de Mahalaléel, que les Sethites chantaient dans leur culte les *grandes louanges de Dieu*. Les Noachides auront certainement suivi cet exemple, ainsi que les patriarches hébreux. Au moins voyons-nous le chant accompagner les sacrifices, en Inde, aux temps de l'Indraïsme, en Grèce, aux temps d'Agamemnon, et sans doute dans nombre d'autres contrées sur lesquelles il nous manque des renseignements positifs.

II. La Prière.

Point de culte sans prières. Mais quel était le caractère spécial de la prière chez le peuple Primitif? Interrogeons sur ce point la haute Antiquité, et avant tout le Rig-Véda qui ne connaît aucune limite à la puissance de cet acte spirituel : Chaque matin, « au moment où s'opère la séparation du Ciel et de la Terre, dit le Rig-Véda, c'est la grande Prière qui consolide l'univers qui s'agrandit [1]. L'adoration a sa force; elle soutient la Terre et le Ciel [2]... Les sages, avec le secours de la prière et des libations, agrandissent les mondes [3]... C'est par la vertu du sacrifice qu'est ouvert le chemin (du Soleil) [4]. »

[1] Rig-Véda, t. II, p. 40.
[2] *Ibid.* t. II, p. 486.
[3] *Ibid.* t. III, p. 255.
[4] *Ibid.* t. I, p. 88.

Le sacrifice et la louange ont même la puissance de
mer les dieux, tandis que la libation les enivre et aug-
nte par là leurs forces[1]. Dans le brahmanisme, la
ère persévérante triomphe de la Divinité même et
ntraint Brahma, Vichnou, Chiwa, à faire la volonté de
omme.

En Grèce, à Rome, dans toutes les contrées de la terre,
n'entreprenait rien sans avoir consulté et invoqué les
ux. L'invocation ne déployait toute sa force que si elle
it conçue en certains termes, qui avaient été dans l'o-
ine soigneusement pesés et qui se conservaient par la
dition. Avec ces formules qu'on prononçait à haute
ix et distinctement, on obligeait, pensait-on, les dieux
ne ville assiégée à quitter leurs temples pour le camp
nemi.

La bénédiction et la malédiction solennelles, pronon-
es dans un de ces moments de profond recueillement
de vive émotion, pendant lesquels l'âme concentre
utes ses forces sur un acte unique et se met en rap-
rt avec la Divinité, produisaient, d'après la croyance
iverselle de l'Antiquité, des effets surnaturels qui se
rpétuaient pendant une longue suite de générations.

La malédiction pouvait frapper les choses inanimées,
s champs, les récoltes, aussi bien que les hommes.

Par certaines prières ou formules, on guérissait les
aladies, et déjà du temps d'Homère, on arrêtait le sang
une blessure[2].

Bien plus, les Hindous, les Grecs, les Latins, les Scan-
inaves croyaient à cet art de *faire la pluie* que préten-
ent posséder les prêtres-sorciers des peuples sauvages
es deux Mondes.

[1] Rig-Véda, t. II, p. 55-57, etc.
[2] Od. XIX, 457.

On sait enfin la puissance que les Grecs et les Latins attribuaient aux chants magiques (CARMINA), aux *charmes*, sur la nature entière, sur les fleuves, les animaux, les hommes et même jusque sur la lune.

Au fond de toutes ces superstitions gît la foi dans la puissance illimitée qu'acquiert la parole de l'homme quand il entre en relation par la prière avec le monde invisible, ou que, par la concentration de toutes ses pensées, il met en jeu son âme tout entière qui, dans son intime essence, est apparentée à la Divinité.

Mais, ainsi que la prophétie païenne cherche ses lumières chez les morts non moins qu'auprès des dieux, ainsi à la magie blanche s'associe une magie noire qui va puiser aux enfers ses forces surnaturelles.

Qu'est-ce que le peuple Primitif connaissait de ces mystères ? D'une part, nous savons que la magie date du monde antédiluvien ; de l'autre, les patriarches hébreux connaissaient et l'extase et la puissance surnaturelle de la bénédiction ou de l'imprécation, tandis que chez les païens la foi dans la prière est d'autant plus grande qu'on remonte plus haut vers leurs origines. Nous admettons donc que la prière était pour les Noachides ce qu'elle a été pour toute la haute antiquité et ce qu'elle était probablement déjà pour les Antédiluviens, une force spirituelle d'une portée incalculable.

On rêvait alors le vouloir absolu , comme de nos jours on rêve le savoir absolu. L'une de ces prétentions n'est pas plus absurde que l'autre : ceux qui, ne sachant plus prier, opèrent dans le monde des idées, avec des formules métaphysiques, de prétendus miracles qui éblouissent la foule, n'ont pas le droit de rire de ceux qui avaient placé leurs espérances et leur orgueil dans des formules de prière et de magie. Encore étaient-ils plus excusables que nous, parce qu'ils n'a-

vaient pas l'expérience du néant de l'homme, que nous ont donnée quarante siècles d'ignorance et d'erreurs, et qu'ils touchaient encore à ces temps où l'homme, vivant près de mille ans, avait pu se croire doué de forces divines. Il ne se rendait pas compte de son nouvel état, tel qu'un roi détrôné de la veille qui pense que le lendemain le ramènera dans son palais.

Les Chinois, comme notre Europe moderne, pratiquent fort peu et fort mal la prière; mais du moins ils ne nient pas que l'homme parfait ou saint ne puisse exercer, si ce n'est sur la nature, au moins sur la société humaine, une influence qui ne semblerait surnaturelle que parce qu'elle serait inouïe. Confucius dit dans le Tchoung-young (ch. 26)[1] : « L'homme souverainement parfait, par sa vertu, contribue à l'entretien et au perfectionnement des êtres,... s'assimile avec la terre,... avec le ciel,... avec l'espace et le temps sans limite. Il ne se montre point, et cependant, comme la terre, il se révèle par ses bienfaits ; il ne se déplace point, et cependant, comme le ciel, il opère de nombreuses transformations ; il n'agit point, et cependant, comme l'espace et le temps, il arrive au perfectionnement de ses œuvres[1]. »

[1] « Le philosophe chinois exalte tellement la puissance de l'homme » parvenu à la perfection, qu'il l'assimile à celle du ciel et de la » terre. C'est un caractère propre à la philosophie de l'Orient, et que » l'on ne retrouve point dans la philosophie de l'Antiquité classique, » d'attribuer à l'homme parvenu à la perfection philosophique des » pouvoirs surnaturels qui le placent au rang des puissances surhu- » maines. » (Pauthier, dans sa préface aux *Livres sacrés de l'Orient.*) La philosophie des Hindous et celle des Chinois ne font ici qu'exprimer et généraliser une pensée qui gisait au fond de la religion nationale.

III. Le Sacrifice.

Le sacrifice est l'acte symbolique par lequel les hommes expriment à Dieu leurs sentiments ou d'actions de grâce ou de repentance. A la vue des abondantes récoltes qu'il fait produire à la terre, et du rapide accroissement de leurs troupeaux qu'il bénit, ils lui rendent dans l'*offrande* les prémices de tous ces dons qu'il leur fait, confessant ainsi qu'ils ne possèdent rien qu'ils ne lui doivent, et manifestant d'une manière solennelle les sentiments de reconnaissance et d'adoration qui remplissent leurs cœurs. Tel est le sens du sacrifice non sanglant. Dans le *sacrifice sanglant*, et surtout dans l'*holocauste*, l'homme qui pose sa main sur la tête de la victime, la charge de ses péchés, la substitue à lui-même et confesse qu'il mérite d'être consumé tout entier par le feu de la colère divine comme elle va l'être par le feu de l'autel.

L'offrande [1] date de Caïn et d'Abel, ou d'Adam et des premières années de l'humanité ; l'holocauste, de Noë et du Déluge. D'où il résulte que le sentiment du péché ne s'est développé en plein dans le cœur des hommes pieux du premier monde qu'à la suite des terreurs du grand cataclysme, et, en effet, l'humanité dans sa première enfance ne pouvait avoir déjà compris toute la gravité du mal. Pour être initié à cette lugubre science, elle devait au moins avoir atteint sa jeunesse et fait l'expérience de la justice de Dieu.

Nous n'avons aucune observation à faire sur les offrandes du peuple Primitif. Mais il nous importe de con-

[1] Minékhah. Gen. IV, 3 sq.

stater que le sacrifice sanglant d'expiation, la conviction du péché et la crainte de Dieu ont bien été le caractère distinctif du culte des Noachides et par là même du culte de la haute Antiquité.

Ce n'est qu'en partant de cette supposition qu'il nous est possible d'expliquer comment, dès les temps les plus anciens, les holocaustes ont dégénéré en sacrifices humains. Dans Sanchoniaton, les temps postdiluviens ont à peine commencé que Saturne immole et brûle sur l'autel son propre fils pour faire cesser une grande peste (ou les fléaux de la période typhéenne). De même, au Latium, on avait offert à Saturne des victimes humaines jusqu'au temps d'Hercule, qui apprit à les remplacer par des mannequins nommés *Argées*. Dans ce même pays, lors d'une sécheresse surnaturelle qui causait une affreuse mortalité, l'oracle aurait exigé des antiques Pélasges la dîme des hommes, mais ils s'y seraient refusés au milieu de grands troubles, et se seraient bornés à faire partir chaque printemps une troupe de jeunes gens d'élite. En Égypte, les taureaux des sacrifices avaient remplacé les hommes liés et égorgés dont on imprimait l'image sur leurs fronts, et Manéthon raconte que l'antique roi Amosis avait aboli les sacrifices humains qui avaient lieu avant lui à Héliopolis, et qu'il avait substitué à ces victimes trois figures en cire. Chypre avait immolé un homme chaque année à Agraulus, Rhodes à Saturne, Chios, Lesbos, Ténédos à Bacchus, Phocée à Diane Taurique, Lacédémone à Mars. L'Attique, l'Arcadie, la Thessalie, la Grèce entière est pleine de traditions relatives à d'anciennes divinités qui se plaisaient dans le sang des mortels [1].

[1] C'est par les sacrifices humains que nous expliquerons non-seulement l'histoire ou la fable d'Agamemnon et d'Iphigénie, d'Idoménée et de son fils, mais les mythes de Lycaon, de Tantale, d'Atrée, *de Térée.*

Ces sacrifices humains ne s'expliquent que trop aisément. Le pécheur qui tremble devant Dieu son Juge invisible, et qui veut l'apaiser à tout prix, ne reculera pas devant le sacrifice d'un de ses enfants pour sauver du moins les autres. Il est aveugle, et il ne voit pas que Dieu ne peut lui demander un crime en expiation de ses fautes; il ne voit pas que Dieu a égard à la sincérité de la repentance et non au prix plus ou moins élevé de la victime imparfaite qu'on substitue au coupable. Il est malade, tous ses instincts sont altérés, et peut-être l'indicible douleur d'un tel meurtre a-t-elle pour lui un charme infernal qui l'égare, qui l'enivre, qui le pousse à livrer un second fils au prêtre impitoyable. Le sacrifice humain est le comble de l'égarement humain, et cependant il y eut un jour dans la vie du pieux Abraham où, l'esprit troublé par le spectacle de ces flots du sang le plus pur que les Cananéens versaient sur les autels de leurs faux-dieux, il se demanda s'il aurait bien, lui, le serviteur de Jéhova, autant de foi que ces païens, s'il aurait bien le courage d'égorger son Isaac[1].

Le seul vrai sacrifice humain est celui de l'enfant par son père; car l'enfant seul est relativement assez pur pour mourir au lieu d'un pécheur, et sa mort seule peut causer, dans l'âme de celui qui veut apaiser Dieu, une douleur assez profonde pour qu'il tremble de l'offenser par de nouveaux péchés qui exigeraient de nouvelles victimes. Ce rite atroce a probablement pris naissance chez les Cananéens et les Phéniciens. Ce sont eux qui, par leurs colonies, l'ont propagé en Chypre, en Crète, sur les côtes de la mer Égée, à Carthage, en Sicile, en Sardaigne. C'est sans doute d'eux aussi que les Moabites et

[1] Nous ajoutons au texte biblique; mais cette addition n'est-elle *pas* nécessaire pour comprendre l'ordre de Dieu?

les Ammonites l'auront emprunté. Toutefois, il était en vigueur non-seulement chez les Syriens adorateurs d'Adonis, mais chez les Lydiens vers le nord, et chez les Arabes au sud, et on le retrouve chez les Scandinaves et jusque chez les races primitives du Pérou et du Mexique, ainsi que chez les sauvages de la Floride.

D'autres peuples qui avaient pénétré moins avant dans les mystères du péché de l'homme et de la justice de Dieu, ou qu'une conscience moins chargée poussait à de moindres sacrifices, ont cru que les dieux se contenteraient de vieillards, de prisonniers de guerre, d'étrangers, de naufragés, ou de criminels. Tels les Égyptiens, les Syriens, les adorateurs de la Diane taurique, les Scythes, les Italiotes, les Celtes, les Germains, les Slaves et même les Perses, les Grecs et les Romains.

Mais l'homme ne s'arrête pas à volonté dans la route de l'erreur et du crime. On a vu les Mexicains, on voit encore certains peuples nègres de la Guinée égorger par centaines et même par milliers, en un même jour, des prisonniers de guerre, non point pour se rendre favorables les divinités, car ils se croyaient aimés d'elles, mais uniquement pour les réjouir! Ce sont des tigres à face humaine qui se sont fait des dieux à leur image.

Cependant les païens sentaient que, pour que le sacrifice humain fût agréable à leurs divinités, il fallait que la victime allât volontairement à la mort. Elle devait au moins en avoir l'air dans le culte hindou de Cali ou de Dourga. Mais ce sentiment sublime n'était point toujours simulé. L'historien Diodore rapporte que, lorsque Agathoclès parut devant Carthage, et que les assiégés eurent immolé deux cents enfants des premières familles, trois cents hommes d'entre ceux qui étaient poursuivis pour crimes, s'offrirent spontanément aux couteaux des prêtres. Peut-être le *Dieu tout*-puissant et tout miséricor-

dieux qui sait faire sortir le bien du plus grand mal, a-t-il permis que le spectacle des sacrifices humains, joint à une foi inébranlable dans l'immortalité de l'âme, ait alimenté dans les cœurs des païens le mépris de la mort, une intime compassion pour les souffrances de leurs frères accablés sous le poids de leurs péchés, et le secret, l'ardent désir de mourir pour eux. Dans les temps historiques ou fabuleux Q. Curtius, Décius, Codrus [1], Ménœcée, se dévouèrent à une mort certaine, non point seulement pour assurer aux leurs la victoire, mais pour apaiser la colère des dieux. Ils étaient bien moins de belliqueux héros, comme Winkelrield, que de pieuses victimes expiatoires. Ainsi encore le grand prêtre des Porusses, dans les temps de famine, de peste ou de grands revers, montait sur le bûcher et expirait pour sa nation dans les flammes.

On a dit et répété mille fois que les sacrifices sanglants des païens et des Hébreux étaient le type du grand sacrifice de Golgotha. Mais on sondera longtemps encore et le type et l'antitype avant de les comprendre pleinement. D'ordinaire, on laisse trop dans l'ombre le dévouement spontané de Jésus-Christ, qui, dans son amour infini pour l'humanité qui gémit et se meurt, se charge de son plein gré de tous ses péchés et va volontairement au supplice pour elle. Mais il nous suffit ici de rappeler que la terreur de Dieu, qui s'était emparée avec violence de l'homme dans les jours du Déluge, et qui a couvert la terre d'autels sanglants, s'évanouit partout où se dresse la croix du Sauveur [2].

[1] Le dévouement a aussi ses mythes. Ils ne sont nulle part aussi nombreux que dans la noble terre de l'Attique.

[2] Aux sacrifices d'expiation se rattache la confession des péchés faite à un prêtre avant le sacrifice. On a prétendu que cette confession était un des actes du culte primitif. Nous pensons, au contraire, qu'elle ne date que des derniers siècles de l'Antiquité. Non-seulement

IV. Purifications.

Le péché, qui irrite Dieu, souille l'âme. Le sacrifice inglant exprime l'ardent désir qu'a le coupable d'apai- er la Divinité; mais il ne lui suffit pas de savoir qu'elle ii pardonne et le tient pour juste : il veut l'être en ef- et, il veut être saint, pur, et la purification du corps ymbolisera celle de l'âme.

Cet acte symbolique se fait par le moyen de l'eau, qui nlève les souillures superficielles, ou du feu qui con- ıme les souillures intérieures, ou du sang des victimes; uis aussi par le soufre, par l'air, par certaines plantes, ar les cendres, même par l'urine d'un animal sacré, omme le taureau chez les Perses [1].

rant la Dispersion il n'y avait point encore de prêtres, mais la foi était point assez intime pour que l'homme eût déjà pénétré fort rant dans la connaissance de son cœur, et qu'il éprouvât le besoin analyser, d'énumérer toutes ses fautes, d'en décharger sa con- ;ience en les avouant toutes au représentant visible de son Dieu, et e recevoir de sa bouche l'assurance de son pardon. La confession ıdividuelle, inconnue aux Hébreux comme aux Chinois, aux indous comme aux Phéniciens et même aux Egyptiens, n'a été ratiquée avant l'ère chrétienne en Grèce que dans les mystères, t les seules religions populaires dont elle fait partie intégrante ont de date comparativement récente : le mazdéisme (celui des uèbres); le bouddhisme et l'incasisme, avec les religions de l'Yu- atan et du Nicaragua. — (Dans le culte d'Isis, le fidèle disait à oix basse aux prêtres non point ses péchés, mais l'objet de ses œux.)

[1] Dans les mystères de Mithras, le sang du taureau coulait sur initié. Chez les Béchouanas, le malade est arrosé du sang d'un bouc u'égorge le prêtre présent. On a compté chez ce peuple six sacri- ices ordinaires et huit extraordinaires où le sang purifie, apaise, éconcilie, etc. Voyez *Journal des Missions évang.*, XIXe année, e livraison.

La purification tient trop intimement à la doctrine de l'expiation, pour n'avoir pas existé, du moins à l'état rudimentaire, chez le peuple Primitif, dont nous connaissons d'ailleurs le génie éminemment symbolique. Nous savons que longtemps déjà avant Moïse les patriarches hébreux ordonnaient à leurs familles de se *purifier* dans certaines circonstances extraordinaires[1]. L'ablution, ou le baptême, qui est la forme la plus simple, est sans doute aussi la plus ancienne.

La Genèse nous apprend même que l'idée de souillure, que toute purification suppose, était très-familière aux Sethites dès avant le Déluge. On distinguait alors déjà les animaux en purs et en impurs[2]. Quand bien même il ne faudrait entendre (comme nous le pensons), par les premiers, que les animaux domestiques, et par les seconds, que les bêtes sauvages qui ne devaient pas être offertes à Dieu en holocauste, encore serait-il fort surprenant que déjà du vivant de Noë l'opposition du monde et de l'immonde, du saint et du profane, du bien et du mal, ait été étendue du domaine de la liberté à celui du monde physique qui est tout entier l'ouvrage de Dieu. Il faut pour cela que la première humanité fût assez préoccupée de l'existence et de la puissance du péché pour en retrouver, si ce n'est les traces, au moins les analogues, les emblèmes jusque dans la nature.

Telles étant les préoccupations du peuple Primitif, nous pouvons supposer sans crainte d'erreur qu'il sentait vivement la vérité et l'importance des grandes doc-

[1] Gen. XXXV, 2.

[2] Gen. VII, 2, 8; VIII, 20. C'est là la base sur laquelle reposent les lois postérieures des Hébreux, des Hindous brahmaniques, des Égyptiens, des Perses, sur les animaux impurs dont il faut s'abstenir. On doit se garder de confondre ces animaux avec ceux dont on ne mange pas parce qu'ils sont les symboles des dieux.

trines qui seules expliquent d'une manière naturelle les purifications les plus remarquables de la haute Antiquité. Le péché souille, parce qu'il est non une simple infirmité de notre nature, mais une transgression réfléchie de la loi. Or le péché aboutit à la mort. Le corps mort est donc tout particulièrement souillé. Aussi, tous les peuples anciens, Israélites, Égyptiens, Hindous, Persans, Grecs, Romains, Japonais, Béchouanas, etc., ont-ils institué certaines purifications pour tous ceux qui avaient touché un mort ou pris part à ses funérailles.

Le péché tue, parce qu'il introduit le désordre dans notre nature. Notre nature corrompue se transmet du père au fils par la génération. L'enfant naît donc souillé, et la naissance exige des cérémonies lustrales aussi bien que la mort ! Telle est la conséquence logique du fait de la déchéance. Le sourire de l'enfant au berceau et la tendresse de la mère ont beau s'inscrire en faux contre l'inexorable vérité, elle a prévalu partout et toujours. L'accouchée était ou est astreinte à certaines purifications chez l'Israélite comme chez les Grecs ou chez les Hindous, comme chez les Peaux-Rouges ou chez les Caffres et les Hottentots, et le nouveau-né n'était ou n'est tenu pour monde, chez les Grecs et les Romains, et chez les Hindous, qu'à dater du dixième jour, où les premiers le faisaient passer entre les feux des autels et les derniers le plongent dans l'eau.

Quant au baptême des enfants, il n'a été pratiqué, à notre connaissance, en dehors de l'Église chrétienne, qu'en Inde, chez les Nouveaux-Zélandais, chez les Péruviens et chez les Guanches. Nous ne saurions donc le ranger parmi les actes du culte primitif[1].

[1] Pas de baptême chez les Peaux-Rouges, ni de circoncision (Schoolcraft, *t. III, p. 61.)*

Le baptême est parfois associé et subordonné à des purifications d'un autre genre. Ainsi, à Célèbes, la mère présente son enfant nouveau-né au prêtre, qui lui lave la tête, et qui oint sa main droite avec le sang d'un porc qu'il vient d'égorger. Si le premier-né est un fils, non-seulement la mère va laver l'enfant dans le fleuve voisin, mais le père s'y baigne aussi ; il trouve en revenant chez lui des hommes qui le repoussent, et il ne rentre dans sa maison qu'après avoir tiré sur le toit trois flèches pour écarter tout malheur[1]. On ne peut nier que, accompagnées de telles cérémonies, ces diverses ablutions n'aient un sens religieux et ne soient de vraies purifications.

Mais ce n'est pas à Célèbes seulement que la souillure de l'enfant et de la mère s'étend sur le père lui-même. A chaque naissance, le père se mettait au lit quand sa femme avait accouché, non-seulement en Asie Mineure, chez les Tibaréniens, mais aussi chez les Cantabres ou Ibères, et chez les Corses, qui étaient des Ibères. Les Cantabres étaient frères des Vascons, qui sont les aïeux des Basques, et cette coutume existe aujourd'hui encore dans la Biscaie, peut-être même dans le Béarn. Au moins, du temps de Lafitau, on *faisait couvade* dans certaines provinces de la France voisines de l'Espagne. Les voyageurs modernes ont retrouvé cette bizarre pratique chez les Cassangues au Congo, chez les Tartares, et en Amérique chez les Brésiliens, les Galibis, les Caraïbes. Chez ces derniers, le père, à la naissance de son premier enfant, est soumis pendant quarante jours à un jeûne excessivement rigoureux ; le quarantième jour, on lui déchire tout le corps avec des dents d'agouti, et il est ensuite astreint à six mois d'une continence stricte. Les

[1] Röttger, *Lettres sur l'Inde ultérieure*, p. 110 sq. Berlin 1844 (en allemand).

aguas de l'Amazone sont moins sévères : la femme est peine accouchée que son mari prend sa place dans le amac en poussant des cris déchirants jusqu'à ce que ous ses amis lui aient offert des présents.

Mais si c'est par la génération que se transmet notre ature corrompue, l'organe de la génération sera le plus ouillé de tous nos membres, et l'on inventera pour le urifier quelque moyen spécial, plus efficace que tous les utres. On coupera, on retranchera, on circoncira. La rconcision, comme nous le prouverons au livre des *'œurs*, est une coutume propre aux Camites et antéeure à leur dispersion. Elle peut donc, en quelque maière, prendre rang dans le nombre fort restreint des ctes religieux du peuple Primitif, qui nous soient onnus.

V. Communion.

La purification enlève les souillures passées ; mais elle aisse l'âme aussi faible qu'auparavant contre les tentaions, aussi exposée que jamais à se souiller de nouveau. ,'âme déchue, sentant qu'il n'y a en elle qu'infirmité, coruption et mort, cherche hors d'elle, en Dieu, la force norale qui lui manque. Elle cherchera à l'obtenir par la rière. Mais la prière ne suffit pas, car de même que e corps ne vit que par la nourriture qu'il s'assimile, de nême il faut à l'âme un aliment spirituel, une substance livine, un *pain de vie* [1] qu'elle puisse s'approprier. Or la rière est le cri de l'âme qui a faim, et non le pain qui a rassasie. Le chrétien sait par son expérience intime que la seule vraie nourriture des âmes c'est Jésus-Christ,

[1] Évang. de S. Jean, *VI, 32 sq.*

qui est la Vérité et la Vie, et qu'on se l'assimile par la *contemplation*[1], mais plus spécialement par la participation à la Cène, où le pain et le vin sont les porteurs de la vie divine qui se répand par ce moyen dans tout notre être. La question est ici de savoir si le peuple Primitif ne possédait point un sacrement analogue à celui de l'eucharistie.

Le Paradis, nous l'avons vu, avait eu son sacrement, car l'homme n'aurait pas péché qu'encore il n'aurait pu se suffire à lui-même. Être créé, il n'a point en lui la source de sa vie ; être labile, il ne peut surmonter la tentation s'il ne puise constamment en Dieu des forces nouvelles. Aussi, dans les temps où l'homme ne se nourrissait que de fruits, Dieu avait-il uni aux fruits de l'arbre de vie des puissances célestes qui devaient pénétrer d'une vie éternelle et divine le corps et l'âme d'Adam. Mais après la chute, Dieu lui avait fermé l'accès de cet arbre, dont le souvenir a peuplé le monde de mythes qui s'associent à ceux d'une eau d'immortalité.

Quels anneaux relient les fruits et l'eau du Paradis au pain et au vin de l'Eucharistie ? L'histoire seule de l'humanité peut nous le dire.

Aux fruits dont se nourrissait l'homme innocent, s'était ajouté, depuis la chute, le pain qui était devenu le principal aliment de l'homme pécheur.

Après le Déluge, comme les forces de l'homme décroissaient rapidement, le vin lui a été donné pour le ranimer et pour le soutenir dans ses fatigues.

Le fruit, le blé, le vin résument donc les trois grandes périodes de l'humanité primitive.

Or le fruit ayant reçu jadis de la souveraine sagesse et de la toute-puissance de Dieu une vertu sacra-

[1] Évang. de S. Jean, VI, 40.

mentelle, le peuple Primitif crut d'abord que le pain, puis, que le vin, avaient remplacé l'arbre de vie et qu'ils communiquaient à l'homme, dans certaines cérémonies sacrées, la nature divine.

En supposant cette croyance antérieure à la Dispersion, on explique en premier lieu le pain et le vin que Melchisédec offre à Abraham. Il peut sembler à un premier examen que ce personnage mystérieux restaure simplement comme roi, le patriarche fatigué de sa lointaine et rapide expédition, et qu'il le bénit ensuite comme prêtre du Très-Haut. Mais toute la scène a un caractère trop solennel pour que le repas de l'hospitalité ne soit pas avant tout un acte religieux. Nous pensons donc qu'on doit inscrire le sacrement du pain et du vin parmi les cérémonies du culte primitif.

On expliquerait ensuite aisément par notre hypothèse : pourquoi les initiés aux mystères de Mithras célébraient, avant l'ère chrétienne, avec du pain et du vin, leur repas mystique ; pourquoi les mystères de Cérès et de Bacchus avaient aussi leur vin et leur pain sacrés ; pourquoi les Druides, à la fête de la nouvelle année, consacraient du pain et de l'eau qu'ils distribuaient au peuple[1].

Les Ariens ne connaissaient point ce pain et ce vin. Ils avaient tenté de perpétuer jusqu'au milieu des siècles

[1] Nous ne citerons ici (malgré M. Sepp et d'autres), ni le blé, les gâteaux et le vin qu'on offrait à Apollon sur le plus ancien autel de Delphes ; ni le culte non sanglant que Cécrops passait pour avoir institué dans l'Attique ; ni les gerbes de froment que les Hyperboréens envoyaient à Délos ; ni les gâteaux qu'on offrait à Apollon, à Isis, à Baaltis, à Déméter, à Cérès ; ni le *far pium* que les époux patriciens mangeaient en commun ; car il y a loin d'une cérémonie de noces à un sacrement, et de simples sacrifices d'offrandes à la communion du peuple avec son Dieu.

historiques le sacrement du Paradis, et en buvant leur soma et leur hom, ils croyaient recevoir du ciel la vie divine.

On se demande s'il faut associer au soma ces boissons enivrantes auxquelles les barbares ou les sauvages semblent attacher certaines idées superstitieuses, telles que le *kawa* des Polynésiens et le *kawi* des Caraïbes.

Mais pourquoi le sacrement primitif du pain et du vin n'existe-t-il pas dans le culte lévitique ? Parce que l'homme pécheur ne peut se nourrir de la vie divine qu'après avoir été sauvé de la mort, qui est le châtiment du péché, et que le but de la loi de Moïse était de donner à l'homme le vif sentiment de sa culpabilité, de son impuissance à se sauver lui-même et de l'absolue nécessité d'une expiation. Aussi le grand sacrement des Hébreux était-il le repas mystique de la Pâque, où ils mangeaient un agneau en mémoire de celui dont le sang les avait seul sauvés de la mort à leur sortie de l'Égypte. L'idée qui dominait en plein dans cet acte était celle de l'expiation, du pardon, de la délivrance ; en mangeant l'agneau, on s'identifiait par la foi avec la victime immolée, et l'on ne prétendait nullement recevoir en soi une vie nouvelle.

Quand la Loi eut achevé son œuvre, le Christ, qui venait l'accomplir et l'abolir, apportait à la fois le pardon et la vie. Ceux qui croient en lui *ne périssent pas*, et de plus *ils ont la vie éternelle*[1]. Il fallait donc que le sacrement qu'il instituerait fût, ainsi que la Pâque de Moïse, un de ces repas où le pécheur repentant s'assimile la victime expiatoire, et en même temps un repas semblable à celui de Melchisédec, où l'âme, par le moyen du

[1] Évang. de S. Jean, III, 15, 16.

ɪain et du vin consacrés, se nourrit de la nature divine. ⁾ans la Cène s'unissent donc intimement le sacrement ˈes Hébreux, et celui du peuple Primitif, qui s'était conervé dans le monde païen. En effet, comme *l'Agneau qui* sur Golgotha *ôté les* péchés du monde est Jésus-Christ, t que Jésus-Christ est aussi la Vie qui régénère le fidèle, ɪ Cène de l'expiation et celle de la vivification ne pouaient être deux cènes distinctes dont l'une aurait sucédé à l'autre ; il fallait que le sang de la victime fût en ɪême temps le breuvage spirituel de l'âme, et que le ain qui la nourrit fût en même temps la chair de l'Aneau immolé. Aussi le pain est-il le corps rompu du auveur, et le vin son sang répandu pour la rémission es péchés. La Cène, dans sa mystérieuse unité, satisfait onc en plein aux deux besoins fondamentaux de l'âme umaine : besoin de pardon, besoin de vie.

Nous devons nous attendre à voir ces besoins s'exprier d'une manière plus ou moins grossière par des aces religieux chez tous les peuples de la terre. Mais il est ort extraordinaire que ce soit au Mexique et au Pérou ue l'esprit humain ait imaginé (peut-être sous l'influence u bouddhisme) les sacrements qui aient dans leur forme xtérieure, et peut-être aussi dans leur sens intime, le lus de ressemblance avec la cène des chrétiens. Au érou, les vierges du soleil préparaient avec le maïs une spèce de vin et un pain rond qu'on pétrissait avec du ang de lama ou de jeunes enfants ; les prêtres offraient e pain et cette liqueur, et mangeaient de l'un, buvaient le l'autre en l'honneur du soleil. De même, les Mexicains élébraient chaque année *la fête du dieu qu'on mange.* e dieu était une statue faite de la farine de toutes les emences qui servaient à leur nourriture ; mais le sang ıvec lequel on pétrissait cette pâte était celui d'une vierge

sacrifiée. Le peuple qui en avait mangé se croyait sanctifié [1].

[1] La question des arbres, des sources et des boissons d'immortalité, du pain et du vin sacrés, des festins qui suivent les sacrifices sanglants, des idoles de pâte et de sang, et de l'*omophagie* (à Ténédos, dans le culte de Bacchus), mériterait une étude toute spéciale; car elle touche d'une part aux mystères les plus grands de la révélation chrétienne, et de l'autre à l'anthropophagie. M. de Lasaulx n'a point épuisé le sujet dans son excellente dissertation sur *le sacrifice expiatoire des Grecs et des Romains et sa relation à celui de Golgotha,* 1841 ; et M. Sepp a manqué de critique dans les nombreux chapitres qu'il consacre à cette question.

CHAPITRE VI.

La sainteté.

Le but de tous les actes du culte, comme de tous les dogmes de la religion, c'est la sanctification, c'est l'accomplissement de moins en moins imparfaite de la loi morale, c'est la conformité de plus en plus grande de la vie pratique aux prescriptions de la conscience.

La loi morale est, comme les lois de la logique, la même chez tous les hommes. Elle fait partie intégrante de notre essence; si elle venait à s'anéantir en notre cœur, nous ne serions plus nous-mêmes. Chez les tribus les plus abruties, la conscience qui se meurt n'est pas morte; elle finit toujours par répondre aux appels persévérants des missionnaires. Chercher à prouver que dans les siècles qui ont produit Hénoc, Noë, Abraham, la conscience tenait à chacun le langage qu'elle parle à nous tous, serait perdre son temps et sa peine.

Cependant chaque âge conçoit à sa manière les vérités éternelles, et l'humanité, dans son enfance, saisissait sans doute la loi morale sous un aspect différent du nôtre. Mais ce sont là des nuances que la tradition ne peut conserver. Il faut les demander à la linguistique, qui finira bien par les découvrir. Ainsi nous avons vu que, d'après l'hébreu, longtemps déjà avant Abraham, le *saint* était celui qui *se prosternait* devant le *feu* de l'autel, c'est-à-dire un homme religieux et non un stoïcien.

La valeur morale de la loi juive peut se mesurer par les derniers fruits qu'elle a fait mûrir, Siméon, Zacharie, et Élisabeth, Jean-Baptiste, les Apôtres, et surtout Marie, et nous pouvons de même apprécier par Abraham la valeur de la loi et de la religion primitives. Les prêtres de l'Égypte, dont l'institution touche à la Dispersion, étaient tenus à une très-grande pureté, ainsi que le furent plus tard les Brahmines. En Chine, plus on remonte vers le berceau de la nation, plus on voit la foi prévaloir sur la tiédeur, l'aspiration aux vertus les plus relevées sur le relâchement, les tendances mystiques sur la froide raison.

Nous pouvons même distinguer parmi les familles qui sont devenues des peuples après la Dispersion, deux esprits opposés, l'un, essentiellement religieux, qui devait aboutir au fanatisme et au culte orgiastique, et l'autre, essentiellement moral, qui tendait à l'ascétisme et devait se manifester par les religions solaires, telles que celles des Ariens, des Doriens, des Hyperboréens.

La pratique de l'ascétisme la plus généralement usitée est le jeûne. Le jeûne était pour les Orphiques et les Pythagoriciens un moyen de dompter le corps, de donner à la volonté plus d'énergie, et de dégager l'âme des liens de la matière pour la mettre plus aisément en communication avec la Divinité. Mais il était, dans d'autres pays, soit un procédé psychologique pour obtenir des songes prophétiques et pour entrer en relation avec les morts, soit un signe de deuil, soit une de ces souffrances volontaires par lesquelles on croit expier ses péchés et se rendre Dieu propice. Il est fort difficile, dans nombre de cas, de distinguer lequel de ces quatre sentiments prévaut dans les jeûnes auxquels se sont soumis le plus grand nombre des peuples païens des deux mondes. Aussi ne nous prononcerons-nous pas sur l'antiquité et le sens primitif de cette pratique.

CHAPITRE VII.

Le célibat.

Chez toutes les nations la piété a compté ses héros qui se signalaient par un amour extraordinaire des choses divines et de la vertu. Chez plusieurs d'entre elles ils ont renoncé volontairement à la vie de famille pour vivre dans le célibat. Cette forme exceptionnelle de la religion était-elle connue du peuple Primitif?

Elle était en contradiction manifeste avec l'ordre divin de *croître et* de *multiplier* qu'avaient reçu de l'Éternel Adam, et plus tard Noë, et avec l'esprit de la haute Antiquité, qui, dans l'attente du Fils de la femme, envisageait une nombreuse famille comme une bénédiction d'en haut, et la stérilité comme un opprobre. Quand les castes sacerdotales se formèrent en Égypte, en Judée, en Perse, en Inde, le célibat ne fut imposé ni aux simples prêtres, ni aux souverains pontifes. En effet, d'après la tradition, l'institution du mariage était antérieure à la chute, et son origine était ainsi plus pure que celle même de l'agriculture, dont les rudes travaux sont un châtiment du péché. Dans la loi de Moïse, le mariage est à ce point dégagé de toute pensée de souillure que le grand pontife, à l'approche des fêtes les plus solennelles, n'est point astreint à se séparer pour un temps de sa femme,

et que le célibat ne fait point partie des vœux du naziréat.

Mais toute loi a ses exceptions, et il naît de loin en loin des hommes qui sont appelés de Dieu à se consacrer tout entiers, sans distraction aucune et sans le moindre partage, à la recherche des choses divines, au bien spirituel de leurs frères, à l'avancement du règne de Dieu; ou il est des temps de persécutions et de ruines pendant lesquels il est plus sage de ne point se marier pour être libre de suivre au premier signe son Dieu, soit dans la vie, soit dans la mort. Ce célibat exceptionnel est celui que recommande saint Paul à ses frères; c'est peut-être celui auquel s'était condamné Noë, qui ne se maria qu'à l'âge de cinq cents ans.

L'anachorète ajoute au célibat la vie au désert, dans la forêt, sur la montagne. Au lieu de rester au milieu du monde pour le ramener à Dieu, il en a peur; il fuit le mal pour n'avoir pas à le combattre toute sa vie; il cache dans la solitude une existence pleine de prières et de méditations, et vide d'œuvres. Tels les anachorètes de l'Inde antique[1] et de la Chine. Mais dans le premier de ces pays l'ermite paraît être devenu de fort bonne heure un Joghi, c'est-à-dire un fou qui, pour se faire égal à Dieu, se soumet aux pénitences les plus fantastiques, les plus cruelles, les plus absurdes, et qui ne tarde pas à « se dédommager de ses privations passées par les plus viles jouissances. »

[1] Nous rappellerons ici l'analogie fort curieuse signalée par M. Pictet dans son ouvrage sur *les langues celtiques*, p. 176 :

Sanscrit, MAN, *penser;* MAUNA, *silence;* MOUNI, *anachorète.*
Irlandais, MUN, *instruire;* MAON, *muet.*
Cymrique, ... MÔNI, *être morose;* MONW, *solitaire.*
Grec, ... MONOS, *seul;* MONACHOS, *moine.*

Si le nombre des ermites devient très-considérable, ls vivent en commun dans la solitude, fondent des cou-'ents, et s'organisent en sociétés régulières où l'on entre ›our ne plus en sortir. Ce sont les moines chrétiens, les 'erviches mahométans, les lamas thibétains ; les nonnes hrétiennes, bouddhistes, mexicaines. Les ordres monas-iques ne se sont formés dans l'Église et dans l'Islam que rois et quatre siècles après l'établissement de ces deux eligions, et nul d'entre eux n'appartient à la haute An-iquité. Ici le célibat n'est plus la simple condition d'une ie consacrée tout entière à Dieu : il est en soi-même ıne vertu, un mérite.

En effet, dès les temps anciens, on avait faussement onclu de la souillure de la naissance à celle du mariage, omme si une vocation cessait d'être sainte parce que eux qui l'embrassent y apportent un cœur profane. On rut donc que le célibat était le seul mode de vivre qui ût entièrement pur, le seul qui méritât la pleine appro-ation de Dieu, le seul qui convînt aux serviteurs des utels. Le renoncement volontaire aux joies de la famille, ux voluptés de l'amour, rehaussait d'ailleurs encore les nérites du célibat, et exigeait de Dieu de magnifiques écompenses dans ce monde ou dans l'autre. Cette erreur, qui fait du prêtre non marié un être à part et un objet le vénération pour le commun des hommes, a prévalu au moyen âge dans notre Europe occidentale, a produit à une date qui nous est inconnue le sacerdoce non marié du bouddhisme, et a pareillement envahi, depuis la fon-dation de l'empire des Incas, le Pérou, où l'on consacrait dès l'âge de huit ans, au soleil, des jeunes filles qui fai-saient à ce dieu des offrandes dans des vases d'or et d'argent. Mais cette même erreur remonte fort haut dans l'Antiquité, sans toutefois y avoir jamais pris une grande

extension. Les Vestales, à Rome, sont connues de chacun. La déesse slave du feu sacré, Praurimé, n'admettait aussi à ses autels que des vierges. Dans l'Asie Mineure, à Éphèse, le dieu grec du soleil, Apollon, avait pareillement ses prêtresses vierges[1]. D'ailleurs chez les Hellènes, dans les temps primitifs, ce n'était pas au culte de la lumière et du feu qu'appartenait l'institution du célibat sacerdotal: c'était en Arcadie, au culte de Diane, la déesse de la loi sainte[2]; à Thespies, à celui d'Hercule[3]; en Achaïe, à celui de la Terre[4]. En outre, l'hiérophante des mystères d'Eleusis devait, assure-t-on, n'être pas marié et vivre dans la chasteté. Les simples initiés étaient astreints à la continence en des temps déterminés. Il en était de même des prêtres de l'Égypte et des Brahmines. Ces idées païennes du mérite du célibat avaient envahi les Hébreux depuis leur retour de Babylone, et produit la secte des Esséniens.

Mais il est un célibat d'une tout autre nature, qui remonte, si nous ne nous trompons, aux temps diluviens: c'est celui qui procède du dégoût de la vie. Nous avons dit quelle insondable tristesse avait saisi l'humanité quand elle vit ses mille ans de vie réduits à cent, et la douleur l'assaillir de toute part. Alors le vieux Silène déclara à Midas que la mort vaut mieux que la vie, et cette lugubre pensée s'est emparée tout entière de certains peuples qui l'expriment par des paroles ou des actes symboliques auprès de chaque berceau, de chaque

[1] Tertullien. *Exhort. à la chasteté*, § 13.

[2] Pausan. VIII, 5 et 13.

[3] *Ibid.* IX, 27.

[4] *Ibid.* VII, 25. La femme qu'on choisissait pour prêtresse, devait vivre chaste à l'avenir, et n'avoir pas eu auparavant commerce avec plus d'un homme.

nbe, ou même à chaque aurore. « Chez les Yuracarès, esque tous les matins, avant le jour, les vieillards com- ;ncent par pleurer jusque bien après le lever du so- l ; alors ils parlent non-seulement des parents morts, ais encore des contrariétés de la vie[1]. » Les savannes ı Mississipi avaient leurs Indiens Pleureurs. Les Thraces euraient sur chaque nouveau-né Les Troglodytes de l'É- iopie se réjouissaient à chacune des funérailles. Ces isérables ichtyophages, dont la corruption morale était ailleurs si grande que les femmes, sauf celles des chefs, aient communes entre tous, riaient en couvrant de pier- s le corps d'un des leurs, qu'ils pliaient comme l'enfant ıns le sein de sa mère, et ils posaient sur la tombe une ırne de chèvre. Que signifie cette corne de chèvre? Oh! ıe la foi des peuples les plus sauvages est touchante dans ı naïveté! La chèvre, en Égypte, est l'emblème de la finesse ; l'ouïe; le mort, qui est prêt à naître à une existence ouvelle, épie donc les premiers accents de la voix qui : rappellera à la vie, et cette vie future sera si heureuse u'il faut se réjouir et non pleurer quand un des nôtres oit se terminer ses longues souffrances d'ici-bas.

Ces mêmes Troglodytes avaient un sentiment si vif de ı souillure de l'homme, et un besoin si intime de puri- ication que la circoncision ne leur avait pas paru suffi- ante, et qu'ils avaient inventé je ne sais quelle muti- ation.

Mais si la vie n'est qu'une longue souffrance, il faut recourir à quelque moyen de diminuer le nombre des naissances sans irriter par un crime la colère des dieux. Les Troglodytes, ou leurs descendants les Bedjas, ont imaginé le monorchisme dans la pensée qu'il naîtrait ainsi d'eux la moitié moins d'enfants.

[1] D'Orbigny, t. III, p. 204.

Ils avaient reculé devant le sacrifice complet. Mais d'autres peuples, plus logiques et plus courageux, l'ont consommé. « Dans la Syrie et dans l'Osroëne (où est Édesse), un grand nombre d'hommes, dit Eusèbe, se mutilaient entièrement en l'honneur de Rhéa ou Cybèle[1]. » A peu de distance d'Édesse était Hiérapolis, qui avait, comme la Phrygie, ses Galles, qui, dans un accès de religieuse frénésie se mettaient, de leurs propres mains, dans l'impossibilité de transmettre à une génération nouvelle une vie qui semblait maudite. Cette coutume a donné lieu à plusieurs mythes d'Attis et de Combabus, où le jeune homme résiste ou succombe aux séductions de la Nature personnifiée dans Cybèle. Peut-être ces fables, transportées en Grèce, ont-elles donné naissance à celles d'Hippolyte et de Phèdre, de Bellérophon et de Sthnénobée[2].

La mutilation des Galles était une violation flagrante de l'ordre que Dieu avait donné aux Noachides de croître et de multiplier, et qu'il leur avait répété une seconde fois, sans doute dans la prévision des sentiments de profonde tristesse qui allaient s'emparer d'eux. Mais la faute a été suivie de la punition, qui a été affreuse : le peuple Phrygien qui avait engendré le fanatisme mystique des Galles, a vu naître chez lui l'amour contre nature, qui s'est propagé chez les Grecs, s'est enraciné dans leurs mœurs, au point que le christianisme ne peut l'en extirper, et a pénétré de part à part de son venin mortel la civilisation la plus pure qu'eût produit le paganisme. Les

[1] *Præp. Evang.* VI, 10.

[2] Il se pourrait toutefois que l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar fût parvenue à la connaissance des Grecs par les colonies venues d'Égypte.

Galles eux-mêmes étaient devenus, dans la série des siècles, les plus méprisables des hommes [1].

[1] Je doute qu'il faille, avec Lafitau, ranger auprès des Galles les Bardaches des Canadiens, et en général ces hommes habillés en femmes qui, chez les Illinois, chez les Sioux, à la Louisiane, à la Floride et dans l'Yucatan, ne se mariaient jamais, assistaient à tous les exercices de la religion et passaient pour des gens d'une nature supérieure. De nos jours, les Indiens de la Californie ont aussi, d'après Mofrat, leurs Joyas, qui ne portent point les vêtements de leur sexe; mais ces Joyas sont l'objet d'un mépris général, car ils habitent avec les femmes, participent à leurs travaux et ont des droits sur toutes, à la condition de se prêter eux-mêmes aux plus infâmes débauches. (Mofras, t. II, p. 371.) Nous ne connaissons d'ailleurs aucune tradition qui explique l'idée originaire de cet ordre d'hommes femmes.

CONCLUSION.

Notre tâche est terminée. Toutes les religions de l'Antiquité proviennent d'une source commune, qui est la religion du peuple Primitif. Toutes les nations, au moment où elles se sont détachées du grand tronc de l'humanité, avaient la même foi, la même loi, la même espérance, le même culte, les mêmes souvenirs historiques, les mêmes symboles. Toutes croyaient en Dieu, se sentaient déchues et attendaient un Sauveur. Toutes connaissaient l'Esprit créateur et le chaos, Adam, le Paradis et la chute, le fléau du feu et celui du Déluge. Hébreux et Gentils, peuples civilisés et tribus sauvages, Blancs, Nègres et Mongols, races de l'Ancien monde et races du Nouveau, tous les hommes viennent déposer en mille idiomes différents le même témoignage au pied du tribunal de l'Histoire. Ils ne se comprennent point les uns les autres, souvent même ils ignorent le vrai sens de leurs propres paroles; mais nous tous qui assistons à l'enquête, nous devinons aisément ce qu'ils veulent nous dire. En comparant tout, on explique tout. Il faudrait, ce nous semble, être pyrrhonien pour ne pas répéter, avec Tertullien, à l'ouïe de dépositions aussi nombreuses et aussi concordantes : « Si les langues diffèrent, la tradition est véritablement une. »

Cette tradition une se résume, dans le domaine de la religion, en ces trois mots : Dieu, le péché et la rédemption. Le Dieu qui a créé le monde, se révélait au premier

homme, créé pur. Si l'homme aujourd'hui souffre et meurt, c'est qu'il est déchu par sa faute de son primitif état d'innocence et de bonheur. Mais il sait que s'il se repent et s'il croit, Dieu, dans sa miséricorde, lui rendra par le Sauveur tous les biens qu'il a perdus. L'humanité est donc d'une noble extraction ; elle est née dans le paradis et non dans la forêt ; le chant des anges et non les cris des tigres et des loups ont retenti autour de son berceau. L'Éternel veillait sur elle avant qu'elle l'eût reconnu, et ce n'est certes pas elle qui a créé l'idée de la Divinité en inventant d'adorer quelque fétiche. Elle part non de l'incrédulité, mais de la foi ; non de l'erreur, mais de la vérité ; non de l'ignorance, mais d'une révélation. C'est la calomnier, c'est s'inscrire en faux contre elle-même et contre tous les souvenirs de son enfance, que de prétendre qu'elle menait à son origine la vie des sauvages ou de nos prolétaires.

Mais la corruption du cœur a rempli l'esprit humain de ténèbres, qui ont étouffé la lumière de la vérité. Dieu a été divisé en plusieurs faux-dieux, la nature divinisée en une multitude de Grandes-Mères et de divinités secondaires, l'âme du mort élevée au rang des génies protecteurs. La révélation prophétique a fait place à l'hallucination, et la vision de Dieu aux apparitions des morts ; la prière aux formules magiques ; le sacrifice expiatoire au meurtre, et le repas mystique à l'anthropophagie ; l'adoration à un hypocrite formalisme, et la lutte morale contre le péché à des tortures volontaires aussi vaines que cruelles ; le Dieu présent partout à l'idole informe dans le fond du temple, et le symbole translucide au mythe inintelligible, absurde, obscène. Toutefois la vérité reste toujours là, au-dessous de toutes les erreurs du paganisme ; car il n'aurait pas subsisté de siècle en siècle si elle ne lui servait pas de fondement. C'est ainsi que la

vérité gît cachée au fond de tout cœur d'homme, même du cœur le plus souillé; autrement ce cœur serait celui d'un monstre sans nom.

Cependant, cette vérité que nous avons trouvée constamment plus ancienne que l'erreur, et qui, de la Dispersion à l'ère chrétienne, disparaît de partout, sauf de la Judée, sous les myriades de superstitions et de fables qui l'étouffent, ne diffère point de celle qu'est venu proclamer le Christ. Le Christ est le Verbe, ou l'unique et parfaite révélation de Dieu, la lumière du monde, la vérité faite chair, le prophète éternel; à sa voix nos ténèbres se dissipent, nos doutes s'éclaircissent, notre foi se consomme, l'idiome énigmatique des types et des symboles disparaît devant le langage simple et profond de la vérité divine, et notre âme est inondée de célestes clartés. Le Christ est la grande victime expiatoire, et son sacrifice apaise cette faim insatiable de pardon qui tourmentait l'humanité. Le Christ est la vie, et l'âme qui croit en lui, qui le contemple, qui se nourrit de lui, sent ses forces morales renaître, les puissances d'en-haut pénétrer en elle, une sève divine circuler dans toutes ses facultés, l'Esprit saint lui communiquer des vertus que toutes les macérations possibles n'avaient pu faire jaillir de son propre fond. Ce Christ qui vivifie parce qu'il pardonne et illumine, répond aux vœux les plus intimes du cœur humain, et accomplit les antiques promesses de Dieu. Aussi ne se peut-il faire que les peuples païens, à mesure qu'il leur est annoncé sous sa forme véritable, si « pleine de grâce et de vérité, » ne reconnaissent en lui le Fils de la femme, le Vainqueur du serpent, l'Homme-Dieu, et que l'humanité, après avoir misérablement erré pendant la majeure partie de son existence dans tous les déserts de sa vaste demeure, ne reprenne la route du paradis, où dans sa première enfance elle avait entendu Dieu lui-même lui parler de son Sauveur.

NOTE DU LIVRE DOUZIÈME.

NOTE *A*. page 405.

J'ai recueilli, t. I, p. 42 sq., quelques faits qui établissent la date récente de l'idolâtrie. En voici d'autres encore, et ce ne sont certainement pas les seuls à ajouter :

Les Japonais sintoïstes n'ont dans leurs temples pas d'autre emblème de la divinité qu'un miroir.

Les Mordouans Mokschaniens ont tous assuré à Pallas qu'ils n'avaient jamais eu d'idoles, mais qu'ils sacrifiaient uniquement à l'Être suprême, Skaï, qui est le nom qu'ils donnent au ciel. Ce que Pallas dit ici des Mordouans, est également vrai de leurs frères, les Tchérémisses, les Votiaques et les Tchouvaches. (T. I, p. 126. SKY en anglais signifie aussi le ciel. Les Ostiaques, qui ne sont pas plus civilisés que les Mordouans, ont un grand nombre d'idoles. L'absence d'idoles ne provient donc pas d'une excessive barbarie.)

Cook, déjà lors de son premier voyage, fut frappé de voir les Otahitiens « n'adorer ni des ouvrages de leurs mains, ni aucune partie visible de l'univers. » (Hawkesworth, t. II, p. 522.)

D'après Aboulghazi, chez les Mongols et les Turcs, la première religion fut le monothéisme. Il était déjà éteint au temps d'Oghuz, qui le rétablit. Mais quelques générations après lui, ces peuples étaient tombés dans l'idolâtrie, et ils y restèrent jusqu'à Gengis-Khan, qui fit prévaloir une sorte de déisme.

« On n'adorait, » dit Théophraste (dans Porphyre), « aucune figure sensible ; on n'avait pas encore inventé les noms et la généalogie de cette foule de dieux qui ont été honorés dans la suite ;

on rendait au premier principe de toutes choses des hommages innocents, en lui offrant des herbes et des fruits pour reconnaître son souverain domaine. »

Si l'on en croyait Lucien (*de deâ Syria*, 3), les Égyptiens qui avaient érigé les premiers temples et rendu les premiers aux dieux un culte sacré, n'avaient dans l'origine point eu d'images taillées dans leurs temples.

NOTE ADDITIONNELLE.

(T. I, p. 433 sq. — T. II, p. 22 sq.)

Tout ce qui concerne les arbres sacrés de l'Inde, disions-nous, est plein d'incertitudes et d'obscurités. Pour jeter quelque jour sur cette question, nous avons eu recours à l'amitié de M. le professeur Thury, de Genève, qui a succédé à M. de Candolle, et nous lui sommes redevable des matériaux de la présente note, qu'il a recueillis surtout, nous écrit-il, dans Piddington (*Index des plantes de l'Inde*, Calcutta 1832), Roxbourg (*Flora indica*, Serampore 1832), Rheede (*Hortus indicus malabaricus*, Amstel. 1678—1703), et Lamark (*Dictionnaire encyclopédique*).

Ficus religiosa. Sanscrit, *Pippula*; bengali, *Aswat, Aswuttha*; cingalais, *Boguha*; télinga, *Ray, Raghi*; tamoul, *Asarum*. Nommé aussi *Bodhi-drooma, Chuladula* (Tchaladala), *Koonjurashuna*. C'est le *Figuier des pagodes*, le *Bagoa* ou l'*Arbre de Dieu*, que les Jésuites appelaient l'*Arbre du Diable*. C'est un arbre élevé, à cime touffue, étendue horizontalement. Le tronc n'est pas énorme: cependant un homme ne peut l'embrasser entièrement. Les feuilles en cœur, lisses, entières, terminées par une longue pointe, fixées par un long pétiole, sont continuellement agitées par le vent à la manière de nos trembles. Les fruits, géminés, rougeâtres, presque aussi petits que des pois. D'après Rheede, l'écorce de la racine purifie le sang, celle de l'arbre cicatrise les plaies, etc.

Ficus indica, *Baniana*, *Arbre des Banians*. Sanscrit, *Vuta*: bengali, *But*; cingalais, Bagha; télinga, Marri; tamoul, *Alaverey*.

Le *Katou-alou*, de Rheede. De la famille des mûriers, comme le précédent. Arbre très-vaste, qui pousse de ses branches des jets pendants qui s'enracinent et forment de nouveaux troncs. Ainsi un seul arbre offre une cime prodigieuse qui semble posée sur un grand nombre de troncs de diverses grosseurs. Plusieurs espèces de figuiers de l'Inde offrent la même particularité, mais non pas le *Ficus religiosa*. — Fruits douceâtres, fades, recherchés des seuls oiseaux. *Figuier maudit*. — Rheede : « Per totum annum viret fructusque fert, et aliquot sæcula superstes manet. »

Jambosa vulgaris, Eugenia Jambos. De la famille des myrtes. Sanscrit, *Jambu;* bengali, *Gulab-jamb*. *Jambosier domestique,* improprement *Prunus malabarica, Pommier rose*. Arbre d'un beau port, à feuillage luisant. Les jeunes pousses teintes de pourpre. Feuilles lancéolées, lisses, d'un vert foncé, longues de 6 à 10 pouces et larges de 2. De grandes fleurs d'un blanc pâle, portant chacune un long faisceau de nombreuses étamines. Les fleurs, réunies par 4 à 6, à l'extrémité de pédoncules rameux et terminaux. Les fruits, d'un blanc jaunâtre, à chair savoureuse, à odeur de rose, contenant un ou plusieurs noyaux. On confit les fruits et les fleurs, qui sont employés dans les fièvres bilieuses, et pour désaltérer et pour fortifier le cœur.

Asclepias acida. De la famille des asclépiadées. Sanscrit, *Somaluta ;* bengali, *Shom-lota ;* télinga, *Tiga-chumoodoo*. Aucun renseignement précis dans les auteurs consultés.

Musa paradisiaca: bananier à long fruit. Sanscrit, *Kadali;* bengali et hindoustani, *Kach-Kula, Maoz-Kella, Kayla;* mahrate, *Kail ;* cingalais, *Kehl-Khang ;* télinga, *Komaretti ;* tamoul, *Valei*, et malabare, *Vellaroy*. Vulgairement et improprement *Figuier d'Adam, Figüier d'Inde,* quoique cette plante monocotylédone n'ait aucun rapport avec les vrais figuiers. Le *Plantain* ou *Plantanier* des Espagnols, sans la moindre ressemblance avec nos plantains.

Musa sapientium; bananier à fruit court. Sanscrit, *Kudalee;* bengali et hindoustani, *Kula, Mocha ;* télinga, *Aretti*. Vulgairement *Figue banane*.

(Les feuilles de bananier, d'un vert satiné, sont le plus longues et les plus larges qu'on connaisse. Du sommet de la plante s'élève

un seul et grand rameau, qui porte des fleurs rouges, auxquelles succèdent des fruits au nombre de deux cents et plus, et de la grandeur de nos concombres. Ces fruits, d'une chair moelleuse, sont fort bons à manger. Les mahométans croient que ce sont ceux de l'arbre du Paradis, dont il était défendu de manger.)

Ainsi l'arbre des Brahmines (t. I, p. 433), est le Ficus indica, l'arbre des Banians, le Bagha, et le nom d'Aswatha serait celui de l'arbre des Bouddhistes, qui est le Ficus religiosa, le Pippula, le Bogaha. Resterait à déterminer le Patha (t. II, p. 23).

LIVRE TREIZIÈME

ET SUPPLÉMENTAIRE.

SECTION PREMIÈRE.

Légendes et mythes cosmogoniques.

PEUPLES SÉMITIQUES.

ÉTRUSQUES. Commençons par ces Tyrrhéniens que nous croyons issus de Tharé, père d'Abraham. « Le Démiurge a créé le monde en six mille ans : dans le premier millénaire, le ciel et la terre ; puis, l'air ; ensuite la mer et les eaux continentales ; dans le quatrième millénaire, les deux grands flambeaux de la nature ; au cinquième, les âmes de tous les animaux, et enfin l'homme. » Notons qu'ici, comme dans la Genèse, les astres sont plus jeunes que la mer et les fleuves.

CHALDÉE. Les Chaldéens, descendants d'Arphacsad comme les Hébreux, nous ont laissé deux cosmogonies, dont l'une est la croyance populaire et l'autre un système philosophique, mais qui toutes les deux ne sont que des variantes du récit divin des Six Jours.

Cosmogonie nationale, d'après Bérose. « Il fut un temps où tout était ténèbres et eau. » Le chaos apparaît ici le premier, mais la *suite nous* prouvera qu'avant le chaos

existait déjà Bélus ou le Seigneur, et avec lui *les autres dieux* ou les anges (I, 303).

« Dans ces eaux s'étaient produits d'eux-mêmes des monstres » dont Bérose décrit fort en détail les différentes formes « telles qu'on les voit figurées dans le temple de Bélus. » Ces hommes à deux ou quatre ailes, à deux faces, à deux têtes ; ces hommes-taureaux, ces hommes-chevaux, ces chevaux-chiens, ces chiens-chèvres ou poissons, etc., sont des êtres symboliques pareils à ceux qui se voient aujourd'hui encore sculptés sur les temples de l'Inde et de l'Égypte, et ces symboles, inintelligibles aux Chaldéens, appartenaient sans doute à la religion des premiers habitants de la Babylonie, qui étaient cuschites et camites comme ceux du Nil et du Gange.

« Sur tous ces monstres régnait une femme, Omorca ou Thalatth, en grec la Mer, et aussi la Lune. » (V. t. I, p. 347, 373).

« Comme toutes choses étaient ainsi mêlées, Bélus ou Jupiter survint et partagea par le milieu cette femme (I, 245). Il fit d'une des moitiés le ciel (les eaux supérieures du second Jour), de l'autre la terre (les eaux inférieures), et ordonna ainsi le monde. Les animaux monstrueux périrent, n'ayant pu supporter l'éclat de la lumière. » On voit que la formation du ciel comprend implicitement celle du soleil, de la lune et des astres. Le texte passe sous silence la création des plantes, mais elles étaient là avant l'homme et les animaux, comme le prouve la ligne suivante.

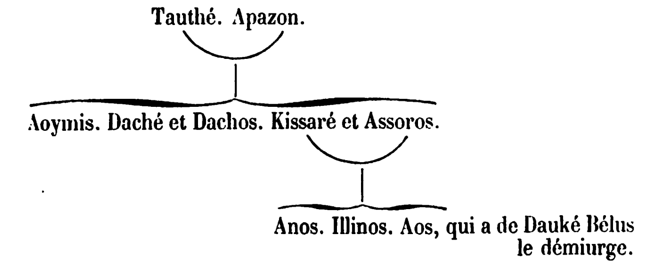
« Bélus, voyant la terre déserte malgré sa *fertilité*, ordonna à l'un des autres dieux de lui couper la tête, de pétrir la terre avec son sang (I, 245) et d'en former soit les hommes seuls, qui doivent à cette origine d'être doués d'intelligence et de participer de la raison divine, soit aussi des animaux capables de supporter l'air. » Le

sang de Dieu signifie son essence, sa nature, son esprit. Or, dans la Genèse, Adam, qui est *rouge* (ADOM) comme la *terre* (ADAMAH) et comme le sang (DAM, ADAM) a été formé de la poudre de la terre, et a reçu de Dieu un souffle, une intelligence, un esprit de vie.

Enfin « Bélus acheva les étoiles, le soleil, la lune et les cinq planètes, » de même que l'Éternel a achevé toute son œuvre le septième jour.

Un passage de saint Jérôme nous autorise à croire que les Chaldéens avaient conservé de la Vision cosmogonique un souvenir plus distinct encore que ne le donne à penser Bérose. Nous y retrouvons sans doute le dualisme de Dieu et de la matière : « Avant ce monde visible, il existait une nature invisible, informe (le chaos), éternelle et incréée, que la Nature supérieure (la Divinité) a coordonnée et rendue visible. » Mais l'ordre des créations est mieux indiqué : C'est « d'abord le ciel avec les étoiles, puis la terre avec les plantes et les animaux, ensuite les eaux avec les poissons, les airs avec les oiseaux, et enfin l'homme, le maître du monde. »

Cosmogonie philosophique acéphale, d'après Damascius et selon l'interprétation de M. Movers.



Tauthé est THOHOU, la terre *informe*. Elle est l'épouse d'Apazon ou l'*Amour*, le *Désir* (CHAPHATS), et la

mère des dieux » (I, 231, 318). Voilà le chaos fécondé par l'Esprit de Dieu et produisant tous les êtres.

« De cet hymen naquit d'abord un fils unique, Aoymis[1], qui est le monde intelligible formé de deux principes. » Ces deux principes sont l'Esprit divin et la matière, et d'autres écrivains disent en effet que les Babyloniens admettaient deux principes de toutes choses : Bélus, le Père, la lumière, le chaud, le sec, le léger, le rapide, et Mylitta, la Mère, les ténèbres, le froid, l'humide, le pesant, le lent (I, 424)[2]. Tauthé est donc la même que Mylitta, et Apazon est une simple forme de Bélus. Mais poursuivons. « Puis naquit d'eux une seconde génération, Daché et Dachos, et enfin une troisième, Kissaré et Assoros. »

Aoymé est (CHAJIM), la *Vie*.

[1] Aoymis est une correction de M. Movers pour Moymis. Moymis pourrait à la rigueur être Monimos=Oannès ou la Sagesse divine; mais ce dieu national serait déplacé à côté de ses frères et sœurs, qui sont de pures abstractions, et nous ne le retrouverons point dans les cosmogonies analogues de la Phénicie.

[2] Un cachet babylonien, conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale à Paris, résume admirablement bien la religion dualistique des peuples de l'Euphrate : Au milieu une figure à deux têtes, l'une d'homme, l'autre de femme, qui portent une seule couronne. En face du dieu ou de Baal, un serpent radié, figurant le soleil; en face de la déesse ou de Mylitta, un serpent dont la tête est surmontée du croissant, et qui symbolise donc la lune. Au-dessus de la figure, trois étoiles qui représentent tous les astres. Sous ses pieds, un disque qui ne peut être que la terre. Entre la figure et les deux serpents, deux oiseaux qui signifient l'esprit de vie qui part de Dieu, et pénètre le monde solaire ou diurne et le monde lunaire ou nocturne. Derrière le serpent solaire, une flamme, symbole du principe actif, et derrière le serpent lunaire, la roue qui résume le monde issu des eaux lunaires du chaos. Sous le premier serpent, un vase allongé, qui contient les forces vitales de l'univers, et sous l'autre serpent, une coupe évasée qui est prête à recevoir les forces renfermées dans le vase solaire.

Dachos et Daché sont le *Choc* et la *Friction* (DOUCH, DACHAH, etc.).

Kissaré et Assoros, l'*Union* et la *Coordination* (QASCHAR, *lier*; CHASCHAR, *rassembler*, *ordonner*).

Ce qui signifie que l'action de l'Esprit de Dieu sur la terre informe a éveillé, d'abord, dans les matières inertes du chaos la *vie* (ou la lumière du premier Jour); que la vie en a agité les particules qui se sont *heurtées*, *frottées*, *brisées* les unes contre les autres (I, 320), et que ces chocs tumultueux des atomes ont abouti à leur *combinaison* et à leur *harmonie*.

Ces ingénieuses spéculations des plus anciens philosophes de la nature s'intercalent dans le réseau de la tradition primitive sans le briser. « De Kissaré et d'Assoros sont nés Anos et Illinos, et Aos. » Anos est l'*Inférieur* (SANO, SANA); Illinos, le *Supérieur* (SILI, SILIN), ou les deux moitiés d'Omorca, ou les eaux supérieures et les eaux inférieures de la Genèse.

Aos est de nouveau une conception purement philosophique. « Il est l'époux de Dauké et le père de Bélus le démiurge. » M. Movers pense qu'Aos est un second Aoym, et Dauké une autre Daché. J'aurais plutôt expliqué Dauké par DOUQ, *regarder autour de soi*, *observer*. En tout cas, on voit que l'Esprit et la matière, qui s'étaient confondus pendant la fermentation du chaos, se séparent de nouveau lors de la formation du monde. La matière se manifeste sous la forme du ciel et de la terre (Illinos et Anos), tandis que la *vie* spirituelle, invisible, revêt celle de Bélus, du dieu qui achève de façonner le monde, et qui doit désormais le gouverner, en *veillant avec attention* sur tout ce qui s'y passe [1].

[1] Il est difficile de supposer que le même mot chaldéen ait été rendu à deux lignes de distance, ici par Daché, là par Dauké, et il est également de comprendre que Bélus, qui est le Jéhova, le

PHÉNICIE. On possède cinq cosmogonies phéniciennes, dont une au moins est le produit de spéculations philosophiques, mais qui toutes ont pour base la tradition révélée.

1° D'après Sanchoniaton, « Elion a, de Bérouth son épouse, le Ciel et la Terre. » C'est-à-dire : Le *Très-Haut* a *créé* (BARA) le monde (I, 129).

2° D'après le même. Du vent Kolpia et de sa femme Baau, qui est la Nuit, naquirent la Vie (Æon) et le Premier-Né » (I, 213, 318). Le Premier-Né est le même qu'Æon. Le sens est que la *voix* ou l'Esprit *de Dieu* (Kolpia) en planant sur la terre informe et *vide* (Baau) a fait naître en premier lieu dans la matière la vie (Æon). C'est ainsi qu'Ayom en Chaldée est le fils aîné d'Apazon et de Tauthé.

3° D'après Eudème, disciple d'Aristote, dans Damascius : « les Sidoniens plaçaient avant toutes choses le Temps, le Désir et la Nuée (I, 232, 320, 376). Du Désir et de la Nuée, qui sont les deux premiers principes, sont nés l'Éther et le Souffle (Aura). Ils entendent par l'Éther l'intelligible, pur de tout mélange, par le Souffle le type primitif de la vie animale, auquel l'Éther imprime le mouvement. Le Désir et la Nuée ont ensuite produit un Œuf (I, 376) par la raison intelligible. » Cette généalogie est à peu de chose près identique à celle des Chaldéens.

Le Temps=Bélus.

Le Désir=Apazon. La Nuée=Tauthé.
(Principe mâle.) (Principe femelle.)

Ether et Aura } = Ayom et Aos.

L'œuf cosmique = Kissaré et Assoros.
(se brise en deux parties) = Anos et Illinos.

Jupiter, le dieu national des Chaldéens, ait les atomes pour mère. Cette généalogie serait en opposition avec toute la religion de ce peuple.

La seule différence porte sur l'idée de la vie : les Chaldéens admettent que la vie (Ayom) apparaissait d'abord dans son unité, et qu'elle ne se divisait en vie matérielle et en vie spirituelle que vers la fin de la création, tandis que selon les Sidoniens la vie spirituelle (Éther=Aos), qui produit les âmes raisonnables, et la vie physique (Aura), qui anime les corps, ont été toujours distinctes.

4° Cosmogonie de Mochus, d'après Damascius. Mochus, qu'on fait vivre avant le siége de Troie, passe pour le père de la philosophie atomistique (I, 320) ; aussi fait-il disparaître de son système le nom de Dieu, et donne-t-il un sens nouveau aux termes en usage dans la religion de son pays. Avant le chaos, plus d'Elioun, plus de Temps. Au lieu du Désir, principe mâle, spirituel et divin, un principe mâle, matériel comme le principe femelle, sous le nom d'Éther. La vie impérissable du monde identifiée avec le vent. Voici le système de ce philosophe athée :

« L'Éther, et L'Air (=la Nuée=le Chaos) furent les deux principes de toutes choses. »

« D'eux est né Oulomos (ᶜOLAM, le temps éternel), le dieu intelligible, l'intelligence intelligible, le vent Un, » ou ce monde abstrait, idéal, que nous connaissons déjà sous le nom d'Æon.

« Oulomos (androgyne [I, 361] comme l'était sans doute Æon et Ayom) produit de lui-même d'abord Chusorus, puis l'Œuf. Chusorus est celui qui ouvre (et commence la production des choses visibles, une espèce de Janus), la puissance intelligible qui la première opère des distinctions, des séparations dans la nature indistincte (ou dans le chaos), l'*ordre* (CHOSCHER) qui suit immédiatement l'être intelligible (ou Olam) ; enfin il est les deux

vents du sud-ouest et du sud, Lips et Notus. L'œuf s'est brisé en deux parties qui ont formé le ciel et la terre[1]. »

5° Philon de Byblos a placé en tête de son Sanchoniaton une cosmogonie « que Taaut, prétend-il, avait déduite de conjectures et de preuves, » et qui est celle de Mochus altérée par l'introduction d'éléments contradictoires, augmenté de fictions puériles, et interprétée d'après les principes d'Evhémère.

« Le commencement de toutes choses fut un air ténébreux et agité par le vent, ou le souffle d'un air ténébreux (l'Éther de Mochus), et un chaos bourbeux et obscur (l'Air de Mochus, la Nuée des Sidoniens, Baaut); l'un et l'autre infinis (dans l'espace), et d'une durée immense. »

L'Air ou le Souffle prend ici la place de l'Esprit de Dieu, du Désir ou de Kolpia. Aussi Philon ajoute-t-il que « le Souffle, l'Esprit s'éprit d'amour pour ses propres principes, et leur union fut appelée Désir. » Ce Désir, que le Souffle fait sortir de son propre fond, est donc identique avec son père.

« Le Désir fut le principe du mouvement de toutes choses. » C'est ce que les Chaldéens exprimaient en donnant pour premier fils, à Apazon et à Tauthé, Ayomis ou la Vie.

« Le Souffle ne reconnaît pas sa propre création, et de leur union naquit Môt, qui est, suivant les uns, le limon, selon les autres[2], la corruption d'un mélange hu-

1 Les disciples de Mochus qui faisaient Lips et Notus antérieurs à Oulomus, s'éloignaient moins de la tradition que leur maître : car ces vents s'identifiaient alors avec Colpia.

2 Ces autres sont les matérialistes égyptiens, qui croyaient avec la foule que des animaux naissaient spontanément de la terre imprégnée des eaux du Nil débordé, et qui appliquaient ce fait prétendu à la création des premiers êtres.

mide. » On est surpris de voir Philon s'obstiner à faire sortir toutes choses du Souffle seul, tandis qu'il est parti de deux principes, et qu'il devrait expliquer par l'union du Souffle et du Chaos l'apparition des eaux ou la transformation de la matière informe en eaux. Il veut être à la fois dualiste comme Mochus, et unitaire à la manière d'Anaximandre, qui reconnaissait dans l'air l'unique principe du monde. Quoi qu'il en soit, Môt, dont l'étymologie est contestée[1], représente les eaux du chaos.

« De Môt sont nées toutes les semences de la création, et la génération de toutes choses. Or il y avait certains animaux dénués d'intelligence, desquels naquirent des animaux intelligents, qui furent appelés Zophasémim ou les *surveillants des cieux*, et dont la forme était semblable à celle d'un œuf. » Ces animaux ovoïdes qui, encore endormis, surveillent les cieux, sont la croix de tous les interprètes de Sanchoniaton. Nous proposons de lire au lieu de Tsophei schamajim, Beitsei schamajim, les êtres ovoïdes, les *œufs* des *cieux*, et d'identifier ces êtres-là avec les *semences de la création* issues de Môt. On aurait ainsi, flottant dans les eaux célestes du chaos, des monades dont la forme était celle de l'œuf cosmique, et qui, à leur première origine, semblaient douées d'une vie purement physique, mais en qui se développait peu à peu l'intelligence.

« Puis Môt s'éclaira, » s'illumina, et en même temps parurent « le soleil, la lune, les étoiles et les grands astres » (les planètes ?).

Philon oublie la formation de la terre, et il passe des astres aux animaux. Sa zoogonie est une pure fiction ;

[1] Röth propose Mo, *l'eau*, Job, IX, 30, dont la forme féminine serait Moth ; Bochard, Mod, la matière première ; Grotius, Mot, en grec mothos, *tumulte* du chaos ; Movers a recours à l'Égypte et à Mouth, la mère, un des noms d'Isis.

aussi est-elle sans analogues, à nous connus, dans toute l'Antiquité.

« L'air (Môt) s'étant ainsi illuminé, la mer et la terre s'enflammèrent aux rayons ardents du soleil, et cet incendie produisit des vents et des nuées, et de très-grandes pluies. Ensuite, quand les éléments, que cet embrasement avait séparés et chassés de leurs lieux, se furent de nouveau rencontrés dans l'air et réunis, il se forma des éclairs et des tonnerres, dont les éclats éveillèrent les êtres vivants (ovoïdes), qui furent épouvantés de ce fracas, et les êtres mâles et femelles commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer [1]. »

Après les animaux vient l'homme. Philon garde un profond silence sur sa création, qui doit en effet embarrasser beaucoup les évhéméristes. Pour combler cette lacune, il appelle à son secours les dieux-vents de Mochus, fait d'eux des hommes, et leur associe Kolpia. Cet étrange écrivain, tantôt a l'air de se rire de ses lecteurs, tantôt sauve du naufrage les traditions les plus précieuses. Il dit donc que « Notus, Borée et les autres Vents furent les premiers qui consacrèrent les plantes que produit la terre; ils en firent des dieux, et se prosternèrent devant ce qui était leur nourriture, ce qui avait été celle de tous leurs prédécesseurs, ce qui devait être celle de leur postérité, et ils inventèrent les libations. Un tel culte était en harmonie avec leur infirmité et leur lâcheté. » Philon se complaît ici à jeter à pleines mains le ridicule sur l'origine de la religion, puis il ajoute le plus gravement du monde : « Ensuite, du vent Kolpia et de sa femme Baau, naquirent Æon et le Premier-Né. »

[1] Vico a pareillement fait naître chez l'homme, de la peur inspirée par la foudre, le sentiment religieux. On ne sait vraiment comment un tel génie a pu soutenir sérieusement une telle folie.

ÉGYPTE.

L'antique cosmogonie de l'Égypte se déduit de ses triades, que nous connaissons déjà. Nous passons donc sous silence ce que les philosophes alexandrins et le faux Hermès rapportent des doctrines du peuple du Nil sur les origines des choses. Gœrrès, avec le génie de combinaison qu'on lui connaît, a fait une magnifique mosaïque de petits fragments épars en vingt endroits ; mais il a confondu tous les siècles, et il écrivait avant les découvertes de Champollion. Nous noterons seulement ici que, d'après Hermès Trismégiste, les âmes ou les génies, que le Démiurge avait faits à son image, et qu'il nommait ses fils, ayant reçu la mission de former les animaux, furent tellement fiers de leur ouvrage, qu'ils abandonnèrent les demeures qui leur avaient été assignées. La suite de leur désobéissance fut un violent amour pour la séduisante Nature. Leur hymen produisit la forme irrationnelle, le corps grossier dans lequel Hermès reçut l'ordre d'enfermer ces âmes comme dans une prison, et qui devint ainsi l'instrument de leur punition. Elles peuvent retourner au ciel si elles se tiennent à l'abri du péché ; autrement elles renaissent dans différentes espèces d'animaux.

PEUPLES INDO-CELTIQUES.

GRÈCE. On peut bien dire que chaque peuplade grecque avait sa cosmogonie particulière, que nous pouvons reconstruire avec le secours de ses mythes et de son culte. Ainsi, à Sparte, Zeus et Léda, ou Dieu et le Chaos, produisent Castor et Pollux, ou le monde mi-diurne, mi-nocturne ; à Délos, le monde représenté par le Soleil et la Lune est né de Zeus et de Léto ; Argos adorait, au

[illegible] est une autre forme du chaos; dans [illegible] lumière, le monde jaillissant [illegible] orné, du cerveau de [illegible]. Dans [illegible] tous les dieux et les êtres [illegible] des eaux [illegible] informe et vide.

Hésiode, dont la Théogonie est le résumé systématique de plusieurs mythologies locales, nous a conservé, comme nous l'avons vu, différentes cosmogonies mythiques analogues à celles que nous venons de citer. Mais en tête de son poème est une légende (v. 318) qui doit trouver ici sa place.

« Avant tout était le Chaos. Ensuite la Terre au large sein, demeure toujours sûre de tous les êtres, et le Tartare ténébreux au sein de la terre immense, et l'Amour le plus beau des dieux immortels. Du Chaos naquirent l'Érèbe et la noire Nuit. (Gen. v. 2.)

« Puis de la Nuit et de l'Érèbe naquirent l'Éther et le Jour [illegible]. (Gen. v. 3.)

« Mais la Terre enfanta d'abord, le Ciel étoilé, son égal en grandeur, afin qu'il la couvrît de toute part et qu'il offrît aux dieux bienheureux une demeure toujours sûre. (Gen. v. 8.)

« Puis elle enfanta les grandes Montagnes, gracieuses retraites des Nymphes. Elle devint aussi mère, par elle seule, de Pontus, la mer stérile aux flots bouillonnants. » (Gen. v. 9 sq.)

Ici Hésiode, qui devrait, poursuivant son récit, parler de la création des plantes, des astres, des animaux et de l'homme, abandonne la légende et passe au mythe des Titans.

Les Orphiques avaient aussi leur cosmogonie, dont on possède plusieurs versions. Elle a de commun avec celle d'Hésiode le Chaos et l'Amour; elle en diffère par l'action créatrice de Dieu et par l'œuf du monde. Nous rap-

pelons ici que l'œuf et le Dieu suprême à Sparte faisaient partie de la religion populaire.

Cosmogonie orphique vulgaire. Au commencement fut le Temps, qui ne vieillit point, sous la figure d'un serpent (I, 251, 376). Il engendra le Chaos sans limite, ainsi que l'Éther humide et le ténébreux Érèbe, et produisit dans le Chaos un œuf enveloppé dans un nuage ou un voile, qui plus tard se déchira. De l'œuf sortit alors Phanès avec des ailes d'or, une tête de taureau sur ses épaules, et sur sa tête un serpent. Il était mâle et femelle à la fois, et il s'appelle encore le Premier-Né, Pan et Jupiter[1]. » (I, 234, 361, 380.)

Dans d'autres fragments orphiques Phanès a précédé le Chaos et prend la place du Temps ou l'Éternel.

Cette secte était monothéiste au point d'imaginer Zeus, le créateur ou l'ouvrier de toutes choses, s'entretenant avec la Nuit immortelle ou Maïa (la terre informe et vide) sur la formation du monde. Le démiurge n'a sans doute pas tiré du néant Maïa ou le chaos, mais il est bien évidemment un être vivant et personnel. La Nuit, dans sa réponse, parle de la chaîne des êtres, à laquelle Homère fait allusion sans en comprendre le sens[2].

Autre cosmogonie, d'après Cédrenus. « D'abord le Temps, être incompréhensible, supérieur à tout, antérieur à tout, et démiurge de tout. Ensuite apparaît l'Éther, que Dieu a fait. Des deux côtés de l'Éther étaient le Chaos et la Nuit redoutable, qui embrassait toutes choses et recouvrait tout ce qui était au-dessous. Puis la Lumière, déchirant l'éther, illumina la terre qui était in-

[1] Cp. Ayom=Oulomos androgyne=Æon et le Premier-Né.

[2] Orphica d'Herman. fr. X, p. 471. Cp. dans les traditions musulmanes, le dialogue de Dieu avec la Terre au moment où il va créer l'homme.

visible dans la nuit, et toute la création. Or cette lumière était cet être supérieur à tout » (ou Dieu manifesté). Ce qui suit a peut-être été altéré par un écrivain chrétien : « Cette lumière se partage en trois rayons, la Sagesse, la Lumière et la Vie (ou plutôt le Vivificateur), et ces trois puissances divines sont une seule puissance, c'est-à-dire le Dieu invisible dont nul ne peut connaître la forme et la nature. De cette puissance sont nés et les Principes incorporels, et le soleil, la lune, les astres, la terre, la mer, les choses visibles et les choses invisibles. La race des hommes a été formée de terre par Dieu même, et a reçu de lui une âme douée de raison. Toutes choses ont été faites par les trois noms de la Divinité unique, et Dieu est tout. »

Simplicius dit aussi que les Orphiques admettaient une cause unique de toutes choses, le Temps, après laquelle étaient venus l'Éther et le Chaos.

La cosmogonie suivante des Orphiques fait le chaos éternel et ne mentionne pas la Divinité. Elle est acéphale.

D'après Damascius : « l'eau était le principe de toutes choses. Dans l'eau se déposa un limon[1]. De l'un et de l'autre naquit un serpent ayant une tête de bœuf et une de lion, entre elles une figure de Dieu (I, 260 et 262). Son nom était Hercule ou le Temps. Il produisit un œuf immense, tout rempli de la force de son auteur. Cet œuf se brisa en deux parties, dont l'une devint le Ciel et l'autre la Terre (I, 379). Ce Ciel, uni à la Terre, engendra les Parques, les Centimanes et les Cyclopes... Il est mutilé par Cronus... Zeus a de Déméter Proserpine... et de Proserpine Bacchus. »

Dans un hymen orphique, éminemment panthéiste Zeus, le premier et le dernier, mâle et femelle, tête, mi-

[1] Cp. Mot, dans Philon.

ieu et racine de toutes choses, est lui-même le monde ; 'Éther incorruptible est son esprit auquel rien n'échappe, e soleil et la lune sont ses yeux ; l'air est sa poitrine, la erre son corps, la mer sa ceinture ; les racines de la erre sont ses pieds (I, 246).

Phérécyde de Syros, qui est aux confins de la religion t de la philosophie, admit trois principes : Zeus, qui st le Dieu vivant ; le Temps, éternel comme Zeus, mais ui est ici une simple personnification de l'idée abstraite le durée, et Chthonie ou le Chaos qui *était* (et non pas ui *est*). Chthonie prit le nom de la Terre, qui reçut tous es dons de Zeus.—De l'action de Zeus sur Chthonie sont iés les cinq éléments, l'eau, l'air, le feu, l'éther et la erre, qui ont donné naissance à autant de classes de lieux et d'êtres. — Phérécyde comparait le monde à un rbre ailé, et disait que Zeus avait tissé un grand et beau oile où il avait dessiné la terre et l'océan (I, 366, 433).

SCANDINAVIE. Dans la cosmogonie de l'Edda, l'élément raditionnel est enfoui sous une telle masse de mythes bscurs que, pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence le ce texte, nous devons le faire précéder de quelques bservations.

Ici, comme dans Homère, le chaos est le premier, et a divinité naît de la matière, de la terre ; mais la terre st remplacée par son symbole, la vache. Puis, l'Esprit lémiurgique, l'Amour, le Désir, a presque entièrement lisparu, et avec lui l'œuf cosmique. En outre, si Odin et es Ases correspondent à Jupiter entouré de ses dieux lympiens, le prédécesseur d'Odin n'est ni un Saturne, ii un Uranus, ni un Océan, mais une divinité panthéiste, n dieu-monde, tout pareil au Zeus macrocosme des Orhiques, un homme grand comme l'univers, le géant Ymir. Mais les Antédiluviens étaient tous des géants, et oilà qu'Ymir est devenu le père de la primitive huma-

nité. Cependant ces géants n'étaient pas de vrais hommes, et comme ils ont tous péri dans le Déluge, la création de l'homme s'est trouvée n'avoir eu lieu qu'après ce cataclysme. Enfin, au lieu du principe divin, mâle et spirituel et du principe contraire des cosmogonies orientales, les Scandinaves ont emprunté à la géographie de leur patrie l'opposition d'une région boréale des glaces, du froid, des ténèbres et des eaux, et d'une région méridionale ardente et lumineuse (I, 426).

« Il fut un temps où rien n'était, ni sable, ni eau, ni ondes salées, ni terre, ni voûte céleste, ni herbe. » Cet espace vide s'appelle Ginnungagap, l'abîme qui *bâille* et *s'entr'ouvre*.

« Au nord de cet abîme était Niflheim, *la demeure des nuées* (I, 319, 320) ; au sud, Muspelheim, *la demeure des flammes*, qui est le royaume du dieu Surtur qui viendra à la fin des temps incendier le monde. »

« En Niflheim était une source, Hvergelmir, *le vase retentissant*, d'où sortaient douze fleuves aux eaux empoisonnées, les Elivagar, ou *les flots étrangers*. Leurs flots, en s'éloignant de la source, se congelèrent et remplirent d'immenses glaciers, toujours croissants, le côté septentrional de Ginnungagap, où régnaient les tempêtes. Le côté méridional était au contraire paisible, tiède et lumineux. Cette douce et bienfaisante chaleur, en arrivant aux glaces, les fit fondre, et par la puissance de celui qui l'avait envoyée (Surtur), les gouttes qui tombaient prirent vie. Il se forma ainsi un être de figure humaine, Ymir (I, 246), le *Bruyant*, ou Œrgelmir, *le limon qui bruit* (les particules de la matière primordiale qui s'agitent et se heurtent avec bruit[1]). » Dans la Genèse, l'Esprit

[1] D'après d'autres textes, les gouttes des eaux empoisonnées se forment en un géant, et le géant, une fois formé, reçut la vie des étincelles et de l'ardeur de Muspelheim.

le Dieu plane sur le chaos et le réchauffe ; en Chaldée, en Phénicie, il est l'époux du Chaos qu'il féconde ; mais, dans l'Edda, à peine reconnaissable sous le nom de Surtur, il demeure à une distance immense de Niflheim, qui est le vrai chaos. D'ailleurs, l'eau est bien ici comme partout l'élément primordial.

« Ymir, pendant son sommeil, se mit à transpirer : ous son bras gauche se formèrent un homme et une emme, et ses deux pieds engendrèrent un fils à six têtes. C'est d'eux qu'est née la race des géants de la gelée, ous méchants comme leur aïeul Ymir. » Ces géants sont, ivons-nous dit, les Antédiluviens. Caïnites d'origine ou le cœur, ils sont tous ennemis des dieux. Ils naissent de a sueur de Dieu, comme en Chaldée de son sang.

Cependant, « lors de la fonte des glaces primordiales, était aussi née la vache Audhumbla, riche en *liquides précieux* (I, 358, 504). De sa mamelle découlaient quatre orrents de lait, qui fournissaient à Ymir sa nourriture. Elle-même léchait les blocs de glace qui étaient salés ; au soir du premier jour sortirent de cette glace des cheveux d'homme, le lendemain parut une tête, le troisième un homme entier, du nom de Buri. Beau, grand et fort, il eut un fils, Bör. Celui-ci épousa Bestla, fille d'un des géants, et il eut d'elle trois fils, Odin, Wile et Wé, qui règnent au ciel et sur la terre. » Dès qu'Ymir, le monde virtuel et intelligible, était devenu un être méchant et le père des Caïnites, il n'était plus possible de faire naître de lui la race des dieux, et cependant on croyait qu'elle était une partie intégrante du monde. On imagina donc de placer à côté d'Ymir un second monde, qui serait la doublure du premier, mais qui, par la pureté de sa nature, serait digne d'être le père des Ases, et l'on eut recours au symbole antique de la vache. Audhumbla correspond trait pour trait à Aboudad. Le lait qui sort d'elle

marque qu'elle est la source abondante et bienfaisante de toute vie, et de plus, elle lutte avec succès contre l'action délétère du mal, ainsi que le prouve le sel dont elle se nourrit et qui est le grand préservatif contre la corruption. D'elle naît d'abord le *Père* (Buri, DER GEBÆRENDE) et du Père, le *Fils* (Bör, DER GEBORENE), et du Fils Odin. Mais Odin et les Ases ne sont pas plus exempts de péché que les dieux de l'Olympe grec, et comment expliquer l'existence du mal dans le cœur des dieux autrement que par le mariage de Bör avec une fille de la race malfaisante d'Ymir?

« Les fils de Bör tuent Ymir, dans le sang duquel furent noyés tous les géants, sauf Bergelmer (=Noë).

« Puis les trois dieux prirent le corps d'Ymir, le jetèrent au milieu de Ginnungagap, et en formèrent le monde: de son sang la mer et les eaux; de sa chair, la terre; de ses os, les montagnes; de ses dents, de sa mâchoire et de ses ossements brisés, les pierres et les rochers; de son crâne, le ciel, que supportent quatre nains, et de sa cervelle, l'air et les nuages. Les étincelles que jetait Muspelheim devinrent les astres.

« Comme les fils de Bör marchaient sur le rivage de la mer, ils trouvèrent deux arbres. Ils les prirent, leur donnèrent, le premier, l'esprit et la vie, le second, l'intelligence et le mouvement, le troisième, le teint fleuri, la langue, l'ouïe et la vue, et les firent homme, Ask (*chêne*) et femme, Embla (*aune*). C'est de ce couple qu'est né tout le genre humain. La race des Ases est issue d'Odin et de Frigga (II, 13). »

Nous intercalons au milieu des peuples indo-celtiques les FINLANDAIS, qui ont certainement fait à leurs voisins de nombreux emprunts. La cosmogonie du Kalévala (I, 318) suppose l'existence d'Ukko, le dieu suprême (I, 139), dont elle ne parle d'ailleurs que transitoirement,

; représente la Fille de l'*Air* (I, 213, 320, 355), vierge 'une rare beauté, vivant solitaire et triste dans les vas- ;s espaces du *vide*. Elle descend sur les flots de la *mer éserte*. Un vent impétueux (Kolpia), soufflant de l'est, ɔulève des vagues immenses sur lesquelles se balance la ierge, et il la rend mère. La mère des eaux porte sept ents àns son enfant dans son sein, attendant sa déli- rance dans de grandes douleurs. Enfin elle invoque lkko, et voici un bel *oiseau*, un canard (I, 219, 376, 79) vole vers elle. Il cherchait une place pour y faire on nid et n'en trouvait aucune. Alors elle élève hors des ots ses genoux; il les prend pour une colline et y dé- ose six *œufs* d'or et un septième de fer[1]. Il les couvait epuis trois jours, quand la Fille de l'air, sentant ses ge- oux lui brûler, les agita violemment et fit tomber dans ı mer les œufs, qui *se brisèrent. Leur moitié inférieure ɔrma la terre, l'autre moitié la voûte céleste*, le jaune le oleil, le blanc la lune. Cependant la mère des eaux na- 'eait toujours dans les flots silencieux que recouvraient ;s nuées. Ce ne fut qu'au bout de neuf ans qu'elle éleva a tête hors de la mer, et sous sa main, sous ses pieds, chacun de ses mouvements, naissent les îles, les golfes, ;s écueils, les montagnes, les plaines. Trente ans après ort de son sein son fils, Wäinämöinen, le puissant ma- icien (le dieu des harmonies de la nature et le repré- entant de la première humanité).

[1] Ces sept œufs correspondent aux six jours cosmogoniques, et celui de l'humanité. Mais ce trait est sans doute emprunté au hristianisme. Une autre tradition ne parle que d'un œuf que l'oi- ;au dépose dans un nid de cuivre qu'il avait construit dans un ateau; et de l'œuf d'or sortit un veau marin, emblème de tout le ègne animal, qui commence par des animaux aquatiques. (Mone, . I, p. 58.)

SLAVES et CELTES. Pas de légendes cosmogoniques. Leurs doctrines sur les origines du monde doivent se déduire, comme pour l'Égypte, de leurs théologies.

PERSE. Dans sa cosmogonie, Zoroastre se propose bien moins de raconter comment le monde a été formé que de décrire la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman pendant la première moitié de la durée de l'univers. Aussi aurions-nous laissé entièrement de côté la Perse si les fictions de son législateur ne supposaient pas l'existence antérieure de ces traditions primitives dont nous cherchons partout les débris.

Il est vrai que Zoroastre ne parle point du chaos. Mais le chaos est incompatible avec la doctrine des deux Principes : ténébreux, il ne peut être l'œuvre d'Ormuzd, qui est la lumière; matière d'où a été tiré le monde, il n'aurait pu être créé par Ahriman que si le monde eût été tout entier impur. Par une raison analogue, la lumière est antérieure à la nuit, parce que la lumière physique, qui a paru après le chaos, se confond chez les Perses avec la Divinité éternelle, dont elle est à la fois l'essence, la demeure et le symbole. Cependant le chaos a laissé dans le Zend-Avesta quelques vestiges de son existence; on y lit, par exemple, que « la terre a été tirée du monde existant » (I, 157).

Si la cosmogonie perse ne part pas du chaos, au moins a-t-elle, comme celles de la Genèse et des Étrusques, six périodes, et s'élève-t-elle aussi des éléments à l'homme. Même la lumière et les cieux y sont antérieurs aux astres, l'eau à la terre, l'homme à la femme. Mais il faut reconstruire, de fragments épars, ce tableau de la création, qui est aussi confus que celui de la Genèse est plein de précision, d'originalité et de vie (II, 376).

Zoroastre sait, d'ailleurs, que les anges existaient déjà avant la création de notre monde, que le mal était plus

ancien dans les cieux que sur la terre, et que la mort de l'homme provient du prince des puissances malfaisantes qui peuplent le monde invisible.

A ces éléments de la tradition primitive se sont ajoutés le souvenir confus d'un Adam homme-femme (II, 13)[1], et le mythe symbolique du taureau Aboudad, qui figure la vie répandue dans le monde entier (I, 247, 260, 378, 379. 290).

Tels sont les matériaux que Zoroastre a trouvés sous sa main et qu'il a fait entrer dans son système dualistique, où Satan est un dieu, où le dieu du mal est si bien dieu qu'il crée de toutes pièces des animaux, où ce dieu créateur triomphera pendant trois mille ans du bon Principe, où tout repos, tout sabbat, est impossible en présence d'Ahriman, où la terre n'est plus que « le séjour de la crainte, » et où l'homme est devenu mortel non par une séduction et par sa propre faute, mais par la violence, par un vrai meurtre[2].

INDE. La littérature sanscrite abonde en cosmogonies. Nous transcrivons ici celles que contiennent le livre de leurs Psaumes, ou le Rig-Véda, et leur Pentateuque, ou les Lois de Manou.

[1] Le Zend-Avesta ne dit pas en toutes lettres que Kajomorts fût androgyne; mais on y lit que : « de sa semence naquit *un* reivas (II, 13), dont la tige représentait *deux corps* si bien unis qu'on ne voyait pas quel était le mâle et quel était la femelle, et cet arbre porta pour fruit dix espèces d'hommes (II, 154). L'un de ces couples fut Meschia et Meschiané (II, 9). » Dans la cosmogonie perse, les individus, les sexes, les espèces sortent d'un être unique qui les comprend tous en germe, et qui est virtuellement à lui seul ce qu'ils sont chacun en particulier. Comp. Rhode, p. 383 sq.

[2] Nous supprimons notre résumé de cette cosmogonie, parce qu'il ne s'accorde ni avec celui de Gœrrès, ni avec celui de Rhode, et qu'il faut attendre que M. Spiegel nous ait donné de tout le Zend-Avesta une traduction moins inexacte que celle d'Anquetil.

Le Rig-Véda parle très-souvent de la création, de la fondation, de la formation du monde ou de sa naissance. Mais il ne le fait d'ordinaire que transitoirement, et l'on ne peut déduire de tous ces textes qui se contredisent un corps de doctrine. En effet, les poëtes sacrés dont les hymnes composent ce recueil, se sont plu à exalter les grandes divinités les unes au-dessus des autres, en attribuant tour à tour à chacune d'elles l'œuvre même de la création. Ils ne distinguent point d'ailleurs avec précision la conservation du monde, de sa production originaire : chaque matin est pour eux la répétition du premier matin, et la nature leur semble chaque soir prête à rentrer dans le néant. Puis ils imaginent que c'est la piété de l'homme, que c'est son sacrifice qui donne à la divinité sa force, sa vie, son existence, et aux choses visibles leur permanence ; aussi les voit-on rapporter aux Pères, c'est-à-dire à leurs premiers ancêtres, la formation de l'univers. Cependant, au milieu de leurs pensées contradictoires, l'opinion qui prévaut est celle qui attribue au Ciel et à la Terre l'origine de tous les êtres visibles et invisibles, humains et divins, bons et méchants. Ce mythe se retrouve bien sans doute dans Sanchoniathon, dans Hésiode ; mais il y fait partie de tout un vaste système théogonique, tandis que dans le Rig-Véda il est entièrement isolé (I, 529).

Mais le Rig-Véda contient un hymne cosmogonique à Paramatma, qui aurait pu se chanter à Babylone, à Sidon, en Grèce aussi bien que dans les plaines de l'Indus et du Gange, que Platon aurait applaudi, et qui semble à plusieurs égards une simple paraphrase du second verset de la Genèse [1] :

« Alors il n'existait ni être, ni non-être, ni ciel en haut,

[1] IV, 421. Hymne traduit déjà par Colebrooke.

ni terre en bas, ni jour ni nuit, ni mort ni vie. Tout était confondu. C'étaient des ténèbres entourées de ténèbres, des abîmes, des eaux sans impulsion. *Lui* seul respirait, sans souffle, renfermé en lui-même (I, 162). Il n'existait que Lui. Il reposait au sein de ce chaos.

« C'est par la force de sa piété ou de sa méditation que naquit le grand Tout. Au commencement l'Amour fut en Lui (I, 232), et de son esprit jaillit la première semence.

« Les Sages (I, 303), par le travail de l'intelligence, parvinrent à former l'union de l'être (le divin, le spirituel) et du non-être (le matériel). Leur rayon partit en s'étendant en haut comme en bas. Ils étaient grands, ils étaient pleins d'une semence féconde.

« Qui connaît ces choses? Qui peut les dire? D'où viennent les êtres? Quelle est cette création? Les dieux ont été aussi produits par Lui. Mais Lui, qui sait comment il existe?

« Celui qui est le premier auteur de cette création, la soutient. Et quel autre que Lui pourrait le faire? Celui qui du haut du ciel a les yeux sur tout ce monde, le connaît seul. Quel autre aurait cette science? »

Un second hymne, plus théiste encore et plus fidèle à la tradition que le premier, nous offre un Dieu qui produit le monde, son Esprit planant sur les eaux, et l'œuf cosmique. C'est le chant[1] adressé au « grand et sage Wiswacarman, en qui les sept Richis ne font qu'un être supérieur » (de même que dans les Révélations de saint Jean les sept Esprits sont la personnification des sept vertus de l'Esprit de Dieu). « Ce dieu increé a dans sa sagesse enfanté d'abord les Eaux (du chaos), et ensuite le Ciel et la Terre. Il a engendré, il contient, il connaît tous les êtres. Dieu unique, il a fait les autres dieux (les

[1] IV, 316.

Anges). Il est notre Père, et tout ce qui existe le reconnaît pour maître... Les eaux ont porté dans leur sein celui qui est supérieur au Ciel et à la Terre, aux dieux et aux Asouras, celui qui donne la lumière à tous les êtres divins... Sur l'ombilic de l'être incréé reposait un objet (un œuf [I, 375]), dans lequel se trouvaient tous les mondes. »

Dans un autre hymne[1], la création est comparée à un sacrifice (I, 246), et le sacrifice à une toile qui se déroule lentement. C'est Pouroucha, le grand Mâle, qui l'étend dans le ciel. Les Pères viennent s'asseoir pour la tisser. Les cent et un fils sont fournis par les Dévas. Tous les dieux (comme les Anges dans Job), chantant sur des mètres différents, adressent au grand Dieu un hymne solennel, tandis que priaient les Richis, enfants de Manou et nos pères.

L'idée du sacrifice est développée dans le quatrième et dernier des hymnes cosmogoniques du Rig-Véda[2]. Il appartient déjà à la période de transition, qui a vu paraître les Lois de Manou; car il y est fait mention des quatre castes, et elles y sont des incarnations du dieu suprême.

« Pouroucha, le maître de l'immortalité, le dieu qui a pétri la terre de ses dix doigts, et qui en a formé une boule sur laquelle il domine, a produit ce qui est, ce qui fut, ce qui sera. Sa grandeur dépasse les choses visibles: tous les êtres (qui s'offrent à nos sens) ne sont qu'un de ses pieds, celui qui s'appuie ici-bas; les trois autres, immortels, sont dans les régions supérieures des cieux » (où ils se dérobent à nos regards). Conception bizarre, mais singulièrement hardie, qui devance peut-être de trente siècles l'hypothèse d'Herschell sur la pluralité des mondes ou des voies lactées.

[1] IV, 422.
[2] IV, 340.

Comment le monde a-t-il été produit par Pouroucha? D'abord « est né de lui Viradj, » qui est ici la matière primitive. « De Viradj est né Adhipouroucha, » que nous comparerons à l'Esprit de Dieu descendant sur le chaos, et à Kneph fils de Neith.

Puis « Pouroucha devint le sacrifice accompli sur le saint gazon par les Dévas, les Sâdhyas (les êtres *parfaits*) et les Richis. » Les actes successifs du sacrifice produisirent les divisions du temps : « le beurre forma le printemps, le bois l'été, l'holocauste l'automne. Du sacrifice naquit le feu, » le feu de l'autel, Agni, qui est la première des productions divines, parce que la piété est le fondement de l'univers, « et avec le Feu naquirent les Libations, les Offrandes et les Hymnes (Ritchas), les Chants (Samâni) et les Rites (Yadjous) » qui ont été plus tard recueillis dans les trois Védas. Ce ne fut que lorsque toutes les parties du culte furent arrivées à l'existence que « le sacrifice fit tous les animaux qui vivent dans l'air, dans les bois, dans nos maisons. » Après cela « les Dévas, possesseurs de Pouroucha, ont formé de sa bouche le Brahmane, de ses bras le Prince, de ses cuisses le Vêsya et de ses pieds le Soudra. » De même « la Lune est née de son esprit; le Soleil de son œil; Indra et Agni de sa bouche; Vayou de son souffle; de son ombilic l'Air ; de sa tête le Ciel. Il a formé de ses pieds la Terre, de son oreille les Régions de l'air. Il est l'auteur de tous les mondes. » C'est ainsi que « les Dévas ont fait de Pouroucha un holocauste » (I, 246).

Les quatre hymnes sanscrits que nous venons d'analyser, ne contiennent aucune allusion à la métempsycose. Elle apparaît pour la première fois dans les chants de Dîrghatamas, qui sont peut-être les plus remarquables de tout le Rig-Véda. On y voit un sage des anciens temps, qui se détache à *demi de* l'enseignement traditionnel, et

qui, debout devant le feu de l'autel, tente de sonder par lui-même les mystères de l'existence. Ce poëte est vraisemblablement le père de toute la philosophie hindoue; ses conceptions, si originales et si naïvement profondes, seront devenues le fondement de la religion brahmanique ; mais nous devons, non sans regret, passer outre.

Dans les Lois de Manou prévaut en plein le dualisme de Dieu et de la matière, que Dîrghatamas avait le premier formulé. Le commentaire authentique introduit même dans le texte cosmogonique la notion de l'infinie succession des mondes.

« Ce (monde qui s'offre à nos yeux) était obscurité, *tamas*, était imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, entièrement livré au sommeil. » Au sein de cette obscurité et de cette substance impalpable était le Seigneur existant par lui-même, qui ne paraissait point encore.

« Alors le Seigneur, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité. L'Être invisible et incompréhensible, l'Être éternel, l'âme de tous les êtres, déploya sa propre splendeur. » La lumière, qui, dans la Vision génésiaque, est une œuvre de Dieu, et d'un Dieu qui agit sans cesse, annonce ici l'éveil d'un Dieu qui dormait. Plus tard, comme Kneph=Ophion (I, 251), il s'endormira de nouveau pour se réveiller ensuite, et ces alternatives de veille et de sommeil produiront les dissolutions et les renaissances du monde.

Le Seigneur, « ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, produisit d'abord les eaux (du chaos). Elles sont appelées *Narâs*, parce qu'elles étaient la production de Nara (l'Esprit divin)[1].

[1] Naras est NAHAR, hébreu, fleuve, d'où Nérée. Ces eaux répondent d'ailleurs au Viradj de l'hymne védique. L'idée métaphysique [illegible] émanation est-elle connue des chantres [illegible]?

« Dans ces eaux le Seigneur déposa un germe. Ce *germe* devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel Il naquit lui-même sous la forme de Brahmâ, l'aïeul de tous les êtres (I, 375, 379).

« Brahmâ, qui a été produit par Ce qui est, par la Cause éternelle, c'est le divin Mâle, Pouroucha.

« Après avoir demeuré dans cet œuf une année (divine de 3110 milliards d'années terrestres), le Seigneur (Brahmâ), par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parts, dont il forma le ciel et la terre, et au milieu *il plaça* l'atmosphère (l'espace entre la terre et le soleil), les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux (atmosphériques) » (I, 379).

Manou arrive ensuite à cette grande question qui préoccupait déjà le chantre de l'hymne à Paramatma : l'union de l'être et du non-être. Aux développements dans lesquels il entre, on sent les progrès qu'a faits la pensée philosophique depuis la période védique. Il nous montre Brahmâ « exprimant de l'Ame suprême (de l'univers, ou de son propre esprit répandu partout) le sentiment, la conscience de soi et l'intelligence (qui forment un seul et même principe) et les cinq organes destinés à percevoir les objets extérieurs. Le dieu, ayant ensuite uni les molécules imperceptibles de ces six principes (spirituels) à des particules de ces mêmes principes (transformés et devenus les atomes physiques), forma tous les êtres. C'est donc au moyen des particules de ces sept principes (pourouchas) qu'a été formé de l'impérissable, le périssable (de Dieu l'univers) (II, 465 et I, 320).

« L'Être suprême (qui est bien toujours le Dieu vivant et personnel) assigna aussi, dès le principe, à chaque créature en particulier, un nom, des actes et une manière de *vivre, d'après* les paroles du Véda, » c'est-à-

dire du livre des décrets éternels, écrit dans les cieux par Dieu lui-même, et qui se retrouve en Phénicie et en Égypte (I, 142, sq.).

D'après le système de l'émanation, ou d'après l'antique et vraie tradition, « le Souverain Maître produit (d'abord) une multitude de dieux essentiellement agissants, doués d'une âme (sans corps?) et une troupe invisible de Génies (Sâdhyas [I, 303]), et le sacrifice institué dès le commencement. » Les Sâdhyas et les Dévas sont les Anges. Ce sacrifice est celui de Pouroucha lui-même, qui a servi de type à tous ceux de la terre, et qui est l'œuvre même de la création.

Dans l'hymne à Pouroucha, la première naissance dans le monde des choses visibles, c'est celle du temps qui fut suivie de celle du feu, puis de celle des divers actes du sacrifice ordinaire. Dans les Lois de Manou, les trois Védas apparaissent les premiers. Le dieu les a exprimés du feu (simple élément antérieur aux êtres particuliers), de l'air (autre élément formé lors de la rupture de l'œuf), et du soleil (dont Manou ne nous dit point l'origine). La sainte Parole, écrite dans le langage humain, est ainsi comme l'expression des lois de l'univers, et elle ne peut être que la copie du Véda éternel, ainsi que les livres sacrés des Égyptiens n'étaient qu'une translation de ceux de leurs dieux. Après les Védas vient le temps avec ses divisions. Il est donc plus récent que l'Hymne, le Chant et le Rite, et c'est sur la foi, sur la religion que repose toute la vie humaine. En effet, notre âme, en tant que créée à l'image de Dieu, n'est point faite pour vivre dans le temps; elle ne fait qu'y passer; l'éternité est sa patrie.

Après le temps furent créés « les constellations et les planètes, » ou les astres, et « les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, les terrains inégaux, » ou la sur-

face de la terre. Nous avons vu (I, 181 sq. 388 sq.) les Égyptiens, avec leur esprit plus philosophique, représenter cette portion de l'œuvre cosmogonique par des dieux généraux, Horus I, Haroueris, ou par les deux grands rois de la nature, le soleil et la lune, Ré et Chousou.

Après les montagnes et les plaines furent créés « la dévotion austère, la parole, la volupté, le désir, la colère, le juste et l'injuste, le plaisir et la peine, la méchanceté et la bonté, la véracité et la fausseté, la vertu et le vice. » C'est ainsi que, d'après le système éminemment pélagien de Manou, le mal vient de Dieu comme le bien.

Conformément à la doctrine de l'émanation, qui part de l'esprit pur pour descendre progressivement vers la matière, et en opposition avec l'hymne à Pouroucha, Manou fait apparaître l'homme avant les animaux. Brahma produisit, de quatre parties différentes de son corps, les quatre castes.

Mais le souvenir d'Adam androgyne ne s'était point perdu chez les Hindous, et voici le mythe auquel il donna lieu :

« Brahmâ, ayant divisé son corps en deux parties, devint moitié mâle, moitié femelle, et en s'unissant à cette partie femelle, il engendra Viradj (qui, d'après Benfey [1], signifierait le *Brillant*): Viradj, qui est (une forme nouvelle de) Pouroucha, le divin Mâle, a produit lui-même, en se livrant à une dévotion austère, Manou, le créateur de tout cet univers. » On lit dans l'Oupnékat que Pradjâpati, le *Père des Êtres*, étant seul, n'éprouvait aucune joie ; il souhaita l'existence d'un autre que lui, et tout à coup, par la division de son propre être en deux, il de-

[1] Sama-Véda, p. 172.

vint homme et femme, et son premier-né fut Manou[1]. »

Manou est *créateur* parce qu'il est père ; sa création, c'est sa postérité, la race humaine.

« Désirant donner naissance au genre humain, après avoir pratiqué les plus pénibles austérités, il produisit d'abord dix *saints éminents* (Maharchis), *pères des êtres* (Pradjâpatis).

Ces Maharchis créèrent à leur tour sept autres Manous, les Dévas, une foule de Génies, et enfin tous les animaux. Ces Manous, ces Dévas, ces Génies appartiennent au monde antédiluvien, et nous y reviendrons ailleurs.

RACE MONGOLE.

CHINE. Nous rechercherons les doctrines cosmogoniques des Chinois dans leurs hiéroglyphes[2] et dans leurs traditions.

Le chaos est le résultat d'un incendie. La matière primordiale, KHI, s'écrit avec le signe de la *fumée* ou *vapeur* qui s'élève dans l'air, et avec celui du *riz* expliqué par celui de la *petitesse*. La fumée suppose le feu, le grain

[1] Viradj est tantôt Adam androgyne (II, 16), tantôt la matière primordiale (II, 467), et ce mythe exprime l'ennui qu'éprouve dans sa solitude soit Adam qui désire une compagne, soit Brahma qui veut produire le monde. Ève est tirée de la substance d'Adam comme le monde de celle de Brahma.

[2] Voyez M. G. O. Piper, *Les origines du monde et de la vie, d'après l'écriture hiéroglyphique des Chinois.* (Berlin 1848, en all.) Il suit l'orthographe anglaise de Morrisson, qui fait disparate avec celle de nos sources françaises, mais que nous ne pouvons modifier. Les hiéroglyphes que nous citons, ne sont point d'ailleurs les seuls qui viennent à l'appui de nos interprétations.

riz figure l'atome (I, 155, 320). La matière du chaos crit aussi par les deux signes d'*air* et de *feu*.

Le chaos est eaux et ténèbres. Lopi dit expressément e « l'eau est le principe de toutes choses, et la mer, ï, s'écrit par *eau* et par *mère* (I, 346).

En outre, un des noms du chaos est HUNG-MUNG, mot mposé de ceux de *vif-argent* et de *pluie fine* ou *brouilrd*. Ce dernier s'écrit par le signe d'*eau* et celui de *ste* et *obscur*.

D'autres noms du chaos sont HWEN-LUN et HWEN-THUN. VEN signifie *un torrent d'eau bourbeuse, le bruit d'une u qui court comme un torrent, ce qui est désordonné, uillé, humide, opaque*. THUN a pareillement le sens de *arais*, de *confusion*, de *ce qui se précipite en désordre mme un torrent*. Nous trouvons ici tous les traits que magination peut inventer pour peindre l'abîme du aos génésiaque, avec un détail de plus, celui de souilre.

Les eaux (du chaos) sont souillées. Le même caractère inois a le double sens de *pêcher* et de *pécher* (I, 325).

L'eau est l'élément des poissons. L'eau primordiale ra donc pour symbole cet animal, qui prend ainsi un ns cosmogonique. Le signe de *poisson*, joint à celui de *z* ou des atomes de ce chaos, qui était à la fois le tomau d'un monde et le berceau d'un autre, a le sens de *ssusciter*, de *revenir à la vie après la mort*.

Il faut pour contenir les eaux cosmogoniques un vase. HI ou la matière primordiale, qui est opposé à LI qui est principe spirituel, est désigné par un *vase* (I, 329). Ici montre de nouveau toute la supériorité du monoéisme chinois. Ce vase qui contient la matière s'ouvre la *pluie* d'en haut (I, 220, 486), qui est le symbole de *esprit*, de la *cause puissante et invisible*, et du *bonheur*. joutons que les deux signes du *riz* (ou des atomes) et

de la *coupe* ou du *boisseau*, ont le sens de la *matière première dont sont faites telles ou telles choses*.

Sur les eaux primordiales planait l'Esprit de Dieu, l'oiseau démiurgique. L'*union* du ciel et de la terre ou des deux principes contraires, Yang et Yin, qui sont les éléments de toutes choses (I, 430), se dit KIAO-KEU. KEU signifie la simple *rencontre*; KIAO a le sens actif d'*unir* et se rapporte donc à la Divinité qui, par son Esprit, a combiné les éléments divers du chaos. Or le signe de KIAO est un *oiseau qui vole*. TSCHI, *l'oiseau qui descend* (d'auprès de Dieu sur le chaos), signifie *perfectionnement*, *accomplissement* (I, 217).

L'œuf cosmogonique ne fait pas défaut en Chine. Pouankou est né d'un œuf, dont la coquille a formé le ciel, le blanc l'air, et le jaune la terre[1] (I, 378). — « Le corps (THI, ou la forme actuelle) du ciel et de la terre, disent les Grammatistes, ressemble à un œuf d'oiseau (NIAO-LWAN). Le ciel embrasse extérieurement la terre, comme la coquille le jaune (HWANG-LI). La terre passe pour être jaune. »

La création du monde actuel étant pour les Chinois une simple restauration ou du moins une résurrection, l'idée de naissance et celle de mort s'unissent d'une manière indissoluble dans leur esprit. Ainsi la *grossesse* s'écrit par les deux signes d'*enfant* et de *cadavre*; le *commencement* par ceux d'*être enceinte* (THAI) et de *mort*. On a même un nom spécial, HWA, pour désigner *l'alternative apparition et disparition des êtres, leur transformation continuelle, cette action du ciel et de la terre qui fait que ce qui existe cesse d'être, et que ce qui n'est pas, arrive à l'existence*. L'idée de destruction est, d'après Piper, tellement inhérente à celle de production, que TSGHHWANG

[1] Martini, *Histoire de la Chine*, t. I, p. 13.

signifie à la fois *blesser avec une arme*, et *commencer, faire le premier, inventer*.

Cette *blessure* qui *commence* (I, 245) s'explique par l'œuvre de rupture, de déchirement ou de séparation par lequel, dans la Vision génésiaque, Dieu donne au monde sa forme actuelle. En Chine, M. Pauthier, qui ne pense pas aux conséquences à tirer de son assertion, a presque toujours trouvé, dans les passages des traditions sur l'origine des choses, que ce que nous appelons création était chez elles une division, une séparation [1]. YUEN, en effet, qui désigne la *cause première*, la *puissance créatrice*, s'associe parfois au signe du *couteau*. C'est peut-être avec ce couteau que la Divinité a partagé en deux moitiés la ligne entière, ou le koua du ciel, pour produire le koua brisé de la terre.

Le Chou-king et le Chi-king ne font d'ailleurs pas même allusion à l'origine de l'univers, et l'Y-king ne contient que ces mots : « Taï-ki (ou le Grand Comble) a engendré deux images, Yang et Yin. Ces deux images en ont engendré quatre (la matière parfaite jeune et vieille, et la matière imparfaite jeune et vieille), lesquelles ont engendré les huit trigrammes de Fo-hi (ou les huit éléments). » De ce passage, les commentateurs orthodoxes ont conclu avec raison que « le ciel et la terre ont eu un commencement ; » que « le Grand Comble ou la Grande Unité, qui n'a ni corps ni figure, a fait tout ce qui a corps et figure ; » que « lorsqu'il n'y avait que l'Être infini, la matière n'existait pas encore ; » que « cet Être est Ti, le seigneur et souverain Maître du ciel, qu'il a produit toutes choses, qu'elles lui obéissent et sortent lorsqu'il les appelle. » L'Y-king le nomme aussi le Grand Homme, Ta-gin, indiquant sans doute par là que l'homme

[1] *Univers pittoresque*, Chine, p. 22.

est un petit dieu, une image de Dieu. Le terme d'*engendrer*, dont le Livre sacré fait usage, écarte l'idée d'une création pour y substituer celle d'émanation, et, en effet, les écrivains chinois ont fait de la lumière le fils de l'Unité, et de l'eau son petit-fils.

D'après une ancienne tradition, le ciel fut ouvert à l'heure Tsé (de onze heures de la nuit à une heure); la terre parut à l'heure Tchéou (d'une heure à trois), et l'homme naquit à l'heure Yn (de trois à cinq heures du matin). Ces trois heures doubles semblent correspondre aux six périodes de la Vision génésiaque. Dans cette Vision aussi, le ciel est créé avant la terre, et la terre avant l'homme. Enfin le premier soir par lequel commence l'œuvre des Six Jours, c'est l'heure Tsé, dont un écrivain chinois a dit : « Au commencement, quand toutes choses furent produites, elles eurent Tsé pour source et pour toute origine. Tsé est le principe duquel tout est sorti. » Seulement, dans le mythe chinois, le soir se prolonge pendant toute la création, et le matin ne commence qu'après la formation de la terre, et qu'à l'apparition de l'homme, qui est la lumière spirituelle de la nature [1].

Autre cosmogonie fort bizarre. « L'homme est né de l'union des deux principes Yin et Yang, de l'union de la forme et de l'esprit, et de l'influence pure des cinq éléments. » Ces éléments sont : celui du sud, le feu; du nord, l'eau; de l'orient, le bois; de l'occident, le métal, et du milieu ou du zénith, la terre. « Du nord est venu le fils de la subtile essence de l'eau ; du sud, le fils de la subtile essence du rouge; du levant, le pin; du couchant et du mont Kuen-lun, la mère d'or; et à ces quatre s'associa le vieillard jaune. Tous ensemble, par un procédé

[1] Chou-king, *Introd.* ch. 1, et notice sur l'Y-king.

chimique, ils firent sortir d'un immense creuset un être mâle et une femme-serpent, SCHE-NIU. Ceux-ci, avec le concours du soleil et de la lune, produisirent d'autres êtres humains [1]. »

Le vieillard jaune, c'est la terre, qui, à la création de l'homme, était déjà vieille de six jours de Dieu. L'occident est désigné ici comme la région du paradis où a vécu le premier homme. Le pin n'est autre chose que le représentant de l'élément du bois. Le creuset (I, 448) ou la fournaise, est le symbole universel de la nature terrestre que recouvre la voûte azurée, et que le soleil échauffe. Enfin, la femme-serpent est celle qu'a séduite Satan, c'est Ève (II, 33).

Le mythe signifie donc simplement que lorsque la création du monde physique fut achevée, tous les éléments concoururent à former Adam et Ève, desquels naquit tout le genre humain. Mais leur naissance, au lieu d'être une création de Dieu, est expliquée par un travail chimique de la nature entière.

JAPON. Nous connaissons deux cosmogonies japonaises; mais la première seule nous paraît vraiment indigène et pure de tout élément bouddhiste.

« Au commencement de l'ouverture de toutes choses, le chaos ou la terre flottait dans les eaux comme les poissons nagent dans l'eau pour leur plaisir. De cette terre sortit quelque chose de semblable à une épine ou à une fleur, qui était susceptible de changement et de transformation, et qui devint une âme ou un esprit, » le premier des sept esprits célestes qui ont régné jusqu'à la création de l'homme.

« L'Esprit de l'Épine du chaos et deux autres après lui s'étaient enfantés eux-mêmes sans le concours de quel-

[1] Piper, p. 134 sq.

que être féminin. Les trois esprits qui succédèrent au premier furent mâles et femelles, et ils engendraient en se regardant l'un l'autre. Mais le septième Esprit, *celui qui accorde trop*, Isanagi, s'unit à *celle qui a trop d'attraits*, et celle-ci enfanta successivement : les îles du Japon, la mer, les fleuves, les montagnes; l'aïeul des arbres, l'aïeule des herbes; puis le soleil, que ses parents trouvèrent trop beau pour la terre et qu'ils placèrent dans le ciel; la lune; la sangsue qui fut jetée à la mer, et qui est sans doute la mère de tous les animaux; et enfin le vent, qui est le génie des fléaux de la nature. Le soleil, Ten-Sio-Daï-Dsin, fut la seule des enfants d'Isanagi qui eut lignée, c'est d'elle que descendent tous les Japonais (tous les hommes), et elle est leur principale divinité[1] » (II, 53 sq. 385).

L'autre cosmogonie semble plutôt arienne que japonaise. A Miaco est une pagode en l'honneur d'un Taureau, qu'on dirait frère d'Aboudad. Il est représenté « sur un autel large et carré, d'or massif. Il porte au cou un collier très-riche, mais l'objet qui attire principalement l'attention, c'est cet œuf (I, 378 sq.) qu'il heurte avec ses cornes en le tenant entre ses deux pieds. Le taureau est sur un morceau de roche, et l'œuf dans une eau enfermée dans un rocher creux. L'œuf représente le chaos, et voici comment les docteurs du Japon expliquent l'emblème. Le monde entier, au temps du chaos, était enfermé dans cet œuf, qui nageait sur la superficie des eaux. La lune, par la force de sa lumière et par ses influences, tira du fond de ces eaux une matière terrestre qui se convertit insensiblement en rocher, et ce fut là que l'œuf s'arrêta. Le taureau, trouvant cet œuf, en rompit la coque à coups de cornes, et de cette coque

1 Kæmpfer, t. I, p. 153 sq.; t. II, p. 6 sq.

sortit le monde. Le souffle du taureau produisit l'homme. »

La version suivante, que rapporte Montanus dans son *Ambassade hollandaise*, poursuit l'histoire du monde jusqu'aux siècles de Typhée. « Au commencement, il y avait un grand œuf de métal (comme ceux du Kalévala), qui renfermait le germe de tous les êtres. Survint le taureau primitif, qui le brisa de ses cornes. Comme il était tout haletant des efforts qu'il venait de faire, son souffle frappa accidentellement une citrouille, qui prit vie et devint une femme. Ennuyée de sa solitude, elle s'unit à des dieux inférieurs et devint la mère des hommes, qui se nommèrent Pourang. Les premières générations se corrompirent au point que les dieux résolurent de les anéantir par un déluge. Une seule famille fut sauvée à cause de sa vertu. C'est d'elle que sont sortis les hommes d'aujourd'hui. Mais il y eut bientôt parmi eux de grands pécheurs, qui résolurent de se venger sur les dieux de la destruction des premiers hommes. Un jour que les dieux se livraient au plaisir de la chasse dans une grande forêt, les uns assis sur les arbres, les autres volant au-dessus, ces méchants en brûlèrent un grand nombre en mettant le feu à la forêt (II, 225). Mais les autres dieux tinrent jugement sur ces monstres et les précipitèrent dans le plus profond de l'enfer.

Laos. La cosmogonie sintoïste du Japon ressemble beaucoup à celle du Laos, telle que Marini la raconte.

« Le monde ayant été réduit en eau dans sa dernière révolution [1], un mandarin (une divinité) qui se nommait Pon-Ta-Bo-Ba-Mi-Suan descendit des cieux. De son cimeterre (I, 245) il partagea en deux une fleur (le lotus) qui flottait sur l'eau (du chaos), et il en sortit une belle

[1] Ces révolutions sont un emprunt fait au bouddhisme.

jeune fille (Vénus), dont il devint éperdument amoureux. Comme elle résistait par pudeur à ses feux, et qu'il ne jugeait pas honnête à un dieu de faire violence à une vierge, ne voulant ni altérer sa virginité, ni rester sans lignée, il se mit devant elle (ainsi que le faisaient au Japon les Esprits antérieurs à Isanagi), à une certaine distance, et par leurs regards réciproques, elle devint mère et enfanta successivement plusieurs enfants. Dans son affection pour sa famille, le mandarin créa des montagnes et des vallées, des rivières, des métaux, des fruits doux et savoureux, tout ce qui pouvait contribuer à rendre la vie délicieuse. Néanmoins, quoiqu'il eût approuvé ce qu'il venait de créer, et qu'il se vît seigneur absolu d'un monde où rien ne manquait de tout ce qui pouvait flatter les sens, il regrettait le ciel, et il résolut d'y retourner. Mais il n'avait pas prévu qu'il ne pourrait y remonter. Il fut ainsi contraint de demeurer dehors, où il fit une si rude pénitence que les autres dieux du ciel en furent émus et le placèrent en leur compagnie, dans la première béatitude [1] » (II, 54).

Cette cosmogonie, japonaise par la virginité de la déesse, est polynésienne par l'impossibilité où se trouve le dieu de remonter au ciel.

Les Laos ont une anthropogonie plus altérée que la précédente, mais non moins curieuse.

« Les habitants du ciel (les anges) s'étaient partagés au sujet des femmes, et s'étaient livré de sanglants combats. Les vaincus furent relégués sur la terre déserte, qui était réduite en eau (en un chaos), et qu'ils desséchèrent, réunirent et rendirent solide. Mais il n'y avait point de femmes. Ils se rendirent donc sur la plus haute cime où l'on avait planté un arbre d'une hauteur prodi-

1 *Histoire de Tonquin*, p. 381 sq.

gieuse (l'arbre cosmique), d'où ils appelèrent chacun leurs femmes qui étaient demeurées dans le ciel. Elles descendirent du ciel vers eux. Le nombre des femmes surpassant de beaucoup celui des maris, ceux-ci prirent, chacun, plusieurs d'elles, et leur postérité se multiplia bientôt tellement qu'ils entreprirent d'exterminer de la terre certains hommes noirs qui étaient des démons, et qui avaient enlevé un grand nombre de ces femmes blanches. Celles-ci retournèrent avec leurs premiers maris, mais tous leurs enfants restèrent noirs [1] » (II, 53). Dans le mythe antique et traditionnel du buffle cosmique, les hommes blancs et les noirs sont contenus dans le même œuf (I, 261. 380).

THIBET. Le mythe suivant du Thibet (II, 54) se rattache par son trait essentiel à celui du Japon et du Laos; mais il a été altéré par la doctrine hindoue de la métempsycose.

« Les Lases, ou les premiers esprits que Dieu a créés, rapporte Géorgi, ayant péché, furent, en punition de leur faute, transportés dans le monde terrestre. Les deux Lases les moins souillés devinrent homme et femme; les autres furent, selon le degré de leur culpabilité, ou des hommes sans sexe, ou des animaux. *Le*

[1] P. 383 sq. Par ces noirs nous entendons les Moi ou Moies, peuples tout à fait sauvages, noirs et anthropophages qui habitent les montagnes qui séparent la Cochinchine du Camboge et du Laos. Ce sont évidemment les débris de la plus ancienne population de ces contrées, qui aura été refoulée par la race blanche ou jaune dans les montagnes les plus impraticables. (Il est bien vrai que les Laos se divisent en Ventres-blancs et Ventres-noirs ; mais ces deux races ont, à peu de chose près, la même couleur, et parlent deux dialectes de la même langue.) — Quand le voyageur bouddhiste Fa-hian dit que Ceylan n'était primitivement habité que par des démons et des génies, il faut pareillement entendre par ces démons des Nègres.

premier couple vécut d'abord dans une très-grande pureté et ne connut pas d'autre hymen que celui des regards. Aux regards succédèrent les sourires; aux sourires les mains serrées, puis vinrent les baisers. Mais leurs enfants avaient toujours une nature trop incorporelle, et le dieu Cenrési, de concert avec la déesse Cadroma, résolut de produire une race nouvelle d'une nature moins spirituelle. Comme ils n'avaient pas d'autre modèle devant leurs yeux que les singes, ils prirent la forme de ces animaux, et c'est de ce couple que sont nés tous les habitants du Thibet (ou de la terre). » Le singe symbolise chez la grande race mongole l'humanité postdiluvienne (II, 308).

BOUDDHISME. On pourrait être tenté de rapporter ces cosmogonies semblables du Thibet, du Laos et du Japon, au bouddhisme qui s'est propagé dans ces trois contrées. Cette religion enseigne en effet aussi que la création est une chute. Mais la cause de la chute est tout autre (II, 52. 59), et il n'y a certainement pas emprunt. Voici deux cosmogonies bouddhistes, recueillies, l'une chez les Kalmouks, l'autre chez les Thibétains eux-mêmes.

« Les Kalmouks disent, d'après Pallas [1], que dans le principe, il existait un abîme énorme. Ils déterminèrent sa longueur et sa profondeur à six millions cent seize mille bérés (lieues); mais ils ne parlent pas de l'époque de son existence. Des nuages dorés s'élevèrent de cet abîme; ils se rassemblèrent et se fondirent en une forte pluie, qui donna naissance à une mer immense. Il s'est formé peu à peu, sur cette mer, une écume semblable à celle du lait, qui donna naissance à toutes les créatures vivantes, ainsi qu'à la race humaine : les Bourkhans ou

1 *Voyages*, etc., t. II, p. 201 sq.

dieux descendent de celle-ci. Des orages s'élevèrent, sur cette mer, des dix parties du monde. Ils produisirent dans l'hémisphère supérieur une colonne (le pivot de l'univers) plus haute que la profondeur du vaste élément de la mer. Elle a deux mille bérés de circonférence. Les différents mondes habités voltigent dans les airs autour de cette colonne. Leurs livres de religion ne parlent pas de la manière dont le soleil, la lune et les étoiles ont été formés dans cet hémisphère supérieur. Ils font monter le nombre des étoiles à dix milliards. (Dans l'hémisphère inférieur) quatre grandes terres tournent autour de cette colonne, elles sont séparées par huit autres plus petites. Notre terre est à droite sous ces quatre grands mondes; j'ignore ce qu'ils entendent par là. Elle s'appelle Sambou-Toup, parce qu'elle produit en abondance un arbre nommé Jasambou-Bararkha, qu'ils ne connaissent pas (voy. t. II, p. 23). Il y a un autre monde vis-à-vis du nôtre, habité par des géants. Deux autres mondes sont sur les côtés; le premier n'est habité que par des vaches; le second est peuplé par des hommes qui, quoique sans âmes, vivent mille ans sans être sujets à aucune maladie. Lorsque leur fin approche, une voix céleste les appelle par leur nom, et leur annonce la mort. Ils assemblent alors tous leurs parents et amis pour prendre congé d'eux. » (La symétrie exigeait quatre terres, celle des géants antédiluviens formait la deuxième; on en inventa deux autres.)

« Au commencement du monde, les hommes vivaient près de quatre-vingt mille ans. Ils étaient remplis de sainteté. La Ridi-dia-nar (*grâce invisible*) leur servait de nourriture. Ils avaient la force miraculeuse de s'élever au ciel. La transmigration des âmes était alors générale, tous les hommes étaient des Khouboulgans (âmes régénérées).



dans le firmament.

« Les hommes mangèrent de ce fruit penda
tain temps : il manqua ensuite. Ils se nourri
beurre rougeâtre très-doux, produit par la
beurre fut bientôt épuisé ; ils recoururent à
nommé Sala-Sémis. Ils jugèrent à propos de
tionner pour l'avenir, et ils firent en consé
grandes provisions de cette herbe. Leur prud
fut très-fatale : l'herbe diminua et cessa tou
ainsi que leurs autres nourritures. Les homme
qu'alors n'avaient été que malheureux, devinr
nels. Les vertus se retirèrent de dessus la te
furent remplacées par l'adultère, l'homicide et l
qui s'emparèrent du cœur des hommes. Ils lal
la terre, et choisirent le plus sage d'entre eux
chef. Sa fonction était de partager les terres
possessions. Il fut enfin élu Khan.

« Telle est la condition actuelle des hommes.

tache, volaient au-dessus des eaux qui recouvraient la terre entière, et ils ne se nourrissaient que de joie. Sur cette eau flottait, comme de la crême, le suc de la terre, qui avait la couleur du beurre et le goût du miel. Il n'y avait alors ni soleil, ni lune, ni étoiles, ni jour, ni nuit. Un de ces esprits goûta du bout du doigt ce beurre, et ne sut résister au désir d'en manger toujours davantage. Son exemple fut suivi par d'autres, et ainsi leur corps devint dur, lourd, opaque, et les ténèbres apparurent dans le monde. Puis naquirent le soleil, la lune, les étoiles et le temps. Cependant les esprits qui mangèrent trop de ce beurre devinrent fort laids; les autres, qui étaient plus beaux, les méprisèrent; l'orgueil prévalut, et le beurre disparut. Il fut remplacé par une huile de terre d'un goût exquis; mais il y eut de nouveau abus, mépris, orgueil, et à l'huile succéda une plante grimpante, qui, par la même raison, fit place au riz, qui croissait sans culture. Cette dernière nourriture opéra la distinction des sexes, que suivit le mariage. Or le mariage était immoral et les autres esprits le condamnèrent. Mais ceux qui avaient mangé du riz ne purent plus s'en passer, et ils se construisirent des maisons pour s'y livrer au mal. La paresse de plusieurs obligea de déterminer des limites dans la rizière et de distinguer le *tien* et le *mien*. Pour réprimer les empiétements, il fallut nommer un roi, qui devint la souche de la caste des Guerriers. Quelques-uns se retirèrent dans la solitude, inventèrent les Védas et devinrent les Brahmines, etc. [1]»

[1] D'après M. Schiefner, dans le *Bulletin de la Classe des Sciences historiques de l'Académie de St-Pétersbourg*. On trouve une légende mongole toute semblable dans l'*Histoire des Mongols orientaux* de M. J.-J. Schmidt.

OCÉANIE.

Point de traditions cosmogoniques chez les Mélanésiens. Celles de la Micronésie, ou des Mariannes et des Carolines, ont un caractère tout autre que celles des archipels Malais. Ces dernières, qui sont sœurs les unes des autres, ont pour traits distinctifs l'oiseau démiurgique, la montagne tombant du ciel, le dieu tirant à son hameçon la terre du fond de la mer, et des esprits produisant l'homme.

MICRONÉSIE. La cosmogonie des *Iles Mariannes* est bien plus chinoise que polynésienne et malaise. Les Mariannais (qui ne connaissaient pas le feu) croyaient le premier homme formé de terre dans l'île de Guaham (comme Adam [II, 10]), et transformé dans l'île Funa en un rocher (lors du Déluge [I, 243]). De ce rocher, disaient-ils, étaient sortis tous les hommes. Ils racontaient d'ailleurs sur l'origine du monde des fables mal inventées qu'ils chantaient dans leurs assemblées, mais qui ne nous ont pas été conservées [1]. Tout ce qu'on en sait, c'est que Pontan ou Fontan (I, 246), homme très-ingénieux, vécut un grand nombre d'années dans les espaces imaginaires qui existaient avant la création, et qu'à sa mort il chargea ses sœurs de faire avec sa poitrine et ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel [2].

« Les *Carolins* n'ont, assure-t-on, point de connaissance d'un Dieu créateur, mais ils croient en un Grand Maître du ciel, auquel beaucoup de génies sont subor-

[1] *Histoire des navigations aux terres australes*, t. II, p. 507 sq.
[2] De Freycinet, Voyage autour du monde, t. III.

donnés. Ces génies, êtres célestes, ont un corps. Le plus vieux, Sabucoor, eut de sa femme Halmélul un fils, Eliulep, *le Grand-Esprit*, et une fille, Ligobund. Eliulep épousa Léteuhieul, femme née dans l'île d'Ulée, et il en eut un fils, Lugueiling, *le Milieu du ciel*, que ces peuples adorent comme le Grand Maître du ciel, dont il est l'héritier présomptif. Cependant son père, peu satisfait de n'avoir eu qu'un enfant de son mariage, adopta Reschahuileng, jeune homme très-accompli, natif de Lamurrec. Ils disent que, se dégoûtant de la terre, il monta au ciel pour y jouir des délices de son père ; que sa mère vit encore à Lamurrec dans un âge décrépit ; qu'enfin il est descendu du ciel dans la moyenne région de l'air pour entretenir sa mère et lui faire part des mystères célestes. Par ces fables, les habitants de Lamurrec s'attirent plus de respect et de considération de la part de leurs voisins. Ligobund, sœur d'Eliulep, se trouvant enceinte au milieu de l'air, descendit sur la terre, où elle mit au monde trois enfants. Elle fut bien étonnée de trouver la terre aride et infertile. A l'instant, par sa voix puissante, elle la couvrit de fleurs, d'herbes et d'arbres fruitiers ; elle l'enrichit de verdure, et la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencements, on ne connaissait point la mort, c'était un court sommeil ; les hommes quittaient la vie le dernier jour du déclin de la lune, et dès qu'elle commençait à reparaître sur l'horizon, ils ressuscitaient comme s'ils se fussent réveillés d'un sommeil paisible. Mais Erigirégers, esprit malintentionné pour le genre humain, qui se faisait un supplice du bonheur des hommes, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avait plus de ressource, de sorte que les gens morts une fois le furent pour toujours. Aussi l'appellent-ils Elus mélabut, *esprit mauvais* ou *malfaisant*, au lieu qu'ils nomment les autres Elus mélafirs, *esprits bons* ou *bienfaisants*. Ils mettent au

rang des mauvais esprits Morogrog, qui, ayant été chassé du ciel pour ses manières grossières et inciviles, apporta sur la terre le feu jusqu'alors inconnu ; fable qui a quelque rapport à celle de Vulcain et à celle de Prométhée. Lugueileng, fils d'Eliulep, eut deux femmes, l'une céleste, qui lui donna deux enfants, Carrer et Méliliau; l'autre terrestre, née à Falalu dans la province d'Huogoleu, dont il eut Ouléfat. Ce jeune homme, ayant su que son père était un esprit céleste, dans l'impatience de le voir prit son vol vers le ciel ; mais à peine se fut-il élevé dans les airs qu'il retomba sur la terre, désolé de sa chute et pleurant amèrement sa malheureuse destinée. Mais, sans se désister de son premier dessein, il alluma un grand feu, et à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois dans les airs, où il parvint à embrasser son père céleste[1].»

Sabucoor est un dieu suprême, un Amoun; Halmélul, une Grande-Mère, une Mouth. De leur hymen naissent Eliulep, qui est un Esprit démiurge, un Kneph, et Ligobund la Nature, une Isis, une Déméter. Ligobund couvre la terre de végétaux et produit l'homme, qui était immortel; mais Erigirégers = Ahriman le fait mourir. Morogrog est un Vulcain incendiant la terre au temps de Caïn. A côté de cette anthropogonie en existe une autre: Eliulep, ou le démiurge, a de Léteuhieul, forme secondaire de la Grande déesse du chaos, Lugueileng, qui est un Athamas = Adam. Celui-ci a deux épouses, dont l'une est une déesse comme Néphélé, et l'autre une mortelle comme Ino (II, 41). L'homme issu de cette Ino, Ouléfat, se souvient de son origine divine, et parvient à monter aux cieux pour y embrasser son père céleste. Enfin Reschahuileng est l'Ouléfat de l'île Lamurrec.

[1] *Hist. des navig. aux terres australes*, t. II, p. 479 sq.

Malais. Les légendes cosmogoniques des Malais où la tradition primitive s'est le mieux conservée, sont fort courtes. Elles appartiennent aux *Tagales* et aux *Sandwichiens*, et nous les avons déjà transcrites (i, 214, 318; ii, 13).

L'oiseau démiurgique de ces deux cosmogonies est connu aux îles *Samoa*. « Tangaloa, le dieu suprême qui habite dans les cieux, envoya sa fille, l'oiseau Tuli (espèce de bécasse), pour examiner ce qu'il y avait en bas. Elle lui rapporta qu'elle n'avait rien vu d'autre que la mer. Sur quoi le dieu roula du ciel autant de rochers que l'archipel compte d'îles. Mais Tuli voulut avoir des hommes pour peupler ces îles. Il lui ordonna de planter de la vigne sauvage (*fuefue*), et quand cette vigne aurait poussé, de l'arracher, de la couper et d'en jeter en tas les morceaux. Il en naquit des vers; Tuli leur envoya des esprits, et les vers devinrent un homme et une femme [1]. »

La première partie du mythe de Samoa et celui des Tagales déterminent le vrai sens du mythe suivant des *Battas*, qui est moins diluvien que cosmogonique. « Depuis l'origine des temps la terre reposait sur le serpent aux cornes de vaches (i, 446, 503). Fatigué de son fardeau, il secoua la tête, et la terre s'enfonça sous les eaux. La fille du grand dieu, Pouti-arla-boulan, témoigna à son père (Batara-Gourou), qui demeure au ciel, le désir de descendre sur la terre; il y consentit, et elle y vint sur un hibou blanc (celui de Minerve), accompagnée d'un chien (symbole de la lumière). Mais elle ne savait où poser les pieds dans les eaux, et Batara-Gourou fit tomber

[1] *Narrative of the United States exploring Voyage*, dans Prichard, t. v, p. 164 (trad. all.).

du ciel le mont Bakarra, qui est situé dans le pays des Battas, et qui devint la demeure de la déesse. De ce mont sortirent peu à peu tous les autres pays. La terre fut ensuite replacée sur la tête du serpent, et pour empêcher celui-ci de secouer de nouveau son fardeau, Batara-Gourou envoya son fils Layang-layang-mandi (*l'Hirondelle de mer* [I, 214]) lier les mains et les pieds du monstre. Cependant il n'en continue pas moins à agiter la tête, et telle est la cause des tremblements de terre. Pouti-arlaboulan eut, on ne sait de quel père, trois fils et trois filles, qui furent les ancêtres du genre humain (II, 267). A la fin du monde, les chaînes du serpent lui seront ôtées, et il lui sera permis de secouer de nouveau la terre dans l'eau. Alors le soleil s'approchera d'elle à la distance d'un pouce, et tandis que les âmes des gens de bien qui auront vécu jusqu'alors, monteront au ciel, celles des méchants, qui ont été jetées à leur mort dans une chaudière ardente, seront encore plus tourmentées par les rayons dévorants du soleil, jusqu'à la complète expiation de leurs péchés et à leur admission finale dans le ciel[1].

Aux *Iles des Amis*, une fiction, inspirée par le spectacle de tant d'îles perdues dans l'immense Océan, est intimement liée à une légende fort curieuse sur Abel et Caïn[2] : « Les habitants de Tonga n'ont que des notions très-vagues sur l'origine de la terre. Ils croient qu'autrefois il n'y avait au-dessus des eaux d'autre terre que l'île de Bolotou qui, probablement de même que les dieux, le firmament et l'Océan, avait toujours existé. Un jour, Tangaloa (le Taaroa de Tahiti), le dieu des arts et des métiers (le démiurge, comme Phtha), sortit pour pêcher

[1] D'après l'édition anglaise de Marsden, *Hist. of Sumatra*, p. 381. Stuhr, *Orient*, p. 326 sq.

[2] Mariner, t. II, p. 184 sq.

dans le grand Océan[1]. Ayant laissé tomber du haut du ciel sa ligne et son hameçon dans la mer, il sentit tout à coup une résistance puissante. Pensant avoir pris un immense poisson, il employa toutes ses forces, et vit paraître sur la surface de l'eau diverses pointes de rochers, dont le nombre et la grandeur augmentaient à mesure qu'il tirait sa ligne, dont il est évident que l'hameçon s'était accroché au fond de l'Océan. Il aurait fini par tirer ainsi du sein des eaux un vaste continent; mais sa ligne se cassa, et les îles de Tonga servent de preuve que l'entreprise de Tangaloa n'a pas complétement réussi. Le roc dans lequel l'hameçon s'était arrêté était déjà sorti de l'Océan. Il se trouve dans l'île de Hoanga, et l'on y montre encore le creux dans lequel l'hameçon s'était engagé. Cet hameçon était en bois; il a été de tout temps conservé dans la famille du Toitonga, mais il a été consumé dans un incendie il y a environ trente ans.

« Tangaloa ayant ainsi découvert la terre, son influence divine et celle des autres dieux la remplit bientôt d'animaux, et la couvrit de végétaux, semblables à ceux qui existaient dans l'île de Bolotou, mais d'une nature inférieure, puisqu'ils étaient sujets à la mort. Voulant alors que Tonga fût habitée aussi par des êtres doués d'intelligence, il dit à ses deux fils : « Emmenez vos femmes « avec vous, et allez demeurer à Tonga. Divisez le pays « en deux portions, et que chacun de vous en prenne « une. » Ils partirent donc. L'aîné se nommait *Toubo*, et le plus jeune *Vaka-Ako-Ouli*. Ce dernier était un jeune homme plein d'intelligence; il en donna des preuves en inventant la hache, les étoffes, les colliers et les miroirs.

[1] Suivant des recherches plus récentes, le dieu pêcheur serait Mawi, et non Tangaloa, le démiurge. Prichard, *Hist. de l'homme*, t. IV, *p. 114 de la traduction* allemande.

Toubo (Caïn) agit tout différemment; il ne faisait que se promener et dormir, et portait envie aux ouvrages de son frère. Enfin, s'ennuyant d'être sans cesse obligé de lui demander ce dont il avait besoin, il résolut de le tuer. Il cacha soigneusement ce dessein criminel; et ayant un jour rencontré son frère à la promenade, il le battit jusqu'à ce qu'il fût mort. Tangaloa vint alors de Bolotou fort irrité, et lui dit: « Pourquoi avez-vous tué votre « frère? Ne pouviez-vous pas travailler comme lui? Mi-« sérable! partez; allez dire à sa famille de venir me « trouver sur-le-champ! » Ils arrivèrent. Tangaloa leur dit: « Mettez vos canots en mer; faites voile du côté de « l'est, vers la grande terre que vous trouverez, et fixez-« y votre demeure. Votre peau sera blanche, parce que « vos cœurs sont purs; vous aurez de la sagesse, des ha-« ches, toutes les richesses possibles, et de grands ca-« nots. J'irai commander aux vents de souffler de la terre « que vous habiterez pour vous conduire à Tonga, mais « les habitants de Tonga, avec leurs petits canots, ne « pourront vous y aller joindre. Quant à vous, dit-il à « Toubo et à sa famille, vous serez noirs, parce que votre « cœur est méchant; vous serez sans sagesse, et vous « manquerez de ce dont jouiront vos frères; vous n'irez « jamais dans la grande terre qu'ils habiteront; vos ca-« nots ne pourront vous y conduire. Vos frères, au con-« traire, pourront venir à Tonga, et faire le commerce « avec vous quand il leur plaira » (II, 125).

Certains détails de ce récit sont postérieurs à l'arrivée des Blancs à Tonga. Mais les faits principaux font certainement partie de croyances fort anciennes; car ils se retrouvent, les uns vers l'est, à Manga-réva et à Tahiti, les autres, au sud-ouest, dans la Nouvelle-Zélande.

Nouvelle Zélande. « Mawi demeurait au milieu de la mer sur un roc nu qui est au nord de l'île. Il n'avait avec lui que son épouse Hina (une Grande-Mère) [1] et son frère Taki. Hina lui avait donné deux fils (Castor et Pollux?), mais il les avait, tout jeunes encore, frappés de sa massue pour faire de leurs mâchoires des hameçons. Il plaça l'œil droit de l'un et de l'autre dans le ciel, et ainsi furent formées l'étoile du matin et celle du soir. Un jour qu'il pêchait avec un de ces hameçons, auquel il avait fixé comme amorce une portion de son oreille, il sentit un poids énorme qui s'y prenait : c'était une grande terre. Il travailla huit mois à la tirer à lui, et il n'y aurait jamais réussi s'il n'avait pas pris une colombe (la colombe démiurgique) et attaché à son bec la corde qui tenait l'hameçon. Il lâcha vers le ciel l'oiseau, qui souleva ainsi la terre à la surface de la mer. Cette colombe, qu'anime l'esprit de Mawi, se fait voir de loin en loin, et quand elle roucoule dans la nuit, c'est l'annonce de quelque grande tempête. Mais quel fut l'étonnement de Mawi, lorsque voulant visiter cette terre (la Nouvelle-Zélande), il rencontra sur le rivage des hommes auprès d'un feu! Ignorant que le feu brûlait, il en prit dans sa main ; mais de douleur il se précipita dans la mer, et en sortit, portant sur ses épaules l'île du soufre (dans la baie de Plentay), sur laquelle il jeta le feu qui depuis lors y brûle sans cesse. Cependant, le soleil s'étant couché, Mawi voyant que la nuit s'étendait partout, courut après l'astre et le ramena sur l'horizon au matin. Mais il n'eut pas assez de force pour le retenir et l'em-

[1] Hina est sans contredit O-heena, qui à Tahiti est la lune, la déesse dans le bocage, fille de Taaroa et de Tapuppa, ou de Dieu et de la matière. Chez les Nouveaux-Zélandais, la fille a pris la place de la mère, la déesse astrale de la lune est une déesse lunaire des eaux primordiales.

pêcher de se coucher. Alors il prit une corde, et en fixa l'un des bouts autour du soleil, l'autre à la lune, afin que l'astre du jour, en se couchant, fût obligé de tirer de la mer celui des nuits, et que Mawi eût toujours de la lumière. Quand les Nouveaux-Zélandais l'irritent, ne pouvant éteindre ces astres, il place du moins sa main entre ceux-ci et la terre et produit ainsi les éclipses [1].»

Les Nouveaux-Zélandais se disent aussi descendus de deux frères, dont l'aîné, Mawi-Moua, tua et mangea le cadet, Mawi-Potiki ; d'où provient leur coutume de manger les corps de leurs ennemis. Mawi-Moua fut chassé de son pays natal à la suite de dissensions civiles, s'embarqua avec quelques-uns de ses compatriotes, et guidés par le dieu du tonnerre, Tauraki, il vint s'établir sur les bords du Shouraki. Ces deux frères, dans lesquels on ne saurait méconnaître Toubo et Vaka-Ako-Ouli, se sont d'ailleurs identifiés, si l'on n'a pas fait erreur, avec des divinités cosmogoniques : Mawi-Moua a formé la terre sous l'eau, Mawi-Potiki l'a attirée à la surface au moyen d'un hameçon et lui a donné sa forme actuelle [2].

On connaît plusieurs cosmogonies des *Tahitiens* Elles s'accordent à faire sortir de la nuit les dieux et le monde. Nous avons exposé plus haut (I, 287) celle qui nous a paru renfermer le plus d'éléments traditionnels. Mais il en est une autre qui, comme celle de Tonga, se rattache aux fables du Laos, du Thibet, du Japon sur les esprits incarnés. D'après Ellis, l'île Raiatéa, le paradis des Tahitiens, était habitée depuis un temps immémorial par les Esprits, Tii, quand *l'Esprit qui atteint à la terre*, Tii Maaraauta, et *l'Esprit qui s'étend sur les eaux*, Tii Maaraatai, qui porte aussi le nom d'Hina, prirent un corps, s'établirent à

1 *Magasin* de Bâle pour *l'histoire des Missions*, 1836, p. 636.

2 D'Urville, La Pérouse, t. II, p. 291, 313.

Opoa, qui est une plaine à Raiatéa, et engendrèrent les premiers hommes, dont les descendants peuplèrent tout l'archipel.

Manga-Réva ou îles Gambier. « Le dieu Mawi, qui n'était alors qu'un homme, s'amusait avec ses compagnons à pêcher. N'ayant pas d'amorce, il se coupa une oreille qu'il mit à l'hameçon de sa ligne. A peine l'eut-il jetée à l'eau qu'il sentit un poids énorme qui s'y accrochait. L'ayant retirée à lui, il fit sortir de la mer une grande quantité de terres. A cette vue ses compagnons se jetèrent dessus pour s'en emparer et se les partager. Mais de dépit, Mawi agita trois fois sa ligne, et chaque fois les terres que les autres s'étaient données, retombaient à la mer. Enfin il ne resta que Manga-Réva, qu'il garda pour lui. Mais le ciel était si près de la terre que Mawi ne pouvait se tenir debout et qu'il était très-incommodé par la fumée. Alors donnant un coup d'épaule au ciel, il le fit s'élever à la distance où il se trouve maintenant de la terre. Rien ne le gênant plus, le dieu donna naissance aux habitants de Manga-Réva ; la fable ne dit pas de quelle manière [1]. »

AMÉRIQUE [2].

Dans le Nouveau-Monde, les peuples civilisés paraissent avoir été les plus pauvres, et les sauvages les plus riches en traditions cosmogoniques.

[1] D'Urville, *Pôle sud*, t. III, p. 166. 387.

[2] Au moment de mettre sous presse ces feuilles, j'ai reçu l'*Histoire des religions primitives de l'Amérique*, par J.-G. Muller, professeur de théologie à Bâle (en allemand). J'ai pu profiter encore de l'érudition et de la saine critique de cet écrivain, qui aurait épuisé, je crois, son sujet, s'il avait eu connaissance de la *Cosmographie universelle* de Thévet. M. Muller nie d'ailleurs positivement l'existence d'une *tradition primitive*, tout en réunissant avec une parfaite *bonne foi une foule de faits* favorables à l'opinion contraire.

MEXIQUE. M. J.-G. Muller attribue aux races indigènes ou aux Majas : Téotl, qui est pour nous un théothée; Tlaloc, que nous assimilerons à Océanus = Nérée = Vichnou et à Jupiter *pluvius*, et Centéotl, qui a les surnoms de *Grande mère*, de *Mère des dieux*, de *Notre mère*, de la *Terre-mère*.

Point de légendes cosmogoniques ; point d'œuf du monde ; mais le tableau hiéroglyphique de l'aigle, du loup et de l'homme (I, 217, 340), et une anthropogonie, qui appartient aux habitants du *Méchoacan*[1]. « De tous les peuples du Mexique, ceux-ci avaient la plus juste notion d'un Dieu suprême, d'un jugement dernier, du ciel et de l'enfer. Leur dieu, Tucapacha, était regardé comme l'auteur de tout ce qui existe, et comme l'unique arbitre de la vie et de la mort. Ils l'invoquaient dans leurs afflictions en jetant les yeux vers le ciel, qu'ils prenaient pour la base de son trône. Leurs idées sur l'origine des choses semblaient venir de plus loin que les fables du paganisme. Ils racontaient que Dieu avait créé *de terre* (II, 10) *un* homme et *une* femme ; que ces deux modèles de la race humaine s'étant allés baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau, mais que leur Auteur la leur avait rendue avec un mélange de certains métaux, et que le monde était descendu d'eux. » Ici, comme dans le mythe chimique des Chinois, le souvenir de la chute se mêle à celui de la Vision génésiaque ; l'eau passe pour malfaisante, souillée, à cause du chaos ; et les aïeux de la race humaine reçoivent après leur faute des corps plus métalliques, plus lourds, plus grossiers.

PÉROU. Ici encore, les légendes nous font défaut. Nous déduirons les doctrines cosmogoniques des Péruviens de leurs dieux et de leurs mythes.

[1] *Histoire générale des Voyages*, t. XII, p. 570. Humboldt, *Vues*, t. II, p. 177.

taguju est un théothée (I, 175). Ses temples, de forme iculière, étaient répandus dans tout le pays.

achacamac est le théothée des peuples de la côte. Le ı *qui anime, virifie la terre* ou le monde, se nomme ıi *l'architecte ou fondateur du monde, le créateur* ·iel et de la terre (I, 163, 132, 141, 155).

e théothée des Aymaras et des Collas est Viracocha, paraît être le même que Chun. C'est un Tlaloc, un ı des eaux primitives. Il est barbu, c'est-à-dire éter- On lui donne pour sœur la déesse de la pluie, qui t sans doute une Téthys=Okéamé (I, 238).

huquisaco avait probablement pour théothée Tanga- g (I, 175).

n dieu, qu'on adorait sous la figure d'un perroquet, t sans doute un démiurge comme Picus. Le condor 22, 281 ; II, 11) doit avoir eu le même sens.

a matière primordiale est représentée par Mamaco- , la *mer-mère* de toutes choses, et en particulier de ıce des Géants (I, 355), et par Pachamama, la *terre-e.*

a théogamie de la matière et de Dieu est au fond du he de la vierge qu'un dieu féconde, et qui met au de un œuf. Apo-catéquil, l'un des deux frères que enait cet œuf, est peut-être moins un Ahriman que ieu du tonnerre Catéquil (I, 377, 380). La foudre re- it dans les Andes avec un tel éclat que nombre d'In- s surpris par l'orage sont morts de frayeur. Caté- , issu de l'œuf cosmogonique et armé d'une fronde 'une massue, ne peut être un dieu créateur ou dé- rge. S'il est réellement le même que Chuquilla (I, ı, la triade péruvienne du dieu tonnant est celle d'un ıle dieu-monde, ou même d'un dieu qui ne préside ı l'orage.

e mythe de l'œuf est anté-incasique. De trois œufs

qui sont tombés du ciel, sont sortis les Curacas (ou les chefs des peuples que les Incas ont soumis plus tard), les nobles et le commun peuple.

Les Géants, c'est-à-dire les Antédiluviens, passaient pour être nés de Mamacocha, ou pour avoir été créés par Pachacamac, dont ils avaient construit le temple.

Le mythe suivant (d'après Zarate) part de la création et aboutit au Déluge. « Du côté du nord est venu un homme extraordinaire, Chun (I, 132), qui n'avait ni os, ni jointures, et qui en marchant accourcissait ou allongeait le chemin selon sa volonté. Il élevait ou abaissait à son gré les montagnes, creusait les vallées, remplissait d'eau les lacs et les rivières. C'est lui qui créa les premiers habitants du Pérou, et il leur assigna pour nourriture les herbes et les fruits sauvages. Ceux de la plaine lui ayant fait quelque offense, il convertit le pays, autrefois très-fertile, en un désert sablonneux comme on le voit aujourd'hui (II, 135), et ordonna qu'il n'y tombât jamais de pluie ; mais ensuite, ému de compassion, il ouvrit les sources et fit couler les rivières. Chun fut adoré comme Dieu jusqu'à ce que vînt du sud un autre homme, Pachacamac, qui avait plus de pouvoir que lui. Selon quelques-uns, il fit la guerre à Chun, et le défit. D'autres disent qu'à son arrivée, Chun disparut, laissant les hommes qu'il avait formés sans protecteur. Pachacamac (aux temps diluviens) les métamorphosa en oiseaux, en singes (II, 308), en chats, en ours, en lions. Puis il créa les Indiens d'à présent, et leur enseigna l'agriculture. »

D'après une autre version (que nous empruntons à la *North American Review*), Chun, esprit invisible et tout puissant qui a créé le monde, avait donné aux hommes tout ce qui pouvait les rendre heureux. Ils gardèrent pendant lougtemps leur première simplicité, mais enfin ils négligèrent le culte de Chun et tombèrent dans la dé-

bauche et dans toute espèce de vices. Chun changea leurs campagnes fertiles en déserts arides, et les métamorphosa eux-mêmes en chats noirs et autres hideux animaux. Ils errèrent sur la terre désolée jusqu'à l'arrivée de Pachacamac, fils de Chun et, comme lui, esprit tout-puissant, qui créa de nouveau ce que son père avait détruit, et rendit la vie à la race humaine. La nouvelle génération, moins ingrate envers la Divinité que la première, éleva à Pachacamac le temple splendide de Lurin. Cependant les Péruviens attribuaient à ce dieu le Déluge qui a mis fin au second âge du monde, et ils attendaient que la fin du monde aurait lieu après une famine générale, pendant laquelle le soleil perdrait sa lumière, et la lune tomberait sur la terre.

Passons aux peuples sauvages, et d'abord à ceux de l'Amérique du Nord.

Famille hyperboréenne. *Aleutes.* « Il y avait à Ounalachka une chienne ; un gros chien y vint de Kadiek à la nage, et c'est de ces deux animaux qu'est issu le genre humain. » Ou « la chienne Makakh vit arriver du nord un vieillard, Iraghdadakh, dont elle eut un fils, Acagnikakh, et une fille, qui étaient mi-homme et mi-renard. Ce couple donna naissance au genre humain. Le vieillard savait faire des hommes avec des pierres. Il a aussi pourvu la terre de quadrupèdes, l'air d'oiseaux, la mer de poissons, en y jetant des pierres. Il avait de l'affection pour le genre humain, qui se multiplia extraordinairement, de sorte qu'on voyait à peine des quadrupèdes et des poissons, parce qu'ils avaient été mangés par les hommes. Ceux-ci, étant sur le point de mourir de faim, prirent le parti d'abandonner le pays et d'en chercher un autre. Ils allèrent au nord, etc.[1] »

[1] Choris, *Voyage pittoresque autour du monde.*

Le vieillard est le dieu suprême ; le chien est, comme le loup, le symbole du soleil (I, 239) et plus spécialement du dieu suprême, dont le soleil est l'image, et de qui procède la lumière. La mer que le théothée traverse à la nage, est celle du chaos. La chienne est son épouse, une Grande-Mère ; les Égyptiens auraient dit une vache, et nous allons retrouver chez les Mœnitarris le nom de Makakh ou Makoh désignant la *Vieille* déesse de la nature. Le fils représente le principe mâle qui agit dans le monde ; la fille le principe femelle. L'un et l'autre sont mi-intelligence, mi-lumière, ou mi-esprit, mi-matière.

Esquimaux, d'après Franklin et Parry : « Le plus puissant de tous les esprits, Nappayouk, habite une maison inaccessible aux hommes, parce qu'elle est gardée par d'immenses troupes d'ours et de narwals. Il ne mange jamais. Sa taille n'excède pas celle d'un enfant de dix ans, et il n'a qu'un bras. » C'est le dieu des déistes qui a fort peu de puissance et qui n'entend pas les prières des mortels.

« Sa fille se nomme Ay-Ouilliayou, qui n'a que l'œil gauche, règne sur tous les animaux de la mer (l'unique nourriture des Esquimaux), habite une superbe maison toujours pleine de vivres, et inspire aux femmes une grande frayeur. » C'est une Grande-Mère qui préside à la nature entière, en particulier aux eaux et à la lune, et qui est méchante comme l'épouse anonyme de Torngarsak.

« Elle a pour mari un chien (le soleil) qui est le père de tous les hommes. Il garde la porte de son palais et n'a pas de queue. »

Peaux-Rouges. Nous savons que les Peaux-Rouges croient en un Dieu suprême qui a fait le monde, mais non créé la matière (I, 155, 323), et qui a pour épouse une déesse de la nature (356). Cette croyance provient des révélations primitives dont les vestiges sont aisément reconnaissables dans les cosmogonies suivantes.

Cosmogonie de quelques peuples de la *Virginie*, d'après Purchas : « Dieu créa d'abord des dieux subalternes dont il emprunta le secours pour créer le monde, et qu'il établit ensuite pour le gouverner. Ensuite il créa le soleil, la lune et les étoiles, qui sont d'un rang inférieur aux autres dieux. La première chose que les dieux créèrent ce fut l'eau ; ils en tirèrent toutes les créatures tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme. Elle devint enceinte d'un de ces dieux créateurs, et telle fut l'origine du genre humain. » Les dieux subalternes semblent empruntés à Platon. Les eaux du chaos sont ici, comme dans la Vision génésiaque, plus anciennes que le monde. La plus récente des créatures est l'homme, né de la Terre et d'un dieu créateur.

Chez les *Lenni-Lénapes,* « Manitou-Kichton, *le Grand Esprit*, le créateur de toutes choses, nageait au commencement sur la surface des eaux. Puis il créa la terre d'un grain de sable. Il forma d'un tronc d'arbre l'homme et la femme. Après que tous les hommes eurent péri par la grande inondation, il transforma les animaux marins en hommes et en animaux terrestres[1]. » Nous avons ici : un Brahmâ ou Vichnou-Narayana (I, 238), ; les eaux primordiales ; les atomes figurés comme en Égypte par le sable (I, 320) ; le symbole de l'arbre, souche de l'humanité (II, 13), et l'époque diluvienne nettement distinguée de la création primitive avec laquelle les Peaux-Rouges la confondent fréquemment.

Les deux cosmogonies suivantes sont théistes comme les précédentes, mais plus spécialement démiurgiques.

Mœnitarris. « Au commencement tout était eau. Il en sortit un grand oiseau (I, 216) avec un œil rouge, qui éleva la terre à la surface. Cet oiseau avait été en-

[1] J.-G. *Muller, p. 107.*

voyé par l'Homme qui ne meurt pas, le Seigneur de la vie, *le Premier Homme*, Ehsicka Wahæddisch. A la création prit part ensuite *la Vieille, la Grande-Mère*, Makoh, qui forma certains animaux, et donna aux Mœnitarris deux pots en mémoire des grandes eaux d'où étaient sortis, joyeux, tous les animaux. [1] » Le Premier Homme est un théothée (I, 246) ; la Vieille, la déesse de la matière; l'oiseau à l'œil rouge, l'Esprit de Dieu faisant naître la lumière du soleil dans les eaux ténébreuses du chaos; les pots ou les coupes, l'emblème bien connu de ces eaux (I, 329).

Chépéwians, d'après Mackenzie: « Le monde n'était autrefois qu'un vaste océan ; et il n'y avait d'être vivant dans l'univers qu'un puissant oiseau (I, 215), dont les yeux étaient de feu, les regards des éclairs et le mouvement des ailes un éclatant tonnerre. Il descendit sur l'océan, et aussitôt qu'il le toucha, la terre s'élança au-dessus des eaux et y demeura en équilibre. L'oiseau fit alors sortir de la terre tous les êtres divers qui la peuplent, à l'exception des Chépéwians, qui naquirent d'un chien. Aussi ils ne font point usage de la chair de cet animal, et ils ont en horreur les nations qui en mangent. Après l'œuvre de la création, l'oiseau fit une flèche qui devait être conservée avec soin, et à laquelle il n'était pas même permis de toucher, mais les Chépéwians eurent l'imprudence sacrilége de l'emporter, ce qui irrita tellement l'oiseau que dès lors il cessa de se montrer. » Le chien est ici encore le symbole du soleil, de même que chez les Aleutes et les Esquimaux, avec lesquels les Chépéwians se seront sans doute mêlés (comp. II, 11). Dans le récit de la chute, la flèche a remplacé le fruit défendu, et depuis la désobéissance de l'homme, Dieu a cessé de lui apparaître.

[1] Prince de Neuwied, dans Klemm, t. II, p. 160.

t défendu n'est d'ailleurs point inconnu des Ché- d'après une autre tradition recueillie par Fran- 3). « Chapéwee trouva sur la terre (dans le Para- urabondance toute espèce d'aliments. Il créa nts et leur donna *deux* espèces de *fruits*, les s, les autres noirs, avec *défense de manger* de ers. Puis il prit congé d'eux pour une longue A son retour il amena avec lui le soleil, et s enfants qui avaient respecté sa défense, mais nt épuisé la provision des fruits blancs. Il les nouveau pour aller chercher la lune. Mais la oussa *à manger des fruits* noirs. Il en fut tel- rité qu'il leur annonça qu'à l'avenir la *terre ne erait plus que de mauvais fruits*, et qu'ils se- mis à la maladie et à la *mort*. Chapéwee vécut mps (II, 161) que son gosier était tout usé et n'avait pour lui plus de joie. Mais il ne pouvait t il fallut qu'à sa demande un de ses descendants çât dans la tête une dent de castor (animal dilu-

a cosmogonie, fort incomplète, des *Muscogees* s de l'Alabama, l'oiseau du chaos s'est confondu deux oiseaux que Noë a lâchés de l'Arche : création, il y avait une vaste mer. Deux co- urent envoyées à la recherche de la terre, et irent que les excréments du ver de terre. Mais, seconde course, elles trouvèrent un brin d'her- ès cela les eaux baissèrent et les terres apparu- e brin d'herbe et ces excréments marquent la raduelle des eaux du chaos, et n'ont aucun sens ue.

mythe canadien de la carpe (I, 378, 380), l'œuf la nature, et non Dieu.

craft, *t. I, p.* 266.

Cependant le théothéisme ne règne point seul chez les Peaux-Rouges. Eux aussi disent la matière mère de Dieu (I, 156, 323, 359), et voici les cosmogonies qui se sont formées sous l'influence de ce dogme.

Les Indiens des *Nouveaux Pays-Bas* croyaient « qu'avant le commencement des choses existait déjà une femme, l'épouse du Dieu créateur. Comme tout était eau dans l'origine, elle descendit du ciel dans la mer, où la terre ferme se forma sous elle. La terre se couvrit de plantes, et elle s'agrandit à mesure que l'eau diminuait. Puis la femme mit au monde un cerf, un ours et un loup, qu'elle allaita. Elle eut d'eux plus tard les différentes créatures, et enfin l'homme. » Cette femme est une Grande-Mère ; la mer est celle du chaos ; le cerf symbolyse l'eau de pluie, le loup la lumière du soleil, qui l'une et l'autre fécondent la terre. La dernière des créations est celle de l'homme, ici comme dans la Genèse. « Ces Indiens ont d'ailleurs la tradition d'un déluge et d'une terre nouvelle [1]. »

Hearne a recueilli chez une peuplade sœur des Chépéwians le mythe suivant où reparaît le chien solaire :

« Le premier être fut une femme. Elle resta longtemps seule, se nourrissant de baies, lorsqu'un jour se trouva près d'elle un chien qui la suivit dans sa caverne, se changea en un beau jeune homme et eut d'elle plusieurs enfants. Mais chaque jour il reprenait sa forme de chien. Arrive un immense géant dont la tête atteignait aux nues. Il aplanit la terre inégale, y trace avec son bâton des lacs et des fleuves, déchire le chien et jette dans les eaux ses intestins, sur le sol sa chair, dans les airs sa peau et ses poils, d'où naissent les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons. Le géant épargna d'ailleurs la femme et ses

[1] D'après Adrian van der Donck, dans J.-G. Muller, p. 108. 112.

ıfants à qui il donna la domination sur les animaux. »
utile de répéter que la femme est ici encore une Grande-ère. Les baies ou le riz sont les atomes. La caverne est voûte céleste. Par le chien il faut entendre le principe âle de la vie universelle qui de jour agissait avec puisınce par le moyen du soleil, et dans le silence des nuits condait amoureusement la terre. Le géant qui apparaît ıbitement, venant on ne sait d'où, et qui achève la création du monde, est le Dieu suprême, le Premier Homme es Mœnitarris. La dilacération du chien est un mythe ɔsmogonique bien connu (I, 246).

Enfin, nous avons vu déjà les Peaux-Rouges se préocıper de l'origine du mal et le faire provenir de la maère primordiale (I, 323). Cette matière étant eau, elle eut être personnifiée ou par une divinité des eaux ou ır une Grande-Mère. De là les cosmogonies suivantes, ıéothéistes ou physiothéistes, dans lesquelles apparaît ›it un Océan=Nérée, le Grand Tigre, Michinisi, soit une ybèle=Vénus, Ata-Entsik.

Le dieu suprême des *Algonquins* se nomme le Grand ièvre, c'est-à-dire le Dieu bon et sauveur (I, 280; II, 124) ı le dieu de la fécondité et de la création (I, 292). Étant porté sur les eaux avec toute sa cour, composée e quadrupèdes tels que lui, il forme la terre d'un grain e sable tiré du fond de la mer, et les hommes des corps orts des animaux. Mais un dieu des eaux, le Grand igre, s'opposa aux desseins du Grand Lièvre[1]. »

Ce mythe est bien cosmogonique : le grain de sable, est l'atome; les quadrupèdes, semblables au Grand Lière, sont les symboles des dieux subalternes ou des anes, et l'eau est la matière primordiale qui résiste au

[1] *Histoire générale des Voyages*, t. XV, p. 27. — Notons qu'il y a point de tigres *dans les contrées* occupées par les Algonquins.

démiurge. Mais le radeau qui devait porter le Grand Lièvre et sa cour d'animaux est un emprunt fait au Déluge, et les temps du cataclysme se confondent ici avec ceux du chaos. C'est ce que disait déjà de la Potherie, qui avait recueilli chez d'autres Indiens un mythe tout pareil à celui du Grand Lièvre :

« Les sauvages croient et tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur origine des animaux, et que le Dieu qui a fait le ciel s'appelle Michapous. Ils ont quelque idée du Déluge, et suivant eux *le commencement du monde n'est que depuis ce temps-là ;* le ciel a été créé par Michapous, lequel ensuite créa tous les animaux qui se trouvèrent sur des bois flottants, dont il fit un caïeu, qui est une manière de pont, sur lequel il demeura plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Michapous prévoyant que toutes ses créatures ne pourraient subsister longtemps sur ce pont et que son ouvrage serait imparfait, s'il n'obviait aux malheurs et à la faim.... et ne se voyant alors que maître du ciel, se trouva obligé de recourir à Michinisi, le dieu des eaux, et voulut lui emprunter de la terre pour y loger ses créatures. Celui-ci ne se trouva pas disposé à écouter la demande de Michapous, qui envoya tour à tour le castor, la loutre et le rat musqué chercher de la terre au fond de la mer, sans pouvoir recouvrer que fort peu de grains de sable et cela seulement par le moyen du dernier. Michapous mit habilement le peu de sable à profit puisqu'il servit de levain à une haute montagne. Le renard fut invité de tourner autour de cette montagne. Michapous l'assura que ces tours agrandiraient la terre. Le renard tourna donc quelque temps pour augmenter le globe terrestre ; mais il se lassa bientôt et Michapous acheva le reste. Ces sauvages font naître l'homme de la corruption des premiers animaux que Michapous détruisit à cause de la discorde qui régnait en-

e eux. Ces hommes nouvellement créés inventèrent ›ntre les bêtes l'arc et les flèches. Un jour il arriva ı'un d'entre eux s'étant écarté des autres, découvrit ıe cabane dans laquelle il trouva Michapous qui lui ›nna une femme, et limita les devoirs de l'un et de ıutre. La chasse et la pêche furent le partage de l'homme; la cuisine, la quenouille et tous les soins du ménage rent destinés à la femme. Michapous fit pour les comıgnons de cet homme des contrats de mariage de même neur. Il les maria tous de sa main, leur donna puisnce sur les animaux et les avertit qu'il les avait créés ›ur mourir, mais qu'après leur mort ils iraient dans un :u de plaisir. Les hommes vécurent heureux et contents :ndant quelques siècles, mais le genre humain s'étant :trêmement multiplié, il fallut chercher de nouveaux ıys de chasse. La discorde et la jalousie se mêlèrent ıfin parmi ces chasseurs, et voilà l'origine de la guerre. »

élément diluvien prévaut dans ce mythe sur l'élément ›smogonique. On y retrouve l'Arche, mais sans Noë, et les ıimaux envoyés à la recherche de la terre, mais plon:ant dans l'eau au lieu de voler dans les airs. Michinisi t le dieu du cataclysme qui ne permet pas à la terre : reparaître à la surface des flots, plutôt que le dieu de ıbîme primordial. Cependant le rat est, comme le castor la loutre, un des symboles des ténèbres du chaos (I, 35), et c'est bien à lui qu'il appartient de plonger dans bîme à la découverte d'un peu de terre. Puis la femme t ici, comme dans la Genèse, créée après l'homme. Les igines du monde Primitif se confondent ainsi avec celles ı monde postdiluvien au point qu'on ne sait où classer ı tel mythe. Les traits principaux s'en offriront à nous us tard, aiusi que le renard solaire, dans des légendes contestablement diluviennes.

La force malfaisante du mal, à peine indiquée dans le

mythe des Michapous, est beaucoup mieux accusée dans celui d'Ata-Entsik, de la déesse de la nature et de la mort.

Les Indiens de la *Louisiane*, d'après Hennepin, racontent que « le ciel, la terre et les hommes ont été faits par une femme (Ata-Entsik des Iroquois, une Grande-Mère) qui gouverne le monde avec son fils (le démiurge). Aussi ces peuples comptent-ils leurs généalogies par les femmes. Le fils est le principe du bien, et la femme la cause du mal. Cependant l'un et l'autre jouissent également d'une parfaite félicité. La femme tomba du ciel enceinte, et fut reçue sur le dos d'une tortue (symbole des harmonies cosmiques), qui la sauva du naufrage. »

Ce dernier trait est le point de départ d'une autre légende qui se lit dans Picard[1] : « Les *sauvages* qui habitent au haut *du fleuve Saint-Laurent et du Mississipi* disent qu'une femme descendit du ciel, et voltigea quelque temps en l'air cherchant où poser son pied. La tortue lui offrit son dos. Elle l'accepta et y fit sa demeure. Dans la suite, les immondices de la mer se ramassèrent autour de la tortue, et il s'y forma insensiblement tout autour une grande étendue de terre. Cependant la solitude ne plaisant point à cette femme, il descendit d'en haut un esprit qui, la trouvant endormie, s'approcha d'elle. Elle devint enceinte après cette approche, et accoucha de deux garçons qui sortirent de son côté. Ces enfants, devenus grands, s'occupèrent à la chasse, et comme l'un était beaucoup plus habile chasseur que l'autre, la jalousie fit naître bientôt la discorde. Ils vécurent dans une haine irréconciliable. Le maladroit, dont l'humeur était farouche, traita son frère si mal, que celui-ci fut obligé de quitter la terre et de se retirer dans

[1] T. I, partie 1, page 80.

e ciel. Après cette retraite, l'esprit retourna vers la emme, et de cette seconde entrevue naquit une fille, qui st la mère des peuples de l'Amérique septentrionale. » Cette fille est la Terre postdiluvienne qui est censée avoir roduit les Peaux-Rouges. Les deux frères sont Abel et Caïn. La tortue est ici, comme partout, l'emblème des ois harmoniques de l'univers. La femme est une Grande-Mère, dont la vraie nature nous est révélée par le mythe nalogue des *Iroquois*.

« Au commencement, avant la terre, il y avait six hommes venus on ne sait d'où, qui erraient au gré du vent lans les airs, et n'avaient point de femmes. Ayant appris qu'il y en avait une dans le ciel, ils tinrent conseil, et l'un d'eux, Hogouaha, le *Loup*, s'y transporta avec le secours des oiseaux. Il attendit au pied d'un *arbre* que cette femme allât puiser de l'eau ; il lui donna à *manger* le la graisse d'ours, et elle se laissa séduire (II, 39). Le Maître du ciel, irrité, la précipita du ciel. Dans sa chute, a tortue la reçut sur son dos. La loutre et les poissons, puisant[1] de l'argile au fond des eaux, formèrent sur la carapace de la tortue une petite île qui s'accrut peu à peu et s'étendit dans la forme où nous voyons la terre aujourd'hui. Cette femme, que Dieu a chassée de sa demeure, se nomme Ata-Entsik, *l'aïeule des vivants*, ou *la Personne d'une durée infinie*[2] (I, 323, 356). Elle eut deux fils, dont l'un tua l'autre (II, 125), et l'un de ses descendants est le dieu Tharonhiaouagon[3], qui est devenu le dieu des morts, et qui ne cherche qu'à faire du bien (comme le Fils, dans Hennepin). Mais elle est d'un très mauvais naturel, ne se nourrit que de serpents et pré-

[1] Les Allemands disent *puiser* pour *créer*, SCHÖPFEN.

[2] J.-G. Muller, p. 149.

[3] *Lafitau, t. I, p. 93, 244.*

side à la mort. » Ce mythe est fort mystérieux. La chute d'Ata-Entsik rappelle à la fois celle d'Ève et celle de la vierge japonaise *qui a trop d'attraits*. Hogouaha semble répondre à Isanagi, les six hommes aux six Esprits qui ont régné, selon le sintoïsme, avant que la terre fût créée (t. II, 54, 386).

A ces cosmogonies, où les purs rayons de la vérité traditionnelle se sont brisés sous vingt angles différents, ajoutons quelques mythes anthropogoniques non moins remarquables.

Nous connaissons déjà celui de la Vierge des Mandans avec la peau de buffle (I, 261), et ceux des Iroquois et des Canadiens, qui se disent issus d'un loup, ou d'une tortue, d'un ours, d'une carpe, etc. (II, 11).

Sioux. « Le premier homme resta pendant plusieurs générations, les pieds adhérents au sol, semblable à un grand arbre. Près de lui croissait un autre arbre pareil. Enfin un grand serpent rongea leurs racines, et il purent quitter leur place. Ce sont les aïeux du genre humain. » Le serpent est l'emblème de la Divinité. L'humanité est sortie de la terre comme l'arbre (II, 13), ou, d'après Herder, elle est la fleur de la nature terrestre. Elle a commencé par un couple unique.

Les *Mandans*, les *Mœnitarris* et les *Crows* nomment premier homme Numank-Machana, celui qui seul a été le sauvé lors de la grande inondation. Le Seigneur de la vie lui a donné une grande puissance, et aussi lui font-ils des sacrifices[2]. On dirait que les Peaux-Rouges ont déifié et adoré l'Aïeul de l'humanité, mais au moins est-il évident qu'ils ont identifié Adam et Noë comme l'ont fait les Égyptiens et les Hindous, qui désignaient l'un et l'autre par le même nom de Ménès et de Manou.

[1] Catlin, 2e édition allemande, p. 289.

[2] D'après Catlin, etc. Muller, p. 133.

INDIENS DE LA CALIFORNIE. « Il n'y avait au monde, dans le principe, que deux êtres qui étaient frère et sœur (I, 356), l'un formant le ciel, l'autre la terre (Uranus et Ge, Cœlum et Terra). Une obscurité profonde régnait partout; il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles (c'était le chaos). Le frère s'approcha de la sœur, et, lui présentant la lumière (l'œuvre du premier Jour), il lui dit qu'il voulait cohabiter avec elle. De leur commerce naquirent, en différentes fois (comme au Japon), les pierres de toute espèce, et surtout les cailloux tranchants dont les Indiens arment leurs flèches, les plantes et les arbres; enfin, après toutes les choses existantes, un être animé nommé *Oïot* (le dieu des temps antédiluviens). Cet Oïot engendra un grand nombre d'enfants, dont il fut le père et le chef, mais dont on ignore la mère, et qui étaient (comme les Réphaïm) d'une nature différente de celle des Indiens. A mesure que leur nombre augmentait la terre s'agrandissait du nord au sud (ce qui est la direction du continent américain). Oïot étant devenu vieux, les hommes, mécontents de son gouvernement, l'empoisonnèrent avec des herbes vénéneuses (lors du Déluge aux eaux empoisonnées [II, 111, 171]). Puis, ayant brûlé son cadavre, ils se réunirent pour élire un chef en sa place. Pendant qu'ils délibéraient, ils virent planer sur leurs têtes une figure, ombre ou fantôme, qui ne leur ressemblait aucunement. Ils lui demandèrent s'il était leur roi Oïot. « Non, répondit l'apparition; je suis un « chef bien autrement puissant. J'habite là-haut, et me « nomme Chinigchinig; c'est moi qui ai tout créé, et « bientôt je formerai des êtres qui seront bien différents « de ce que vous êtes. » Il ajouta que dès ce moment (de la palingénésie diluvienne) il leur accordait le pouvoir de créer les animaux et les plantes dont ils pourraient avoir besoin. En achevant, il prit un peu de boue

au bord d'une lagune, et en forma plusieurs hommes et plusieurs femmes (la famille de Noë), d'où descendent les Indiens actuels. Il leur dit alors : « Celui qui ne croira « pas en moi, et qui ne m'obéira pas, sera sévèrement « châtié ; je le ferai déchirer par les vipères et dévorer « par les ours. » Il leur indiqua ensuite les lois et les règles qu'ils devraient observer. La première fut de lui ériger un temple où ils lui offriraient des sacrifices. Ce grand Être n'a eu ni père ni mère ; son origine est entièrement ignorée. Il est présent partout, il voit tout, même au milieu des nuits obscures ; invisible à tout, il est l'ami des bons et châtie les méchants. Quant aux descendants d'Oïot, Dieu transforma leur nature (dans les siècles postdiluviens), et les rendit en tout semblables aux Indiens (actuels)[1]. »

HAÏTI. Les mythes cosmogoniques de l'Amérique-Nord sont d'une interprétation si facile qu'on est fort surpris, en passant dans les Antilles, de n'y recueillir que des fables fort obscures et qui ne ressemblent à peu près à rien. On lit déjà dans Picard que « l'origine que les indigènes « d'Haïti donnaient au genre humain est si extravagante « qu'on a de la peine de se résoudre à la rapporter. » — « Les hommes, disent-ils, sont sortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une sortirent ceux qu'on peut appeler de la bonne sorte, c'est-à-dire la fleur et l'élite du genre humain ; de l'autre, ce qu'il y a de plus chétif et de plus vil parmi eux. Un géant, Machakael, Maracael, devait veiller sur les deux cavernes et empêcher les hommes de voir la lumière du soleil. Mais une nuit, comme il s'était trop éloigné de son poste, le soleil à son lever le surprit et

[1] De Mofras, t. II, p. 364 sq. Le temple de Chinigchinig, de forme ovale, a dix à douze pieds de diamètre, avec une grossière image du dieu. Il a droit d'asile.

sur lui un regard si irrité qu'il ne put le supporter, ıt changé en une montagne. C'est celle de la contrée ımée Cannana d'où sont venus les hommes. Depuis les hommes commencèrent à sortir de leurs caver- pour pêcher, mais de nuit seulement, car le soleil · était fatal. Quelques-uns d'entre eux ayant commis prudence de ne pas rentrer à temps, l'astre du jour changea en rochers, en animaux, en plantes. Ainsi 'uoniana, qui était le chef des hommes dans les ca- nes, avait un ami qu'il envoya à la pêche et qui, pour ir oublié l'heure, devint un oiseau à la voix mélo- ıse. Les Indiens assuraient que chaque année, vers oque où il avait subi cette métamorphose, ce rossi- l déplorait la nuit son triste sort en sons lamentables, ıue c'était pour cette raison qu'il ne chantait que dans ténèbres[1]. Cependant Vaguoniana, dans son afflic- , se décida à chercher son ami, enferma les hommes s une des cavernes, et partit avec les femmes et les ınts. Quelque temps après, il abandonna dans une île femmes, qui devinrent des chênes. Les enfants, qu'il t gardés près de lui, se mirent à crier : Toa, toa ! t-à-dire mère, mère, et furent changés en grenouilles. ne sait où le Cacique est allé. Enfin les hommes s'ha- èrent peu à peu à la lumière et peuplèrent l'île. Mais ı'avaient pas de femmes. Or, des chênes sortirent des 'mis, qui se métamorphosèrent bientôt en d'aimables ıes filles. Un jour qu'ils se promenaient près d'un lac, 'irent au milieu des branches des arbres de jolis ani- ıx qui se trouvèrent être des femmes. Lorsqu'ils voulu- ; les saisir, elles leur glissèrent entre les mains comme anguilles, et il était impossible de les retenir. Enfin ımployèrent certains hommes dont une sorte de lèpre

[1] W. Irwing, *Vie de Christ. Colomb*, t. II, p. 97 sq.

avait rendu les mains calleuses. Ceux-ci réussirent à prendre quatre de ces femmes glissantes, et ce fut par elles que le monde fut peuplé. Mais elles ne recouvrèrent qu'avec l'aide d'un pivert leur pleine nature de femme. » D'après une autre tradition, les femmes proviendraient d'une belle femme que Vaguoniona aurait vue dans le fond de la mer, et avec laquelle il aurait vécu [1].

« Cependant le soleil et la lune, Tonatiks et Tona, habitaient dans l'île même d'Haïti une caverne, d'où les deux époux l'éclairaient et la réjouissaient de leur chaude lumière. (Cette grotte était si fameuse que les indigènes y allaient faire des pèlerinages qui ne devaient rien à ceux que l'on fait ailleurs. La caverne était ornée de peintures d'un goût indien; mais avant que d'y mettre le pied, on rendait ses devoirs à deux démons qui gardaient l'entrée.) Mais le temps vint où les deux astres montèrent au ciel pour illuminer de là le monde entier. Tonatiks envoya dans l'île, pour le remplacer, Iokahuna (Iocanna), dont la mère, grande et puissante déesse du nom de Iémao, prit la place de Tona [2]. »

Les cavernes des hommes et celle des deux grands astres sont la voûte céleste. Si l'homme, dans le mythe de Puan-kou et d'Ymir, devient l'univers, les hommes sont ici la forme originale de tous les êtres qui existent à la surface de la terre. Tandis que Puan-kou est mis en pièces pour que ses membres forment les cieux et la terre, ici ce sont des hommes que le dieu suprême, sous la forme du soleil, convertit d'abord en rochers, puis en arbres, et ensuite en animaux, après quoi ces hommes symboliques donnent naissance au genre humain. Les fourmis ont ici le même sens que dans le mythe des Myr-

[1] W. Irwing, *Vie de Colomb*, t. II, p. 97 sq. J.-G. Muller, p. 180.
[2] W. Irwing, *ibid.* Picard. J.-G. Muller, p. 176 sq.

midons (II, 12), et le pic est le pivert démiurgique de Mars. Une fois le sens symbolique de la caverne oublié, on aura imaginé de faire monter le soleil et la lune de leur soi-disant grotte terrestre dans les cieux, où ils brillent aux regards de tous.

SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE DU SUD. Nous traversons les Llanos de l'Orénoque, les monts de la Guyane, les Selvas de l'Amazone, les plateaux du Brésil, les Pampas du Paraguay et de la Patagonie sans recueillir une seule légende cosmogonique, et cependant ces contrées abondent en traditions sur l'histoire primitive du genre humain, et en particulier sur le Déluge. Ces traditions sont si vraies, si précises qu'on s'attend à en rencontrer à chaque pas de pareilles sur le chaos et l'Esprit démiurge. Mais cette attente est constamment trompée, et je ne sais si la faute en est à l'indifférence inexplicable des sauvages de l'Amérique méridionale pour ces mêmes questions cosmogoniques qui occupent si vivement leurs frères du nord, ou bien aux voyageurs qui n'auraient point encore étudié avec le soin convenable ces peuplades trop longtemps soumises au joug de l'Espagne et du Portugal. Cependant M. Rugendas assure n'avoir pu trouver chez certaines tribus du Brésil d'autres traces d'une croyance religieuse que celle en un antique déluge[1].

Mais si les mythes cosmogoniques font défaut, ceux qui ont trait à l'origine de l'homme sont très-fréquents. Nous verrons plus bas ceux des Yuracarès et ceux des Brésiliens. Vers l'Orénoque, les Salivas se disent, les uns,

[1] On lit déjà dans l'*Histoire générale des Voyages*, t. XIV, p. 264 : « Dans les fables des Brésiliens, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques histoires confuses d'un grand déluge qui fit périr tout le genre humain, à la réserve d'un frère et d'une sœur qui recommencèrent à peupler le monde. »

nés de la terre comme les ronces, les autres, produits par des arbres comme le sont les fruits, des troisièmes, descendus du soleil. Les Achaguas sont issus de troncs d'arbres, ou de rois. « Les Ottomaques, qui sont, dit Gumilla, l'extrait et la quintessence de la barbarie, et le plus barbare de tous les peuples de l'Orénoque, prétendent qu'une pierre, formée de trois autres, mises l'une sur l'autre en forme de chapiteau sur une pointe de rocher appelé *Barraguan*, a été leur première aïeule, et qu'un autre rocher affreux qui en termine un autre, éloigné de deux lieues, a été leur premier aïeul, et, en conséquence, ils croient que tous les rochers et toutes les pierres qui composent le *Barraguan* (c'est un haut promontoire sur lequel il n'y a pas un grain de terre), ils croient, dis-je, que chacune des pierres est un de leurs ancêtres, et de là vient que, quoiqu'ils enterrent leurs morts avec du pain et de la *chicha* pour que leurs âmes aient de quoi vivre pendant leur voyage, l'année n'est pas plutôt passée, ils enlèvent leurs têtes et les mettent à l'ombre de leur aïeule, les plaçant dans les creux que forment les rochers du *Barraguan* ; ainsi y trouve-t-on un grand nombre de ces têtes, sans qu'elles se changent en pierres, ainsi qu'ils le croient[1]. »

L'aïeule, formée de trois pierres, est une triple Grande-Mère, une triple déesse de la matière primordiale ; le rocher aïeul est le dieu suprême, comme à Tahiti.

Le mythe suivant des Indiens de l'Esséquibo semble indiquer que les sauvages de l'Amérique du Sud sont moins pauvres en traditions génésiaques qu'on ne le pense généralement. « Le Grand Esprit s'assit sur un cotonnier et en coupa des morceaux d'écorce qu'il jeta dans une rivière; ils prirent vie et devinrent divers ani-

[1] Gumilla, t I, p. 173.

maux. Le dernier des êtres créés fut l'homme, qui tomba dans un profond sommeil; le Grand Esprit l'ayant touché, il se réveilla et vit à ses côtés une femme[1]. » Cette origine de la femme est toute biblique. Celle des animaux rappelle ce que disent les Esquimaux « d'un homme qui prit des copeaux d'un arbre ; il les jeta par-dessous la jambe dans la mer, et les poissons remplirent l'Océan. »

AFRIQUE.

Nous n'avons recueilli (hors de l'Égypte) qu'un seul mythe cosmogonique digne de remarque. Il appartient à la *Guinée*. « Une grosse araignée noire, nommée Anansie ou Naunj (I, 367), fit sortir d'elle-même les premiers hommes, et en si grand nombre qu'elle en fut tout épuisée. Mais elle attendit en vain quelques marques de reconnaissance de leur part : ils se dispersèrent et ne songèrent point à elle. Alors elle forma de la dernière substance qu'elle trouva en elle un homme, qu'elle appela de son nom, garda auprès d'elle, instruisit dans toute espèce de ruses et dressa à tromper les autres hommes. On raconte de lui mainte histoire amusante[2]. »

[1] Alexander et Hillhouse, *Journal of the Royal Geographical Society*. 1830.

[2] Rœmer, *Nouvelles de la Guinée*, 1769, p. 43 (en allemand).

SECTION SECONDE.

Légendes et mythes diluviens.

PEUPLES SÉMITIQUES.

CHALDÉE. Les Chaldéens étant issus du même père, Arphacsad, que les Hébreux, il n'est pas étonnant que le récit que Bérose nous fait du Déluge soit une simple variante de celui de Moïse. « Sous le dixième et dernier des rois antédiluviens, Xisuthrus (II, 180), eut lieu un grand cataclysme. Saturne (Bélus) lui révéla dans un songe que le quinzième jour du mois Daisius les hommes seraient détruits par un déluge. Il lui ordonna donc d'enfouir en la ville du soleil, Sippares, des livres qui contiendraient les origines, le milieu et la fin de toutes choses (II, 171, 172); puis de construire un vaisseau et d'y entrer avec ses parents et ses amis, d'y prendre des comestibles et des boissons, d'y faire entrer aussi des oiseaux et des quadrupèdes, et d'être prêt à naviguer (II, 176, 182, 183). Xisuthrus lui ayant demandé où il devrait naviguer, il répondit : « Vers les dieux, après avoir prié (ou pour prier) pour le bien des hommes. » Xisuthrus, fidèle à cet ordre, construisit un vaisseau de cinq (ou quinze) stades de longueur sur deux de largeur. Il exécuta tout ce qui lui avait été commandé, et fit entrer dans le navire sa femme, ses enfants et ses parents et amis.

Le Déluge étant survenu, et ayant bientôt diminué, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux, qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu où se poser, revinrent vers le vaisseau (II, 192). Quelques jours après il les lâcha de nouveau ; mais à leur retour ils avaient les pieds couverts de boue. Relâchés pour la troisième fois, ils ne retournèrent plus vers le vaisseau. Xisuthrus reconnut à cela que la terre avait reparu. Ayant ouvert une partie du toit, et vu que le vaisseau avait abordé sur une montagne, il sortit avec sa femme, sa fille et le pilote, adora en se prosternant la terre, érigea un autel, sacrifia aux dieux (II, 202), et disparut ainsi que ceux qui étaient sortis avec lui. Ceux qui étaient restés dans le vaisseau, ne voyant pas revenir les autres, sortirent pour les chercher et appelèrent à grands cris Xisuthrus par son nom. Mais ils ne le virent plus, et une voix venant de l'air les exhorta à la piété envers les dieux ; que c'était à cause de sa piété qu'il était allé habiter avec les dieux, que sa femme, sa fille et le pilote partageaient avec lui cet honneur. La voix leur dit ensuite qu'ils devaient retourner à Babylone, et déterrer, comme les en chargeait le Destin, les livres à Sippares pour les communiquer aux hommes ; que la contrée où ils se trouvaient présentement était l'Arménie. Ils sacrifièrent donc aux dieux, et ils se rendirent à pied à Babylone. Ils y retrouvèrent les livres, fondèrent de nombreuses villes, élevèrent des temples et rebâtirent Babylone. Il existe encore en Arménie, dans les montagnes des Cordyens, une certaine partie du vaisseau, et des gens vont en enlever l'asphalte dont on fait usage (comme talisman) pour détourner les maux (II, 199). »

Au nord de la Chaldée sont situées les montagnes de Sindjar où demeurent les YÉZIDIS, peuple dont la religion est un mélange inextricable de croyances païennes

et monothéistes. A ces Yézidis se rattachent les Sékiis béiklous, qui adorent les chiens noirs, et qui vouent une espèce de culte à tous les insectes. Or voici comment ils expliquent leur respect pour ceux-ci : « L'Arche de Noë s'avançant vers le mont Ararat, où elle devait s'arrêter, heurta contre un rocher près de la grande montagne de Sindjar, et fit une voie d'eau. Noë, désespérant de se sauver, le serpent qui était dans l'Arche lui offrit son secours, à condition que le patriarche, après le Déluge, le nourrirait avec du sang humain. Noë accueillit la demande, et le serpent, avec ses longs replis, ferma les fentes du navire. En sortant de l'Arche, le serpent rappela la promesse que Noë lui avait faite ; mais celui-ci, d'après les conseils de l'ange Gabriel, brûla le serpent et jeta au loin ses cendres, qui produisirent toutes les légions d'insectes qui poursuivent l'homme [1] » (II, 177).

[1] Poujoulat, *Voyage dans l'Asie Mineure*, t. I, p. 368. — Nous transcrirons ici un conte du Maroc, qui rapporte pareillement au Déluge l'origine des moucherons, et qui est peut-être moins arabe que berber :

« Au commencement Dieu créa la mer, et dans sa bonté il la fit d'eau douce, comme les eaux vives des fontaines et des sources. Dieu lui donna un vaste espace à remplir, et la doua d'un merveilleux pouvoir au-dessus de toutes les autres créatures. Alors, l'orgueilleuse mer, levant la tête jusqu'aux astres, poussa de terribles rugissements, fouetta ses rives de ses vagues, et terrifia tout l'univers. Son arrogance croissant chaque jour, elle blasphéma ; et dépassant les limites que lui avait assignées son créateur, sourde à ses ordres, à ses censures, elle submergea la terre et détruisit tout être vivant sur la surface du globe. L'homme et toutes les créatures de Dieu, excepté les poissons, cherchèrent en vain un refuge, et furent noyés dans les tourbillons des eaux furieuses.

« Alors Dieu parla aux grandes eaux, et leur dit : « Écoute, ô mer, tu t'es ri de celui qui t'avait créée, tu t'es rendue sourde à ma voix, tu as renversé les bornes que j'avais posées devant toi, et maintenant voilà ! je vais créer le plus insignifiant des insectes ailés, mais je

Arabes. Le Coran fait allusion au four d'Ève, qui se mit à bouillir et regorger, et par où commencèrent à sortir les eaux du déluge (I, 448; II, 191).

En tête d'un exemplaire du poëme d'Antar est une tradition, fort altérée sans doute, mais qui est précieuse pour nous par la mention des géants antédiluviens. « Sept géants faisaient haie pour arrêter le vent. Dieu les plongea dans un profond sommeil à rêves délectables... d'où se formèrent sept fleuves qui inondent le pays et se transforment en un lac. (Le sommeil spirituel des antédiluviens et leurs débordements, cause morale du Déluge, en deviennent la cause physique.) Longtemps après l'inondation, les géants font place à des races nouvelles, et c'est alors que paraît Nouhh (Noë). Celui-ci a pour nièce Ounéka, la vierge mère du roi des Amalécites.

Syrie. A Hiérapolis, le temple de la déesse syrienne, Dercéto, avait été construit par Deucalion Sisythès, sur le gouffre, fort étroit d'ailleurs, qui s'était formé après

vais le créer par essaims, par myriades innombrables, et tu connaîtras que je suis ton maître et ton Dieu! »

« Ainsi Dieu créa le moucheron, et des nuées de moucherons couvrirent la terre, mais le Seigneur dit à leurs essaims bourdonnants : « Etablissez-vous sur la surface de la mer, et buvez ses eaux. » Les moucherons burent, et la mer se dessécha. Oui, la vaste mer disparut et s'anéantit dans l'estomac des chétifs moucherons.

« Alors Dieu parla encore à la mer contenue et cachée dans ces atomes, et lui dit : « Sais-tu, ô mer! connais-tu aujourd'hui que je « suis ton Dieu et le maître de toutes choses? » La mer se repentit et reconnut le Seigneur tout-puissant. Alors Dieu dit aux moucherons : « Vomissez les eaux que vous avez avalées! » Les insectes obéirent et la mer retourna dans son lit. Mais les eaux depuis ont été salées, comme elles l'étaient devenues dans l'estomac des moucherons, Dieu ordonnant qu'il en fût ainsi, afin que la mer connût qu'il est le Seigneur, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » (Drummond Hay, *Le Maroc et ses tribus nomades,* t. II, p. 60 sq.)

le Déluge et en avait absorbé toutes les eaux. Le culte qu'on célébrait dans cette ville et qui était tout diluvien, atteste, ainsi que Lucien le donne bien à entendre, que les Syriens avaient, comme les Chaldéens, leur légende du Déluge.

Des médailles syriennes d'Antioche, d'Edesse, de Charræ, de Singara, de Nisibe, de Rhesan, offrent une déesse (Dercéto ou Cybèle) couronnée de tours, assise sur un rocher, et au-dessous d'elle un homme qui se noie.

PHÉNICIE. La légende des Phéniciens ne nous est pas parvenue; mais le culte d'Adonis, le mythe de Sadid, celui d'Usoüs et le combat de Démarous, se rapportent tous au Déluge de Noë = No = Xisuthrus = Sisythès = Deucalion.

ÉGYPTE.

Il en est de l'Égypte comme de la Phénicie : point de récit; mais un culte diluvien, celui d'Osiris, d'Isis et d'Horus; mais des mythes diluviens, ceux de Nitocris, de Ménas, de Prométhée (et de son inondation dans Diodore); mais des personnages diluviens, comme Ochthoës, comme Amménémès = Myrtée = Mitsraïm.

BASQUES.

Léhéran, le *Premier-Dernier*, ou Sougué, qui est à la fois le nom du *feu* et du *serpent*, le Léhérenus ou dieu de la guerre des anciens Novempopulaniens (I, 242, 481), dormait roulé sur lui-même dans le lac intérieur, l'étang du feu. L'œuf-monde qui lui sert d'enveloppe semblait prêt à se briser aux mouvements convulsifs qui agitaient le monstre durant sa léthargie. Enfin l'ange du Jao laissa

tomber dans l'Océan la soixantième goutte d'eau de sa clepsydre qui marque les Temps; il proclama la fin des siècles et sonna des sept trompettes d'airain. A ce signal, Léhéren, le grand ouvrier de Dieu, se réveille en sursaut dans ses cavernes, ouvrant sept gueules béantes d'où sortent les volcans. En dix jours il dévore l'ancienne terre, et de sa large queue, plus adroite que celle du castor, pétrit la terre nouvelle dans les eaux du déluge. Puis, son œuvre achevée, le dragon, semblable au ver soyeux qui bâtit sa prison, se roule derechef sur lui-même et se rendort, bercé nuit et jour par quatre génies, en attendant le réveil des siècles et l'aurore du temps nouveau.—Cependant une multitude d'hommes et de femmes, effrayés de la chute du monde, s'étaient réfugiés sur les montagnes ; ils furent changés en pierres (ARRITU, *pétrifié* et *épouvanté*). Cette métamorphose dura dix siècles, après lesquels ils furent rendus à leur forme première par le chant divin d'un oiseau lumineux. Leur postérité repeupla le monde. Les patriarches occidentaux sont les Euskariens, la race de l'Agneau, les descendants du sublime Aïtor, le premier des Voyants[1].

PEUPLES INDO-CELTIQUES.

ARMÉNIE. « En Arménie, dit Nicolas de Damas[2], dans la Minyade (Minni de l'Ancien Testament) est une haute montagne nommée Baris. On raconte que, au temps du déluge, plusieurs y trouvèrent un refuge, et qu'un homme, qui était monté dans une arche (LARNAX), aborda sur la cime. On ajoute que les débris de cette arche s'y sont conservés longtemps » (II, 184. 199). Josèphe nous

[1] Chaho, *Voyage en Navarre*, p. 227 sq.
[2] C. Muller, *Frag. histor. Græc.* t. III, p. 415.

apprend que de son temps encore les Arméniens montraient ces restes, et qu'ils nommaient *Lieu de la descente* l'endroit où Noë, à la sortie de l'arche, avait offert à Dieu un sacrifice [1].

PHRYGIE. Le phrygien Annac, qui est Hénoc (II, 159, 208), mourut peu avant que le déluge de Deucalion submergea tout le pays. Les Livres sybillins placent en Phrygie une montagne escarpée et fort élevée, d'où jaillit le Marsyas, et sur laquelle s'arrêta l'arche (KIBOTOS) quand la pluie cessa. Ce mont (199), d'après la Sibylle, s'appellerait l'Ararat. Nicolas de Damas donne à l'Ararat le nom de Baris, et Baris est celui d'une ville de Pisidie, au sud de la Phrygie (184). Non loin de Baris, vers le nord, était Apamée-l'*Arche* (KIBOTOS), située sur le Marsyas et le Méandre. Ses médailles, dont l'authenticité a été contestée contre toute raison, représentent flottant sur les eaux un coffre dans lequel est un homme et une femme; sur cette arche est posé un oiseau, un autre arrive tenant de ses pieds une branche (192, 197); tout auprès, sur la terre ferme, se voit le même homme et la même femme, levant au ciel la main droite. Sur trois de ces médailles se lit très-distinctement No. Les Phrygiens avaient donc leur No=Noë, tout aussi bien que leur Annac=Hénoc.

GRÈCE. Deucalion est : dans Homère, un crétois, fils de Minos et père d'Idoménée; dans Hésiode, un thessalien, fils de Prométhée et de Pandore. Ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne font mention du Déluge; mais leur silence prouve tout au plus que le souvenir de cette grande crise tellurique ne cadrait plus avec la religion nouvelle, toute morale, toute humaine, à laquelle les deux grands poëtes épiques mirent la dernière main. Car, chaque province de la Grèce surabonde en mythes et

[1] Antiq. Jud. I, 3. 5.

cultes diluviens, qui sont trop nombreux pour que nous en fassions ici la simple liste.

Plusieurs de ces mythes ont trait à Deucalion, dont le déluge est bien connu de Pindare. Apollodore n'a donc fait que résumer d'antiques et nationales traditions dans le récit suivant : « Le fils de Prométhée fut Deucalion (II, 182) roi de Phthie, épouse de Pyrrha qui était née d'Épiméthée et de Pandore. Lorsque Jupiter eut résolu de faire disparaître (à cause de l'impiété de Lycaon) la race d'airain (381), Deucalion, d'après le conseil de Prométhée, construisit une arche (LARNAX), où il porta les provisions nécessaires et entra avec Pyrrha (182). Zeus, ayant versé du ciel une grande pluie, inonda la plus grande partie de la Grèce, et fit ainsi périr tous les hommes, sauf un petit nombre qui se réfugièrent sur les monts voisins les plus élevés. Ce fut alors que les montagnes de la Thessalie (179) se brisèrent, livrant ainsi passage aux eaux qui recouvrirent la partie de la Grèce située au nord du Péloponèse et de l'Isthme de Corinthe. Après avoir été porté sur la mer dans son arche pendant neuf jours et autant de nuits (198), Deucalion aborda au Parnasse (199), et là, quand les pluies eurent cessé, étant sorti, il sacrifia (202) à Zeus Phyxius (c'est-à-dire *Sauveur des fugitifs*). Cependant Zeus, lui ayant envoyé Hermès, lui permit de demander tout ce qu'il voudrait. Il désira des hommes. D'après l'ordre de Zeus, il jeta par-dessus sa tête des pierres (178, 243), et celles qu'il lança devinrent des hommes, celles de Pyrrha des femmes[1] » (Cf. II, 196, 200, 209, 251, 253, 258, 263).

Une colombe, ajoute Plutarque, que Deucalion lâchait

[1] Biblioth. I, 7, 2; III, 8, 2.

de l'arche, lui annonçait la tempête quand elle revenait à lui, et le beau temps quand elle s'envola [1].

Cette colombe rappelle celles d'Apamée dont l'arche ne contient aussi qu'un homme et une femme. Lucien fait erreur quand il attribue aux Grecs la tradition chaldéenne et juive, d'après laquelle Noë aurait pris avec lui ses enfants et leurs femmes, et aurait vu venir à lui, deux à deux, des sangliers, des chevaux, des lions, des serpents, tous les animaux terrestres, qui auraient vécu entre eux en grande amitié par l'intervention de Zeus. L'auteur du traité *de la Déesse Syrienne* commente d'ailleurs fort bien les crimes de l'âge d'airain (dans Hésiode) ou l'impiété de Lycaon (dont parle Apollodore), quand il dépeint les Antédiluviens comme « des êtres superbes et insolents qui violaient toutes les lois, ne gardaient point leurs serments, n'exerçaient point l'hospitalité, et n'épargnaient point les suppliants » (II, 170).

Deucalion est le Noë des Hellènes. Peu nous importe ici de savoir si dans les temps historiques la Thessalie a été le théâtre d'une révolution géologique, que la tradition aurait identifiée avec le Déluge. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'Ogygès, qu'on fait d'ordinaire de plusieurs siècles antérieur à Deucalion, n'est lui-même que le Noë des peuples pélasgiques plus anciens que les Hellènes. Changé en un roi de Thèbes, en un héros de l'Attique, son histoire s'est confondue avec celle des tribus chez lesquelles vivait sa mémoire, et le cataclysme universel, dont il avait été l'unique témoin, s'est trouvé ne plus être qu'une inondation locale dont on finit par indiquer au juste le siècle et l'année. On ne possède d'ailleurs aucun récit de la version pélasgique du Déluge ; seulement un écrivain des derniers temps du pa-

[1] De Sollest. *Anim.* 13.

ganisme [1] représente Ogygès « fendant l'éther sur l'onde « élevée lorsque la terre gisait ensevelie tout entière sous « les flots. » Son nom était synonyme de fort ancien (II, 182, 184, 198).

Plusieurs peuples de la Grèce avaient en outre des traditions diluviennes, mais sans l'arche.

En Arcadie l'impiété de Lycaon (II, 170, 229, 413) offrant à Jupiter (183) dans un festin de la chair humaine, attira sur toute sa famille les foudres vengeresses du Dieu. Le seul de ses cinquante fils qui fut épargné se nommait Nyctimus (II, 179, 181, 232). Bientôt après commença le cataclysme, qui dura, suivant Lycophron, jusqu'à ce que la Terre, élevant les mains vers Zeus et saisissant sa droite, apaisa sa colère (233). Aussi dit-on que c'est en Arcadie qu'a eu lieu le premier serrement de main, c'est-à-dire, ajoute M. C. Ritter, le signe de la nouvelle alliance entre Dieu et les hommes [2].

L'Argolide, qui est pleine de mythes diluviens (II, 185), plaçait le cataclysme sous son premier roi Inachus (II, 179, 180, 182, 200).

A Mégare (II, 179), le fils de Zeus, Mégareus (202) échappa au déluge de Deucalion, en se réfugiant sur le sommet de la Géranie ou du mont des *Grues* (199). S'étant jeté à la nage, il fut dirigé vers ce sommet par les cris d'une bande de grues qui volaient [3].

A Athènes, dans l'enceinte du temple de Jupiter Olympien, était, comme à Hiérapolis, une ouverture, d'environ une coudée, par laquelle on dit que les eaux s'écoulèrent après le déluge de Deucalion [4] (II, 200).

[1] Nonnus. *Dionys.* III, v. 96.

[2] *Propylées*, p. 427 (en allem.).

[3] Paus. I, 40.

[4] *Ibid.* 18.

En Phocide, la ville qui plus tard fut Delphes, ayant été submergée par les pluies qui tombèrent au temps de Deucalion, tous ceux des habitants qui parvinrent à échapper à cette inondation, conduits par les hurlements des loups, se réfugièrent sur les sommets du Parnasse, et ils donnèrent à la ville qu'ils fondèrent le nom de Lycoria [1] (ou des *loups*) (I, 340).

Un canot, si ce n'est l'arche, apparaît dans la tradition troïenne ou thrace. L'atlantide Dardanus, à l'approche du cataclysme de Samothrace (II, 179), s'éloigna de cette île sur un bateau fait de deux pièces de bois et débarqua dans la Troade. Lycophron le dépeint, « lorsque la pluie de Zeus inonda toute la terre, naviguant solitaire sur les flots tel qu'une poule d'eau [2]. »

A Rhode (II, 179) les Telchines (145) avaient offensé Vénus qui était venue de Cythère visiter leur île, et la déesse, dans sa colère, les ayant frappés de démence, ils portèrent atteinte à l'honneur de leur propre mère (170, 229, 235) en même temps qu'ils causèrent beaucoup de mal aux habitants. Suivant une version, Jupiter les précipita dans la mer (diluvienne) à cause de la haine que leur portait Junon, la déesse de la foi conjugale. Suivant un autre mythe, Neptune cacha ses fils sous la terre (dans les abîmes creusés par le Déluge), et on les a nommés dès lors les *génies de l'aurore* (des temps, ou les génies des temps primitifs).

ITALIE. Point de légendes, mais des cultes, des fêtes, des mythes diluviens, entre autre le mythe de Virbius qui se noie dans un fleuve (II, 236). Le plus ancien des peuples de la presqu'île, les Ombriens, passait pour être aussi ancien que les *pluies* diluviennes.

[1] Paus. X, 6.
[2] Ritter, *Propylées*, p. 128.

Celtique. On lit dans les *Triades* des Kymris : « La « première calamité qui a ravagé la Bretagne, c'est la rupture du lac Llion (ou des *Torrents*, des *Flots*), qui amena « une inondation universelle et la mort de tous les hommes, à l'exception de Dwyfan et Dwyfach (ou Douiman « et Douimech), qui échappèrent dans une barque et qui « repeuplèrent la Bretagne. » Leur barque, construite par Néifion, portait des animaux mâles et femelles[1] (II, 176, 182).

« Hu et Céridwen, le dieu suprême et la déesse de la nature, habitaient l'extrémité d'un lac immense qui menaçait de plus en plus de rompre ses digues, quand le castor noir (II, 211), fils dégénéré de ces deux divinités, perça la digue ; les eaux firent irruption et tout périt. » Hu et Céridwen seraient des fictions des bardes du treizième siècle de notre ère, qu'au moins le castor et son œuvre sont un mythe antique, car nous allons le retrouver chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Le mythe continue en ces termes : « Hu attelle ses deux bœufs à la tête puissante, Ninio et Pibio, à la terre engloutie, et la retire des eaux ; mais l'effort est si violent que les yeux de l'un des bœufs sortent de leur orbite, et il expire ; l'autre, désolé, refuse toute nourriture et meurt de faim » (I, 438).

Une légende celtique porte qu'un géant impie, ayant été englouti dans un lac enchanté (II, 164), ne devait en sortir que lorsqu'une vierge se rendrait dans une île située dans ses eaux, passerait son bras dans l'ouverture d'une pierre forée qui s'y trouvait plantée, et tendrait au géant sa ceinture, afin de le ramener par cette voie (I, 448).

[1] Diefenbach, *Celtica*, t. III, p. 70. Man signifie *homme* ; Mech *fille*. Le Noë des Celtes s'appelle donc Doui.

Nous placerons ici une tradition des Alpes, qui est sans doute germaine d'origine plutôt que celte, mais qui offre plus d'un point de comparaison avec la précédente. « Avant le Déluge, l'âge d'or régnait au sein d'une race de *géants*. Les vaches étaient d'une telle grandeur que leur lait se barattait dans des étangs. » Un chant célébrait le malheur « d'un berger qui, s'y étant laissé tomber, s'était *noyé*. On l'avait enseveli dans une *caverne* (un dolmen), que les abeilles avaient fermée avec des rayons aussi grands que des portes de villes[1] » (II, 221).

Dans l'Armorique, le Déluge s'est confondu avec quelque catastrophe locale dont la date est inconnue : « La ville royale d'Is, qui était située dans la baie actuelle de Douarnénez, fut subitement engloutie, et tous ses habitants périrent à cause de leur grande corruption, à l'exception de leur pieux souverain » (II, 180).

Nous ne savons s'il y a quelque fond à faire sur la tradition kymri du déluge de Seithinin, l'*Ivrogne*, auquel échappèrent quelques hommes sur le sommet du Snowdon[2] (II, 205).

Nous n'isolerons pas les LAPONS et les FINLANDAIS des peuples indo-celtiques qui les enveloppent et qui les ont subjugués.

Les Lapons savent qu'avant le Déluge la terre était entièrement habitée. Elle fut inondée par les fleuves et les mers qui sortirent de leurs lits. Tous les hommes périrent, sauf un frère et une sœur, que Dieu transporta sur le mont Passavare (II, 199). Les eaux écoulées, ces deux enfants se séparèrent, voulant s'assurer s'il n'était pas resté d'autres hommes dans le monde. S'étant rencontrés trois ans après, ils se reconnurent et ne voulurent

[1] Bridel, *Conservateur Suisse*.
[2] Faber, t. I, p. 355.

point perpétuer le genre humain, sachant qu'ils étaient frère et sœur. Ils se quittèrent de nouveau, et, après un second voyage de trois ans, ils se rencontrèrent encore. Ce ne fut qu'après une nouvelle séparation, qui dura environ trois années, qu'ils se revirent sans se reconnaître. Ils devinrent ainsi la souche des hommes qui depuis lors ont couvert la terre de nombreuses tribus (II, 176, 234).

En Finlande, à défaut d'une légende, nous extrairons du Kaléwala le mythe suivant : « Wäinämöinen, rebuté par la belle et insensée Aino (II, 42), allait chercher ailleurs une épouse, quand le méchant et lâche Joukahainen tire d'une embuscade contre lui (de même Pâris contre Achille) une flèche, qui transperce son cheval, comme il suivait le bord de la mer. Il tomba dans les flots (diluviens), d'où le retira l'aigle (II, 22). Bientôt après, en construisant un bateau, il se fait une affreuse blessure, dont le sang (comme celui d'Ymir) inonde toutes les campagnes (mais sans faire périr les hommes)[1]. » D'ailleurs, dans le Kaléwala, le mythe antique est passé à l'état de conte.

SCANDINAVIE ET ALLEMAGNE. D'après l'Edda, « quand Odin et ses deux frères tuèrent Ymir, il coula tant de sang de ses blessures que la terre en fut inondée, et que toute la race des géants y périt, sauf Bergelmer, qui se sauva avec sa femme dans un bateau ou plutôt un berceau. C'est de lui qu'est issue la nouvelle race des géants, et c'est alors seulement que les dieux créèrent l'homme » (II, 460). On ne dit pas pourquoi Bergelmer a échappé à la ruine universelle, et l'on ne se souvient que de sa taille colossale (178). Mais Deucalion et Pyrrha appartenaient aussi à la race gigantesque des Titans. Peut-être le nom de Bergelmer contient-il une allusion à la *montagne* (BERG) sur laquelle l'Arche s'est arrêtée (182).

[1] Kaléwala, ch. V et VIII.

M. Simrock[1] cite une légende du grand-duché de Baden, où l'on reconnaît bien la permanence et à la fois la souplesse des traditions primitives. « La vallée du Sunkenthal (*qui s'est enfoncée*) a oublié Dieu (comme la ville d'Is). La nuée qui va la détruire apparaît grande comme un chapeau, puis comme un van, comme une porte de grange, et bientôt noire comme le charbon, elle s'étend sur la vallée entière, et l'orage éclate. La contrée est tout entière inondée ; mais sur les flots nage dans un berceau un enfant, et auprès de lui se tient un chat qui maintient l'équilibre en sautant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le berceau s'arrête sur la cime (DOLD) d'un grand chêne. Quand les eaux furent écoulées, on trouva l'enfant sain et sauf, et comme on ignorait quels étaient ses parents, on lui donna le nom de Dold, que portent encore ses descendants. » Le chêne est le symbole du monde (I, 433) ; le chat, celui de la bonne déesse Freya (I, 338), et la fable locale aura été imaginée pour expliquer le nom de famille Dold.

SLAVES ET LETTES. Les Slaves, à notre connaissance, n'ont pas leur Noë et leur Arche ; mais chez les Lithuaniens existe une tradition fort curieuse, que nous transcrivons ici. « Dans les plus hautes régions du ciel est le palais du souverain maître de toutes choses, Pramzimas, dont le nom signifie *le sort déterminé d'avance*, et dont la puissance n'a pas de limites (I, 147). Un jour, comme il regardait depuis la fenêtre le monde (II, 183), il y aperçut toute espèce de désordres : la guerre, le meurtre, la tromperie (228). Il envoya donc deux géants, Wandou, *l'Eau*, et Weja, *la Tempête* (229), qui se précipitèrent avec une indicible fureur sur la terre, et la ravagèrent complétement pendant vingt jours et vingt

[1] *Manuel de la mythologie allemande*, p. 18 sq. (en allem.)

nuits. Pramzimas, tout en mangeant les noix célestes, abaissa ses regards sur le monde dévasté. Il lança sur la terre une coquille de noix (187), qui tomba non loin du sommet d'une montagne où s'étaient réfugiés des animaux de tout genre et quelques hommes (182). Tous montèrent dans la coquille, à laquelle les deux géants n'osaient pas toucher, et qui flotta sur les eaux au milieu de la ruine universelle du monde. Lorsque le dieu suprême regarda pour la troisième fois la terre, il se repentit de son œuvre, et ordonna aux géants de rentrer dans leurs anciennes demeures. Les eaux s'écoulèrent, la tempête s'apaisa, le ciel se rasséréna et se rajeunit. Les hommes se dispersèrent en différentes contrées (176). Il ne resta dans celle d'où sont sortis les Lithuaniens qu'un couple, qui était trop âgé pour avoir des enfants. Comme ces deux vieillards voyaient qu'ils ne laisseraient personne après eux qui héritât de leurs biens et enterrât leurs corps, leur chagrin n'avait pas de bornes. Alors Pramzimas leur envoya pour les consoler Linxminé, l'Arc-en-ciel (203), qui leur conseilla de sauter sur les os de la terre (179). De leurs neuf sauts naquirent neuf couples, qui sont les aïeux des neuf tribus lithuaniennes [1]. »

Iran. Comme les Ariens habitaient un aride plateau, et que la pluie était pour eux le plus grand des bienfaits, le fléau de la pluie diluvienne était en opposition trop directe avec tous leurs besoins et toutes leurs idées pour ne pas disparaître de leurs traditions historiques et pour occuper une place dans leur religion. Aussi le Zend-Avesta ne contient-il aucune allusion au cataclysme de Noë, à l'Arche, à la destruction d'un premier monde. Seulement, il y est question d'un Frévak et de sa sœur

[1] D'après Narbutta (Wilna 1835) dans Hanusch, p. 234.

et épouse, Frévakein, qui descendent par Siahmak de Meschia=Adam, et de qui naissent quinze paires d'enfants qui peuplent la terre (II, 268). D'ailleurs, Dchemchid est un personnage mythique diluvien (280, 300, 319).

INDE. A leur descente du haut et aride Iran vers les basses plaines de l'Indus, ceux des Ariens qui devaient civiliser et le bassin du Gange et le Décan, avaient oublié déjà le grand cataclysme, qui n'a laissé dans le Rig-Véda d'autre trace quelque peu distincte de son existence que le mythe multiforme de Bhoudjyou. Ce héros aurait péri dans la mer où l'avaient précipité de perfides amis, si les Aswins ne l'avaient sauvé sur le navire qu'ils avaient construit pour lui (II, 182, 233).

Cependant un de ces Brahmanas qui renferment la liturgie et la dogmatique de l'indraïsme, le Çatapatha-Brahmana, nous présente une légende diluvienne à laquelle on attribue une haute antiquité : « Manou (II, 182) trouva un jour, dans le vase plein d'eau où il se lavait, un poisson (220, 232) qui lui dit : « Prends soin « de moi, et je te sauverai ; une inondation (OGHA) em« portera toutes ces créatures. » Gardé d'abord dans le vase, il grandit au point de demander à être transporté d'abord dans un étang, puis dans la mer. « En telle et « telle année, dit-il à Manou, viendra l'inondation ; alors « tu construiras un vaisseau, et tu te tourneras (en ton « cœur) vers moi. Quand les eaux s'élèveront, tu entre« ras dans le vaisseau, et je te sauverai. » Manou obéit. Le déluge commence. Manou voit nager vers lui le poisson armé d'une corne, à laquelle il attache par un câble le vaisseau, qui est ainsi remorqué sur les montagnes du septentrion. « Je t'ai sauvé, dit le poisson ; amarre le « vaisseau à un arbre, de peur que l'eau ne t'entraîne « loin de la montagne ; quand l'eau diminuera, tu pour-

« ras aussi descendre. » Il descendit ainsi lentement à mesure que l'inondation se retirait, emportant toutes les créatures. Manou resta seul. Dans le désir de propager sa race, il priait et jeûnait, et versait dans l'eau des libations de lait et de beurre liquide. De cette eau sortit au bout d'une année une femme, Ida. Avec elle arrivèrent Mithra et Varouna. Ils lui dirent : « Qui es-tu ? — « La fille de Manou. — Dis plutôt la nôtre. — Non, je « suis la fille de celui qui m'a engendrée. » Ils désiraient une part d'elle[1]. Elle promit ou ne promit pas, mais alla plus loin. Elle vint vers Manou. Il lui dit : « Qui « es-tu ? — Ta fille. — Comment es-tu ma fille, ô (femme) « charmante ? — C'est par ces offrandes de lait et de « beurre que tu jetais dans l'eau, que tu m'as produite. « Je suis la Bénédiction (ou la prière d'actions de grâ- « ces). » Manou devint, par Ida, le père de l'humanité actuelle » (176).

M. Fr. Windischmann[2] pense qu'Ida, qui se dit aussi Ila, Ira et peut-être même Iri, est l'Iris des Grecs, qui signifie, d'après l'étymologie ordinaire, *celle qui parle* (EIRO en grec). Iris parle, Ira loue, et l'une et l'autre se rapportent à l'arc-en-ciel qui, dans la Genèse, répond de la part de Dieu au sacrifice de Noë, et fait en quelque sorte descendre sur lui la *bénédiction* divine. Comme l'arc-en-ciel est produit par l'action de la lumière du soleil sur les nuages, il n'est pas surprenant que les deux divinités solaires, Mithra et Varouna, prétendent être les pères d'Ira (II, 203).

Le même mythe de Manou et du poisson est le sujet d'un épisode célèbre du Mahabharata, qui le précise, le complète et l'explique.

[1] Ainsi traduit en allemand M. Weber, à qui l'on doit le Çatapatha-Brahmana.

[2] *Mémoires de l'Académie des Sciences de Bavière*, 1852 (en all.)

« Manou, le fils de Wiwaswan, le grand sage et le prince des hommes, surpassait en force, en gloire, en félicité et en pénitence son père et son grand-père. Les bras élevés vers le ciel, la tête baissée, le regard immobile, il faisait, depuis une longue suite d'années, une sévère, une grande, une redoutable pénitence, quand un petit poisson lui demanda protection contre ses ennemis qui allaient le dévorer. Manou le prit et le mit dans un vase resplendissant, où il devint si grand avec le temps, qu'à sa demande le sage le transporta dans un lac de trois milles de long et d'un mille de large. Mais ce lac d'abord, puis le Gange lui-même, se trouvèrent trop petits pour lui. Jeté enfin dans la vaste mer, il dit en souriant, à Manou, que dans peu de temps la terre serait inondée ; que le monde allait être purifié par l'eau et que la fin de tous les êtres approchait épouvantable ; qu'il devait construire un vaisseau solide, muni d'un câble, où il entrerait avec les sept Sages (II, 182), et où il apporterait les semences de tous les végétaux connus des Brahmines, et qu'il le verrait arriver à lui, reconnaissable à la corne dont il serait armé. Manou exécute ces ordres. Il entre dans l'arche, et il pensait sans cesse au poisson, qui, connaissant ses pensées, s'approche du vaisseau, la corne pareille à une haute montagne. Le Sage attache un câble à la tête, à la corne du poisson, et le poisson entraîne avec une grande rapidité, au travers des eaux mugissantes, le vaisseau qui s'agitait et tremblait comme une femme ivre. On ne voyait plus la terre : tout était eau, air et ciel. Après une longue série d'années, le poisson tira le vaisseau vers le plus haut sommet de l'Himawan (Himalaya), auquel les sages l'amarrèrent aussitôt. Cette montagne se nomme aujourd'hui encore Naubandhanam (200). Alors le poisson dit aux sages : « Je suis le Seigneur des créatures, Brahma ; il n'y a rien

de plus haut que moi. C'est moi qui vous ai délivrés de ce danger. Mais c'est Manou qui créera tous les êtres, ainsi que les dieux, les Asouras et les hommes, et tous les mondes, ce qui se meut et ce qui est immobile; cela s'accomplira par une pénitence d'une extraordinaire sévérité. C'est par ma grâce qu'il ne se troublera pas en créant les êtres. » Ayant ainsi parlé, il devint invisible. Manou, désireux lui-même de créer les êtres, se troubla dans cette œuvre; mais il fit une pénitence sévère, et plein de pénitence, il se mit à produire toutes les créatures, à vue d'œil, d'une manière convenable (178). Telle est cette antique et célèbre histoire du poisson, laquelle ôte tous les péchés[1]. »

Le Bhagawata-Pourana, qui est d'une date postérieure, contient à peu près le même récit; seulement le dieu qui se fait poisson pour sauver Manou, c'est Vichnou et non plus Brahma, et le Déluge a lieu pendant un des sommeils de Brahma, dont le géant Hajagriva, prince des mauvais génies, avait profité pour dérober les Védas qui découlaient des lèvres du dieu (II, 171). C'est ce vol qui engage Vichnou à descendre sur la terre sous la forme d'un poisson du nom de Saphari[2]. D'ailleurs, la destruction du monde est formellement mise en rapport avec sa corruption. Pendant la nuit de Brahma, Satiavrata n'aura dans son vaisseau pas d'autre lumière que celle de ses sept compagnons (186). Après avoir célébré dans un hymne son Sauveur, il entend le dieu prononcer tout un Pourana qui contient les principes de la philosophie Sankhya; mais c'était un insondable mystère qui resta enseveli dans le cœur de Satiavrata. Enfin le dieu

[1] D'après la traduction allemande que M. Bopp a donnée, en 1829, du *Déluge et de quatre autres épisodes du Maha-Bharata*.

[2] Ce nom ressemble singulièrement à Saphar, Sipparis, II, 172.

tue le géant, recouvre les Védas, et désigne Satiavrata pour septième Manou avec le surnom de Waiwaswatas[1].

Dans Strabon, l'indien Calanus avait raconté aux compagnons d'Alexandre que « anciennement le blé et l'orge étaient aussi communs qu'aujourd'hui la poussière, que les sources étaient les unes d'eau, les autres de lait, de miel, de vin et d'huile, jusqu'au temps où les hommes s'enorgueillirent par l'excès de leur prospérité. Alors Jupiter les détruisit tous et remplit la vie de peines. La tempérance et les autres vertus ayant reparu, on vit aussi renaître l'abondance des biens. Mais maintenant arrive de nouveau le temps de la satiété et de l'orgueil.» La destruction du premier monde ne peut être que le Déluge.

TRADITIONS BOUDDHISTES. Au nord-ouest de l'Inde est, dans la chaîne du Bélour, le mont appelé *Trône de Salomon*, Tukt Soliman (II, 200), où les bouddhistes disent que s'est arrêtée l'arche, *argha*. On y montre, auprès de leurs couvents, le lieu de la Descente et de vastes forêts d'oliviers sauvages. Mais ces traditions n'ont-elles point été importées par les prêtres étrangers sur ces confins de la Grande et de la Petite Boukharie, et sont-elles autre chose que la reproduction de celles des Hindous? Ou se seraient-elles simplement greffées sur celles des indigènes qui auraient eu, eux aussi, leur Noë et leur Ararat? C'est ce qu'il nous est impossible de décider.

Nous passons sous silence la tradition thibétaine parce qu'elle parle d'un *déluge du temps* (CALI), qui suffit pour attester qu'elle n'est point indigène et qu'elle est venue du Gange avec le bouddhisme.

[1] D'après W. Jones.

RACE MONGOLE.

A SIAM, le génie du mal, Théréaf, s'étant refusé obstinément à adorer Bouddha Sommonacodom (II, 228), la déesse de la terre en fut tellement irritée qu'elle fit sortir de sa chevelure une grande eau qui engloutit le genre humain.

CHINE. Dans les hiéroglyphes, l'Arche, ses huit habitants (II, 182) et le grand sacrifice. Dans le Chou-king, les suites locales du cataclysme universel (306). Dans les traditions, plusieurs personnages diluviens, dont les uns sont des hommes, Ti-ko et Yu vang (176, 182), Héou-tsi (238), et les autres des démons ou des déesses, Kong-kong (I, 307 ; II, 230), Niu-va (II, 203, 233) ; puis les hommes changés en poissons (209). Dans le culte, enfin, la fête de la Fille du Mandarin (230, 234), ou celle de Peiroun (255), le pieux souverain de l'île Maurigasima (248).

JAPON et CORÉE. Voyez t. II, p. 477 sq. et I, 377. II, 238, 67.

Les KAMTSCHADALES ont conservé, d'après Steller, un souvenir fort distinct d'une inondation à laquelle les hommes n'échappèrent que sur des radeaux qui sont restés sur les montagnes. Kotzebue ajoute que ce peuple montre la cime d'une haute montagne où se sauva, sur un bateau, Kutka, qui repeupla la terre. Kutka est d'ailleurs bien moins un Noë que le dieu de l'humanité (I, 136, 163 ; II, 177, 182, 183).

MALAIS.

Nous avons déjà cité le mythe des *Battas*, qui confond le chaos du Déluge avec celui des origines du monde (II, 489).

Les traditions malaises du Déluge sont en général très-peu précises. Elles supposent bien qu'une grande inondation a jadis détruit la race humaine; mais les traits distinctifs du cataclysme de Noë y sont à peine reconnaissables. Il est toutefois impossible d'admettre que leur unique déluge soit autre que le seul dont toutes les autres races ont gardé le souvenir.

A *Tahiti* on raconte que Taaroa, irrité des péchés des hommes, jeta la terre dans la mer, au-dessus de laquelle ne se voyaient plus que les cimes des plus hauts monts, qui sont les îles actuelles. Il n'y eut de sauvé que quelques hommes, qui étaient montés avec beaucoup d'animaux sur un grand canot (II, 183). A Eiméo, l'on dit qu'après l'inondation un homme, monté sur un canot, débarqua dans cette île, et construisit un autel en l'honneur de son dieu (comp. II, 202).

D'après une autre tradition de ces mêmes Tahitiens, Rouahatou, le dieu de la mer, reposait au fond de l'Océan dans ses bocages de corail, quand un pêcheur vint, sans respect pour la sainteté du lieu, y plonger ses hameçons, qui se prirent dans la chevelure du dieu. L'homme fit longtemps tous ses efforts pour les retirer; enfin, Rouahatou, réveillé de son sommeil, parut à la surface des eaux, reprocha sévèrement au pêcheur son irrévérence sacrilége, et lui déclara qu'à cause de son crime il allait détruire tout le pays. Le pêcheur effrayé le supplia de lui pardonner, et le dieu, se laissant toucher par ses prières, lui ordonna de se rendre, avec sa femme et ses enfants, sur une petite île à l'est de Raiatéa où il trouverait un asile assuré. Le pêcheur obéit, et arriva avant la fin du jour à l'endroit indiqué. Les eaux s'élevèrent pendant la nuit, chassant devant elles tous les habitants; au matin, on n'apercevait plus que les cimes des monts, qui furent bientôt aussi recouvertes, et tout le peuple périt.

Lorsque les eaux se furent retirées, le pêcheur avec sa famille s'établit sur la plus grande des îles, et devint le père de tous les hommes d'aujourd'hui [1] (II, 176).

On a recueilli encore dans l'archipel de Tahiti la tradition suivante: « Les grands dieux, dans leur courroux, brisèrent, un jour, et mirent en pièces le monde, dont il n'est resté que de petites îles. Un homme naquit du sable de la mer; il épousa sa propre fille, et elle lui donna trois fils et trois filles, qui se marièrent entre eux et peuplèrent le monde [2] (II, 178, 267). »

Aux îles *Sandwich*, la tradition était que l'île avait été couverte par la mer, excepté le sommet du Mouna-Koa (II, 200), où deux êtres humains, sauvés de la destruction générale, étaient devenus la souche de la population actuelle [3]. Mais on connaissait aussi dans ces îles la tradition tahitienne du pêcheur. « Il y a plusieurs mille lunes (ou mois), un homme pêchait dans la mer. Le malheur voulut qu'il prit à son hameçon l'Esprit des eaux, et qu'à son grand étonnement il le tira du sein de l'Océan à la surface. L'Esprit entra dans une violente colère, et jura de se faire suivre de toutes ses eaux et d'en recouvrir la terre ferme tout entière. Il accomplit en effet sa menace; mais il eut cependant pitié du pauvre pêcheur qui l'avait irrité sans le vouloir, et il le laissa se réfugier avec sa femme sur le Mouna-Koa, où il attendit que les eaux se fussent retirées [4].

Les *Fidgiens* ou *Vitiens*, Nègres par leur constitution physique, Malais par leur langue, ont la tradition diluvienne la plus remarquable de l'Océanie. « Lors d'une grande inondation, tous les hommes périrent sauf huit

[1] D'après Ellis, dans Prichard, t. V, p. 124 (trad. allem.).
[2] Faber, t. I, p. 146.
[3] V. Chevalier, dans d'Archiac, t. I, p. 568.
[4] Hertha, t. V, p. 334 (en allem.).

personnes, qui se réfugièrent sur l'île Ubenga, où le plus grand des dieux leur apparut. Aussi les chefs d'Ubenga ont-ils le pas sur tous les autres [1] » (comp. II, 182).

AFRIQUE.

Dans ce continent si pauvre en traditions, les plus vagues ont un fort grand prix.

La plus remarquable est celle des *Hottentots*. « Leurs parents, Noh et sa femme Hingnoh, vinrent dans le pays par une fenêtre ou une porte; le grand dieu Tikquoa les y avait envoyés, et ils apprirent à leurs descendants à garder les troupeaux et à faire un grand nombre d'autres choses utiles [2] » (II, 180).

Il serait possible que le Bahar-Nohou, ou Mer de Noë des *Aschanties*, ne fût pas un emprunt fait au mahométisme.

Les *Maganines*, à Darhia, à quelques milles au sud-ouest du Darfour, disent qu'une grande inondation a, dans les temps anciens, recouvert la terre et détruit la race humaine.

Quelques *Watje* racontèrent à Oldendorp qu'ils avaient ouï parler d'une inondation générale qui avait fait périr tous les hommes, même ceux qui avaient cherché à se sauver sur les plus hautes montagnes.

Les *Kassenti* disent que Dieu fera venir un jour un autre déluge pour punir les hommes, et Oldendorp a entendu une mère cherchant par cela à détourner du mal son enfant en le menaçant de ce cataclysme à venir.

Les Nègres du *Kanga* et du *Loango* croient que les hommes ont autrefois tous péri sous les ruines du ciel,

[1] Prichard, t. v, p. 259 (trad. allem.).

[2] Kolbe, t. I, p. 40.

qui s'était écroulé, et que Dieu a produit ensuite une race nouvelle[1] (II, 176).

Nous avons cité plus haut le conte *séchuana* du monstre diluvien et de Litaolané (II, 75, 115, 210).

AMÉRIQUE.

GROENLANDAIS. Après que la femme eut fait entrer dans le monde la mort (II, 34), « dans la suite des temps le monde fut noyé par un déluge ; un seul homme fut sauvé des eaux (on ne dit pas comment). Il frappa la terre de son bâton, une femme en sortit (179, 244), et le monde fut repeuplé. Une des preuves de ce déluge universel, disent encore les Groënlandais, ce sont les débris de coquillages et de poissons qu'on trouve bien avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et des os de baleines qui couvrent les montagnes les plus élevées[2]. »

FAMILLE DES ALGONQUINS-IROQUOIS. Les *Crees* ou *Knisténaux* (d'après Franklin) ont conservé une tradition d'un déluge universel occasionné par une tentative qu'avaient faite les poissons de noyer Wæsac-Koochak, l'homme de haute taille, espèce de demi-dieu avec lequel ils étaient en querelle (II, 182). Mais celui-ci construisit un grand radeau, et s'y embarqua avec toute sa famille et toute espèce de quadrupèdes et d'oiseaux (183). Au bout d'un certain temps, il lâcha, suivant les uns, une loutre, puis un castor, suivant les autres, quelques oiseaux aquatiques, en leur ordonnant de plonger et de lui rapporter de la terre (193). Mais ils furent tous noyés. Un rat musqué, à qui il donna la même commission, fut plus heu-

[1] Oldendorp, t. I, p. 309.

[2] *Hist. génér. des Voyages*, t. XIX, p. 105.

reux, et avec la petite boule de boue qu'il lui rapporta, Wæsac-Koochak forma une nouvelle terre. Les aventures amoureuses de ce dieu sont plus nombreuses que celles de Jupiter. Ce mythe est la répétition de ceux du Grand Lièvre et de Michapous (505 sq.), moins l'opposition du dieu des eaux et avec l'addition des poissons déicides. Ces poissons sont les Antédiluviens du mythe mexicain (388); le dieu qu'on veut noyer est un Kalinago, un Oyot (111), et la création du monde est donc ici postérieure au Déluge.

Autre mythe des Knisténaux. « Tous les hommes furent noyés, sauf une femme, Kwaptahw ou *la Vierge*. Elle saisit le pied d'un oiseau qui volait sur sa tête, et qui la porta sur un rocher que ne recouvraient pas les eaux. Elle mit au monde deux jumeaux, dont le père était l'aigle royal, et qui repeuplèrent la terre nouvelle[1]. » La femme est la déesse de la nature ou de la terre qui n'a pas été anéantie par le Déluge. L'oiseau qui la sauve est l'Esprit de Dieu qui planait sur le chaos diluvien. L'Aigle royal est le dieu suprême. L'humanité postdiluvienne est le produit d'une nouvelle création (comp. II, 176).

D'après les *Potowatomie*, quand le Grand Esprit fit le monde, il le peupla d'êtres (les Antédiluviens) qui n'avaient de l'homme que l'apparence, et qui étaient pervers, ingrats, de méchants chiens. Jamais ils n'élevaient leurs yeux de la terre vers le ciel pour rendre grâces à l'Esprit. Voyant cela, il les submergea avec le monde même dans un grand lac. Puis il retira le monde des eaux, et fit un homme jeune et vraiment beau qui, dans son isolement, semblait fort triste. L'Éternel eut pitié de lui et lui envoya une sœur pour le consoler et le réjouir dans sa solitude. Plusieurs années après, d'après les direc-

[1] Catlin, p. 288.
[2] Schoolcraft, t. I, p. 320.

ns qu'elle avait reçues dans un songe, la sœur du pre-er homme renvoya quatre jeunes gens qui étaient ve-s successivement lui faire visite, et qui se nommaient bac, Citrouille, Melon et Fève. Mais elle accueillit avec sourire gracieux Maïs, qui l'épousa et qui devint le re des Indiens. Il enterra ses quatre infortunés rivaux, l'on vit de leurs tombeaux sortir et croître les plantes nt ils portaient les noms. » Les méchants chiens sont contestablement les Antédiluviens (II, 228). L'homme ique est un Adam-Noë (178). Le mythe du maïs fait le ndant de celui de Cérès (301).

Chippéwais. Nous avons transcrit plus haut (II, 301, mp. 78, 80, 108, 110, 135, 230, 234, 237) le mythe Manabosho, tel qu'il se lit dans la grande Collection de . Schoolcraft. Mais cet écrivain a recueilli ailleurs sur même dieu d'autres mythes, fort nombreux, dont nous terons ici les suivants. « Sa mère ayant été tuée par son opre époux (et non par un de ses fils, 302) Manabosho ur la venger fit la guerre à son père, contre lequel il nça tant de pierres noires que celui-ci dut lui deman-r la paix, et lui promettre une place dans le ciel. Mais le fit à la condition que Manabosho détruirait les onstres ou géants, Windigos, qui dévoraient les hom-es (166). Son premier combat fut contre le roi des issons, qui l'engloutit avec son canot. Mais il tua ce isson avec le secours d'un écureuil, et des oiseaux lui ayèrent de leurs becs un passage au travers de son rps. Il eut ensuite affaire avec les serpents et leur ine, qui lui firent payer cher sa victoire en lâchant sur i les eaux du Déluge. Il se sauva sur un arbre, ordonna x eaux de s'arrêter et créa de nouveau la terre (176), dé de certains quadrupèdes qui durent à son ordre longer dans les flots, jusqu'à ce qu'un castor ou un rat

musqué rapporta un peu de terre » (193) [1]. Le monstre qui l'a englouti est le Kammapa des Bechuanas, et Manabosho est le même que Litaolané. Les serpents paraissent être pour les Peaux-Rouges le symbole de l'eau, sans doute de la divinité qui préside aux eaux primordiales et aux eaux actuelles. Les trois aventures de Manabosho, que nous venons de raconter brièvement, ont ainsi un seul et même sens et ne se rapportent qu'au Déluge.

Les *Iroquois* disent que la postérité de Juskéka (Caïn) ne passa point la troisième génération ; un déluge détruisit la race humaine, et pour repeupler la terre, il fallut changer les bêtes en hommes. Or, voici quand arriva ce déluge, d'après Hennepin : « Messou (II, 9, 182, 233) était à la chasse quand ses chiens se perdirent dans un grand lac, et immédiatement les eaux se répandirent sur la terre, et firent périr tout ce qui avait vie. Resté seul, Messou repeupla le monde et propagea les races des animaux qui s'étaient sauvés (on ne sait comment) avec lui [2]. »

Autre mythe iroquois. « Un homme et une femme vivaient dans les bois. Le premier fut tué par un ours, la seconde par un lièvre gigantesque, qui respecta pourtant l'enfant dont elle allait accoucher. Une autre femme passant par là, voit cet enfant abandonné, et l'élève comme son fils, tout en l'appelant son petit frère. Tchaka-booh resta nain, mais acquit une force miraculeuse. Après de nombreuses aventures, il tua l'ours et le lièvre qui avaient tué ses parents. Désirant monter au ciel, il grimpa sur un arbre. Arrivé au sommet, il souffla sur l'arbre, qui grandit et s'élargit. Il souffla de nouveau, et par ce procédé, l'arbre finit par toucher au ciel, où il trouva une

[1] Schoolcraft, *Algic Researches*, dans Muller, 113, 129 sq.
[2] *Histoire générale des voyages*, t. XV, p. 27.

contrée magnifique. Il la quitta bientôt pour aller chercher sa sœur, et en redescendant, il construisit pour elle sur l'arbre à toutes les hauteurs des cabanes où elle pourrait se reposer. Elle se décide à le suivre, et trouve ainsi partout des wigwams tout prêts pour la recevoir. Il brisa derrière lui les branches pour que personne ne pût plus monter au ciel. Dans sa nouvelle demeure, il dressa des trappes et des filets, dans lesquels le soleil vint se prendre pendant une nuit obscure. Mais cet astre était si ardent qu'il ne pouvait en approcher. Heureusement il trouva une petite souris, la prit, souffla sur elle, et la fit devenir si grosse qu'il put se servir d'elle pour dégager le soleil, qui reprit aussitôt sa course accoutumée. Pendant sa reclusion, le jour avait fait défaut ici-bas sur la terre »[1]. L'enfant abandonné est l'humanité postdiluvienne (II, 237); la femme qui l'élève est la déesse de la nature. Il a pour père un homme que tue un ours ou le soleil lors de la sécheresse de Caïn, et pour mère une femme que le Grand Lièvre ou Michapous a fait périr par le Déluge. L'enfant reste nain en proportion des géants antédiluviens (164). Toutefois il répare les désordres du monde en tuant l'ours et le lièvre. L'arbre par lequel il veut monter au ciel, est l'arbre cosmique (I, 433). Enfin nous savons qu'après le Déluge le soleil a comme cessé pendant un certain temps d'éclairer la terre (II, 272, sq.).

Les CHÉPÉWIANS, dont nous connaissons déjà l'oiseau démiurgique (I, 215) et les fruits noirs (II, 38 et 502) ont une tradition diluvienne où nous allons retrouver l'arbre cosmique, et le soleil pris dans un filet, le radeau de Michapous, les quadrupèdes qui plongent dans l'eau, le renard ou loup solaire et le chien cosmogonique (II, 177).

« Chapéwee (II, 182) vivait avec sa famille près d'un

[1] Schoolcraft, t. III, p. 321.

détroit, qu'il barra pour sa pêche. Mais il s'y accumula une telle quantité de poissons que l'eau déborda, et qu'il dût se sauver avec sa famille dans un canot où il rassembla toutes les espèces de quadrupèdes et d'oiseaux. L'eau recouvrit la terre pendant un grand nombre de jours. Enfin, Chapéwee dit : « Nous ne pouvons rester « plus longtemps dans cet état ; il faut trouver de nou- « veau la terre, » et il envoya à la recherche un castor, qui se noya. Son second messager fut un rat musqué qui, après une longue absence, rapporta un peu de terre à ses pattes. Chapéwee prit cette terre, la façonna de ses doigts et la posa sur les eaux où elle devint peu à peu une île. Un loup (I, 343), qu'il y plaça d'abord, se trouva trop pesant pour elle, et sur l'ordre de son maître, il se mit à nager autour pendant toute une année, au bout de laquelle elle avait grandi au point de pouvoir recevoir et porter tous les habitants du canot. Chapéwee enfonça en terre un morceau de bois, qui devint un sapin et qui grandit avec une incroyable vitesse jusqu'au ciel (I, 433). Sur cet arbre courait un écureuil ; Chapéwee, voulant le prendre et ne pouvant l'atteindre, arriva en montant toujours jusqu'au ciel des étoiles, et vit une vaste plaine avec un sentier frayé. Il y tendit un filet, fait des cheveux de sa sœur ; mais ce fut le soleil qui s'y prit vers midi, et le ciel s'obscurcit à l'instant. Chapéwee qui était cependant redescendu vers les siens, comprit son imprudence, et pour la réparer il envoya par l'arbre vers le ciel plusieurs animaux ; mais l'ardeur du soleil les réduisait en cendres avant qu'ils eussent pu ronger les mailles du filet. La taupe seule y réussit en se frayant sous terre un chemin jusqu'au ciel ; mais elle en perdit la vue, et depuis lors elle a le nez et les doigts comme brûlés. Cependant l'île avait acquis les dimensions de l'Amérique actuelle ; Chapéwee traça de ses

ɪur la terre un lit aux fleuves et aux lacs. Puis il à tous les animaux leurs demeures et leur répar- ; divers instincts. Il les avertit de se garder de e, et les consola des maux qui les attendaient, annonçant qu'après leur mort ils reprendraient nme le fait la graine qu'on met dans l'eau. Mais ient préféré de devenir comme la pierre qui, je- s l'eau, disparaît à jamais aux regards de l'homme. lle de Chapéwee s'étant plainte à lui d'être sou- la mort pour avoir mangé des fruits noirs, il ac- ceux qui feraient certains rêves la puissance de es maladies et de prolonger la vie; mais pour er ce don, ils devaient ne raconter leurs rêves s un certain temps. De même le don de prédire ses futures fut assuré à ceux qui, sans que per- remarquât leurs souffrances, introduiraient une vivante sous la peau de l'intérieur de leur main. t longtemps les descendants de Chapéwee vécu- is comme une grande famille. Mais quelques jeu- ıs ayant été accidentellement tués en jouant, une ɜ s'ensuivit qui amena une dispersion générale. en établit sa demeure sur les rives du lac ; il avait une chienne, qui mit bas plusieurs petits. Étonné dre souvent en revenant de la pêche comme des enfants dans sa hutte, il se cacha un jour, et, en- ıbitement, il vit de jolis enfants qui jouaient et auprès de leurs peaux de chien qu'ils avaient dé- Il jeta ces peaux au feu ; et les enfants gardè- ır forme, grandirent et devinrent les aïeux des Côtes de chien (II, 12).»

LE DES SIOUX. Dans l'Amérique septentrionale es tribus indigènes qu'a visitées récemment Cat- tachent aux traditions de leur origine celle d'un anot *qu'elles* supposent s'être arrêté sur une col-

line ou une montagne de leur voisinage. Les *Mandans* surtout ont conservé un si vif souvenir de cette origine toute biblique, à laquelle manque seulement le nom du mont Ararat, qu'ils célèbrent tous les ans, autour d'une sorte de canot sacré, une cérémonie appelée *la retraite des eaux* (II, 149). Cette cérémonie a lieu à l'époque où dans ce pays les saules poussent leurs fleurs. Catlin ayant demandé pourquoi on avait choisi cet arbre de préférence à tous les autres, on lui répondit que l'oiseau était venu vers les Peaux-Rouges tenant au bec une branche de saule. Il voulut savoir de quel oiseau il s'agissait, et on lui montra une colombe, pour laquelle les Mandans ont un profond respect (192).

Ces mêmes Mandans racontent qu'ils furent privés de la lumière des cieux et relégués (lors du Déluge) près d'un lac souterrain, dans une caverne souterraine où ils habitaient tous ensemble (c'est-à-dire dans les enfers). Un cep de vigne (plante postérieure au Déluge) qui plongeait ses racines très-avant dans la terre, leur donna la première idée de la lumière qui brillait au-dessus d'eux. Une moitié d'entre eux (l'humanité nouvelle) grimpa par ces racines jusqu'à la surface de la terre où elle trouva avec la lumière des fruits sauvages et du gibier. L'autre moitié resta dans sa sombre prison, grâce au poids démesuré d'une vieille femme (la méchante déesse de la nature), sous lequel se brisa le cep qui servait d'échelle [1].

« Nos pères, disent les *Iowas* de la Louisianne, nous ont raconté qu'il y a très-longtemps il plut pendant un grand nombre de jours, peut-être vingt ou trente, et que tous les animaux et tous les Indiens furent noyés.

[1] Schoolcraft, t. III, p. 247.

Alors le Grand Esprit fit un autre homme et une autre femme avec de l'argile rouge, et c'est d'eux que nous sommes issus. Voilà ce que le Grand Esprit a dit à nos pères ou au premier homme [1] » (comp. II, 176).

FLORIDE. Les *Chickasaw* racontent que le monde fut autrefois détruit par l'eau qui recouvrit toute la terre. Quelques-uns firent des radeaux pour se sauver ; mais les cordes en furent coupées par quelque chose de semblable à de grands castors blancs, et tous furent jetés dans les eaux. Il n'y eut de sauvé qu'une famille, et avec elle deux animaux de chaque espèce [2].

COTES NORD-OUEST. Sur toute la côte ouest de l'Amérique du Nord existent des traditions semblables. Ainsi les *Koliouges* disent que plusieurs personnes échappèrent en bateaux et sur des radeaux à une inondation qui avait été envoyée pour punir les crimes des hommes (comp. II, 228).

Californie. Les Indiens de cette contrée, qui ont pour grands dieux Chinigchinig et Oïot, et dont nous avons raconté plus haut la cosmogonie, où la création et le Déluge se confondent à demi (II, 511), ont certains chants où il est dit qu'à une époque très-reculée la mer sortit de son lit et couvrit les vallées. Tous les hommes et les animaux périrent, à l'exception de quelques-uns qui s'étaient réfugiés sur une haute montagne où l'eau ne parvint pas. Un pareil désastre n'est plus à craindre, Chinigchinig ayant décidé qu'il n'y aurait pas d'autre inondation [3].

Les COMANCHES ont une tradition confuse d'un monde antérieur, habité par des hommes blancs et civilisés,

[1] Schoolcraft, t. III, p. 263.

[2] Ce dernier trait est-il indigène? Je ne voudrais pas l'affirmer.— Schoolcraft, t. I, p. 310.

[3] Mofrat, t. II, p. 366.

d'une inondation qui recouvrit la terre entière, et d'une métamorphose de ces hommes primitifs en des oiseaux blancs (leurs âmes) qui s'envolèrent et échappèrent ainsi à la mort. Après quoi le Grand Esprit fit les Comanches, qui n'ont gardé aucun souvenir d'une patrie autre que leur patrie actuelle [1].

MEXIQUE. L'homme sauvé du Déluge s'appelle parfois Huéhuétonacatéocipactli. Ce nom est formé de HUÉHUÉ, *vieux*, TONACAYO, *notre chair*, TÉOTL, *dieu*, et CIPACTLI qui est le monstre diluvien [2] (II, 220). Dans ce nom entre celui d'Adam, le seigneur de *notre chair*, et à peu près partout le second père de l'humanité est comparé ou identifié avec le premier.

Lors du Déluge, qui mit fin au troisième âge (388), Coxcox seul, avec sa femme Xochiquétzal (182) se sauva dans le tronc d'un cyprès couvert de feuilles (190), ou sur un radeau. Il aborda sur le pic Colhuacan [3] (200).

Les hommes, après le Déluge, étaient muets. Une colombe leur distribue des langues infiniment variées (I, 228); ils se dispersent, mais les quinze aïeux des Toltèques et des Aztèques, qui parlaient la même langue, restent unis (II, 268). Ils se mettent en route, et leur première station est dans un pays où croît le palmier comme dans le Sennaar, et près d'un monument pyramidal à gradins tel que la tour de Bélus ou de Babel [4].

Méchoacan. « Les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs et de leur origine (II, 228), ils avaient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un prêtre nommé Tezpi, qui s'embarqua avec sa femme et ses enfants dans un *acalli* (*maison d'eau*), où il avait ras-

[1] Schoolcraft, t. II, p. 126.
[2] Humboldt, t. II, p. 199.
[3] *Ibid.* t. II, p. 176.
[4] *Ibid.* p. 178 sq.

semblé quantité d'animaux et d'excellentes semences (II, 182). Lorsque le Grand Esprit Tezcatlipoca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi lâcha un vautour, l'Aura. L'oiseau, qui se nourrit de chair morte, ne revint pas à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre. Tezpi envoya successivement plusieurs autres oiseaux, dont aucun ne retourna vers lui. Mais le plus petit de tous, et celui que les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs, le colibri, revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles (II, 192, 196). Alors Tezpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan. »

A *Cholula*, la ville sainte du Mexique, est un téocalli gigantesque dont on raconte ainsi l'origine. Au Déluge avaient échappé sept géants (les sept Richis de l'Inde), qui se réfugièrent sur le mont Tlaloc dans des cavernes (II, 187). Un d'entre eux, Xelhua, l'Architecte, alla à Cholula où il construisit, en mémoire du mont Tlaloc (II, 200) une colline en forme de pyramide (271). Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues. Irrités contre l'audace de Xelhua (Nemrod), ils lancèrent du feu sur la pyramide (ainsi que nous le raconte Bérose); beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl. Ce récit était contenu dans un cantique que les Cholulains chantaient dans leurs fêtes en dansant autour du téocalli, et qui commençait par ces mots : *Tulanian hululaez*. Ils ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique, et le dernier semble être l'*alleluia* qui retentissait et dans le culte de l'Éternel à Jérusalem et dans celui de Bacchus en Grèce.

Chiapa. Le grand héros des Chiapanais était Wodan (I, 209), petit-fils de l'illustre vieillard qui fut sauvé du

Déluge sur un radeau avec sa famille. Wodan coopéra à la construction du grand édifice qui devait atteindre les cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue ; chaque famille reçut dès lors une langue différente, et Téotl ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac[1] (II, 271).

Les *Mistèques* et les *Zapotèques* avaient, d'après Clavigéro, des tableaux historiques qui représentaient la création, le déluge et la confusion des langues (II, 271).

Les habitants de *Tlascala*[2], qui adoraient une prodigieuse variété de dieux et de déesses avec un dieu suprême qu'ils ne désignaient par aucun nom, croyaient que le monde était éternel, mais qu'il avait changé deux fois de forme : l'une, par un déluge, et l'autre, par la force du vent et des tempêtes. Quelques hommes, qui s'étaient mis à couvert dans les montagnes, y avaient été convertis en singes (II, 308) ; mais, par degrés, ils avaient repris la figure humaine, la parole et la raison. En d'autres termes, on connaissait à Tlascala le mythe mexicain des âges du monde (387).

Nicaragua. D'après Pierre Martyr, quand les Espagnols, à leur première arrivée à Nicaragua, voulurent convertir le roi à leur religion, il leur demanda aussitôt s'ils avaient quelque connaissance de l'inondation qui avait autrefois couvert toute la terre et fait périr les hommes et les animaux[3]. Ces Indiens, de race mexicaine, ajoutaient, d'après Oviédo, que les dieux reconstruisirent le monde, et le peuplèrent d'animaux et d'hommes qu'ils avaient créés de nouveau (comp. II, 176). Ici donc ni arche, ni famille sauvée.

[1] Humboldt, t. I, p. 383.
[2] *Hist. génér.* des Voyages, t. XII, p. 577.
[3] Faber, t. II, p. 144.

A *Cuba* la tradition du Déluge était toute mexicaine, chinoise et biblique, et l'on n'a, ce nous semble, aucune raison d'en suspecter l'authenticité. Gabriel de Cabréra, ayant traité de chien un indigène qui était âgé de plus de soixante-dix ans, celui-ci lui dit. « Pourquoi m'insultes-tu ainsi, puisque nous sommes frères? Ne sommes-nous pas issus des deux fils de celui qui a construit le grand vaisseau pour échapper aux eaux. » Et voici comment il raconta l'histoire à laquelle il venait de faire allusion. « Un vieillard, prévoyant qu'un déluge allait détruire le monde, construisit un grand vaisseau et y entra avec sa famille et un grand nombre d'animaux (II, 182). Après y avoir été enfermé pendant bien des jours, il lâcha une corneille (192) qui, après s'être longtemps repue de corps morts, revint enfin tenant dans son bec une branche verte (197). Plus tard, ce vieillard s'étant enivré (205), et reposant nu sur la terre, un de ses fils se moqua de lui, tandis que les autres étendirent sur lui leurs vêtements » (269). Les indigènes se disaient issus du premier, tandis que l'un des autres devait être le père des Espagnols qui avaient des vêtements et des chevaux [1].

Mythe diluvien des indigènes des ANTILLES : « Il y avait eu jadis à Haïti un riche et puissant cacique, nommé Jaja (I, 134), qui tua son fils unique parce qu'il avait conspiré contre lui (comp. II, 228). Ce cacique rassembla ensuite ses os (selon la coutume des naturels) dans une gourde (I, 381). Quelque temps après, le cacique et sa femme ouvrirent la gourde pour contempler les os de leur fils; mais à leur grand étonnement ils en virent sortir plusieurs poissons grands et petits (ou d'après une variante un immense poisson). A cette vue, le cacique s'écria : « Cette gourde doit être la mer. » Et se hâtant de la re-

[1] *Herréra, dans Faber*, t. II, p. 145.

fermer, il la plaça sur sa maison, se vantant de tenir la mer en prison et d'avoir du poisson tant qu'il voudrait. Mais ses quatre frères, qui étaient jumeaux, entendant parler de cette gourde, ne purent résister à leur curiosité, et vinrent pendant l'absence du cacique pour tâcher de voir ce qu'elle contenait (ou pour y pêcher). Dans leur empressement, ils eurent la maladresse de la laisser tomber par terre (ou Jaja survint, ils s'enfuient et elle tombe); elle se brisa en mille pièces, et il en sortit un torrent impétueux, entraînant dans son cours des dauphins, des requins et d'énormes baleines. Ce torrent ne cessa de couler que lorsqu'il se fut répandu sur toute la terre et qu'il eût formé l'Océan, ne laissant à découvert que le sommet des montagnes, qui sont les îles actuelles[1]. »

Dans ce conte mythique, les os du fils unique se changent en poissons, comme le font les hommes à la fin de l'âge du Déluge dans la tradition aztèque (II, 388). Le cacique, ou Dieu, avait à sa disposition, comme Nitocris (228), l'eau nécessaire pour inonder la terre. Mais c'est par la faute des hommes, plus encore que par la volonté de Dieu, que les flots diluviens ont fait irruption. Si l'eau de la gourde ne noie pas les hommes, c'est que leur destruction était déjà figurée par la mort du fils unique.

« Cependant les quatre frères échappent à l'inondation, s'enfuient loin de leur père, errent longtemps dans de grandes détresses et sans femmes. Enfin ils arrivent chez un boulanger (I, 157, 448), heurtent à sa porte, et crient à haute voix : Cazabi, cazabi, c'est-à-dire *du pain*, *du pain*. A peine le boulanger les avait-il fait entrer qu'il cracha à la joue de l'un d'eux avec une telle force qu'il lui vint un ulcère. Il en serait mort si ses frères, pre-

[1] Pierre Martyr, et W. Irwing, t. II, p. 99, d'après un manuscrit de *Fray Roman*.

nant une pierre, n'eussent coupé l'ulcère. Mais du pus de cet ulcère sortit la première femme, qui eut des quatre frères des fils et des filles. »

CASTILLE D'OR. « Lors de la grande inondation, un homme avec sa femme et ses enfants se sauva dans un canot et repeupla le monde[1]. »

« Leurs ancêtres existaient déjà, disent les MUYSCAS (les *Hommes*), et la lune ne servait pas encore de compagne à la terre. A cette époque, les habitants du plateau de Bogota vivaient dans l'état le plus abject et le plus déplorable. Tout d'un coup un vieillard apparaît au milieu d'eux. Il venait des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingosa. Il portait une longue barbe et des vêtements, ce qui fit supposer qu'il appartenait à une race différente. Cet homme avait trois noms, mais celui de Bochica prévalut parmi les Muyscas. Il leur apprit à cultiver la terre, à labourer, à semer et à tirer de la récolte tout le parti que peut y trouver l'industrie d'un peuple agricole. Cela fait, il leur enseigna encore l'art de se vêtir suivant la différente température des saisons, à se bâtir des demeures solides, à se réunir pour vivre en société, à se secourir et s'aider mutuellement. Tant de bienfaits lui avaient attiré la vénération publique, et rien ne se serait opposé à ce qu'il jouît d'un bonheur sans mélange, si ce n'eût été la malice de son épouse Huythaca. Cette méchante femme se livra à d'abominables sortiléges pour faire sortir de son lit la rivière Funzha. Alors toute la plaine de Bogota fut bouleversée par les eaux, la plupart des hommes et des animaux périrent dans ce déluge, et le reste se réfugia sur le sommet des plus hautes montagnes. Bochica, indigné, chassa loin de la terre sa compagne, ce qui veut dire qu'il la fit mourir. La tra-

[1] Faber, t. II, p 144.

dition ajoute qu'elle devint la lune, tournant sans cesse autour de la terre pour expier sa faute. Bochica brisa les rochers qui fermaient la vallée du côté de Canoas et de Téquendama pour faciliter l'écoulement des eaux; il rassembla les hommes dispersés, leur enseigna le culte du soleil, et mourut plein de jours et de gloire. » Ce dernier acte de la puissance de Bochica explique, dans la pensée des Muyscas, le phénomène de la célèbre cascade de Téquendama, où les eaux du Rio-Bogota se précipitent d'une hauteur de 180 mètres environ.

Bochica (I, 174) est le Dieu ancien, l'Éternel, dont le soleil est l'image. Huythaca est une Grande-Mère, malfaisante comme Ata-Entsik et Tari-Pennou (I, 322), et lunaire (I, 462 ; II, 245), qui préside aux eaux et cause le Déluge. L'inondation du plateau de Cundinamarca est le Déluge universel, localisé peut-être à la suite de quelque révolution géologique qui aurait eu lieu dans les temps historiques. Les peuples plus anciens que la lune sont les Antédiluviens. Mais la civilisation, dont le mythe raconte l'histoire, est plutôt celle des Muyscas [1].

Le PÉROU a aussi son déluge auquel échappent (d'après Zarate, Herréra et Gomara) soit six hommes sur un bateau, soit sept hommes dans des cavernes (II, 187), naturelles ou factices, qui étaient situées vers la cime des montagnes, et où ils avaient rassemblé des provisions avant de s'y retirer avec un certain nombre d'animaux. Quand la pluie eut cessé, ils lâchèrent deux chiens, qui revinrent tout mouillés, sans être salis de boue; et

[1] Avant Bochica avait régné Fomagata, dieu du feu, qui était tombé à travers les airs entre Tunja et Sogamozo, tyran cruel, qui avait métamorphosé les hommes en animaux, et qui fut mutilé par Bochica. Ce Fomagata était le dieu suprême du Nicaragua, et son histoire nous est bien connue ; c'est celle d'Uranus, de Vulcain, du dieu du feu au Mexique, de Tata au Brésil, etc. (II, 133).

plus tard, ceux qu'ils avaient envoyés de nouveau, étant retournés vers eux tout boueux, ils comprirent que la terre se desséchait, et ils sortirent de leurs retraites (193).

D'après les Collas, qui habitent les montagnes de Pacari-Tambo à l'est de Cuzco, « on vit apparaître d'abord après le Déluge trois frères et trois sœurs. (Ce chiffre de trois a été remplacé par celui de quatre depuis la domination des Incas qui affectionnaient tout spécialement ce dernier chiffre.) Ces couples étaient sortis des cavernes (II, 187) de Pacari-Tambo, qui est *la maison du matin*, ou *la maison de la fenêtre*, ou *la maison de la génération*. Le premier frère Ayar Manco Topa, étant entré dans une caverne pour prier, y fut enfermé par son frère cadet, Ayar Uchu Topa; mais il en sortit au moyen d'ailes, se fit adorer à Cuzco, et finit par être transformé en une statue de pierre. Uchu invita son second frère Aranca ou Chachi à se joindre à lui pour chercher Manco, le précipita de la cime d'une montagne dans un abîme, et prétendit qu'il avait été métamorphosé en un rocher. Suivant d'autres, la métamorphose aurait été réelle, et le magicien qui l'avait opérée aurait à peine laissé le temps à Aranca de réclamer les honneurs divins, qu'on lui rendait en effet. Uchu fonda Cuzco, se fit adorer comme fils du soleil, soumit les peuples voisins, et finit comme ses frères par être changé en un rocher [1]. » Ces trois frères et leurs sœurs correspondent aux Noachides (267). La fenêtre par laquelle ils sortent, est celle du Noh des Hottentots (542). L'ascension du premier est celle de Xisuthrus et d'Hénoc. Les victimes du Déluge deviennent partout des rochers (242, sq.) Chercher un proche parent est un mythe diluvien, que nous avons retrouvé chez les Yuracarès, les Brésiliens, les Peaux-Rouges (234).

[1] Muller, *Religions primitives de l'Amérique*, p. 310.

Enfin c'est après le Déluge qu'a commencé l'adoration des faux dieux et des idoles.

Autre tradition. « Avant que le soleil fût créé il y avait déjà des hommes. Tout à coup sortit du lac de Titicaca le dieu Viracocha qui en réunit un grand nombre à Tiguanaco. Il fit ensuite le soleil, la lune, les étoiles et leur assigna leur cours. Puis il forma des statues de pierre, qu'il anima et fit sortir de diverses cavernes. Il marcha à leur tête vers Cuzco, où il établit pour roi Allca Vica, le père des Incas. Après quoi il s'en alla au delà de la mer[1]. » Ces hommes de pierre sont incontestablement ceux de Deucalion ; leurs prédécesseurs sont les Antédiluviens, et la création du soleil est la nouvelle création des cieux et de la terre vers la fin de la période typhéenne.

Les mythes de Manco Capac ont trait à l'histoire de la civilisation péruvienne, et nous ne les transcrirons pas ici.

Les ARAUCANS parlent, eux aussi, d'une inondation et d'une montagne du refuge qu'ils nomment Thegtheg, ou le mont *Tonnant* à trois cimes (II, 200).

M. d'Orbigny a trouvé chez les *Aucas* qui sont les Araucans des Pampas, le souvenir « d'un Déluge universel qui les a obligés de monter sur les Andes pour se sauver[2]. »

Des Pampas de l'Amérique australe, nous remontons vers le nord jusque dans la Guyanne, pour finir nos longues pérégrinations par les Tupis et par les Yuracarès où nous attendent des mythes fort importants, qui embrassent toute l'histoire du monde Primitif.

Les CARAÏBES ont quelque idée du Déluge, dont ils attribuent la cause à la méchanceté des hommes de ce temps-là[3] (II. 228).

[1] Muller, *Relig. primit. de l'Amér.* p. 314.

[2] T. II, p. 259.

[3] Picard, I, p. 135.

D'après les Indiens de l'Esséquipo [1], « le monde, s'étant entièrement corrompu, périt dans un déluge, auquel n'échappa qu'un seul homme dans un canot. Il lâcha un rat pour savoir si les eaux s'étaient retirées, et le rat revint avec un épi de maïs » (II, 198).

Les Tamanaques, dans les plaines du Haut-Orénoque, disent que « dans une grande inondation, un homme et une femme se sauvèrent sur une haute montagne, le Tamanacou (II, 200), et qu'ayant jeté derrière eux par-dessus leur tête les fruits d'un palmier, ils les virent produire des hommes et des femmes qui repeuplèrent le monde » (179, 244).

Les Achagua de l'Orénoque parlent d'un *catena manoa* ou d'une *submersion générale de la terre* [2].

La tradition diluvienne paraît d'ailleurs commune à toutes les tribus de la Guyane et de l'Orénoque [3].

GUARANIS. Un des premiers voyageurs qui ait visité le Brésil, Léri assista à une fête des Tououpinamboults qui dansaient, en chantant des ballades à refrains, avec une telle mélodie que ceux qui les ont ouïes ne croiraient jamais qu'ils s'accordassent si bien. « Comme je n'entendais pas encore parfaitement leur langage, l'interprète me dit que dans la grande ballade ils avaient regretté, en premier lieu, leurs vaillants ancêtres; qu'ensuite ils s'en étaient consolés par l'assurance de les aller rejoindre après la mort et de se réjouir avec eux derrière les hautes montagnes; qu'ils avaient menacé leurs ennemis de les prendre et de les manger; enfin, qu'ils avaient célébré un ancien débordement d'eau, qui avait couvert toute la terre et fait périr tous les hommes, à l'exception

[1] Voyez plus haut, page 516.
[2] Gumilla, t. II, p. 155.
[3] Humbold, *Voyage aux régions équinox.*, t. III, p. 416.

des auteurs de leur race, qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres du pays [1]. »

Corréal dit de même, d'après des chansons, qu'un étranger fort puissant (Elohim=Saturne), et qui haïssait extrêmement les (criminels) ancêtres des Brésiliens, les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux qu'il réserva pour faire de nouveaux hommes, desquels ils se disent descendus.

Tout récemment encore MM. Spix et Martius ont trouvé chez une tribu brésilienne une ancienne tradition, portant qu'au commencement du monde avait été construite une très-haute maison, dont la chute avait occasionné la diversité des peuples (II, 271). Cette tradition s'appuie sur celle de Cholula et de Chiapa, comme le Téos de l'Orénoque sur le Téotl du Mexique, comme le fils de Puru, vainqueur du serpent, sur Hercule terrassant l'hydre, comme l'oiseau démiurgique des Peaux-Rouges sur la grande Vision cosmogonique.

La tradition des Guaranis mêle les souvenirs de leur arrivée au Brésil à l'histoire d'Abel et de Caïn :

« Deux frères, dit le père Guivara dans son histoire du Paraguay, arrivèrent par mer avec leurs familles au cap Frio, dans le Brésil. Ils cherchèrent de tous côtés d'autres hommes pour leur tenir compagnie. Mais les montagnes, les forêts et les campagnes ne nourrissaient que des bêtes féroces. L'inutilité de leurs recherches les convainquit qu'ils étaient les seuls habitants du pays, et ils résolurent de fonder des villes pour en faire la demeure de leurs descendants.

« Unis par les liens d'une si étroite alliance, les deux chefs vécurent longtemps dans la prospérité. Après eux, leurs familles s'accrurent considérablement ; mais à la

[1] Léry, *Voyage au Brésil*, 1578, p. 288.

longue il finit par s'élever, dans cette multitude qui augmentait sans cesse, des disputes, des divisions et des guerres civiles. Le trouble prit son origine dans une querelle de deux femmes, mariées à deux frères, chefs tous les deux de nombreuses familles. Il s'agissait, dans cette dispute, d'un perroquet parleur. Des femmes la querelle passa aux maris, de ceux-ci aux parents, et de ces derniers enfin à la nation tout entière. Afin de ne pas s'entre-détruire par les armes, la séparation des familles fut résolue. Tupi, le frère aîné, resta au Brésil en possession des terres qu'il avait occupées jusque-là. Guarani, le plus jeune, se retira avec tous les siens jusqu'au Rio de la Plata, et y ayant fixé sa demeure, il devint le père d'une nation très-nombreuse, qui s'étendit sur les rives du fleuve et arriva jusqu'au Chili, au Pérou et à Quito.

« La race des Guaranis ne s'éteignit pas lors du Déluge universel, dont la nation possède quelques notions confuses. Tamanduaré, un de leurs plus anciens prophètes, favori de Tupa (divinité des anciens Brésiliens), reçut, par anticipation, avis du Déluge futur, et, suivant les conseils de la divinité, il se sauva de l'inondation avec quelques familles en gagnant le sommet d'un immense palmier.

« Les privilégiés se nourrirent des fruits dont l'arbre était chargé jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Tamanduaré descendit alors à terre avec ses compagnons, et ceux-ci multiplièrent tant, que tout le pays se couvrit de colonies descendant de Guarani [1]. »

Tamanduaré est bien connu par une tradition brésilienne que nous a conservée Thevet : « Sommay (Tamoï, le dieu suprême) eut deux enfants qui, étant de complexions diverses, se haïssaient à mort : Tamendonare

[1] Extrait de Castelnau, *Exp'd.*, etc., t. VI, p. 307.

(*celui qui se souvient*), grand ménager et bon père de famille, qui avait femme et enfants, et se plaisait à cultiver la terre, et Aricoute (? le *Jour agité*) qui ne songeait qu'à la guerre, désirant subjuguer toutes les nations voisines et même son frère (II, 125). Un jour qu'il revenait d'une bataille, il apporta le bras de son ennemi à son frère, et lui dit avec arrogance : « Va, craintif que tu es, j'aurai « ta femme et tes enfants en ma puissance, car tu n'es « pas assez fort pour te défendre. — Si tu étais aussi « vaillant que tu le dis, répond Tamendonare, tu aurais « rapporté du combat ton ennemi tout entier. » Aricoute, indigné, jeta le bras contre la porte de la maison de son frère, et au même instant leur village est élevé dans le ciel sans eux. Tamendonare, dans son étonnement ou son dépit, frappa si rudement la terre qu'il en jaillit une grande source d'eau, si haute, qu'en peu de temps elle atteignit par-dessus les collines et semblait surpasser la hauteur des nues. Les deux frères s'enfuirent avec leurs femmes sur les plus hautes cimes, et montèrent sur des arbres : Tamendonare sur un pindona, où il tira avec lui l'une de ses femmes, Aricoute avec sa femme sur un génipayer. Aricoute, en laissant tomber des fruits à terre, reconnut que l'eau était encore fort haute (II, 193). C'est de ces deux frères que sont sorties les deux races qui ont repeuplé la terre déserte. Par cette inondation, tous les hommes et les animaux furent noyés, sauf les deux frères et leurs femmes. De Tamendonare sont sortis les Topinambaux, qui s'en glorifient, et d'Aricoute les Tonajas, leurs ennemis. » Les uns et les autres mangent la chair humaine. « Il ne s'est passé depuis le Déluge que cinq ou six générations. » (Tant les siècles passés semblent peu distants de nous quand ils sont vides d'événements.)

Tamendonare et Aricoute sont certainement les mêmes personnages que Tupi et Guarani, et que les deux ancê-

tres brésiliens que Léri et Corréal disent avoir seuls échappé au Déluge. Mais ce mythe multiforme n'est point isolé; il fait, au contraire, partie d'un vaste ensemble de traditions où le Déluge reparaît plus d'une fois, et qui sont au nombre des plus véridiques et des plus étranges qui aient été découvertes dans les temps modernes. Elles ont été recueillies par A. Thevet vers l'an 1555. L'originalité en est trop grande, et la date de leur rédaction trop ancienne pour que l'authenticité puisse en être douteuse.

« Monan, *le Vieux* (l'Ukko, le Bélitan du Brésil, ou, suivant une autre étymologie, *celui qui construit*, *édifie*), être sans fin et sans commencement, avait créé le ciel et la terre, mais non la mer, Paranan (*grand fleuve presque semblable à la mer*), ni les nuées d'eau. La terre était alors unie et plate, sans montagnes quelconques, produisant toutes choses pour l'usage des hommes. Elle était arrosée et aidée de la rosée du ciel (comp. II, 17). Comme les hommes vivaient dans leurs plaisirs, jouissant de ce que produisait la terre (pendant l'âge d'or), il arriva qu'ils s'oublièrent et se mirent à vivre désordonnément. Ils tombèrent en une si grande folie qu'ils commencèrent à mépriser Monan, qui alors, disent-ils (d'accord avec Hésiode), demeurait parmi eux et les fréquentait fort familièrement. Monan, voyant l'ingratitude et le mépris qu'ils faisaient de lui, qui les avait rendus si heureux, se retira d'eux (comme Astrée). Puis il fit descendre Tata, le *Feu* au ciel, qui brûla tout ce qui était sur la face de la terre (133, 135, 138). Le feu sévit de telle sorte qu'il baissa la terre d'un côté et la haussa de l'autre; ce fut ainsi qu'elle prit la forme que nous voyons. De tous les hommes, il n'y en eut (comme dans le mythe mexicain [388]) de sauvé qu'un, Irin-Magé, que Monan avait transporté au ciel et ailleurs pour le mettre à l'abri de l'incendie.

Irin-Magé, voyant la destruction générale, s'adressa à Monan et lui dit avec larmes et soupirs : « Veux-tu aussi « détruire les cieux et leur ornement ? Hé, où sera dé- « sormais notre demeure ? De quoi me servira de vivre, « n'ayant aucun qui me soit semblable ? » Ému de compassion à ces mots, Monan, pour remédier au mal qu'il avait fait à la terre à cause des péchés des hommes, fit pleuvoir avec une telle abondance sur la terre que tout le feu fut éteint, et comme les eaux ne pouvaient remonter en haut, elles se rassemblèrent de tous côtés dans les lieux les plus bas, où elles formèrent la mer, qui doit son amertume aux cendres de la terre consumée par le feu. » Nous ne connaissons nul autre mythe qui fasse provenir les mers actuelles des pluies qui mirent fin au premier fléau du feu ; mais la tradition brésilienne constate du moins que ce fléau fut bien une vraie crise tellurique.

« Monan, voyant la terre rétablie dans sa première beauté, et embellie par la mer qui l'entoure de toute part, et jugeant qu'il ne convenait pas qu'elle restât ainsi sans personne qui la cultivât, appela à lui Irin-Magé, à qui il donna une femme, afin qu'ils peuplassent le monde d'hommes meilleurs que les précédents. De cet Irin-Magé étaient venus tous les hommes qui habitaient la terre avant le grand déluge d'eau, entre autres un grand Caraïbe (de CARAÏ, *fin, habile*) que les Brésiliens tiennent pour leur prophète comme les Turcs leur Mahomet. Son nom est Maire-Monan, Maire signifiant le *transformateur* ; car si le grand Monan a le pouvoir de convertir les choses qu'il a formées en diverses figures d'animaux, et de changer l'homme en bête pour le punir de sa méchanceté comme bon lui semble, Maire-Monan avait un pouvoir analogue, et en particulier celui de se transformer lui-même à volonté, comme il le fit un jour que, luttant

sous les traits d'un enfant avec d'autres enfants, il donna à la terre la Patate, le Maïs et le Haricot (545).

« Maire-Monan était un homme fort solitaire, vivant de peu et faisant grande abstinence ; non que pour cela lui-même ou ceux qui le hantaient suivissent quelque exercice de religion, sauf qu'ils se montraient *angatouren*, savoir bons et débonnaires et gracieux à toutes personnes. (Les Caïnites seraient ainsi d'honnêtes athées [149, 171]). L'opinion qu'on avait de la sainteté de sa vie, et sa grande éloquence attiraient à lui beaucoup de monde. Il leur parlait non de la vie éternelle, dont il était aussi peu instruit qu'eux, mais il leur apprenait la grandeur du ciel, le cours de la lune et du soleil. Ce fut lui aussi qui leur enseigna le premier que les âmes sont immortelles *sans passer plus outre en l'estat auquel elles sont, estant sorties de leurs corps*. Il leur apprit en outre quels végétaux sont bons ou mauvais, vénéneux ou salutaires, leur défendit de manger de certaines bêtes et de certains poissons qui les rendraient pesants et endormis..... institua une certaine cérémonie qui rend les enfants nouveau-nés bons à la guerre et vaillants. » Les Brésiliens rapportent leurs coutumes, leur peu de connaissances scientifiques, les plantes qu'ils cultivent, mais non leur culte et leur foi, à Maire-Monan, qui est une personnification de la civilisation des Caïnites, et peut-être un Mercure, un dieu-Verbe (108).

« Maire-Monan (magicien comme les Antédiluviens ou comme les dieux du Mexique et du Pérou), devint l'objet de la haine de tout le peuple parce qu'il leur faisait apparaître qu'ils étaient transmués en des formes nouvelles. Ils délibérèrent de le faire mourir ; mais le sachant fort habile, estimant que toutes choses lui étaient connues comme au grand Monan, et craignant qu'il ne les changeât tous en bêtes, ils le trompèrent par ce qui le

flattait le plus; car il ne cherchait rien moins que d'être honoré comme un dieu. Ils vinrent donc un jour l'inviter à se rendre dans leur village pour lui faire *Itauougane*, ce qui marque les honneurs et présents qu'on doit offrir aux prophètes et saints Caraïbes. Il ne se fit pas trop prier, quoiqu'il connût leur haine, et il avait une si haute idée de lui-même et de la crainte que le commun avait de sa puissance qu'il alla avec eux sans la compagnie d'aucun des siens. Dès qu'il fut parmi ses ennemis, on le conduisit devant trois bûchers, lui disant qu'il fallait qu'il passât par-dessus ces trois tas de bois tout allumés, et que s'il y réussissait sans brûlure ils croiraient qu'il était le grand Caraïbe souverain. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sortir des mains de ce peuple furieux, il se lança sur le premier bûcher sans éprouver aucun mal, au grand étonnement de tous; mais il s'évanouit et tomba dans le feu à l'instant où il mit le pied sur le second, et fut consumé soudain (112, 133); ce qui ne se fit pas sans miracle, car sa tête se fendit avec une telle violence et un bruit si affreux que le son monta jusqu'au ciel et à Toupan. C'est de là que provinrent les premiers tonnerres (139), et l'éclair est la signification du feu par lequel Maire-Monan fut consumé. Pour sa mort s'ensuivit quelque temps après la ruine de la terre par le Déluge. »

Ces bûchers sont les symboles de ce même fléau du feu auquel avait échappé Irin-Magé. Irin-Magé est le sethite que Dieu sauve; Maire-Monan est le caïnite que *Dieu détruit*, un Méhujaël. Le premier est le héros d'une légende, le second est celui d'un mythe. Le mythe et la légende avaient trait à la même période; mais les Brésiliens l'avaient oublié, et au lieu de les placer en face l'un de l'autre, ils les ont fait se suivre. De là deux fléaux du feu, ici comme dans Sanchoniaton, comme au Mexi-

que où la disette qui termine le premier âge est identique avec l'embrasement du second.

« Le Déluge, continuent les Brésiliens, eut lieu du vivant des deux fils de Sommay, grand Caraïbe descendu de la race de Maire-Monan. » Mais Sommay est Tamoï, le *Grand-Père*, le dieu suprême des Guarayos. Voilà donc encore un dieu transformé par la tradition en un simple mortel, et enchâssé dans une généalogie humaine. De plus, le mythe des deux fils de Sommay, Tamendonare et Aricoute, reprenant l'histoire de l'humanité à Caïn et Abel, ces deux frères sont ainsi placés dans les traditions actuelles des Brésiliens entre Méhujaël et les Noachides.

« Cependant Maire-Monan avait acquis une telle gloire que, jusqu'au Déluge, tous ceux qui faisaient des choses merveilleuses étaient appelés Maires, et passaient pour ses héritiers et ses successeurs. L'un d'eux fut Maire-Poxi, le *Colérique*, le *Méchant*, qui était l'envoyé du dieu créateur. Ce puissant et rusé chasseur féconda une jeune vierge par le présent d'un poisson mystérieux, et l'emmena elle et son fils dans un lieu merveilleusement fertile, où s'opérèrent les plus étranges métamorphoses. Poxi ne tarda pas lui-même à se transformer, et, dépouillant sa hideuse enveloppe, devint le plus beau des hommes avant de s'élancer vers les cieux. Son fils, après diverses aventures, irrité contre un guerrier orgueilleux qui semblait méconnaître son origine, lui fit présent d'un diadème de plumes, qui n'est pas autre chose qu'une couronne de flammes, et qui le consuma. »

Poxi est un dieu qui prend l'apparence d'un être méchant, c'est-à-dire sévère. La Vierge est la Terre ou Cérès, qui devient mère du premier homme par l'action de l'eau. Le premier séjour de l'homme est le magnifique jardin d'Éden. Mais les Caïnites méconnaissent l'origine divine de l'âme et sa vocation céleste, et lors du fléau du

feu, le ciel qui est en quelque manière la couronne de l'humanité, les consume en s'embrasant (II, 91).

Maire-Ata, le dieu voyageur, est, à notre avis, une forme du dieu suprême. Il épouse une femme (l'humanité) et l'emmène pour qu'elle lui serve de compagne dans ses terrestres pérégrinations. Néanmoins il l'abandonne (à cause de la chute et du péché), et le fruit de ses amours parle à la jeune mère dans le sein qui l'a conçu. (Ce fils d'une mortelle et d'un dieu est un être immortel comme Pollux.) L'épouse délaissée est victime de la brutalité d'un hôte dont elle réclame l'hospitalité, et elle conçoit un autre enfant (fils de deux êtres mortels, et mortel lui-même comme Castor); mais c'est pour être bientôt la cause d'un nouveau crime. Suppliante, elle va demander l'hospitalité à un village, dont le chef cruel porte le nom du tigre américain (symbole de la lumière, du feu). Januare l'accueille d'abord, puis la fait servir à un épouvantable festin (lorsque le fléau du feu dévorait l'humanité). Les entrailles de la jeune femme ont été jetées à quelque distance du village : une Indienne, que le hasard conduit en ce lieu, y trouve les deux jumeaux (l'enfant abandonné, qui symbolise d'ordinaire l'humanité postdiluvienne, figure ici l'état malheureux du genre humain après la grande Sécheresse). L'Indienne emporte ces enfants, et dès lors (au temps des Lémécides) l'abondance règne dans sa cabane (dans les demeures des hommes). Tous les fruits de la terre y sont rassemblés, grâce au fils immortel de Maire-Ata (dans Sanchoniaton, grâce à El et aux Élohim). Les deux jumeaux vont croissant en force, mais ils n'ont rien de commun que leur amour fraternel; l'un a hérité des attributs presque divins de son père, l'autre est sujet à toutes les faiblesses de l'humanité. Ils s'unissent toutefois dans une même pensée de vengeance. Sous prétexte de conduire Januare et les

autres habitants du village dans une vallée délicieuse où croît un fruit abondant, ils les entraînent vers une île fertile (179), soulèvent les flots et noient impitoyablement cette multitude (par le Déluge). Le pouvoir du fils d'Ata transforme cependant en animaux des forêts tous ces misérables (comme le fait aussi Pachacamac au Pérou après le grand cataclysme).

Les voyages des deux jeunes gens à la recherche de Maire-Ata, et les trois épreuves auxquelles celui-ci les soumet avant de les reconnaître pour ses fils, sont de pures fictions sans noyau historique. La seconde des épreuves rappelle la fable des Symplégades; la troisième est une descente aux enfers, dont le dieu Aignen pêche le gigantesque poisson Alain avec une ligne armée d'un morceau de tapir. Le fils d'Ata ressuscite deux fois son frère, que les deux rochers d'Ita-Irapi avaient broyé, et qu'Aignen avait déchiré (237). L'opposition entre l'homme divin et l'homme mortel se soutient ainsi fort bien jusqu'à la fin du mythe. La pêche d'Aignen rappelle celle du dieu des Malais, Mawi ; le nom d'Aignen, Angai, Anhanga, celui d'Angot qui est le mauvais principe des Madécasses. Ce terme appartient sans doute au radical sémitique et indo-celtique ANG, *angoisse* [1].

Les traditions brésiliennes rassemblées par Thevet étaient presque entièrement oubliées lorsque M. d'Orbigny recueillit celles des Yuracarès. Rien de plus instructif que la comparaison de ces mythes du Haut Pérou et du dix-neuvième siècle, avec ces autres mythes du seizième siècle et des régions maritimes du Brésil. On ne peut que s'étonner de les voir s'accorder entièrement

[1] N'étant pas parvenu à nous procurer la *Cosmographie* de Thevet, nous n'avons pu faire usage ici que des extraits textuels et des résumés qu'en a donnés M. Ferd. Denis dans : *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550.*

sur tous les points où ils sont dans le vrai, et l'on admire au contraire, partout où ils diffèrent, la richesse d'imagination de ces tribus barbares, qui semblent ne se préoccuper que de leur subsistance.

« Le monde a commencé au sein des sombres forêts habitées par les Yuracarès. Un génie malfaisant, nommé Sararuma ou Aima-Suné (II, 134), embrasa toute la campagne. Aucun arbre, aucun être vivant ne fut soustrait à cet incendie. Un homme qui avait eu la précaution de se creuser une demeure souterraine très-profonde, où il s'était retiré avec des provisions pour la durée du feu, avait seul échappé au désastre universel. Pour s'assurer si les flammes avaient toujours la même force, cet homme sortait, hors de son trou, d'instant en instant, une longue baguette. Les deux premières fois il la retira enflammée, mais la troisième elle était froide. Il attendit encore quatre jours avant de sortir lui-même. Se promenant tristement sur cette terre désolée, sans aliments et sans abri, il déplorait son triste sort, lorsque venant des terres éloignées, Sararuma, tout vêtu de rouge, lui apparut et lui dit : « Quoique je sois la cause de tout le mal, j'ai néanmoins compassion de toi ; » puis il lui donna une poignée de graines des plantes les plus nécessaires à la vie humaine, en lui ordonnant de les semer. Un bois magnifique se forma tout aussitôt, comme par enchantement. »

L'incendie de Sararuma est manifestement le même que celui de Tata ; l'homme qui seul échappe au fléau est Irin-Magé, ou le héros mexicain qui seul n'est pas consumé par le feu du premier âge.

« Peu de temps après, cet homme se trouva, sans qu'on sache comment, avoir une femme, dont il eut plusieurs fils et une fille. Parvenue à l'âge des passions, celle-ci rêve seule au sein des vastes forêts ; son œil se fixe avec

attendrissement, près d'une rivière, sur un bel arbre du nom d'Ulé, chargé de fleurs purpurines. S'il était homme elle l'aimerait. Elle le peint de roucou pour l'embellir encore; elle soupire, espère. L'arbre devient un homme, et la nuit suivante la jeune fille n'est plus seule. Mais Ulé disparaît avec l'aurore. Craignant de n'avoir connu qu'un bonheur passager, elle cherche avec sa mère les moyens de retenir Ulé. Elle le charge la nuit suivante de liens. Au bout de quatre jours il consent à rester et à se marier avec elle. On lui rend la liberté. »

Ce mythe n'a pas d'analogue, à nous connu, dans le Brésil et dans l'Amérique-Nord.

« Les deux époux goûtaient un bonheur parfait, lorsqu'Ulé, parti pour plusieurs jours avec ses beaux-frères pour la chasse (213) aux grands singes, devint la victime d'un jaguar (110). Sa jeune femme, pressée de le revoir, était allée à sa rencontre en lui portant de la chicha; elle apprend de ses frères le malheur qui la frappe, et, désespérée, ne redoutant aucun danger, veut rejoindre son Ulé pour lui rendre les derniers devoirs. Conduite par ses frères, elle arrive (234) près de son époux, dont les membres dispersés gisent sur la terre ensanglantée. Dans sa douleur, elle recueille avec le plus grand soin tous les lambeaux du corps, les rapproche les uns des autres (237) pour tâcher de revoir encore une fois son époux, et les contemple en déplorant sa perte. Son amour est une seconde fois récompensé. Ulé ressuscite en disant : « Il me semble que j'ai bien dormi. » Ivre de joie, la jeune épouse couvre Ulé de caresses; et ils revenaient ensemble vers leur demeure lorsqu'Ulé, ayant soif, s'arrêta près d'un ruisseau pour s'y désaltérer. Le hasard le fit se regarder dans l'onde pure, et il s'aperçut qu'il lui manquait un morceau de la joue. Se voyant ainsi défiguré, il *ne voulut* plus accompagner sa femme qui,

malgré les plus vives instances, ne put le faire changer de résolution. »

L'épouse d'Ulé est la même que celle de Maire-Ata. Mais Ulé, né d'un arbre, déchiré par un jaguar et ressuscitant, n'a aucun rapport avec Ata. Le seul point de ressemblance entre ces deux personnages, c'est que l'un et l'autre abandonnent volontairement leur compagne.

« Ulé, en la quittant, lui recommande, si elle ne veut pas se perdre en revenant à sa maison, de marcher sans s'arrêter, surtout sans se retourner, quelque bruit qu'elle entende derrière elle, et de se dire : C'est la chasse de mon mari. Mais, épouvantée de la chute d'une grande feuille, elle se retourne, perd la tête, s'égare, et finit par arriver à la demeure d'une famille de jaguars (I, 264).

« La mère était seule ; elle la reçoit avec beaucoup de caresses et la fait se cacher. Ses quatre fils, au retour de la chasse, s'aperçoivent de sa présence, et veulent la dévorer. Leur mère s'y oppose. Ils ordonnent à la jeune fille de leur enlever de la tête les fourmis vénéneuses qui s'y trouvent, et de les manger. Elle ne peut s'y résoudre, et la mère des jaguars lui donne en cachette une poignée de graines de calebasse, pour qu'en jetant les fourmis à terre, elle mâchât les graines à la place. Cette ruse réussit parfaitement avec les trois premiers jaguars; mais le dernier, étant pourvu de quatre yeux dont deux étaient derrière la tête, découvrit la supercherie, tua la jeune fille et tira de son sein un enfant qui était sur le point de naître, et que sauva la mère des jaguars en faisant semblant de le faire cuire dans un pot (236). »

L'épouse de Maire-Ata laisse deux enfants provenant l'un d'un dieu, l'autre d'un mortel ; mais sa mort est la même que celle de l'épouse d'Ulé ; car l'une est déchirée par un jaguar, et l'autre égorgée par un chef du nom de Januare ou Jaguar.

enfant, nommé Tiri, devenu grand, conserva une
: reconnaissance pour sa libératrice. Comme l'*yxété*
:a des Brésiliens) lui mangeait toutes ses citrouilles,
t à Tiri qu'il devait le tuer à coups de flèches. Tiri
mal dirigé son coup, lui coupa seulement la queue.
depuis ce temps que le paca n'a plus de queue.)
:i lui apprend que les jaguars ont dévoré sa mère
t faire de lui leur esclave. Furieux, il les guette et
rce trois de ses flèches. Le quatrième, avec ses
: yeux, l'aperçoit, s'élance sur un arbre, en criant:
es, palmiers, favorisez-moi! Soleil, étoiles, sauvez-
une, secourez-moi!» La lune l'embrassa et le cacha.
s ce temps les Yuracarès croient le voir dans l'astre
uit (I, 466), et les jaguars sont devenus nocturnes.»
trois jaguars périssent de la main de Tiri comme
'e et son peuple de celle du fils d'Ata, et comme,
es Iroquois, l'ours et le lièvre de celle de Tcha-ka-

ri était doué d'un pouvoir surnaturel; aussi voyant
nfaitrice, la mère des jaguars, très-triste de la mort
fils, parce qu'elle n'avait plus personne pour cul-
on champ, il lui en fit un très-grand dans un seul
t (de même que le fils d'Ata fait régner l'abondance
a demeure de sa mère adoptive). Tiri, maître de
la nature, s'ennuyait néanmoins d'y vivre seul, et
it ardemment un ami. Un jour, ayant fortement
contre le tronc d'un arbre, il s'accrocha l'ongle du
orteil, qu'il plaça dans le trou où il avait failli
r. Il entendit parler derrière lui, à peu de distance,
etournant de ce côté, il vit son ongle transformé
homme qu'il nomma Caru et dont il fit son confi-
Les deux amis vécurent dans l'intimité la plus par-
passant leur temps à la chasse. (Cependant Tiri
mmortel, tandis que Caru était sujet au trépas

comme le frère humain du fils du dieu Ata.) Entre autres choses, ils furent un jour invités à dîner chez un oiseau. Ils mirent du sel dans les mets. L'oiseau en ayant goûté, trouva cet assaisonnement si agréable, que les deux amis lui laissèrent ce qu'ils en avaient; mais l'oiseau, ignorant la propriété du sel, eut peu de soin de le garantir; il le laissa à l'air, une forte pluie tomba et le fit fondre; depuis cette circonstance, les Yuracarès n'ont plus de sel dans leurs forêts. Une autre fois, un autre oiseau les ayant invités à boire de la chicha, le vase se remplissait de lui-même à mesure qu'on le vidait. Tiri surpris, voulut voir où le flux s'arrêterait; il donna au vase un léger coup de baguette. Alors la liqueur sortit en telle abondance qu'elle inonda toute la terre et fit périr son ami. Lorsque la terre se dessécha, Tiri chercha partout son ami (234); il en rencontra enfin les os et le ressuscita (237). »

Ce mythe de la coupe est diluvien, comme celui de la gourde à Haïti. Tiri rend la vie à Caru comme le fils d'Ata à son frère, comme Manabosho à Chibiabos.

« Les deux amis commençant à se trouver isolés, éprouvèrent un vif désir de voir d'autres êtres semblables à eux. Ils s'unirent dans ce but avec la femelle de l'oiseau (cosmogonique) nommé *pospo*, et de cette union il naquit de chaque oiseau un homme et une femme. Les femmes étant nées la poitrine au-dessus des yeux (II, 15), Tiri fut obligé de la mettre à la place qu'elle occupe aujourd'hui. Le fils de Caru mourut et fut enterré par son père. Tiri lui dit, au bout de quelque temps, d'aller voir où était son fils, parce qu'il ressusciterait, mais qu'il devait bien faire attention de ne pas le manger. Caru ne trouva sur la tombe de son fils qu'une touffe de pistachier terrestre qu'il arracha. Cette plante étant couverte de fruits, Caru en eut envie et les mangea. Au

même moment un grand bruit se fit entendre, et Tiri dit : « Caru a manqué d'obéissance et a mangé son fils ; pour le punir, lui et tous les hommes seront mortels, assujettis à tous les travaux, à toutes les souffrances. » (Mythe de la chute profondément altéré et transporté après le Déluge [II, 38. 41].) Peu de temps après il secoua un arbre pour en avoir les fruits. Il en tomba un canard, que Tiri ordonna à Caru de faire cuire et de manger. Caru l'ayant fait, il lui dit : « Ce canard était ton fils, que tu as mangé, » ce qu'entendant, Caru éprouva un tel dégoût qu'il rendit tout ce qu'il avait dans l'estomac. C'est alors que de sa bouche sortirent les perroquets, les toucans et tous les oiseaux connus des Yuracarès.

« Tiri et Caru allèrent visiter la femelle du jaguar ; mais lui voyant les lèvres ensanglantées, Tiri crut qu'elle avait rencontré des hommes et qu'elle les avait dévorés. Il l'en accusa, en la menaçant de la tuer si elle n'avouait son crime. Il lui coupa d'abord le poil de la tête et il allait la mettre à mort, lorsque la femelle du jaguar lui dit de l'épargner, qu'elle allait lui dire la vérité. Il était certain qu'elle avait mangé une personne, mais une personne morte de la morsure d'un serpent qui se trouvait dans un certain trou qu'elle lui montra. Ce serpent tuait ainsi toutes celles qui sortaient de cet endroit. Pour avoir mangé un homme tué par un autre animal, Tiri dit à la femelle du jaguar : « Toi et toute ta caste, vous vous nourrirez maintenant de ce que les autres tueront, » et il la changea en gallinaço. C'est pour cela que ces oiseaux ont la tête nue. Tiri appela une cigogne et lui ordonna de prendre et de tuer le serpent. Aussitôt il sortit du trou les Mansinos, les Solostos, les Quichuas ou Incas, les Chiriguanos et toutes les nations connues des Yuracarès. La terre était peuplée ; il allait paraître un homme roi de toutes *ces nations*. Tiri en eut peur et fit fermer

le trou. Le point d'où le genre humain est ainsi sorti, se trouve près d'une roche appelée Mamoré, à laquelle personne ne peut monter, et dont personne ne s'approche, tant les Yuracarès craignent un énorme serpent qui en garde l'entrée. Elle est située près du confluent des rivières Sacta et Soré aux sources du Rio Mamoré.

« Tiri dit à ces nations : « Il faut que vous vous divisiez et peupliez tous les points de la terre, et pour cela je crée la discorde et je vous fais ennemis les uns des autres. » Au même instant, il tomba du soleil beaucoup de flèches, dont s'armèrent principalement les Chiriguanos. Toutes ces nations se battirent pendant longtemps, jusqu'à ce que Tiri les pacifiât; mais chacune se sépara, ayant des motifs de haine contre les autres, motifs qu'elle conservait toujours.

« Ayant achevé sa tâche, Tiri disparut vers le couchant. Il n'est pas mort, il ne mourra pas ; en s'en allant, il a emporté plusieurs hommes devenus immortels comme lui.

« Tous les Yuracarès sans exception connaissent cette histoire mythologique et se plaignent de Sararuma parce qu'il brûle tout, d'Ulé, de Tiri et de Caru, qui ne les firent pas immortels. Il en est de même de Mororoma, dieu du tonnerre, qui les frappe de ses foudres, quand il est mécontent d'eux ; de Pépézu, dieu du vent, qui les enlève du milieu des bois; de Chuchu, dieu de la guerre, qui leur enseigne à se battre, et même de Télé, qui leur apparaît vêtu de blanc et leur donne des instructions. »

TABLE

DU SECOND VOLUME.

LIVRE SIXIÈME.

LE PARADIS.

LIVRE SEPTIÈME.

LES TEMPS ANTÉDILUVIENS.

LIVRE HUITIÈME.

LE DÉLUGE.

LIVRE [illegible]

[illegible]

LIVRE [illegible]

[illegible]

LIVRE ONZIÈME.

HISTOIRE DE L'UNIVERS.

LIVRE DOUZIÈME.

CULTE.

LIVRE TREIZIÈME

ET SUPPLÉMENTAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

D'APRÈS L'ORDRE ETHNOGRAPHIQUE.

PEUPLE PRIMITIF.

HÉBREUX.

Assyriens.

Syriens.

Phéniciens.

AFRIQUE.

Égyptiens.

[1] Nous supprimons le chiffre de la page soit après les attributs ou symboles, pour lesquels nous renvoyons à la *Clef*, soit après les noms propres de personnes et de lieux cités transitoirement, et qui, dans la présente table ethnographique, ont à leur vraie place leurs articles particuliers.

Théothées.	*Grandes-Mères.*	*Dieux du monde et de l'humanité.*	
I, 181 sq.	350 sq. fatidiques, 330.	388 sq.	
Amoun-ré a de (aigle.)	Tamoun	Harka.	
	Mouth .... (androgyne.)	Chonsou. (grenouille.)	
Kneph, 213, a de (Canope, 278. Amour, I, 232. Potier. Dans un cercle, 269. Emet l'œuf, 375, 379. Ailé, 218. Uræus, 251. Bélier, bouc, serpent, épervier.)	Neith .... (androgyne; flèches, navette. Fonctions diverses, 362. Nitocris, 365. II, 132, 228, 233, 285.)	Hâké.	
Kneph et Amoun ont pour compagnes	Anuké, Saté, 302 et Hec, 327.		
Menth, Mendès a de (bouc.)	Rétho....... (musaraigne.)	Harphré, ou Haroueris, ou Horus, I, 452. (Epervier. Lion. Lotus.)	
Khem, (Amour II, 232 bouc.) Harseph, (taureau, grenouille.)	a de Rétho ou Neith,	Inconnu (ou d'après certains textes hiéroglyphiques Ré le Soleil).	
Harhat a de ...	Neith.	Har-sont-tho.	
Hor-Amoun épouse sa mère, qui a	pour fils	Malouli.	
Hopi-moou, Nil, a d'Okéamé..... (Okam, l'Aigle, 236. Coupe. Dauphin.)		Phtha et Thoth (d'après les classiques).	
Phtha, 240, a de (Issu de l'œuf de Kneph, 379. Potier. Scarabée. Grenouille Lion.)	Hathor ...... (ses fonctions, 364. Lune, 462. Serpent)	(Haroueris). Ré le Soleil, 459, père (Amour III, 233. Epervier. Taureau. Mnévis, 259.)	de Ehou. Nephthys. Tmé, 369. Mou. Taphné. etc.
	Pascht, Bubastis. (Lune, 462. Chat.)	Atmou, 425. (Imouteph)	
	Méréphtha, 262.	Hobs (Lion).	
	Taphné, 263 ...	X	

Théothées. *Grandes-Mères.* *Dieux du monde et de l'humanité.*

Souven a pour fils l'Amour (d'après la mythologie grecque). (351; androgyne; flèches.)

Sévec a de . . . . (Crocodile. — Gigon, 132.)
- Thermouthis. . . . X
- Hathor. . . . . . Chons Hor.

Sev, 162, a de.... Netpé, II, 20, 23.
- Seth, Bor-Seth, Bor-Ombté, Typhon 393 sq. — (Typhon, 308, 490. Crocodile; oryx. Ses 72 frères, 311. Produit les éclipses, 467. Voyez *Osiris* et *Horus*.)
- Nephthys, épouse de Seth-Typhon.
- Osiris.
- Isis.

Osiris, I, 162, 39, 41, 56, 457. (Lion. Lotus. Mythes, II, 30, 79, 127, 187, 213, 234, 237, 263.) a d'Isis (Lune, 462. Lionne. Vache. Miroir.) . . . . . . Horus II. (qu'allaite Isis, 389. Lion. Vainqueur de Typhon, 459. II, 32, 71, 79.)

Osiris a . . . . . . d'Isis. . . . . Harpocrate, } d'ap. les classiques.
Osiris a. . . . . . de Nephthys. . . Anubis, II, 301 }

Anges, Décans, I, 303.

Phénix, I, 229, 381. Fin du monde, II, 364.

Lotus cosmique, I, 441. Le triple ciel, Pé, 442. Océan céleste, 447. Pas de mont sacré, 444.

Pas de divinité de la lune, I, 460. — Les cinq planètes, 471 sq.

Chute des âmes, II, 55, 453. — Leurs destinées après la mort. Amenthès, 319, 329, 331. Oasis et lac Achérusie, 323. 260. Obole, 326. *Pesée* des âmes, 328. Métempsycose, 348. Culte des morts, 354, 337. Tombeaux demeures éternelles, 340.

Sacerdoce avec prophètes, II, 400, 403. marié, 429. — Sacrifices humains, 413, 259. — Pas de confession, 417. — Fêtes diluviennes, 263, 254, 250, 252. Porc impur, 219.

Voyez pour Menès, Ménas, Tet, Miabiès, etc. Chnoubos, Apappus, etc. Myrtée, ainsi que pour les mythes d'Osiris, Isis, Dictys, Nitocris, etc., notre ***Histoire,*** livre Vme.

Autres nations africaines.

HOTTENTOTS.

PÉNINSULE IBÉRIQUE.

PEUPLES INDO-CELTIQUES.

Peuples Celtes.

Slaves.

Lettes.

Étrusques.

Italiotes.

Grecs.

[illegible] : Tyro. Pélias et Nélée : Æson et Jason : Ixion et Phlégyas. [illegible] : pour Orion : pour Glaucus.

[illegible] le *Pirées*. II, [illegible]. 217. [illegible]. — Gouffre de *Céphise*, 200. — *[illegible]* et l'Amour, I, 314 : Ménéstrate, II, 87. — Atalante, 26, [illegible] et sq. — [illegible]. — Divorce de Zeus et d'Héré, 256. — Galinthias, I, [illegible]. [illegible], I, 253.

PHOCIDE. Parnasse, II, 199. — Temples d'Apollon à Delphes, 224.

ÉTOLIE. Voyez *Histoire*, *id.* pour Evenus et Marpessa, pour Œnée et le sanglier de Calydon. — Dieu suprême Acheloüs, I, 237, 497.— Saut de *Leucade*, II, 259.

ÉPIRE. *Dodone*, II, 196. I, 330, 507.

[illegible]. Mythe de Persée, II, 85. — Tison, I, 481.

MACÉDOINE. Caranus, Æginius, II, 282, I, 492. — *Pallène*, les Géants, 286.

Orphée et Eurydice, II, 30, 51, 115, 131. — Libéthre, 212. — Nécromancie, 262.

SAMOTHRACE. Les dieux cabires, I, 187, 204 ; les frères cabires, II, 135. Coffre, 250. — Harmonie, 234. — Inondation, 257.

Thraces.

Dieu suprême, Mars, I, 407. — Pallène, II, 46. — Silène, 17, 298. — Lycurgue, 315. — A Castabus, Molpadie, Rhoeo, Staphylus, 215, 186, 229, 233.

Scythes.

Leur religion, I, 531. — Epée pour dieu suprême, 407. — Pied d'Hercule, II, 114. — Les trois frères, 268. — Le cratère, I, 331. — Le porc, II, 219. — Funérailles des rois, 328.

Hyperboréens.

? Ancêtres des Celtes. Dieu solaire, I, 219, 457. II, 428.
Mythiques, antédiluviens, II, 224, 167.

Asie Mineure.

ILES. *Lesbos*. Epopeus, II, 52. — *Rhode*. Telchines et Halie, 145, 170, 229, 235. Géants et Déluge, 179, 242.

Arménie.

Caucase.

Race Arienne.

1° IRAN.

2° INDE.

ABORIGÈNES DE L'INDE.

PEUPLES MALAIS.

1° Malais de la Notasie.

MADAGASCAR.

2° Malais de l'Océanie.

POLYNÉSIE.

MICRONÉSIE.

MÉLANÉSIENS.

PEUPLES DE RACE MONGOLE.

Famille des langues tartares.

1. FINNOIS.

Peuples hyperboréens

D'OCCIDENT.

Japonais.

Chinois.

Indo-Chinois.

Thibétains.

AMÉRIQUE DU NORD.

Peuples hyperboréens.

Peaux-Rouges

1. ATHAPASCAS OU CHÉPÉWIANS.

2. ALGONQUINS-IROQUOIS.

3. FLORIDE.

4. SIOUX.

Indiens de la Côte nord-ouest.

Races mexicaines.

1. MEXIQUE.

2. ANTILLES.

AMÉRIQUE DU SUD.

Terre-Ferme ou Castille-d'Or.

Pérou.

Araucans.

Antisiens.

Chiquitos et Moxos.

Grand-Chaco.

Paraguay.

Brésil.

Orénoque et Guyane.



ERRATA[1] ET ADDENDA.

TOME PREMIER.

Page	82	ligne	6	lisez	Phérésiens.
»	84	»	9	—	Moisasour.
»	112	»	8	—	Choëphores.
»	133	»	24	—	San-Miao.
»	139	»	23	ajoutez à :	*d'après M. Muller*, et d'après M. Burnouf.
»	147	»	8	lisez	Pramzimas.
»	156	note	[1]	lisez	Schoolcraft.
»	163	ligne	4	—	Atzhié.
»	204	»	4	—	style.
»	205	»	6	—	harpé.
»	215	»	23	—	Chépéwians. (La même faute a été faite page 318, 434 ; II, 12, 38.)
»	246	»	3	—	Twachtri.
»	290	»	10	au lieu d'*animal*,	lisez : végétal.
»	303	»	18	lisez	Sadhyas.
»	312	»	30	ajoutez, après *les Slaves :*	les Celtes.
»	323	»	3	lisez	Torngarnsak.
»	330	»	29	au lieu de : *Delphes*,	lisez : Dodone.

[1] Qu'on me permette de dire, pour excuser le trop grand nombre de fautes typographiques de ces deux volumes, que plusieurs se trouvaient dans les sources mêmes où je puisais, et que la distance qui me sépare du lieu de l'impression a constamment entravé la correction des épreuves.

Page 348 ligne 21 lisez Mitra.
» 358 » 13 — Perkunatété.
» *id.* » 16 — Kawé.
» *id.* » 24 — Jokahuna ou Guamoanocan.
» 366 » 12 — Maïa.
» 394 » 32 — Ombté.
» 426 note [2] — Sphinx.
» 431 ligne 15 après *croix*, effacez la virgule.
» 433 » 10 au lieu de *bananier*, lisez : l'arbre des Banians.
» 448 » 13 et 14 transposez : et jusque dans l'île d'Haïti en Amérique.
» *id.* note [3] lisez : p. 156, 243.
» 501 ligne 23 — Phaëthon.

TOME SECOND.

Page 8 ligne 1 lisez Eoliens.
» 9 » 7 — Messou.
» 10 » 21 — Onondagas.
» 32 » 28 — fruste.
» 65 note — — Salivahana.
» 73 ligne 28 — né par un miracle d'une veuve qui est la Femme-serpent et la déesse des fleurs.
» 125 » 25 — Vaka-Ako-Ouli.
» 135 » 22 ajoutez, après *Tata :* à Bogota, sous le nom de Fomagata.
» 148 Ajoutez en note, au mythe d'Au-Co : Un mythe pareil existe au Japon, mais hors de sa place et en tête de de la troisième dynastie des Esprits, laquelle est post-diluvienne.
» 149 ligne 4 lisez Maire.
» 160 » 24 — Ouléfat.
» 164 » 7 — Méchoacan.

ge 176 ligne 29 ajoutez, après *Algonquins :* et à leur Manabosho, au Grand Aigle des Crees, au dieu suprême des Iowas, à celui du Nicaragua.

» 182 » 2 lisez OGHA

» *id.* » 18 ajoutez, après *chinois :* et dans les îles Fidji.

» 183 » 4 au lieu de : *chez les Crees*, lisez : chez les Peaux-Rouges.

» 193 » 1 ajoutez : de Manabosho.

» 213 » 9 *id.* après *chasse :* comme Ulé des Yuracarès.

» 228 » 6 *id.* après *Mexicains :* les Koliouges.

» *id.* » *id.* lisez Potowatomie.

» 245 » 9 ajoutez, après *partout :* jusque chez les Muyscas.

» 246 » 13 lisez Moxos.

» 267 » 10 ajoutez, après *Noë :* ainsi que dans les trois frères et trois sœurs au Pérou, et dans les six frères du mythe mexicain de Xolotl.

» 289 » 16 lisez Louhi.

» 341 » 18 au lieu de la dernière phrase du paragraphe,

ez : D'après les recherches toutes récentes et encore inédites notre savant compatriote, M. Troyon [1], le caractère spécifique universel des monuments de l'âge de pierre serait la position loyée du squelette. Il serait de notre part fort inutile de faire sortir l'extrême importance d'une découverte semblable : les emiers habitants de notre Europe et vraisemblablement de tout ncien monde et du Nouveau, ces pionniers des Noachides , 307), ces familles qui, dans notre Occident, avaient sans ute précédé de quelques siècles les Germains et même les

[1] M. Troyon vient de nous exposer, dans une leçon d'un cours blic, les principales preuves à l'appui de son assertion, et c'est ec son autorisation que je mets à profit ici une découverte qui, moment où s'achève l'impression de mon ouvrage, me fortifie essamment dans la pensée que je n'ai pas fait fausse route. — 5 décembre 1854.

Celtes, auraient ainsi emporté de leur commun berceau une foi si vive en l'immortalité de l'âme, en la résurrection des corps, que le sépulcre était pour eux le sein maternel où le corps et l'âme attendent le moment de leur renaissance (II, 433) ! Cette espérance, dont l'expression s'est modifiée dès l'âge du bronze chez les nations civilisées, se serait conservée dans sa simplicité primitive aux extrémités du monde, chez les Sauvages de l'Afrique australe et chez les indigènes de l'Amérique, et nous posséderions par là une nouvelle et éclatante preuve que l'humanité, à son point de départ, avait le cœur plein des pensées les plus sublimes et les plus consolantes.





